POLSKA AKADEMIA NAUK
KOMITET JĘZYKOZNAWCZY

PRACE JĘZYKOZNAWCZE
17

JERZY KURYŁOWICZ

L'ACCENTUATION
DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

WROCŁAW — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

L'ACCENTUATION
DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

P O L S K A   A K A D E M I A   N A U K
KOMITET JĘZYKOZNAWCZY

PRACE JĘZYKOZNAWCZE

17

WROCŁAW — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

JERZY KURYŁOWICZ

L'ACCENTUATION DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

WROCŁAW — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK
1958

PRACA ODZNACZONA W R. 1955
NAGRODĄ PAŃSTWOWĄ I STOPNIA

Zakład Narodowy imienia Ossolińskich — Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, Wrocław 1958 — Wydanie II. — Nakład 1850+50 egz. — Obj. ark. wyd. 31,50 — ark. druk. 27,13 Ark. form. A1 36,24 — Pap. druk. mat. gł. III kl. z fabr. w Malcie 70×100 cm, 70 g (16) Oddano do składania 6. VI. 57. — Podpisano do druku 30. IV. 58. Druk ukończono w czerwcu 1958 — Zamówienie 355/57 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków, Czapskich 4
Cena zł 60.—

AVANT-PROPOS DE LA 1re EDITION

Déterminer le rôle *morphologique* joué par l'accent dans les langues indo-européennes qui l'ont conservé, rendre par là plus complète la description morphologique de ces langues, tel est le but principal que se propose le présent ouvrage. Si les conditions *phonétiques* de la naissance des morphèmes *accent* ou *intonation* n'ont pas été passées sous silence, bien au contraire, discutées d'une manière détaillée, c'est qu'on considérait cette recherche préalable comme un point de départ indispensable de la discussion du problème morphologique, non comme un but en soi. Mais il faut en même temps constater que les conséquences qu'entraînent certains changements phonétiques, surtout prosodiques, pour la structure de la langue, débordent parfois tellement les étroites limites du phénomène phonétique que son champ d'action original en devient à peine reconnaissable.

Les explications de changements morphologiques par l'„analogie" ont été de tout temps regardées avec méfiance par les épigones des néogrammairiens, pour la simple raison qu'une justification théorique des proportions établies faisait complètement défaut. Cette méfiance même contribuait à la multiplication des lois prosodiques, dont fourmille surtout la grammaire balto-slave. Dans Acta Linguistica 5, p. 15—37 (*La nature des procès dits analogiques*) on a tâché d'établir le fait que la hiérarchie existant entre les parties d'un système linguistique est le seul facteur à dicter la *direction* de son réarrangement. Dans le présent travail on s'est efforcé chaque fois de mettre en relief le rapport mutuel des parties du système en train d'être transformé à la suite d'un changement prosodique, et de rendre ainsi compte du sens (= de la direction) de cette transformation.

L'effet pratique en est une réduction considérable de lois phonétiques, qui abondent p. ex. chez H. Hirt *Indogermanische Grammatik* V, 1929, c.-à-d. dans le dernier ouvrage consacré à l'ensemble de la question traitée ici. Mais outre cette simplification, qui porte directement sur la grammaire comparée, il y a l'aspect fonctionnel, d'un intérêt plus général. On verra comment, sous les formes changeantes de différents systèmes d'accent et d'intonation, se font sentir certaines tendances d'ordre fonctionnel (sémantique), toujours les mêmes. La comparaison des langues indo-européennes, servant à établir des faits (pré)historiques, délaissée

en faveur d'une analyse de systèmes individuels, se résout de plus en plus en linguistique générale.

Il est du reste probable que les premiers élans enthousiastes du structuralisme comporteront des défauts méthodiques ou des exagérations qu'il est difficile de prévoir. En premier lieu on ne peut jamais expliquer *tout* puisqu'à côté des tendances internes, accessibles à l'analyse linguistique, il y a des facteurs externes dont la connaissance relève du hasard historique. V. l'article précité p. 36—37. Or, plein de confiance dans la précision de sa méthode, le structuralisme est apte à perdre de vue les bornes naturelles de son application. En second lieu les formules que nous avons posées *ibid.* p. 20—30 sont illustrées plutôt que démontrées par un petit nombre d'exemples choisis, et demandent par conséquent encore une vérification sur la base de matériaux plus étendus, bien que nous partagions le point de vue de Saussure d'après lequel on est parfois obligé de recourir à un raisonnement à priori. Mais il faut s'attendre à ce que l'analyse d'exemples nouveaux permettra de modifier et de compléter nos formules. Dès maintenant, nos recherches sur l'accentuation indo-européenne nous permettent de préciser, avec une netteté suffisante, les concepts de *différenciation* et *polarisation* jouant un rôle fondamental dans l'évolution morphologique.

En effet, l'étude des fonctions morphologiques de prosodèmes (accent, intonation) fournit les meilleurs exemples d'oppositions claires et simples entre les formes remaniées et les formes anciennes, et rend pour ainsi dire palpables les procès de différenciation et de polarisation. C'est que l'accent se superpose à la structure phonique du mot tout fait et peut par conséquent être changé ou déplacé sans que la structure phonique du mot en soit touchée. C'est du moins le cas de toutes les langues dont il sera question plus bas: v. indien, grec, balto-slave (lituanien, serbocroate, russe). L'accent y servant souvent de morphème partiel surajouté à la suffixation et l'apophonie vocalique, il est en même temps l'élément le plus facilement détachable au cours d'une analyse morphologique. Une description morphologique satisfaisante du v. slave ou du sanscrit classique peut être effectuée sans connaissance de leur accentuation. On ne peut pas dire qu'une telle description soit inexacte; elle n'est qu'incomplète.

L'indien, le grec et le balto-slave ont toujours constitué les trois piliers de la doctrine de l'accent indo-européen [1]. Mais les faits résiduaires du

[1] Nous allons nous servir du terme *accent* et non du terme *ton* pour la simple raison que ce dernier prête à des malentendus quand il s'agit du verbe (*intoner* au lieu de *accentuer*) ou de l'abstrait (*intonation* pour accentuation). L'exemple de M. Vendryes (Traité d'*accentuation* grecque) et de Ch. Bally (Manuel d'*accentuation* gr.) nous y a invité.

germanique, relevés par Verner, ne représentant pas une évolution historique de l'accent hérité, ont ici été mis de côté. Les trois chapitres du livre discutent donc:

1. Le rapport de l'accent de l'indien à celui de l'indo-européen. Ainsi nos conclusions concernant ce dernier s'appuient sur une seule langue, l'indien. Cette manière d'aborder le problème est motivée par l'observation que a) chaque langue contient des éléments archaïques et résiduaires permettant de reconstruire un bout de sa préhistoire; b) l'image de la langue-mère ainsi obtenue est plus consistante et logique que l'agglomérat de faits disparates mis à notre disposition par la grammaire comparée vieux style; c) des corrections apportées par les langues parentes sont admissibles si elles se laissent coordonner avec le système préhistorique déduit de la langue privilégiée; d) le choix de cette langue n'offre dans notre cas spécial aucune difficulté: on ne découvre en védique aucun trait d'ordre prosodique que le grec ou le balto-slave nous obligeraient à considérer comme une innovation, mais l'inverse n'est pas vrai (cf. les intonations, la limitation de l'accent en grec, les paradigmes mobiles du balto-slave, et ainsi de suite).

2. L'accentuation grecque en tant qu'effet indirect de l'intonation ou de la limitation de l'accent (il n'y a là que deux aspects d'un seul et même phénomène). Pour comprendre l'accent grec il suffit de partir d'un état à peu près védique sans qu'il soit nécessaire de recourir aux stades hypothétiques de l'indo-européen. A la reconstruction de ce dernier le grec ne contribue presque en rien.

3. Le problème d'une origine commune des accentuations baltique et slave. Il y a certainement un parallélisme frappant entre ces deux branches de l'indo-européen pour ce qui est de l'évolution de l'accent hérité et de la genèse des intonations. Mais il y a aussi, de l'autre côté, des différences considérables. Le problème d'une origine commune des intonations se réduit ainsi à la démonstration que les traits communs représentent des isoglosses anciennes et que les différences découlent de développements plus récents propres à chacun des deux groupes linguistiques. C'est cette preuve qu'on a tâché de fournir en intercalant entre la période indo-européenne (*A*) et la période baltique ou slave respectivement (*C*), une période balto-slave (*B*), qui serait celle des innovations communes. Le § 3 du Chapitre III traite de phénomènes phonétiques de l'époque *C* qui amènent une bifurcation des développements jusqu'ici parallèles. Aux paragraphes suivants cette divergence, toujours la même, est étudiée successivement dans les domaines de la dérivation et de la composition nominales et de la morphologie verbale. Les questions prosodiques du balto-slave, traitées ainsi au point de vue de leur origine commune, occupent à peu près la moitié de l'ouvrage. Cette ampleur trouve

une justification uniquement dans le fait que pour la première fois l'accentuation balto-slave est examinée dans son ensemble. Car à notre connaissance de l'accent indo-européen le balto-slave, tout comme le grec, n'apporte que très peu de données ayant une certaine importance.

Les *Conclusions* sont destinées à résumer les chapitres précédents et à en dégager les résultats ayant trait soit à la grammaire comparée soit à la linguistique générale.

On trouve enfin, sous forme d'appendices, des observations sur l'accent fixe de plusieurs langues historiques, l'iranien, le latin, et le scandinave. Les faits prosodiques dont on s'y occupe, ne se trouvent dans aucun rapport avec l'accent indo-européen. Mais il y a un trait commun à toutes ces langues, c'est que l'état donné y est partout une conséquence directe de changements de la quantité vocalique. Il valait la peine de mettre en relief ce type d'accentuation, où l'accent, loin de se superposer à la structure phonique du mot, s'en trouve, à un certain moment de l'évolution, conditionné.

AVANT-PROPOS DE LA 2e EDITION

Le livre se trouvant épuisé, il était devenu nécessaire d'en faire une nouvelle édition. L'auteur en a profité non seulement pour corriger un certain nombre de fautes d'impression mais en même temps pour changer ou compléter le texte. On a aussi pu tenir compte des critiques parues entre 1953 et 1957, surtout des remarques de MM. Ekblom [1], Lejeune [2], Leumann [3], Martinet [4], et s'en rapporter à l'ouvrage *L'apophonie en indo-européen* (1956). A M. P. Diderichsen nous devons une information bibliographique laquelle nous a permis d'enrichir notre explication de l'accentuation scandinave (appendice 3) d'un argument important. On a enfin tiré parti des remarques de M. K. Janáček publiées dans Slavia 26, 1957, p. 489—499.

Rencontrer des objections de la part des récenseurs est le sort commun de tous les auteurs. L'attitude „antistructuraliste" de plusieurs d'entre eux leur a fait parfois rejeter des arguments que nous croyons valables. Mais s'il est certainement permis aux critiques de persévérer dans leur opinion lorsqu'ils n'ont pas été convaincus, on a le droit de leur demander qu'ils comprennent le texte qu'ils critiquent.

Or il semble que dans maint cas un principe appliqué dans cet ouvrage n'a pas été compris. Prenons un exemple concret. Le rapport entre le verbe composé et le verbe simple est de telle nature qu'une distinction accentuelle propre au verbe composé, celle entre l'accentuation préverbiale et l'accentuation radicale, est neutralisée dans le verbe simple. Par conséquent un rapport comme λιπόν : ἀπο-λιπόν (participe) = λίπε : x ne saurait agir sur ἀπο-λιπε puisque λίπε est ambigu, pouvant correspondre soit à *ἀπο-λίπε soit à *ἀπό-λιπε. Au contraire, c'est le rapport ἀπο-λιπόν : λιπόν = ἀπό-λιπε : x, qui déclenche λίπε.

Autrement dit, le *syncrétisme* (des accentuations préverbiale et radicale) est fondée sur *l'opposition* (de ces deux accentuations), et non in-

---

[1] Die nordischen Akzentarten in historischer und experimenteller Beleuchtung (Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1952—1954, p. 37—78).

[2] BSL 48, fasc. 2, p. 25—30.

[3] Orientalistische Literaturzeitung 1955, Nr. 1/2, p. 12—15.

[4] Word 9, fasc. 3, p. 282—286.

versement. Si M. Pisani [5] en ridiculisant ce raisonnement compare le rapport entre le verbe et préverbe à celui entre citoyen et condamnation, il ne me semble pas avoir compris le principe du syncrétisme et de ses conséquences morphologiques.

La même remarque vaut pour M. Ivanov [6] qui se refuse à croire à une influence des thèmes consonantiques sur les thèmes vocaliques car „c'est l'inverse qu'on constate dans les différentes langues indo-européennes". Or il ne s'agit pas d'un fondement *général* mais de fondement *accentuel*. Les thèmes consonantiques distinguent les accents suffixal et désinentiel. Chez les thèmes vocaliques il y a habituellement, à cause de la coalescence des syllabes suffixale et désinentielle, syncrétisme de ces deux accentuations. Même malentendu à propos du rapport entre les noms radicaux et les noms munis de suffixe flexionnel [7]. Ici encore il est question de fondement *accentuel*, la distinction entre les thèmes barytons et oxytons étant supprimée dans les monosyllabes (τόμο- : τομό- mais ποδ-). M. Ivanov pense évidemment au rapport de *dérivation* existant entre les noms radicaux et les mots élargis de suffixe, ce qui est tout autre chose (*L'apophonie* p. 6—8).

Ce sont les principes de fondement (de *détermination* dans la terminologie de M. Hjelmslev) auxquels on a eu recours pour établir les proportions morphologiques. Ainsi M. Carnoy [8] nous reproche-t-il à tort qu'après avoir répudié l'analogie comme principe d'explication nous nous en servons quand même. Mais il y a une „analogie" à la néogrammairienne et une „analogie" justifiée par la structure momentanée de la langue donnée.

Comme instruments de travail dans le domaine de la linguistique historique et comparée on nous recommande, encore aujourd'hui, la psychologie (M. Carnoy) [9], la phonétique expérimentale (Ekblom, Ivanov) [10], l'histoire de la société indo-européenne(? Ivanov) [11]. Nous préférons nous en tenir à la linguistique.

La remarque suivante de M. Vaillant [12], laquelle probablement n'est qu'un lapsus, est apte à dérouter le lecteur: „pour lui (= l'auteur de ces lignes)... les intonations du balto-slave sont les conséquences de reculs morphologiques (sic) de l'accent". Mais les proportions morphologiques

---

[5] Rivista „Paideia" 1953, 4—5, p. 305.
[6] Voprosy jazykoznanija 1954, N° 4, p. 134.
[7] *Ibid.* p. 128.
[8] Leuvense Bijdragen 1953, 1e—2e Afl. p. 6.
[9] *Ibid.*
[10] Ekblom *o. c.* p. 47—63, Ivanov *l. c.* p. 135.
[11] *l. c.* p. 126.
[12] Revue des Etudes Slaves 29, p. 120—121.

ne sauraient engendrer des catégories phonologiques nouvelles, elles en sont des conséquences. Et les p. 195-200 de la 1re éd. n'admettent aucun doute sur la manière dont nous nous représentons la genèse des intonations balto-slaves (recul des accents internes frappant une voyelle brève).

Ce qui nous semble autrement sérieux, c'est l'assertion suivante de M. Vaillant: „......dans son livre récent *L'accentuation des langues indo-européennes* J. Kuryłowicz a nié que les intonations du baltique et du slave soient de la même origine" (*L'unité linguistique balto-slave*, Jugoslavenska Akademja, Filologija 1, Zagreb 1957, p. 24). Mais tout l'exposé p. 191—241 de la 1re éd. tend à montrer l'unité de l'origine des intonations balto-slaves, sans qu'on nie une différenciation dialectale *ultérieure*, évidente même pour les partisans les plus acharnés de l'unité. Il paraît qu'absorbé par un seul détail, la loi de Saussure, le critique ait complètement négligé de prendre connaissance de cet exposé et de la chronologie relative proposée. Mais s'il s'en tient à de Saussure, il est obligé d'admettre avec celui-ci l'antériorité des paradigmes mobiles par rapport à l'action, relativement tardive et dialectale, de ladite loi.

Selon M. Zgusta [13] nous avons renoncé à la méthode comparative et à la reconstruction de l'accent indo-européen proprement dite. Et M. Pisani [14] remarque que l'accent préhistorique de l'indien que nous reconstruisons, ne veut pas dire accent de la langue-mère. Ce à quoi on a renoncé, c'était la méthode suivie par Hirt et les épigones des néogrammairiens, qui ne se doutaient pas p. ex. du lien intrinsèque existant entre la limitation de l'accent et les intonations du grec, et attribuaient celles-ci à la langue-mère (du reste M. Zgusta [15] semble aussi croire à leur provenance indo-européenne).

Pour atteindre l'état préhistorique il a fallu mettre de côté les témoignages „passifs", ceux qui doivent eux-mêmes être expliqués par les faits indépendants du védique. Le grec, le balto-slave, le germanique, ont subi des révolutions accentuelles, saisissables dans les données directes, phonétiques (p. ex. la limitation de l'accent en grec, l'absence de syllabes internes brèves accentuées en balto-slave). Mais les conséquences indirectes, morphologiques, dont on ne s'aperçoit pas à première vue (disparition de certains types accentuels de paradigmes en balto-slave, de certains types accentuels de dérivés en grec, etc.) ont été autrement

---

[13] Bibliotheca Orientalis 10, N. 5, p. 164 et Archiv Orientální 21, p. 472—474.

[14] *l. c.* p. 304.

[15] Archiv O. 21, p. 473. La relation entre l'accent et l'apophonie, laquelle a été exagérée par Hirt, Streitberg et Güntert, est une dépendance du vocalisme réduit par rapport à l'accent, et encore avec des restrictions (v. *L'apophonie* p. 97—106 et 135—141).

graves. Dans ces conditions il ne reste que la reconstruction interne du développement de l'accent, basée sur les faits résiduaires du védique. Ceux-ci nous font entrevoir l'accentuation préhistorique des paradigmes nominaux, les anciennes classes accentuelles des dérivés, la répartition de l'accent dans les composés, etc. La réalité que nous saisissons est une ligne de développement plutôt qu'un point fictif, celui de la dislocation des dialectes indo-européens.

La comparaison telle que l'ont comprise les néogrammairiens, n'est pas un but en elle-même. Elle est un des instruments de la linguistique historique dont celle-ci sert aussi longtemps qu'il est applicable de façon utile [16].

[16] „The interplay of sound change and analogy may create patterns so typical as to make it possible to recover from them the process to which they owe their existence. Such internal reconstruction serves to supplement the comparative method". (H. M. Hoenigswald, v. Language 22, 1946, p. 138).

CHAPITRE I. INDIEN ET INDO-EUROPEEN

§ 1. La flexion nominale

Il semble hors de doute que l'accentuation immobile des paradigmes nominaux provient d'un développement relativement récent, quoique préhistorique, d'un état de choses plus ancien révélé par l'apophonie, surtout des syllabes prédésinentielles. En indien ou en grec cette apophonie avait perdu tout rapport avec l'accentuation. L'accentuation des thèmes di- et polysyllabiques y est, selon l'expression de Saussure (Recueil p. 532—4) *columnale,* toutes les formes du paradigme portant l'accent sur la même syllabe (à partir du commencement). Ainsi dans πατήρ, πατρός, πατέρα, πατέρες, πατράσι, l'accent frappe toujours la seconde syllabe quel que soit le degré vocalique du suffixe (ηρ, ερ, ρ, ρα < ṛ). Même chose en indien: *pitā́, pitúḥ, pitáram, pitáraḥ, pitṛ́ṣu.* L'indépendance mutuelle de l'accent et du degré vocalique du suffixe est plus claire encore dans le cas d'un thème en *n* comme *brahmáṇ-* : *brahmā́, brahmáṇaḥ, brahmā́ṇam, brahmā́ṇaḥ, brahmásu,* où l'*a* du gén. sing. *brahmáṇaḥ* aussi bien que celui de *brahmásu* représentent le degré zéro ṇ̥ (antévocalique ou antéconsonantique).

Ceci donné, on peut considérer l'accentuation d'une forme casuelle historique comme indépendante de la désinence et inhérente au *thème.* En effet la juxtaposition de deux thèmes comme *tákṣā, tákṣṇaḥ, tákṣāṇam, tákṣāṇaḥ, tákṣasu* d'une part, *mūrdhā́, mūrdhnáḥ, mūrdhā́nam, mūrdhā́naḥ, mūrdhásu* de l'autre, permet de dégager, moyennant l'élimination de tout ce qui est commun aux deux séries de formes, un thème baryton *tákṣ*-x et un thème oxyton *mūrdh*-x́. Le symbole x représente la syllabe „vide". Elle correspond à la colonne comprenant les différents degrés vocaliques du suffixe ou le suffixe plus la désinence (*tákṣ-āṇ-, tákṣ-aṇ-, tákṣ-ṇ-, tákṣ-a-*). Quoique l'accentuation columnale soit un trait caractéristique de tous les thèmes dissyllabiques, cette colonne a un aspect différent suivant qu'il s'agit d'un thème consonantique ou d'un thème vocalique. Dans le dernier cas le suffixe et la désinence forment parfois un tout inanalysable du point de vue strictement synchronique. Ainsi p. ex. au gén. sing. des thèmes en *-ā-* : *-ās* (*-ā* + *e/os* ou *-ā* + *s*?). Sous l'aspect synchronique le thème de v. ind. *sūnú-* ou *agní-* est *sūn-* ou *agn-*, puisqu'on ne saurait délimiter le suffixe d'avec la désinence dans les formes casuelles

comme le gén. sing. ou le nom.-acc. duel. En effet aucun thème consonantique de l'indien ne présente une désinence de gén. sing. *-s* qui permettrait d'isoler l'*o* de *sūnóḥ* ou l'*e* de *agnéḥ* comme une forme spéciale du suffixe (flexionnel). De même l'*ū* et l'*ī* de *sūnū́* et de *agnī́* ne peuvent pas être décomposés moyennant une comparaison avec les thèmes consonantiques, qui ne connaissent qu'une désinence *-ā(u)* au nom.-acc. duel.

Chez les thèmes en *-r-*, *-n-*, qui occupent une position intermédiaire entre les thèmes vocaliques et les thèmes consonantiques, les désinences sont en général assez faciles à dégager: *(tákṣ-ṇ-)aḥ*, *(tákṣ-āṇ-)am*, *(tákṣ-a-)-bhiḥ* comme *(marút-)aḥ*, *(marút-)am*, *(marúd-)bhiḥ*. La seule exception, ou presque, est le nom. sing. avec son degré long en face de la désinence *-s* des thèmes consonantiques (le loc. sing. a deux formes dont celle en *-i* se retrouve chez les thèmes consonantiques). Mais la variabilité du suffixe flexionnel (*ān*, *an*, *n*, *a*; *ār*, *ar*, *r*, *ṛ*) nous oblige à continuer d'appliquer la notion de syllabe vide: *tákṣ*-x, *pit*-x́. C'est parce que chez les oxytons les syllabes accentuées, bien que formant une colonne (deuxième, troisième, etc., syllabe du mot à partir du commencement), sont tantôt des syllabes suffixales, tantôt des syllabes désinentielles: *ukṣ-áṇ-am*, *ukṣ-áṇ-aḥ*, *ukṣ-ṇ-áḥ*, *ukṣ-ṇ-é*, *ukṣ-ṇ-ā́*; *pit-ár-am*, *pit-ár-aḥ*, *pit-r-é*, *pit-r-ā́*. La notation traditionnelle des thèmes *tákṣaṇ-*, *ukṣáṇ-*, *bhrā́tṛ-*, *pitṛ́-* s'explique par leur existence au premier membre de composés. Ces formes sont tout au plus justifiables comme thèmes des cas moyens, qui ont un *ṛ́* accentué (*pitṛ́bhiḥ*, *pitṛ́bhyaḥ*, *pitṛ́ṣu*, *pitṛ́bhyām*) de même qu'un *i* ou *u* accentué (*sūnúbhiḥ*, *agníbhiḥ*, etc., conformes aux thèmes *sūnú-*, *agní-* en composition). Si l'usage traditionnel a l'avantage de condenser le paradigme sous une forme non équivoque, il n'est pas pour cela correct au point de vue strictement descriptif. Le procédé adopté par Bartholomae dans son *Altiranisches Wörterbuch* l'est encore moins. Pour le sentiment linguistique indo-iranien les formes *bhrā́tar-* ou *pitár-*, loin de figurer comme représentants des paradigmes correspondants, seraient des transformations de formes-bases *bhrā́tṛ-*, *pitṛ́-*, puisque dans ce système linguistique le guṇa est secondaire par rapport au degré zéro [1] (tandis que le rapport historique de ces deux vocalismes est justement inverse).

Quant aux thèmes consonantiques ils se laissent souvent dégager sous une forme pleine, c.-à-d. sans syllabe vide, comme p. ex. beaucoup de thèmes en occlusive: *marút-*, *yoṣít-*, *śarád-*, *bhuríj-*, *bhiṣáj-*, etc. Chez les thèmes en *s* le degré long du nom. sing. masc.-fém. implique le degré plein des autres cas (p. ex. *yaśā́ḥ*: *yaśásam*) de sorte que la notation *-as-* comme suffixe du thème est tout à fait correcte) [2].

---

[1] Cf. *La loi de Brugmann* (BSL 45, 1949, p. 57—60).
[2] En indien la quantité longue est une marque positive de la voyelle.

D'autre part c'est justement parmi les thèmes consonantiques qu'on rencontre les dérogations au principe de l'accentuation columnale. Chez les thèmes en *-ant-* et *-añc-* les cas faibles accentués sur la désinence s'opposent aux cas moyens accentués sur le suffixe: *br̥hatā́, br̥haté, br̥hatáḥ* (gén. sing.), *br̥hatí, br̥hatóḥ, br̥hatáḥ* (acc. plur.), *br̥hatā́m*, mais *br̥hádbhiḥ, br̥hádbhyaḥ, br̥hátsu, br̥hádbhyām; pratīcā́, pratīcé, pratīcáḥ* (gén. sing.), *pratīcí, pratīcóḥ, pratīcáḥ* (acc. plur.), *pratīcā́m*, mais *pratyágbhiḥ, pratyágbhyaḥ, pratyákṣu, pratyágbhyām.* Si la colonne accentuée des cas moyens suit celle des cas forts (*br̥hádbhiḥ, pratyágbhiḥ*, etc., comme *br̥hántam, pratyáñcam*), l'accentuation des cas faibles est au contraire *marginale* (de Saussure *l. c.*), la colonne accentuée de ces cas étant située à droite de la première (à la marge).

br̥hánt-am	*pratyáñc-am*
br̥hat-ā́	*pratīc-ā́*
br̥hat-é	*pratīc-é*
br̥hat-áḥ	*pratīc-áḥ*
br̥hat-í	*pratīc-í*
br̥hánt-aḥ	*pratyáñc-aḥ*
br̥hat-áḥ	*pratīc-áḥ*
br̥hád-bhiḥ	*pratyág-bhiḥ*
br̥hád-bhyaḥ	*pratyág-bhyaḥ*
br̥hat-ā́m	*pratīc-ā́m*
br̥hát-su	*pratyák-ṣu*
br̥hánt-ā(u)	*pratyáñc-ā(u)*
br̥hád-bhyām	*pratyág-bhyām*
br̥hat-óḥ	*pratīc-óḥ*

Or personne ne doute que l'accentuation marginale des cas faibles de *br̥hán* et *pratyáñ* ne reflète fidèlement l'état ancien de l'indo-européen. Non seulement est-elle accompagnée de l'apophonie vocalique attendue (vocalisme affaibli de la syllabe prédésinentielle), mais elle est en accord avec celle des thèmes oxytons en *r̥* et *n* (*pitā́, ukṣā́*), où pourtant la perte totale de la voyelle prédésinentielle a entraîné la coïncidence des colonnes accentuées des cas forts et des cas faibles: *pitáram, pitrā́, pitré, pitáraḥ; ukṣáṇam, ukṣṇā́, ukṣṇé, ukṣáṇaḥ.* Les cas faibles de ces thèmes ont conservé la place de l'accent indo-européen, bien qu'il ait changé de fonction, tout comme le français moderne garde en général l'accentuation du latin vulgaire, telle qu'elle apparaît encore en roumain, italien, etc. (v. Appendice 2). En effet l'accent du dat. sing. **pəter-éi* peut être considéré comme désinentiel par rapport à l'accentuation suffixale de l'acc. sing. **pətér-em*, tandis que l'accentuation de l'ind. *pitré, pitáram* est *columnale* et caractéristique d'un *thème* (oxyton). Quels que soient le degré vocalique du suf-

fixe et la désinence, nous sommes sûrs d'avance que l'accent va frapper une syllabe déterminée (à partir du commencement) de la forme casuelle. Ceci arrive même dans le cas d'une origine tardive de la voyelle prédésinentielle, p. ex. gén. sing. *brahmáṇaḥ* < **brahmṇáḥ*.

Le problème qui se pose c'est le désaccord accentuel entre les cas moyens et les cas faibles de *br̥hán* et *pratyáñ*. Ce désaccord doit être secondaire à en juger par le degré vocalique du suffixe, lequel est identique dans les deux groupes de cas, ainsi que par les monosyllabes, chez lesquels l'oxytonèse des cas moyens est de rigueur. Il est donc probable qu'il faut compter avec un recul secondaire de l'accent dans les cas moyens: **br̥hadbhíḥ* > *br̥hádbhiḥ*, **pratyagbhíḥ* > *pratyágbhiḥ*. Ainsi compris, le problème tombe tout de suite dans une catégorie de phénomènes discutés depuis longtemps. D'après Wackernagel (Göttinger Nachrichten 1914, p. 26—29; cf. aussi Wackernagel-Debrunner *Altindische Grammatik* III, p. 16—17) l'accentuation *agníbhiḥ*, *purúbhiḥ*, *pitŕ̥bhiḥ*, *ukṣábhiḥ*, doit provenir d'une oxytonèse primitive. Nous nous sommes occupé de l'hypothèse de Wackernagel dans *Etudes indo-européennes* I, p. 166 sq., en remplaçant par une argumentation nouvelle la sienne, qui ne nous paraissait pas probante. Si nous revenons ici, encore une fois, à cette question, ce sera pour poser le problème de l'accentuation des paradigmes dans sa totalité.

Nous affirmons que tous les thèmes, barytons aussi bien qu'oxytons, ont jadis connu le mouvement d'accent conservé, à l'époque historique, par les monosyllabes. C.-à-d. qu'il y eut non seulement un acc. sing. *ukṣáṇam* (aux cas forts), **ukṣ*$_a$*ṇáḥ* (aux cas faibles) et **ukṣabhíḥ* (aux cas moyens), mais aussi *vŕ̥ṣaṇam*, **vr̥ṣ*$_a$*ṇé* et **vr̥ṣabhíḥ*. Et ainsi pour les autres thèmes du même type: *pitáram*, **pit*$_a$*ré*, **pitr̥bhíḥ*, et aussi *bhrā́taram*, **bhrāt*$_a$*ré*, **bhrātr̥bhíḥ* [3]. Les thèmes en *-i-* et *-u-* qui entrent en ligne de compte, présentent la flexion ouverte [4], c.-à-d. celle à désinences identiques aux désinences des thèmes en *r*, *n* et des thèmes consonantiques: instr. sing. **avyā́*, dat. sing. **avyé*, gén. sing. **avyáḥ* en face des cas forts nom. sing. *áviḥ*, acc. sing. *ávim*, et des cas moyens **avibhíḥ*, etc. De même nom. sing. *krátuḥ*, acc. sing. *krátum*, mais instr. sing. **kratvā́*, dat. sing. **kratvé*, gén. sing. **kratváḥ*, instr. plur. **kratubhíḥ*, etc.

L'ancienne opposition accentuelle entre les barytons et les oxytons se ramènerait ainsi au schéma suivant:

---

[3] Pour des raisons de commodité nous retenons, dans ces formes reconstruites, la phonétique indienne. Cela nous permet de tourner certains problèmes qui n'ont ici qu'une importance secondaire, notamment celui de l'apophonie *e/o*.

[4] Nous laissons provisoirement de côté les thèmes en *-i-*, *-u-* à flexion fermée, à vocalisme suffixal plein aux cas faibles (*agnáye*, *agnéḥ*, etc.).

acc. sing. *vṛ̥́ṣaṇam* mais *ukṣáṇam*	*bhrā́taram* mais *pitáram*
dat. sing. **vṛ̥ṣ$_a$ṇé* comme **ukṣ$_a$ṇé*	**bhrāt$_a$ré* comme **pit$_a$ré*
instr. plur. **vṛ̥ṣabhíḥ* comme **ukṣabhíḥ*	**bhrātṛ̥bhíḥ* comme **pitṛ̥bhíḥ*

et, analogiquement, acc. sing. *ávim* mais *paraśúm*
dat. sing. **aviyé* comme **paraśuvé*
instr. plur. **avibhíḥ* comme **paraśubhíḥ*

Chaque paradigme, celui d'un thème baryton aussi bien que celui d'un thème oxyton, est mobile: les cas forts ont l'accentuation radicale ou thématique (peu importe si l'accent frappe la racine elle-même, comme dans *vṛ̥́ṣan-* ou *bhrā́tar-*, ou le suffixe, comme dans *ukṣán-* ou *pitár-*). Les cas faibles et les cas moyens présentent l'accent flexionnel, qui frappe la désinence. De plus les cas faibles et les cas moyens sont *fondés* sur les cas forts en ce sens que l'accentuation des premiers peut être prévue en partant des derniers, mais non pas inversement. L'acc. sing. *vṛ̥́ṣaṇam* fait prévoir un dat. sing. en *-$_a$ṇé* (**vṛ̥ṣ$_a$ṇé*), tout comme l'acc. sing. *ukṣáṇam* implique l'oxytonèse du datif correspondant (**ukṣ$_a$ṇé*). Mais un dat. sing. en *-$_a$ṇé* ne présuppose aucune accentuation déterminée de l'acc. sing. correspondant. On est ici en présence d'un rapport appelé *détermination* par M. Hjelmslev (B. S. L. 42, 1, 1946, p. 25). Ce rapport est d'une importance fondamentale pour la direction que prennent les changements dits analogiques.

D'après M. Lejeune (BSL 48, fasc. 2, p. 26) la motivation de cette dominance (des formes faibles par les formes fortes) n'a pas toujours été clairement explicitée dans le présent ouvrage. Il est d'avis que „la fonction paraît y avoir part aussi bien que la forme". Mais il s'agit d'une dominance purement formelle, la fonction n'y étant pour rien. Les cas dominants (forts) présupposent, en ce qui concerne l'accent, les cas dominés (faibles) sans que vaille le contraire. V. *L'apophonie* p. 7.

La suppression de la voyelle médiane $_a$ des cas faibles entraîne une transformation profonde du système. Du moment que **ukṣ$_a$ṇé*, **pit$_a$ré*, **paraśuvé* deviennent *ukṣṇé*, *pitré*, *paraśvé*, le rapport des cas faibles aux cas forts change chez les thèmes oxytons. La proportion *ukṣáṇam* : *ukṣṇé*, *pitáram* : *pitré*, *paraśúm* : *paraśvé* ne consiste plus dans un déplacement *accent suffixal* : *accent désinentiel*, mais dans la coïncidence de la colonne accentuée des cas faibles avec celle des cas forts. Or comme les cas faibles sont bâtis sur les cas forts (ou déterminés par les cas forts), la transformation en question consiste en un changement du caractère de la dépendance des cas faibles par rapport aux cas forts. Sans que l'accent ait bougé, il acquiert dans les formes *ukṣṇé*, *pitré*, *paraśvé* une fonction nouvelle. Il n'y est plus conditionné par la désinence, comme dans **ukṣ$_a$ṇé*, **pit$_a$ré*, **paraśuvé*, où il s'opposait à l'accent suffixal des cas forts; il

est plutôt caractéristique du thème puisqu'il tombe toujours sur la deuxième ou la troisième syllabe du mot, indépendamment de la désinence.

Les thèmes barytons et oxytons étant originairement accouplés par l'accentuation commune des cas faibles et moyens, le changement de structure des oxytons entraîne une transformation correspondante des barytons. L'accent des cas faibles est déterminé par celui des cas forts. Le rapport *ukṣáṇam* : *ukṣṇé* servira de modèle à *vŕ̥ṣaṇam* : *vŕ̥ṣṇe* (substitué pour l'ancien **vr̥ṣṇé*). Le remplacement de l'accentuation *mobile* par l'accentuation *columnale* exige ici un déplacement de l'accent, ce qui n'était point le cas dans le rapport *ukṣáṇam* : *ukṣṇé.*

Si notre hypothèse est juste, l'opposition des thèmes barytons et oxytons, laquelle s'étend sur tous les paradigmes indiens ou grecs, aurait été primitivement bornée aux cas forts seuls [5]. Car si la distinction entre les barytons et les oxytons en *-n-*, *-r-* était abolie *sous la dominance* des désinences *-es-*, *-ei-*, *-ē-*, *-bhis-*, etc. (des cas faibles et moyens), la même loi de structure morphologique devait être valable dans d'autres catégories de thèmes dans la mesure où elles se servaient des mêmes désinences casuelles. L'extension de l'opposition *baryton* : *oxyton* sur les cas faibles et moyens est due à la disparition de la voyelle affaiblie interne.

Les cas moyens des thèmes en *n*, *r*, *i*, *u* à flexion ouverte, qui semblent à première vue avoir conservé la syllabe médiane, offrent, dans les paradigmes historiques, l'accentuation columnale: *ukṣábhiḥ*, *pitŕ̥bhiḥ*, *paraśúbhiḥ*. On pourrait supposer que le recul **ukṣabhíḥ* > *ukṣábhiḥ* ait eu lieu simultanément avec le changement **ukṣ$_a$náḥ* > *ukṣṇáḥ*. Formant une seule colonne accentuelle avec les cas faibles, les cas moyens auraient adapté leur accentuation à celle des cas forts en même temps que la chute de la voyelle médiane faisait coïncider les colonnes accentuelles des cas faibles et des cas forts.

A cette explication on peut opposer plusieurs considérations et notamment: 1) Le recul de l'accent dans les cas moyens peut être indépendant de l'accentuation des cas faibles, cf. p. ex. *pratīcáḥ*, *br̥hatáḥ* en face de *pratyágbhiḥ*, *br̥hádbhiḥ*; 2) il y a certains phénomènes de la dérivation et de la composition nominales qui plaident l'existence de formes comme **ukṣabhíḥ*, **pitr̥bhíḥ*, **paraśubhíḥ* à une époque où l'accentuation des thèmes barytons (*vŕ̥ṣaṇ-*, *bhrā́tr̥-*, *ávi-*) avait déjà acquis son aspect historique (barytonèse columnale de tous les cas); 3) il n'était pas nécessaire que le recul **pitr̥bhíḥ* > *pitŕ̥bhiḥ* etc. eût lieu pour que le principe de

[5] Sans qu'il y ait ici un rapport direct entre l'indo-européen et le lituanien, on peut citer ce dernier comme l'exemple d'une langue qui ne distingue pas non plus ces deux classes accentuelles de paradigmes dans *toutes* les formes casuelles (distinction dans les cas Ω, mais identité dans les cas Z).

l'accentuation columnale se réalisât dans les cas moyens. Aussi longtemps qu'une forme **pitr̥bhih* ou **paraśubhiḥ* est interprétée comme **pitrbhiḥ* ou **paraśvbhiḥ* (sans que la réalisation phonétique soit nécessairement en accord avec la fonction consonantique de *r*, *v*), il est clair que **pitrbhiḥ* et **paraśvbhiḥ*, accentués sur la deuxième ou la troisième colonne, respectivement, s'accordent avec le dat. *pitré*, *paraśvé* en ce qui concerne l'accent.

Or la transformation des formes faibles **pit$_a$r-é* etc. en *pitr-é* etc. est accompagnée d'un changement simultané des formes moyennes **pit$_a$r-bhiḥ*, etc., en **pitr-bhiḥ* etc.

Rien ne nous empêche d'admettre l'existence de *y*, *v*, *r*, *n* interconsonantiques ou postconsonantiques (à la fin de mot) qui se sont ensuite vocalisés, c.-à-d. identifiés aux *i*, *u*, *r̥*, *n̥* provenant de l'affaiblissement de $_a$*i*, $_a$*u*, $_a$*r*, $_a$*n* de la syllabe radicale. Il est même probable que la genèse phonologique de sonantes vocaliques est due à cette identification. Est instructive à cet égard la comparaison du polonais avec le tchèque. Tandis que le premier ne connaît qu'un *r* consonantique, le même son, en position interconsonantique, fonctionne en tchèque comme voyelle. C'est qu'en tchèque il y eut coïncidence de slave *-ъr-* et *-r-* entre consonnes et que le polonais les distingue toujours: *-ar-* etc. en face de *r* consonantique.

Après la coïncidence de *r* et $_a$*r* en *r̥* etc. les sonantes indo-européennes remplissaient une double fonction:

1. une fonction consonantique entre voyelles, entre zéro et voyelle, entre voyelle et zéro;

2. une fonction vocalique entre consonnes, entre zéro et consonne, entre consonne et zéro.

Mais en outre, ce qui est important, elles fonctionnaient comme consonnes entre consonne et voyelle, et entre voyelle et consonne. Il en résulte que la fonction consonantique, ayant une zone d'emploi plus large que la fonction vocalique, représente la fonction fondamentale ou primaire. La réalisation *phonétique* de *r̥* etc. (*r̥* ou $_a$*r*) est sans importance pour nos buts.

A un certain moment préhistorique ces deux fonctions furent représentées par des phonèmes distincts. C'est que la chute de certains éléments consonantiques (*ə̯*) a mis en opposition phonologique directe les deux variantes, et a créé par conséquent des phonèmes nouveaux. P. ex. *iə̯a* : *i̯a* passe à *ïa* : *i̯a* (= opposition de voyelle *i* et consonne *i̯*). En même temps il y eut identification de *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* antévocaliques après syllabe lourde (c.-à-d. après un groupe consonantique ou voyelle longue + + consonne) avec *ii̯*, *uu̯*, *r̥r*, *l̥l*, *n̥n*, *m̥m* (loi de Sievers).

A M. Leumann l'hypothèse d'un *r*, *n* consonantique dans **pitrbhis*, **murdhnbhis* semble très hasardée (Orient. Literaturz. 1955, Nr. 1/2, p. 14).

Il est vrai que des considérations d'ordre *phonétique* nous empêchent de reconnaître la réalité *phonologique* primitive cachée dans les formes des cas moyens.

La chute des voyelles faibles $_e$, $_o$ en syllabe médiane, leur conservation en syllabe initiale (*L'apophonie* p. 113) crée une différence constante entre ces syllabes (T = occlusive, R = sonante):

1[re] phase: syllabe initiale	syllabe interne
$_eT$-	-T-
$_eR$-	-R-

La „vocalisation" subséquente de $_e$, $_o$ (*ibid.* p. 119) change cette différence en:

2[e] phase: syllabe initiale	syllabe interne
eT-	-T-
$R̥$-	-$R̥$-

Le -R- interconsonantique de la 1[re] phase a bien pu être prononcé comme un -$R̥$- (supposition qui enlève les difficultés phonétiques): au point de vue *phonologique* il n'avait pas de valeur syllabique puisqu'il s'identifiait à R de $_eR$-. C'est seulement la coïncidence de $_eR$- et -R- qui conduit à $R̥$, variante combinatoire syllabique de la consonne R.

La possibilité de l'existence de *i̯, u̯, r, n* postconsonantiques à la fin de morphème résulte aussi du fait que de tels groupes sont attestés dans certaines langues. Cf. p. ex. les formes gotiques *watn*, *akrs*, *waurstw* dans lesquelles les *n*, *r*, *w* conservent leur caractère consonantique, tandis que dans les autres langues germaniques, représentant un développement plus récent, les sonantes finales postconsonantiques se vocalisent: v.-h.-allemand *zeihhan* < **taihn*, *ackar* < **akr*, *melo* < **melw*.

De cette sorte la disparition de la voyelle médiane $_a$, amenant l'accentuation columnale de *toutes* les formes casuelles des thèmes oxytons en *r*, *n*, *i*, *u* (à flexion ouverte) a aussi entraîné l'immobilisation correspondante des thèmes barytons: *vṛ̥́ṣṇaḥ* et **vṛ̥́ṣṇbhiḥ* d'après *vṛ̥́ṣaṇam* sur le modèle de *ukṣṇáḥ*, **ukṣṇbhíḥ* s'accordant avec *ukṣáṇam*, etc. A une époque postérieure, les sonantes internes s'étant vocalisées, les formes **ukṣṇbhíḥ*, **pitrbhíḥ*, **paraśvbhíḥ*, devenues **ukṣabhíḥ*, **pitṛ̥bhíḥ*, **paraśubhíḥ*, ont dû déplacer leur accent sur l'avant-dernière conformément au principe de l'accentuation columnale. La vocalisation avait détruit la colonne accentuée des oxytons en allongeant les cas moyens d'une syllabe:

ukṣáṇam	*pitáram*	*paraśúm*
ukṣṇé	*pitré*	*paraśvé*
**ukṣabhíḥ*	**pitṛ̥bhíḥ*	**paraśubhíḥ*

Mais comme cette vocalisation n'a touché en rien l'accentuation columnale des barytons (le paradigme *vŕ̥ṣaṇam, vŕ̥ṣṇe, vŕ̥ṣabhiḥ* étant columnal au même degré que *vŕ̥ṣaṇam, vŕ̥ṣṇe, *vŕ̥ṣṇbhiḥ*), ce sont les thèmes barytons qui ont été le modèle immédiat du déplacement **ukṣabhíḥ* > *ukṣábhiḥ, *pitr̥bhíḥ* > *pitŕ̥bhiḥ, *paraśubhíḥ* > *paraśúbhiḥ*.

Notre hypothèse de la mobilité primordiale des thèmes barytons et oxytons en *n, r, i, u* se laisse étayer de plusieurs arguments importants:

1. La conservation de thèmes barytons à accentuation mobile, à savoir de *púmān* et de *pánthāḥ*: véd. sing. nom. *pánthāḥ*, acc. *pánthām*, dat. *pathé*, gén. *patháḥ*. La flexion est donc comparable à celle de *vŕ̥ṣaṇ-* (p. ex. dat. **pont-ə̥-éi* comme **u̯ŕ̥̥s-n-éi*), à ceci près que la mobilité du paradigme de *pánthāḥ* s'est conservée. En vue de ce qui a été dit sur les causes de l'immobilisation des anciens paradigmes mobiles, on peut supposer que *pánthāḥ* représente soit un mot isolé soit le résidu d'un groupe de thèmes barytons [6] qui n'ont pas eu de pendant oxyton en *-āḥ* pouvant déclencher un mouvement d'immobilisation. La même explication vaut pour *púmān*. L'accentuation des cas moyens de *pánthāḥ* (*pathíbhiḥ* etc.) suit évidemment le modèle des thèmes en *i*. La mobilité des neutres *ásr̥k*, gén. *asnáḥ*; *yákr̥t*, gén. *yaknáḥ*; *śákr̥t*, gén. *śaknáḥ*; *ákṣi*, gén. *akṣṇáḥ*; *ásthi*, gén. *asthnáḥ*; *dádhi*, gén. *dadhnáḥ*; *sákthi*, gén. *sakthnáḥ* ne saurait être alléguée comme argument à cause de l'hétéroclisie du paradigme. Mais il est instructif que même chez ces neutres la mobilité est abolie du moment que le nom.-acc. se termine par *-ar* au lieu de *-r̥* ou *-i*. On a *áhar, áhnaḥ*; *ū́dhar, ū́dhnaḥ*, et *súvar, sū́raḥ*, parce que l'influence d'un nom.-acc. *áha-r* peut s'exercer sur un locatif comme **aháni* (> *áhani*) grâce au dissyllabisme de la tranche commune *aha-*.

2. L'opposition héritée des thèmes barytons et oxytons en (v. ind.) *-tr̥-, -man-, -as-, -a-*. Elle existe en première ligne chez les dérivés *déverbatifs* et provient d'une *différenciation*, l'accentuation des barytons ayant été *polarisée* par rapport à l'oxytonèse. V. § 2 passim. Cela prouve qu'il faut partir de paradigmes à l'origine mobiles, dont l'accent a ensuite été fixé sur la syllabe suffixale, tandis que les formes barytones, évincées du paradigme, ont constitué l'amorce d'un paradigme spécial (baryton).

3. L'accentuation de formes casuelles figées dans l'emploi adverbial. Ces formes s'opposent par leur oxytonèse aux formes barytones appartenant au paradigme vivant. L'innovation morphologique consistant dans le recul de l'accent aux cas faibles et moyens ne s'est pas étendue sur les formes qui avaient changé de fonction avant l'époque du recul. Chez les formes casuelles qui à côté de leur fonction primaire (de cas) s'employaient aussi dans la fonction secondaire (d'adverbe), l'innovation formelle n'a

[6] Cf. *mánthāḥ* (Wackernagel-Debrunner *Altind. Gramm.* III, p. 308—309).

atteint que la première fonction et a ainsi amené un scindement formel entre le cas (baryton) et l'adverbe (oxyton). Voici des exemples d'adverbes oxytons en opposition aux formes casuelles barytones: *prācā́, apākā́, amā́, ubhayā́, dakṣiṇā́, madhyā́, samānā́* (d'origine instrumentale); *apākā́t, amā́t, uttarā́t, sanā́t* (d'origine ablative). Adverbes en *-ā* employés avec *kr̥ṇóti* : *dvitīyā́* < *dvitī́ya-*; *tr̥tīyā́* < *tr̥tī́ya-*; *bījā́* < *bī́ja-*; *śambā́* < *śámba-*; *śūlā́* < *śū́la-* (cf. K. Hoffmann *Altindische Präverbien auf -ā* dans Münchener SS (1952), 1956, p. 54—60).

Nous n'affirmons pas que *toutes* ces formes soient d'anciens cas figés. Ce n'est que l'opposition entre la barytonèse (due au recul d'accent) des formes casuelles et l'oxytonèse des adverbes correspondants qui paraît ancienne.

4. Un argument important découle du fait que les désinences casuelles *-ā* de l'instr. sing., *-e* du dat. sing., *-aḥ* du gén. sing., *-oḥ* du gén.-loc. duel, *-ām* du gén. plur., *-bhyaḥ* du dat.-abl. plur., contenant une voyelle pleine, ont dû être introduites en position atone seulement après l'époque de l'affaiblissement préhistorique des finales.

Par quelle action analogique les désinences *-e, -aḥ*, etc., ont-elles pu pénétrer en position atone? Une proportion *ukṣáṇ-* : **ukṣ$_a$ṇ-é* = *vŕ̥ṣaṇ-*: **vŕ̥ṣ$_a$ṇ-e* serait évidemment fausse puisque les deux premières formes diffèrent par l'accent, mais non pas la troisième d'avec la quatrième. Une action analogique des oxytons sur les barytons ne peut s'exercer qu'au moment où les accents de *ukṣáṇ-(am)* et **ukṣ$_a$ṇé* viennent à tomber dans la même colonne, c.-à-d. après la chute de la voyelle médiane. Donc *ukṣáṇ-* : *ukṣṇé* = *vŕ̥ṣan-* : *vŕ̥ṣṇe*.

Les arguments 1) 2) 3) plaident l'ancienne mobilité des thèmes barytons. L'argument 4) parle en faveur du fait que le recul de l'accent dans *vŕ̥ṣṇe*, etc., a eu lieu après l'affaiblissement vocalique final et simultanément avec la chute de la voyelle médiane, étant la conséquence de sa disparition.

5. Mais l'argument qui nous semble décisif c'est la conservation de l'ancienne mobilité chez les thèmes monosyllabiques ou radicaux: **nokt-s, *nókt-m̥, *nókt-es, *nókt-n̥s* en face de **nokt-és, *nokt-éi, *nokt-ṓm*, etc. Ce trait archaïque de l'indien et du grec semble exclure, à notre avis, la possibilité que la mobilité de **mātḗr, *mātér-m̥, *mātér-es, *mātér-n̥s*: **māter-és, *māter-éi, *māter-ṓm*, etc., mobilité effacée plus tard par suite de l'expulsion de la voyelle médiane, n'ait pas été partagée par le type baryton **bhrā́tēr, *bhrā́ter-m̥, *bhrā́ter-es, *bhrā́ter-n̥s*: les cas faibles auraient donc été, avant la suppression du vocalisme médian, **bhrāter-és, bhrāter-éi, *bhrāter-ṓm*, etc. La preuve indirecte de cette mobilité, c.-à-d. d'une alternance accentuelle engageant la syllabe *radicale* et la syllabe désinentielle, non pas les syllabes *désinentielle* et *prédésinentielle* (ce que

suggèrent les données historiques immédiates), est fournie par la considération suivante.

Supposons qu'avant l'expulsion de la voyelle médiane l'aspect des paradigmes correspondait à l'état historique, donc

nom.	sing.	*bhrā́tēr	*mātḗr	*nokt-s
acc.	,,	*bhrā́ter-m̥	*mātér-m̥	*nókt-m̥
nom.	plur.	*bhrā́ter-es	*mātér-es	*nókt-es
acc.	,,	*bhrā́ter-n̥s	*mātér-n̥s	*nókt-n̥s
gén.	sing.	*bhrā́ter-es	*māter-és	*nokt-és
dat.	,,	*bhrā́ter-ei	*māter-éi	*nokt-éi
gén.	plur.	*bhrā́ter-ōm	*māter-ṓm	*nokt-ṓm

La courbe accentuelle du paradigme *nokt-* correspondant exactement à celle du type *mātér-*, l'immobilisation dans *mātér-*, conséquence mécanique de la disparition de la voyelle médiane ($e > {}_e >$ zéro), entraînerait celle du type **nokt-* suivant le principe III posé dans l'article précité des Acta Linguistica 5: (Dans les actions analogiques) ***une structure consistant de membre constitutif plus membre subordonné forme le fondement du membre constitutif isolé.*** C.-à-d. les changements survenus dans les thèmes oxytons (mobiles) polysyllabiques comprenant la ***racine + suffixe flexionnel*** s'étendent aussi sur les thèmes mobiles monosyllabiques (qui ne comprennent que la racine). Le type **nokt-* étant pour ainsi dire une réduction du type plein **māt-er-*, l'immobilisation de **māt-er-* devrait amener celle de **nokt-* (donc gén. sing. **nókt-es*, dat. sing. **nókt-ei*, gén. plur. **nókt-ōm* etc.). Or ce n'est pas le cas. Le système préhistorique antérieur à la disparition de la voyelle médiane n'a donc pas pu être celui d'en haut.

Si au contraire on remplace les formes faibles du paradigme **bhrāter-* admises plus haut par des formes oxytones (**bhrāter-és*, **bhrāter-éi*, **bhrāter-ṓm*, etc.), la cause de la conservation de la mobilité de *nokt-* devient évidente. En effet en face d'un paradigme baryton mobile **bhrā́tēr*, **bhrāterés* d'une part, d'un paradigme oxyton mobile **mātḗr*, **māterés* de l'autre, le paradigme de **nokt-*, tout en étant mobile, n'est ni baryton ni oxyton, puisque la racine étant monosyllabique n'admet aucune différenciation accentuelle aux cas forts. Par là-même il est indépendant des thèmes polysyllabiques et n'est point touché par l'immobilisation de leurs paradigmes.

Chez les monosyllabes il faut distinguer deux groupes. L'un, et de beaucoup plus nombreux, a gardé l'ancienne mobilité du paradigme, l'oxytonèse des cas faibles et moyens. P. ex. *pā́dam*, *padé*, *padbhíḥ*. On vient de voir que la nouvelle loi de l'accentuation columnale n'a pas pu faire entrer l'accent des cas oxytons dans la colonne des cas forts

(*pắdam*, **páde*, **pádbhiḥ*) parce que l'opposition, aux cas forts, de thèmes oxytons et de thèmes barytons faisait défaut: *pad-* lui-même n'est ni oxyton ni baryton parce qu'il est un monosyllabe. Et il ne saurait par conséquent y exister aucune influence de thèmes oxytons sur les thèmes barytons, comme dans le cas de *ukṣán-* : *ukṣṇé* = *vṛ́ṣaṇ-* : *vṛ́ṣṇe* ou, vice versa, comme dans le cas *vṛ́ṣaṇ-*, *vṛ́ṣṇe* : *vṛ́ṣabhiḥ* = *ukṣán-* : *ukṣṇé* : *ukṣábhiḥ*.

Un autre groupe de monosyllabes, moins nombreux, suit le principe de l'accentuation columnale. Il s'agit là de thèmes qui malgré leur monosyllabisme se laissent décomposer en racine plus suffixe flexionnel. L'étymologie n'est ici d'aucune importance. L'élément final du thème, qu'il soit anciennement un suffixe ou non, subit tous les changements rencontrés chez les thèmes dissyllabiques à suffixe flexionnel identique, p. e. *nā*, *naram*, *nṛbhiḥ* comme *pitā*, *pitaram*, *pitṛbhiḥ*. Ces monosyllabes se trouvent ainsi dominés par les thèmes dissyllabiques. Quand après la vocalisation *r* > *ṛ*, etc., **pitr-bhíḥ* devient *pitṛ́-bhiḥ*, il entraîne dans ce mouvement de recul **nr-bhíḥ* > *nṛ́-bhiḥ*. C.-à-d. le thème *nṛ́-*, bien que n'ayant pas de pendant baryton, s'appuie sur un groupe de thèmes (type *pitṛ́-*) qui l'a (type *bhrắtṛ-*), et acquiert par là un pendant indirect.

Exemples (d'après Wackernagel-Debrunner). Thèmes en *ṛ* : *nṛ́bhiḥ*, *nṛ́bhyaḥ*, *nṛ́ṣu*; *stṛ́bhiḥ*. Thèmes en *i*: *víbhiḥ*, *víbhyaḥ*. Thèmes en *u*: *snúbhiḥ*, *snúṣu*; *dyúbhiḥ*; *drúṇā*, *snúnā* (l'instrumental en *-nā*, qui a une désinence consonantique, appartient aux cas moyens). Cf. aussi *gnắbhiḥ*, *gnắsu* (de *jániḥ*) avec accentuation columnale des thèmes dissyllabiques en *ā*; *sádbhiḥ*, *sátsu* suivant *dviṣádbhiḥ*, *dviṣátsu*. Le recul **brahmaṇáḥ* > *brahmáṇaḥ*, fait sur le modèle de barytons, explique l'accentuation des formes *tmánā*, *tmáne*. Bref, ces déplacements de l'accent chez les monosyllabes eurent lieu non pas à l'époque de la chute de la voyelle médiane, mais à l'époque postérieure de la vocalisation de *n*, *r*, *v*, *y*.

Dans quelques monosyllabes la transformation accentuelle des paradigmes a été plus compliquée. Ainsi à côté de *nṛ́bhiḥ*, *nṛ́bhyaḥ*, *nṛ́ṣu* il y a barytonèse de cas faibles dans instr. sing. *nárā*, dat. *náre* en face de *pitrắ*, *pitré*.

Wackernagel-Debrunner ont eu raison d'expliquer cette en extension de la barytonèse comme conséquence de l'extension du degré vocalique plein, laquelle ne saurait nous intéresser ici. De même l'accentuation instr. sing. *gávā*, gén.-loc. duel *gávoḥ*, gén. plur. *gávām*, et celle des cas moyens *góbhyām*, *góbhiḥ*, *góbhyaḥ*, *góṣu* est due à l'extension du degré plein contenu dans *gáve*, cette dernière forme remplaçant, à son tour, un plus ancien **gavé* (grec βoϜί) sur le modèle de *uróḥ* : *uráve* = *góḥ* : *gáve* (*o. c.* 22).

Quant à la flexion de *śvắ* nous ne pouvons pas donner raison aux auteurs de *Altind. Gramm.* III (p. 22 et 278). L'ancien dissyllabisme est attesté non seulement par véd. *ś(u)vắ* et *ś(u)vắnau*, mais aussi

par grec κύων. Dans les deux langues l'accentuation des cas forts est en désaccord avec celle des cas faibles. A côté de *śuvā́* on attendrait dat. sing. **śuné*, gén. sing. **śunáḥ*, etc. En grec la barytonèse κύων nous fait attendre gén. *κύνος, dat. *κύνι, etc.; nous reviendrons à cette question dans le chapitre consacré au grec. Il paraît que le paradigme originaire a été **k̑úu̯ō(n)* comme en grec, dat. **k̑únei*, gén. **k̑únos* comme en védique. En ce qui concerne les formes historiques *śvā́*, *śvā́nam*, elles ne peuvent pas représenter le résultat phonétique d'une contraction **śúvā* > *śvā́*, **śúvānam* > *śvā́nam* puisque dans ce cas on s'attendrait au svarita. Elles représentent donc plutôt une transformation *morphologique* de **śúvā*, **śúvānam* datant de l'époque où se constitua le rapport *-ū́-* : *-úv-* = *-ú-* : *-v-* (*yū́ne*, *-aḥ* : *yúvā* = *śúne*, *-aḥ* : *śvā́*). La forme écrite *śvā́* recèle sous sa prononciation dissyllabique son prédécesseur historique **śúvā* [7].

Quand ils fonctionnent comme second membre de composé, les monosyllabes ne connaissent que l'accentuation columnale, que la voyelle radicale ait disparu ou non: *vr̥tra-hā́*, *vr̥tra-hánam*, *-ghné*, *-ghnáḥ*, *-hábhiḥ*, etc.; *puru-rúk*, *-rúcam*, *-rúce*, *-rúcaḥ*, *-rúgbhiḥ*, etc. L'accentuation des composés confirme notre explication du paradigme mobile des monosyllabes comme étant dû au manque d'une opposition *oxyton* : *baryton*. Car à côté des composés accentués sur le second membre il existe des composés bahuvrīhi (pouvant contenir au second membre des thèmes monosyllabiques). D'où la condition nécessaire, mais suffisante, de l'application de l'accentuation columnale. P. e. *cátuṣ-pāt* : *cátuṣ-pade* = *a-pā́t* : : *a-páde*.

Nous retournons à la question de la divergence accentuelle entre les cas faibles et les cas moyens du type *pratyáñc-* : *pratīcáḥ*, etc., *pratyágbhiḥ*, *pratyákṣu*, etc. Parmi les dérivés en *-añc-* il faut distinguer deux groupes, l'un à contraction préhistorique *-a* + *a(ñ)c-* > *-ā(ñ)c-*, l'autre à contraction historique *-i*, *-u* + *a(ñ)c-* > *-ya(ñ)c-*, *-va(ñ)c-*, donc:

1. *adharā́ñc-*, *ápāñc-*, *ávāñc-*, *ghr̥tā́ñc-*, *párāñc-*, *prā́ñc-*, *satrā́ñc-*;

2. *anváñc-*, *tiryáñc-*, *dadhyáñc-*, *pratyáñc-*, *śvityáñc-*, *samyáñc-*; *víṣvañc-*, *níyañc-*, *sadhríyañc-*, *asmadríyañc-*, etc.

Pour le premier groupe il existe une opposition nette entre les thèmes oxytons et les thèmes barytons: *adharā́ñcam*, *adharā́ce*, *adharā́caḥ*, *adharā́gbhiḥ*, *adharā́kṣu*; *ápāñcam*, *ápāce*, *ápācaḥ*, *ápāgbhiḥ*, *ápākṣu*. Le thème monosyllabique *prā́ñc-* suit les thèmes dissyllabiques.

Chez les thèmes à contraction *-i*, *-u* + *añc-* l'opposition entre oxytons et barytons ne saurait amener, avant la contraction kṣaipra, qu'un recul de l'accent aux cas moyens.

[7] Un désaccord semblable existe entre δύω et véd. *d(u)vā́*.

sadhri-añcam (> *sadhryàñcam*)	*prati-áñcam*	*viṣu-añcam*	*anu-áñcam*
sadhrī́ce	*pratīcé*	*viṣūce*	*anūcé*
sadhrī́caḥ	*pratīcáḥ*	*viṣūcaḥ*	*anūcáḥ*
sadhri-agbhiḥ (> *sadhryàgbhiḥ*)	*prati-ágbhiḥ*	*viṣu-agbhiḥ*	*anu-ágbhiḥ*
sadhri-akṣu (> *sadhryàkṣu*)	*prati-ákṣu*	*viṣu-akṣu*	*anu-ákṣu*

Il est clair que tandis que *sadhri-ak* : *sadhri-agbhiḥ* explique d'une manière satisfaisante *prati-ák* : *prati-ágbhiḥ* (< **prati-agbhiḥ*), la proportion *sadhriañcam* : *sadhrī́caḥ* ne peut aucunement modifier l'ancien rapport accentuel *prati-áñcam* : *pratīcáḥ*. Un recul *pratīcáḥ* > *pratī́caḥ* dérangerait au contraire l'état d'équilibre entre les barytons et les oxytons en identifiant, aux cas faibles, les colonnes accentuées des barytons et des oxytons (*pratī́caḥ* : *sadhrī́caḥ*). Il y a une distance d'une syllabe entre la colonne accentuée de *sadhri-añc-* et celle de *prati-áñc-*, une distance de deux syllabes entre *viṣu-añc-* et *anu-áñc-*, et ces distances sont maintenues jusqu'au moment de la contraction kṣaipra. Alors seulement le rapport *viṣvañcam* : *viṣūcaḥ* conduit fatalement à *anváñcam* : *anū́caḥ*, tandis que la proportion n'opère pas dans le type *pratyáñcam* (avec udātta): *pratīcáḥ* en face de *sadhryàñcam* (avec svarita): *sadhrī́caḥ* à cause de la différence d'intonation. Ce n'est qu'à une époque postérieure au RV que grâce à la disparition de la catégorie de l'intonation, c.-à-d. par suite de la coïncidence du svarita autonome avec l'udātta, les accentuations de *sadhryàñc-* et de *pratyáñc-* s'identifient, d'où *sadhryáñc-* : *sadhrī́c-* = *pratyáñc-* : *pratī́c-*.

La divergence accentuelle entre les cas moyens et les cas faibles se retrouve dans les participes du présent en *-ant-* (y inclus l'adjectif *bṛhánt-*) : : *tudántam*, *tudaté*, *tudatáḥ*, *tudádbhiḥ*, *tudátsu* opposé à *bhárantam*, *bhárate*, *bhárataḥ*, *bháradbhiḥ*, *bháratsu*. Une fois qu'on admet le principe d'accentuation columnale, ce n'est pas l'accent reculé des cas moyens *tudádbhiḥ*, *tudátsu* dont il nous faut rendre compte, mais celui des cas faibles *tudaté*, *tudatáḥ*, qui n'a pas bougé. Or si le principe d'accentuation columnale n'a pas opéré à l'intérieur des cas faibles des participes en-*ant-*, c'est simplement parce qu'au point de vue phonétique les cas faibles des oxytons et ceux des barytons ne se recouvrent pas exactement. Car le paradigme complet du participe contient aussi la forme féminine. Le participe se comporte comme un adjectif en ceci que les trois genres appartiennent à un seul paradigme. La coexistence du masculin(-neutre) et du féminin dans *chaque* adjectif impose au rapport *masculin* : *féminin* un ca-

ractère flexionnel, tandis que le même rapport est un fait de dérivation chez les substantifs (*amator* : *amatrix*).

Le rapport *bhárantī* : *tudatī́* comporte non seulement une divergence d'accentuation, mais aussi une différence de vocalisme suffixal. Cette double différence est fondamentale, la simple différence de l'accent en est une réduction. On connaît le principe suivant lequel deux formes linguistiques apparaissent sous leur aspect fondamental là où elles se distinguent l'une de l'autre, le fait de coïncidence (syncrétisme) étant un trait secondaire au point de vue du système. Nous avons déjà eu affaire au même principe plus haut quand nous constations, pour l'époque indo-européenne, le caractère fondamental des cas forts par rapport aux cas faibles et aux cas moyens parce que l'accentuation des noms barytons se distinguait jadis de celle des noms oxytons uniquement aux cas forts.

La différence maximum *bhárantī* : *tudatī́* empêche l'action des thèmes barytons sur les thèmes oxytons aux cas faibles. La situation est plus compliquée chez les thèmes en *-ant-* que chez les dérivés en *-añc-*. Chez ces derniers le féminin s'accorde, et par l'accent et par le vocalisme suffixal, avec les cas faibles, p. e. *párāce* : *párācī*, *prā́ce* : *prā́cī*, *sadhrī́ce* : *sadhrī́cī*, *pratīcé* : *pratīcī́*, etc.

Quelle que soit l'origine de la concordance entre *bhárate*, *bháratah̥* et *tudaté*, *tudatáh̥*, et de la divergence *bhárantī* : *tudatī́*, il nous semble certain que c'est grâce à l'appui de *bhárantī* : *tudatī́* que *tudaté*, *tudatáh̥*, etc., ont resisté au recul (*tudaté* > **tudáte* etc.). Le principe l'aurait emporté si la forme féminine avait adopté un vocalisme suffixal uniforme. Or en védique et dans la langue postérieure on ne trouve qu'un premier pas dans cette direction, à savoir un flottement entre *tudatī́* et *tudántī*, attesté du reste uniquement pour les verbes thématiques de la classe VI (mais nullement pour les verbes athématiques), pour les verbes dénominatifs et pour le futur en *-s-* : *tudántī* et *tudatī́*, *devayántī* et *devayatī́*, *bhaniṣyántī* et *bhaniṣyatī́* [8].

En réalité l'hésitation *-atī́*/*-ántī* constitue l'unique trace de l'ancienne différence entre les participes des verbes athématiques et ceux des verbes thématiques. Les premiers connaissaient jadis une alternance suffixale *-ont*/*n̥t-*, les derniers suivaient un paradigme à vocalisme suffixale immuable *-ont-*. Or ce qui a échappé à Bartholomae et ses prédécesseurs (*Grundriss d. ir. Phil.* I, 1, p. 98) c'est que l'état indien n'est en somme qu'un effet morphologique de la coïncidence indo-iranienne *e* = *o*. Le point de départ indo-européen est constitué par le système:

[8] Au futur, la forme en *-atī́* n'apparaît qu'à l'époque postvédique (Whitney-Zimmer, p. 160 et 323).

sg. acc. **bhérontm̥*, dat. **bhérontei*
sg. acc. **tudóntm̥*, dat. **tudóntei*
sg. acc. **du̯isóntm̥*, dat. **du̯isn̥téi*
sg. acc. **pedu̯éntm̥*, dat. **pedu̯n̥téi*

Après le passage phonétique *e*, *o* > *a* le type participial à alternance *-ant/at-* (v. ind. *dviṣá(n)t-*) est renforcé par *-ant/at-* continuant *-ent/n̥t-* dans *-u̯ent/u̯n̥t-*, *-ment/mn̥t-*. On trouve donc l'alternance *-ant/at-* toujours après une consonne suffixale et aussi en partie après consonne suffixale zéro (*-ant/at-* du participe athématique). Le suffixe non alternant *-ant-* n'apparaît qu'après consonne suffixale zéro (type *bharant-*, *tudant-*). Il tombe donc au rang d'une variante combinatoire (*L'apophonie* p. 22), et est voué à une lente disparition. La forme féminine du participe des verbes thématiques barytons a été la seule à échapper à ce réarrangement.

La langue des Gāthās semble conserver un état plus ancien. Cf. sing. dat. *fšuyentē* (Y. 29, 5); *fšuyantaēča* (29, 6); *rapantē* (34, 4); *daibišyantē* (34, 4); *hanəntē* (44, 19; 46, 19); *zbayentē* (49, 12); gén. *adrujyantō* (31, 15); *varəzayantō* (45, 4); *saošyantō* (45, 11; 53, 2); duel gén. *ašaoxšayantå* (33, 9); plur. gén. *saošyantąm* (34, 13; 46, 13); acc. *rapantō* (28, 2); *jvantō* (31, 3); *nadəntō* (33, 4); *išəntō* (30, 1; 47, 6). Cf. les verbes v. indiens **paśūyá-*, **dviṣya-*, *sána-*, *hváya-*, *drúhya-*, *jī́va-*, *iṣá-*. Mais les cas faibles des participes tirés de verbes athématiques ainsi que tous les cas moyens offrent régulièrement *-at-* : sing. gén. *činvatō* (46, 10; 46, 11; 51, 13); plur. gén. *hātąm* (29, 3; 44, 10); loc. *fšuyasū* (49, 4); *pišyasū* (50, 2). Il faut aussi relever les dérivés en *-vant-*, dont les cas faibles (*astvaitē*, *astvatō*, *drəgvatąm*, etc.) prouvent que les formes correspondantes des participes thématiques (*fšuyentē*, *varəzayantō*, etc.) ne reposent pas sur une extension „analogique", proprement iranienne, du degré plein *-ant-* des cas forts.

Il est donc probable que les types *bhárant-* et *tudánt-* étaient à l'origine tous les deux représentés par des paradigmes à accentuation *columnale* tandis que dans *dviṣánt-* l'accentuation marginale des cas faibles, intimement liée au degré faible (zéro) du suffixe, se maintenait grâce à l'absence des barytons correspondants. La différence de structure entre *bhárant-* et *dviṣánt-* (lequel a absorbé *tudánt-*), différence qui n'avait pas jadis été limitée à la seule forme féminine, a empêché le recul de l'accent dans les cas faibles de *dviṣánt-*. Le rapport *bhárantam* (acc.): **bhárante* (dat.) n'a pas agi sur *dviṣántam* : *dviṣaté* parce que dans la dernière forme le changement vocalique et le déplacement accentuel étaient indissolublement liés l'un à l'autre.

L'innovation indienne nous rappelle la divergence entre les aoristes védiques *ákar*, *ágan* et les formes avestiques *čōrət̰*, *jimaitī*. Le procès d'analogie déclenché par la coïncidence *e* = *o* n'a lieu qu'en indien.

En indien lui-même la preuve péremptoire du fait que la conservation de l'oxytonèse archaïque de *tudaté*, *tudatáḥ* est en rapport étroit avec la forme féminine *bhárantī* opposée à *tudatī́*, est fournie par les thèmes en *-mant-*, *-vant-*: *mádhumantam*, *mádhumate*, *mádhumataḥ*, *mádhumadbhiḥ*, *mádhumatsu*, et aussi *paśumántam*, *paśumáte*, *paśumátaḥ*, *paśumádbhiḥ*, *paśumátsu*. Le principe de l'accentuation columnale est appliqué à tous les cas faibles et moyens, et en même temps le féminin (*mádhumatī* et *paśumátī*) est de structure identique pour les barytons et les oxytons.

Aux cas moyens les thèmes oxytons en *-añc-* et *-ant-* ont retiré l'accent sur la syllabe suffixale à un moment où les formes correspondantes des thèmes oxytons en *i*, *u*, *r*, *n*, présentaient encore l'accent marginal (*pratyágbhiḥ*, *dviṣádbhiḥ* en face de **purubhíḥ*, **pitr̥bhíḥ*, **ukṣabhíḥ*). Il en résulte que le *n* des syllabes entravées *-nk*(*bhis*), *-nt*(*bhis*) était syllabique par opposition au *n* de *-n*(*bhis*). Le rapport *víṣvaṅ*, *víṣvak* : *anváṅ*, *anvák*; *bháran*, *bhárat* : *dviṣán*, *dviṣát*, etc., entraînait donc, aux cas moyens, *víṣvagbhiḥ* : *anvágbhiḥ*, *bháradbhiḥ* : *dviṣádbhiḥ*, et ainsi de suite.

Nous passons maintenant au problème des thèmes en *i*, *u* à flexion fermée. Leur différence principale par rapport aux thèmes à flexion ouverte c'est la désinence *-s* au gén. sing. (*-e-ḥ*, *-o-ḥ*) de même que le degré plein du suffixe flexionnel aù dat. sing. (*-ay-e*, *-av-e*). On peut en conclure que leur mobilité primitive consistait non pas en un jeu d'accent comprenant soit suffixe et désinence (oxytons à flexion ouverte) soit racine et désinence (barytons à flexion ouverte), mais en un oscillement entre racine (aux cas forts) et suffixe (aux cas faibles seulement). Soit *-iḥ*, *-im*: *-éḥ*, *-áye*; *-ibhíḥ*, *-iṣú*. Et, de même, *-uḥ*, *-um*: *-óḥ*, *-áve*; *-ubhíḥ*, *-uṣú*. Il en découle l'impossibilité d'une distinction primitive entre barytons et oxytons chez les thèmes en *i*, *u* à flexion fermée. L'opposition *accent radical* : *accent suffixal* sert à l'origine à la formation de thèmes à flexion ouverte, tandis qu'elle différencie les formes casuelles dans la flexion fermée. Autrement dit, elle est, dans le premier cas, un moyen de formation de mots, mais un moyen flexionnel dans le dernier cas. Comment donc s'est effectuée l'immobilisation des paradigmes en *i*, *u* à flexion fermée, s'il n'y avait pas de distinction primitive entre thèmes barytons et thèmes oxytons?

Les cas forts et les cas moyens de ces thèmes recouvraient les cas correspondants des *barytons* à flexion ouverte: *-iḥ*, *-im*; *-*iṣú*. Il est compréhensible que conformément à ce que nous avons constaté pour les thèmes à flexion ouverte, les thèmes à flexion fermée en *i*, *u* ont été traités comme les barytons à flexion ouverte, c.-à-d. ont fait reculer l'accent de leurs cas moyens et de *leurs cas faibles* jusqu'à la colonne des cas forts au moment où le même recul s'effectuait chez les barytons à flexion ouverte. Donc (*krátuḥ*, *krátum*), **kratvé*, **kratváḥ*, **kratubhíḥ*, **kratuṣú* >

> *krátve, krátvaḥ, krátubhiḥ, krátuṣu* entraîne aussi (*śátruḥ, śátrum*), **śatráve, *śatróḥ, *śatrubhíḥ, *śatruṣú* > *śátrave, śátroḥ, śátrubhiḥ, śátruṣu.*

L'action analogique, exercée par les thèmes à flexion ouverte sur les thèmes à flexion fermée, devient claire justement à la lumière du fait que l'opposition *thèmes barytons* : *thèmes oxytons*, courante dans la flexion ouverte, n'existait point en flexion fermée. Il y a là un exemple classique des principes établis dans l'article précité des *Acta Linguistica* 5. La généralisation de la colonne des cas forts chez les oxytons et chez les barytons entraîne nécessairement la même généralisation dans les polysyllabes pour lesquels cette distinction est supprimée, c.-à-d. chez les thèmes à flexion fermée (où il n'y a à l'origine que des barytons).

L'oxytonèse des cas faibles (et des cas moyens) ne s'est maintenue que chez les noms *motivés* (= dérivés) en *i*, *u*, etc., à flexion fermée. La circonstance que les noms motivés étaient fondés sur des formes-bases empêchait l'influence directe d'autres paradigmes. Il y a mieux: par suite de différenciation d'avec les noms immotivés, l'oxytonèse des cas faibles et moyens a été étendue aux cas forts pour servir de marque accessoire de la dérivation. De cette manière la langue s'est créé un système symétrique de thèmes barytons et oxytons aussi à l'intérieur de la flexion fermée. Il en résulte que tous les thèmes oxytons en *i*, *u* à flexion fermée, autant qu'ils représentent un héritage ancien, ont dû être motivés à l'époque de l'immobilisation des paradigmes, p. e. les adjectifs en *-úḥ*, *-ú* (flexion fermée), qui le sont encore à date historique, aussi bien que des noms isolés comme *agníḥ* (*agnáye*, *agnéḥ*) qui ne sont plus transparents au point de vue étymologique. Il faut cependant remarquer que le passage sporadique de flexion ouverte à flexion fermée reste toujours une possibilité dont il faut tenir compte.

Nous constaterons plus bas, à propos de faits non seulement indiens mais aussi grecs et balto-slaves, qu'un réarrangement accentuel du paradigme conduit souvent au scindement formel entre les types immotivés et les types motivés. Ce fait morphologique extrêmement important est généralement masqué par la délimitation peu nette des mots motivés d'avec les mots immotivés. En effet une forme qui au point de vue sémantique relâche son lien avec la série productive devient immotivée. Par rapport aux anciennes formes immotivées ces nouvelles formes immotivées offrent des marques particulières, de l'accentuation dans l'espèce, propres aux noms motivés. De sorte que si les noms motivés ne présentent que certains types ou classes accentuels, il en est autrement des immotivés, répartis parmi toutes les classes accentuelles existant dans le système de la langue.

Il y a en indo-européen maint exemple de thèmes nominaux apparaissant, suivant le dialecte, avec un degré radical tantôt plein tantôt réduit.

L'immobilisation semble donc s'être parfois effectuée dans des directions différentes, de la barytonèse ou de l'oxytonèse. Cette constatation n'est pas pour nous étonner: dans certains dialectes la forme en question a pu devenir de bonne heure immotivée, par suite soit d'un changement sémantique soit de la disparition du mot-base, tandis que dans d'autres dialectes la motivation de la forme subsistait encore pendant la période de l'immobilisation. P. ex.:

thème en *-ter-*: **i̯enəter-* (dans ἐνάτηρ, lit. *jentė*): **i̯n̥ter-* (v. ind. *yātar-*)

thème en *-i-*: **anəti-* (dans lit. *ántis*, v.-h.-a. *anut*): **n̥ti-* (νῆσσα, v. ind. *ātí-*)

thème en *-u-*: **peitu-* (dans lit. *piẽtūs*): **pitú-* (v. ind. *pitú-*)

thème en *-o-*: **bherəĝo-* (dans lit. *béržas*, lette *beȓzs*): **bhr̥̄ĝo-* (v. ind. *bhūrja-*)

thème en *-o-*: **arəmo-* (dans lat. *armus*, v.-h.-a. *aram* < *arm*): **r̥̄mo-* (v. ind. *īrmá-*).

Il reste toujours la possibilité que malgré la parenté des formes il y a eu des créations ou des renouvellements indépendants dans les différents dialectes.

L'immobilisation du type *devī-* date de la même époque que celle des thèmes en *i*, *u* à flexion fermée puisque *devī-*, avec son jeu d'apophonie entre racine et suffixe (*ī* : *yā* = *i* : *e* = *u* : *o*), appartient aussi à la flexion fermée. Le type (*dev*)*ī́-* est au type (*vr̥̥k*)*ī́-* ce qu'est *-iḥ*‖*-eḥ* (flexion fermée) à *-iḥ*‖*-*(*i*)*yaḥ* (flexion ouverte) [9]. Etant un suffixe de dérivation secondaire, l'*ī* de *devī́-* sert à bâtir des féminins sur des thèmes masculins. L'immobi-

[9] Nous croyons devoir revenir sur notre opinion ancienne (*Etudes indo-européennes* I, p. 154 et 206) concernant la provenance des thèmes en *ī*, *ū* (*vr̥kī́-*, *tanū́-*). Cette explication était fondée sur le recul hypothétique *-*iyé* > *-íye*, *-*iyáḥ* > *-íyaḥ* qui nous paraît à présent improbable. Si en effet les thèmes en *i*, *u* (motivés) à flexion ouverte avaient passé par ce recul, on devrait aussi le rencontrer dans **deviyā́ḥ* > **devíyāḥ* etc., ce qui n'est pas le cas.

Autres arguments négatifs parlant contre l'hypothèse d'une parenté étroite entre les thèmes en *ī* (*vr̥kī́-*), *ū*, et les thèmes en *i*, *u*: les thèmes en *ī*, *ū* ne connaissent pas de vocatif en *-e*, *-o*, de locatif en *-au*, d'instr. en *-inā*, *-unā* (*-ī*, *-ū*), d'acc. plur. en *-īn*, *-ūn* ou *-īh*, *-ūḥ*, de nom.-acc.-voc. duel en *-ī*, *-ū*, c.-à-d. de formes caractéristiques de la flexion en *i*, *u* aussi bien ouverte que fermée. Les thèmes en *ī*, *ū* se comportent plutôt comme les thèmes consonantiques du type *marút*. L'unique trait caractéristique qu'ils partagent avec les thèmes en *i*, *u* c'est le gén. plur. en *-nām*. Mais comme ce trait est relativement récent, il ne saurait servir de preuve d'une ancienne parenté. D'autre part les paradigmes de *vr̥kī́ḥ* et *tanū́ḥ* recouvrent exactement ceux des noms-racines en *-ī-* et *-ū-* (*iə*, *uə*).

Il paraît que ce sont les cas moyens en *-*ībhis*, *-*īsu*, *-*ūbhis*, *-*ūsu*, qui ont servi de point de départ pour les paradigmes du type *vrkī́-*, *tanū́-*. V. *L'apophonie* p. 129.

lisation s'est opérée moyennant l'imposition, au dérivé secondaire, de l'accent du mot-base.

Un type flexionnel en *-ū/u̯ā-* n'a jamais existé. Il représente toujours, en v. indien aussi bien qu'en slave, un développement récent, dû à la proportion *-ī-* : *-i̯ā-* = *-ū-* : *-u̯ā-*.

Les thèmes en *-es-* (type γένος, γένεος) sont primitivement aussi des thèmes à flexion fermée. Leur ancienne mobilité est peut-être attestée par les formes du datif figées dans l'emploi d'infinitif: véd. *arh-áse, r̥c-áse, r̥ñj-áse*, etc. (19 différents infinitifs), cf. la formation en *-ase* atone datant d'une époque postérieure: *áy-ase, kṣád-ase, cákṣ-ase*, etc. (7 exemples). Il y a en outre les infinitifs *jiṣé, stuṣé* représentant des datifs à flexion ouverte [10].

Les thèmes à flexion fermée en *-as-*, *-tu-*, *-tr̥-* (noms d'agent) *-man-*, etc., qui en conséquence du recul morphologique de l'accent flexionnel ont subi un scindement en type baryton et type oxyton, seront discutés plus en détail au paragraphe suivant.

On a vu plus haut que la constitution de paradigmes barytons à accentuation columnale, effectuée sous l'influence de paradigmes oxytons, avait été suivie au moment de la vocalisation de *u, r, v, y* par une action analogique inverse: les cas moyens des paradigmes oxytons, présentant jusqu'ici une accentuation *marginale* (**ukṣabhíḥ, *pitr̥bhíḥ, *paśubhíḥ*), ont retiré l'accent sur la colonne suffixale.

Appartient sans doute à la même couche chronologique le recul d'accent qu'on constate dans *brahmáṇe* < **brahmaṇé, brahmáṇaḥ* < **brahmaṇáḥ*, c.-à-d. dans les formes faibles des thèmes en *n* à groupe consonantique présuffixal. L'*a* intérieur de **brahmaṇáḥ* s'est développé d'une voyelle affaiblie, laquelle n'a reçu l'accent qu'après s'être transformée en voyelle pleine. Au point de vue phonologique ce procès équivaut à **brahmṇáḥ* > **brahmaṇáḥ*, en autres mots à la vocalisation de *n* antévocalique. Que la réalisation phonétique de **brahmṇáḥ* ait exigé (ou non) une voyelle réduite et que, phonétiquement, cette voyelle réduite ait été le précurseur de la voyelle pleine historique, est sans importance pour l'aspect morphologique du problème. La chose principale c'est qu'après la vocalisation de *n* l'opposition des séries barytone et oxytone des dérivés en *-man-* entraîne l'adaptation de la dernière à la première pour ce qui est de l'accent.

Autre est le cas des *i, u* de *agn(i)yóḥ* ou *śátr(u)voḥ*. L'apparition ou le manque d'une syllabe accessoire est toujours en fonction de la structure

[10] En somme il faut distinguer trois couches chronologiques d'infinitifs en *-ase*: *-áse* avec degré radical réduit, *-áse* avec degré radical plein, et *-ase* atone.

de la syllabe précédente. Suivant qu'elle est légère (voyelle brève + consonne simple) ou lourde (vocalisme long + consonne, ou vocalisme bref + groupe de consonnes), les désinences des cas faibles des thèmes en *-i-*, *-u-* apparaissent soit sous la forme *-iyé*, *-iyáḥ*, *-uvé*, *-uváḥ*, etc., soit sous la forme *-yé*, *-yáḥ*, *-vé*, *-váḥ*, etc. Les formes „pleines" (*-iyé*, *-iyáḥ*, *-uvé*, *-uváḥ*) et les formes „brèves" (*-yé*, *-yáḥ*, *-vé*, *-váḥ*) n'étaient en somme que des variantes d'abord phonologiques, ensuite morphologiques. Or l'accentuation de la désinence du gén. plur. en *-īnām*, *-ūnām*, *-ṝṇām*, le problème de la provenance mis de côté, semble en rapport étroit avec l'alternance *i/iy*, *u/uv*.

Le remplacement de **-iyām*, **-uvām* par *-īnām*, *-ūnām* chez les thèmes barytons lourds entraîne le changement de **-iyā́m* en *-īnā́m* (*devīnā́m*, *agnīnā́m*) et de **-uvā́m* > *-ūnā́m* chez les thèmes oxytons (d'abord lourds). L'accentuation conserve son ancienne place, c.-à-d. correspond rigoureusement à l'accentuation de l'ancien gén. plur. en *-ām*. Le caractère relativement récent du gén. plur. en *-nām* fait que les formes en *-īnā́m*, *-ūnā́m*, bien postérieures à l'action de la loi de l'accentuation columnale, n'y sont pas sujettes.

C'est seulement après la période védique, après la coïncidence des paradigmes *deví-* et *vṛkí-* [11], qu'apparaît, au gén. plur. des thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, l'accentuation barytone *-ī́nām*, *-ū́nām*, *-ṝ́ṇām* comme accentuation facultative à côté de l'ancienne oxytonèse.

Les noms de nombre cardinaux 5—10 du v. indien peuvent être fléchis aux cas *obliques*. Dans le RV on trouve l'instr. *pañcábhiḥ* (2 fois), le loc. *pañcásu* (2 f.), les instr. *ṣaḍbhíḥ* et *saptábhiḥ* (2 f.), le dat.-abl. *saptábhyaḥ* (2 f.), le gén. *saptānā́m* (2 f.), les instr. *aṣṭābhíḥ* et *navábhiḥ*, le gén. *navānā́m*, l'instr. *daśábhiḥ* (16 f.), le gén. *daśānā́m*, le loc. *daśásu*. Les formes fléchies ont été sans doute créées pour parer aux difficultés d'ordre syntaxique, qui surgissaient du moment où les noms de nombre n'étaient pas accompagnés d'un substantif. Une répartition analogue entre formes invariables et formes fléchies se rencontre en v.-h.-a. (Braune *Althochdeutsche Grammatik*, 1921, p. 224 sq.): les noms cardinaux 5—12 y sont fléchis quand ils sont employés seuls (c.-à-d. comme substantifs) ou quand ils *suivent* le substantif déterminé (emploi appositif).

Dans le RV l'ancienne invariabilité de 5—10 est encore assez bien attestée. On y trouve *páñca* en fonction de gén. (3 f.) et loc.; *saptá* en fonction d'instr. (10 f.), gén. et loc.; *dáśa* en fonction d'instr. — toujours avec le substantif déterminé. Le procès du remplacement des formes invariables par les formes fléchies ne s'achève que dans la langue classique. Seuls le nom. et acc. retiennent leur ancienne forme.

---

[11] Dans les paradigmes de *vṛkí-* et *tanū́-* le gén. plur. est *vṛkī́ṇām* et *tanū́nām*, en accord avec l'ancienne accentuation **vṛkíyām* et **tanúvām*.

Ce qui nous intéresse ici c'est l'accentuation des cas obliques, *laquelle est indépendante de la forme fondamentale*: *náva*, *dáśa*, *páñca* d'une part, *saptá* de l'autre, se comportent à cet égard d'une manière tout à fait identique: *saptábhiḥ*, *saptānā́m* comme *daśábhiḥ*, *daśānā́m*, etc.

Or pour fléchir ces noms de nombre, invariables jusqu'à une certaine époque, il a fallu recourir aux désinences des noms-racines, justement parce qu'il s'agissait d'éléments invariables, sans suffixe flexionnel. De sorte que les cas obliques de toutes ces formes ont dû à l'origine accentuer la désinence. Il est du reste probable que la flexion de 5—10 est de date relativement récente, postérieure à l'immobilisation des paradigmes [12]. Mais elle semble, à en juger par l'accent indien, antérieure à la vocalisation de *n̥* (> *a*) puisque les formes *-a-bhiḥ*, *-a-bhyaḥ*, *-a-su* subissent le recul connu propre aux thèmes oxytons en *-an-* : *saptábhiḥ*, *saptábhyaḥ*, *navábhiḥ*, *daśábhiḥ*, *daśásu*, d'où aussi *pañcábhiḥ*, *pañcásu*, tandis que *aṣṭābhíḥ* etc. garde son accentuation marginale et atteste ainsi l'oxytonèse primitive des formes respectives de 5, 7, 9, 10; *ṣat* étant monosyllabique maintient la courbe accentuelle des noms-racines.

Il ne reste que la question du gén. plur. en *-ānām* (*saptānā́m*, *navānā́m*, *daśānā́m*) à la place de **sapt*$_a$*nām* et ainsi de suite. Or il paraît bien que **sapt*$_a$*nā́m* > *saptānā́m* (d'où aussi *navānā́m*, *daśānā́m*) constitue au fond le même problème que *-īnā́m*, *-ūnā́m* remplaçant **-iyā́m*, **-uvā́m* (**agniyā́m* > *agnīnā́m*).

Les remarques précédentes nous paraissent fournir une preuve satisfaisante du fait qu'une ancienne oxytonèse générale des cas faibles et moyens a été remplacée par une accentuation columnale, barytone ou oxytone suivant l'accent des formes fortes. Puisque l'apparition tardive de telle ou telle autre forme casuelle n'a touché en rien le principe même de l'opposition accentuelle entre cas forts et cas faibles, qui avait été héritée, le réarrangement accentuel en question, entraîné par la disparition des voyelles médianes, doit être considéré au point de vue chronologique comme un phénomène de date très reculée.

M. Lejeune (BSL 48, fasc. 2, p. 27) semble considérer l'accentuation *interne* de mots polysyllabiques comme un problème à élucider. Mais à notre avis l'accent indo-européen n'était sujet à aucune restriction phonétique. Tout ce que nous affirmons c'est que les thèmes tant oxytons que barytons, accentués sur *n'importe quelle syllabe*, initiale ou interne, étaient jadis sujets à la loi morphologique de l'oxytonèse des cas faibles. L'immobilisation des barytons immotivés, que l'accent des cas forts fût initial ou interne, s'est effectuée en faveur des cas forts. L'accentuation *récessive* est par contre conditionnée toujours par le *scindement* d'un an-

[12] Dans le cas contraire on attendrait *saptá* : *saptábhiḥ* = *dáśa* : *dáśabhiḥ*, etc.

cien paradigme *baryton motivé*, l'oxytonèse servant à souligner le caractère motivé de la formation, — et la barytonèse récessive, c'est-à-dire *polarisée* par rapport à l'oxytonèse, se chargeant de fonctions sémantiques secondaires. Pour les exemples v. le paragraphe suivant.

§ 2. La dérivation nominale

La distinction entre les dérivés primaires et les dérivés secondaires est d'une importance capitale pour l'accentuation. C'est uniquement dans le second groupe que l'accentuation du mot-base peut influencer celle du dérivé. Un dérivé primaire n'hérite jamais de son mot-base une accentuation caractéristique puisqu'il est bâti sur la racine laquelle, étant monosyllabique, n'est pas accentuée (au sens phonologique du terme). Dans les cas où elle est dissyllabique et qu'elle est accentuée, il n'y a pas de choix possible de la place de l'accent: celui-ci tombe toujours sur la syllabe initiale de la racine, dont la deuxième syllabe contient la voyelle *i* < *ə* : *jáni-*, *pávi-*, etc. Encore faut-il ajouter qu'au point de vue indien on ne peut plus parler de racines dissyllabiques au sens précis du terme. La voyelle *i* < *ə* y a acquis la fonction d'une „voyelle de liaison" (cf. *L'apophonie* p. 252 ssq.). Encore moins est-il permis de considérer les formes radicales *trā-*, *dhmā-*, *prā-*, etc., comme étant accentuées sur la deuxième syllabe. Ce serait confondre les points de vue diachronique et synchronique. L'alternance **ĝénə̥ : *ĝenə̥́* (*> *ĝénə : *ĝn̥ē*) est préhistorique et hypothétique. Son résultat historique sont des formes monosyllabiques, n'ayant pas par conséquent d'accent, puisque l'accent est une qualité distinguant une syllabe du mot par rapport à une autre ou à plusieurs autres.

Tout différent est le cas des dérivés secondaires. Là c'est un thème et non pas une racine qui constitue le fondement du dérivé. Il est clair que p. ex. dans *rátha-vant-* et *ghr̥tá-vant-* les thèmes sont continués dans les dérivés avec leurs accentuations caractéristiques: thème baryton (accentuation de la racine) *rátha-*, thème oxyton (accentuation de la voyelle thématique) *ghr̥tá-*.

Les dérivés dénominatifs peuvent être primaires ou secondaires. Cf. d'une part les suffixes de comparatif et superlatif *-īyas-*, *-iṣṭha-*, d'autre part les suffixes isofonctionnels *-tara-*, *-tama-* : *drā́gh-īyas-*, *drā́gh-iṣṭha-*; *rathī́-tara-*, *rathī́-tama-*. En effet, quand le mot-base est un nom, on peut choisir entre sa racine et son thème. Cette distinction n'est pas possible quand on a affaire aux dérivés déverbatifs. Une forme comme *kárman-* est tirée de tout le système du verbe *kr̥* „faire" et non seulement du présent *kr̥ṇóti*. Elle est pour ainsi dire l'extrait de *kr̥ṇóti* + *ákar* + *cakā́ra* + + *kariṣyáti* + toutes les formes obligatoires de la flexion du verbe *kr̥*.

La forme *kr̥* de la racine, qu'on a l'habitude de considérer comme la base du dérivé *kárman-*, est plutôt une abstraction tirée justement du système flexionnel de *kr̥ṇóti,* puisque c'est l'unique complexe phonique qui se répète à travers toute la conjugaison, en dehors des alternances vocaliques possibles de la racine. Il est donc clair qu'un verbe indo-iranien qui n'a pas généralisé son suffixe ou son redoublement du présent dans tous les temps et modes, ne fournit jamais un *thème* sur lequel pourrait se greffer le suffixe nominal du dérivé [13].

La différence entre les noms dénominatifs et les noms déverbatifs apparaît nettement dans l'accentuation. Les dérivés nominaux constituent, suivant qu'ils sont primaires ou secondaires, deux ou quatre classes accentuelles. Chez les dérivés déverbatifs il n'y a que la première possibilité. Voici les quatre classes accentuelles des dérivés secondaires:

a) conservation de l'accentuation du mot-base (cf. les dérivés en *-m/vant-*)

b) accentuation (oxytone) du suffixe (*avi-ká-* < *ávi-*)

c) accentuation (initiale) de la racine (*déva-ka-* < *devá-*)

d) accentuation de la syllabe présuffixale (*-á-tāti-*).

Les deux classes accentuelles des dérivés primaires (aussi bien dénominatifs que déverbatifs) sont: les dérivés à accentuation radicale et ceux à accentuation suffixale. P. ex. *drắghīyas-*, *drắghiṣṭha-* < *dīrghá-*; *kárman-*, *kŕ̥tnú-* < *kr̥* (*kr̥ṇóti*).

Voici d'abord un aperçu des dérivés nominaux du RV (cf. Macdonell *Vedic Grammar* p. 107—143), primaires aussi bien que secondaires. On n'a tenu compte que des formations représentées par au moins deux exemples, ce qui permet toujours de déterminer le morphème de dérivation (désuet ou vivant) [14].

---

[13] Ajoutons encore que les formes personnelles du verbe sont par elles-mêmes inaccentuées. Leur accentuation, au commencement d'une proposition principale ou en proposition subordonnée, n'est qu'une marque combinatoire. Aucune influence accentuelle du mot-base sur le dérivé ne saurait donc avoir lieu dans le cas de dérivés déverbatifs.

[14] Pour résoudre la règle de dérivation en une proportion on a besoin d'au moins deux exemples.

Pour épuiser les matériaux de Macdonell, on a inclus dans le groupe I des dérivés, primaires aussi bien que secondaires, les formes à suffixes dissyllabiques accentués sur la première syllabe. En réalité une forme p. ex. en *-ū́ka-* représente une superposition de a): *-ū́* + *ka-* (conservation de l'accent du mot-base) — sur b): *-ū́-* (accentuation du suffixe). Ces „conglutinats" suffixaux sont du reste de peu d'intérêt, étant postérieurs à l'époque de la différenciation entre b) et c), qui nous intéresse ici.

A) Dérivés primaires

I. Il y a d'abord des dérivés accentués d'une manière permanente sur la dernière syllabe du suffixe:

-atá-: *darś-atá-* „visible", *pac-atá-* „cuit"
-át-: *vah-át-* et *srav-át-* „fleuve"; *vāgh-át-* „qui sacrifie"
-así-: *at-así-* „mendiant", *dhāsí-* „boisson"
-ā́-: *apasy-ā́-* „activité", *jigīṣ-ā́-* „désir de gagner"
-ín-: *-ād-ín-* „mangeant", *nitod-ín-* „pénétrant"
-íṣ-: *arc-íṣ-* „flamme", *chad-íṣ-* „couverture"
-ū́-: *cam-ū́-* „écuelle", *vadh-ū́-* „nouvelle mariée"
-tnú-: *kr̥-tnú-* „actif", *ha-tnú-* „mortel"; *jiga-tnú-* „pressé", *jigha-tnú-* „tâchant de blesser"
-i-tnú-: *poṣay-i-tnú-* „faisant prospérer", *māday-i-tnú-* „enivrant"
-a-tnú-: *pīy-a-tnú-* „qui injurie", *āruj-a-tnú-* „brisant"
-nú-: *bhā-nú-* „lumière", *vag-nú-* „son"; *gr̥dh-nú-* „rapide", *dhr̥ṣ-ṇú-* „hardi"
-a-nú-: *krand-a-nú-* „grondement", *nad-a-nú-* „mugissement"
-ilá-: *tr̥d-ilá-* „poreux", *sal-ilá-* „ondoyant"
-vaná-: *vag-vaná-* „bavard", *śuśuk-vaná-* „brillant"
-vará-: *it-vará-* „allant", *vid-vará-* „rusé"
-iṣá-: *tav-iṣá-* „fort", *bhar-iṣá-* „rapace"
-snú-: *ji-ṣṇú-* „victorieux", *ni-ṣat-snú-* „établi"
-i-ṣṇú-: *car-i-ṣṇú-* „ambulant", *tāpay-i-ṣṇú-* „tourmentant", *namay-i-ṣṇú-* „inclinant"
-a-snú-: *vadh-a-snú-* „meurtrier", *vr̥dh-a-snú-* „joyeux".

Sont accentués sur la 1re syllabe du suffixe les dérivés primaires en:
-ū́ka-: *jāgar-ū́ka-* „vigilant", *salal-ū́ka-* „errant"
-váni-: *tur-váṇi-* „domptant", *bhur-váṇi-* „remuant"; *jujur-váṇi-* „aimant la gloire", *tutur-váṇi-* „tâchant de gagner".

II. On a ensuite des barytons accentués sur la racine:
-ant-: *í(y)ant-* „tantus", *kí(y)ant-* „quantus"
-an-: *tákṣ-an-* „charpentier", *rā́j-an-* „roi"; *-dī́v-an-* „jouant"; *víbhv-an-* (à côté de *vibhv-án-*) „qui va loin, étendu"
-iṣṭha-: *jáv-iṣṭha-* (superlatif) „le plus rapide" de *jū*, *náy-iṣṭha-* de *nī* „conduire"
-(ī)yas-: *táv-yas-* et *táv-īyas-* (comparatif) „plus fort", *náv-yas-* et *náv-īyas-* „plus jeune"
-ka-: *su-mé-ka-* „bien fixé", *śló-ka-* „cri"
-tas-: *rétas-* „sperme", *sró-tas-* „courant"
-tva-: *kár-tva-* < *kr̥*, *hán-tva-* < *han* (gerundivum)
-nas-(-ĭnas-): *rék-ṇas-* „héritage", *dráv-i-ṇas-* „bien meuble", *pár-ī-ṇas-* „abondance"

-ri-: *bhū́-ri-* „abondant“, *vádh-ri-* „châtré“
-uri-: *jás-uri-* „épuisé“, *dā́ś-uri-* „pieux“
-van-: *ŕ̥k-van-* „célébrant“, *drúh-van-* „hostile“; *kŕ̥-t-van-* „actif“, *sú-t-van-* „pressurant“; *upahás-van-* „railleur“, *vivás-van-* „rayon“
-vi-: *jā́gr̥-vi-* „vigilant“, *dā́dhr̥-vi-* „soutenant“, *dī́di-vi-* „luisant“.

I. ou II. Mais la majorité de formations primaires hésite entre l'accentuation du suffixe et celle de la racine, rarement entre deux syllabes différentes du suffixe (les cas respectifs sont marqués d'un astérisque):
-a-: opposition connue entre *eṣá-* „rapide“ et *éṣa-* „hâte“, *codá-* „incitant“ et *códa-* „aiguillon“, *vará-* „prétendant“ et *vára-* „choix“, *śāsá-* „qui commande“ et *śā́sa-* „ordre“. Mais dans les dérivés à préverbe, *-a-* porte presque toujours l'accent (*abhidroh-á-* „hostilité“, *saṁgam-á-* „assemblée“)
-ana-: *kar-aṇá-* „actif“: *kár-aṇa-* „action“; *dév-ana-* „jeu“, mais *cét-ana-* „visible“, *vimóc-ana-* „délivrant“; avec allongement de la voyelle radicale en syllabe ouverte: *pravā́c-ana-* „proclamation“, *sā́d-ana-* „siège“, *-cā́t-ana-* „chassant“, *mā́d-ana-* „réjouissant“; avec vocalisme réduit *kr̥p-áṇa-* „misère“, *tur-áṇa-* „rapide“, *bhúv-ana-* „être“, *vŕ̥j-ána-* et *vŕ̥j-ana-* (une fois) „enclos“
*-*anā-*: *as-anā́-* „projectile“, *jar-aṇā́-* „vieillesse“, mais *maṁh-ánā-* „don“, *vadh-ánā-* „arme (meurtrière)“
*-*ani-*: *kṣip-aṇí-* „coup“, *dyot-aní-* „éclat“, mais *iṣ-áṇi-* „impulsion“, *dham-áni-* „sifflement“; *car-áṇi-* „mobile“, *tar-áṇi-* „pénétrant“
*-*s-ani-*: *car-ṣ-aṇí-* „actif“, mais *par-ṣ-áṇi-* „traversant“, *sak-ṣ-áṇi-* „domptant“
-as-: *tyaj-ás-* „descendant“ en face de *tyáj-as-* „abandonnement“, *toś-ás-* „donnant libéralement“, cf. aussi les masculins *jarā́ḥ* „vieillesse“, *tavā́ḥ* „force“, en face des barytons, qui sont de beaucoup plus nombreux: *práy-as-* „plaisir“, *śráv-as-* „gloire“; avec allongement *vā́s-as-* „vêtement“, *vā́h-as-* „offrande“; avec réduction du vocalisme radical *júv-as-* „vitesse“, *mŕ̥dh-as-* „mépris“
-i-: *kr̥ṣ-í-* „labourage“, *bhr̥m-í-* „mouvement rapide“ mais *tvíṣ-i-* „éclat“; adjectifs *krīḍ-í-* „jouant“, mais *bhŕ̥m-i-* „vif“, *śúc-i-* „brillant“; avec degré allongé, *grā́h-i-* „accès“, *dhrā́j-i-* „souffle, passage du vent“; avec redoublement *babhr-í-* „portant“, *vavr-í-* „enveloppe“, *sāsah-í-* victorieux“ en face de *cákr-i-* „actif“, *tā́tr̥p-i-* „récréant“, *dā́dhr̥ṣ-i-* „hardi“
-ī-: *deh-ī́-* „rempart“, *veś-ī́-* „aiguille“, mais *śác-ī-* „force“, *śám-ī-* „travail“
-u-: *aṁh-ú-* „étroit“, *r̥j-ú-* „droit“, *pr̥th-ú-* „large“, grand nombre d'exemples oxytons, dérivés aussi directement du thème du présent: *tany-ú-* „tonnant“, *bhind-ú-* „destructeur“; mais *táp-u-* „chaud“, *rék-u-* „vide“

-uṣ-: *jay-úṣ-* „glorieux“, *van-úṣ-* „empressé“ (adjectifs), de l'autre côté *cákṣ-uṣ-* „luisant, voyant, oeil“, *táp-uṣ-* „ardent, chaleur“ (adjectifs et neutres)

-ta-: *tṛ̥ṣ-ṭá-*: „enroué“, *dṛ̥ḍhá-* „ferme“; *car-i-tá-* „marche“, *jīv-i-tá-* „vie“; *már-ta-* „homme (mortel)“, *vā́-ta-* „vent“

-t-ṛ̥- et *-i-tṛ̥-*: (seront traités séparément)

-u-tṛ̥-: *tar-u-tṛ̥́-* „vainqueur“, *var-u-tṛ̥́-* „défenseur“, mais *dhán-u-tṛ̥-* „courant“, *sán-u-tṛ̥-* „gagnant“

-ti-: *iṣ-ṭí-* „désir“, *ū-tí-* „aide“, *aṃh-a-tí-* „détresse“, *dṛ̥ś-a-tí-* „aspect“, mais *íṣ-ṭi-* „offrande“, *gá-ti-* „marche“, *ám-a-ti-* „indigence“; adjectifs ou noms d'agent: *dhū́-ti-* „qui ébranle“, *váṣ-ṭi-* „désireux“

-tu-: *gā-tú-* „chemin“ et „chant“, *jan-tú-* „créature“, *he-tú-* „cause“, et avec vocalisme réduit: *ak-tú-* „onguent“, *ṛ̥-tú-* „saison“, *pi-tú-* „nourriture“. Les formes accentuées sur la racine sont amplement représentées par les infinitifs en *-tum*, *-tave*, *-toḥ*. Dans un certain nombre de cas le suffixe semble attaché au thème du présent: *edha-tú-* „prospérité“, *vaha-tú-* „noce“

-tră-: *deṣ-ṭrá-* „indication“, *rāṣ-ṭrá-* „règne“ en face de *á(t)-tra-* „nourriture“, *kṣṇó-tra-* „pierre à aiguiser“, fém. *mā́-trā-* „mesure“, *hó-trā-* „sacrifice“. Les masculins, peu fréquents, sont oxytons: *a(t)-trá-* „mangeur“ (*átra-* „nourriture“), *mi-trá-* „ami“ (neutre: „amitié“), *vṛ̥-trá-* „adversaire“ (neutre au pluriel). — Sous la forme *-i-tra-* le suffixe est toujours accentué: *khan-í-tra-* „pelle“, *car-í-tra-* „jambe“

**-a-tra-*: *gāy-a-trá-* „chant“, mais *kṛ̥nt-á-tra-* „rognures“, en face de *ám-a-tra-* „violent“, *yáj-a-tra-* „vénérable“, *pát-a-tra-* „aile“, *vádh-a-tra-* „arme (meurtrière)“

-tha-: *sami-thá-* „conflit“, *saṃga-thá-* „union“; *-á-tha-* p. ex. *tveṣ-átha-* „impétuosité“, *rav-átha-* „mugissement“. Mais le féminin est baryton: *gā́-thā-* „chant“, *nī́-thā-* „moyen“

-na-: *yaj-ñá-* „sacrifice“, mais *vár-ṇa-* „couleur“, *svápna-* „sommeil“. Les féminins sont barytons: *tṛ̥́ṣ-ṇā-* „soif“, *dhé-nā-* „vache laitière“, *sé-nā-* „projectile; armée“. Les anciens adjectifs en *-na-* étaient oxytons, cf. les adjectifs verbaux du type *bhinná-* „fendu“ et les adjectifs isolés comme *uṣṇá-* „chaud“

-ni-: *dhar-ṇí-* „qui supporte“, *pre-ṇí-* „affectueux“, mais *jū́r-ṇi-* „pétillant“, *tū́r-ṇi-* „rapide“, *bhū́r-ṇi-* „empressé“, *váh-ni-* „bête de trait“

-ma-: adjectifs oxytons *tig-má-* „aigu“, *das-má-* „miraculeux“, *tūtu-má-* „puissant“; chez les substantifs il y a flottement: *idh-má-* „bois de chauffage“, *ruk-má-* „or, ornement“; *áj-ma-* „marche, voie“, *bhā́-ma-* „clarté“, *sár-ma-* „le fait de couler, courant“, *só-ma-*, *stó-ma-* „chant de louange“, *hó-ma-* „offrande“

-(*ĭ*)-*man*-: masculins oxytons: *o-mán-* „faveur", *jar-i-mán-* „vieillesse", *var-i-mán-* „étendue", et les noms d'agent *dar-mán-* „briseur", *dā-mán-* „donneur" (et „libéralité"); neutres barytons *ád-man-* „nourriture", *é-man-* „voie", *ján-i-man-* „naissance", *vár-i-man-* „aise", *dhár-ī-man-* „usage", *bhár-ī-man-* „entretien". Opposition directe *dā-mán-* „donneur": *dā́-man-* „don", *dhar-mán-* „ordonnateur": *dhár-man-* „appui, ordre", *sad-mán-* „qui est assis": *sád-man-* „siège". — Dans les abstraits suivants la différence de sens entre le masculin oxyton et le neutre baryton n'existe plus: *var-i-mán-*: *vár-i-man-*, *varṣ-mán-* et *várṣ-man-* „hauteur", *svād-mán-*: *svā́d-man-* „douceur". — Adjectifs barytons: *jé-man-* „victorieux", *bhás-man-* „mâchant"

-*yu*-: *bhuj-yú-* „souple", *śundh-yú-* „luisant", mais *yáj-yu-* „pieux", *sáh-yu-* „fort"

-*ra*-: *ug-rá-* „puissant", *cit-rá-* „clair" en face de *gṛ́dh-ra-* „avide", *víp-ra-* „inspiré". Les adjectifs en -*a-ra*-, -*i-ra*-, -*u-ra*- sont oxytons: *drav-a-rá-* „courant", *pat-a-rá-* „volant", *aj-i-rá-* „rapide", *dhvas-i-rá-* „dégageant de la poussière", *aṃh-u-rá-* „étroit", *vith-u-rá-* „chancelant"

-*va*-: *ṛk-vá-* „célébrant", *tak-vá-* „rapide", mais *vák-va-* „roulant".

B) Dérivés secondaires

I. Accentués sur la dernière syllabe du suffixe:

-*ín*-: *ark-ín-* (< *arká-* „rayon" ou „chant"), *manīṣ-ín-* „sage"

-*tí*-: *ṣaṣ-ṭí-*, *sapta-tí-*, *nava-tí-*

-*ī́*-: servant à la formation du féminin (type *vṛkī́-*)

-*tvá*-: *amṛta-tvá-* „immortalité", *bhrātṛ-tvá-* „fraternité"

-*tvaná*-: *kavi-tvaná-* „sagesse", *jani-tvaná-* „mariage"

-*má*-: *aṣṭa-má-* „huitième", *nava-má-* „neuvième"; *apa-má-* „le plus éloigné", *ava-má-* „inférieur"

-*mná*-: *dyu-mná-* „éclat", *nṛ-mṇá-* „force virile"

-*lá*-: *bahu-lá-* „abondant", *madhu-lá-* „doux", *vṛṣa-lá-* „petit homme"

-*vát*-: *ud-vát-* „hauteur", *ni-vát-* „profondeur"

-*vín*-: *aṣṭrā-vín-* „obéissant à l'aiguillon", *ubhayā-vín-* „tourné vers les deux côtés"

-*śá*-: *yuva-śá-* „jeune", *roma-śá-* „velu"

Accentués sur la 1re syllabe du suffixe:

-*ā́yya*-: *uttam-ā́yya-* „sommet", *ras-ā́yya-* „savoureux"

-*ī́ya*-: *ārjik-ī́ya-* „espèce de vase rituel", *gṛhamedh-ī́ya-* „se rapportant au sacrifice domestique"

-*énya*-: *kīrt-énya-* „fameux", *vīr-éṇya-* „virile"

-*éya*-: *didṛkṣ-éya-* (< *didṛkṣā-*) „digne d'être vu", *sabh-éya-* „se distinguant dans l'assemblée"

-tvátā- (*-tva* + *tā-*): *iṣita-tvátā-* „inspiration“, *puruṣa-tvátā-* „manière d'homme“ (instrumental adverbial)
-máya-: *ayas-máya-* „fait en métal“, *aśman-máya-* „de pierre“

II. Barytons accentués sur la racine:
-āna-: *tákav-āna-* (< *táku-*) „rapide“, *bhṛ́gav-āna-* „rayonnant“, *vásav-āna-* „possédant des richesses“
-nī-: *é-nī-* (fém. de *éta-* „courant; cerf“), *róhi-ṇī-* (< *róhita-* „rouge“), *śyé-nī-* (*śyetá-* „blanc“), *hári-ṇī-* (*hárita-* „jaune“); cf. aussi *ásik-nī-* (*ásita-* „noir“), *pálik-nī-* (*palitá-* „gris“)

I ou II. Hésitation entre l'accentuation du suffixe et celle de la racine:
-a-: *paruṣ-á-* „noueux“, *sakhy-á-* „amitié“, mais *ápāk-a-* „venant de loin“
-a- + vṛddhi de la syllabe initiale (v. plus loin)
-ānī́-: *indr-āṇī́-* „femme d'Indra“, *varuṇ-ānī́-* „femme de Varuṇa“, mais *purukúts-ānī-* „femme de Purukutsa“ et *mudgal-ā́nī-* „femme de Mudgala“
-eya- + vṛddhi (v. plus loin)
-ka- (v. plus loin)
-iya-: ce suffixe secondaire a trois formes différant par l'accent: *-(i)yá-*, *-íya-* et *-(i)ya-*. P. ex. *abhr-íya-* et *abhr-iyá-* „provenant de nuages“, *indr-iyá-* „appartenant à I.“; *ṛgm-íya-* „digne de louanges“, *samudr-íya-* „appartenant à la mer“; *áśv-(i)ya-* „se rapportant aux chevaux“, *pitr-(i)ya-* „appartenant aux pères“
-iya- + vṛddhi (v. plus loin)
-ra-: *pāṃsu-rá-* „poussiéreux“, *ápa-ra-* „postérieur“, *áva-ra-* „inférieur“, *úpa-ra-* „inférieur“
-ira-: *médh-ira-* „sage“, *rath-irá-* „allant en char“.

Chez les dérivés secondaires il y a en plus deux autres types d'accentuation:

III. Conservation de l'accent du thème-base:
-ī-: servant à la formation du féminin (type *devī́-*)
-tama-: superlatifs, mais *ut-tamá-* et les ordinaux *śata-tamá-* etc.
-tara-: comparatifs, mais *vṛtra-tára-*
-tya-: *ápa-tya-* „descendant“ (< *ápa*), *amā́-tya-* „compagnon“ (< *amā́*), *āvíṣ-ṭya-* „manifeste“ (< *āvíḥ*), *níṣ-ṭya-* „étranger“ (< *níḥ*)
-mant/vant- (v. plus loin)
-van-: *maghá-van-* „généreux“ (*maghá-*), *svadhā́-van-* „souverain“ (< *svadhā́-*), *samád-van-* „combattif“ (< *samád-*). En général, dans les mots à suffixe secondaire accentué *-ván-* la voyelle du thème est allongée (*L'apophonie* p. 127): *amatī-ván-* „indigent“, *arātī-ván-* „hostile“, *śruṣṭī-ván-* „obéissant“, *ṛṇā-ván-* „endetté“ (< *ṛṇá-*), *sumnā-ván-* „joyeux“ (< *sumná-*).

IV. L'accent frappe la syllabe présuffixale:
-tā-: *nagná-tā-* „nudité", *bandhú-tā-* „parenté", *vasú-tā-* „bonté, générosité"
-tāt-: *devá-tāt-* „ensemble des dieux", *satyá-tāt-* „vérité"
-tāti-: *devá-tāti-*, *satyá-tāti.*

Il est clair que le réarrangement accentuel de la déclinaison a dû produire des répercussions dans les dérivés secondaires (bâtis sur des thèmes nominaux). Ces répercussions sont surtout évidentes dans la classe a) laquelle, au point de vue historique, maintient l'accent du mot-base (p. 36). Wackernagel et l'auteur du présent ouvrage ont expliqué de manière différente (*Etudes indo-européennes* I, p. 203 ssq.) le fait remarquable que dans le cas des thèmes en *í, ú, ŕ̥, ń̥* et des thèmes monosyllabiques (noms-racines) l'accent du dérivé en *-mant/vant-* repose sur le suffixe et non pas sur le thème (*agni-vánt-*, *paśu-mánt-*, *pitr̥-mánt-*, *udan-vánt-*, *pad-vánt-*). Suivant Wackernagel l'accent a quitté la voyelle réduite pour se placer sur la syllabe suivante (du suffixe). A notre avis, au contraire, l'accent frappait originairement le suffixe chez *tous* les dérivés. Il aurait reculé partout excepté dans les dérivés bâtis sur les thèmes en *í, ú, ŕ̥, ń̥* et les monosyllabes. Voici nos arguments:

1. Un déplacement phonétique de l'accent causé par le caractère réduit de la voyelle, analogue à celui de slave ъ, ь, est indémontrable pour l'indien. Cf. *úpa*, *vŕ̥thā*, *vŕ̥ka-*, etc. (dans le dernier cas l'ancienne barytonèse est étayée par grec λύκος et germ. **wulfaz*).

A l'origine les dérivés en *-mant/vant-* étaient tous accentués sur le suffixe. En ce qui concerne l'accentuation et le jeu du vocalisme, leur paradigme ne différait guère de celui de *br̥hánt-* ou de *dviṣánt-*. L'alternance vocalique *-mant/mat-*, *-vant/vat-* ne s'explique que si l'on suppose un jeu d'accent ayant lieu entre la désinence et le suffixe, au moins dans certains dérivés. Or il est clair que les dérivés bâtis sur des monosyllabes (noms-racines) ont dû être de tout temps oxytons (accentués sur le suffixe). Aucune loi phonétique ne saurait rendre compte d'un déplacement du type **pád-vant-* > *pad-vánt-*. On n'a donc que le choix entre les deux possibilités suivantes: *ávi-mant-*, **agní-vant-*, *pad-vánt-* (Wackernagel), ou bien **avi-mánt-*, *agni-vánt-*, *pad-vánt-*.

2. En admettant un déplacement *morphologique* on s'explique un recul du type **avi-mánt-* > *ávi-mant-* à la lumière de ce qui vient d'être dit du réarrangement accentuel des paradigmes (**avibhíḥ* > *ávibhiḥ*). Le rapport **agnibhíḥ* etc.: *agni-vánt-* entraîne *ávibhiḥ* etc.: *ávi-mant-*.

Si l'on s'en tient avec Wackernagel au mouvement progressif de l'accent (sans toutefois lui attribuer un caractère phonétique), on serait obligé, au contraire, d'admettre que c'est sur le modèle de *ávibhiḥ* : *ávimant-* que **agnívant-* ait cédé son accent à la syllabe suffixale (**agnibhíḥ* : *agni-vánt-*). Or contre cette alternative on peut faire valoir un argument pé-

remptoire, à savoir l'oxytonèse constante des adverbes en *-mát/vát* lesquels, représentant d'anciens neutres sing., plaident l'accentuation suffixale primitive des adjectifs en *-mant/vant-*. Exemples: *angirasvát, manuṣvát, pūrvavát*, etc.

Le mécanisme de la transformation **madhu-mánt-* > *mádhu-mant-*, **avi-mánt-* > *ávi-mant-* semble en rapport étroit avec le recul de l'accent aux cas faibles, surtout aux cas moyens, analysé au paragraphe précédent. En effet, d'après *padbhíḥ* : *padvánt-* on attend **paśv-bhíḥ* : **paśv-mánt-*, d'où aussi **mádhv-bhiḥ*: **mádhv-mant-*, et ensuite, après la vocalisation *v* > *u*, *paśu-mánt-*, *mádhu-mant-*. Aussi longtemps que la valeur consonantique de *v* se maintient (*quelle que soit sa réalisation phonétique*), l'accentuation de **paśv-mánt-*, **mádhv-mant-* est en accord avec celle du paradigme de *mádhu-*, *paśú-*, puisqu'elle tombe dans la colonne accentuée du paradigme du mot-base:

paśúḥ	
paśúm	*mádhu*
paśváḥ	*mádhvaḥ*
**paśvbhíḥ*	**mádhvbhih*
**paśvmánt-*	**mádhvmant-*

Mais au moment de la vocalisation de *v* l'application du principe de l'accentuation columnale fait reculer l'accent dans **paśvbhíḥ* > **paśu-bhíḥ* > *paśúbhiḥ* (d'après *mádhvaḥ* : *mádhubhiḥ* on obtient *paśváḥ* : *pa-śúbhiḥ*). C'est pourquoi au point de vue du védique les dérivés en *-mant/vant-* ne réalisent plus la règle de la conservation de l'accent du mot-base. Cette règle n'est pas respectée par les thèmes oxytons en *í, ú, ṛ́, ṇ́*, p. ex. *paśu-mánt-* au lieu de **paśúmant-*, tandis que chez les noms-racines du type *pad-* l'accentuation suffixale, conforme à l'oxytonèse des cas faibles et moyens, est compréhensible. Or on verra que le réarrangement **paśv-bhíḥ* > *paśúbhiḥ* entraîne des modifications accentuelles chez les composés avec un thème en *í, ú, ṛ́, ṇ́* au premier membre, ce qui rend d'autant plus difficile l'explication du type *paśu-mánt-* au lieu de **paśú-mant-*. L'unique hypothèse valable paraît, à première vue, la supposition que les dérivés en *-mant/vant-* ont cessé d'être vivants et productifs dans la langue parlée dès l'époque prélittéraire en échappant ainsi à la transformation accentuelle propre aux séries productives. Une floraison tardive à l'intérieur d'une langue technique (hiératique, rituelle) ne serait pas en contradiction avec cette hypothèse. La bonne méthode exige du reste qu'on rende d'abord compte des changements, c.-à-d. des innovations, non du maintien de l'état hérité. Mais voici une explication:

Les thèmes en *-mant/vant-* représentent d'abord une catégorie datant de l'époque dans laquelle (*paśv*)*áḥ* et *(*paśv*)*mánt-* étaient situés dans la

même colonne accentuée. C'étaient alors des dérivés *qui conservaient l'accentuation du mot-base.* Grâce aux adverbes en *-mát/vát* on entrevoit une étape plus ancienne, à *accentuation constante du suffixe.* La perte de l'accentuation suffixale dans la plupart des dérivés eut pour conséquence l'immobilisation du paradigme à l'intérieur de chaque dérivé. C.-à-d. au lieu de **madhumā́n,* gén. sing. **madhumatáḥ; paśumā́n, *paśumatáḥ* l'opposition des dérivés oxytons aux dérivés barytons, primant celle des cas faibles (moyens) aux cas forts, a entraîné *mádhumān* : *mádhumataḥ* = *paśumā́n* : **paśumatáḥ* > *paśumátaḥ.* Ainsi la mobilité accentuelle du paradigme, liée à l'accentuation constante du suffixe, a disparu en cédant la place à la mobilité accentuelle à l'intérieur de la série dérivée (*mádhumant-* : *paśumánt-* etc.), mobilité imposée par les mots-bases.

On s'est demandé pourquoi lors de la vocalisation de *i̯, u̯, r, n* les dérivés en *-mant/vant-* à accent suffixal n'ont pas rejeté l'accent sur le thème, comme les cas moyens des thèmes en *i, u, r̥, n̥* (*purvbhíḥ* > *purúbhiḥ,* etc.) ou comme les composés bahuvrīhi à premier membre en *í, ú, ŕ̥, ń̥* (v. le paragraphe suivant). On s'attendrait au moins à des exemples du type **rayímant- à côté de* résidus du type *rayimánt-.* Or cette dernière forme semble régulière et vivante.

Soulignons ici le fait que comparés aux cas moyens et aux bahuvrīhi les dérivés en *-mánt/vánt-* exigeaient une transformation préalable avant de pouvoir entrer dans la colonne accentuée du thème-base. La flexion des dérivés en *-mánt/vánt-* s'accordait avec celle des participes athématiques en *-ant-*: (*rayimā́n*), *rayimántam, *rayimatā́, *rayimaté, *rayimatáḥ, *rayimatí; rayimádbhiḥ,* et ainsi de suite. Mais après le passage de *n* > *n̥*(= *a*) les dérivés barytons, accentués sur le thème-base, ont imposé l'accentuation columnale aux dérivés à accent suffixal.

D'après

ávi-mān	on obtient	*rayi-mā́n*			
ávi-mantam		*rayi-mántam*			
ávi-matā		*rayi-mátā*	à la place de	**rayi-matā́*	
ávi-mate		*rayi-máte*	„ „ „ „	**rayi-maté*	
ávi-mataḥ		*rayi-mátaḥ*	„ „ „ „	**rayi-matáḥ*	
ávi-mati		*rayi-máti*	„ „ „ „	**rayi-matí*	
ávi-madbhiḥ		*rayi-mádbhiḥ*			

C.-à-d. le passage *i̯, u̯, r, n* > *i, u, r̥, n̥* n'a donné que l'impulsion à la constitution d'une colonne accentuelle à l'intérieur des dérivés oxytons. L'identification des colonnes du thème-base et du dérivé, remaniement nécessairement postérieur au précédent, n'a pas eu lieu pendant l'époque védique.

Le suffixe *-mant/vant-* n'est pas le seul à offrir ces particularités d'ac-

centuation. Les suffixes *-tara-*, *-tama-* sont comparables à *-mant/vant-* pour ce qui est de l'accent des dérivés respectifs.

Les comparatifs et superlatifs en question conservent la place de l'accent propre au positif (mot-base): *vīrá-tara-*, *vīrá-tama-*, *bhágavat-tara-*, *indrapā́-tama-*, et ainsi de suite. Mais l'accentuation primitive de la première syllabe du suffixe est conservée dans les archaïsmes isolés *vaṅku-tára-*, *purutáma-*, parallèles à *-u-mánt-*.

Il paraît que l'ancienne valeur de *-tara-* comme suffixe d'opposition (grec δεξιτερός) s'est conservée dans les adverbes oxytons en *-ám*: *avatarám*, *parastarám*, *parātarám*, *pratarám*, *vitarám*. Cf. les couples de valeur opposée *áva* : *út*; *párā*: *ā́*, *úpa*; *prá* : *ápa*; *ví* : *sám*. Si les suffixes *-tarám* et *-tara-* ont une origine commune (ce qui semble certain), la généralisation de l'oxytonèse dans les dérivés (adverbes) en *-tarám* est un effet de *différenciation*. La différence accentuelle entre *-tarám* et *-tara-* aurait ainsi une origine tout à fait comparable à celle entre *-tár-* et *-tar-*, *-mán-* et *-man-*, *-ás-* et *-as-*, etc. (v. infra). Mais elle ne s'explique pas directement. La mobilité préhistorique **-táram*, **-támam* (acc. sing.): **-tarā́t*, **-tamā́t* (abl. sing.) est démontrée par les anciens ablatifs qui ont adopté une fonction adverbiale. Et le rapport *-tarāt* (adjectif): *-tarā́t* (adverbe) rend compte de *-taram* (adjectif): *-tarám* (adverbe).

Les dérivés à accentuation initiale et ceux à accentuation suffixale sont souvent liés les uns aux autres par un procès de différenciation. Elle a surtout lieu lorsque le mot-base suit la flexion fermée en *-i-*, *-u-*, *-ī-* (du type *devī́-*) *-as-*, et aussi la flexion thématique. A en juger par le type *devī́-*, les noms féminins en *-ā-* ont dû aussi faire partie de la flexion fermée.

On a vu au paragraphe précédent que les thèmes à flexion fermée, qui s'appuyaient sur le groupe biparti (barytons + oxytons) des thèmes ouverts, ont perdu leur mobilité simultanément avec ces derniers en généralisant la barytonèse des cas forts. S'ils étaient motivés, l'oxytonèse des cas faibles était conservée comme marque additionnelle du dérivé, ce qui, par opposition aux noms immotivés, entraînait en outre l'oxytonèse des cas forts chez les thèmes motivés (= dérivés). De sorte que dans les langues historiques on ne s'attend qu'à des classes productives en *-í-*, *-ú-*, *-ī́-*, *-ó-*, *-ā́-* (oxytones). On se convainc en parcourant Lindner *Altindische Nominalbildung* qu'en effet la grande majorité de suffixes vocaliques comporte l'oxytonèse du dérivé (l'accentuation du suffixe). Si un seul et même suffixe apparaît tantôt sous la forme accentuée, tantôt sous la forme inaccentuée, c'est qu'il s'agit d'un procès de différenciation sémantique.

Soit le suffixe secondaire *-ka-*. A l'époque prélittéraire il s'ajoutait

à des thèmes-bases nominaux pour former des adjectifs[15]. Des traces faibles de cette ancienne fonction persistent encore dans *viṣpulingaká-* < < *viṣpulínga-*, *vailasthānaká-* < *vailasthāná-*; *triká-*, *dvaká-* (tirés de noms de nombre cardinaux). Une substantivation secondaire a eu lieu dans *kanīnaká-*, *-ā́-*, *kuṣumbhaká-*, *antiká-*. L'ancienne fonction adjective du suffixe est restée vivante dans la composition, où *-ka-* sert à souligner la valeur bahuvrīhi (cf. Wackernagel *Altind. Gr.* II, 1, p. 102—105)[16].

Dans le domaine de la dérivation les adjectifs sont recouverts par une couche plus récente et productive de *diminutifs*: *kumāraká-*, *pādaká-*, *putraká-*, *maryaká-*, *rājaká-*, *vamraká-*. Les diminutifs peuvent être formés d'adjectifs ou de pronoms: *pravartamānaká-*, *taká-*, *saká-*. Parfois l'ancienne valeur diminutive s'est effacée: *udaká-*, qui ne sert que de nom.-acc. à *udán-*, *avikā́-* (peut-être ancien adjectif), qui est évidemment employé comme désignation de la femelle en face de *ávi-*, nom commun non-différencié, *vīraká-*, etc.

Dans *arbhaká-*, *dūraká-*, *śanaká-*, *sanaká-*; *ekaká-*, *anyaká-*, *yaká-* on a affaire soit à *-ka-* soulignant la valeur adjective, soit à *-ka-* diminutif, sans que ce dernier sens soit encore perceptible.

En dehors de la série d'adjectifs et de diminutifs se sont trouvés, au moment du recul accentuel en question, les noms propres (*ántaka-*, *viśvaka-*, *śyā́vaka-*, *sómaka-*). Dans le cas de *dévaka-* il y a eu substantivation lexicale („divin" > „dieu"); *mámaka-*, adjectif possessif, est une forme vieillie, évincée (par les types *māmaká-*, *madī́ya-*, etc.) dès avant l'immobilisation des paradigmes.

En tout cas l'état de choses préhistorique tel qu'il nous intéresse ici, est représenté par la valeur adjective du suffixe *-ka-*, admettant, dans des conditions déterminées, des nuances de sens plus spéciales. Or chez certains dérivés, par suite de l'influence de la racine et du contexte sémantique, la nuance secondaire, c.-à-d. spéciale, peut devenir primaire ou fondamentale. De sorte qu'au moment du réarrangement accentuel des paradigmes, lequel fait retenir aux noms motivés l'ancienne oxytonèse de leurs cas faibles, ces noms la retiennent dans la mesure où ils conservent leur fonction primitive. Au contraire les noms en *-ka-* chez lesquels une fonction sémantique secondaire l'a emporté dès avant l'époque de la

[15] D'après Macdonell *Vedic Grammar* „the suffix *-ka-* was probably and originally to form adjectives expressive of connection, but it has become so attenuated in meaning as often to be added to substantives or adjectives without changing the sense; while on the other hand it has become specialised as a suffix forming diminutives".

[16] Le fait que le suffixe de composition *-ka-* est toujours inaccentué prouve que son emploi date d'une époque précédant le changement accentuel des composés (v. le paragraphe suivant).

transformation accentuelle, non seulement ne marchent pas avec les autres dérivés, mais subissent une *polarisation* formelle (v. ci-contre) et généralisent par conséquent la barytonèse. Il en résulte deux séries de dérivés en *-ka-*. L'une, en *-ká-* (accentué), représentant les dérivés adjectifs, avec toutes leurs nuances et acceptions secondaires (diminutifs etc.). L'autre, en *-ka-* (inaccentué), à accentuation récessive, comprenant de petits groupes isolés, les noms propres, etc. C.-à-d. le suffixe inaccentué *-ka-* comporte une valeur spéciale, tandis que *-ká-* (accentué) est le signe d'un sens général. Bien que ce sens général se réalise dans des acceptions différentes, elles sont dues à la racine ou au contexte sans inhérer au suffixe même. Il est clair que la dispersion des dérivés en *-ka-* atone en plusieurs groupes sémantiques différents n'a pas pu se maintenir à la longue: c'est en règle générale un seul d'entre eux qui devient productif, les autres tombant en désuétude. Dans notre exemple ce sont les noms propres qui constituent le noyau sémantique de la série barytone, noyau autour duquel elle se cristallise.

Il y a ici un exemple classique du principe établi dans l'article des Acta Linguistica 5, p. 30:

Quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée).

Dans notre exemple la fonction secondaire des dérivés en *-ka-* consiste à être employés comme noms propres. Or leur forme phonique, en ce qui concerne la place de l'accent, laisse entrevoir une *polarisation* propre aux formes différenciées: chez les dérivés en *-ka-* à accentuation radicale l'accent repose toujours sur la syllabe initiale quelle que soit l'accentuation individuelle du mot-base. C'est que par opposition à l'accent suffixal de la série productive les accents non-suffixaux des résidus, provenant de la généralisation de la barytonèse des cas forts, tendent à reculer jusqu'à l'initiale du mot. Si les anciens paradigmes mobiles distinguaient entre *sómaka-*: **somaká-* et **śyāvāka-*: **śyāvaká-* [17], la généralisation de **somaká-*, **śyāvaká-*, en tant que dérivés productifs, repoussait l'accent du résidu **śyāvā́ka-* vers l'initiale du mot. Donc **somaká-*: *sómaka-* = **śyāvaká-*: *x* (= *śyā́vaka-* au lieu de **śyāvā́ka-*). La polarisation accentuelle des résidus ne s'effectue qu'au moment où ils se constituent en noyau d'une série nouvelle, étant en train de se développer, comme dans notre exemple les noms propres.

---

[17] On part ici de la supposition tacite qu'avant le grand réarrangement accentuel des paradigmes les dérivés en *-ka-* conservaient l'accentuation de leurs mots-bases.

On peut illustrer le procès de la différenciation par le schéma suivant, dans lequel $A(A_1A_2A_3.....A_n)$ représente les formes-bases, et $B(B_1B_2B_3.....B_n)$ les formes motivées (c.-à-d. les dérivés):

$$\begin{array}{ccccc} A_1 & A_2 & A_3 & \ldots\ldots\ldots & A_n \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow & & \downarrow \\ B_1(\rightarrow B_1) & B_2(\rightarrow B_2) & B_3(\rightarrow B_3) & \ldots\ldots\ldots & B_n(\rightarrow B_n) \end{array}$$

Nous admettons qu'à côté de sa fonction *primaire*, dictée par le *système*, c.-à-d. par la règle vivante et productive de la dérivation, B offre encore une fonction *secondaire*, conditionnée par l'*entourage* (c.-à-d. par la valeur sémantique de la racine ou le contexte), représentée dans notre schéma par B en parenthèse. La transformation de B en B' n'envahit d'abord que les B à fonction primaire:

$$\begin{array}{ccccc} A_1 & A_2 & A_3 & \ldots\ldots\ldots & A_n \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow & & \downarrow \\ B_1'\rightarrow B_1 & B_2'\rightarrow B_2 & B_3'\rightarrow B_3 & \ldots\ldots\ldots & B_n'\rightarrow B_n \end{array}$$

A ce moment $B_1B_2B_3....B_n$, s'opposant à $B_1'B_2'B_3'....B_n'$, subissent la *polarisation*, c.-à-d. généralisent le rapport $B_x' : B_x$ comportant le maximum de distinction entre B et B'. Si p. ex. $B_1'B_2'B_3'......B_n'$ sont oxytons, et $B_1B_2B_3....B_n$ offrent des accentuations barytones différentes (médianes, initiale), c'est le rapport *dernière*: *initiale* qui finira par l'emporter sur tous les autres. Cf. le principe I de l'article des Acta Linguistica 5 (p. 20): c'est qu'en effet le déplacement *finale→initiale* implique le déplacement *finale→médiane*.

$B_1B_2B_3.....B_n$ deviennent des dérivés de $B_1'B_2'B_3'.....B_n'$ et par là de $A_1A_2A_3...A_n$. Il y a scindement en deux séries de dérivés indépendantes, l'une constituée par les dérivés à ancienne fonction primaire et forme nouvelle $B_1'B_2'B_3'......B_n'$, l'autre contenant les dérivés à ancienne fonction secondaire (devenue autonome) et forme ancienne (mais polarisée par rapport à la forme nouvelle).

Entre les dérivés $B_1B_2B_3...B_n$ et les mots devenus immotivés dès avant le scindement il y a justement cette différence que dans des conditions formelles favorables les premiers subissent la polarisation.

La différenciation entre les thèmes *immotivés* (barytons) et les *motivés* (oxytons) repose sur la même distinction de fonctions primaire et secondaire. Chez les immotivés le suffixe *flexionnel* n'est conditionné par aucun procédé de dérivation. Chez les motivés, au contraire, il est impliqué par le suffixe de dérivation (vocalisme radical, etc.). Il est donc conditionné par l'entourage morphologique, ce qui équivaut à une fonction secondaire.

La différenciation peut aussi revêtir la forme spéciale d'un scindement *de mots-bases*. Que $A_1A_2......$ soient des mots-bases appartenant à une

partie du discours donnée, $B_1 B_2$...... leurs dérivés. Si A_{n+1} A_{n+2} ...... sont eux-mêmes dérivés d'une autre partie du discours (a_1, a_2......), les dérivés B_{n+1} B_{n+2} ...... peuvent être reportés soit à A_{n+1} A_{n+2} ......, soit à leurs mots-bases a_1, a_2...... Les formes renouvelées B'_1 B'_2 ...... B'_{n+1} B'_{n+2} ...... seront mises en rapport avec $A_1 A_2$...... A_{n+1} A_{n+2} ......, les formes anciennes B_{n+1} B_{n+2} ......, avec a_1, a_2...... Soit:

$$\begin{array}{cccccccccccc} A_1 & A_2 & & A_{n+1} & A_{n+2} & & & A_1 & A_2 & & A_{n+1} & A_{n+2} \\ \downarrow & \downarrow & \ldots\ldots & \downarrow & \downarrow & \ldots\ldots & \text{devient} & \downarrow & \downarrow & \ldots\ldots & \downarrow & \downarrow \\ B_1 & B_2 & & B_{n+1} & B_{n+2} & & & B'_1 & B'_2 & & B'_{n+1} & B'_{n+2} \end{array}$$

$$\text{et} \quad \begin{array}{cc} a_1 & a_2 \\ \downarrow & \downarrow \\ B_{n+1} & B_{n+2} \end{array}$$

Le scindement en question différencie souvent la série $B_1 B_2$...... en dérivés déverbatifs et dérivés dénominatifs. Dans le présent travail cf. surtout les noms d'agent en *-της* (déverbatifs oxytons, dénominatifs barytons) et les verbes slaves en *-iti* à vocalisme radical intoné doux ou bref (dénominatifs oxytons, itératifs mobiles).

Une trace palpable de la différenciation accentuelle chez les dérivés, conséquence de l'ancienne mobilité de tous les paradigmes, est fournie par les dérivés à vr̥ddhi. Au point de vue de l'accent ils se comportent comme les dérivés en *-ka-* et comme d'ailleurs tant d'autres formations motivées: ils portent l'accent soit sur le *suffixe* soit sur la syllabe *initiale*, jamais sur une autre syllabe. Ce qui est essentiel, c'est que leur vocalisme allongé, propre, par son origine, à la syllabe *radicale* (cf. *L'apophonie* p. 147 ssq.), est devenu une marque caractéristique de la syllabe *initiale* simultanément avec le recul morphologique des accents non-suffixaux, recul causé par la polarisation.

Les dérivés secondaires à vr̥ddhi sont accentués sur la dernière ou sur la première colonne du thème. Il n'y en a pas à accentuation d'une syllabe interne. L'allongement du vocalisme de la syllabe initiale n'est en somme qu'un moyen morphologique emprunté à la dérivation primaire nominale (*ibid.* p. 148 sq.) et caractérisait jadis la syllabe radicale, qu'elle fût initiale ou non. L'accentuation primitive des dérivés auxquels s'est surajoutée la vr̥ddhi, oscillait jadis entre la colonne radicale aux cas forts, et la colonne désinentielle aux cas faibles. L'immobilisation de l'accent flexionnel a amené l'oxytonèse du type productif, tandis que la barytonèse (polarisée, c.-à-d. toujours initiale) ne subsiste que chez les variantes sémantiques combinatoires, devenues indépendantes.

L'examen des dérivés oxytons nous enseigne qu'il s'agit en principe d'adjectifs bâtis sur des substantifs. Lors du scindement, les dérivés dont la fonction primaire était devenue substantive, ou ceux qui tout en main-

tenant la valeur adjective primitive avaient dévié de leur ancienne fonction sémantique *avant* l'immobilisation des paradigmes, ont généralisé la barytonèse par opposition à la série fondamentale.

Prenons d'abord les dérivés à suffixe *-a-* [18]. Les formes barytones y constituent plusieurs petits groupes à sens assez bien déterminé:

1) substantifs neutres à sens abstrait, rarement concret: *ā́dhvaryava-*, *jáitra-*, *bā́rhata-*, *mā́ghona-*, *sā́pta-* („ensemble de sept"), *sáubhaga-*; *tráiṣṭubha-*, *brā́hmaṇa-* „vase employé par les brahmans", *sā́pta-* „prix de courses";

2) substantifs masculins désignant des personnes ou des objets: *ā́nava-*, *kṣáita-*, *tā́nva-* „fils", *nā́huṣa-*, *mā́nuṣa-*; *bhā́sada-*. Ici appartiennent les noms propres ou noms de famille *tā́nva-*, *bhā́radvāja-*, *yā́dva-*, *pā́rāvata-* (nom ethnique);

3) adjectifs détachés de la série principale (laquelle exprime la provenance):

a) adjectifs possessifs ou de relation: *ā́nava-* et *mā́nuṣa-* „appartenant aux hommes, humain, affable", *mā́ghona-* „appartenant à Indra", *mā́ruta-*, *yā́dva-*; *kṣáitra-* „se rapportant au champ", *jáitra-* „conduisant à la victoire", *dáivodāsa-* „étant en relation avec Divodāsa, adoré par D." (épithète d'Agni), *ráudra-* „dirigé à Rudra" (*brahma*), *vā́dhryaśva-* „allumé par Vadhryaśva" (épithète d'Agni);

b) relation de lieu ou de temps: *pā́rāvata-*, *pā́rthiva-*, *mā́dhyaṁdina-*;

c) rapport des parties composantes au tout: *mā́nuṣa-* (*kr̥ṣṭí-*), *mā́ruta-* (*gaṇá-*), peut-être *nā́huṣa-*;

d) rapport de ressemblance: *ā́nuṣṭubha-* „composé de quatre parties comme l'anuṣṭubh" et *tráiṣṭubha-* „présentant le mètre de la triṣṭubh";

e) détaché de la série par suite d'un changement de sens lexical: *brā́hmaṇa-* „pieux".

Deux dérivés barytons proviennent d'adjectifs: *cā́ratha-* (< *carátha-*) et *bhā́rata-* (< *bharatá-*), épithète d'Agni.

Il y a enfin deux termes patronymiques employés comme épithètes ou appositions: *trā́sadasyu-* „descendant de Trasadasyu", déterminant de *tr̥kṣí-* et de *kuruśrávaṇa-*, et *bhā́rata-* „descendant de Bharata", accompagnant les noms propres *deváśravāḥ* et *devávātaḥ* (= *bhā́rata-*).

Or c'est justement comme épithètes et appositions patronymiques que fonctionnent les dérivés *oxytons*.

En fonction d'adjectifs patronymiques on rencontre: *ātharvaṇá-* (2 fois), *ārkṣá-* (3 f.), *ārcatká-*, *ārṣṭiṣeṇá-* (3), *āśvamedhá-* (2), *aiḍá-*, *aurṇa-*

[18] A propos du suffixe *-a-* Lindner considère les dérivés du type *ājamīḍha-* (< *ajamīḍha-*) comme formés sans suffixe („innere Bildung", cf. *Altind. Nominalbildung* p. 115 s.). Whitney a eu raison de rectifier cette opinion erronée (Whitney-Zimmer, p. 435, § 1208 f). Cf. aussi B. S. L. 44, 1, p. 48.

vābhá- (3), *kānītá-* (2), *kaulitará-*, *gairikṣitá-*, *traivr̥ṣṇá-*, *paijavaná-* (3), *maitrāvaruṇá-*, *vāyatá-*, *vārṣagirá-*, *vaitaraṇá-*, *vaidathiná-* (2), *vaibhūvasá-*, *śaucadrathá-*, *saudhanvaná-* (12).

Sont employés soit comme adjectifs patronymiques soit comme substantifs („fils, descendant de...", ou simplement comme noms propres): *āṅgirasá-* (5 f. déterminatif, 2 f. substantif), *auśijá-* (2 : 3), *kāṇvá-* (1 : 6), *tvāṣṭrá-* (2 : 1), *nārṣadá-* (1 : 1), *vaiyaśvá-* (2 : 1), *vaivasvatá-* (4 : 1).

Il y a enfin un groupe d'exemples nettement substantifs: *ājamīḍhá-*, *ātithigvá-* (2), *āśvaghná-*, *āstrabudhná-*, *traitaná-*, *daurgahá-*, *nābhāká-*, *nārmará-*, *pārthavá-*, *pārṣadvāṇá-*, *pautakratá-*, *paurá-* (2), *māgavá-*, *rauhiṇá-* (2), *vaikarṇá-*, *vairūpá-*, *śāṇḍá-*, *śāryātá-*, *sārasvatá-*, *sārñjayá-*.

Ajoutons-y *aucathyá-* et *nāryá-*, qui contiennent un *y* inhérent au mot-base (*ucathíya-*, *nárya-*).

Sont étroitement apparentés à ces patronymiques d'autres adjectifs de provenance bâtis sur des noms *communs* (noms de personnes, d'animaux ou d'objets inanimés): *nādyá-*, *naicāśākhá-* „de basse extraction" (d'où le substantif collectif *naicāśākhá-* „canaille"), *brāhmaṇá-* „appartenant à la caste des prêtres" (*brahmán-*), *mānyamāná-*, imitant un patronymique, bâti sur *mányamāna-*, *mārtāṇḍá-* „provenant de l'oeuf (oiseau)", *maujavatá-*, *raivatá-* „dont les parents sont riches", *sāraghá-* „provenant de l'abeille (= abeille)".

Ce groupe central des dérivés oxytons a donc un sens primaire d'adjectifs de provenance. La valeur substantive d'exemples du type *ājamīḍhá-* est évidemment secondaire. Le procédé étant productif, la valeur adjective du type *ājamīḍhá-* peut réapparaître à chaque instant.

Après l'époque du scindement les adjectifs oxytons n'ont pas cessé d'être employés dans des acceptions secondaires. On trouve donc, à part les noms propres comme *ājamīḍhá-*, des oxytons figés dans un sens substantif, du genre tantôt neutre tantôt masculin. On rencontre aussi des adjectifs qui ne désignent plus la provenance, mais une relation, p. e. le lieu, le temps, la ressemblance, etc. De sorte que le reste de la série oxytone est tout à fait parallèle à la série barytone:

1) substantifs neutres à sens abstrait ou concret: *tvāṣṭrá-*, *mārḍīká-*, *saumanasá-*, *sauśravasá-*; *āntrá-*, *naicāśākhá-*, *pārśvá-*, *pāstyá-*;

2) substantifs masculins concrets (personnes, animaux, objets inanimés): *kārmārá-*, *paurá-*; *vāyasá-*; *ārjīká-*, *vaitasá-*, *vailasthāná-*;

3) adjectifs détachés de la série fondamentale, c.-à-d.:

a) adjectifs possessifs ou de relation: *kārpāṇá-*, *kauśiká-* „propre à la famille de Kuśika", *tvāṣṭrá-* „appartenant à Tvaṣṭr̥", *nārāśaṁsá-* „consacré à Narāśaṁsa, dû à N.", *naigutá-* „pénétrant chez les ennemis", *pāstyá-* „appartenant au ménage", *paidvá-* „appartenant à Pedu", *mānavá-* „propre aux hommes", *vaiśvānará-*, *śāmbará-*;

b) relation de lieu ou de temps: *āraṇyá-*, *prāvaṇá-*, *mauñjá-*, *vairiṇá-*;

c) matière: *āyasá-* „en bronze, en fer", *āmitrá-* „ayant la nature d'un ennemi";

d) rapport de ressemblance: *bākurá-* (*dṛ̥́ti-*) „cornemuse", cf. *bákura-* „trompette", *vaiśantá-*.

Il y a enfin une série d'adjectifs apparemment bâtis sur des noms d'action: *naitośá-* „donnant, distribuant" (< **nitośá-*), *prāvargá-* „domptant, victorieux (< *pravargá-*), *prāvepá-* „mobile" (< *pravepá-*), *sāṁtapaná-*, *hāriyojaná-*. Ici la vṛddhi souligne la valeur adjective du mot-base, qui est par lui-même ambigu (nom d'action ou d'agent). Même chose pour *vāpuṣá-* (*vápuṣ-* = adjectif ou substantif abstrait).

Ce coup d'oeil rapide sur la dispersion sémantique des dérivés barytons et oxytons nous fait entrevoir une délimitation que voici:

a) Dérivés oxytons. Noyau sémantique: adjectifs à valeur personnelle du type *ārkṣá-*, patronymique de *ṛ̥́kṣa-*.

b) Dérivés barytons. Noyau sémantique: substantifs à valeur (impersonnelle) abstraite du type *sáubhaga-*, abstrait de *subhága-*.

Le domaine propre des dérivés oxytons ce sont les *adjectifs* patronymiques, donc se rapportant à des *personnes* et par conséquent de genre masculin ou féminin. Les barytons servent à former des *substantifs neutres* à valeur surtout abstraite. Les fonctions intermédiaires, donc adjectifs à valeur impersonnelle (aux trois genres) ou substantifs à valeur personnelle, appartiennent à la zone sémantique intermédiaire et se répartissent sur les deux formes, oxytone et barytone. Il faut naturellement distinguer cette répartition préhistorique de l'état historique attesté p. ex. dans le RV (v. *L'apophonie* p. 16).

L'acception „provenance" est donc la fonction primaire des dérivés en *-a-* à vṛddhi. Les adjectifs ayant cette fonction sémantique, sentis comme dérivés vivants appartenant à la série en question, ont fixé l'accent sur la syllabe suffixale. L'accentuation initiale de la série barytone résulte de la polarisation de l'accent radical s'opposant à l'oxytonèse de la série principale. Le scindement d'anciens dérivés à accentuation mobile en deux séries parallèles, dont la série oxytone continue la valeur primaire, et la série barytone, la valeur diamétralement opposée b), nous semble ainsi démontré par le fait même de l'existence des deux séries. Répétons encore que l'ancienne répartition sémantique a été partiellement recouverte par l'invasion postérieure des deux formes dans la zone sémantique intermédiaire.

Les dérivés à vṛddhi en *-(i)ya-* se comportent d'une manière analogue. Remarquons en passant que le suffixe *-eya-* n'est qu'une combinaison du suffixe *-iya-* avec un *-ā-* ou *-ay-* du thème précédent, et que de cette façon *-iya-* et *-eya-* ne posent qu'un seul problème.

Les barytons consistent d'abord en un groupe compact d'abstraits neutres: *ártvijya-*, *kā́vya-*, *jyáiṣṭhya-*, *dáivya-*, *máuneya-*, *rā́thya-*, *váira-deya-*, *sā́mrājya-*, *sáukr̥tya-*, *sáubhāgya-*, *ṣáuvaśvya-*. Le seul substantif concret appartenant ici est *vā́dhūya-* „vêtement de noce". Il y a en plus quelques dérivés qui appartiennent soit ici soit à la série en *-a-*: *ā́dhi-patya-*, *kṣáitrapatya-*, *gā́rhapatya-* (*páti-*), *ā́pya-* (*āpí-*), *kā́vya-* (*kaví-*). Le reste de la série comprend des adjectifs exprimant un rapport (*dáivya-* „appartenant aux dieux"; *pā́ñcajanya-* „ayant trait aux cinq tribus", *vā́rtrahatya-* „servant au meurtre de V.", *váiśya-* „membre de la troisième caste", *sáumya-* „se rapportant au soma") ou bien la qualité (*dáivya-* „ayant les qualités d'un dieu", *kā́vya-* „ayant les qualités d'un sage"). Il y a enfin un exemple de nom propre: *tā́rkṣya-* (2 f.).

Le noyau du type oxyton est en revanche constitué par des adjectifs (d'où aussi des substantifs) désignant la provenance, surtout des patronymiques: *āditeyá-* (à côté de *ādityá-*), *ārjuneyá-*, *taugryá-*, *dārbhyá-*, *pau-rukutsyá-*, *vainyá-*, *śātavaneyá-*, *śauradevyá-*, *śvaitreyá-*, *sāvarṇyá-*, *sāha-devyá-*; *māmateyá-*, *sārameyá-* (les deux dernières formes sont des noms *métronymiques*); *ārṣeyá-* „descendant d'un r̥ṣi", *gārṣṭeyá-* „né d'une génisse". Appartiennent soit ici soit aux dérivés en *-a-*: *ādityá-*, *kāvyá-*.

Comme dans la série en *-a-*, il y a des formes lesquelles ayant adopté une fonction secondaire seulement *après* le déplacement accentuel en question, sont restées oxytones:

1) abstraits neutres: *raivatyá-*, *ātithyá-*, *sākhyá-*, les deux derniers pouvant aussi appartenir à la série en *-á-*;

2) adjectifs possessifs ou de relation: *ādityá-* (*-a-?*), *caidyá-* (*-a-?*), *pāthyá-*; rapport de ressemblance: *kāvyá-* „ayant les qualités d'un k.", *tātyá-* „paternel".

On voit que chez les dérivés en *-ya-* les résidus, que sont les barytons, constituent le germe d'une série productive nouvelle (à accentuation polarisée), à savoir de noms abstraits du genre neutre. On a affaire à deux séries productives et indépendantes l'une de l'autre.

La règle de Lindner (p. 20, II, 3) et Whitney (-Zimmer p. 432, § 1205) suivant laquelle l'accentuation des dérivés secondaires à vr̥ddhi tend à s'opposer à l'accent des mots-bases, ne trouve aucun appui solide dans les faits.

Il faut par contre considérer la possibilité qu'après l'époque du réarrangement accentuel les dérivés oxytons, adoptant de leur côté des fonctions sémantiques secondaires, ont concurrencé les anciens barytons et vice versa. Dans ce cas la distinction des deux classes aurait pu se réduire à des nuances *stylistiques*, p. ex. oxytonèse de la langue courante: barytonèse du style archaïsant. Or, un emploi *stylistique* de l'accentuation aurait nécessairement contribué à un effacement partiel de la répartition primitive.

Les grandes lignes du développement sémantique des dérivés à vṛddhi discutées jusqu'ici ne seraient qu'une preuve indifférente d'un ancien scindement accentuel, si ce dernier n'était pas corroboré par le phénomène de la polarisation, facilement déterminable au point de vue morphologique. Si la fonction primaire est liée à l'accentuation de la colonne du suffixe, et la fonction secondaire, à l'accentuation de la racine, cette distance tendra à devenir aussi grande que possible, ce qui aboutira à la généralisation de l'accentuation initiale chez les formes à fonction secondaire. L'accent de ces dernières se trouve pour ainsi dire rejeté vers le commencement sans que ce phénomène ait un caractère ou phonétique ou arbitraire. Il est par contre morphologique.

Chez les dérivés à vṛddhi, où le vocalisme de la syllabe initiale représente une continuation indirecte du vocalisme (plein) de la syllabe radicale (v. l'article précité du B. S. L. et *L'apophonie* p. 156 sq.), le mécanisme du scindement est particulièrement clair: le vocalisme allongé et l'accent qui l'accompagne (dans les barytons) sont transportés de la syllabe radicale à la syllabe initiale (grâce à l'identité occasionnelle de ces deux syllabes). On a aussi *áṅgiras-* → *āṅgirasá-*, *sudhánvan-* > *saudhanvaná-* au lieu de **sudhānvaná-*, parce que le recul *finale* > *initiale* implique en même temps *finale* > *avant-dernière*, sans que l'inverse soit valable. En cas d'accentuation *non-finale* c'est donc l'accentuation *initiale* accompagnant le degré allongé, laquelle se généralise. Sans que le vocalisme du mot-base soit engagé, on trouve la même opposition (entre les dérivés accentués sur le suffixe et les dérivés accentués sur l'initiale) chez les dérivés en *-ka-*.

Les choses se passent d'une manière analogue pour les dérivés primaires, tels les noms d'agent en *-tṛ-*. Parmi les formes à préverbe les dérivés oxytons retiennent l'accentuation du suffixe, p. ex. *ni-cetṛ́-*, chez les barytons l'accent est rejeté sur le préverbe, p. ex. *nícetṛ-*. Ici encore il s'agit d'une particularité morphologique qui s'explique par la tendance à la polarisation. Les formes à préverbe ne sont pas en réalité des composés, mais des *dérivés* bâtis sur les verbes composés. La preuve en est fournie par le fait que les thèmes en *-tṛ-* ne fonctionnent pas comme seconds membres de composés à premier membre nominal. Après l'univerbation des groupes *adverbe* (> *préverbe*) + *verbe personnel* les noms d'agent et les participes en *-tṛ-* correspondants continuaient à être formés de la façon traditionnelle:

1) noms d'agent: racine du verbe-base plus *-tṛ́-* accentué;

2) participes: racine accentuée du verbe-base plus *-tṛ-*.

Mais à ce moment la racine du verbe-base, étant composée de préverbe + racine au sens plus étroit, a pu être accentuée d'une double manière, sur le préverbe (au commencement d'une phrase principale) ou sur la racine proprement dite (en phrase subordonnée). On a donc pu choisir

comme forme-base servant à bâtir un participe du type *ni-cetr̥-*, soit *ní-cetati* soit *ni-cétati*. La tendance à opposer, d'une manière aussi nette que possible, l'accentuation radicale à l'accentuation du suffixe, conduit au choix de la forme-base *ní-cetati*. Le mécanisme de l'„analogie" aboutissant à l'élimination de **ni-cétr̥-* au profit de *ní-cetr̥-* est parallèle à la polarisation établie pour les dérivés secondaires à vr̥ddhi:

áṅgiras- : *āṅgirasá-* = *sudhánvan-* : *saudhanvaná-* (au lieu de **sudhānvaná-*);

cétati : *cétr̥-* = *nícetati* : *nícetr̥-* (au lieu de *nicétati* : **nicétr̥-*).

En général l'accent radical des dérivés primaires (déverbatifs) est polarisé par rapport à l'accent suffixal: le choix entre l'accentuation de la racine verbale et celle du préverbe s'effectue en faveur du dernier.

Le même phénomène de l'accentuation du préverbe se retrouve chez les noms en *-tu-* et les noms en *-man-* à préverbe. Il est inutile de citer les nombreux exemples de formes casuelles de thèmes en *-tu-* (*-tum*, *-tave*, *-toḥ*), accentuées sur le préverbe et faisant emploi d'infinitifs (type *níhantave*). Pour les thèmes en *-man-* cf. les formes *ví-oman-*, *ví-gāman-*, *ví-dharmaṇ-*, *ví-patman-*, *prá-bharmaṇ-*, *prá-yāman-* en face de *vi-sarmáṇ-*. Ce qui semble commun à tous ces thèmes (*-tr̥-*, *-tu-*, *-man-*) *c'est qu'ils n'étaient pas primitivement employés au second membre de composés verbaux*. Bien qu'ils soient précédés de préverbes, il ne s'agit pas là de véritables composés, mais de *dérivés* bâtis sur les verbes composés. Si Wackernagel (*Altind. Gramm.* II, 1, p. 174) cite les thèmes en *-man-* comme isofonctionnels, au point de vue du rôle joué au second membre de composés verbaux, avec ceux en *-a-*, *-ana-* etc., il s'appuie surtout sur l'information des grammairiens hindous. Car les composés en *-man-* du RV présentent un tableau qui n'admet point une telle conclusion. Ces composés offrent l'accentuation du premier membre propre aux bahuvrīhi, et avec les mêmes exceptions: v. *svādu-kṣádman-*, *vīḍu-pátman-*, *āśu-héman-* (mais *sādhú-karman-*) en face du type courant *śukrá-sadman-*. Ces composés sont nominaux par leur origine. La valeur verbale qu'il leur faut parfois attribuer est due à un changement sémantique postérieur à l'univerbation (p. ex. *śukrá-sadman-* „ayant un siège brillant" > > „résidant dans la lumière"). Si le sens verbal était plus ancien, les composés à préfixe seraient des noms d'agent, ce qui n'est pas le cas: *ví-oman-*, *ví-gāman-*, *ví-dharmaṇ-*, *prá-bharmaṇ-* et *prá-yāman-* sont des noms d'action neutres, *ví-patman-* seul est un adjectif („partant à la hâte"), mais en revanche on a *vi-sarmáṇ-*, oxyton et masculin (nom. sing. *visarmā́*) s'accordant, par l'accentuation, avec les simples masculins du type *varṣmáṇ-*.

Dans les composés en *-man-* il faut donc voir une couche *récente* de composés à second membre verbal, lesquels provenant de bahuvrīhi ne s'en distinguent guère au point de vue formel. Leur valeur verbale est

d'origine relativement tardive, ne datant que d'une époque postérieure à l'univerbation.

Il en est autrement des composés contenant au second membre un thème en *-as-*. Ici les formes à préverbe ont la valeur d'adjectifs verbaux ou de *noms d'agent*: *nẏ-okas-*, *ví-cetas-*, *pári-dveṣas-*, *ví-manas-* (au sens de „sage", cf. *vimanyate* „distinguer"), *abhí-vayas*, *ví-spardhas-*, *ví-hayas-*. La verbalisation des composés en *-as-* date donc de l'époque *précédant* la conglutination des préverbes avec le verbe personnel. En effet une fois que les composés bahuvrīhi du type *tád-okas-* „dont le plaisir est ceci" ont acquis le sens verbal („qui s'y plaît"), on a pu aussi bâtir, avec l'adverbe au premier membre, des formes comme *ní-okas-* (*ni* + *uc*), dont le second membre (atone) copie la valeur d'adjectif ou de nom d'agent de *tád-okas-*. Dans *níokas táva sakhyé* (RV V, 44, 14) la construction de *ni* + *uc* (locatif) est un témoignage suffisant de la valeur verbale du composé. Elle résulte surtout d'un changement du rapport entre les deux membres: (*adjectif* + *substantif* > *adverbe* + *nom d'agent*).

Parmi les dérivés primaires à accentuation du préfixe mentionnons enfin les comparatifs et les superlatifs en *-(ī)yas-*, *-iṣṭha-*: *úd-yamīyas-*, *práti-cyavīyas-*, *ā́-gamiṣṭha-*, *ā́-yajiṣṭha-*, *ví-cayiṣṭha-*. Ces dérivés n'étaient jamais employés au second membre de composés verbaux.

Mais tandis que l'accentuation des types *ní-cetr̥-*, *ní-hantu-*, *ví-gaman-* s'éclaire par la polarisation d'accents suffixal et radical, les formes *úd-gamīyas-*, *ā́-gamiṣṭha-* sont simplement des adjectifs déverbatifs accentués comme tels sur le préverbe (Wackernagel *o. c.* p. 196).

Il ne faut pas cependant confondre les cas différents, quoique dans une certaine mesure semblables, des dérivés primaires et des dérivés secondaires. Chez les premiers l'accentuation du préverbe résulte du fait que l'accent y est *non-suffixal* (radical) ce qui, étant donné le choix entre verbe accentué sur le préfixe et verbe accentué sur la racine, fait reculer l'accent aussi loin que possible du suffixe, c.-à-d. sur le préverbe. Chez les dérivés secondaires c'est au contraire la coexistence d'une série à *suffixe* accentué et d'une série à *thème* accentué, laquelle fait reculer l'accent de cette dernière sur la syllabe initiale. Les deux séries, oxytone et barytone, peuvent coexister aussi chez les dérivés primaires (p. ex. chez les noms d'agent en *-tr̥-*), mais pas toujours: elles n'existent pas chez les noms d'action en *-tu-*. Mais le mécanisme de la polarisation reste toujours le même.

Les exemples de polarisation qu'on vient de constater dans les dérivés en *-ka-* ou dans ceux à vr̥ddhi peuvent être multipliés. Cf. p. ex. les dérivés en *-iya-* et *-(i)yá-* d'une part, ceux avec accentuation de la syllabe radicale, de l'autre. Cette existence de séries parallèles, les unes oxytones accentuées sur le suffixe de dérivation, les autres barytones accentuées sur

la colonne initiale, trouve son explication dans l'hypothèse d'une immobilisation préhistorique des paradigmes. Les dérivés vivants, au lieu de faire reculer l'accent des cas faibles pour le faire coïncider avec celui des cas forts en une seule colonne accentuée, l'ont retenu sur la syllabe suffixale comme marque morphologique additionnelle de formes motivées (dérivées), ce qui par opposition aux thèmes immotivés conduisait à la généralisation de l'oxytonèse dans tout le paradigme. Or les dérivés qui par leurs fonctions sémantiques ou syntaxiques s'étaient détachés de la série principale, ont pu à ce moment acquérir une certaine indépendance formelle en généralisant, par opposition aux dérivés vivants, la barytonèse, c.-à-d. l'accentuation des cas forts. Le fait de l'opposition est révélé par la polarisation de l'accent baryton, changé en accent initial quelle qu'ait été à l'origine l'accentuation radicale des cas forts. On vient d'en voir le mécanisme.

Mais si l'existence de séries parallèles, oxytones et barytones, trouve son explication dans l'ancienne mobilité des paradigmes, la dernière nous semble de son côté confirmée par ce trait caractéristique de la dérivation nominale indo-européenne, puisqu'elle en est à notre avis la *seule* explication possible. Si en effet on supposait une ancienne immobilité de paradigmes et l'existence de séries parallèles, l'accentuation *récessive* des séries barytones ne serait explicable que moyennant l'hypothèse d'un remplacement sémantique des barytons par les oxytons, ce qui seul aurait pu déclencher l'opposition entre les dérivés nouveaux et les dérivés anciens conservés à l'état de variantes combinatoires, et la polarisation de l'accent chez ces derniers. C'est justement la polarisation, laquelle est un fait indéniable, qui nous obligerait à recourir à cette explication, faute d'une meilleure. Mais une telle hypothèse équivaudrait à admettre que les fonctions secondaires des séries oxytones étaient identiques aux fonctions primaires des séries barytones, c.-à-d. d'admettre un lien constant et toujours le même entre la différence de sens et la différence de l'accentuation, ce qui serait en contradiction avec l'hypothèse de l'*indépendance* des séries parallèles, barytone et oxytone.

Parmi les dérivés primaires il y a plusieurs formations bien connues, représentées soit par des adjectifs verbaux accentués sur le suffixe soit par des noms d'action accentués sur la racine. Conformément à notre doctrine il y a eu différenciation d'un seul paradigme mobile à valeur adjective puisque le neutre d'un adjectif adopte facilement la fonction (secondaire) de nom abstrait. Cette explication est confirmée par le fait qu'au moins dans deux cas l'abstrait baryton, s'opposant à l'adjectif verbal oxyton, est de genre neutre, à savoir dans les thèmes déverbatifs en *-os/es-*, type γένος : εὐγενής (devenu productif en composition), et dans les thèmes en *-mon/men-*, cf. d'une part les neutres en *-mn̥* (type ind.

dhárman-), les noms d'agent (anciens adjectifs verbaux) en *-mán-* (p. ex. v. ind. *dharmán-*) de l'autre. Le paradigme primitif était mobile et représenté par un adjectif verbal à deux désinences, masculine-féminine et neutre, nom. sing. *-ōn, -n̥*. L'adjectif verbal historique a été refait sur l'accent des cas faibles, restés oxytons. Chez l'ancien adjectif neutre employé au sens de nom d'action ces cas subissent le recul connu. La valeur abstraite de ces neutres est attestée par les datifs en *-ase, -mane* employés comme infinitifs dans le RV.

Un rapport semblable existe encore entre les noms d'agent (ou adjectifs verbaux) en *-ó-* (type τομός) et les noms d'action en *-o-* (type τόμος). Ici c'est la forme *masculine* de l'adjectif qui a adopté la fonction secondaire de nom d'action. Il est vrai qu'en indien c'est uniquement le type oxyton qui paraît vivant. L'improductivité indo-iranienne des barytons primaires en *-a-* est révélée surtout par le fait qu'en fin de la racine on n'y rencontre que les gutturales *k, g, gh,* jamais les palatales correspondantes *c, j, h.* L'unique exception rigvédique est *dóha-* „action de traire" (X, 42, 2), cf. Wackernagel *Altind. Gr.* I, p. 149. Cela veut dire qu'après le passage *e* = *o* (> *a*) la consonne finale n'a pas été refaite sur le verbe-base, dans lequel la palatale était de règle (*ibid.* p. 147).

Les dérivés primaires en *-á-*, par contre, présentent tantôt la gutturale héritée, tantôt la palatale empruntée au verbe-base, symptôme distinct de leur productivité au moins à l'époque indo-iranienne. L'explication de Wackernagel (p. 149 sq.), qui part de l'hypothèse d'une différence vocalique entre barytons et oxytons (gén. *-osi̯o* : *-esi̯o*, loc. *-oi* : *-ei*), ne s'accommode pas bien à la réalité historique.

L'opposition accentuelle γένος : -γενής, *dhárman-* : *dharmán-*, τόμος : τομός, ne peut servir d'argument en faveur du scindement accentuel que si les deux membres de chaque opposition différaient uniquement par l'accent. Or l'identité du vocalisme, suffixal et radical, des types baryton et oxyton n'est pas évidente. Ayant traité en autres lieux de la question de l'apophonie *e/o* (*L'apophonie* p. 59—71 et p. 74 sq.) nous nous bornons ici aux remarques suivantes:

1. L'alternance entre les degrés vocaliques *e* et *o* ne distingue pas, comme on a cru devoir admettre, les oxytons et les barytons, mais joue à l'intérieur des paradigmes (qu'ils soient oxytons ou barytons). L'ancien état de choses s'est conservé dans les thèmes en *-n-* du germanique et de l'arménien, avec des traces en balto-slave. En grec il y a eu élimination de l'alternance paradigmatique *en/on* en faveur d'un vocalisme uniforme. Le vocalisme généralisé *e* ou *o* semble en rapport avec le caractère motivé ou immotivé du mot.

2. Chez les thèmes en *-es-* l'opposition accentuelle existe entre les types γένος et αἰδώς. Les adjectifs -γενής, -αἰδής, etc., doivent la géné-

ralisation du *-es-* suffixal à la circonstance qu'ils s'opposaient comme seconds membres de composés au type simple en *-ŏs* (représenté en grec historique par des exemples peu nombreux), lequel a généralisé *-o-*.

3. Les adjectifs simples en -ής, -ές proviennent donc de formes composées (anciens bahuvrīhi). Le type grec γνώμων tire du reste son origine aussi des composés bahuvrīhi. Cf. plus haut les remarques sur les composés correspondants de l'indien et sur la différence chronologique entre les types *ví-cetas-* (plus ancien) et *śukrá-sadman-* (plus récent) en tant que composés synthétiques (déverbatifs). En regardant les listes des (dérivés et) composés en -ης et -μων établies par M. Chantraine dans *La formation des noms en grec* (p. 424—429 et 171—172) on se convainc de la facilité d'une transformation *bahuvrīhi > composé synthétique* (*déverbatif*).

4. En indien on ne constate aucune différence de degré vocalique entre les barytons et les oxytons en *-as-*, *-man-*, abstraction faite de celles qui relèvent du genre grammatical. Or si une différence *e* : *o* avait existé en indo-européen, elle aurait changé en *a* : *ā*, en accord avec la loi de Brugmann (B. S. L. 45, 1, p. 57—60, *L'apophonie* p. 321 ssq.).

Dans τόμος : τομός il y a identité des vocalismes radicaux. Entre γένος et -γενής il existe parfois le rapport *degré plein* : *degré zéro*, surtout en grec, lequel s'explique par un déplacement de dérivation (*L'apophonie* p. 104). Les infinitifs en *-áse* avec degré plein ou zéro de la racine sont probablement des datifs figés d'oxytons en *-ŏs* comparables au type grec αἰδώς (autre possibilité v. p. 32). Les anciens adjectifs oxytons présentent en règle, non seulement en grec mais aussi en indien, le degré plein de la racine: *tavás-* „fort", *vedhás-* „pieux", etc. Mais ce trait s'accorde avec la circonstance qu'ils proviennent de la composition ou plutôt qu'ils ont subi l'influence des formes composées; or c'était le type γένος qui fonctionnait à l'origine au second membre des bahuvrīhi (et des composés avec *a-*, *su-* au premier membre) devenus ensuite des composés synthétiques.

On se demande si le vocalisme radical plein des dérivés oxytons en *-man-* (Lindner *o. c.* 93) n'est pas dû à une cause analogue. En face de *bhūmán-* „plénitude", *vidmán-* „sagesse", la grande majorité d'abstraits masculins du type *ojmán-* „force" et des noms d'agent du type *dāmán-* „donneur, donateur" comportent le degré normal de la racine. L'ancienne valeur adjective est à la base des abstraits féminins (devenus masculins en indien) et en même temps des noms d'agent masculins. Chez les thèmes en *-man-* l'influence des composés porte encore sur un autre détail: l'accentuation des adjectifs et des noms d'agent est parfois barytone, en accord avec celle des composés correspondants. On a *bhásman-* „mâchant", *jéman-* „victorieux", *óman-* „associé (= qui aide)" avec la bary-

tonèse propre aux seconds membres de *āśu-héman-*, *raghu-yā́man-*, *vīḍu-pátman-*, *svādu-kṣádman-*. Le type *bhásman-* a été tout simplement dégagé du second membre de composés (cf. γνώμων).

Les dérivés barytons et oxytons en *-tr̥-* offrent aussi une identité intéressante des vocalismes radicaux. L'ancien (?) degré réduit (zéro) de la racine est amplement attesté en grec et même en iranien (v. Benveniste *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, 1948, p. 10 et 23—27). A vrai dire les formes iraniennes à degré réduit semblent plutôt des innovations en face du type courant et productif à degré plein.

Les oxytons en *-tŕ̥-* continuent la valeur primitive de substantifs (noms d'agent). Les barytons sont devenus, au moins en indo-iranien, des participes à rection verbale, d'où aussi leur emploi comme „noms d'auteur“ (Benveniste 11 et 62), qui constituent une zone sémantique intermédiare.

On constate, surtout en indien, une floraison considérable de ces noms verbaux, devenus participes actifs avec régime direct à l'accusatif. La série barytone comprend en outre des *substantifs* détachés de la série principale par suite d'un déplacement sémantique, p. ex. *bhártr̥-* „époux, mari“, le lien entre *bhr̥* „porter“ et le dérivé en *-tr̥-*, s'il était encore senti, ne correspondant plus à la valeur générale du suffixe (porteur = *bhartŕ̥-*).

Parfois les formes barytones ont une valeur adjective ou même substantive qui est secondaire (cf. français *mendiant* < *mendier*). P. ex. *śnáthitr̥-* „perçant“ (adjectif et substantif), *vóḍhr̥-* „allant en voiture“ et aussi „cheval de trait“, substantifs dont l'accent trahit le caractère primitif de participe, tandis que pour *jétr̥-* „vainqueur“ et *cétr̥-* „celui qui fait attention“ l'emploi participial (avec accusatif) est directement attesté à côté de l'emploi substantif. Si dans les substantifs *potŕ̥-* et *pótr̥-*, *hetŕ̥-* et *hétr̥-* la place de l'accent ne semble comporter aucune différence de sens, c'est que dans la plupart des cas le substantif oxyton est remplaçable par le participe baryton ou vice versa. Et l'on s'est servi du participe pour différencier *dā́tr̥-* „faucheur, moissonneur“ de *dātŕ̥-* „donneur“. Quant aux substantifs restés barytons par suite d'un déplacement sémantique, il faut encore mentionner *sthā́tr̥-* „conducteur de char“ et peut-être *dhmā́tr̥-* „fondeur“.

Ce sont en tout cas les exemples attestés du contraste *barytons* : *oxytons*, qui nous renseignent sur l'ancienne différence de valeur étant à la base du scindement.

Participes	Noms d'agent
kártr̥- (6 f., 1 f. *iṣkartr̥-*)	*kartŕ̥-* (6 f.)
tárutr̥- (2 f.)	*tarutŕ̥-* (7 f.)
dártr̥- (1 f.)	*dartŕ̥-* (1 f.)

Participes	Noms d'agent
dā́tr̥- (8 f.)	*dātŕ̥-* (21 f., 1 f. *dā́tr̥-*)
dhā́tr̥- (1 f., 1 f. *úpadhātŕ̥-*)	*dhātŕ̥-* (18 f.)
nétr̥- (1 f. *átinetr̥-*, 5 *-netŕ̥-*)	*netŕ̥-* (18 f.)
pā́tr̥- (< *pā* „boire"; 3 f.)	*pātŕ̥-* (1 f.)
bhártr̥- (1 f.)	*bhartŕ̥-* (1 f.)
yáṣṭr̥- (2 f.)	*yaṣṭŕ̥-* (1 f.)
yántr̥- (2 f., 1 f. *údyantr̥-*; 5 f. *-yantŕ̥-*)	*yantŕ̥-* (6 f.)
yā́tr̥- (4 f.)	*yātŕ̥-* (1 f.)
vóḍhr̥- (2 f.)	*voḍhŕ̥-* (1 f., 4 f. *vóḍhr̥-*)
sánitr̥- (19 f.)	*sanitŕ̥-* (5 f.)
sótr̥- (3 f.)	*sotŕ̥-* (13 f.)
hántr̥- (6 f., mais 2 f. *-hantŕ̥-*) [19]	*hantŕ̥-* (8 f.).

Les exceptions du côté des participes sont relativement rares. C.-à-d. il n'y a qu'assez peu d'exemples de thèmes oxytons régissant l'accusatif. Ce sont *netŕ̥-* (*praṇetā́ mánma*, etc.) et *yantŕ̥-* (*prayantā́rā rā́dhaḥ*, etc.), chacun attesté cinq fois, ensuite *avahantŕ̥-* (*avahantā́ duṣpravíyaḥ*; *prahantā́ ánāśīrdām*), *apavartā́* (*vrajám* 1 f.), *upaśrotā́* (*vácāṁsi* 1 f. en face de 5 exemples de *śrótr̥-*), *nicetŕ̥-* (*gr̥ṇántam* 1 f.). Il y a donc en tout 6 exemples différents de participes oxytons et non pas 4 comme affirme Whitney-(-Zimmer p. 424, § 1182 b).

Le phénomène inverse, la barytonèse de noms d'agent, est beaucoup plus fréquent. Il est dû simplement au fait qu'un participe peut facilement acquérir le sens soit d'un adjectif verbal soit d'un substantif désignant l'agent, tandis que l'emploi du nom d'agent caractérisé (par son oxytonèse) dans la fonction de participe n'est qu'un effet indirect de la coexistence des deux fonctions dans une forme comme *vóḍhr̥-*, participe et adjectif verbal à côté de *voḍhŕ̥-* (épithète du cheval de trait), et même substantif (= cheval de trait). Car la pénétration de formes barytones (participiales) dans la sphère nominale entraîne comme contre-coup l'emploi participial de formes oxytones. Mais les phénomènes primaire et secondaire sont encore discernables: le premier, antérieur au point de vue chronologique, embrasse un nombre d'exemples bien supérieur à celui représenté par les participes du type *praṇetŕ̥-*. Même si l'on accorde à certains barytons le caractère de résidus détachés de la série, par suite d'un déplacement sémantique, à l'époque préhistorique (*bhártr̥-*, *sthā́tr̥-*, *dhmā́tr̥-*), il reste un nombre considérable d'exemples de noms d'agent barytons:

[19] Participes barytons sans correspondants oxytons: *ástr̥-*, *gántr̥-*, *céttr̥-*, *jétr̥-*, (*níṣ-*)*taptr̥-*, *dágdhr̥-*, (*ví-*)*bhaktr̥-*, *mā́tr̥-* (< *mā* „mesurer"), (*abhí-*)*yoddhr̥-*, *ráṇitr̥-*, *rántr̥-*, *vánitr̥-*, *véditr̥-*, *śáṁstr̥-*, *sáttr̥-*, (*sám-*)*sraṣṭr̥-*, *syántr̥-*.

céttr̥-, *jánitr̥-*, *jétr̥-*, *táṣṭr̥-*, *dā́tr̥-*, *nétr̥-*, *pótr̥-* et *manótr̥-* (à côté de *potŕ̥-* et *manotŕ̥-*), *váptr̥-*, *vóḍhr̥-*, *hétr̥-* (et *hetŕ̥-*), *hótr̥-*, *śnáthitr̥-*.

Comment expliquer le vocalisme plein du type oxyton?

Dès la période indo-iranienne, peut-être avant cette époque, le type baryton formait partie du système de la conjugaison. Tandis que les oxytons en *-tŕ̥-* étaient *dérivés* du verbe, les barytons fonctionnaient comme formes *flexionnelles*, bien que nominales, appartenant à la conjugaison du verbe, c.-à-d. à la base dont on tirait les oxytons. Or un dérivé primaire, déverbatif, est bâti sur la somme des formes verbales qui constituent le système de la conjugaison. Les formes barytones en *-tr̥-*, à valeur participiale, auraient donc pu imposer, en tant que formes de fondation, leur vocalisme plein aux formes dérivées, oxytones.

On ne sait pas si les barytons grecs comme δώτωρ ont jamais connu la rection verbale. Mais le fait que les oxytons du type δοτήρ présentent le vocalisme réduit, témoignerait en défaveur de cette possibilité.

Mais il paraît qu'en réalité le degré plein de formations oxytones en *-tor/ter-*, *-mon/men-*, *-os/es-* (on pourrait y ajouter les noms en *-aná-* p. 90) s'explique par un réarrangement préhistorique mettant la racine en dehors du jeu des alternances, et assignant celles-ci à la syllabe suffixale, *L'apophonie* p. 101 ssq. Cette solution unitaire nous semble préférable aux hypothèses avancées jusqu'ici pour expliquer le degré radical plein des thèmes en *-tór/tér-*, *-món/mén-*, *-ós/és-*.

Une remarque s'impose ici à propos de la formation en *-tu-*. Elle appartient à la conjugaison indo-européenne à titre d'infinitif fléchi ou de supin, cf. les états indien, latin, baltique et slave. Lors de l'immobilisation des paradigmes les thèmes en *-tu-*, faisant fonction de formes *flexionnelles* (= fonction secondaire), non pas de formes *dérivées* (f. primaire), ont généralisé la barytonèse des cas forts. Dans les fonctions primaires (qualité, sens concret, etc.) les formes en *-tu-* ont non seulement maintenu l'oxytonèse des cas faibles, mais l'ont étendue sur tout le paradigme. En face des barytons en *-tu-*, fonctionnant comme formes impersonnelles du verbe, il y avait des *dérivés* oxytons représentés en védique par des exemples peu nombreux. Parmi ces derniers il faut distinguer une couche à degré zéro de la racine, p. ex. *ak-tú-* „onguent", *r̥-tú-* „moment, période", *pi-tú-* „jus, boisson, nourriture" — et une couche à degré normal, p. ex. *gā-tú-* 1) „chemin"; 2) „chant", *jan-tú-* „enfant etc.", *he-tú-* „impulsion, cause". La première couche représente les dérivés qui ont relâché le lien sémantique les unissant à la série productive. Mais les barytons, à leur tour, se détachent parfois aussi du système flexionnel pour fournir des termes concrets, comme *tántu-* „fil", *mántu-* „conseil(ler)", *sétu-* „lien; pont", etc.

Les noms d'action en *-ti-* non-composés, bien que dans les langues individuelles ils apparaissent en fonction d'infinitif, sont des *dérivés* pri-

maires du verbe. Etant une formation productive, ils ont généralisé l'oxytonèse. — Les formes comme *tánti-* ou *ránti-*, par contre, continuent comme type les formes en *-ti-* devenues immotivées dès avant l'immobilisation des paradigmes.

Quant aux formes barytones à degré zéro, véd. *iṣṭi-* „sacrifice", *gáti-*, *citti-*, *jíti-*, *júṣṭi-*, *tṛ́pti-*, *díti-*, *dhrúti-*, *vṛ́ddhi-*, *śrúti-*, elles sont des dérivés de provenance *secondaire*, bâtis sur les noms-racines et non sur la racine verbale.

L'antiquité du type baryton est aussi postulée par le suffixe gotique *-þs*, gén. *-þais*, dans *gabaúrþs*, *gaqumþs*, *gataúrþs*, lequel existe à côté de *-ds*, p. ex. *gafaúrds*, *gakunds*, *gamunds*.

D'autre part la barytonèse des thèmes en *-ti-* du grec et du balto-slave peut provenir d'un développement autonome (v. chapitres II et III).

Les dérivés tirés de la *racine verbale* (= l'ensemble de la conjugaison verbale) doivent être rigoureusement distingués des dérivés bâtis sur les *noms radicaux* (déverbatifs). Les premiers sont primaires, les derniers, secondaires. On peut dire que la racine en question a une fonction primaire verbale, et une fonction secondaire nominale (quand elle est munie de désinences de déclinaison). Lorsqu'un dérivé, p. ex. en *-(t)í-*, généralise l'oxytonèse en tant que dérivé déverbatif, il retiendra par rapport au nom radical correspondant la barytonèse des cas forts en la généralisant. Il en résultera un scindement entre *-(t)í-*, suffixe primaire et déverbatif, et *-(t)i-* (plus accentuation récessive), suffixe secondaire et dénominatif. Pour la productivité de *-i-* dénominatif v. *L'apophonie* § 6 fin et p. 139. Le suffixe secondaire *-i-* s'ajoute d'abord aux thèmes consonantiques, ensuite aussi aux thèmes en *-o/e-* entraînant l'expulsion de la voyelle thématique. Ainsi dans les formations en *-i-* à vṛddhi, bâties sur des noms thématiques et présentant toujours l'accentuation récessive: *páurukutsi-* < *purukútsa-*, *plā́yogi-* < *playóga-*, *váidadaśvi-*, etc., patronymiques avec le sens „descendant de...".

C'est de la même manière qu'on est tenté d'expliquer l'accentuation du comparatif en *-īyas-* et du superlatif en *-iṣṭha-*. Tout en étant productives, ces formations comportent la barytonèse récessive.

Il n'est point douteux qu'il s'agit à l'origine d'adjectifs déverbatifs. Un grand nombre de formes en *-īyas-*, *-iṣṭha-* semblent se rattacher directement à la racine verbale, ainsi *déṣṭha-*, *hániṣṭha-*. En réalité un positif, au moins virtuel, existe toujours sous la forme du nom-racine thématique ou athématique, à valeur de nom d'agent (adjectif). La gradation de la qualité n'est pas imaginable sans une base sémantique adjective bien qu'au point de vue de la *forme* les dérivés en *-īyas-*, *-iṣṭha-* puissent être considérés comme bâtis directement sur la racine verbale.

Les comparatifs et les superlatifs primaires se rapportaient d'abord

uniquement à des adjectifs *déverbatifs*: *urú-*, *r̥jú-*, *pr̥thú-*, *bahú-*, *mandú-*, *vanú-*, *sādhú-*, *svādú-*, *tápu-*, *vásu-*; *ugrá-*, *citrá-*, *tigrá-*, *turá-*, *dasrá-*, *bhadrá-*, *śakrá-*, *śukrá-*, *śubhrá-*, *patará-*, *madirá-*, *vípra-*, *śū́ra-*; *priyá-*, *tigmá-*, *vára-*, *bhū́ri-*. Dans les adjectifs sans étymologie verbale (*āśú-*, *dūrá-*, *dīrghá-*, *náva-*, *sána-*, *yúvan-*) les formations en *-īyas-* et *-iṣṭha-* n'auraient pris pied qu'après s'être établies dans le premier groupe comme un procédé de comparaison *direct*, c.-à-d. se réalisant sans le détour de la racine verbale. Cette réinterprétation du procédé a été favorisée par la disparition secondaire de certaines racines verbales.

Tout comme pour le suffixe *-i-* nous admettons ici un scindement accentuel des formations (à l'origine déverbatives) en *-i̯os/is-*, *-isto-* en fonction de la forme-base: verbe (= racine verbale) ou nom radical déverbatif. Mais autrement que dans le cas de *-i-* la présence de formes oxytones (déverbatives) n'est attestée que d'une manière précaire. Pour les superlatifs on a les résidus oxytons *jyeṣṭhá-* „le plus âgé" et *kaniṣṭhá-* „le plus jeune (des R̥bhu)". Quant à la forme oxytone en *-i̯os/is-*, elle a peut-être survécu dans le neutre substantivé en *-iṣ-*, toujours oxyton. On a en védique une douzaine de noms déverbatifs du type *arcíṣ-* „rayon", *rocíṣ-* „lumière", l'unique exception barytone étant *jyótiṣ-* „lumière". Ces dérivés offrent régulièrement le degré plein de la racine (v. *L'apophonie* p. 70). Au suffixe ils présentent le degré zéro par opposition au comparatif, qui a généralisé le degré plein (*-yas-*). C'est surtout le dernier détail qui nous semble plaider l'interdépendance des types véd. *śóciyas-* et *śocíṣ-*.

Le mécanisme de la polarisation accentuelle illustrée par les exemples précédents (*-i-*, *-i̯os-*, *-ist(h)o-*) peut être résumé par le schéma:

$$\begin{array}{cccc} A_1\,(\rightarrow A_1) & A_2\,(\rightarrow A_2) & A_3\,(\rightarrow A_3)\;\ldots\ldots & A_n\,(\rightarrow A_n) \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow & \downarrow \\ B_1 & B_2 & B_3 & B_n \end{array}$$

où A, le mot-base de B, a une fonction primaire et une fonction secondaire (la dernière étant représentée par A en parenthèses). La transformation de B en B' s'accomplit dans la mesure où B se rapporte à la fonction primaire de A. La forme ancienne B, de plus en plus restreinte dans l'usage, n'est à partir d'un certain moment référée qu'à A en fonction secondaire. Soit:

$$\begin{array}{cc} A & (\rightarrow A) \\ \downarrow & \downarrow \\ B' & B \end{array}$$

On voit que ce schéma est de toutes pièces comparable à celui de la p. 48, à ceci près qu'ici ce sont les fonctions primaire et secondaire de A, et non de B, qui déclenchent le scindement ($B > B'$, B).

Le contraste védique *-á-* (oxyton): *-ī-* (récessif), caractéristique de quelques catégories adjectives, est essentiellement plus récent. Ce sont d'abord les noms de couleurs:

palitá- „gris“: f. *páliknī-*, *paruṣá-* „tacheté, bigarré“: f. *páruṣṇī-*, *śyetá-* „blanc“: f. *śyénī-*, avec suffixe *-nī-*; *aruṣá-* „rouge“: f. *áruṣī-*, *śyāvá-* „brun foncé“: f. *śyā́vī-*, avec suffixe *-ī-*.

Il y a ensuite des exemples à vr̥ddhi: *ā́yasī-*, f. de *āyasá-* „en bronze“, *gā́ndharvī-*, f. de *gāndharvá-* „propre aux Gandharva“.

Dans d'autres exemples la barytonèse du masculin se conserve au féminin: *ásita-* „noir“, f. *ásiknī-*; *éta-* „tacheté“, f. *énī-*; *róhita-* „rouge“, f. *róhiṇī-*; *hárita-* „jaune, aubère“, f. *háriṇī-*. Exemple isolé *páti-*: f. *pátnī-*. Dans les noms d'agent en *-ana-* la barytonèse du féminin en *-ī-* (*-anī-*) s'accorde aussi avec celle du masculin.

Le rapport *-á-* : *-ī-* semble dû à la thématisation d'un ancien masculin athématique, régulièrement accompagné d'un féminin en *-ī-*. Tandis que le masculin a adopté le suffixe d'adjectif *-ó/é-*, le féminin a continué d'être bâti sur les formes **palit-*, **asit-*, etc., qui avaient jusqu'à un certain moment servi de masculin. L'ancienne forme du féminin se maintient grâce à la double irrégularité du suffixe et de l'accentuation initiale s'opposant à l'oxytonèse du masculin.

Là où la forme en *-ó/é-* a été accompagnée d'un féminin en *-ā́-*, l'ancien féminin en *-ī-* a pu survivre avec une valeur substantive, p. ex. *śyāvā́-* „noire“ mais *śyā́vī-* „nuit; jument ou vache de couleur foncée“. On comprend dès lors la formule de Delbrück (Grundriss IV, 403) suivant laquelle *-ī-* à la place de *-ā-* aurait comporté une valeur substantive ou participiale. Il s'agit de valeurs secondaires d'adjectifs primaires ou déverbatifs, valeurs dévolues à la forme *ancienne* du féminin.

De tout ce qui précède il résulte que les procès de scindement (différenciation) et de polarisation conduisent à la constitution de deux séries: l'une à accentuation suffixale, l'autre à accentuation récessive, diamétralement opposée à la première. Ces deux accentuations, appelées couramment, en dérivation primaire, accentuation suffixale et a. radicale, forment aussi l'axe principal du système accentuel des dérivés secondaires [groupes b) et c) de la p. 36]. On peut les appeler accentuation positive et négative, respectivement. Par rapport au mot-base l'accentuation positive du dérivé secondaire consiste en un mouvement *à droite* puisque l'accent quitte le thème-base pour se porter sur le suffixe. L'accentuation négative représente un mouvement *à gauche*: quittant sa place l'accent recule sur la syllabe initiale du mot. La conservation de l'accent du mot-base, propre au groupe a), est donc au point de vue morphologique neutre: l'accent ne se déplace ni à droite ni à gauche. L'accentuation du groupe d) enfin porte un caractère complexe. Elle est présuffixale, c.-à-d. elle se

laisse décomposer en un mouvement à droite (acc. suffixale) plus un recul à gauche (sur la syllabe précédant le suffixe).

Ce système quaternaire se répète, avec des modifications plus ou moins profondes, en balto-slave, en lituanien, en russe, sans qu'un membre donné (neutre, positif, négatif, complexe) d'une langue corresponde, au point de vue génétique, au même membre d'une autre langue. Cela veut dire que dans les langues à accent libre le système quaternaire, tout en subissant des changements, est sans cesse refait. On a vu p. ex. que le groupe a) de l'indien (= conservation de l'accent du thème-base) continue, au moins pour ce qui est de la formation en *-mant/vant-*, une accentuation préhistorique *suffixale* (p. 42—44), tandis que b) et c) peuvent résulter de la transformation d'une accentuation neutre (= conservation de l'accent du thème-base). Car le maintien de l'oxytonèse des cas faibles, à titre de marque accessoire des formes dérivées, a dû polariser l'accent des dérivés à fonction secondaire en le rejetant sur la syllabe initiale, si celle-ci n'était pas déjà accentuée.

Quant à l'accentuation des dérivés secondaires du groupe d), on a là affaire à des suffixes oxytons jadis primaires, devenus par la suite secondaires. Le déplacement *suffixe primaire* > *s. secondaire* est assez fréquent et s'effectue surtout par l'intermédiaire de mots-bases radicaux (racine = thème). Appliqué à des thèmes, c.-à-d. employé comme suffixe *secondaire*, *-tā-* restait oxyton partout où le suffixe flexionnel était asyllabique, mais cédait son accent à un suffixe flexionnel syllabique, p. ex. **vasutā́-* (= **vasv-tā́-*), mais *sanátā-*. La répartition accentuelle des dérivés en *-tā-* a donc été commandée par le même facteur que celle des dérivés en *-mant/vant-*, à ceci près qu'il s'agit en principe d'une accentuation (pré)suffixale et non de la conservation de l'accent du thème-base. C.-à-d. les thèmes monosyllabiques (noms-racines), ceux en *i*, *u*, *r*, *n*, fournissaient des dérivés accentués sur le suffixe. Or le recul **-ibhíḥ* > *-íbhiḥ*, **-ubhíḥ* > *-úbhiḥ*, etc., a entraîné automatiquement **-itā́-* > *-ítā-*, **-utā́-* > *-útā-*, et ainsi de suite. Mais le grec conserve des traces sûres de -υ-τής (p. ex. βραδυ-τής [20]) et en balto-slave c'est le type *-tā́-* oxyton qui a été généralisé en accord avec l'accentuation marginale des cas moyens. Wackernagel a considéré à tort lituanien *-atà*, gén. *-ãtos* comme une preuve de l'accentuation présuffixale.

L'ancien caractère primaire des formations appartenant à d) est transparent dans le cas du suffixe *-(á)tha-*. Il est primaire dans *(sam-)i-thá-*, *(nir-)r̥-thá-*, *(sam-)ga-thá-*, *gā-thá-*, *tīr-thá-*, *nī-thá-*, *pak-thá-*, *bhr̥-thá-* (*ava-bh.*, *pra-bh.*), *yū-thá-*, *rik-thá-*. Il est devenu secondaire dans *ayá-tha-*, *ucá-tha-*, *cará-tha-*, *tveṣá-tha-*, *prothá-tha-*, *yajá-tha-*, *ravá-tha-*, *vakṣá-tha-*, *vidá-tha-*,

[20] Cf. encore ταχυτής, τραχυτής, d'où aussi κουφοτής, δηιοτής.

śapá-tha-, *śayá-tha-*, *śvasá-tha-*, *sacá-tha-*, *staná-tha-*, *stavá-tha-*, *sravá-tha-*. Voici le schéma de l'évolution:

1. racines verbales	2. noms-racines;	autres noms déverbatifs
uk, *nī*, etc.	*uk-*, *nī-*, etc.	*uca-*, *aya-*, etc.
↓	↘	↙
dérivés primaires	dérivés secondaires	
uk-thá-, *nī-thá-*, etc.	*uk-thá-*, *nī-thá-*, etc.	*ucá-tha-*, *ayá-tha*, etc.

Dans la période historique le rapport des dérivés en *-á-tha-* et le verbe (la racine verbale) a été renoué, d'où les dérivés *primaires* en *-átha-*, c.-à-d. à accentuation suffixale (*uc-átha-*, *ay-átha-*, *car-átha-*).

Parmi les dérivés du groupe d) il faut aussi relever les adverbes en *-tas*. L'ancien accent suffixal a été reporté sur la syllabe présuffixale, comme dans les dérivés en *-tā-*; mais il est resté sur le suffixe si le thème-base était nominal, et cette oxytonèse a été étendue sur tous les thèmes nominaux, en *a* aussi bien qu'en *u*, *n*. Il en résulte un scindement entre les adverbes pronominaux et les adverbes nominaux en *-tas*, scindement correspondant à une différence entre adverbe et ablatif.

Exemples du RV: *átaḥ*, *tátaḥ*, *amútaḥ*, *yátaḥ*, *kútaḥ*; *anyátaḥ*, *ubhayátaḥ*; *viśvátaḥ*, *sarvátaḥ*, *samānátaḥ*; *avārátaḥ*, *pārátaḥ*. — L'ancienne oxytonèse n'est conservée que dans *itáḥ*. Est dérivé d'un adverbe *abhítaḥ*. Accentuation anomale dans *ántitaḥ*.

Thèmes nominaux. En *-a-*: *agratáḥ*, *abhīpatáḥ*, *dakṣiṇatáḥ*, *madhyatáḥ*, *maryatáḥ*, *mukhatáḥ*, *savyatáḥ*; en *-u-*: *r̥bhutáḥ*; en *-n-* : *śīrṣatáḥ*; radicaux: *pattáḥ*, *kr̥ttáḥ*; *patsutáḥ* est bâti sur le locatif *patsú*.

On sait que dans la langue populaire l'emploi du suffixe *-tas* s'est étendu jusqu'à fournir une désinence d'ablatif dans toutes les déclinaisons.

On peut établir la règle générale qu'en cas de choix entre les accentuations suffixale et présuffixale c'est la dernière qui l'emporte. Les suffixes *-tā-* ou *-tha-*, accentués en dérivation primaire, rejettent l'accent sur le suffixe flexionnel précédent une fois qu'on les applique à des *thèmes*. La raison en est la suivante. L'accent d'une forme comme *uk-thá-*, où le suffixe flexionnel du mot-base (= nom-racine *uk-*) est zéro, admet deux interprétations: soit accentuation suffixale soit accentuation présuffixale réalisée sur le suffixe à cause du caractère zéro de l'élément présuffixal. Or l'accentuation présuffixale est un morphème composite impliquant 1) un sous-morph constitutif, l'accentuation suffixale, plus 2) un sous-morph accessoire, le recul sur le morphème précédent (déterminé, quant à sa place, par le morph constitutif). Le principe I établi dans Acta Linguistica 5 (p. 20) trouve ici son application: le choix se fait en faveur du morphème composite, c.-à-d. de l'accentuation de la syllabe présuffixale.

Il y a, dans la dérivation indienne, d'autres exemples de l'action du même principe. Les dérivés primaires en *-trá-*, fournissant les noms d'instrument, retirent l'accent sur un *-i-* précédent, p. ex. *carítra-* „jambe, pied", *bharítra-* „bras". On sait qu'il s'agit en réalité d'une fusion de *-trá-* de *deṣṭrá-* „promesse", *śāstrá-* „préceptes", etc., avec l'*i* final de racines seṭ. Mais après la disparition de *ə̯* consonantique l'*i* étant devenu „une voyelle de liaison"[21], la coexistence de *-trá-* et **-i-trá-*, qui étaient isofonctionnels, a fait reculer l'accent sur l'élément présuffixal *-i-*. Le rapport de *-trá-* à *-í-tra-* est donc comparable à celui de *-thá-* à *-á-tha-*.

Un autre exemple est fourni par le suffixe secondaire *-(i)ya-*, qui revêt non seulement, comme tant d'autres suffixes, les deux formes opposées *-(i)ya-* atone et *-(i)yá-* oxyton, mais apparaît encore avec l'accentuation *-íya-*[22]. Une fois devenue phonologique[23], la répartition *-ya-* après syllabe légère‖*-iya-* après syllabe lourde a conduit au recul **-iyá-* > *-íya-*. Ce déplacement de l'accent a un caractère purement morphologique. L'ancienne oxytonèse se maintient par conséquent dans des formes soit isolées soit différenciées au point de vue sémantique. Mais il faut souligner le maintien absolu de l'oxytonèse de *-(i)yá-* auprès les dérivés à vṛddhi (type *sāvarṇiyá-*). C'est que l'oxytonèse n'y est pas impliquée simplement par le suffixe *-(i)ya-*, mais par *-(i)ya-* plus allongement initial. N'étant pas une fonction du seul suffixe, l'accent n'est pas sujet à la réinterprétation valable pour les exemples précédents.

La forme *-íya-* (pour *-iyá-*) ne se justifie d'abord qu'après syllabe lourde: opposition *-íya-* après s. lourde mais *-yá-* après s. légère. Mais la réduction historique de *-iya-* à *-ya-* après syllabe légère favorise par contrecoup l'emploi de *-íya-* après les thèmes légers (p. ex. *yamíya-*, *vratíya-*, *-an-íya-*, *-as-íya-*, etc.).

La grammaire comparée des langues indo-européennes parle de l'opposition, souvent attestée, entre adjectif oxyton et substantif baryton. Comme exemples on cite notamment les thèmes en *-o-*, *-men-*, *-es-*. Or on a vu que le phénomène repose sur une base beaucoup plus large. L'opposition historique, attestée surtout par l'indien et le grec, recèle une ancienne différenciation entre fonction primaire et fonction secondaire. Le contraste entre adjectif et substantif n'en est qu'un cas spécial. Mais, se demande-t-on, pourquoi le rapport inverse, c.-à-d. *oxytonèse avec valeur substantive* : *barytonèse avec valeur adjective*, ne se réalise-t-il point? Tout comme la fonction secondaire de l'adjectif consiste à assumer le rôle d'un

[21] Cf. *L'apophonie* p. 252 ssq.

[22] Exemples de doublets védiques: *áśviya-* et *aśviyá-*; *pū́rviya-* et *pūrviyá-*; *abhriyá-* : *abhríya-*; *ráthya-* : *rathíya-*; *mítriya-* : *mitríya-*.

[23] Après la disparition de *ə̯* intervocalique et la constitution de hiatus *ïa*, *üa*, etc.

substantif, de même un substantif peut revêtir la fonction secondaire de déterminatif (apposition). Les deux cas semblent absolument symétriques. Or ils ne le sont point, du moins en indo-européen. Aucun obstacle d'ordre formel ne s'oppose à ce qu'un adjectif y puisse adopter un sens substantif, qu'il s'agisse de la forme neutre employée comme substantif abstrait, de la forme masculine faisant fonction de nom d'agent, et ainsi de suite. Mais l'emploi appositionnel d'un substantif ne lui confère pas une *valeur* adjective aussi longtemps que le substantif n'acquiert pas la variabilité de genre grammatical, ce qui suppose déjà une modification d'ordre formel. Or en parlant ici de fonctions primaire et secondaire nous avons en vue toujours une seule et même forme.

Le manque de symétrie entre adjectif et substantif n'est que la conséquence du rapport quantitatif que voici: le paradigme du substantif est contenu dans celui de l'adjectif. La partie soit masculine soit féminine soit neutre du paradigme adjectif remplit, à elle seule, les conditions formelles nécessaires pour pouvoir fonctionner comme substantif. Mais l'inverse n'est pas vrai: un thème substantif, p. ex. en *-o-* ou en *-ā-*, n'est pas apte à fonctionner comme adjectif sans l'extrapolation de formes, jusqu'ici non-existantes, en *-ā-* ou en *-o-*, respectivement.

Voilà à notre avis la raison du phénomène relevé par la grammaire comparée. L'oxytonèse de l'adjectif contrastant avec la barytonèse du substantif repose sur le fait que la fonction primaire des dérivés est rendue par l'oxytonèse et en même temps sur le fait qu'un scindement en *adjectif* et *substantif* n'a lieu que si la fonction primaire du dérivé est adjective [24].

§ 3. La composition nominale

A première vue l'inconstance et la variabilité de l'accentuation des composés indiens est déconcertante. On ne saurait y trouver aucun ordre ni dégager les couches chronologiques qui se sont succédé l'une à l'autre, sans un recours préalable à certains points de repère formels et fonctionnels. Les voici:

1. Les composés sont des dérivés bâtis sur des groupes de mots, p. ex. *rā́jñaḥ putráḥ* > *rāja-putrá-*, *rā́jā putró* (*yásya*) > *rā́ja-putra-*. L'immobilisation du paradigme, à laquelle furent sujets les thèmes-bases, a pu laisser des traces dans leurs dérivés. Puisque l'immobilisation consiste essentiel-

[24] Il est instructif de comparer les paragraphes 391 (substantivation de l'adjectif) et 394 (adjectivation du substantif) de la *Grammatik der romanischen Sprachen* II de Meyer-Lübke. Les exemples de l'adjectivation, liée dans la plupart des cas à un remaniement formel du substantif, sont en nombre restreint. La substantivation est au contraire un phénomène courant, normal pour ainsi dire.

lement dans un recul de l'accent (cf. les cas faibles et moyens de thèmes barytons), ce sont *en général* les couches de composés à accentuation récessive (= accentués sur le premier membre) qu'il faut regarder comme des innovations.

2. Les tatpuruṣa nominaux (composés endocentriques) représentent le résidu d'une formation ancienne de bahuvrīhi (= composés exocentriques), la différenciation entre les deux groupes de composés résultant d'un changement de la structure formelle de bahuvrīhi; à ce moment tous les bahuvrīhi sentis comme tels sont transformés, tandis que ceux dont le sens primaire a changé, restent à l'écart en conservant l'ancienne forme.

Comment faut-il expliquer ce rapport hiérarchique entre les bahuvrīhi, comme catégorie de fondement, et les tatpuruṣa, comme catégorie subordonnée? C'est que la fonction de bahuvrīhi consiste d'abord à changer un groupe nominal (habituellement *adjectif + substantif*) en un adjectif, c.-à-d. à changer un substantif (déterminé par un adjectif) en un adjectif. Cette fonction est donc d'ordre syntaxique. S'il y a une différence sémantique entre *rā́jā putró yásya* et *rā́ja-putra-*, elle est secondaire, étant pour ainsi dire greffée sur l'opposition fondamentale *substantif* : *adjectif*. La raison d'être des tatpuruṣa repose, au contraire, justement dans la différence sémantique, tantôt prononcée, tantôt à peine saisissable, existant entre le groupe et le composé (cf. p. ex. allemand *großer Kaufmann* : : *Großkaufmann*, mais d'autre part *große Offensive* : *Großoffensive*). Car aucun déplacement d'ordre syntaxique n'a lieu au moment du passage de (*rā́jnaḥ*) *putráḥ* à (*rāja-*)*putrá-*. Mais une fois qu'on emploie les bahuvrīhi dans des fonctions syntaxiques *secondaires*, comme substantifs (= supports de détermination), surtout comme noms propres etc., ils sont exposés à perdre le contact avec la série productive des bahuvrīhi vivants qui ont conservé la valeur fondamentale primitive. La nuance sémantique, jusqu'ici accessoire, se met en évidence en changeant le rapport du composé au groupe-base. Or au paragraphe précédent (v. p. 48—49) on a vu que le scindement fonctionnel peut, dans des cas favorables, donner origine à une formation productive nouvelle, différant par sa valeur de la série principale. Cela veut dire que les tatpuruṣa peuvent passer, de l'état de variantes sémantiques de bahuvrīhi, à l'état de formes motivées par un procès de dérivation productif. La floraison des tatpuruṣa nominaux, à peine esquissée dans le RV, est un fait bien banal en sanscrit classique. Leur oxytonèse est un effet de polarisation par rapport à la barytonèse variable, mais attachée au premier membre, des bahuvrīhi.

La différenciation entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa semble exister aussi chez les composés dits verbaux (= dont le second membre est un nom déverbatif). C'est ainsi qu'on serait tenté d'expliquer la divergence

de sens entre les simples du type *rúk-* et les seconds membres du type (*puru-*)*rúk-*, à valeur d'adjectif ou de nom d'agent. Ici cependant la répartition de l'accent semble, à première vue, directement opposée à celle qu'on constate chez les composés nominaux. Les composés „exocentriques" comme *puru-rúk* ou *māṁs-pácana-* sont accentués sur le second membre, tandis que ceux à second membre en *-ti- -ta-*, *-na-* (*devá-yukta-*), à sens „endocentrique", offrent l'accentuation du premier membre. Cette différence, à première vue surprenante, découle d'une autre, celle entre les composés sans suffixe et les composés synthétiques (= munis d'un suffixe de composition): *rā́ja putró yásya* > *rā́japutra-*, *deváir yuktāḥ* > > *devā́yukta-*, mais *mā́s pacati* > *māṁspác-ana-*.

A l'époque de l'immobilisation des paradigmes l'accentuation du second membre qui comportait un suffixe de composition, fut arrêtée sur la syllabe radicale parce que le suffixe *impliqué par le procédé de composition* était dépourvu de valeur sémantique. Le second membre fut donc traité comme un nom immotivé. Un *-pácana-* au sens de *coquens*, *-coquus* doit sa barytonèse au fait qu'entre lui et le verbe-base *pacati* s'insère le procès de composition. Il suffit donc d'admettre que la valeur de nom d'agent (adjectif), propre au simple oxyton (**pacaná-*), a été conservée au second membre pour reconnaître que *-pácana-* n'a rien à faire avec le nom d'action simple *pácana-* (substantif neutre) représentant une ramification sémantique de l'adjectif (p. 91).

Les exemples de l'identité *noms d'action simples = noms d'agent au deuxième membre* reposent donc, au moins dans une partie de cas, sur la *différence* d'accent existant entre les dérivés simples et les formes dont le suffixe, devenu synthétique en composition, est dépourvu de valeur sémantique. Plus loin on parlera en détail de l'accent des formes en *-ana-*.

En ce qui concerne spécialement le type très fécond panindo-européen *hasta-grābhá-*, il paraît un dérivé en *o/e* bâti sur le type radical pour mettre en relief la valeur d'adjectif [25]. Les composés correspondants balto-slaves s'expliquent sans difficulté, sans qu'on admette une ancienne accentuation de la syllabe radicale du second membre, tandis que le grec s'accorde au fond avec l'indien (πατροκτόνος mais συφορβός, cf. le chapitre suivant). Le fait que *-a-* (indo-eur. *o/e*) sert à tirer des dérivés destinés à prêter au mot-base composé une valeur adjective, est un fait bien connu par ailleurs. Cf. les exemples de composés oxytons en *-á-* à valeur bahuvrīhi

[25] L'élargissement, à l'aide d'un suffixe de dérivation, du second membre d'un composé, est un fait connu qui n'exige pas de commentaire. Notons cependant qu'au moment même d'un tel élargissement il ne s'agit plus d'un *composé*, mais d'un *dérivé*, la dichotomie fondamentale étant *hastagrābh-á-* et non *hasta-grābhá-*. V. l'alinéa suivant.

cités par Wackernagel II, 1, p. 298 sq., p. ex. *bṛhad-rathá-* „ayant un grand char".

3. L'opposition *bahuvrīhi* : *tatpuruṣa nominaux*, celle des *composés nominaux* et *verbaux*, ne sont pas les seuls facteurs dominant l'accentuation des composés indiens. Le type *hasta-grābhá-* n'est qu'*un* exemple de formations héritées de l'époque préhistorique, représentant *apparemment* des composés, mais n'étant en réalité que des *dérivés* bâtis sur des composés. La différence entre les composés et les dérivés est d'une importance capitale. Dans les premiers la coupe morphologique tombe entre les deux membres, chez les dérivés elle sépare le thème composé et le suffixe.

Les dérivés constituent une source de renouvellement des composés, surtout des bahuvrīhi, en ce sens que la langue tend à remplacer les anciennes formations de bahuvrīhi par des *dérivés à suffixe adjectif*, en soulignant ainsi la valeur adjective des composés en question. P. ex. *catur-akṣ-á-* „ayant quatre yeux", *bṛhad-div-á-* „étant au ciel". Certaines parmi ces formations acquièrent à l'époque historique le caractère de composés, qui se rattachent directement au groupe-base et non plus à un composé-base. Ainsi *catur-akṣ-á-* est bâti directement sur *catvā́ri ákṣī(ṇi)* et non plus sur un **cátur-akṣ-* (inexistant). Par conséquent l'*a* cesse de fonctionner comme *suffixe de dérivation* en devenant un *suffixe de composition* (*synthétique*), c.-à-d. un suffixe impliqué ou entraîné par le procédé de la composition elle-même. La différence entre le *suffixe de dérivation* et le *suffixe de composition* est bien illustrée par des exemples allemands comme *großkönig-lich* (< *Großkönig*, *cf. königlich* < *König*), *kleinstädt-isch* (< *Kleinstadt*, cf. *städtisch* < *Stadt*), mais *blauäug-ig* (< *blaue Augen*), *weißhändig* (< *weiße Hände*) sans que **äugig* ou **händig* soient possibles.

Il importe pour nos buts de tenir compte de l'ancienne structure de ces formations, vu que l'accentuation des *dérivés* vivants et productifs nous paraît désormais transparente. Après l'immobilisation des paradigmes, les dérivés bâtis sur des composés ont dû fixer l'accent sur le suffixe tout comme les dérivés tirés de simples. Il n'en pouvait pas être autrement puisque le procès de dérivation étant postérieur à celui de la composition, la coupe morphologique principale passait entre le thème et le suffixe (*manas-á-*, *caturakṣ-á-*) et non pas entre les deux membres de composé (*catur-akṣa-*). Dans la suite nous nous servirons du terme *dérivés* tout court, au lieu de *dérivés bâtis sur des composés*, sans crainte d'équivoque, puisque nos remarques n'ont trait qu'à la composition.

4. En quatrième lieu il faut envisager l'aspect ambigu de certains composés à premier membre adverbial. Nous ne parlons pas ici de composés du type *sākam-úkṣ-* „croissant ensemble", *viśváto-bāhu-* „ayant des bras partout"; les composés à premier membre prépositionnel (*ánu-patha-* „suivant le chemin") ne nous intéressent pas ici non plus. Il s'agit des

composés à *préverbe* comme *pari-vr̥j-* „écartement", *vi-múc-* „dételage, affranchissement" et, avec une autre valeur, *abhi-śnáth-* „perçant, tuant", *abhi-ṣác-* „suivant, accompagnant"; *ā-vártana-* „arrivée", *vi-sárjana-* „action de répandre", mais *pra-jánana-* „engendrant". Cf. aussi le double sens de *upa-sácana-* „ajouter en versant" (action et agent), *ni-véśana-* „action d'aller se coucher" et „faisant reposer", etc. On peut dire que par leur double valeur les composés à préverbe occupent une place intermédiaire entre les simples et les composés verbaux à premier membre nominal. Les premiers ont généralement une ancienne valeur de noms d'action, les derniers, celle de noms d'agent. Il paraît donc que par leur origine les composés préverbiaux constituent deux groupes différents: l'un plus ancien, à valeur de nom d'agent, hérité de l'époque précédant la fusion („univerbation") de *préverbe* + *verbe*; l'autre plus récent, à valeur de nom d'action, formé *après* cette époque. Les composés du type *vi-sárjana-* „action de répandre", etc., sont en réalité des *dérivés* tirés de verbes composés. P. ex. *sr̥játi* : *sárjana-* (nom d'action) = *visr̥játi* : *visárjana-* (nom d'action). Les formations préverbiales de la couche ancienne se comportent au contraire comme de vrais composés, c.-à-d. présentent au second membre la même valeur sémantique que les composés à premier membre nominal.

5. Remarquons enfin que si les formations avec *a-*, *su-*, *dus-* au premier membre se soustraient souvent aux règles de l'accentuation valables pour les composés, il convient d'en chercher la cause dans le caractère *préfixal* de ces éléments. Il est douteux que *a-* ait jamais été un thème nominal, *su-* et *dus-* ont sans doute cessé de fonctionner comme tels longtemps avant l'époque historique. Il paraît ainsi probable qu'une fois ayant cessé d'être perçues comme des composés, ces formations ont échappé aux changements propres aux vrais composés en conservant l'ancienne accentuation.

Ces constatations préliminaires nous permettent de débrouiller l'enchevêtrement de tendances morphologiques contradictoires dominant le développement de l'accentuation des composés. Il y en a quatre:

a) l'accent recule sur la première syllabe du 2e membre (puis sur le 1er membre), effet indirect de l'immobilisation des paradigmes;

b) l'accent recule sur le 1er membre, effet de la coïncidence de la colonne accentuée des cas moyens de *pad-*, *puru-*, etc., avec la 1re colonne accentuée du 2e membre;

c) l'accent avance sur la dernière syllabe (du thème) du second membre, contre-coup de a), dû à la polarisation *bahuvrīhi* : *tatpuruṣa*;

d) dans certains types la dernière syllabe (du thème) du second membre doit son accentuation au fait qu'il s'agit d'anciens *dérivés* passés au camp des composés.

Il en résulte qu'il faut distinguer entre deux tendances à l'oxytonèse, l'une ancienne (d), imposée par la loi des dérivés, l'autre récente (c) provenant de la différenciation *bahuvrīhi* : *tatpuruṣa*. Ainsi l'oxytonèse de certains types de bahuvrīhi, devenue plutôt obsolète à l'époque classique, s'explique par d), tandis que le phénomène analogue qu'on constate p. ex. chez les composés à second membre adjectif (ainsi AV *tilá-miśra-* „mélangé avec du sésame", mais TS *madhu-miśrá-* „mélangé avec du miel") est un effet de c), les composés à second membre adjectif étant „endocentriques", c.-à-d. des tatpuruṣa et non des bahuvrīhi.

La tendance générale à l'oxytonèse, caractéristique d'après Wackernagel (*Altind. Gr.* II, 1, p. 263) de l'accentuation des composés v. indiens, se révèle ainsi comme une conséquence de facteurs morphologiques différents.

L'accentuation primitive des composés à second membre verbal aussi bien que des composés nominaux, exocentriques et endocentriques, était celle du *second membre*: *l'accent y frappait la même syllabe qu'au simple correspondant.* La fusion de deux mots originairement indépendants avait donc conduit à la suppression de l'accent autonome du premier.

L'accentuation de la première syllabe du second membre est due au recul sous a), déclenché par l'immobilisation des paradigmes et conduisant au scindement accentuel entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa nominaux. Dans ce procès de différenciation formelle, les bahuvrīhi, qui étaient le type de composition vivant, immobilisaient, par opposition aux simples oxytons, l'accent sur la syllabe radicale (initiale) du second membre, cette accentuation constituant, tout comme p. ex. le degré *o* (*L'apophonie* p. 61), une marque additionnelle de la composition. Les résidus oxytons sont représentés par des *tatpuruṣa* nominaux.

L'accentuation du 1er membre s'explique par la chute de la voyelle médiane qui a parfois fait coïncider *la colonne accentuée du premier membre avec la première colonne du deuxième.* Ainsi *puru-rátha-* est devenu **purv-rátha-*, avec l'accentuation de la deuxième colonne comme dans *purú-*.

Le changement du thème *puru-* en **purv-* aux cas faibles et moyens s'est répercuté sur la structure du composé, puisque le thème du premier membre ne représentait qu'une abstraction tirée de l'ensemble du paradigme correspondant. La forme du thème correspondait à celle des cas faibles et moyens, et ce fait, à lui seul, suffirait à démontrer l'ancienne accentuation du second membre [26]. Le changement du thème aux cas moyens et au premier membre de composé a dû être parallèle. Mais une

[26] Cf. à titre d'argument supplémentaire les formes réduites comme v. ind. *gru-* (< *guru-*), *jñu-*, *dru-*, avest. *fšu-* (< *pasu*), grec τρα- < **ktu̯r̥-*, δα- < **dm̥-*, etc.

fois que *puru-rátha-* (= **purv-rátha-*) est perçu comme accentué sur la colonne de *purú-* (thème des cas forts), tout comme **purubhíḥ* a été jusqu'à un certain moment perçu comme un **purv-bhíḥ* accentué sur la deuxième colonne, la coïncidence de la première colonne du second membre avec la dernière colonne du premier est nécessairement suivie, dans toutes les autres conditions, c.-à-d. quand le premier membre n'est pas un monosyllabe ou un thème en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-*, du recul de tous les accents initiaux du second membre sur la syllabe du premier membre, laquelle porte l'accent au simple. On aura donc *mádhu-* + *dhā́rā-* > *mádhu-dhāra-*, *mádhu-* + *prátīka-* > *mádhu-pratīka-*, *mádhu-* + *psáras-* > *mádhu-psaras-* en face de *puru-rátha-* ou *puru-mántu-*; *agni-tápas-* „ardent comme le feu", mais *hári-* + *várpas-* > *hári-varpas-*, *hári-* + *śíprā-* > *hári-śipra-*, etc.

Nous avons ici affaire à une polarisation d'accent (phénomène déjà rencontré dans la dérivation, cf. *ni-cetṛ́-* : *ní-cetṛ-* pour **ni-cétṛ-*). A la place de l'ancienne opposition *tatpuruṣa oxytons* : *bahuvrīhi accentués sur la 1re syllabe du second membre* apparaît un contraste plus marqué entre oxytonèse et accentuation du 1er membre.

La disparition de la voyelle médiane et l'immobilisation des paradigmes, qui s'ensuit, ont donc pour effet de scinder le groupe uniforme des composés primitifs, accentués sur le second membre, en deux groupes accentuant soit le premier soit le deuxième membre, suivant la forme du premier. Ce scindement ne comprend que les composés à accentuation de la première syllabe du second membre (les bahuvrīhi caractérisés).

Le scindement en *pṛthu-śrávas-* et *vásu-śravas-* (< **vasu-śrávas-*), reflète ainsi fidèlement le contraste **pṛthubhíḥ* : *vásubhiḥ*, remplaçant l'oxytonèse jadis uniforme des cas faibles et moyens (**pṛthubhíḥ* : **vasubhíḥ*).

On sait déjà par les déplacements morphologiques de l'accent discutés au paragraphe précédent, que les formes qui pour des raisons sémantiques résistent au remaniement accentuel (formes à fonction secondaire), tendent à *polariser* leur accentuation par rapport à celle des formes renouvelées. C'est ce qui arrive aussi dans le cas des composés. Ceux qui ont développé une fonction secondaire, *substantive*, en se rapprochant ainsi de nouveau du sens fondamental du groupe-base, non seulement gardent l'ancienne accentuation du second membre, mais tendent à la différencier, autant que possible, de l'accentuation des bahuvrīhi en la rejetant vers la colonne finale du composé.

Le mécanisme nous est déjà familier. Par opposition aux composés renouvelés, accentués sur le premier membre, les variantes combinatoires sémantiques d'une part conservent l'ancienne oxytonèse dans *kṣetra-jeṣá-* „conquête du pays" (< *jeṣá-*), *brahma-putrá-* „fils d'un prêtre" ou *rāja-putrá-* „fils du roi" (< *putrá-*), *uda-meghá-* (< *meghá-*), *mahā-vīrá-*

„grand héros" (< *vīrá-*), d'autre part déplacent l'ancien accent de *dhána-*, *jána-*, *piṇḍa-*, *yū́pa-*, *rátha-* dans *mahā-dhaná-* „grand butin", *deva-janá-* „troupe de dieux", *hiraṇya-piṇḍá-* „boule d'or", *aśva-yūpá-* „poteau à cheval", *hiraṇya-rathá-* „chariot (chargé) d'or".

C'est *uniquement l'opposition envers les composés accentués sur la* 1[re] *syllabe du* 2[e] *membre ou sur le premier membre* qui nous permet de comprendre la généralisation de l'oxytonèse chez les tatpuruṣa nominaux. En d'autres mots le déplacement **hiraṇya-rátha-* > *hiraṇya-rathá-* découle de la proportion

rā́ja-putra- : *rāja-putrá-* (conservation de l'ancien accent du second membre) = *híraṇya-ratha-* : *hiraṇya-rathá-* (remplaçant **hiraṇya-rátha-*).

Si les tatpuruṣa nominaux oxytons comme *rāja-putrá-*, *hiraṇya-rathá-*, peu nombreux dans le RV (v. Wackernagel, *o. c.* II, 1, p. 241), s'accroissent d'une manière remarquable dans la langue postérieure, le type oxyton lui-même a été constitué dès l'époque préhistorique.

Jusqu'à la période de la vocalisation de *i̯*, *u̯*, *r*, *n* (**purv-bhíḥ* > *puru-bhíḥ*) les composés bahuvrīhi eux-mêmes ne peuvent pas porter l'accent sur un premier membre thème en *-í-*, *-ú-*, *-ŕ̥-*, *-án-*. La différenciation d'avec les tatpuruṣa nominaux correspondants, qui ont adopté l'accent final, est réalisée par l'accentuation de la syllabe initiale du deuxième membre (type *puru-vī́ra-*). Ainsi: *puru-vī́ra-* (bahuvrīhi): *-vīrá-* (tatpuruṣa) = *puru-rátha-* (bahuvrīhi): *-rathá-* (tatpuruṣa).

Mais l'accentuation initiale du deuxième membre n'a été vivante qu'entre l'époque préhistorique de la chute de la voyelle médiane et celle de la vocalisation de *i̯*, *u̯*, *r*, *n*. Le nombre d'exemples relatifs est donc assez restreint. En dehors de *puru-vī́ra-* les exemples du RV sont *tuvi-grī́va-* „qui a la nuque forte" (*grīvā́-*), *nr̥-médha-* „qui a la sagesse d'un homme", *puru-rū́pa-* „qui a de nombreuses formes ou couleurs". Après le passage **puru̯-bhíḥ* (**purv-bhíḥ*) > *purúbhiḥ* l'accentuation d'un *-i-*, *-u-*, *-r̥-*, *-n̥-* du premier membre, devenue admissible, évince l'accentuation du second membre, laquelle ne se conserve que dans des résidus lexicaux. Cf. p. ex. les bahuvrīhi rigvédiques *agní-dūta-*, *agní-bhrājas-*, *agní-rūpa-*, *agní-hotr̥-* avec accentuation normale et vivante, en face de *agni-tápas-*, *agni-śrī́-* conservant l'accentuation archaïque.

Il est clair que ces mouvements d'accent sont propres uniquement aux composés qui ne sont pas munis d'un suffixe de dérivation (= qui ne sont pas des dérivés).

Mais les bahuvrīhi et les composés exocentriques en général connaissent des suffixes synthétiques ou suffixes de composition (*samāsānta*). Par opposition à ceux qui sont employés dans les tatpuruṣa déverbatifs, ils ont un caractère de suffixes *secondaires*. Les samāsānta les plus importants (*-ka-*, *-i-*, *-ya-*, *-a-*) datent de l'époque de la langue-mère. L'accent des

bahuvrīhi élargis de ces éléments s'accorde avec celui des bahuvrīhi sans samāsānta. Ces suffixes n'exercent donc pas sur l'accentuation des composés l'influence caractéristique des suffixes de composition primaires. Les samāsānta étaient, avant l'immobilisation des paradigmes, des suffixes dont l'adjonction ne touchait en rien l'accent propre du thème-base. L'accent fut immobilisé d'abord sur le thème du second membre. Ensuite les composés à samāsānta ont déplacé l'accent sur le premier membre, parce que l'accentuation du deuxième, avant de se fixer sur la première syllabe, était *individuelle* et *indépendante* du *samāsānta*; elle n'était pas conditionnée par le suffixe de composition comme chez les tatpuruṣa déverbatifs. Les composés à samāsānta ont donc été traités comme les bahuvrīhi sans suffixe.

Pour ce qui est spécialement des bahuvrīhi à samāsānta *-a-*, il faut les distinguer des *dérivés* en *-á-* (accentué). Une forme telle que *bhūri-akṣ-á-* „ayant de nombreux yeux", dérivé de **bhūri-akṣ(i)-*, représente par conséquent, en tant que composé, un type plus récent que *śatá-dur-a-* „ayant cent portes". Il y a du reste aussi un petit nombre de composés à samāsānta *-yà-*, c.-à-d. en *-iya-*, provenant d'anciens dérivés (*-iyá-* > *-iya-* p. 68), p. ex. *dīrgha-jihv-iya-* „à langue allongée". Ce sont ces dérivés en *-é/ó-*, *-(i)i̯é/ó-* plutôt, non pas les composés synthétiques hérités à *-(i̯i̯)e/o-* atone, tout comme dans la composition nominale balto-slave.

Le remplacement des anciens bahuvrīhi par les dérivés, p. ex. en *-a-*, est une occasion de scindements accentuels prenant un sens opposé à la différence courante entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa. Ainsi p. ex. *śrutá-sena-*, ancien bahuvrīhi, remplacé en fonction primaire par le dérivé *śruta-sená-*, se maintient comme nom propre.

Le modèle des bahuvrīhi est suivi d'abord par les composés à premier membre prépositionnel. En ce qui concerne l'accentuation ils se comportent exactement comme les bahuvrīhi, dont ils partagent d'ailleurs et le caractère adjectif et les suffixes de composition. Les composés prépositionnels sont accentués:

1) sur le premier membre: *áti-avi-* „coulant par-dessus la laine", *ápathi-* „se trouvant sur le chemin", *abhí-dyu-* „tendant vers le ciel";

2) sur la dernière syllabe du deuxième membre: *upa-kakṣá-* „allant jusqu'aux aisselles", *api-karṇá-* „se trouvant près de l'oreille", *anu-kāmá-* „conforme au désir", tous des *dérivés* en *-á-* (suffixe adjectif).

Parmi les tatpuruṣa à deuxième membre *adjectif*[27] les composés avec *puru-* sont toujours accentués sur le deuxième membre: *puru-dasmá-* „très fort", *puru-priyá-* „bien-aimé", *puru-mandrá-* „qui réjouit beau-

[27] Accentuation normale en védique: celle du premier membre. Accentuation normale chez les grammairiens: oxytonèse. V. infra.

coup", *puru-ścandrá-* „très luisant". L'accentuation du second membre (*dasmá-*, *priyá-*, *mandrá-*, *ścandrá-*) semble conservée; mais les composés à deuxième membre adjectif ne distinguant pas entre les sens endocentrique et exocentrique, ils montrent une tendance palpable à adopter l'oxytonèse propre aux tatpuruṣa nominaux.

On sait que l'accentuation des composés avec second membre en *-ta-*, (*-na-*), *-ti-* se distingue de celle de tous les autres tatpuruṣa verbaux. Mais le fait qu'autrement que les composés dits synthétiques les types *devá-yukta-* „attelé par les dieux", *índra-hūti-* „invocation d'I." ont fait reculer l'accent sur le premier membre, prouve simplement que *-ta-*, *-ti-* n'étaient pas des suffixes synthétiques. C.-à-d. les types en question étaient bâtis (du moins à l'époque du recul) sur les groupes nominaux *deváir yuktáḥ*, *índrasya hūtíḥ*, non sur les groupes verbaux *deváir yujyate*, *índram huve*. Ils étaient donc 1) originairement accentués sur le deuxième membre; 2) puis, après l'immobilisation des paradigmes, sur le premier membre. Sont dus à la règle de répartition d'accent en fonction du thème du premier membre: *agni-taptá-* „allumé par le feu", *agni-dagdhá-* „brûlé par le feu", *agni-ṣvāttá-* „consumé par le feu"; *ari-gūrtá-*, *ari-ṣṭutá-* „célébré par un étranger"; *kavi-(pra)śastá-* „célébré par les sages"; *pitṛ̥-vittá-* „acquis par les pères"; *vibhva-taṣṭá-* „créé par V.", sans parler des exemples avec *puru-(gūrtá-* etc.); *pṛ̥t-suti-* „stimulation à la lutte". Si *uru-kṣiti-* a le sens „résidence vaste, commode", il est un tatpuruṣa nominal et n'appartient pas ici; de même *ṛ̥ju-nīti-* „juste direction ou conduite".

Ici encore, après la vocalisation de *i̯*, *u̯*, *r*, *n*, l'accentuation du premier membre est devenue possible: *agní-dagdha-* „brûlé par le feu", *mātṛ̥́-mṛ̥ṣṭa-* „orné par la mère".

Les motifs de la conservation partielle de l'ancienne accentuation du second membre ont été mis en lumière par Z. Ŗysiewicz *Un archaïsme de l'accentuation védique* 1948 (Mémoires de la Commission Orientaliste de l'Académie Polonaise, n° 37). Cf. surtout le chapitre III de ce mémoire, traitant de la valeur lexicale des archaïsmes. Pour des causes différentes, de nature sémantique ou stylistique, certaines formes se sont détachées des séries productives et n'ont pas dans la suite participé aux renouvellements morphologiques. Tout en confirmant ce principe, le mémoire de Z. Ŗysiewicz illustre en même temps les difficultés qu'on éprouve à vouloir expliquer tel ou tel autre cas individuel.

Il convient maintenant de passer en revue les formations qui ont conservé l'ancienne accentuation (c.-à-d. celle du deuxième membre) en dehors de l'action des premiers membres monosyllabiques ou terminés en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ̥́-*, *-án̥-*.

Après *a-*, *su-*, *dus-* l'accentuation du second membre des bahuvrīhi est en général maintenue. En effet ces éléments ne représentaient pas

ou ne représentaient plus des thèmes nominaux, dont le paradigme réarrangé invitât à reporter l'accent en arrière, sur le premier membre. Le problème ne consiste donc que dans l'explication du choix de la syllabe accentuée du deuxième membre. Pour *su-*, *dus-* c'est en général, suivant notre théorie, la même syllabe qu'au simple correspondant (v. p. 74): *su-áśva-*, *su-pāṇi-*, *su-hásta-*; cf. aussi les nombreux exemples de thèmes en *-as-* ou *-man-*: *su-śrávas-*, *dur-ṇā́man-*. D'autre part il y a les *dérivés* oxytons, surtout pour les thèmes en *-ă-* (*-a-* étant un suffixe adjectif largement employé), comme *su-hiraṇyá-* (< *híraṇya-*), *su-iṣú-* „ayant de bonnes flèches", etc.

Il va sans dire que ces *dérivés* étant en train d'évincer les anciens composés, représentent une couche plus récente. Ainsi le AV a *su-phalá-* et *su-bandhú-* en face du *su-phála-* et *su-bándhu-* du RV. Le RV lui-même emploie 5 fois *su-śiprá-* à côté de deux exemples de *su-śípra-* (< *śíprā-* „lèvre").

Chez les bahuvrīhi en *a(n)-* privatif, par contre, les dérivés oxytons l'ont emporté sur les composés dès avant l'époque littéraire. L'oxytonèse est la norme dans le RV: *a-phalá-* < *phála-*, *a-bandhú-* < *bándhu-*, *anenás-* < *énas-*. L'unique exception est *a-śéṣas-* „sans descendants" < *śéṣas-*, tandis que AV *a-bhrā́tr̥-* correspond à un *a-bhrātŕ̥-* du RV (simple: *bhrā́tr̥-*). Dans AV *a-jā́ni-* (< *jáni-* „femme") la vr̥ddhi a sans doute contribué au maintien d'une accentuation archaïque.

D'autre part on a *a-vī́ra-* (< *vīrá-*) et *su-gándhi-* (à côté de *su-gandhí-*, *gandhá-*), dans lesquels la valeur exocentrique est soulignée par la barytonèse du deuxième membre [28].

Dans la langue classique l'oxytonèse est de règle pour tous les trois préfixes, les exceptions signalées par Wackernagel p. 295 mises à part.

Le préfixe *sa-* „avec, muni de" est à *a(n)-* ce que *su-* est à *dus-*. P. ex. *sa-práthas-* „ayant une grande étendue", *sa-bā́dhas-* „plein d'insistance". Cf. aussi *sam-* p. ex. dans *sam-mātŕ̥-* „ayant la même mère".

A tous ces préfixes il faut encore ajouter certains éléments identiques aux préverbes (ou aux prépositions), mais jouant le rôle de déterminant-épithète du second membre, comme *abhi-ṣeṇá-* „dont les projectiles sont dirigés contre" (< *sénā-*) ou *vi-śikhá-* „dépourvu de cheveux".

Les composés avec *tuvi-* méritent aussi d'être mentionnés ici, puisque *tuvi-* n'existe pas comme mot autonome (*tuvi-mātrá-* „qui assigne beaucoup", *tuvi-ṣvaṇás-* „qui fait un bruit puissant").

Dans tous ces cas les bahuvrīhi ont conservé leur accentuation primitive, celle du second membre, à moins qu'on n'ait affaire à des dérivés oxytons.

---

[28] Nous croyons devoir donner raison, contre Wackernagel (p. 295 note), à Pāṇini, qui considère *a-jára-*, *a-mítra-*, *a-mŕ̥ta-* comme des bahuvrīhi.

Les thèmes des noms de nombre *deux* et *trois* (*dvi-*, *tri-*) sont en même temps des monosyllabes et des thèmes en *-í-* (accentué). A ce double titre ils sont inaccentués dans plus de trente exemples du RV. Trois composés (*dví-śavas-* „qui a (ou donne) une double force", *trí-ambaka-* „ayant trois mères", *trí-āśir-* „qui contient trois additions") sont les précurseurs de l'accentuation récente, laquelle ne tient aucun compte de l'aspect spécial du premier membre. Cf. RV *dvi-pád-* „qui a deux pieds", *tri-mūrdhán-* „à trois têtes", mais AV *dví-pad-*, *dví-mūrdhan-*; AV *tri-śīrṣáṇ-*: ŚB *trí-śīrṣaṇ-*.

Là où dans le RV le second membre est accentué, l'accent s'accorde en général avec celui du simple, excepté *tri-kaśá-* (< *káśā-*) „muni de trois fléaux", *tri-pastyá-* (< *pastíya-*) „qui a trois résidences", *tri-pājasyá-* (< *pājasíya-*) „qui a trois ventres", *tri-bandhú-* (< *bándhu-*) „qui a un triple rapport", *tri-vandhurá-* (< *vandhúra-*) „à trois sièges", *tri-ṣadhasthá-* (< *sadhástha-*) „à trois sièges", *tri-anīká-* (< *ánīka-*) „qui a trois faces", *tri-udhán-* (< *ū́dhan-*) „qui a trois pis". Dans tous ces cas on a de nouveau affaire à des *dérivés*. Mais la possibilité que parfois le composé conserve une accentuation plus archaïque du simple n'est pas exclue (ainsi **pastyá-*, **pājasyá-* v. p. 68).

Il est clair que l'oxytonèse, qui est la marque caractéristique des dérivés, n'est pas bornée aux bahuvrīhi à premier membre monosyllabique ou en *-í-*, *-ú-*, *-ŕ̥-*, *-án-*. On rencontre donc dans le RV les dérivés *vadhri-aśvá-* „qui a des chevaux châtrés", *vŕ̥ṣaṇ-aśvá-* „dont les chevaux sont des étalons", à côté de bahuvrīhi normaux comme *hári-aśva-* et même *āśú-aśva-*. Cf. en outre *mahā-kulá-* „dont le nid (= la famille) est noble" < < *kúla-*, *mahā-gayá-* „qui a un grand ménage" < *gáya-*, *puro-rathá-* „dont le char devance les autres" < *rátha-*, *br̥had-rathá-* „qui a un grand chariot" à côté de *br̥hád-ratha-* (peut-être nom propre), *vr̥ṣa-śiprá-* „ayant les lèvres d'un taureau", *hiri-śiprá-* „à visière d'or" < *śíprā-*. Wackernagel p. 298 souligne l'opposition entre ces bahuvrīhi et les simples correspondants, qui sont barytons.

Quant aux tatpuruṣa nominaux à second membre substantif, leur emploi en indo-européen a été plus restreint que celui des bahuvrīhi. Il paraît probable que la valeur endocentrique n'était liée d'une façon permanente qu'à certains types de composés. Pour l'indien Wackernagel p. 263 relève les trois groupes avec *-pati-* et *-mās(a)-* au second membre et avec *pra-* au premier. Il en rapproche les composés grecs avec προ- portant l'accentuation récessive, et got. *hunda-fadi-* supposant un **χundá-fađi-* préhistorique. L'hypothèse de Wackernagel nous paraît pleinement justifiée à cause du caractère même des tatpuruṣa nominaux, lesquels par opposition aux bahuvrīhi ne sont pas formés pour des buts syntaxiques, mais uniquement sémantiques (v. ci-dessus p. 70). Dans la mesure

où ces composés ont existé dans la langue-mère, ils ont pris part au grand déplacement de l'accent et au scindement accentuel qui en résulta. Il y aura donc des tatpuruṣa nominaux accentués sur le premier membre, plus anciens que les tatpuruṣa oxytons représentant, par leur origine, une ramification sémantique des bahuvrīhi, devenue autonome grâce à la polarisation de l'accent. La couche récente devient productive de sorte que les anciens tatpuruṣa accentués sur le premier membre suivent le nouveau modèle en adoptant l'oxytonèse. Ce développement est surtout clair dans les composés en *-pati-*.

Dans le RV ces composés sont accentués sur le premier membre (22 exemples avec *-pati-*, 10 exemples avec *-patnī-*), p. ex. *gṛhá-pati-* „maître de la maison", *prajā́-pati-* „maître des créatures", *súvar-pati-* „maître de la lumière". Le second membre porte l'accent, sur la première syllabe (*páti-*, *pátnī-*), dans *rayi-páti-*, *nṛ-páti-*, *viś-páti-*; *sa-pátnī-*, *su-pátnī-*, *nṛ-pátnī-*, *viś-pátnī-*, lesquels sont tous réguliers en vue de ce qui a été dit plus haut à propos des thèmes monosyllabiques ou en *-í-*, *-ṛ́-* et des préfixes *sa-*, *su-*. Exception unique: *vasu-pátnī-* (1 fois) malgré *vásu-pati-* (15 f.).

Les premières traces de l'oxytonèse apparaissent dès le AV dans *apsarā-patí-* et *vrāja-patí-* (RV *vrājá-pati-*). Pour l'extension ultérieure de *-patí-* cf. Wackernagel p. 264—265.

Les composés avec *pra-* au premier membre sont représentés par *prá-pada-*, *prá-uga-*, *prá-napāt-*, etc.

Il y a dans le texte du RV une vingtaine d'autres tatpuruṣa accentués sur le premier membre, dont six avec *-yātu-*. Il n'est pas possible de décider pour chaque cas particulier, s'il s'agit d'un tatpuruṣa du type ancien, comparable aux composés en *-pati-*, ou d'un bahuvrīhi devenu endocentrique par suite d'un changement de sens. Mais puisque à aucun moment de l'évolution les tatpuruṣa nominaux n'étaient inexistants dans le système de la langue, il est permis d'admettre avec Wackernagel un certain fonds de tatpuruṣa hérités, accentués sur le premier membre, survivant en face de la masse toujours croissante de tatpuruṣa oxytons opposés aux bahuvrīhi, p. ex. *hiraṇya-piṇḍá-* „boule d'or" (< *píṇḍa-*), *indra-senā́-* „projectile d'I." (< *sénā-*), *uda-meghá-* (< *meghá-*), *brahma-jāyā́-* „épouse d'un b." (< *jāyā́-*).

Les composés comme *uru-ájra-* „vaste plaine" (< *ájra-*), *mṛtyu-bándhu-* „compagnon de la mort" (< *bándhu-*) seraient aux tatpuruṣa accentués sur le *premier* membre dans le même rapport que les bahuvrīhi avec *-ú-* (au premier membre), au type normal.

Les tatpuruṣa avec *a-*, *su-*, *dus-* offrent, tout comme les bahuvrīhi, des flottements considérables: *a-vidhavā́-* „qui n'est pas veuve"; *su-tīrthá-* „bon gué", *su-vasaná-* „bon vêtement", *su-vī́ra-* „héros", *sú-hotṛ-* „un

bon h."; *dur-mitrá-* = *a-mitra-* „ennemi", *duchúnā-* (< *śuná-*) „malheur".

Chez les tatpuruṣa à deuxième membre adjectif il y a le même flottement d'accentuation après *a-*, *su-*, *dus-*. Cf. *an-āśú-* „non rapide, lent", *a-citrá-* „méconnaissable", *a-vadhrá-* „indestructible", *a-viprá-* „non excité", *a-śrīrá-* „laid", *an-ugrá-* „faible", *a-yajñiyá-* (mais ŚB *á-yajñiya-*), en face de *á-martya-* et quelques autres exemples oxytons isolés. Mais la règle générale c'est l'accentuation de la particule privative: *á-kavāri-*, *á-kharva-*, *á-chidra-*, *á-jasra-*, *á-devayu-*, etc. De même *sú-bhadra-* „splendide", *sú-vipra-* „très inspiré", mais *su-āyasá-* „en bon bronze", *su-prácetas* „très sage", *su-prajāvat-* „riche en descendants", *su-ścandrá-* „d'un bel éclat", *su-śéva-* „très attaché, favorable"; *duḥ-śéva-* „envieux".

Dans la langue classique l'oxytonèse des tatpuruṣa adjectifs semble avoir gagné du terrain (Wackernagel p. 239). Or il n'est pas surprenant qu'elle ait apparu aux grammairiens hindous comme régulière. Une fois que s'était constituée la catégorie des tatpuruṣa substantifs, motivés par leur opposition aux bahuvrīhi accentués sur le premier membre, au fur et à mesure que cette opposition, par suite de l'élimination ou l'isolement sémantique des bahuvrīhi à deuxième membre accentué et des tatpuruṣa à accentuation du premier membre, devenait de plus en plus prononcée, les autres composés à valeur endocentrique tendaient à s'y conformer. Chez les tatpuruṣa adjectifs la valeur endocentrique n'était pas motivée, comme chez les tatpuruṣa substantifs, par l'opposition à une catégorie exocentrique correspondante. Ayant d'avance un sens adjectif, ils n'étaient pas sujets à une „mutation" de sens comme les composés substantifs. C'est justement la raison pourquoi l'oxytonèse, originaire chez ces derniers, n'a envahi les tatpuruṣa adjectifs qu'à l'époque postvédique.

Mais dans le tableau transparent de l'évolution accentuelle des composés les formations avec *a-*, *su-*, *dus-* au premier membre apportent une certaine complication [29]. Il y a une tendance nette à faire les tatpuruṣa accentuer le préfixe et d'autre part à rétrécir de plus en plus le choix de l'accent chez les bahuvrīhi en le limitant finalement à la dernière colonne. Le développement est ainsi dans une large mesure contraire à celui qu'on constate chez les composés à premier membre nominal. Nous disons „dans une large mesure" et non „complètement", parce que les tatpuruṣa qui entrent en ligne de compte ici sont surtout des tatpuruṣa adjectifs. Ainsi p. ex. parmi les formes avec *a*(*n*) les tatpuruṣa substantifs ne sont qu'exceptionnels.

---

[29] Comme du reste aussi d'autres composés comportant un premier membre adverbial et mi-préfixal. Mais *a*(*n*)-, *su-*, *dus-* sont de beaucoup plus fréquents que les autres.

L'accentuation de *a-*, *su-*, *dus-* a dû commencer dans un groupe bien connu de noms déverbatifs en *-na-* *-ta-*, *-ti-*, qui accentuaient toujours un préfixe (verbal) précédent. Ils ont été suivis par d'autres adjectifs et enfin par des substantifs dans la mesure où il s'agissait de valeur *endocentrique*. L'accentuation résiduaire du 2ᵉ membre, dévolue aux bahuvrīhi, tend à se fixer sur la dernière syllabe, en accord avec la loi de polarisation. On pourrait donc, à la rigueur, se passer du concept introduit plus haut (p. 79) de „dérivés oxytons" bâtis sur les „composés" en *an-*, *su-*, *dus-*.

L'état archaïque c'est sans doute le maintien de l'accentuation du deuxième membre. Le degré réduit de *a*(*n*)- < **ne*, *su-* < **esu*, *dus-* <**deus* ou **dous* à lui seul en est un témoignage. A l'époque du recul les composés avec *a*(*n*)-, *su-*, *dus-* restent à l'écart par suite du caractère monosyllabique et non-autonome de ces éléments. Mais la différence entre les valeurs bahuvrīhi et tatpuruṣa invite à introduire, à l'intérieur du membre accentué et sur le modèle des vrais composés (v. ci-dessus), une distinction entre l'oxytonèse, exprimant la valeur endocentrique, et la barytonèse, signe de valeur exocentrique. Cette première opposition donnait par conséquent **a-mitrá-* „non-amitié, inimitié": *a-mitra-* „ennemi".

Plus tard l'accent est retiré sur *a*(*n*)-, *su-*, *dus-*. La langue profite du renouvellement pour assigner à la forme nouvelle la fonction endocentrique et rejeter, par polarisation, l'accent de la forme ancienne, limitée à la fonction exocentrique, vers la fin du mot. L'effet de ce scindement c'est la généralisation, d'abord chez les bahuvrīhi opposés à des tatpuruṣa correspondants, de l'oxytonèse. D'où la répartition définitive: tatpuruṣa (surtout adjectifs) accentués sur *a*(*n*)-, *su-*, *dus-*, bahuvrīhi accentués sur la colonne finale.

Les étapes successives de ce développement sont amplement attestées pour *a*(*n*)- dans la langue du RV. On y trouve les restes de bahuvrīhi accentués sur la première syllabe du second membre (*a-jára-*, *a-mítra-*, *a-mṛ́ta-*, *a-vī́ra-*) et des bahuvrīhi oxytons représentant les résidus de la couche primitive et en même temps les formes procédant du développement final. On y trouve aussi une couche passagère de bahuvrīhi à accentuation récessive: *á-gu-* „sans vaches", *á-gopa-* „n'ayant pas de pâtre", *á-jñās-* „sans parents", *á-dyu-* „sans clarté", *á-pūrvya-* „sans précédent", *á-prajā-* „sans descendants", *á-brahman-* „sans prière", *á-bhaya-* „sans danger", *á-mṛtyu-* „immortel", *á-śiśu-* „sans enfants", *á-śrama-* (à côté de *a-śramá-*) „sans fatigue", *á-haviṣ-* „sans libation"; *án-āgas-* (mais AV *an-āgás-*) „sans faute", *án-āpi-* „sans ami"; cf. aussi *dúr-āśir-* „mal mélangé". — Chez les tatpuruṣa aussi la langue du RV embrasse côte à côte les anciennes formes accentuées sur le second membre et les formes nouvelles accentuées sur le préfixe (pour les exemples v. plus haut).

Schéma du développement accentuel des composés nominaux avec *a*(*n*)-
(*su*-, *dus*-)

	tatpuruṣa	bahuvrīhi opposés aux tatpuruṣa	bahuvrīhi indépendants
1. étape	conservation de la place de l'accent(mob.) du simple		
2. étape	conservation de la place de l'accent du simple	barytonèse du second membre par opposition aux tatpuruṣa oxytons	barytonèse du second membre
3. étape	accentuation récessive	oxytonèse par opposition aux tatpuruṣa	accentuation récessive (passagère)
Réarrangement historique	„	„	oxytonèse

Dans les composés *a*-, *su*-, *dus*- plus second membre en -*ti*- la différenciation entre les tatpuruṣa et les bahuvrīhi n'a commencé qu'assez tard. Dans le RV l'accentuation de *a*(*n*)- est constante et indépendante de la valeur endocentrique ou exocentrique du composé en -*ti*-. Dans les composés du type *ákṣiti*- „impérissable" le sens exocentrique est par conséquent de provenance tardive. Dans les types *súmiti*- „érection (d'une statue)" et *su-rātí*- „ayant de beaux dons" une différenciation est déjà sensible: tous les bahuvrīhi portent l'accent sur le second membre, tandis qu'à côté de tatpuruṣa oxytons, représentant des archaïsmes, on rencontre *súmiti*-, *súṣuti*- et *súśiṣṭi*- (pour *súnīti*- et *sunītí*- les deux valeurs sont attestées). Le préfixe *dus*- est encore atone; on a à peine 1 exemple de *dúṣ*- dans *dúṣṭuti*- „mauvaise louange" (en face de *duṣṭutí*- 2 f. avec le même sens).

En résumant on peut dire que l'évolution de l'accent des composés nominaux bahuvrīhi est déterminée par les deux reculs, dont l'importance pour l'histoire de la composition paraît suffisamment claire: 1) un recul général sur la 1re syllabe du 2e membre, puis sur le 1er membre, déclenché par l'immobilisation des paradigmes nominaux; les composés à premier membre monosyllabique ou en -*í*-, -*ú*-, -*ŕ̥*-, -*án*- échappent à cette dernière transformation; 2) un recul postérieur, dû surtout à la vocalisation de *i̯*, *u̯*, *r*, *n*, et s'étendant sur les exceptions du premier.

La différence entre les résultats finals auxquels aboutissent d'un côté les composés avec *a*(*n*)-, *su*-, *dus*-, les composés à premier membre nominal de l'autre, s'explique essentiellement par la circonstance que ces

derniers supposent, comme base de dérivation, des *groupes de mots*, qui n'existent pas dans le cas des composés avec *a(n)-*, *su-*, *dus-*.

Parmi les tatpuruṣa verbaux les composés à second membre en *-ta-*, *-na-*, *-ti-* occupent une place spéciale. V. p. 78 [30].

Dans la langue classique l'accentuation du premier membre a dans une large mesure cédé la place à l'oxytonèse (Wackernagel 228—229). On se trouve ici en présence du même développement que chez les tatpuruṣa adjectifs: les composés endocentriques indépendants suivent l'évolution accentuelle des endocentriques opposés aux bahuvrīhi correspondants (c.-à-d. des tatpuruṣa substantifs). Notons toutefois que dans la catégorie sémantique la plus fréquente, bâtie sur *l'instrumental + adjectif verbal à sens passif* (type *vájra-hata-*), l'accentuation archaïque s'est conservée.

Conformément à ce qui a été dit du développement des composés avec *a(n)-*, *su-*, *dus-* au premier membre, l'accentuation de ces éléments est de règle chez les composés en *-ta-*. Mais l'état ancien est attesté par les résidus *an-āśastá-*, *a-praśastá-* „non louable", *dur-itá-* (substantivé) „mauvaise fortune, adversité", *sūktá-* (substantif et adjectif), *dur-uktá-* (substantivé) „mauvaises paroles", *su-kr̥tá-* (substantif) à côté de *sú-kr̥ta-* (adjectif), *duṣ-kr̥tá-* (substantif) „méfait", *su-jātá-* à côté de *sú-jāta-* „bien né", *subaddhá-* „bien lié". Dans plusieurs exemples la valeur substantive est le motif immédiat du maintien de l'ancienne place de l'accent. C'est justement ce changement de valeur (adjectif > substantif), qui a détaché les formes en question de la série normale, productive, des dérivés en *-ta-*, et les a empêchées de partager le renouvellement formel, c.-à-d. de reporter l'accent en arrière.

Mais il y a quelques cas de barytonèse du second membre: *a-cítta-* „inconcevable", *a-tū́rta-* „qu'on ne peut surpasser". On se demande si ce ne sont pas, tout comme *a-mŕ̥ta-*, des bahuvrīhi bâtis sur les neutres *cittá-* „observation, idée, intellect" et **tūrtá-* (substantif neutre inattesté). Mais il y a de l'autre côté la possibilité de considérer cette accentuation comme une étape intermédiaire entre l'oxytonèse (du simple) et l'accentuation du préfixe, tout comme dans les composés bahuvrīhi.

Il est intéressant de noter que l'action combinée des résidus oxytons et de l'oxytonèse des tatpuruṣa motivés (c.-à-d. des tatpuruṣa substantifs s'opposant à des bahuvrīhi) l'emporte à la longue sur l'accentuation du premier membre, après *su-* aussi bien qu'après d'autres éléments adverbiaux (Wackernagel 226—227).

Enfin les formations en *-ta-* munies de préverbe conservent l'accentuation de ce dernier en langue classique. La même tendance conser-

[30] C'étaient en réalité des tatpuruṣa non verbaux, mais nominaux.

vatrice se constate chez les composés en *-ti-*. Quelques exceptions isolées comme *ā-sakti-* „poursuite" ou *ā-suti-* „breuvage; excitation" peuvent être considérées comme des formes dérivées de verbes composés, d'autant plus que les simples correspondants *sakti-*, *sūti-* ne sont pas attestés. Mais peut-être est-ce une accentuation archaïque qui s'explique par le monosyllabisme du préverbe.

Chez les composés en *-ti-* l'oxytonèse se rencontre aussi dans les cas connus, après *urú-*, *ṛjú-*, *pṛt-* en face d'exemples très nombreux accentués sur le premier membre, tandis qu'au contraire la langue classique généralise l'oxytonèse après un premier membre nominal. L'accentuation des formes avec *a(n)-*, *su-*, *dus-* suit le sens inverse. En sanscrit elles finissent par être toujours accentuées, mais dans le RV il n'y a pour *su-* que trois exemples: *sú-miti-*, *sú-śiṣṭi-* et *sú-ṣuti-*. On y constate un flottement dans *sú-nīti-* : *su-nītí-*, et *dú(ṣ)-ṣṭuti-* : *du(ṣ)-ṣṭutí-*, tandis que dans une douzaine de cas l'accent du simple est maintenu, ainsi dans *su-matí-*, *dur-matí-*, *su-śákti-*, *su-práṇīti-*, etc.

Tous les autres tatpuruṣa verbaux portent l'accent sur le membre final. Il s'agit surtout de noms d'*agent* formés à l'aide des suffixes de composition zéro ou *-t*, *-a-*, *-ana-*, *-i-*, *-in-*, *-man-*, *-van-*. L'emploi d'autres suffixes est tout à fait sporadique ou lié à des conditions spéciales. Mais aucune des formations respectives n'échappe à la règle générale de l'accentuation du second membre. Parmi les noms d'*action* restreints à l'emploi en composition les plus importants sont ceux en *-(t)ya-*, *-(t)yā-* et *-(a)tha-*.

Exemples (d'après Wackernagel): *havir-ád-* „mangeant l'offrande", *jyotiṣ-kṛ́-t-* „produisant la lumière", *go-ghn-á-* „tuant les bestiaux", *amitra-dámbh-ana-* „endommageant les ennemis", *tuvi-gr-í-* „dévorant beaucoup", *vrata-cār-ín-* „ambulant suivant les prescriptions religieuses", *āśu-hé-man-* „poussant vite", *bhūri-dā́-van-* „donnant beaucoup"; *havir-ád-ya-* „action de manger l'offrande", *vṛtra-há-t-ya-* „combat avec V.", *deva-yaj-yā́-* „adoration des dieux", *muṣṭi-ha-t-yā́-* „pugilat", *putra-kṛ-thá-* „procréation d'enfants".

Ces composés sont *synthétiques* (Wackernagel p. 174), c.-à-d. formés à l'aide d'un suffixe de composition. Le procédé synthétique de la composition implique ici une suffixation *primaire*, le composé étant bâti sur un groupe-base *nom (ou adverbe) + verbe personnel*. Le fait que le suffixe est impliqué et découle de façon mécanique du procès de la composition, a une influence décisive sur l'accentuation. D'une part le suffixe n'étant pas autonome (comme chez les dérivés), le composé ne subit pas, après l'immobilisation des paradigmes, le sort des dérivés vivants, c.-à-d. n'adopte pas l'oxytonèse. De l'autre côté, l'accent étant lié au suffixe de composition et non pas au second membre, il n'a pas été reporté sur le premier (d'après le modèle des composés nominaux). De cette façon les tatpuruṣa

verbaux se distinguent, par leur accentuation, et des composés nominaux et des dérivés.

La raison de la différence entre l'accentuation *canó-hita-*, *hásta-cyuta-*, etc., d'une part, celle de *havir-ád-*, *go-ghná-*, etc., de l'autre, obscure d'après Wackernagel p. 215, paraît désormais claire: c'est la différence entre les composés purs et les composés synthétiques, dont l'accentuation est conditionnée par un suffixe de composition. Si à l'époque historique *devá-yukta-* ne s'appuie plus sur *deváir yuktáḥ*, mais sur *deváir yujyate* etc., ce déplacement du rapport entre groupe-base et dérivé a eu lieu *après* l'immobilisation des paradigmes et après le recul de l'accent chez les composés purs.

Mais il y a des exceptions, parmi lesquelles les formes avec *a(n)-* privatif sont les plus importantes. P. ex. *á-kra-* „inactif", *á-suṣvi-* „ne pressurant pas le soma", *á-duṣkr̥t-* „n'agissant pas mal", *á-paścāddaghvan-* „ne restant pas en arrière". Il faut sans doute y voir l'influence des tatpuruṣa *adjectifs*, qui au cours de leur évolution accentuelle tendent à fixer l'accent sur la particule privative (v. plus haut p. 82). Cette explication est indirectement confirmée par *a-júr-* „non vieillissant" ou *a-cít-* „non raisonnable", dont les seconds membres isolés n'ont pas une valeur adjective. Quant à *a-jára-* „non vieillissant" (*a-kṣára-* „intarissable", *a-dábha-* „ne trompant pas") nous les regardons, avec Pāṇini et contre Wackernagel, comme des bahuvrīhi (p. 79 note).

Etant donné cette action analogique des tatpuruṣa adjectifs, il est clair que les exemples oxytons comme *a-tr̥pá-* „non satisfait", *a-vadhá-* „invulnérable", *a-vr̥dhá-* „ne réconfortant pas", *a-paśyá-* „ne voyant pas", *a-sunvá-* „ne pressurant pas le soma", *a-rājín-* „qui ne brille pas", *a-jarayú-* „non vieillissant", *an-āmayitnú-* „ne faisant pas malade, guérissant" (le type *a-yoddhŕ̥-* „qui ne combat pas" est resté oxyton pendant toute l'époque védique) continuent une accentuation archaïque, d'autant plus que dans la langue classique l'emploi de l'oxytonèse est réservé à une catégorie sémantique particulière (*a-pacá-* „ne sachant pas cuire": **á-paca-* „qui ne cuit pas" Wackernagel 216).

De même chez les participes l'accentuation récente de *a(n)-* (*á-vihvarant-* „ne glissant pas", *á-vidvāṁs-* „qui ne sait pas") existe à côté du type archaïque *a-saścánt-* (et *á-saścant-*) „ne cessant pas de couler, intarissable", *a-codánt-* „ne poussant pas" (simple *códant-*).

Des catégories entières maintiennent l'oxytonèse à travers toute l'histoire du v. indien: les gérondifs en *-tavya-*, *-anīya-* et *-ya-*. En ce qui regarde ceux en *-ya-*, on peut même parler d'un développement en quelque sorte inverse, puisque dans le RV, à côté de la majorité prépondérante du type *an-ādhr̥ṣyá-*, on trouve des exemples accentués sur *a(n)-*: *á-joṣya-*, *á-dābhya-*, *á-nedya-*, tandis que pour la langue classique Pāṇini

prescrit l'oxytonèse. Le même développement est encore plus marqué chez les composés synthétiques en *-iṣṇu-*, *-uka-*. En face de rigvédique *á-mariṣṇu-* et des exemples préclassiques en *-uka-* accentués sur l'élément privatif, la langue classique présente l'oxytonèse.

Cet état de choses pourrait à notre avis s'expliquer par la supposition qu'on a affaire tantôt à des composés bâtis sur un verbe personnel pourvu de négation, tantôt à des formes nominales munies du préfixe négatif *a(n)-*. P. ex. *ná saścati* > *a-saścánt-*, mais *sáścant-* > *á-saścant-*, et ainsi pour les gérondifs ou les composés en *-iṣṇu-* et *-uka-*. La différence sémantique entre les deux procédés a dû être minime: l'un des deux a été éliminé en langue classique.

On a déjà parlé des pseudocomposés *préverbe* + noms en *-tṛ-*, *-tu-*, (*-man-*), *-as-*, *-(ī)yas-* (comparatifs), *-iṣṭha-* (superlatifs). On peut dire d'une façon générale que ces thèmes ne s'emploient pas en composition synthétique. Si l'on les rencontre avec des préverbes, c'est qu'il s'agit des ***dérivés*** bâtis sur des verbes composés, rarement d'anciens bahuvrīhi. Le mot-base (= verbe personnel) étant accentué soit sur le thème soit sur le préverbe, l'accentuation *non-suffixale* du dérivé revêt la forme diamétralement opposée à l'accentuation suffixale en devenant un *accent préverbial* par polarisation (p. 55).

Il ne reste que la question du choix de la place de l'accent à l'intérieur du second membre. Si dans les gérondifs en *-tavya-*, *-anīya-*, *-ya-* les formes privatives sont oxytones, on peut supposer que c'est aussi l'accentuation primitive des simples et que ces derniers ont fait reculer l'accent sur la syllabe précédente: *kartavyà-* (*kartaviya-*), *karaṇīya-*, *gúhya-*, *yódhya-*. Quant aux autres formations primaires employées au second membre des tatpuruṣa verbaux Pāṇini enseigne la conservation de l'accent du simple. Wackernagel p. 221 préfère poser comme formule générale l'*oxytonèse*. Il s'appuie sur des exemples isolés comme *ni-jaghní-* : *jághni-*; *ā-cakrí-* : *cákri-*; *ā-yajyú-* : *yájyu-*; *pra-vasathá-* en face des simples en *-á-tha-*; B. *prāvitrá-* en face des simples en *-itra-*. Mais dans certains cas on peut démontrer que l'oxytonèse du second membre correspond à une accentuation archaïque du mot simple correspondant. Ainsi au moins pour les dérivés en *-itra-* il faut admettre une ancienne oxytonèse, v. plus haut p. 68. La même supposition nous paraît plausible pour *-atha-*, provenant du suffixe primaire accentué *-thá-* ajouté aux bases thématiques (p. 68). Cf. enfin l'accent de *dadí-* : *parā-dadí-*; *sāsahí-* : *vi-ṣāsahí-*, qui rend douteux l'antériorité accentuelle de *cákri-* par rapport à *ā-cakrí-*. Un argument important en faveur de Pāṇini c'est l'accentuation radicale de seconds membres en *-tu-*, *-ana-*, *-man-*, *-(t)mant-*, *-(t)van-*, *-vant-*, *-(t)ya-* s'accordant, pour des raisons différentes, avec l'accent des formes simples correspondantes. Wackernagel lui-même avoue que l'oxytonèse des suf-

fixes de composition *-aka-*, *-uka-* après *a(n)-*, ainsi que l'oxytonèse de *-ana-* après un premier membre nominal résulte d'un développement postérieur (classique); les deux premiers suffixes sont du reste inconnus au RV.

Notre théorie de l'accentuation primitive du second membre nous oblige à expliquer l'oxytonèse de certains composés synthétiques comme une marque de *dérivation*. Ainsi (le type) *hasta-grābhá-* est par son origine un *dérivé* bâti sur le *composé* **hasta-gr̥bh-*, non pas sur le groupe verbal *hástaṁ gr̥bhṇāti*. Ou bien alors, dans des cas isolés, l'oxytonèse est celle de tatpuruṣa *nominaux*, comme dans *bandhu-eṣá-* „recherche de la parenté" de *bándhor éṣaḥ* (non de *bándhum icchati*). Wackernagel considère l'oxytonèse de *bandhu-eṣá-*, opposé à *éṣa-* baryton „recherche", comme un argument appuyant son hypothèse précitée (oxytonèse générale des composés synthétiques). L'exemple est du reste isolé puisque habituellement les composés synthétiques en *-á-* à premier membre nominal ont la valeur de nom d'agent.

Le type synthétique en *-á-* mérite une attention spéciale. Voici d'abord la répartition des valeurs:

	oxyton	baryton
simple	nom d'agent	nom d'action
composé (1er membre nominal)	nom d'agent	avec *su-*, *dus-*: valeur adjective
composé (1er membre préverbe)	nom d'agent ou nom d'action	

Le sens des composés avec *su-*, *dus-* rappelle les adjectifs verbaux français en *-able*, *-ible*, c.-à-d. il est essentiellement passif, p. ex. *su-yáma-* „facile à diriger", *su-nirája-* „facile à expulser". Ce type est par son origine sans doute dénominatif (bahuvrīhi). On pourrait à la rigueur admettre un groupe-base *sú yacchati* (> *su-yáma-*), mais non pas **dúr yacchati* (cf. *dū-ḍábha-* „difficile à tromper", *dur-ādhárṣa-* „inviolable"). D'autre part il est vrai qu'au point de vue descriptif ces composés se rattachent immédiatement au verbe. Il y a donc eu un déplacement (*su* +)*yama-* > > *su-yáma-* en *yácchati* > *su-yáma-*, déplacement démontré par le sens verbal de la formation.

Quant aux composés avec le 1er membre nominal, ils ont la valeur de nom d'agent. Leur accentuation s'accorde avec celle du simple (simple oxyton = nom d'agent). Mais on s'attendrait, en composition, à la barytonèse du second membre (résultant de l'immobilisation de l'accent radical, v. p. 71), au lieu de l'oxytonèse assez régulièrement attestée (type *hasta-grābhá-* „prenant la main"). La formation s'explique comme un an-

cien dérivé en *-á-*, bâti sur les composés comportant un nom radical au second membre. Le vocalisme radical de ces dérivés est soit réduit soit un ancien *-o-*, tout comme chez les noms-racines (v. *L'apophonie* p. 48 ssq.). Rien ne nous empêche donc d'admettre que l'élargissement *-á-* fut adjoint à une époque où certains types de racines (racines légères en sonante) ne subissaient pas encore l'élargissement obligatoire en *-t-*. Mais cette supposition n'est pas même nécessaire parce que le moment où les dérivés en *-á-* se sont installés comme des *composés*, à la place ou à côté des composés en nom-racine, ils sont entrés en rapport direct avec le verbe-base, d'où *yudh* (racine verbale): *-yodhá-* = *su* (racine verbale): *-savá-*, et ainsi de suite.

L'hésitation sémantique constatée chez les composés verbaux en *-á-* comportant un préverbe (p. ex. *pra-khādá-* „consommant", mais *prasavá-* „pressurage") jette une lumière sur l'expansion préhistorique du type. Sa fonction originaire, en tant que dérivé en *-á-*, est de souligner la valeur adjective (de nom d'agent) des composés en nom-racine. Or les noms-racines à *préverbe* avaient deux valeurs: une valeur ancienne, en tant que composés, celle de nom d'agent; une valeur récente (rendue possible par la fusion du préverbe avec le verbe), celle de nom d'action dérivé d'un verbe composé. P. ex. *abhi-ṣā́c-* „suivant, accompagnant", mais *pari-vṛ́j-* „écartement". Le premier type est un ancien composé, le dernier, un dérivé relativement récent tiré d'un verbe composé. Or la formation en *-á-*, qui remplace et concurrence les anciens composés en nom-racine, n'est d'abord légitime que là où il s'agit de valeur adjective (nom d'agent). La création de formes du type *pra-savá-* „pressurage" porte déjà l'empreinte d'un procédé mécanique, nullement motivé par le sens; **pra-khā́d-* (nom d'agent): *pra-khādá-* = **pra-ríc-* (nom d'action): *pra-reká-*.

Il est par contre impossible de rendre compte du type *pra-reká-* en le considérant non comme remplaçant de **pra-ríc-*, mais comme un dérivé primitif du verbe composé (*pra-riṇakti*). Le modèle fourni par les noms d'action simples n'aurait pu conduire à autre chose qu'une forme *barytone* et encore avec un vocalisme indo-iranien non-allongeable puisque l'allongement en syllabe ouverte, s'il a lieu, n'est propre qu'au type oxyton. Or, munis de préverbe, les noms d'action sont traités comme les noms d'agent: *abhi-śrāvá-* (nom d'action) comme *ati-yājá-* (nom d'agent), et ainsi de suite.

Il faut enfin relever les composés à second membre en *-ana-*. Chez les simples il existe une opposition entre les thèmes oxytons (adjectifs verbaux) et les thèmes barytons, noms d'action, laquelle s'explique par la différenciation connue par ailleurs (dérivés en *-ka-*, à vṛddhi, en *-tṛ-*, etc.). Dans le RV les oxytons à valeur adjective sont peu nombreux: *karaṇá-*, *jaraṇá-*, *dyotaná-* (*dyótana-* est un nom propre), *pibdaná-*, *śvasaná-*; *śaraṇá-*

et *varaṇá-* sont substantivés, le premier étant neutre, le dernier, masculin; dans *vāraṇá-* la valeur adjective se trouve soulignée par la vr̥ddhi; *vicakṣaṇá-* est dérivé d'un verbe composé.

En revanche les formes en *-ana-* au second membre de composé ont régulièrement une valeur adjective ou de nom d'agent (type *amitra-dámbhana-*, environ 50 exemples). L'accentuation radicale du deuxième membre est due au fait qu'au moment de l'immobilisation des paradigmes elle devait l'emporter sur l'accent suffixal à cause de la fonction synthétique de *-ana-* (p. 71 et 86).

En troisième lieu on rencontre des simples barytons, à valeur substantive, surtout des noms d'action, p. ex. *káraṇa-* (neutre) „action", plus rarement des noms concrets, p. ex. *bháraṇa-* (neutre) „poids". Les concrets, il n'est pas nécessaire d'y insister, se sont développés des abstraits par suite de déplacements sémantiques bien connus.

Enfin la valeur adjective (ou de nom d'agent) et la barytonèse inhérentes au type *amitra-dámbhana-* se maintiennent dans les thèmes en *-ana-* dégagés de la composition. Cf. *tárhaṇa-* d'après *dasyu-tárhaṇa-*; *cétana-* < < *puru-cétana-* (*cétana-* est en même temps abstrait neutre); *mā́dana-*, cf. *indra-*, *deva-*, *nr̥-mā́dana-*; *sā́dhana-* d'après *yajña-*, *manma-*, *gaya-*, *dakṣa-*, *paśu-sā́dhana-*; *várdhana-* tiré de composés comme *nŕ̥mṇa-*, *uktha-*, *dyumna-*, *stoma-*, *puṣṭi-*, *paśu-vardhana-* (*várdhana-* est aussi abstrait neutre); *jávana-* d'après *dhī-jávana-*; *vivákṣaṇa-* (*vákṣaṇa-* nom d'action neutre); sans que les composés respectifs soient attestés dans le RV, on a *kṣóbhana-*, *cyávana-*, *tápana-*, *péśana-* (sens passif), *bándhana-* (neutre et adjectif), *śnáthana-*.

Il faut donc mettre en ligne de compte une double opposition accentuelle: 1) entre les adjectifs oxytons et les abstraits neutres barytons; 2) entre les adjectifs oxytons hérités et les adjectifs barytons dégagés de la composition.

Les autres acceptions de la catégorie si riche de dérivés en *-ana-* s'expliquent par l'emploi d'adjectifs comme substantifs. Cet emploi, conduisant parfois à une substantivation sémantique complète, est cependant postérieur à l'époque de la transformation accentuelle des paradigmes. La nouvelle couche de substantifs retient donc l'accentuation d'adjectifs correspondants, simples ou composés. On trouve par conséquent des substantifs oxytons, surtout à valeur concrète, des noms d'agent ou d'objets, p. ex. *reṣaṇá-* „personne qui nuit", *odaná-* „bouillie"; des composés à valeur substantive abstraite ou concrète (neutres), p. ex. *hari-yójana-* „action d'atteler les chevaux, *marta-bhójana-* „nourriture d'hommes". Cette valeur substantive est propre surtout aux composés à préverbe. P. ex. *prasárpaṇa-* ou *nikrámaṇa-* sont des noms d'action malgré leur forme composée. D'autre part on a p. ex. *prā́rpaṇa-* „personne qui excite", *vivácana-* „ar-

bitre" (noms de personne masculins). Les formes à préverbe à valeur substantive continuent toujours d'anciens adjectifs, même quand il s'agit de noms d'action neutres du type *prasárpaṇa-*. Si ces formes étaient des dérivés bâtis directement sur les verbes composés, on attendrait l'accentuation du préverbe, comme chez les noms en *-tr̥-*, *-tu-* ou *-man-*: l'opposition existant entre les oxytons en *-ana-* et les barytons en *-ana-* nous ferait prévoir un recul de l'accent. La coexistence des types *prárpaṇa-* (nom d'agent) et *prasárpaṇa-* (nom d'action) est au contraire la preuve que le dernier type aussi est de provenance adjective. On a le choix entre deux explications lorsqu'il s'agit de rendre compte de simples masculins à valeur substantive concrète, comme *svádana-* „personne qui embellit", *sū́dana-* „celui qui bénit", *méhana-* „membrum virile", etc. On y a affaire à des adjectifs substantivés, dégagés de la composition, ou bien à des formes bâties d'après leur modèle. L'autre explication, moins plausible, c'est qu'il faut y reconnaître des résidus barytons détachés de la série en *-ana-* dès avant la transformation accentuelle.

Après *su-*, *dus-* le nom verbal en *-ana-* est oxyton et présente le sens „apte à subir l'action (verbale)", p. ex. *su-taraṇá-* „facile à traverser", *duś-cyavaná-* „difficile à secouer". Nous considérons ces formes comme des *dérivés* oxytons en *-á-*.

A l'époque postvédique la fonction des composés en *-ana-* subit un déplacement. On commence à bâtir des tatpuruṣa oxytons *thème nominal + + nom d'action (ou nom concret) en -ana-*, conformes à la nouvelle règle d'accentuation des tatpuruṣa nominaux. Le composé *agny-upasthānā́-* „adoration du feu" (ŚB) se distingue du type rigvédique par sa forme (oxytonèse) et par sa valeur de nom d'action.

Pour ce qui est du vocalisme plein de la formation en *-aná-*, il trouve son explication dans le fait de l'influence des formes composées sur les formes simples. Elle concerne ou bien le vocalisme seul (type *krośaná-* „criant") ou bien le vocalisme ensemble avec l'accentuation, ce qui équivaut au dégagement, de la composition, de noms d'agent tout faits (type *cyávana-* „secouant, remuant"). Le dernier procédé paraît plus récent que le premier. Des phénomènes analogues se rencontrent peut-être dans les composés à second membre en *-as-* et *-man-*, en indien et en grec, p. 59 sq.

Tableau synoptique du développement du suffixe *-ana-*:

1) adjectifs déverbatifs (à accentuation mobile);

2) stabilisation de l'accent; différenciation a) adjectifs déverbatifs oxytons, b) abstraits neutres barytons [31]; en composition: a′) barytonèse

[31] Outre les abstraits neutres il y a dans cette catégorie quelques masculins concrets, substantivés pendant la période 1), qui se laissent expliquer aussi par 3) (fonction secondaire). Une couche ancienne appartenant à 2b) est probablement représentée par quelques noms propres.

du second membre et valeur adjective (active = nom d'agent, rarement passive); a) et a') comprennent aussi des fonctions secondaires surgissant sans cesse de nouveau: noms d'agent personnels (masculins), noms d'action (neutres), noms d'instruments ou d'objets concrets (masculins et neutres); pour b) la fonction secondaire est nom (d'instrument ou) d'objet concret;

3) développement ultérieur de a'): le second membre baryton est dégagé du composé avec sa valeur adjective; fonctions secondaires: noms d'agent (masculins), noms d'instrument ou d'objet (masc. et neutres), enfin noms abstraits (neutres); le dernier groupe se confond avec 2 b).

§ 4. Le verbe personnel

Son accentuation est dominée par un fait morphologique mal interprété jusqu'à non jours, et dont l'importance capitale pour notre problème n'a pas été reconnue. Ce fait c'est la fusion du verbe personnel avec le préverbe (cf. le terme *Univerbierung* employé en allemand).

Dans son célèbre article de KZ 23, p. 457 ssq., Wackernagel est parti de la supposition qu'avant la limitation de l'accent le verbe personnel du grec présentait les mêmes particularités que le verbe védique, c.-à-d. que le manque d'accentuation d'une forme verbale personnelle en position non-initiale était un héritage indo-européen. Nous souscrivons au raisonnement du grand maître de la linguistique comparée excepté sur un seul point: l'accentuation du verbe védique, l'accentuation préhistorique du verbe grec n'ont pas été héritées de la langue-mère. Elles sont un effet morphologique de l'unification du préverbe avec le verbe. Or cette dernière est clairement un fait relativement tardif, presque historique.

Il paraît à première vue que les faits contredisent une telle affirmation: dans le RV le caractère atone du verbe personnel est un fait, tandis que l'univerbation est encore en train de s'accomplir. Est-ce vraiment le cas? Quel est, au point de vue structural et fonctionnel, le rapport entre le verbe personnel et le préverbe dans le texte du RV?

L'opinion courante s'est contentée de la constatation superficielle que la place du préverbe était libre. Mais une certaine liberté de position n'exclut pas la possibilité qu'au point de vue sémantique l'*adverbe* ait été absorbé par le verbe personnel, en perdant ainsi son autonomie de mot et devenant un *préverbe*. Certains rétrécissements de la liberté de position survenus à date postérieure ne changent plus rien à ce rapport sémantique du verbe au préverbe, établi dès le moment où ce dernier a perdu la possibilité d'être employé comme un adverbe autonome.

Dans les langues historiques on trouve des exemples de préfixes verbaux dont le caractère préverbial n'a jamais été mis en doute et qui ce-

pendant jouissent d'une liberté *relative*. Ainsi en lituanien le préverbe et le verbe peuvent être séparés par le pronom réfléchi (p. ex. *už-sì-geidžiu*, *nu-sì-geidžiu*). En allemand moderne certains verbes composés sont décomposés en verbe + préverbe en fonction de la place occupée par le verbe. Le verbe s'y trouve en seconde place dans une phrase principale affirmative (*Mein Bruder reist morgen nach Stockholm*) ou dans une phrase interrogative introduite par un élément interrogatif (*Wer reist morgen nach Stockholm? Wann reist mein Bruder nach Stockholm?*). Il est final dans une phrase subordonnée introduite par une conjonction de subordination (*Ich weiß, daß mein Bruder morgen nach Stockholm reist*). Dans les autres emplois le verbe est initial (*Reist mein Bruder morgen nach Stockholm? Reist mein Bruder morgen nach Stockholm, so gebe ich ihm diesen Auftrag. Reise morgen nach Stockholm!*). Quant au préverbe, il est *toujours* final. Dans tous les exemples cités on peut donc ajouter à la fin de la phrase, sans aucun réarrangement de ses éléments, le préverbe détachable *zurück*. C'est seulement dans le cas d'une rencontre en position finale que le préverbe et le verbe forment une unité accentuelle (*Ich weiß, daß mein Bruder morgen nach Stockholm zurückreist*). Le manque de l'autonomie sémantique du préverbe est démontré par la position rigide (finale), qui le distingue des adverbes autonomes. Ce n'est pas le préverbe qui jouit de la liberté de position, c'est plutôt le verbe qui a des possibilités par opposition à un préverbe presque immobilisé, dont la place se laisse résumer dans la formule: il est soit lié au verbe (dans toutes les formes impersonnelles et dans les formes personnelles occupant la place finale dans la phrase), soit final.

Or un état de choses analogue aux faits allemands existe dans le RV. Dans l'article *Les formes verbales composées du Rigveda* (Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego 5, 1936, p. 39—46) nous avons examiné la position du préfixe *ud* à l'intérieur de la phrase sans nous rendre compte de la portée des conclusions acquises. Il en résulte que ce préverbe est employé dans le RV:

A) 20 fois en proposition subordonnée, où il forme une unité accentuelle avec le verbe (p. ex. II, 12, 3 *yó yā́* udā́jad *apadhā́ valásya*);

B_1) 95 f. en proposition principale, détaché du verbe, en tête de la proposition (p. ex. I, 95, 7 úc *chukrám átkam* ajate *simásmāt*);

B_2) 120 f. en proposition principale, précédant immédiatement le verbe personnel (p. ex. V, 83, 8 *mahā́ntam kóśam* úd acā ní siñca).

Il y a en outre 12 exemples dans lesquels le préverbe, sans commencer la proposition principale, occupe la place initiale du pada. Or on sait que l'identification *pada* = *phrase* joue un rôle important dans la métrique indienne. L'accentuation du verbe personnel au commencement du pada, qu'il commence la phrase ou non, en est un témoignage éloquent. En

ajoutant ces exemples à B_1 on obtient 247 cas conformes à AB_1B_2, tandis qu'il n'y en a que six qu'on ne saurait inclure dans aucun de ces trois groupes. Dans deux cas (I, 112, 5 et V, 32, 7) le préverbe, détaché du verbe, apparaît au commencement du pada ou de la proposition bien qu'elle soit subordonnée. Mais les véritables exceptions sont représentées par VIII, 19, 23 et X, 105, 10, où le préverbe *suit* le verbe personnel, et I, 143, 7 et IV, 21, 9, où sans commencer la phrase, il se trouve séparé du verbe par une enclitique (*ū naḥ*; *u*).

Il est vrai que les règles concernant la position ne sont pas si rigoureuses pour les autres préverbes. Pour *ápa* on a établi les chiffres suivants:

cas conformes aux règles précédentes (position initiale ou antéverbale en phrase principale, composition en phrase subordonnée)	86	exemples
ápa est séparé du verbe suivant par le régime direct (sans commencer la phrase)	15	„
ápa est situé *après* le verbe	11	„
cas isolés	7	„
total	119	exemples

áti: cas conformes aux règles	82	exemples
áti est situé *après* le verbe	25	„
áti séparé du verbe par le régime	3	„
áti séparé du verbe par un vocatif (atone)	2	„
áti en tête d'une proposition subordonnée, séparé du verbe	5	„
cas isolés	6	„
total	123	exemples

Dans deux exemples appartenant d'après Grassmann à la catégorie préverbiale, il semble qu'on ait affaire à une *préposition*:

V, 73, 8 *yát samudrā́ti pā́rṣathaḥ* (où le Padapāṭha transcrit *samudrā́ áti*); le préverbe précédant immédiatement un verbe accentué en phrase subordonnée n'aurait pu conserver son autonomie: *áti* est donc préposition (ou plutôt postposition) se rapportant à *samudrā́*;

VIII, 2, 34 *yó'ti śṛṇvé vājadā́vā maghónām* (Padapāṭha: *yáḥ áti śṛṇvé*): la même remarque s'impose que pour l'exemple précédent. Mais dans les deux cas c'est l'autorité du Padapāṭha qui est en jeu, puisqu'il s'agit d'une contraction de syllabes accentuées.

La preuve décisive de la fusion sémantique est fournie par le fait que l'ancienne valeur adverbiale des éléments *áti*, *ádhi*, *ánu*, *antár*, *ápa*, *ápi*, *abhí*, *áva*, *ā́*, *úd*, *úpa*, *ní*, *nís*, *párā*, *pári*, *prá*, *práti*, *ví*, *sám* a disparu complètement ou n'a laissé que des traces insignifiantes.

1. Les éléments *áva, ápa, úd, ní, nís, párā, prá, ví* ne fonctionnent que comme préverbes.

2. L'emploi de *abhí, ā́, úpa, práti* est soit préverbial soit prépositionnel (pour *ā́* on constate en outre des emplois de conjonction ou particule).

3. Sept éléments connaissent, à côté du sens préverbial ou prépositionnel, aussi un emploi adverbial: *áti, ádhi, ánu, antár, ápi, pári, sám.*

D'après Graßmann le rapport numérique des emplois prépositionnel et adverbial est le suivant:

	adverbe	préposition
áti	5 exemples	33 exemples
ádhi	6 ,,	177 ,,
ánu	2 ,,	127 ,,
antár	5 ,,	91 ,,
ápi	10 ,,	13 ,,
pári	17 ,,	74 ,,
sám	3 ,,	3 ,,
total	48 exemples	518 exemples

Il est clair que des interprétations nouvelles de certains passages ne sauraient modifier essentiellement ce tableau. Mais comment prouve-t-il que l'univerbation ait déjà été un fait accompli?

L'ancien sens *adverbial* des éléments en question est surtout démontré par les composés *nominaux* dont ils forment le premier membre (*prá-pada-, vi-śikhá-*, etc.).

Or un adverbe ne peut pas devenir préposition autrement que par subordination sémantique à un cas oblique du substantif. Par sa nature même l'adverbe est normalement déterminant du verbe. Une fois qu'il disparaît dans cette fonction en devenant un préverbe, il ne se conserve comme mot autonome que justement dans ses fonctions secondaires, *adnominales*. Les adverbes en question acquièrent donc une valeur prépositionnelle par suite d'un rétrécissement de leur sphère d'emploi. Comme déterminant direct du verbe personnel, ils ont perdu leur caractère de mot autonome. Mais dans les groupements [verbe + (cas nominal) + adverbe)], où l'adverbe n'était pas en contact sémantique direct avec le verbe, ils ont gardé un caractère adverbial. La fonction *adnominale* représente dorénavant la fonction *autonome* des éléments en question, tandis que la fonction *adverbale* se trouve en état de disparition (*ápi* seul a survécu en devenant une particule). De là à l'état de la préposition au sens propre du mot il n'y a qu'un pas: il suffit que l'adverbe adnominal perde

son autonomie. La genèse préhistorique des prépositions doit être un effet du dépérissement de la valeur adverbiale. Il ne reste plus que des prépositions et des préverbes.

En face de I, 154, 2 *yásya urúṣu triṣú vikrámaṇeṣu*
adhikṣiyánti bhúvanāni víśvā,
où *ádhi* est préverbe, on a p. ex. I, 126, 1 *síndhāv ádhi kṣiyató bhāvyásya* avec *ádhi* comme préposition. Dans II, 35, 10 *hiraṇyáyāt pári yóner niṣádya* l'élément *pári* est préposition; mais dans I, 25, 13 *pári spáśo ní ṣedire* il est préverbe.

Pour se convaincre de la fusion sémantique *préverbe + verbe*, accomplie dès une date préhistorique, il suffit d'envisager le traitement du verbe en position de *contact* avec le préverbe précédent: il n'y a qu'un seul accent, qu'il repose sur le préverbe (proposition principale) ou sur le verbe (en proposition subordonnée). Ce qui a surtout masqué la vérité, c'est le manque d'accentuation du verbe personnel après *n'importe quel autre membre* de la phrase principale.

Il faut remarquer que dans l'écriture le préverbe ne forme un tout avec le verbe suivant que si ce dernier est accentué (p. ex. *udā́jat*). En proposition principale, au contraire, le préverbe accentué est détaché du verbe enclitique suivant (*ní siñca*). Cette particularité s'éclaircit suffisamment par les différents degrés de la liberté du préverbe [32]. Tandis qu'en proposition principale il peut être séparé du verbe par d'autres éléments de la phrase, il est indissolublement lié au verbe suivant en proposition subordonnée. A ce propos cf. les usages concernant l'orthographe des prépositions (et des postpositions) ainsi que l'article *Le problème du classement des cas* (Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego 9, 1949, p. 22). En phrase principale le manque d'accentuation du verbe après préverbe représente un cas spécial de l'enclise après n'importe quel élément.

D'où vient cette particularité du verbe indien? Elle nous semble une conséquence logique et nécessaire (puisqu'elle se répète en grec) de l'univerbation de l'adverbe (devenant préverbe) avec le verbe personnel. En phrase principale la fusion sémantique du groupe *adverbe + verbe* aboutit à l'enclise du verbe, le préverbe seul conservant l'accent. Or, puisque le verbe devient enclitique après *n'importe quel* préverbe, il le devient aussi

[32] La liberté de la place du préverbe, tout comme p. ex. l'insertion de *ne* entre préverbe et verbe en lituanien ou les faits connus de l'allemand, ne saurait prouver le manque d'une fusion sémantique *préverbe + verbe* dans le RV. Etant donné que l'adverbe *ud* devient un préverbe immédiatement devant *ajati*, il faut le considérer comme préverbe lorsqu'il s'en trouve détaché. La *cohésion sémantique* entre *ud* et *ajati* est dans le RV la même qu'en sanscrit bien que la *jonction* des deux morphèmes y soit plus lâche.

après préverbe zéro, c.-à-d. quand il n'est pas précédé de préverbe: cf. le principe III établi dans notre article *La nature des procès dits „analogiques"*, Acta Linguistica 5, p. 25, *L'apophonie* p. 8.

La proportion a été déclenchée par les formes impersonnelles, dont la composition avec les préverbes était un héritage ancien. Soit

ud- (*apa-*, *abhi-*, etc.) *-ájant-*; = *úd-* (*ápa-*, *abhí-*, etc.) *-ajati*
↓ ↓
ájant- [33] *ajati*

Le verbe personnel devenant enclitique après préverbe devient, *en vertu du système, enclitique partout.* Il n'y a qu'une seule exception, la position initiale, puisqu'un mot enclitique ne saurait apparaître en tête de la phrase.

D'après M. Leumann (Orient. Literaturz. 1955, Nr. 1/2, p. 14) cette explication se heurte à une objection d'ordre numérique. On constate une prépondérance de formes composées lorsqu'il s'agit de verbes de mouvement. Mais ce groupe sémantique ne suffit pas à lui seul pour expliquer l'enclise générale du verbe. Pour un verbe comme *as* „être" le rapport des formes simples aux formes composées est, dans le RV, à peu près 10 : 1.

Mais la statistique, utile à beaucoup d'autres points de vue, est un argument des plus faibles lorsqu'il s'agit de la structure. Il y a des verbes à opposition *composés* : *simples*, il y en a d'autres qui n'apparaissent que rarement ou jamais en composition. L'enclise du premier groupe est motivée par les formes composées, l'enclise du deuxième groupe s'appuie sur celle du premier.

En proposition subordonnée la situation a été différente. C'était justement la position initiale du verbe qui contribuait à marquer la subordination (cf. l'article précité sur les formes verbales composées du RV, p. 40 sq.). Par opposition à la phrase principale c'est le caractère accentué du verbe *simple* qui sert de point de départ pour la transformation analogique de la forme *composée*. Donc:

siñcánt- = *siñcáti*
↓ ↓
ni-ṣiñcánt- *ni-ṣiñcáti*

En proposition principale la place initiale du verbe entraîne son accentuation; après préverbe initial il est enclitique. La phrase subordonnée implique l'accentuation du verbe, même après préverbe, qui alors devient proclitique.

[33] Et ainsi pour tous les autres participes (aoriste, parfait, futur) de l'actif et du moyen-passif. L'accentuation ancienne du second membre s'accorde avec les considérations du paragraphe précédent.

Il faut insérer ici une remarque à propos des verbes à deux (ou plusieurs) préverbes. L'accent ne dépasse jamais le premier préverbe. On a même voulu attribuer à l'indo-européen cette particularité rencontrée aussi en grec. Mais la fusion du verbe personnel avec le préverbe s'est effectuée indépendamment, bien qu'il y ait des traits parallèles, dans les différentes branches de l'indo-européen. La particularité en question s'explique par le caractère de la fusion, laquelle subordonne le verbe personnel au préverbe immédiatement précédent en ce qui concerne l'accent. Si l'on ajoute un nouveau préverbe, le verbe composé (p. ex. *ud* + *i*) joue le rôle de la forme-base d'un *dérivé* bâti à l'aide de ce nouveau préverbe [p. ex. *upa* + (*ud* + *i*)]. Or (*ud* + *i*) considéré comme unité est déjà une forme verbale *accentuée* (peu importe, qu'elle soit accentuée tantôt sur le préverbe, tantôt sur le thème), elle fournira donc toujours des dérivés à premier préverbe inaccentué. Cf. plus haut *siñcáti* > *niṣiñcáti* : *úd* + *i* > *upa* + *úd* + *i*; *ud* + *í* > *upa* + *ud* + *í* (p. ex. RV *áthā́stam vipáretana*, AV *yád gr̥hā́n upodáiti*).

Si nous parlons de l'enclise du verbe, il va sans dire que ce n'est pas dans le sens de l'enclise de *ha*, *iva*, *me*, *te*, etc. Les vraies enclitiques ne portent jamais l'accent. Le vocatif est en marge des vraies enclitiques: il peut aussi apparaître sous une forme accentuée (en tête de la phrase ou du pada), mais son accent, n'étant pas individuel, est toujours récessif, c.-à-d. frappe la première syllabe du mot. Or le verbe a une accentuation autonome, suivant la formation du présent, le temps, la personne. Ce qui distingue le verbe personnel indien des autres mots à accentuation autonome, c'est que par suite de son emploi enclitique en phrase principale son accentuation individuelle *est fondée* sur le manque d'accentuation. Autrement dit: le verbe personnel est en règle inaccentué (enclitique); dans des conditions *spéciales* (emploi en phrase subordonnée, position en tête de la phrase) il adopte une accentuation individuelle. L'ordre hiérarchique *inaccentué→accentué* (la flèche indique la direction de la forme de fondation vers la forme fondée) est d'une grande importance pour la compréhension de l'accent verbal indien. Car les actions dites „analogiques" n'ont lieu que dans les formes fondées (Acta Linguistica 5, p. 23—25). A partir du moment de l'„univerbation", laquelle a conduit au fondement *verbe inaccentué→verbe accentué*, on peut donc s'attendre à des réarrangements accentuels chez le verbe, et à des différenciations et polarisations qui les accompagnent.

1. Déjà chez de Saussure (*Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* = Recueil des publications scientifiques p. 163 et 219) on trouve la remarque que l'accentuation de *gácchati* et *yácchati* (par opposition à celle de *iccháti*, *uccháti*, *r̥cchátí*, *pr̥cchátí*) est due au vocalisme *a*. Ce dernier étant la continuation de *m̥*, on attend un traitement parallèle

de _iccháti_ (_uccháti_, _r̥ccháti_) et *_gaccháti_. Le développement _m̥_ > _a_ à lui seul ne suffirait pas à expliquer le recul de l'accent. A côté de _buddhá-_ (avec le degré faible _u_) la forme _baddhá-_ (_a_ < _n̥_) conserve l'ancienne accentuation. Dans le cas de _gácchati_, _yácchati_ il y a eu influence de la classe I (type _bhárati_). Cf. Whitney (-Zimmer) p. 263: dans la 6e classe (_tudáti_) il n'y a _pas un seul_ verbe avec _a_ radical. Or le modèle de la classe I n'a pu agir que si toutes les formes verbales accentuées étaient des formes fondées:

bhar-a-ti : _bhár-a-ti_ = _gacch-a-ti_ : _gácch-a-ti_ (pour *_gaccháti_).

Et, de la même façon, on obtient _dáśati_ < *_dn̥k̑éti_.

La structure identique de _bharati_ et _gacchati_ (racine + voyelle thématique, puisque _-ccha-_ est un suffixe mort en indien) est une condition indispensable, mais en même temps suffisante, de la transformation.

Avouons d'autre part que la raison du recul dans _yúcchati_ nous est tout à fait obscure.

2. La différence entre les itératifs-causatifs du type _dyutáya-_ (_dyotáya-_) et le type dénominatif _devayá-_ reçoit une explication à la lumière de 1. Les itératifs-causatifs sont bâtis sur le verbe-base (= la racine), les dénominatifs, sur le thème nominal correspondant.

dyut   _deva-_
↓   ↓
dyu/ot-aya-ti   _deva-ya-ti_

Bien que les itératifs-causatifs, par leur _origine_, soient aussi des dénominatifs en _-ya-_ tirés de noms verbaux en _-a-_ (_dyota-_ ou _dyuta-_ + _ya-_), ils ont acquis dès l'époque indo-européenne le caractère d'une formation déverbative, grâce à un renouement secondaire du rapport entre la forme dérivée (p. ex. _dyotaya-_) et le verbe primaire. Donc

dyota- (thème nominal)   _dyut_ (racine de _dyotate_)
↓   >   ↓
dyota-ya-   _dyot-aya-_

Ce changement de mot-base est reflété par la forme du suffixe, devenu _-aya-_ < _-ya-_ + adjonction de l'_a_ thématique appartenant au nom-base primitif. Mais le déplacement de la coupe morphologique ne touchait en rien l'accent, qui frappait la syllabe _-ya-_ dans *_dyot-ayá-_ aussi bien que dans _deva-yá-_.

Si *_dyot-ayá-_ est devenu _dyot-áya-_, c'est en suivant le modèle de *_gaccháti_ > _gácchati_. Ce qui a eu lieu pour les racines verbales, à savoir le recul, sur une racine au degré plein, de l'accent frappant la voyelle thématique, s'accomplit ici pour un suffixe verbal vivant:

*_gacch-á-_ : _gácch-a-_ = *(_dyot-_)_ay-á-_ : (_dyot-_)_áy-a-_.

Le changement de la place de l'accent à l'intérieur du suffixe *-aya-* est postérieur à **gacchá-* > *gáccha-*. Cf. les mémoires sur *Les racines seṭ et la loi rythmique ĭ/ī* (Rocznik Orientalistyczny 15, 1948, p. 13) et *Le degré long en indo-iranien* (BSL 44, 1, 1948, p. 52), où l'on trouve des exemples de traits morphologiques particuliers d'abord aux racines seules, transmis ensuite aux suffixes.

3. La classe IV (en *-ya-*) provient d'un remaniement accentuel qui l'a differenciée du passif en *-yá-*. L'étroite parenté sémantique entre les deux formations a été toujours reconnue (Whitney-Zimmer, p. 267, § 762). La tendance, signalée sous 1., à faire remonter l'accent sur le degré plein de la racine, a joué aussi chez les verbes en *-ya-*. Donc **asy-á-* > *ásya-*, **jasy-á-* > *jásya-*, **dasy-á-* > *dásya-*, **naśy-á-* > *náśya-*, **nahy-á-* > *náhya-*, **pacy-á-* > *pácya-*, **pady-á-* > *pádya-*, **paśy-á-* > *páśya-*, **many-á-* > > *mánya-*, **medy-á-* > *médya-* (< **mazd-*), **raṇy-á-* > *ráṇya-*.

Mais le recul n'a eu lieu que chez les présents en *-ya- immotivés* c.-à-d. ceux qui ont cessé d'être des dérivés vivants en *-yá-* bâtis sur d'autres présents. Car c'est uniquement sur **jasy-á-* et non sur **jas-yá-* que peut s'exercer l'action „analogique" de *bhár-a-*. Cela veut dire que dans la mesure où la forme en *-yá-* était sentie comme un dérivé intransitif-passif s'opposant à un autre présent de la même racine, elle gardait l'ancien accent sur le suffixe. Les formes isolées par suite soit du changement de sens soit de la perte du présent-base correspondant, faisaient au contraire remonter l'accent sur un vocalisme radical plein, v. les exemples ci-dessus. Mais la formation intransitive-passive, continuant à être vivante, a fourni aussi des dérivés bâtis sur des présents en *-ya-*. On trouve p. ex. dans le RV, à côté du présent intransitif *pácyate* (I, 135, 8), le passif *pacyáte* (VI, 29, 4). Le rapport *pac-yá-* : *pácy-a-*, etc., est généralisé pour toutes les racines verbales, aussi celles à vocalisme réduit. On obtient *íṣya-*, *ŕ̥jya-*, *kṣī́ya-*, *kṣúdhya-*, *gŕ̥dhya-*, *jū́rya-*, *tŕ̥ṣya-*, *dī́ya-*, *dī́vya-*, *dŕ̥hya-*, *nŕ̥tya-*, *púṣya-*, *pū́rya-*, *búdhya-*, *mī́ya-*, *múhya-*, *mŕ̥ṣya-*, *yúdhya-*, *ríṣya-*, *vídhya-*, *śúṣya-*, *sídhya-*, *sī́vya-*, en face des thèmes passifs, toujours oxytons, *r̥cyá-*, *tujyá-*, et ainsi de suite.

4. La classe III (redoublée) et la formation intensive ont été exposées à un remaniement et une assimilation mutuelle des paradigmes au point de vue de l'accent. La différence entre les degrés vocaliques du redoublement nous fait supposer que le présent III était originairement accentué sur la syllabe *radicale* aux formes fortes, sur les désinences aux formes faibles. Cette répartition est suggérée non seulement par le parfait, mais encore par les restes archaïques conservés au présent: *juhómi*, *juhóṣi*, *juhóta*(*na*); *yuyóta*(*na*); *vivéḥ*, *vivéṣaḥ*; *mamátta*(*na*); subjonctifs *yuyávat*, *vivyácat*, *vavártat*(*i*), *mamádaḥ*, *mamádan*. Il n'est pas du reste exclu que certaines formes soient bâties sur d'anciens parfaits.

La plupart des présents III sont accentués, aux formes fortes, sur le redoublement: *íyarmi, íyarṣi, íyarti, íyartu; jígāsi, jígāti, jígāt, jígātu; jígharmi; dádāti* etc.; *dádhāti* etc.; *dídeṣṭu, dídeśati; píparti* („remplir"); *píparti* („traverser"); *mímātu* („mesurer"); *mímāti* („mugir"); *vívakti; sísarti; síṣakti, síṣaktu; jáhāmi, jáhāti.*

D'après Whitney(-Zimmer) p. 236, § 645 il n'y a qu'une petite minorité de verbes de cette classe qui accentuent la racine aux formes fortes (ce que ferait attendre le vocalisme radical plein). Suivant cet auteur il s'agit d'un déplacement accentuel plutôt récent. A cet égard est instructive la coexistence, dans le RV, de *bibhárti* (une fois: IV, 50, 7) et *bíbharti* (forme normale: *bíbharmi, bíbharṣi*).

Chez les intensifs le degré plein du redoublement *ai* > *e*, *au* > *o*, *ar an* et, sur le modèle *i* : *ai*, *u* : *au*, aussi *a* : *a* + *a* = *ā*, semble postuler une accentuation permanente de la syllabe initiale. Une trace sûre en est gardée par les formes faibles contenant les désinences à élément *-nt-*: 3ᵉ p. plur. actif *-ati*, suffixe du participe *-at-* aux cas forts. Si cette particularité, originairement propre aux intensifs seuls, est partagée aussi par les présents redoublés, c'est par suite de l'affinité de structure. Il y avait là des conditions latentes pour une action analogique, dont la réalisation ne devint possible qu'après la perte de l'accent chez le verbe personnel. Ses formes accentuées étant dorénavant fondées sur les formes inaccentuées, c.-à-d. l'accent verbal étant devenu un morphème surajouté à la structure phonologique de la forme, il s'en trouve irrévocablement conditionné.

L'ancien accord formel existant entre la troisième classe et les intensifs est illustré par les paradigmes suivants (les formes à astérisque sont postulées):

**si-sár-mi*	*sár-sar-mi*
**si-sár-ti*	*sár-sar-ti*
si-sr̥-máḥ	**sár-sr̥-maḥ*
**si-sr-ánti*	*sár-sr-ati*

On voit que les formes à astérisque et les formes attestées se complètent mutuellement. Chez les présents III l'accentuation de la désinence (aux formes faibles), p. ex. *si-sr̥-máḥ*, est conditionnée par le vocalisme radical zéro, s'opposant au vocalisme plein des formes fortes. La même loi s'imposant aux intensifs, **sár-sr̥-maḥ* etc. y passe à *sar-sr̥-máḥ* etc. Par là-même le paradigme intensif devient mobile; en outre, en vertu de la loi de la polarisation, sa mobilité consistant dans le saut accentuel entre *finale* et *initiale* l'emporte sur la mobilité *finale* : *pénultième* des présents III; c'est ainsi que *si-sr̥-máḥ*: **si-sár-ti*, sous l'influence de *sar-sr̥-máḥ* : *sár-sar-ti*, passe à *si-sr̥-máḥ* : *sí-sar-ti*. Enfin la forme **si-sr-ánti*

(cf. les aoristes thématiques redoublés, dont la désinence correspondante est *-an*) échange sa désinence contre celle de ***sár-sr-ati*** en adoptant l'accent récessif qui l'accompagne. Le participe présent subit une transformation analogue [34].

Mais l'accentuation récessive des verbes intensifs s'est maintenue, en s'imposant aux présents III, non seulement dans ***sísrati*** et ***sísrat-*** (participe); elle est aussi généralisée dans toutes les formes faibles ***à désinence vocalique***: ***sísre***, ***sísrāthe***, ***sísrāte***, ***sísrate***, ***sísrīya***, etc. C'est que les accents des formes à désinence vocalique tombaient dans la même colonne que ceux des formes fortes à désinence consonantique (****si-sár-ti***, ****si-srā́the***, ****si-srā́te***, ****si-srī́ya***) et ont par conséquent partagé le recul d'accent subi par ces dernières. La 3e p. plur. moyen ****sisraté***, avec désinence vocalique ***-até***, était la seule forme personnelle à présenter l'accentuation marginale de ***sisr̥ṣé***, ***sisr̥té***, etc. Si elle ne l'a pas gardée, la cause en est l'évincement de *-até* par *-*áte* (v. 6.), qui entraîne *-*áte* > *⊥ate*. Le participe moyen en *-āna-*, lequel par son degré vocalique s'appuie sur les formes personnelles faibles à désinence vocalique, offrira la même accentuation récessive: ***sí-sr-āṇa-***.

5. En rapport étroit avec ces paradigmes athématiques se trouvaient les présents redoublés thématiques. Il semble en effet plus que probable que les présents ***cákṣa-***, ***jíghra-*** („flairer"), ***dáda-***, ***dádha-***, ***píba-***, ***bíbhra-***, ***yéṣa-***, ***sáśca-*** ont été tirés de présents athématiques correspondants [35] en partant de la 3e p. pluriel en *-anti*, forme commune aux paradigmes athématique et thématique. La genèse du présent thématique comme type est antérieure au remplacement, chez les présents redoublés athématiques, de *-ánti* par *-ati*. En cas de thématisation cet *-ánti* prescrit d'une façon non-équivoque un paradigme thématique *oxyton* (du type ***tudáti***). Il faut en conclure que simultanément avec le recul ****si-sár-ti*** > ***sí-sarti*** le type thématique redoublé a fait passer l'accent sur la syllabe du redoublement. Autrement dit, l'accord des colonnes accentuées a été maintenu en dépit du déplacement d'accent; ***bi-bhár-ti*** : ***bíbhar-ti*** = ****bi-bhrá-ti*** : ***bí-bhra-ti***.

Le recul sur le redoublement a eu lieu dans les formations thématiques suivantes:

a) le présent, cf. en dehors des exemples cités ***ī́kṣa-***, ***ī́ṣa-***, ***ū́ha-***, ***jíghna-***, ***tíṣṭha-***, ***píbda-***, ***sī́da-***;

b) le désidératif (point d'exceptions): ***jí-jyā-sa-***, ***tí-tr̥t-sa-***, ***tí-tr̥p-sa-***, ***tú-tūr-ṣa-***, ***dí-t-sa-*** et ***dí-dā-sa-***, ***dí-p-sa-***, ***dhí-t-sa-*** et ***dí-dhi-ṣa-***, etc.;

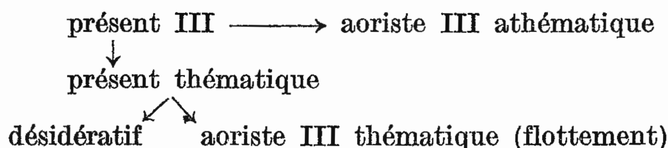
---

[34] L'ancienne accentuation est attestée par τιθείς, διδούς etc. (en face d'ind. ***júhvat-***, ***bíbhyat-***).

[35] Pour le flottement cf. p. ex. RV I, 185, 5 ***jíghrantī-*** (part. fém.), mais AV ***jíghrati*** (3e p. plur.); part. ***pipānā́-*** RV à côté de ***píbati***; ***bíbhramāṇa-*** RV X, 31, 6 en face de ***bíbharti***; ***yéṣanti*** ibid. III, 53, 22, mais ***yayastu*** VII, 104, 2.

c) l'aoriste III, athématique et thématique. D'après Whitney(-Zimmer) p. 303, § 869 les formes personnelles qui manquent d'augment, portent en général l'accent sur le redoublement: (*siṣvap*); *dī́dharaḥ, nī́naśaḥ; jī́janat, pī́parat; jī́janam,* mais il y a des exemples à accentuation radicale (*śiśráthaḥ, śiśnáthat*), abstraction faite de la doctrine des grammairiens, qui enseignent l'accentuation radicale ou suffixale (désinentielle).

En face du parfait, qui s'en distingue et par les désinences et par la formation spéciale de son redoublement, les trois groupes énumérés forment une certaine unité. Si notre explication est correcte, l'accentuation du redoublement, originaire chez les intensifs, s'est propagée d'abord chez les présents de la 3e classe, d'où elle a pénétré dans les formations a), b), c):



6. En indien toute désinence verbale dissyllabique et accentuée porte l'accent sur la première syllabe (Whitney-Zimmer p. 203, § 554). Ici encore il s'agit d'une conséquence découlant du fondement *verbe inaccentué→verbe accentué.* La désinence *-ate* (3e p. plur. moyen) en est un exemple frappant. Dans le RV elle apparaît sous forme oxytone dans une dizaine d'exemples:

classe II: *rihaté, duhaté*
„ VII: *añjaté, indhaté, bhuñjaté*
„ V, VIII: *tanvaté, manvaté, spr̥ṇvaté*
„ IX: *punaté, riṇaté*

Mais la proportion *-mahe, -vahe, -āthe, -āte* (formes atones): *-máhe-, -váhe, -ā́the, -ā́te* (formes accentuées) transforme *-ate* : *-até* en *-ate* : *áte* parce que l'accentuation de la *pénultième* l'emporte sur l'accent *final* quand il s'agit de formes fondées (cf. p. 68 à propos des suffixes *-itra-, -iya-*). C'est donc *-áte* qui représente l'accentuation vivante dès l'époque védique.

L'ancienne oxytonèse de *-mahe* semble par contre tout à fait incertaine; *manāmahé* est probablement une faute (Whitney p. 158, § 735), et *vr̥ṇīmahé* (à côté de *vr̥ṇīmáhe*) peut représenter un ricochet de la double accentuation, vivante et archaïque, de la 3e p. (*-até* : *-áte*).

Toutes les particularités, jusqu'ici décrites, de l'accent verbal (1—6) sont postérieures à la genèse des préverbes. Celle-ci a initié une nouvelle époque de l'accentuation verbale, dont le trait saillant est le caractère foncièrement atone du verbe personnel. Les formes accentuées, conditionnées par la position initiale, forment dès lors une couche secondaire, reposant sur les formes inaccentuées, circonstance qui déclenche des

transformations accentuelles „analogiques“ en assez grand nombre. Mais les résidus nombreux de l'ancien état de choses nous font soupçonner que la fusion sémantique *préverbe + verbe* n'a pas précédé de beaucoup les anciennes parties du RV. Les restes de l'emploi adverbial des préverbes semblent étayer cette supposition.

Il y a par contre une particularité accentuelle du verbe laquelle est de date beaucoup plus ancienne que les traits jusqu'ici énumérés, effets de la conglutination de préverbe + verbe. L'aoriste athématique (I) offre le plus souvent, à en juger par le vocalisme, un paradigme immobile (Whitney-Zimmer p. 292, § 831). A côté de *aśravam, aśrot; aśreḥ, aśret; akaram, akar; āvar, adar, astar, aspar*, formes fortes à vocalisme plein justifié, on trouve, avec le même vocalisme, *akarma, akarta; spartam; ahema, ahetana; bhema; homa; chedma; aśravan*[36]. Les formes régulières sont représentées par *anītām* et la 3ᵉ p. plur. (abstraction faite de *aśravan*): *avran, akran, ahyan, aśriyan*, etc. Il s'agit d'aoristes non-caractérisés, dont la valeur découle indirectement de l'opposition par rapport à un présent caractérisé (*kr̥ṇómi, śr̥ṇómi; bibhéti, juhóti*, etc.). Ces formes n'étant donc aoristiques que par leur fonction s'appuient sur les aoristes *caractérisés* (de la classe II), dont l'accentuation est columnale: *-á-m, -á-ḥ, -á-t, -á-va, -á-tam*, etc.

Ainsi *vid-á-t: vid-á-ta = kár(t): kár-ta.*

La 3ᵉ p. plur. s'est soustraite à la transformation grâce à la différence des désinences: *-n(t)* au type thématique, *-an(t)* pour l'aoriste radical.

Le paradigme de l'aoriste sigmatique (indicatif actif), bien que ses formes accentuées soient toujours munies d'augment et ne permettent par conséquent aucune conclusion sur l'ancien jeu de l'accent, a probablement été aussi immobile, vu la généralisation de la vr̥ddhi. Mais suivant les grammairiens indigènes (ibid. p. 308, § 892) l'accent des formes faibles reposait indifféremment sur la racine ou sur la désinence.

[36] Cf. surtout les formes accentuées *kárta(na), śróta, sóta.*

CHAPITRE II. LE GREC

§ 1. L'origine des intonations grecques

Deux traits originaux distinguent l'accent grec de l'accent indien ainsi que de l'indo-européen. C'est sa limitation d'une part, le développement des intonations de l'autre.

Le caractère proprement grec des intonations a été mis en relief dans BSL 35, 1935, p. 24—34 (*L'indépendance historique des intonations baltiques et grecques*). Plus loin nous aurons l'occasion de revenir sur les détails de la démonstration pour les modifier ou les enrichir (cf. surtout le paragraphe sur le rôle morphologique du circonflexe). A présent il s'agit d'abord de se rendre compte du fait qu'entre les deux particularités mentionnées de l'accentuation grecque il existe un lien interne.

Les intonations grecques sont dues à des contractions préhistoriques. Mais le principe se maintient encore à l'époque historique, p. ex. par rapport aux contractions résultant de la chute intervocalique de Ϝ : *a* + + ˈ*a* = *á*, ˈ*a* + *a* = *ã* (où *a* est le symbole d'une voyelle quelconque). Or ce qui est important, c'est que le principe ne vaut que pour les *deux dernières syllabes* (de la forme non-contracte). Une fois qu'il s'agit de syllabes internes le principe ne joue plus, l'intonation étant réglée de manière mécanique par la quantité du vocalisme final: Περικλέης > Περικλῆς, βασιλέες > βασιλεῖς, ἀνδρεών > ἀνδρών, mais *ἀνδρεώνος > ἀνδρῶνος (ἀνδρεώνων > ἀνδρώνων). Les contractions préhistoriques, qui ont donné origine à la catégorie phonologique de l'intonation, ont donc consisté dans l'identification complète de *a* + ˈ*a* et ˈ*a* + *a* dans toutes les positions excepté la fin du mot, où l'opposition *accentuelle a* + ˈ*a*: ˈ*a* + *a* fut transformée en opposition d'intonation *á* : *ã*. Ce type de transformation phonologique est assez commun. Cf. p. ex. la palatalisation anglo-saxonne provenant de la disparition postconsonantique de *i̯* : il disparaît sans trace après toutes les consonnes excepté *k*, *g*. Ainsi les groupes *ti̯a*, *di̯a* s'identifient à *ta*, *da* respectivement, mais l'opposition *ka*, *ga*: *ki̯a*, *gi̯a* y est changée en *ka*, *ga*: *k'a*, *g'a*.

On peut même ajouter: pour que la différence entre les deux intonations devînt une opposition privative, il fallait que d'abord elle se neutralisât dans des positions déterminées. Par conséquent le fait de l'absence du contraste ⊥ : ≃ dans les syllabes non-finales ne saurait être

considéré comme postérieur à la constitution phonologique des intonations. Dans ≃⏑ et —́ — les deux intonations sont évidemment des variantes combinatoires.

Outre le fait qu'après les premières contractions la syllabe finale était la seule à pouvoir présenter une tranche intonable, il y a un autre, non moins important, qui découle du premier. Une tranche finale intonable se laisse décomposer en deux mores dont chacune peut porter l'accent, c.-à-d. ≃ est équivalent à ⏑́ + ⏑, —́ = ⏑ + ⏑́. Le mouvement d'accent, ou le changement d'intonation, à *l'intérieur* de la syllabe finale correspond donc au mouvement accentuel entre les syllabes pénultième et finale dans les cas où la finale, renfermant un vocalisme bref, n'est pas intonable. La quantité vocalique de la pénultième est indifférente puisqu'elle n'est jamais intonable. Donc:

≃ correspond à ⊥ ⏑ ou ⏑́ ⏑
—́ „ à — ⏑́ ou ⏑ ⏑́

Dans le système phonologique du grec les syllabes finales intonables sont fondées sur des structures (de deux syllabes) accentuées de manière différente. Elles en sont pour ainsi dire des formes réduites, dont l'ensemble de deux *mores* copie un ensemble de deux *syllabes*. Pour que la description phonologique du mot soit adéquate, il faut donc délimiter l'ensemble des deux (dernières) mores, représenté soit par une syllabe finale intonable soit par les deux dernières syllabes (⏓⏑), d'avec les syllabes précédentes, lesquelles n'étant pas intonables se trouvent toutes sur le même plan. P. ex. παιδεύ/ω, παιδεύ/ει, παιδεύ/ομεν, παί/δευον. L'équivalence finale (et uniquement finale) — = ⏓ + ⏑ nous oblige à procéder de cette manière. Un mot grec consiste donc d'un ensemble final de deux mores (ayant la forme — ou ⏓⏑) et de syllabes précédentes. C'est justement cette structure qui nous expliquera la limitation de l'accent.

M. R. Jakobson (*Z zagadnień prozodii starogreckiej* dans Prace ofiarowane Kazimierzowi Wóycickiemu, 1937, p. 73—88) a été le premier à décrire l'accentuation grecque d'une manière conforme aux exigences de la phonologie contemporaine. L'accent frappe soit l'ensemble final (sur l'une de ses mores) soit la syllabe précédente. Il en résulte trois places différentes de l'accent, sans qu'elles constituent, comme l'admet la grammaire traditionnelle, une opposition *graduelle* (p. ex. oxyton : périspomène : proparoxyton).

L'accentuation de la more finale et l'accentuation de la more pénultième (donc soit —́ et ≃, soit ⏓⏑́ et ⏑́⏑), bien que différentes entre elles, appartiennent à la même espèce (accentuation de l'ensemble final) et sont solidaires à s'opposer à l'accentuation *récessive*.

Il faut insister ici surtout sur la description fautive des accents de ἄνθρωπος ou φέρομεν, reposant d'après la grammaire traditionnelle sur la *troisième* syllabe (à partir de la fin de mot). Quand il s'agit de déterminer la place (position) d'un élément à l'intérieur d'une structure, qu'il s'agisse d'une syllabe à l'intérieur du mot ou d'un mot à l'intérieur de la phrase, on a, en matière de langue, deux procédés à sa disposition:

1) détermination absolue: *initial*, *final*;

2) détermination relative: *précédant*, *suivant* (un autre élément de la structure en question).

Toute détermination numérique (*troisième*, *quatrième*, etc.) est ainsi automatiquement exclue d'une description adéquate, c.-à-d. structurale.

Abordant le problème de la limitation, analysons le changement du rôle de l'accent initial au moment de la genèse des intonations, c.-à-d. au moment où s'est constitué l'ensemble final (deux mores ou deux syllabes). Jusqu'à ce moment l'accentuation initiale s'était présentée de la manière que voici:

a) $\overset{|}{x}x$; b) $\overset{|}{x}xx$; c) $\overset{|}{x}xxx$; d) $\overset{|}{x}xxxx$; et ainsi de suite.

Le signe x dénote une syllabe quelconque, abstraction faite de sa quantité. Dans b), c), d) la place de la syllabe initiale (accentuée) n'est pas déterminable par rapport à la finale; elle se détermine d'une manière absolue. Autre est le cas de a), où la syllabe $\overset{|}{x}$ est en même temps *initiale* et *pénultième* (= précédant la finale). Dans a) la place de $\overset{|}{x}$ est donc différente de la position de $\overset{|}{x}$ dans b), c), d): *initiale et pénultième*, ou autrement dit *initiale* et en même temps *déterminable par rapport à la finale.*

Or, vu l'intonabilité des mots monosyllabiques, l'ensemble final ⏓⏑ = — devient la partie phonologique constitutive du mot grec (excepté les monosyllabes à vocalisme bref). Dans $\overset{|}{x}$⏓ ⏑ la syllabe $\overset{|}{x}$, jusqu'ici *initiale*, deviendra dorénavant la syllabe précédant l'ensemble final de deux mores $\overset{|}{x}$⏓⏑ = $\overset{|}{x}$ —. Le changement *accentuation initiale* > *accentuation de la syllabe précédant l'ensemble final* aura pour conséquence immédiate: 1) l'avancement de l'accent dans $\overset{|}{x}x$ — > $x\overset{|}{x}$—; 2) l'avancement correspondant de tous les autres accents initiaux (c, d): $\overset{|}{x}xx$ ⏑ > $x\overset{|}{x}x$ ⏑, $\overset{|}{x}xx$ — > $xx\overset{|}{x}$ —, etc.; 3) l'avancement correspondant de tous les accents internes situés à gauche de la syllabe précédant l'ensemble final, p. ex. $x\overset{|}{x}x$ — > $xx\overset{|}{x}$ —. Car il est clair que le mouvement progressif $\overset{|}{x}xx$ — > $xx\overset{|}{x}$ —, conforme à 2), *implique* le mouvement $x\overset{|}{x}x$ —> $xx\overset{|}{x}$ —, étant

donné qu'on peut décomposer le premier en deux phases: x̍xx — > xxx̍ — = x̍xx— > xx̍x— > xxx̍—. Bref, par suite de la constitution de l'ensemble final, la position de la syllabe, jusqu'ici initiale, de x̍ ⏓ ⏑ change de caractère, en devenant déterminable par rapport à la fin de mot. Et ce changement (initial > précédant l'ensemble final) déclenche le mouvement progressif de l'accent dans x̍x —, dans c) et d).

Or voici l'objection avancée par M. Lejeune contre ce raisonnement: „Le fait que, dans les mots de forme ⏓̍ ⏓ ⏑, la position de l'accent *pouvait être sentie, soit* comme initiale, *soit* comme pénultième par rapport à l'ensemble final intonable, institue, pour les déplacements de ton ultérieurs, une *possibilité*, non une nécessité........; possibilité qui, *à priori*, avait relativement peu de chances de se réaliser, puisque cette double interprétation n'existait que dans les mots de rythme ⏓̍ ⏑ et ⏓̍ ⏓ ⏑, alors que l'accent portant sur la première voyelle *pouvait* continuer à être senti comme initial dans ces deux classes rythmiques et le *devait* dans toutes les autres". (BSL 48 fasc. 2, p. 29). Mais l'accent de x̍xx, x̍xxx, x̍xxxx avait dans tous les cas la même fonction: celle de l'accentuation *récessive*. Sa réinterprétation en termes d'ensemble final, accomplie dans x̍xx, devait s'étendre aussi sur les formes *isofonctionnelles* x̍xxx, x̍xxxx. L'accentuation récessive est ainsi devenue un „dérivé" de l'ensemble final.

Le fait que la genèse des intonations grecques entraîne la limitation de l'accent nous semble un argument décisif en faveur de notre thèse, développée dans l'article précité, de l'indépendance historique des intonations baltiques et grecques. En effet, si la limitation est étroitement liée à des contractions vocaliques donnant origine aux intonations, ce ne peuvent pas être les contractions hypothétiques comme **u̯l̥q^{w}o-ei* > **u̯l̥q^{w}ōi* ou **u̯l̥q^{w}o-ōm* > **u̯l̥q^{w}ōm*, qui n'ont eu aucun effet limitatif sur l'accent védique ou balto-slave. L'intonation de -ῷ, -ῶν est du reste purement morphologique (§ 3).

Les contractions proprement grecques, dues aux hiatus créés par la disparition intervocalique de σ, ι, semblent exclues puisque les formes à hiatus, procédant de la disparition de ι intervocalique, des verbes en -αω, -εω, -οω, supposent déjà la limitation de l'accent (p. ex. τιμῶ < τιμάω).

Les historiens de la langue grecque semblent pencher vers l'opinion que ces hiatus ne s'éliminent qu'au cours de l'époque historique du grec. Ainsi Schwyzer (*Griech. Gramm.* p. 241) est d'avis que les hiatus ioniens sont fondés sur une orthographe étymologique, plus ancienne que

la contraction. On peut répondre à cela que 1) si c'est le cas, si la forme normale, p. ex. à l'époque homérique, était la forme non-contracte (γένεος, γένεϊ, ποίεε, etc.), nous ne savons d'autre part *rien sur l'accentuation* de ces formes à l'époque homérique. L'accentuation n'étant pas un élément du mètre grec, ce dernier n'a dans aucune manière contribué à sa conservation; 2) la chute de ϝ a créé des hiatus et en même temps la possibilité de la création de formes analogiques à hiatus. L'existence de (ἡδέϝι >) ἡδέϊ est une condition suffisante pour décomposer un γένει déjà contracte en γένεϊ. D'après M. Chantraine (*Grammaire homérique* p. 66) le maintien de la forme non-contracte serait un archaïsme. Or l'échelonnement chronologique des contractions, suivant les conditions phonologiques, étant probable à priori, il est clair que certains hiatus ont pu persister plus longtemps que d'autres. Mais on ne peut pas non plus exclure les hiatus secondaires, entraînés par 2) et garantis par des formes comme subjonctif θήῃς, θήῃ, etc., où les contractions datent de l'époque indo-européenne (**dhē + et > *dhĕ + et > *dhēt*). Une chose semble sûre: puisque la langue homérique connaît, à côté de formes à hiatus, aussi des formes contractes, dans la langue vivante la contraction était un fait accompli, au moins dans une certaine mesure. Des conditions nécessaires, mais suffisantes, de la genèse des intonations et de la limitation de l'accent existaient donc en grec dès avant l'époque littéraire.

La divergence des dialectes en ce qui concerne les résultats des contractions (ε + ε > ει ou η etc.) ne saurait à première vue contredire cette chronologie hypothétique. La limitation de l'accent a bien pu s'effectuer en pleine époque dialectale encore qu'elle soit un trait commun à tous les dialectes. Cette supposition serait d'autant plus probable qu'il existe entre les dialectes des divergences accentuelles profondes. L'éolien a immobilisé l'accent sur la syllabe précédant l'ensemble final, le dorien offre ⊥́ ∪ au lieu de ≃ ∪, etc. Il n'est donc pas du tout évident que la genèse de l'intonation et la limitation de l'accent, qui en découle, aient eu lieu *avant* la disparition de σ, ι intervocaliques.

Mais nous abandonnons cette possibilité théorique puisqu'il semble qu'il y ait un critère chronologique autrement sûr, celui de la valeur prosodique de -αι, -οι finals, lequel suggère une date plus ancienne de la genèse des intonations grecques (v. la fin de ce paragraphe).

Le circonflexe de la pénultième (≃ ∪) ne s'oppose pas, à certaines exceptions près, à l'intonation aiguë, laquelle ne saurait exister dans les mêmes conditions (⊥́ ∪ n'étant pas possible). Ce circonflexe n'est donc pas autonome, mais fonctionne comme variante combinatoire de l'intonation aiguë. Une comparaison des zones d'emploi respectives permet d'établir facilement les membres marqué et non-marqué de l'opposition:

accentuation	intonation
⊥	∠ et ≃
⊥ ⏑	≃ ⏑
⊥ —	∠ —
⊥ ⏓ ⏑	∠ ⏓ ⏑

En dehors de l'ensemble final, l'intonation aiguë est le seul représentant normal des deux intonations (∠ — et ∠ ⏓ ⏑). Le circonflexe par contre remplace l'intonation aiguë *à l'intérieur* de l'ensemble final, quand celui-ci présente la forme — ⏑ accentuée sur la voyelle longue. Il résulte de ces faits que l'intonation aiguë est le membre non-marqué, l'intonation circonflexe, le membre marqué de l'opposition ∠ : ≃.

Tandis qu'en indien une subdivision phonologique de l'accentuation n'est guère réalisable — la détermination adéquate de l'accent dépendant et de sa place et du nombre des syllabes du mot — la loi de limitation nous invite à contraster entre elles les trois accentuations existant en grec, celles de la dernière more, de l'avant-dernière more et de la syllabe précédente.

La syllabe située devant l'ensemble final est simplement accentuée. Mais l'ensemble final, quand il est frappé d'accent, est en même temps *intoné* (lorsqu'il représente une seule syllabe). L'accentuation récessive s'oppose donc comme un *archiprosodème* à celle de l'ensemble final. A l'intérieur de l'ensemble final l'accentuation de l'avant-dernière more est *marquée* par rapport à celle de la dernière more, parce que cette dernière coïncide, au point de vue phonétique, avec l'archiprosodème (c.-à-d. avec l'intonation de l'accent récessif). De sorte qu'on obtient le système:

accent récessif → oxytonèse (négative)
(neutre) ↓
circonflexe autonome ou accentuation de l'avant-dernière more (positive) [1].

[1] L'hypothèse sagace développée par M. Lucidi dans le mémoire *L'origine del trisillabismo in greco* (Ricerche Linguistiche I, 1, Roma 1950, p. 69—92) a un défaut foncier qui détruit la valeur de la conclusion principale. L'auteur part de la supposition que l'accentuation primitive du grec était limitée aux trois dernières *mores* du mot. Une tranche longue de la syllabe pénultième aurait contenu deux mores tout comme une syllabe longue finale. Donc *ἀνθρῶπος, *λεγῆτον. Or le compte par mores ne saurait s'effectuer qu'à l'intérieur des *syllabes*, qui sont des complexes superordonnés aux mores. Si M. Lucidi affirme l'ancienne équivalence des accentuations *λεγῆτον et λεγήτων (les deux formes étant accentuées sur la more antépénultième), il faut objecter à cela que λεγήτων, tout comme p. ex. λέγετον, est accentué sur la syllabe précédant le complexe final de deux mores (⏑ ⏑ ou —), tandis que *λεγῆτον offre l'accentuation de l'avant-dernière more de la syllabe pénultième, ce qui est une chose tout à fait

En général l'opposition *aigu* : *circonflexe* se trouve neutralisée dans ≃ ◡. Mais il y a des exemples contraires: οἴκοι (locatif) en face de οἶκοι (plur.), παιδεύσαι (optatif): παιδεῦσαι (infinitif). On pourrait donc affirmer que dans une certaine mesure, très restreinte d'ailleurs, les deux intonations s'opposent aussi dans l'avant-dernière syllabe. Ce qui est essentiel, c'est que l'accentuation de οἶκοι existe à côté de celle de ἄνθρωποι, ἄποικοι, tandis que le -οι du locatif n'admet pas la proparoxytonèse. L'intonation aiguë de οἴκοι reflète donc l'accentuation de la syllabe précédant l'ensemble final; le circonflexe de οἶκοι frappe l'avant-dernière more de l'ensemble. La même remarque s'applique à παιδεύσαι (optatif): παιδεῦσαι (cf. παιδεύε-σθ-αι à côté de πεπαιδεῦ-σθ-αι).

La question pourquoi certains -οι, -αι finals contiennent deux mores est un problème d'ordre diachronique. Remarquons qu'en général -οι, -αι sont brefs (= une more): -οι, -αι, désinences du nom. plur. de la 1[re] et 2[e] déclinaison; -μαι, -σαι, -ται, -νται, désinences médio-passives du verbe, sujettes à l'élision; -αι des infinitifs du type δόμεναι; ἔκπαλαι, πρόπαλαι, τρίπαλαι, τετράπαλαι, δεκάπαλαί. Le traitement de -αι final dans θάλασσαι etc. s'accorde avec celui de -αρ ou -αν (δέλεαρ, θάλασσαν). C.-à-d. à la fin de mot *i̯* ne faisait pas partie de la tranche intonable de la syllabe.

Ce sont les -οι, -αι de l'optatif (παιδεύοι, παιδεύσαι) et le -οι du locatif qui constituent un problème[2].

Quelle est l'explication de cet état de choses?

S'il n'y a pas de *coupe morphologique* à l'intérieur de la diphtongue, -αι et -οι finals comptent pour une seule more. *C'est qu'ils fonctionnent comme* une *more dans les diphtongues finales -āi* (-ᾳ, -ῃ) = *ă* + *ăi*, *-ōi* (-ῳ) = *ŏ* + *ŏi*. Les formes comme ποτνίᾳ, ἀνθρώπῳ équivalant à *-íăăi*, *-ŏ́pŏŏi*, rien ne saurait empêcher l'accentuation récessive de πότνιαι, ἄνθρωποι.

Au contraire, -ει compte toujours pour deux mores parce qu'il n'y a pas eu de diphtongue finale héritée *-ēi* (avec ancien *ē*) = *ĕ* + *ĕi*, la finale du subjonctif -ῃ ionienne-attique étant une innovation en face de -η d'autres dialectes. Les désinences -ῃς, -ῃ du subjonctif semblent postérieures à la genèse de η provenant de la contraction (ε + αι, p. ex. βούλῃ < βούλεαι).

Or l'appréciation de -ῳ comme *ŏ* + *ŏi* nous transporte dans une époque sinon antédialectale au moins antérieure aux contractions résultant de la chute de σ, ι intervocaliques (ο + ο > ου = ǭ en ionien-attique). Il est probable qu'il s'agit de la couche préhistorique de contractions qui

---

différente. Car dans le cas de ≃ ◡ on ne saurait parler d'un complexe final ◡◡ précédé de ◡. Que la coupe prosodique entre les deux mores d'une voyelle longue puisse devenir plus profonde que celle entre la more finale et la syllabe contiguë (donc ◡‖◡ | x), paraît incroyable. Une telle supposition consisterait à attribuer à la more une autonomie prosodique qu'elle ne présente nulle part.

[2] V. § 6 et § 3, respectivement.

ont donné origine à l'allongement initial du deuxième membre de composé (type ὠμ-ηστής < ἔδ, πεμπ-ώβολον < ὀβολός). Bien que leurs effets directs aient été masqués par l'introduction d'un allongement morphologique à la place du produit phonétique de la contraction, le rapport quantitatif ε : η, ο : ω (et non ε : ει̣, ο : ου) en ionien-attique s'accorde avec le rapport -ο(ι) bref: -ω(ι) long postulé par le traitement de -οι final.

Les contractions résultant d'hiatus internes (chute de ə̯) ou externes (entre deux membres de composé, dans le sandhi) s'effectuent sous nos yeux en védique. En grec elles sont de date préhistorique et antédialectalé.

§ 2. La flexion nominale

Pour rendre compte de l'accentuation des paradigmes nominaux grecs on a à sa disposition un seul point de départ, celui que constitue l'indien. Il serait au contraire vain d'invoquer le témoignage grec pour prouver que l'indien a innové dans tel ou tel point. La chaîne chronologique *contractions > genèse d'intonations > limitation de l'accent* appartenant entièrement à l'histoire interne de la langue grecque, il est clair que le changement final (la limitation) était apte à entraîner des réarrangements considérables du rôle morphologique de l'accent hérité. La bonne méthode nous oblige donc d'expliquer le grec par l'indien.

L'immobilité des paradigmes de tous les thèmes di- et polysyllabiques était un fait acquis dès avant la genèse des intonations. Mais les intonations et la limitation de l'accent changent radicalement la valeur de l'accentuation héritée et déplacent par conséquent les rapports entre les différents types accentuels. Prenons l'exemple des thèmes en *-o-*.

Anciens oxytons (**dhūm*|*os* > θῡμός).

<table>
<tr><td>-ός</td><td>-οί</td></tr>
<tr><td>-όο</td><td>-ῶν</td></tr>
<tr><td>-ῷ</td><td>-οῖσι</td></tr>
<tr><td>-όν</td><td>-όνς</td></tr>
<tr><td colspan="2">-ώ</td></tr>
<tr><td colspan="2">-οῖιν</td></tr>
</table>

Anciens paroxytons (**u̯idh*|*eu̯os* > ἠίθεος).

<table>
<tr><td>|
-χος</td><td>|
-χοι</td></tr>
<tr><td>|
-χοο</td><td>|
-χων</td></tr>
<tr><td>|
-χῳ</td><td>|
-χοισι</td></tr>
<tr><td>|
-χον</td><td>|
-χονς</td></tr>
<tr><td colspan="2">|
-χω</td></tr>
<tr><td colspan="2">|
-χοιιν</td></tr>
</table>

On voit que le paradigme oxyton (= accentué sur la colonne finale) des thèmes en *-o-* devient un paradigme *accentué sur l'ensemble final* (soit sur la première more: -όο, -ῷ, -ῶν, -οῖσι, soit sur la deuxième more: -ός, -όν, -οί, etc.). Par rapport à lui le paradigme paroxyton (= accentué sur la colonne pénultième du thème) présente les formes -xoo, -xῳ, -xων, -xοισι, -xω, -xοιιν, accentuées toutes sur la syllabe précédant l'ensemble final. Conséquence: recul de l'accent dans les formes -xος, -xον, -xοι, d'où ἤϊθεος, ἤϊθεον, ἤϊθεοι (en face de v. ind. *vidhávā-*); l'ancienne opposition *oxytons* : *paroxytons* est remplacée par une distinction nouvelle, *thèmes accentués sur l'ensemble final* : *th. accentués sur la syllabe précédente.*

Autres exemples: v. ind. *varútra-* „manteau" (grammairiens), mais (ϝ)έλυτρον „étui"; ἀνδρόμεος en face des composés indiens en *-máya-* (les mots grecs avaient perdu leur caractère de formes motivées). Hirt I. F. 16, 77 ssq. y voyait une loi *phonétique*, ce qui est évidemment faux.

Au contraire, l'ancienne oxytonèse se maintient dans ζυγόν, μισθός, νυός, ὁμός, ὠμός, cf. v. indien *yugá-*, *mīḍhá-*, *snuṣā́-*, *samá-*, *āmá-*. Déjà M. Jakobson (*o. l.* p. 83) admettait qu'un paradigme paroxyton xxος n'existait que chez les noms motivés (dérivés). Il vaudrait mieux dire: ne furent touchés, par le déplacement accentuel en question, que les thèmes qui n'étaient pas sentis, à ce moment-là, comme motivés. Il se répète en grec ce qu'on a déjà constaté pour l'indo-européen (plus haut p. 30 et 45). Les immotivés font remonter l'accent pour maintenir les rapports entre les différents types de paradigmes, les motivés le conservent comme une marque additionnelle caractérisant le dérivé. Cf. p. ex. le suffixe -ιον: la coupe morphologique dans ἀρν-ίον, c.-à-d. le caractère motivé de la forme, empêche un recul semblable à celui de *ἠιθέος > ἤϊθεος.

Il y a plus de cinquante ans que le regretté Ch. Bally, dans sa contribution connue aux Mélanges de Linguistique offerts à F. de Saussure (*Accent grec, accent védique, accent indo-européen*) a essayé de plaider la primordialité des faits accentuels grecs, à tort à notre avis. Mais sa formule générale et en même temps vague que le grec *évitait d'accentuer la pénultième* est dans une certaine mesure justifiée. Elle s'appliquait, à un moment donné, aux noms immotivés.

Les thèmes oxytons en *-ā-* (1re déclinaison) ont une courbe accentuelle différente de celle des thèmes en *-o-*. Dans

-ή	-αί
-ῆς	-ᾱ́ων
-ῇ	-αῖσι
-ήν	-άνς
-ᾱ́	
-αῖιν	

le gén. plur. offre l'accentuation récessive (= sur la syllabe précédant l'ensemble final), d'où le passage des anciens oxytons immotivés au camp des barytons [3].

La chose est évidente dans le cas de différenciation, assez fréquente chez les thèmes en *-ā-*. En face d'adjectifs restés oxytons, les formes en *-ā-* figées en fonction secondaire d'abstrait, c.-à-d. détachées de la série des adjectifs en -ός, sont sujettes à ce déplacement d'accent. Cf. les noms abstraits ἔχθρα, θέρμη, κάκη, λέπρᾱ, etc., contrastant avec les adjectifs correspondants (ἐχθρᾱ́ etc.); de même ψωρᾱ́ „rugueuse": ψώρᾱ „maladie rugueuse".

En face d'un grand nombre de noms d'action avec l'accent sur le suffixe (type ἀγορᾱ́, ἀκοή) on trouve aussi des noms post-verbaux barytons (Chantraine *La formation des noms en grec ancien* p. 22): μάχη „combat", βλάβη „dommage" (μάχομαι, βλάπτω), etc., sans qu'on puisse se rendre aujourd'hui compte des nuances sémantiques qui les ont détachés des autres noms d'action. Le changement de sens *abstrait > concret*, c.-à-d. la perte de contact avec les dérivés abstraits, explique par contre l'accent de πάγη „filet de chasse" < πήγνυμι, καλύβη „cabane" < καλύπτω, etc. Les abstraits en -ονη restent oxytons: αὐ-ονή „sécheresse", ἡδ-ονή „joie", καλλ-ονή „beauté", κλαυθμ-ονή „pleurs", πημ-ονή „souffrance", πλησμ-ονή „satiété", φλεγμ-ονή „inflammation", χαρμ-ονή „joie". D'autre part il y a des concrets barytons: ἀκ-όνη „pierre à aiguiser", ἀπεχ-όνη „sorte de vêtement", βελ-όνη „aiguille", ὀθ-όνη „toile de lin", περ-όνη „agrafe", σφενδ-όνη „fronde". A propos de ἀγχ-όνη „corde" il faut rele-

[3] Chez les masculins en *-o-* il s'agit d'expliquer le recul du type *ἠιθέος > ἠίθεος, c.-à-d. le passage paroxytons (immotivés) > proparoxytons. Chez les féminins en *-ā-* ce sont par contre les thèmes oxytons qui deviennent barytons. C'est que le paradigme oxyton en *-o-* n'offre aucune forme casuelle à accentuation récessive, comme c'est le cas pour le féminin (-ᾱ́ων), et reste par conséquent intact.

Les changements morphologiques en question s'expliquent par un schéma de fondement que voici:

thèmes barytons (accentués sur une colonne quelconque excepté la dernière)
↓
th. oxytons (accentués sur la colonne désinentielle)
↓
th. paroxytons (accentués sur la colonne prédésinentielle)

On voit que les paroxytons, tout en étant fondés sur les oxytons, servent en même temps, avec les autres barytons, de fondement aux oxytons.

La coexistence de ces deux espèces de fondement n'est possible que parce que le dernier est d'ordre morphologique (accentuation de la *racine*→celle du suffixe flexionnel), le premier, d'ordre phonétique (syllabe précédente). Ce double fondement a échappé à M. Lejeune (BSL 48, fasc. 2, p. 27).

ver la remarque suivante dans Suidas: Ἀγχόνη ὁ βρόχος, τὸ σχοινίον, παροξυτόνως. Ἀγχονὴ δὲ, τὸ πρᾶγμα, ὀξυτόνως, ἡ ἐνέργεια. Cf. les scholies aux textes d'Aristophane et d'Euripide.

Quoi qu'il en soit, la différenciation est indubitable pour les couples ἁρπαγή „rapacité": ἁρπάγη „râteau, crampon"; καμπή „courbure": κάμπη „chenille"; σκαφή „action de creuser": σκάφη „objet creux" [4].

L'accentuation compliquée des dérivés primaires en -η, -λη, -μη, -νη, -ρα, -τη se laissera probablement débrouiller, au moins en partie, en tenant compte des deux oppositions mentionnées:

1) adjectif oxyton: substantif (abstrait ou concret) baryton;

2) substantif abstrait oxyton: substantif concret baryton.

Mais il n'en résulte pas, inversement, que les dérivés oxytons en *-ā-* ne puissent pas avoir un sens abstrait au lieu d'un ancien sens adjectif, ou un sens concret à la place d'un ancien sens abstrait. Tout dépend du moment du passage sémantique. S'il est antérieur à la limitation de l'accent, il entraîne un déplacement accentuel correspondant; s'il est postérieur, le thème retient son ancienne oxytonèse.

L'accentuation des thèmes en *-ā-* pose encore un problème qui n'est pas propre à cette classe seule, mais s'étend sur d'autres thèmes, notamment sur ceux en *-o-*. C'est la question connue de l'accentuation récessive des noms propres. Le nombre des couples *adjectif ou substantif appellatif* (*concret, abstrait*) *oxyton: nom propre baryton* est tout à fait imposant. En voici quelques exemples:

1) thèmes en *-o-*: ἀγητός „admirable": Ἄγητος; γλαυκός „luisant, bleuâtre": Γλαῦκος; καρπός „fruit": Κάρπος; ξανθός „blond": Ξάνθος; ξουθός „jaunâtre, fauve": Ξοῦθος; πυῤῥός „d'un rouge de feu, roux": Πύῤῥος; σκαιός „gauche": Σκαῖος; σοφός „sage": Σόφος; φαιδρός „de bonne humeur, gai": Φαῖδρος; φοξός „pointu": Φόξος; χρηστός „utile, brave": Χρῆστος. En face des noms ethniques Γραικός, Τευκρός il y a les noms propres Γραῖκος, Τεῦκρος;

2) thèmes en *-ā-*: ἰαχή „cri": Ἰάχη; κραυγή „bruit": Κραύγη; λαλαγή „murmure léger": Λαλάγη. Probablement il ne s'agit pas ici d'anciens abstraits, mais plutôt d'adjectifs verbaux féminins („celle qui crie, fait du bruit, murmure"); pour ξανθή: Ξάνθη; φαιδρᾱ́ : Φαίδρα cf. les masculins correspondants;

3) thèmes de la 3e déclinaison: ἀστήρ „étoile": Ἄστηρ; γελῶν „riant": Γέλων; ἐλπίς „espoir": Ἔλπις; φροντίς „soin": Φρόντις; ἀργεστής „brillant":

---

[4] Le problème des valeurs concrète et abstraite des dérivés en *-ā-* a été traité récemment par M. T. Bolelli *Rapporto fra intonazione e valore morfologico e semantico nei nomi d'agente e nei nomi d'azione in -ā ed in -o in greco* (Studi Italiani di Filologia Classica N. S. 25 fasc. 1—2, 1949, p. 91—116).

'Αργέστης; ἀγακλεής „célèbre": 'Αγακλέης; διογενής „descendant de Zeus": Διογένης, etc.

En vue de cette variété d'exemples, force nous est de trouver une explication assez générale pour qu'elle puisse s'appliquer uniformément à tous les cas. Il paraît qu'il s'agit ici d'un phénomène assez ancien, étroitement lié à la limitation de l'accent et reposant sur l'élimination de l'accent récessif du vocatif en grec ou plutôt sur son remplacement par l'accent columnal. En attique la 1[re] déclinaison offre a) vocatif = nominatif (règle générale); b) vocatif en -ᾰ accentué sur la colonne du paradigme, p. ex. ὦ πολῖτα; c) vocatif en -ᾰ avec accentuation récessive, p. ex. ὦ δέσποτα. Dans la 3[e] déclinaison on retrouve ces trois types: a) ὦ ποιμήν, φύλαξ; b) ὦ βασιλεῦ, ἐλπί, αἰδοῖ, πειθοῖ; c) ὦ πάτερ, μῆτερ, θύγατερ, ἄνερ. Dans la 2[e] déclinaison enfin le voc. en -ε s'accorde, pour la place de l'accent, avec le reste du paradigme; noter surtout pour les adjectifs ὦ κακέ en face de κακός. Autrement que l'indien, où l'accentuation récessive du vocatif est obligatoire, le grec soumet ce cas à l'accentuation columnale du paradigme. Les fonctions secondaires se soustraient à ce réarrangement, de sorte qu'un γλαυκέ au sens propre vient s'opposer à γλαῦκε, sobriquet (d'où nom propre); de même ἐλπί: "Ελπι etc. L'opposition finit par s'étendre sur tout le paradigme. Conclusion: l'accentuation récessive des noms propres continue, de manière indirecte, l'accentuation récessive du vocatif indo-européen [5].

Il faut encore ajouter que le remplacement de l'accentuation récessive par l'accentuation columnale au voc. sing. est lui-même dû à la limitation de l'accent. Dans certains paradigmes la limitation entraînait la coïncidence de la colonne du vocatif sing. avec celle du paradigme, d'où généralisation de cet accord (hormis quelques cas particuliers comme πάτερ, μῆτερ, ἄνερ et les noms propres, c.-à-d. des noms de personnes).

On sait que les sobriquets, dont provient beaucoup de noms propres, sont appliqués aussi aux animaux et même, quoique plus rarement, aux objets inanimés. C'est donc par une imitation du procédé décrit ici [6] que se sont constitués les couples κυανός „bleu sombre": κύανος „oiseau (aussi „fleur", „pierre") de couleur bleu sombre"; αἰόλος „bigarre": αἴολος „sorte de poisson"; λευκός „blanc": λεῦκος „poisson blanc"; σιμός „camus": σίμος „sorte de poisson"; γυρός „rond": γῦρος „cercle"; λευκή „blanche": λεύκη „peuplier"; στιλβή „brillante": στίλβη „lampe"; πολιός

[5] Si le balto-slave ne connaît pas un développement parallèle, c'est parce qu'il y a un *recul* de l'accent aux cas forts, qui fondent le vocatif, et non un mouvement progressif au vocatif, comme en grec.

[6] Mais, au moins dans les exemples féminins, une différenciation du type κακή : κάκη n'est point exclue.

„gris": πόλιον „sorte de plante"; σκολιός „oblique": σκόλιον „sorte de chanson".

Dans sa critique de cette explication M. Carnoy (Leuvense Bijdragen 1953, 1e—2e Afl., p. 6) a eu tort de confondre deux choses différentes: l'accentuation récessive ayant son point de départ au vocatif de noms de personnes (noms propres, communs, sobriquets provenant d'adjectifs) — et l'extension de l'emploi des sobriquets représentant la série suivante: personnes→animaux→objets inanimés. Il serait certainement erroné de partir du vocatif *λεῦκε pour rendre compte du nom du poisson.

Le paradigme baryton normal des thèmes en *-ā-* présente deux formes casuelles à accentuation de l'ensemble final:

1) le gén. plur.: -ῶν, produit d'une contraction -ᾱ́ + ων;

2) le nom. plur.: -αι (bref), précédé immédiatement de la syllabe accentuée (ἡμέραι, χῶραι).

Cette dernière irrégularité provient de la différenciation entre les thèmes en *-ī/i̯ā-* et les thèmes en *-ā-*. Du point de vue du grec on peut parler de thèmes en *-ă-* et *-ā-* (θάλασσα : ἡμέρᾱ̀) ou bien *-iă-* et *-iā-* (πότνια : ἑστία). L'unique trait différenciateur constant, la quantité de *a*, n'apparaît qu'au nom.-voc. et à l'acc. sing. Tout le reste du paradigme est commun, étant par conséquent fondé sur ces deux formes. Prenons comme exemple les barytons en *-ă-* et *-ā-*:

nom.	sing.	θάλασσ-α	ἡμέρ-ᾱ
acc.	„	θάλασσ-αν	ἡμέρ-ᾱ̀ν
gén.	„	ẋ́ᾱ̀ς	
dat.	„	ẋ́ᾳ	
gén.	plur.	xᾱ́ων > xῶν	
dat.	„	ẋ́αισ(ι)	
acc.	„	ẋ́ᾱ̀ς	
nom.-acc.	duel	ẋ́ᾱ̀	
gén.-dat.	„	ẋ́αιν	

Au moment du recul de l'accent chez les thèmes immotivés, le nom. plur. θάλασσαι s'accordant, pour l'accent, avec θάλασσα et θάλασσαν, se met en opposition avec toutes les autres formes du paradigme de θάλασσα, lesquelles, comportant des désinences longues, déplacent l'accent sur la syllabe prédésinentielle. Pour ἡμέρᾱ̀(ν), dont l'accent représente une neutralisation de la distinction entre $x\overset{|}{x}x$ et $\overset{|}{x}xx$ (devenant $x\overset{|}{x}x$), le choix entre ἡμέραι et *ἥμεραι, commandé par l'opposition à θάλασσαι, conduit à ἡμέραι. Cette explication est confirmée par un traitement analogue du voc. sing. là où il présente une forme spéciale, à savoir chez certains noms masculins en -της (type πολῑ́της, ἱππότης). Par opposition à l'accent

récessif du voc. sing. des thèmes en *-ă-* (πότνια) celui des thèmes en -(τ)ᾰ- frappe l'ensemble final: πολῖτᾰ, ἱππότᾰ. En vue de l'accentuation héritée θύγατερ, δέσποτα, Ἄπολλον, Διόγενες celle du voc. sing. des noms en -της est certainement une innovation. La symbiose des thèmes en *-ī/i̯ā-* et *-ā-* nous paraît ici, tout comme dans le cas du nom. plur. en -αι, l'unique facteur qui ait pu amener cette déviation accentuelle. Il est clair qu'en cas de survivance de l'ancien voc. sing. en *-ă* chez les noms féminins en *-ā-* il aurait été aussi accentué sur la pénultième (νύμφᾰ est ambigu).

Les deux irrégularités accentuelles propres aux substantifs (ἡμερῶν, ἡμέραι) n'existent pas chez les adjectifs: δικαίων, δίκαιαι. La forme féminine est fondée sur le masculin correspondant en *-o-*, parce que la zone d'emploi de la dernière forme est plus large, cf. les adjectifs à deux désinences (-ος, -ον). La proportion ἀγαθοί : ἀγαθαί, ἀγαθῶν : ἀγαθῶν (< -άων) conduit à δίκαιοι : δίκαιαι (pour *δικαῖαι) et δικαίων : δικαίων (pour *δικαιῶν). Au contraire, dans les adjectifs et participes de la 3e déclinaison la diversité des radicaux a entravé l'action de l'analogie, de sorte que -ῶν subsiste, ἡδέων : ἡδειῶν, φερόντων : φερουσῶν. L'„exception" δίκαιαι trouve des pendants complémentaires dans λιποῦσα(ν), λιποῦσαι; λελυκυῖα(ν), λελυκυῖαι; ἡδεῖα(ν), ἡδεῖαι, et ainsi de suite (absence d'accentuation récessive chez des thèmes en *-iă*) [7]. Il s'agit partout de paradigmes adjectifs à trois genres, dans lesquels le féminin est dominé par le masculin, qui impose l'accentuation de la colonne suffixale.

Les anciens thémes immotivés en *-ī/i̯ā-* ont préservé les restes d'une accentuation mobile qui à première vue paraît un archaïsme indo-européen. Elle a été appréciée comme tel, mais à tort, par beaucoup de linguistes, cf. en dernier lieu Stang *Slavonic Accentuation*, 1957, p. 175 sq. Il s'agit de formes comme μία : μιᾶς; ὄργυια, ὀργυιᾶς „brasse", ἄγυια, ἀγυιᾶς „chemin". Ce saut d'accent n'est pas plus indo-européen que θύγατρα : θυγατρός, mais représente un développement particulier du grec.

Voici les types principaux des thèmes en *-ī/i̯ā-* hérités (la correspondance v. ind. *-ī*, *-īm* : grec -ια, -ιαν remontant probablement à nom. **-ī*, acc. **-i̯m̥*):

types barytons: sing. nom. -i̯α, acc. -i̯αν, gén. -ιᾱς p.ex. τράπεζα (v. ind. *cátuṣpadī-*)
sing. nom. -ια, acc. -ιαν, gén. -ιᾱς après certains groupes consonantiques, p. ex. πότνια (v. ind: *pátnī-*)

[7] En face de *substantifs dérivés* ἀλήθεια (< ἀληθής), βασίλεια (< βασιλεύς), δότειρα (< δοτήρ), etc.

Cf. Bally *Traité* 44: Un mot en -ᾰ mésotonique (= accentué sur l'avant-dernière more) ne peut être qu'adjectif ou participe. Un mot en -ᾰ anaclitique (= à accent récessif) ne peut être qu'adjectif ou participe.

types oxytons: sing. nom. -ία, acc. -ίαν, gén. -ιᾶς (après certains groupes consonantiques, p. ex. -τρια)
sing. nom. -ία, acc. -ίαν, gén. -ι̯ᾶς

Il y a donc en somme trois types en -ια: (-ι̯α mis à part):

1) -ια, -ιαν, -ιᾶς
2) -ία, -ίαν, -ιᾶς
3) -ία, -ίαν, -ι̯ᾶς

Conformément au traitement général des thèmes immotivés, la coïncidence accentuelle des deux premiers groupes s'effectue en faveur de 1). Dans la troisième catégorie le recul a lieu au nom. et à l'acc. sing. et au nom. plur., qui suivent les formes correspondantes du groupe 2), mais -ι̯ᾶς, -ι̯ᾷ, etc., restent intacts à cause de la différence du suffixe. Il en résulte une mobilité secondaire ἄγυια, ἀγυιᾶς ou ὄργυια, ὀργυιᾶς procédant de *ἀγυία, ἀγυιᾶς (*ὀργυία, ὀργυιᾶς), qui n'avaient pas été mobiles au sens propre du mot (-υία, -υιᾶς recouvrirait un v. ind. -**uṣī́*, -**uṣi̯ā́s*). Ainsi s'explique aussi γλῶσσα, mais dat. sing. γλωσσᾷ (chez Pindare) <*γλωχία, dat. γλωσσᾷ, ou les nom. plur. θαμειαί, ταρφειαί, Πλαταιαί (<**pl̥tau̯iă*, **pl̥tau̯i̯ā́s*, cf. v. ind. *pr̥thivī́*, *pr̥thivyā́ḥ*). Le nom de nombre **smī́*, **smii̯ā́s* est le seul à garder l'oxytonèse de -*ii̯ās*: l'accentuation de μία(ν) représentant un syncrétisme de x◡́◡ et x́◡◡, les cas obliques du mot n'ont pas été entraînés par le recul -*ii̯ā́s* > -*ii̯ās* etc. du groupe 2). Cf. v. ind. *strī́*, gén. *striyā́ḥ*.

Chez les anciens thèmes oxytons de la 3e déclinaison le gén. plur. et le gén.-dat. duel ont toujours l'accentuation récessive: x́ων, x́οι(ι)ν. Les thèmes *immotivés* généralisent donc l'accentuation récessive, tout comme dans la 1re déclinaison. Exemples:

πέλεκυς, πῆχυς en face d'ind. *paraśú-*, *bāhú-*;

ἔρεβος: ind. *rájas-* et ainsi pour les autres exemples à voyelle prothétique (ἔρευθος, ὄνειδος);

ὄνομα: ind. *nā́man-*, germ. *nama/in-*;

ἐλάσσων, ἔλασσον (voyelle prothétique);

τέτταρες (d'après τεττάρων), dorien τέτορες: ind. *catvā́raḥ* (gén. *caturṇā́m*).

Mais le recul ne s'effectue que si l'accent est libre, c.-à-d. non lié par la forme spécifique du suffixe flexionnel.

Ainsi l'accent est resté suffixal dans ἀϋτμήν „souffle du vent", λιμήν „port", ποιμήν „pâtre", πυθμήν „fond", ὑμήν „membrane". Tandis que -μων est attesté sous une forme accentuée aussi bien qu'inaccentuée (ἄκμων, -ονος : ἡγεμών, -όνος), -μήν porte toujours l'accent, lequel étant lié ne se déplace pas. De même le suffixe -ηρ des noms immotivés n'apparaît que sous une forme accentuée: ἀήρ, ἀθήρ „épi", αἰθήρ, ἀστήρ, σπινθήρ „étincelle"; δαήρ „frère du mari". Les noms en -ην/ηνος, -ᾱν, -ῑν sont aussi toujours oxytons. Les adjectifs en -*u*- sont oxytons, les

exceptions n'étant qu'apparentes. Ainsi πρέσβυς et ἥμισυς sont d'anciens substantifs masculins, tandis que θῆλυς est probablement un ancien substantif féminin (cf. v. ind. *dhārú-* „suçant“).

Si le suffixe -τήρ de πατήρ et γαστήρ retient l'accent, c'est plutôt parce que les anciennes formes du gén. plur. et du gén.-dat. duel étaient accentuées sur l'ensemble final: πατρῶν et πατροῖν, γαστρῶν et γαστροῖν, qu'à cause du modèle des noms d'agent en -τήρ, dont l'oxytonèse était impliquée par le suffixe de dérivation. Car il existe φρᾱ́τηρ (mais gén. sing. φρᾱ́τ-ερος en face de πατ-ρός), dont le suffixe inaccentué -τηρ, immotivé comme le -τηρ de πατήρ, aurait rendu possible le recul de l'accent πατήρ > *πάτηρ, si la condition indispensable, l'accentuation récessive *πατέρων, *πατέροιν eût été remplie. Il est vrai que la déclinaison attique offre πατέρων et πατέροιν, mais il y a deux exemples de πατρῶν dans le texte d'Homère.

C'est pour la même raison que l'existence de thèmes barytons comme ἄρσην (ἄρσενος) ne saurait à elle seule entraîner le passage de ἀρήν a *ἄρην; les formes décisives de ce dernier sont accentuées sur l'ensemble final (ἀρνῶν, ἀρνοῖν).

Quant à μήτηρ et θυγάτηρ, la barytonèse de leur nom. sing., confrontée avec l'accentuation de l'ensemble final dans tout le reste du paradigme, constitue une énigme pour laquelle aucune solution n'a été jusqu'ici proposée. Il nous semble qu'il y a un lien interne entre cette accentuation imprévue et les formes fortes θύγατρα, θύγατρες, θύγατρας. Chez les monosyllabes, opposant la barytonèse des cas forts à l'oxytonèse des cas faibles (νύκτα, νύκτες, νύκτας, νύκτε : νυκτός, νυκτί, νυκτῶν, νυξί, νυκτοῖν), cette opposition subit en grec une interprétation nouvelle [8] par suite du changement *φήρα (acc. sing.) > φῆρα.

$$\frac{\text{φηρός, φηρῶν}}{\text{*φήρα}} > \frac{\text{φηρός, φηρῶν}}{\text{φῆρα}}$$

Cette réinterprétation ne joue aucun rôle pratique dans le cas des monosyllabes. Mais dès qu'on traite θυγατρ-ός, θυγατρ-ί, θυγατρ-ῶν comme des formes *radicales* accentuées sur la désinence, les cas forts correspondants adoptent l'accentuation récessive. Les formes θύγατρα, θύγατρες, θύγατρας, s'appuyant sur θυγατρός etc., sont tout à fait comparables à ἄνδρα, κύνα, ἄρνα (fondés sur ἀνδρός, κυνός, ἀρνός, etc.), à ceci près que l'accentuation de la syllabe précédant l'ensemble final ne saurait être réalisée chez les monosyllabes (ἀνδρ-, κυν-, ἀρν-). Bally (Mélanges de Saussure) a eu tort d'attribuer au saut θυγατρός : θύγατρα une an-

[8] Le mécanisme est le même que dans *βουκλέψ > βοῦκλεψ (§ 5).

cienneté plus grande qu'au mouvement accentuel entre les syllabes désinentielle et prédésinentielle, attesté en indien (*duhitṛ́ : duhitáram*) [9].

La cause primordiale du remplacement de θυγατέρα par θύγατρα est sans doute l'introduction préalable du degré plein dans les cas faibles (θυγατέρος, θυγατέρι attestés chez Homère), d'où le rapport θυγατέρος : θυγατρός = θυγατέρα : θύγατρα (ἀνέρος : ἀνδρός = ἀνέρα : ἄνδρα etc.).

Le remplacement de θυγατέρα, θυγατέρες, θυγατέρας par θύγατρα, θύγατρες, θύγατρας, équivalant à un mouvement régressif maximum de l'accent, est suivi de *θυγατήρ > θυγάτηρ. Sur le modèle de *θυγατήρ : θυγάτηρ l'ancien *μητήρ est remplacé par μήτηρ. Mais ces deux nominatifs doivent peut-être leur accentuation aux vocatifs correspondants: μῆτερ, θύγατερ; v. Schwyzer *Griech. Gramm.* I p. 381 en bas.

Voilà à notre avis une possibilité d'expliquer l'innovation accentuelle caractéristique de μήτηρ et θυγάτηρ. Elle serait une conséquence indirecte de la flexion radicale de θυγάτηρ, qu'on ne rencontre dans aucun autre terme de parenté (si le paradigme de εἰνατέρες était attesté, il montrerait peut-être la même particularité).

La question surgit pourquoi chez les noms mi-radicaux comme ἀρήν, ἀρνός, et ἀνήρ, ἀνδρός une transformation semblable des cas forts (ἄνδρα, ἄρνα etc.) n'a pas entraîné la barytonèse du nom. sing. (*ἄνηρ, *ἄρην). La réponse ne paraît pas difficile. La proportion ἀνέρα : ἄνδρα ne saurait agir sur ἀνήρ puisque la différence accentuelle entre ἀνέρα et ἄνδρα n'est pas, comme celle entre θυγατέρα et θύγατρα, une opposition *ensemble final : syllabe précédente*, mais *ensemble final : point de neutralisation d'ensemble final et syllabe précédente.*

Les thèmes (immotivés) en gutturale ne sont jamais oxytons. Ils portent toujours un accent récessif excepté au nom. sing. Cf. ἀνθέριξ, πομφόλυξ, ῥαθάμιγξ, σκολόπαξ, στροφάλιγξ, φεψάλυξ. Comparez aussi les composés πολυπῖδαξ (et non *πολύπιδαξ), ἀστυάναξ, ἐριβῶλαξ, οἰκοφύλαξ, κατῆλιξ. Chez Chantraine *La formation des noms en grec ancien* on trouve p. 378 ἄσπαλαξ et ἄσφαλαξ, mais p. 379 ἀσπάλαξ, qui semble bien la forme authentique.

L'accentuation, au nom. sing., de l'ensemble final est inattendue. Mais elle paraît s'expliquer à la lumière du vocalisme précédant la consonne finale du thème. On y rencontre soit ᾰ, ῐ, ῠ, soit ᾱ(η), ῑ, ῡ. Or il paraît, à en juger par κῆρυξ, κήρῡκος et φοῖνιξ, φοίνῑκος, qu'un abrègement phonétique a eu lieu devant ξ final. Si tel fut le cas, l'accent, au moment de sa limitation, a été stabilisé sur la pénultième, les groupes finals -ᾰξ, -ῐξ, -ῠξ *impliquant* des vocalismes longs aussi bien que brefs.

---

[9] Wackernagel considérait θύγατρα comme un éolisme (*Akzentstudien* III *Zum homerischen Akzent* GGN, 1914, p. 97).

La réintroduction de voyelles longues devant -ξ a été préparée par les contractions, dont les produits longs sont admissibles même devant sonante tautosyllabique (p. ex. τιμῶν-τος). Le même raisonnement est applicable aux noms en -ωψ et -οψ. On trouve (Chantraine *o. c.* p. 259) un „groupe cohérent de noms d'animaux en -ωπ- (κέρκωψ „singe à longue queue", κώνωψ „cousin", μύωψ „taon"); d'autre part „le grec possède un grand nombre de noms d'animaux, en particulier de noms d'oiseaux, présentant une finale -οπ-" (ἀέροψ „guêpier", πηνέλοψ „canard sauvage", etc.). Mais peut-être la forme en -ωψ doit-elle sa provenance à l'allongement initial d'un second membre de composé.

Les monosyllabes de la 3ᵉ déclinaison maintiennent l'ancienne mobilité du paradigme. On a vu qu'elle a même gagné de terrain: κύνα, ἄρνα, ἄνδρα, θύγατρα. C'est que l'alternance suffixale *degré plein* : *degré zéro* a été éliminée en grec. L'évincement des gén. sing. *λιμνός, *ποιμνός, *ὑμνός, etc., par λιμένος, ποιμένος, ὑμένος semble attesté d'une façon indirecte par les dérivés λίμνη, ποίμνη, ὕμνος. Cf. aussi les formes τέκτονος, δώτορος, etc., avec les degrés affaiblis attestés dans les féminins en -αινα, -τρια. En général le degré faible ou zéro a donc été remplacé par le vocalisme plein correspondant. Or les choses se sont passées de la même manière pour ἀρνός, ἀρνί à côté de *ἀρένα. C.-à-d. qu'il y a eu une période de flottement entre *ἀρένος et ἀρνός, *ἀρένι et ἀρνί, comparable à la coexistence θυγατρός : θυγατέρος, θυγατρί : θυγατέρι chez Homère.

On trouve (d'après Chantraine *Grammaire homérique*, p. 214) dans le texte homérique:

θυγατρός	3	fois:	θυγατέρος	2	f.	ἀνδρός	(fréquent):	ἀνέρος 19 f.
θυγατρί	2	„	θυγατέρι	2	„	ἀνδρί	„	ἀνέρι 9 „
θύγατρα	8	„	θυγατέρα	6	„	ἄνδρα	„	ἀνέρα 4 „
θύγατρες	5	„	θυγατέρες	6	„	ἄνδρες	„	ἀνέρες fréquent
θύγατρας	3	„	θυγατέρας	1	„	ἄνδρας	„	ἀνέρας „

Pour ἀρήν les formes brèves l'ont emporté, tout comme dans ἀνήρ, en entraînant une transformation des cas forts: puisque *ἀρένος et -ι sont évincés par ἀρνός et -ί, ἀρένα(ς), ἀρένες le sont par ἄρνα(ς), ἄρνες.

Mais le flottement θυγατρός : θυγατέρος, θύγατρα : θυγατέρα n'est pas l'unique indice de l'ancienne existence de *ἀρένος, *ἀρένι, *ἀρένα, etc., l'autre étant l'oxytonèse de κυνός, ὀ(ϝ)ιός, γον(ϝ)ός et δορ(ϝ)ός. L'indien y répond par *śúnaḥ*, *ávyaḥ*, **jánvaḥ*, **dárvaḥ*; les deux dernières formes ne sont pas attestées, mais seraient barytones comme *mádvaḥ*, si elles existaient. La généralisation de l'oxytonèse semble une conséquence de la stabilisation définitive d'une forme brève concurrençant une forme longue aux cas faibles. Donc *κύνος à côté de *κύονος, *κύνι : *κύονι, *γόνϝος, *δόρϝος en face de *γόνυος, *δόρυος (cf. les formes pleines

généralisées μέθυος, γένυος, etc.). C'est ce flottement qui explique l'avancement de l'accent dans κυνός, γονϜός, δορϜός. Le rapport *ἀρένος : ἀρνός fait naître *κύονος : κυνός. Le modèle de la transformation de *γόν(Ϝ)ος, *δόρ(Ϝ)ος en γον(Ϝ)ός, δορ(Ϝ)ός était probablement aussi constitué par les thèmes oxytons, non conservés, nom. sing. -ύ(ς), gén. -ύ(Ϝ)ος à côté de -(Ϝ)ός;

-ύ(Ϝ)ος: -(Ϝ)ός = *γόνυ(Ϝ)ος : γον(Ϝ)ός.

Quant à ὅιος : οἰός, les deux formes sont attestées. D'après Chantraine (*o. c.* p. 219) „la tradition manuscrite fournit de préférence la forme ὅιος trisyllabique dans les passages admettant les deux formes: I 207 = O 373 = δ 764". La forme brève correspondante est supportée par le mètre (οἰός M 451 etc., 5 ex.). Le rapport *ὅϊ(ι̯)ος : *ὀι̯ός appartient clairement à la même catégorie de phénomènes *morphologiques* que θυγατέρος : θυγατρός ou *γόνυ(Ϝ)ος : γον(Ϝ)ός.

Les formes brèves sont fondées sur les formes longues correspondantes, réelles ou virtuelles, et ce rapport nous explique l'oxytonèse de κυνός, γον(Ϝ)ός, δορ(Ϝ)ός, οἰός, inattendue du point de vue de l'état indien. Le contre-coup de l'existence de ce rapport a été en même temps la création des formes fortes à vocalisme zéro du suffixe (κύνα, ἄνδρα, ἄρνα, θύγατρα), que l'on vient de voir.

La preuve que les formes κυνῶν, etc., ne sont pas devenues oxytones uniquement à force d'être des thèmes monosyllabiques, est fournie par les exceptions bien connues à la règle de l'accentuation des monosyllabes. On a gén. plur. παίδων, gén.-dat. duel παίδοιν en face de παιδός, παιδί, et la même irrégularité se répète dans ἡ δᾴς, ὁ δμώς, ὁ θώς, κρᾶς, τὸ οὖς, ὁ σής, Τρώς, ὁ φώς, τὸ φῶς. Or on sait que le monosyllabisme est secondaire et provient de contraction dans les cas suivants: παῖς < (hom. lesb. béot.) πάϊς, παϜιδ-; δᾴς < δαΐς; κρᾶς < κρααϛ bâti sur κρᾶτός (gén. sing.), οὖς < ὄϜος, φῶς < φάος. Le gén. plur. et le gén.-dat. duel conservent l'ancienne accentuation πα(Ϝ)ίδων (comme ἐλπίδων) > παίδων, πα(Ϝ)ίδοιν (comme ἐλπίδοιν) > παίδοιν, etc. Les formes faibles à désinence brève, gén. sing. *παῖδος, dat. sing. *παῖδι, dat. plur. *παῖσι changent d'accent selon la proportion νύκτα(ς), νύκτες, νύκτε : νυκτός, νυκτί, νυξί = παῖδα(ς), παῖδες, παῖδε : x (= παιδός, παιδί, παισί). Mais il n'y a pas eu, aux cas forts, de désinences longues (à deux mores) pour faire jouer une proportion νύκτ-: νυκτῶν, νυκτοῖν = παίδ- : *παιδῶν, *παιδοῖν. D'autre part, les formes νύκτα(ς), etc., dans lesquelles la différence entre l'accentuation récessive et celle de la première more de l'ensemble se trouve neutralisée, ne contrastent pas de façon assez nette avec νυκτῶν, νυκτοῖν (accentuation de la 1re more de l'ensemble) pour former le point de départ d'une proportion νύκτα : νυκτῶν = παῖδα : x. Le manque de symétrie entre παιδός, παιδί, et παίδων, παίδοιν, continue donc le manque

de symétrie entre les cas forts, représentés exclusivement par les désinences à une more (-α, -ες, -ας, -ε), et les cas faibles, où il y a -ος, -ι, -σι d'un côté, et -ων, -οιν de l'autre. Notre conclusion est confirmée par la barytonèse de γούνων et δούρων (en face de γον/ϝ/ός, δορ/ϝ/ός), qui ont résisté à l'introduction de l'oxytonèse pour la même raison que παίδων.

Les autres thèmes ci-dessus énumérés sont trop peu clairs dans leur structure (δμώς) ou leur origine (θώς, σής, Τρώς, ὁ φώς) pour qu'on puisse hasarder une hypothèse sur leur accentuation.

Est parallèle le traitement de πάντων (πάντοιν) et πᾶσι en face de παντός, παντί. Il semble probable que le *-nt-* de παντ- contient le suffixe du participe présent (cf. Boisacq *s. v.*). Son paradigme diffère de celui d'un participe monosyllabique justement par l'oxytonèse du gén. et dat. sing. Les paradigmes de στᾱ́ς et d'autres participes monosyllabiques ont, puisqu'il s'agit de formes appuyées sur les polysyllabes, une accentuation *columnale*: στ-ᾱ́ς στ-άντος, στ-άντι, στ-άντα. Les courbes accentuelles des monosyllabes et des polysyllabes se recouvrent, la première reflétant la dernière; cf. p. 24 pour les exemples indiens analogues: *st-ṛ̥́-bhiḥ*, *n-ṛ̥́-bhiḥ* d'après *pit-ṛ̥́-bhiḥ*, etc.

Le modèle de ἱστᾱ́ς, ἱστάντος s'impose à στᾱ́ς, στάντος
τιθείς, τιθέντος „ θείς, θέντος
διδούς, διδόντος „ δούς, δόντος.

On comprend qu'une fois le sentiment de la coupe morphologique πα-ντ- disparu, le paradigme du mot ait adopté la mobilité des monosyllabes immotivés: *πάντος > παντός, *πάντι > παντί. Mais le gén. plur. πάντων atteste encore l'ancienne accentuation columnale du paradigme. Il échappe à la transformation (> *παντῶν) pour la même raison que παίδων et les autres monosyllabes provenant d'une contraction (manque de formes fortes à désinence longue). Il y a en outre πᾶσι resté baryton, faute d'une forme forte à vocalisme *ā*.

Le substantif γυνή „femme" reflète fidèlement le mouvement d'accent caractéristique des monosyllabes:

γυναῖκα		γυναικός
γυναῖκες	en face de	γυναικί
γυναῖκας		γυναικῶν, γυναιξί

Pour expliquer ce paradigme Brugmann (-Thumb) s'est décidé de partir d'un thème monosyllabique (*Griech. Gramm.*[4] p. 242, IF 22, p. 171). La coexistence de γυνή et du verbe dénominatif μνᾱ́ομαι, sans parler des paradigmes v. ind. *jáni-/gnā-* et v. irl. *ben*, gén. *mná* (*ban-* en composition), permet une telle hypothèse. L'évolution du degré zéro a dû suivre de près celle du dégré plein:

degré plein	degré zéro
1) *gen-*	*gn-*
2) *gᵘen-*	*gn-* ou *gun-* (puisque *gᵘ* provient aussi de *gu̯*)
3) βεν-	βν- > μν-

Le degré zéro γυν- remplaçant *gn-* est donc plus ancien que le groupe μν- de μνάομαι.

En arménien (*kanay-*) on trouve le degré zéro antéconsonantique *kan-* < *gn̥-* au lieu du degré zéro antévocalique *kn-*.

Il n'est pas surprenant que **gnaik-* ait originairement présenté le degré *zéro*. C'est l'effet connu de l'adjonction d'un suffixe secondaire, illustré par avest. *fšuya-*, grec βλίττω < *μλίτ-ιω etc. De même dans γυναικός on a affaire à un élargissement secondaire (donc **gnaik-*).

§ 3. Le rôle morphologique du circonflexe

Avant de traiter de la fonction de l'accent grec dans les autres domaines de la morphologie, il nous paraît indiqué d'intercaler ici l'explication des circonflexes qui ne peuvent pas provenir d'une contraction grecque et qui pourraient par conséquent constituer une objection à notre thèse du § 1. La raison pourquoi nous en parlons ici est que dans une grande majorité de cas il s'agit de faits de déclinaison, de nominatifs monosyllabiques, de désinences casuelles, etc. Le rôle du circonflexe dans la flexion nominale se rattache d'une façon étroite au rôle morphologique de l'accent, examiné au paragraphe précédent.

Les faits principaux ont été relevés dans les articles *On the development of Greek intonation* (Language 8, 1932, p. 200—210) et *L'indépendance historique des intonations baltiques et grecques* (BSL 35, 1935, p. 24—34). En voici un résumé mis au point et complété par des faits nouveaux:

1. Le circonflexe de -ῆς , -ῇ (gén. et dat. sing. des thèmes en *-ā-*), -ῷ (dat. sing. des thèmes en *-o-*), -ῶν (gén. plur. des thèmes en *-o-* et des monosyllabes de la 3ᵉ décl.).

On a vu que le réarrangement de la déclinaison héritée a contribué à la formation de paradigmes portant l'accentuation *récessive*. Parmi les noms immotivés ont retenu l'ancienne accentuation suffixale les thèmes en *-o-* accentué et ceux dont l'oxytonèse était impliquée par la forme (surtout par le vocalisme du suffixe flexionnel, p. ex. -μήν). Les oxytons motivés conservent aussi l'ancienne accentuation *columnale*. Les types récessif et columnal sont diamétralement opposés l'un à l'autre. L'immobilité du paradigme de ἄνθρωπος consiste à accentuer toujours la syllabe située devant l'ensemble final (ἀνθρώ-πω, ἄν-θρωπον etc.). L'immobilité de ἐλπίς équivaut à l'accentuation constante de la deuxième syllabe du

mot (en partant du commencement). La place de l'accent de ἄνθρωπος est fixe par rapport à la *fin du mot*, celle de ἐλπίς, par rapport à son *commencement*. L'accentuation columnale s'oppose à l'accentuation récessive de la façon que voici:

	type récessif		type columnal
nom. sing.	x́ην		-ήν
gén. ,,	x́ενος		-ένος
dat. ,,	x́ενι		-ένι
acc. ,,	x́ενα		-ένα
nom. plur.	x́ενες		-ένες
gén. ,,		-ένων	
dat. ,,	x́εσι		-έσι
acc. ,,	x́ενας		-ένας
nom.-acc. duel	x́ενε		-ένε
gén.-dat. ,,		-ένοιν	

Cette opposition, pleinement développée dans les paradigmes consonantiques, se modifie chez les thèmes *contractes* de la 3e décl. de la manière suivante:

	type récessif[10]		type columnal[11]
nom. sing.	x́ης		-ής
gén. ,,	x́ους		-οῦς
dat. ,,	x́ει		-εῖ
acc. ,,	x́η		-ῆ
nom. plur.	x́εις		-εῖς
gén. ,,		-ῶν	
dat. ,,	x́εσι		-έσι
acc. ,,	x́εις		-εῖς
nom.-acc. duel	*xει		*-εῖ
gén.-dat. ,,		*-οῖν	

Cela veut dire que le déplacement de l'accent sur la dernière colonne du thème implique le circonflexe au gén. dat. acc. sing., au nom. gén. acc. plur. et au duel. Ce rapport entre le type récessif et le type columnal oxyton est *phonétique* chez les thèmes contractes de la 3e décl.: types εὐγενής, αἰδώς en face des comparatifs en -ος-, type Λητώ, sans compter certaines contractions plus récentes, suivant de près la disparition intervocalique de ϝ, dans les types ἡδύς et πῆχυς, βασιλεύς, Ἀτρεύς. Les thèmes contractes s'appuient sur les thèmes consonantiques et en repré-

[10] P. ex. τριέτης.
[11] P. ex. εὐγενής.

sentent pour ainsi dire une réduction, en ce sens que dans certaines formes casuelles ils comptent une syllabe de moins. Le rapport des deux types, récessif et columnal oxyton, s'impose aux thèmes vocaliques de la 1[re] et de la 2[e] décl. C.-à-d. le rapport gén. sing. -ης : *-ής devient -ης : -ῆς, celui de dat. sing. -ῃ : *-ῄ devient -ῃ : -ῇ, -ῳ : *-ῴ devient -ῳ : -ῷ. Quant au gén. plur. cf. l'ancien manque d'intonation (= intonation aiguë) des adverbes ἐκποδών, ἐμποδών, προποδών, ἐνδεξιών.

Mais il y a des divergences entre les thèmes contractes et les thèmes vocaliques. Au nom. plur. -εις : -εῖς ne déclenche pas -οι, -αι : *οῖ, *-αῖ, parce que ces désinences sont brèves et ne comptent qu'une more, cf. l'accent de ἄνθρωποι, πότνιαι, ἐπιστῆμαι. Les dat. plur. en -οῖς, -αῖς (μικροῖς, μικραῖς) continuent les circonflexes phonétiques de -οῖσι, -αῖσι. A l'acc. plur. μικρούς, μικράς présentent l'intonation aiguë en dépit du circonflexe de εὐγενεῖς et *αἰδοῦς (cf. les comparatifs du type ἡδίους). C'est que les acc. plur. des déclinaisons vocaliques sont une continuation phonétique de -ονς, -ανς en regard de -ενς> -εις de εὐγενεις, etc., qui reçoit, grâce à la coïncidence avec le nom. plur., le circonflexe de ce dernier (Cf. Brugmann-Thumb p. 274). En tout cas εὐγενεῖς ne saurait continuer *ἐυγενέας. Le remplacement de *ἐυγενέας par εὐγενεῖς entraîne celui de -ύας par -ῦς, cf. chez Homère, à côté de ἐρινύας, ἐρινῦς (β 135, I 454), γραπτῦς (ω 229), κλιτῦς (Π 390); -όας par -οῦς : βοῦς (Homère aussi βόας), etc.

Reste l'intonation aiguë de τιμήν en face de εὐγενῆ, αἰδῶ (mais Λητώ). Or les thèmes contractes de la 3[e] décl. connaissent aussi la désinence -ν. Cf. Brugmann-Thumb 244, 215: cypriote ἀτελήν (<ἀτελής), crét., lesb. et béot. 'Λητών. Le -ν final de τιμήν explique le maintien de l'intonation aiguë, parce que l'acc. sing. des formes contractes ne présente le circonflexe qu'en cas de l'*absence* de -ν.

Il n'y a qu'*une* forme casuelle des thèmes vocaliques qui semble n'avoir pas subi l'influence des paradigmes contractes: le nom.-acc. duel -ώ chez les thèmes en -*o*-, -ᾱ́ chez les thèmes en -*ā*-. Notons que chez les thèmes contractes de la 2[e] déclinaison le nom.-acc. duel présente aussi une intonation aiguë inattendue (χρυσέω > χρυσώ, ἁπλόω > ἁπλώ, διπλόω > διπλώ, etc.). Suivant l'ancienne doctrine grammaticale le circonflexe est évité au duel en -ω: τὰ εἰς ω λήγοντα δυϊκὰ ἢ ὀξύνεται ἢ βαρύνεται — ἀπέστραπται δέ τὴν περισπωμένην (cf. Kühner-Blass *Ausführliche Grammatik* I, p. 406). Cette constatation est importante pour le problème de l'ancienne intonation des duels en -ω, -ᾱ. Il s'agit là évidemment d'un phénomène d'ordre sémantique et morphologique. Le manque d'intonation, c.-à-d. l'intonation aiguë, dans ὀφθαλμώ devient compréhensible si l'on suppose qu'au moment de l'introduction du circonflexe dans les désinences -ῆς, -ῇ, -ῷ, -ῶν, le duel ne jouissait plus des droits d'une forme appartenant au

paradigme normal, mais était sémantiquement subordonné au pluriel et en quelque sorte dérivé de lui (-ώ, -ᾱ́ dérivés < -οί, -αί). C'est un indice de la genèse relativement tardive du système de l'accentuation grecque.

2. Le circonflexe de nominatifs monosyllabiques:

βοῦς, βο(ϝ)ός; γραῦς, γρᾱ(ϝ)ός; ναῦς, νᾱ(ϝ)ός; δρῦς, δρυ(ϝ)ός; μῦς, μυ(ϝ)ός; ὗς, ὑ(ϝ)ός (σῦς, συ/ϝ/ός).

Par rapport aux cas obliques, le nominatif comporte le suffixe flexionnel -υ- (+ la désinence -ς). Or on a vu que tous les substantifs en *-u-* immotivés ont l'accentuation récessive. Donc βό + υς, γρᾱ́ + υς, νᾱ́ + υς, δρύ + υς, etc. > βοῦς, γραῦς, ναῦς, δρῦς, etc. Ζεύς conserve l'ancien manque d'intonation. C'est qu'en absence d'un thème Ζε(ϝ)- aux cas obliques, comparable à βο(ϝ)- et correspondant à celui de v. ind. *dyóḥ*, *dyávi*, la forme ne se laisse pas décomposer en Ζέ + υς.

κῖς „curculio" et λῖς „lion" (gén. κιός, λιός) s'expliquent de la même manière: accentuation récessive des substantifs immotivés en *-i-*. Mais ἴς, ῥίς gardent l'intonation aiguë parce qu'en vue du gén. ῑνός l'ῑ du nom. ne se laisse par décomposer en ῐ + ῐ.

δῶ, κῆρ, κρῖ, πῦρ, σκῶρ reflètent l'accentuation récessive des neutres de la 3ᵉ décl. (cf. ἄλειφαρ etc.).

Les nominatifs attiques αἶξ, γλαῦξ s'accordent avec la barytonèse des thèmes consonantiques en -ιξ (-ιγος) et -υξ (-υκος), cf. p. 122.

Les nominatifs πᾶς et εἷς. On a vu que πᾶς, contenant le suffixe -ντ- des participes, a dû partager l'accentuation columnale propre à ces derniers. Détaché ensuite des participes, il a adopté au singulier l'accentuation mobile, de rigueur chez les monosyllabes immotivés. Avant le passage de -αντ + ς > -ᾱς le rapport accentuel de παντ- aux participes du type (ἱ)σταντ- se présentait de la façon suivante:

	accentuation columnale	accentuation mobile
	formes de fondation	
sing. gén.	ἱστάντος, στάντος	παντός
sing. dat.	ἱστάντι, στάντι	παντί
	formes fondées (déterminées)	
sing. acc.	ἱστάντα, στάντα	πάντα
sing. nom.	*ἱστάν(τ)ς, *στάν(τ)ς	*πάν(τ)ς

Après le passage de -αν(τ)ς en -ᾱς les formes du nom. sing. (ἱ)στᾱ́ς offrent la même accentuation *columnale* par rapport à (ἱ)στάντος, (ἱ)στάντι que celle qui est propre à (ἱ)στάντα. Par conséquent πᾱ́ς adopte l'accentuation *récessive*, propre à πάντα, par rapport à παντός, παντί (d'où πᾶς). Le circonflexe de πᾶς s'impose à εἷς, qui lui est sémantiquement subordonné et devient intonable au même moment que πᾶς (παν/τ/ς > πᾱς = ἑνς > εἱς).

L'ancien manque d'intonation, c.-à-d. l'intonation aiguë, apparaît dans μηδείς, οὐδείς.

3. Circonflexe dans le vocatif monosyllabique Ζεῦ, cf. l'accentuation récessive de ἄνερ en face du nom. ἀνήρ.

4. Les adverbes en -ως (anciens ablatifs?) et en -οῖ (anciens locatifs) sont des dérivés bâtis sur des adjectifs ou des substantifs, respectivement. L'adverbe en -ως est accentué comme le gén. plur. de l'adjectif correspondant: τυχόντως, εὐγενέως > εὐγενῶς, καλῶς. A l'origine -ως était probablement restreint aux thèmes en *-o-*, mais son extension a dû précéder l'intonation circonflexe dans καλῶς. L'identité de τυχόντως, εὐγενέως (> -ῶς) avec le gén. plur. correspondant explique aussi καλῶς < *καλώς.

Παιανιοῖ (< Παιανία), Πειραιοῖ (< Πειραιεύς), Πυθοῖ (< Πυθώ), etc., formes procédant de contraction, rendent compte aussi du circonflexe de μυχοῖ (< μυχός; „à l'intérieur"), Ἰστμοῖ. Une contre-épreuve est fournie par les adverbes-locatifs en -εί, qui ne sont pas intonés parce que le suffixe -εί ne se rencontre pas en dehors de thèmes en *-o-* (πανδημεί, ἀθεεί, πανομῖλεί, etc.), c.-à-d. parce qu'il ne s'applique pas à des thèmes à contraction.

5. Les adverbes indéfinis πή ou πῄ, ποί, πού, πώς sont enclitiques et oxytons, les interrogatifs correspondants étant périspomènes. Cette différence d'intonation correspond à la différence de la place de l'accent dans les dissyllabes: ποτέ, ποθέν en face de πότε, πόθεν. Cf. aussi οἱ : οἷ.

6. Enfin la légitimité du circonflexe dans les formes monosyllabiques du verbe personnel comme βῆ, στῆ, δῦ est garantie par l'accentuation récessive des formes polysyllabiques.

4. La dérivation nominale

Nous commençons par une revue des formations primaires et secondaires, dressée d'après Chantraine *La formation des noms en grec ancien.* Ont été pris en considération tous les suffixes qui se retrouvent au moins dans deux exemples clairs au point de vue de l'étymologie. Comme il ne s'agit ici que des types fondamentaux de l'accentuation, aucun classement chronologique des suffixes n'a été envisagé.

A) Dérivés primaires

I. Accentués sur le suffixe

-ός: ἀοιδός „chanteur" < ἀείδω, ἀρωγός „défenseur" < ἀρήγω

-ή: ἀγορά̄ „assemblée" < ἀγείρω, ἀκοή „ouïe" < ἀκούω; ἐδωδή „nourriture" < < ἔδω, ὀπωπή „vue" cf. ὄψομαι

-(σ)ᾶς: ἐλασᾶς „chasseur" < ἐλαύνω, τρεσᾶς „trembleur" < τρέω

-αῖος: δαμαῖος „dompteur de chevaux" < δαμάω, λυαῖος „le dieu libérateur" < λύω
-ώ: πειθώ „persuasion" < πείθομαι, φειδώ „épargne" < φείδομαι
-ύς: βριθύς „pesant" cf. βέβριθα, ἡδύς „agréable" < ἥδομαι
-εύς: σκαλεύς „celui qui sarcle" < σκάλλω, στιγεύς „celui qui tatoue" < < στίζω
-μός: ἀγερμός „rassemblant" < ἀγείρω, ἀρδμός „eau pour arroser (abreuver)" < ἄρδω
-θμός: καυθμός „brûlure" < καίω, κλαυθμός „pleurs" < κλαίω
-(σ)μός: πλοχμός „tresse" < πλέκω, ῥωχμός „fente" < ῥήγνυμι; πατησμός „action de fouler" < πατέω, ἀγαπησμός „affection" < ἀγαπάω
-ών: ἀρηγών „auxiliaire, défenseur" < ἀρήγω, εἰκών „image" < ἔοικα, imparfait homérique εἶκε
-ήν: λειχήν „lichen" < λείχω, πευθήν „espion" < πεύθομαι
-μών: θημών, -ῶνος „tas" < τίθημι, κευθμών „cachette, caverne, fourré" < < κεύθω
-εμών: ἡγεμών „guide" < ἡγέομαι, κηδεμών „tuteur" < κήδομαι
-νός: ἀγανός „aimable, doux" < ἄγαμαι, ἁγνός „honoré, saint" < ἅζομαι
-ανός: λιτανός „qui supplie" cf. ἐλιτόμην, πιθανός „persuasif" < πείθομαι
-ρός: λεπρός „écailleux, raboteux" < λέπω; σαθρός „pourri" < σήθω; μαδαρός „humide" < μαδάω, χαλαρός „lâche" < χαλάω; μιαρός „impur" < < μιαίνω, λιπαρός „gras" < λιπαίνω; τολμηρός „audacieux" < τολμάω, ὀκνηρός „hésitant" < ὀκνέω
-ερός: σφαλερός „glissant" < σφάλλω, τακερός „qui fond" < τήκω
-λός: τυφλός „aveugle" < τύφω „enfumer, obscurcir", στυφλός „compact" < < στύφω; ἀπατηλός „trompeur" < ἀπατέω, νοσηλός „malade" < νοσέω
-λή: ἑλλά·καθέδρα cf. ἕζομαι, θηλή „sein" < θῆσθαι
-ωλός: φειδωλός „économe" < φείδομαι, ἁμαρτωλός „pécheur" < ἁμαρτάνω
-ωλή: εὐχωλή „vantardise" < εὔχομαι, τερπωλή „joie" < τέρπομαι
-ωρή (*r* < *l*): θαλπωρή „chaleur" < θάλπω, ἐλπωρή „espoir" < ἔλπομαι
-υλίς: εἰδυλίς „qui sait" < οἶδα, πηγυλίς „glacial" < πήγνυμι
-αλέος: αὐαλέος „sec" < αὐαίνω, κερδαλέος „utile, habile" < κερδαίνω
-τύς: ἀγορητύς „don de la parole" < ἀγοράομαι, ἀκοντιστύς „jet du javelot" < ἀκοντίζω
-τή: βροντή „tonnerre" < βρέμω, βιοτή „vie" cf. ἐβίων, γενετή „naissance" < < γενε-
-τός: κριτός „trié, choisi" < κρίνω, κλητός „appelé" < καλέω
-ετός, -ετόν: ἑλετός „qu'on peut saisir", νιφετός „neige qui tombe" < νείφω, παγετός „glace" < πήγνυμι, ὑετός „pluie", κοπετός „coup dont on se frappe la poitrine en signe de deuil"; δακετόν „animal qui mord" < < δάκνω, ἑρπετόν „serpent" < ἕρπω
-τέος: τατέος, πευστέον, etc.

-τής: ὀρφανιστής „tuteur“ < ὀρφανίζω, θεραπευτής „serviteur“ < θεραπεύω
-τήρ: ἀμητήρ „moissonneur“ < ἀμάω, ἀροτήρ „laboureur“ < ἀρόω
-τρός: δαιτρός „celui qui découpe“ < δαίομαι, ἰατρός „médecin“
-τρόν: δαιτρόν „la part“, λοετρόν „bain“ < λοέω
-ίς, -ίδος: γλυφίς „encoche“ < γλύφω, γραφίς „stylet“ < γράφω
-τρίς, -τρίδος: ἐπακτρίς „canot“ < ἐπάγω, ἐφεστρίς „pardessus“ < (ἐφ-)έννυμι
-άς, -άδος: μαινάς „femme en furie“ < μαίνομαι, φθινάς „qui décline ou qui consume“ < φθίνω; κοπάς „taillée“ < κόπτω, ῥεμβάς „errante“ < ῥέμβω
-αδόν: adverbes p. ex. ἐμβαδόν < βαίνω, χανδόν < χαίνω
-ηδών, -εδών: ἀλγηδών „souffrance“ < ἀλγέω, ἀχθηδών „peine, souci“ < ἄχθομαι, λαμπηδών „éclat“ < λάμπω, χαιρηδών „joie“ < χαίρω; τηκεδών „liquéfaction“ < τήκομαι, σηπεδών „putréfaction“ < σήπομαι
-τικός: ἁγνευτικός „propre à purifier“ < ἁγνεύω, βασκαντικός „envieux, méchant“ < βασκαίνω
-ής: φραδής < φράζω, ψευδής
-σός: καμψός „courbé“ < κάμπτω, φριξός „hérissé“ < φρίσσω
-ώς, -υῖα, -ός } participes du parfait
-μένος

II. Accentués sur la racine

-ος: τόμος „coupure“ < τέμνω, τρόχος „course“ < τρέχω
-ιος: ἅγιος „vénérable“ < ἅζομαι, σφάγιος „qui égorge“ < σφάζω; θαυμάσιος „admirable“ < θαυμάζω, ἀσπάσιος „bienvenu, cher“ < ἀσπάζομαι
-ιον: ἁμάρτιον „faute“ < ἁμαρτάνω, ἐρείπια „ruines“ < ἐρείπω
-ελι̯ᾰ: δίκελλα „hoyau“ < δικεῖν, μάκελλα „pioche“ < μάσσω
-ι̯ᾰ: μοῖρα „part, destin“ < μείρομαι, ὄσσα „voix“ < *u̯eq^{u} (εἰπεῖν)
-ις, -ιος: στρόφις „homme retors“ < στρέφω, τρόφις „bien nourri“ < τρέφω
-μις: δύναμις „force puissante“ < δύναμαι, θέμις „loi (divine)“ < τίθημι
-ϝος: θοῦρος „impétueux“ < θόρνυμαι, θρώσκω; ἵληος, ἵλεως „bienveillant“ cf. ἵληθι
-μα: πλάσμα „figure“ < πλάσσω, ἔρεισμα „support“ < ἐρείδω
-ημα: θέλγημα < θέλγω, στέργημα „philtre amoureux“ < στέργω
-ανον: ξόανον „idole en bois“ < ξέω, πλόκανον „objet tressé“ < πλέκω
-(ϝ)αρ, -(ϝ)ατος: ἄλειφαρ „huile“ < ἀλείφω, εἶδαρ „nourriture“ < ἔδω
-ρος: τάφρος „fosse“ < θάπτω, κύλινδρος „rouleau, cylindre“ < κυλίνδω
-ωλον: εἴδωλον „image“ cf. εἶδον, ἕδωλον „banc de rameur“ cf. ἕζομαι
-ελος: δέελος „visible“ < δέατο; εἴκελος „semblable à“ < ἔοικα
-αλον: πτύαλον „salive“ < πτύω, σίαλον „salive“ < σίαι · πτύσαι
-ης, -ητος: πένης „pauvre“ < πένομαι, κέλης „coursier“ < κέλομαι
-τις: μάρπτις „ravisseur“ < μάρπτω, ἄρυστις „cuiller“ < ἀρύω

-σις: γένεσις „naissance“ < γίγνομαι, ἀνάβλησις „le fait de rejeter“ < ἀναβάλλω
-τος: φόρτος „charge“ < φέρω, κοῖτος „couche“ < κεῖμαι; θάνατος, κάματος
-ίων, -ιον: suffixe de comparatif
-ιστος: suffixe de superlatif
-της, -του: δέκτης „mendiant“ < δέκομαι, κλέπτης „voleur“ < κλέπτω
-τωρ: ἀμύντωρ „défenseur“ < ἀμύνω, βώτωρ „pâtre“ < βόσκω
-τρον: ζῶστρον „ceinture“ < ζώννυμι, ἄροτρον „charrue“ < ἀρόω, κάτοπτρον „miroir“ cf. ὄψομαι
-τρα: ῥήτρα „conversation“ < εἴρημαι, καλύπτρα „voile, coiffe“ < καλύπτω
-δην: adverbes p. ex. βάδην < βαίνω, λίγδην < λίζω, ἐσόβδην < ὄψομαι
-θρον: βάθρον < βαίνω, ἄρθρον < ἀραρίσκω, ἐπίβαθρον „prix de passage“; σάρωθρον „balai“ < σαρόω, ψίλωθρον „épilatoire“ < ψιλόω
-θρος: ὄλεθρος „perte“ < ὄλλυμι, ὄρθρος „lever du soleil“ < ὄρνυμι
-ηθρον: μέλπηθρον „jouet, amusement“ < μέλπω, ἕλκηθρον „timon de charrue“ < ἕλκω
-θρα: κρεμάθρα „panier suspendu“ < κρεμάννυμι, κολυμβήθρα „bain“ < κολυμβάω
-θλον: γένεθλον „naissance, descendance“ < γίγνομαι, θύσθλα „sacrifices“ < < θύω
-εθλον: ἔδεθλον „fondation“ < ἕζομαι, φύγεθλον „tumeur“ avec dissimilation < φλύζω
-αξ, -ακος: πῖδαξ „source“ < πιδάω, σχίδαξ „copeau“ < σχίζω
-ος, -εος: βέλος „trait“ < βάλλω, ὄφελος „utilité“ < ὀφείλω; αἶπος „hauteur“ < αἰπύς, βάθος „profondeur“ < βαθύς, ἔρευθος „rougeur“ < ἐρυθρός
-ας: σκέπας „abri“ cf. σκέπω, σέβας „crainte religieuse“ < σέβομαι
-ως, -ωτος: γέλως < γελάω, ἔρως < ἐράω
-σος: κραύγασος „criard“ < κραυγάω, μέθυσος „ivrogne“ < μεθύω
-μενος: participes de présent et d'aoriste: τιθέμενος, θέμενος, (δι)δόμενος, λυόμενος.

I ou II

Le suffixe étant lourd, c.-à-d. comprenant plus que les deux mores de l'ensemble final, son accentuation récessive est neutre au point de vue morphologique (coïncidence des accentuations radicale et suffixale).

-τήριος: πειστήριος „propre à persuader“ < πείθομαι, κηλητέριος „propitiatoire“ < κηλέω
-τήριον: μακτήριον „rouleau pour étendre la pâte“ < μάσσω, στρεβλωτήριον „instrument de torture“ < στρεβλόω
-ία: μανία „folie“ < μαίνομαι, πενία „pauvreté“ < πείνομαι; ἀγορασία „achat au marché“ < ἀγοράζω, σκευασία „préparation“ < σκευάζω; θερμασία „chaleur“ < θερμαίνω, ἰσχνασία „maigreur“ < ἰσχναίνω

-εία: ἁγιστεία „culte" < ἁγιστεύω, ἀγκιστρεία „pêche à la ligne" < ἀγκιστρεύω
-άνη: θηγάνη „pierre à aiguiser" < θήγω, σκαπάνη „bêche" < σκάπτω
-όνη: ἀγχόνη „corde" < ἄγχω, περόνη „agrafe" < πείρω
-όλης: μαινόλης „furieux, fou" < μαίνομαι, σκωπτόλης < σκώπτω
-ώδης: πρεπώδης „convenable" < πρέπω, δακνώδης „mordant" < δάκνω

Tous les dérivés du groupe II représentant une racine-base dissyllabique plus suffixe monosyllabique à vocalisme bref (schéma prosodique xx◡), sont accentués x́x◡, p. ex. πάταγ-ος, ἄγυρ-ις, δύνα-μις, ἴλη-(ϝ)ος, ἔρει-σμα, ἄλειφ-αρ, κύλινδ-ρος, ἄλευ-ρον, ἄρυ-σ-τις, γένε-σις, θάνα-τος, ἔλασ-σον, ἄρο-τρον, κάτοπ-τρον, ἐπίβα-θρον, ὄλε-θρος, γένε-θλον, ὄφελ-ος, ἐπίστη-μον.

C'est la preuve qu'il s'agit d'accentuation non seulement radicale, mais en même temps *récessive*.

B) Dérivés secondaires

I. Accentués sur le suffixe

-ᾶς: κορυζᾶς „morveux" < κόρυζα, ἐλεᾶς „espèce d'oiseau" cf. ἐλέα, τετρᾶς „le quart" < τέτρα-, ἑξᾶς „le sixième" < ἕξ
-(i̯)ος: δισσός „double" < δίχα, τρισσός „triple" < τρίχα
-οῖος: ἀλλοῖος „différent" < ἄλλος, παντοῖος „de toutes sortes" < πᾶς
-αῖος: κηπαῖος < κῆπος „jardin", λεχαῖος „qui est au lit" < λέχος
-ιμαῖος: ὑποβολιμαῖος „enfant supposé" < ὑποβολή, ἐπιστολιμαῖος „promis par lettre" < ἐπιστολή
-ιαῖος: πλεθριαῖος „de la longueur d'un plèthre" < πλέθρον, ποδιαῖος „long d'un pied" < πούς
-εῖον: κυλικεῖον „armoire où l'on range les coupes" < κύλιξ, λοφεῖον „étui à plumets" < λόφος
-ώ: ἀλφιτώ „vieille femme enfarinée, épouvantail" < ἄλφι, μορφώ „belle" < < μορφή
-εύς: ἱππεύς „cavalier" < ἵππος, ἀνθρακεύς „charbonnier" < ἄνθραξ
-μός: δρῡμός „forêt" < δρῦς, κρῡμός „froid" < κρύος
-εών: ἀπατεών „trompeur" < ἀπάτη, λυμεών „fléau, être funeste" < λύμη, λυχνεών „chandelier" < λύχνος, ποδεών „pied encore attaché à une peau de bête" < πούς
-ών: ἀλετών „moulin" < ἀλέτης, αὐλών „canal, vallon" < αὐλός
-ήν: κωλήν „cuisse" < κῶλον, ἠλακατήν „poisson en forme de fuseau" < < ἠλακάτη
-(ει)νός: αἰπεινός „escarpe" < αἶπος, ἀλγεινός „douloureux" < ἄλγος; φωτεινός „lumineux" < φῶς, κελαδεινός „bruyant" < κέλαδος
-(ι)νός: ἐαρινός „printanier" < ἔαρι, περυσινός „de l'année précédente" < < πέρυσι; ἑσπερινός „du soir" < ἑσπέρα, θερινός „d'été" < θέρος

-ῖνος: γελασῖνος „le rieur“ < γέλας, χυτρῖνος „cavité“ (proprement „espèce de marmite“) < χύτρος

-ονή: πημονή „souffrance“ < πῆμα, φλεγμονή „inflammation“ < φλέγμα; αὐονή „sécheresse“ < αὖος, καλλονή „beauté“ < καλός

-ερός: δνοφερός „sombre“ < δνόφος, νοσερός „maladif“ < νόσος

-(ῡ)ρός: γλαφυρός < γλάφυ, λιγυρός < λιγύς; οἰζῡρός „lamentable“ < οἰζῠ́ς, ἰσχῡρός „fort“ < ἰσχῠ́ς

-ηρός: αὐχμηρός „sec“ < αὐχμός, μοχθηρός „pénible“ < μόχθος

-ηλός: ὑδρηλός „arrosé“ < ὕδωρ, ὀμβρηλός „pluvieux“ < ὄμβρος

-ίλος: ὀργίλος „coléreux“ < ὀργή, ναυτίλος „nautique“ < ναύτης

-ύλος: ἀγκύλος „courbé“ < ἄγκος, καμπύλος „courbé“ < καμπή

-αλλίς: πυραλλίς „rouge-gorge“ < πῦρ, θρυαλλίς „mèche“ < θρύον

-αλίς: συκαλίς „bec-figue“ < σῦκον, τρυφαλίς „petit morceau“ < τρύφος

-(αλ)έος: ἁρπαλέος „que l'on saisit avidement“ < ἅρπαλος, ἀτασθαλέος < < ἀτάσθαλος; θαρσαλέος „audacieux“ < θάρσος, ῥωμαλέος „robuste“ < < ῥώμη

-δαπός: ἀλλοδαπός „d'ailleurs“ < ἄλλος, παντοδαπός „de toute origine“ < πᾶς

-ωπός(-ωψ): δεινωπός „au regard terrible“ < δεινός, στενωπός „étroit“ < < στενός; οἰνώψ „couleur de vin“ < οἶνος

-τύς: τρικτύς „sacrifice de trois bêtes“ < τρίχα, τετρακτύς „le nombre quaternaire“ < τέτραχα; τριτύς · τριάς < τρι-, πεντακοστύς „groupe de cinquante hommes à Sparte“ < πεντάκοντα, d'où -οστύς dans ἑκατοστύς „centaine“ < ἑκατόν, μυριοστύς < μύριοι

-τής, -τῆτος: βραδυτής „lenteur“ < βραδύς, ταχυτής „rapidité“ < ταχύς, ἀνδροτής „virilité“ < ἀνήρ, δηιοτής „hostilité, combat“ < δήιος

-ωτός: κοντωτός „muni de perches“ < κοντός, χειριδωτός „garni de manches“ < χειρίς

-(οσ)τός: τριακοστός < τριάκοντα, etc., d'où ἑκατοστός, χιλιοστός, μυριοστός; ποστός, πολλοστός, ὀλιγοστός

-τήρ, -ητήρ, -ωτήρ: κλιμακτήρ „échelle de débarquement“ < κλῖμαξ; κωπητήρ „tolet“ < κώπη; σαυρωτήρ „pointe de fer qui fixe la lance en terre“ < σαῦρος

-ίς, -ίδος: ἀκεστορίς „sage-femme“ < ἀκέστωρ, ἀλεκτορίς „poule“ < ἀλέκτωρ, αἰχμαλωτίς „captive“ < αἰχμάλωτος, ἀμνίς „agnelle“ < ἀμνός; Ἀτλαντίς „fille d'Atlas“, Νηρηΐδες „filles de Nereus“

-ῖτις: ἀμαθῖτις „coquillage qui aime le sable“ < ἄμαθος, κεραμῖτις (γῆ) „terre à modeler“ < κέραμος

-(ρ)ίς, -(ρ)ίδος: αὐλητρίς „joueuse de flûte“ < αὐλητής, ὀρχηστρίς „danseuse“ < ὀρχηστής

-ηίς: ποταμηίς „de fleuve“ < ποταμός, χλωρηίς „jaunâtre“ < χλωρός

-ῑ́ς, -ῖδος: σχοινίς „corde de jonc“ < σχοῖνος, κνημίς „jambart“ < κνήμη

-άς: λιθάς „pierraille“ < λίθος, φυλλάς „feuillage“ < φύλλον; ἑβδομάς < ἕβδομος, ὀγδοάς, τεσσαρακοντάς, etc.

-ιάς: γυπιάς „habitée par les vautours“ < γύψ, κολοκυνθιάς „apprêtée avec de la citrouille“ < κολοκύνθη

-(αν)ός: τυφεδανός „homme à l'esprit fumeux“ < τυφεδών, ληθεδανός „qui fait oublier“ < ληθεδών

-ιδοῦς (<-ιδέος): ἀδελφιδοῦς „fils du frère ou de la soeur“ < ἀδελφός; θυγατριδοῦς „fils de la fille“ < θυγάτηρ

-ιδεύς: ἀλεκτοριδεύς „poulet“ < ἀλέκτωρ, χηνιδεύς „oison“ < χήν

-ικός: παιδικός „de jeune garçon“ < παῖς, βαρβαρικός „barbare“ < βάρβαρος

-(α)κός: ἀρτηριακός „artériel“ < ἀρτηρία, καρδιακός „cardiaque“ < καρδία

-τικός: ἁλιευτικός „de pêcheur“ < ἁλιεύς, χαλκευτικός „qui concerne l'art de forgeron“ < χαλκεύς

-αχῆ, -αχόθεν, -αχοῖ, -αχόσε, -αχοῦ, -αχῶς: adverbes de πᾶς, μόνος, ἄλλος, p. ex. πανταχῆ, μοναχῆ, ἀλλαχῆ

-ίχος: ὀστίχος „combien petit“ < ὅσσος, πυῤῥίχος „rousseau (en parlant d'un boeuf“) < πυῤῥός

-ίσκος: χηνίσκος „petite oie“ < χήν, ποδίσκος „petit pied“ < πούς.

II. Accentuation récessive

-ον: ἀνάκτορον „sanctuaire“ < ἄνακτωρ, χέρνιβον „bassin pour se laver les mains“ < χέρνιψ

-i̯ος: κήδε(ι)ος „cher, proche“ < κῆδος, τέλε(ι)ος „parfait“ < τέλος

-i̯ă: μέλισσα „abeille“ < μέλι, θρίσσα „alose, poisson dont les arêtes sont fines comme des cheveux“ < θρίξ; ἄνασσα „reine, maîtresse“ < ἄναξ, βασίλεια „reine“ < βασιλεύς; δρήστειρα „servante empressée“ < δρηστήρ, σώτειρα „libératrice“ < σωτήρ; γείταινα „voisine“ < γείτων, τέκταινα „femme du charpentier“ < τέκτων; ἀλήθεια „vérité“ < ἀληθής, ἀκρίβεια „exactitude“ < ἀκριβής

-μος: αἱρέσιμος „prenable“ < αἵρεσις, βρώσιμος „mangeable“ < βρῶσις

-τος: τέταρτος, ἔνατος, δέκατος.

III. Conservation de l'accent du thème-base: *sans exemples.*

IV. Accentuation de la syllabe présuffixale

-λός: δριμύλος „aigu“ < δριμύς, ἡδύλος „doux“ < ἡδύς

-εις, -εσσα, -εν (-όεις, -ήεις): ῥοδόεις „qui a des roses“ < ῥόδον, ἐρόεις „amiable“ < ἔρος, αὐδήεις „sonore, qui parle“ < αὐδή, χαρίεις „aimable“ < χάρις. Mais on peut considérer aussi comme suffixe -όεις, -ήεις, cf. σκι-όεις „ombreux“ < σκιά, μητι-όεις „avisé“ < μῆτις, φολ-όεις „couvert d'écailles“ < φολίς, ἰχθυ-όεις „poissonneux“ < ἰχθύς, κερ-όεις

„cornu“ < κέρας, κλωμακ-όεις „rocailleux“ < κλῶμαξ; δενδρ-ήεις „couvert d'arbres“ < δένδρον, κολλ-ήεις „bien adapté“ < κόλλα, ὠκ-ήεις < < ὠκύς, τελ-ήεις „parfait“ < τέλος, σιδηρ-ήεις < σιδήρεος, ὀλβ-ήεις < < ὄλβιος. Dans les dérivés des thèmes en *-s-* comme τελήεις, θυήεις la finale -ήεις peut être ancienne et reposer sur -εσϝεντ-.

Dans la langue historique l'ancien suffixe est en tout cas scindé en une série de formes spéciales, résultant de l'affaiblissement du sentiment du thème: -όεις, -ήεις, -ίεις et même -ώεις (εὐρώεις „moisi“ < < εὐρώς, ὠτώεις „qui a des oreilles“ < οὖς, ὠτός).

-(τ)ις: δεσμῶτις „captive“ < δεσμώτης, δεσπότις „maîtresse“ < δεσπότης. Cf. plus haut -ῖτις.

On peut ranger ici les participes présents des verbes thématiques: -οντ-: παιδεῦ-ον, ἐθέλ-ον, ἀπολεῖπ-ον (formes neutres), tandis que les participes comme λιπών, (τι)θείς, etc., appartiennent à I.

Il n'est pas toujours possible de déterminer d'une manière non-équivoque l'accentuation d'un suffixe secondaire. Par suite de la loi de la limitation, les dérivés à suffixe inaccentué comprenant deux mores appartiennent en même temps à II et IV dont l'opposition s'en trouve neutralisée. P. ex. -ιος, dans ἄγριος „sauvage“ < ἀγρός, ἀδέλφιος „fraternel“ < ἀδελφός; -αινα dans θέαινα „déesse“ < θεός, λύκαινα „louve“ < < λύκος; γάστρων „ventru, goulu“ < γαστήρ, γλύκων „doux ami“ < < γλυκύς.

Pour les dérivés dont les suffixes ont un volume syllabique de plus de deux mores, il y a coïncidence des trois groupes I, II, IV. P. ex. -ίδιος dans παυρίδιος „qui a peu de temps“ < παῦρος, μοιρίδιος „marqué par le destin“ < μοῖρα; -ία dans ἀγγελία „nouvelle“ < ἄγγελος, ἀγηνορία „bravoure“ < ἀγήνωρ.

L'indien et le grec s'accordent dans l'accentuation des dérivés nominaux, primaires et secondaires, à ceci près qu'en grec le groupe III (conservation de l'accent du thème-base) fait défaut. Le représentant principal de ce groupe en indien était la formation en *-vant/mant-*. Or en grec elle appartient à IV. La raison du changement découle de la limitation de l'accent. Dans le rapport *ῥόδοεις, *ῥόδοεν (< ῥόδον) : ὀμφαλόεις, ὀμφαλόεν (< ὀμφαλός) la coïncidence accentuelle de ῥοδόεις avec ὀμφαλόεις, causée par la limitation de l'accent, est suivie de *ῥόδοεν > ῥοδόεν (ὀμφαλόεις : ὀμφαλόεν = ῥοδόεις : ῥοδόεν).

Noter que ce déplacement trouve un pendant exact dans le traitement des groupes composés de mot plein plus enclitique. On sait que devant une enclitique un mot à accentuation récessive fait passer l'accent sur la syllabe (more) finale, p. ex. φάρμακόν τι et φάρμακά τινα. Dans le premier cas une avancée d'une syllabe (*φάρμακον τι > *φαρμάκον τι)

aurait suffi, mais φάρμακόν τι s'est évidemment réglé sur φάρμακά τινα [12]. Il y a là un exemple de limitation *morphologique*, effet indirect de la limitation *phonologique*.

La même loi morphologique s'applique aux composés: une accentuation *ἔπι-τεξ serait inadmissible. L'accent des composés ne remonte pas au delà de la dernière syllabe du premier élément: δαίφρον, Λυκόφρον, ποικιλόθριξ, ὑπόδρα.

Les adverbes en -οθεν ont tendance à être accentués sur l'*o*, quel que soit l'accent du mot dont ils dérivent, p. ex. δημόθεν „du peuple" < δῆμος, ἠπειρόθεν „de la terre ferme" < ἤπειρος.

La même tendance à accentuer la voyelle thématique -*o*- se rencontre dans les cas-adverbes en -ο-φι. Tout comme on a οὐρανόθεν < οὐρανός et, en même temps, δημόθεν, ἠπειρόθεν < δῆμος, ἤπειρος, de même -όφι est propre non seulement aux thèmes oxytons (ἀριστερόφι, αὐτόφι, δεξιόφι, θεόφι) mais aussi aux barytons (δακρυόφι, Ἰλιόφι, ὀστεόφι). Or les dérivés des thèmes en -*ā*- maintiennent la place du ton du mot-base: κεφαλῆφι, νευρῆφι en face de βίηφι, ἑτέρηφι, θύρηφι, κλισίηφι, φαινομένηφι, φρήτρηφι. Les dérivés des thèmes en -*es*- gardent l'accentuation récessive: ἐρέβεσφι, κράτεσφι, ὄρεσφι, ὄχεσφι, στήθεσφι. En réalité la limitation de l'accent paraît donc conditionnée par la voyelle „de composition" ou „de liaison" -*o*-, cf. κοτυληδον-ό-φι < κοτυληδών, ἐσχαρ-ό-φι (pour *ἐσχάρηφι).

De même dans le verbe: ἀπό-δος, ἀπό-θες, ἐπί-σχες (ἄπο, ἔπι, cf. v. ind. *ápa*, *ápi*), παράδος; mais ἄπαγε, ἄπειπε (élision).

Devant une frontière morphologique interne, l'accent propre d'un thème est remplacé par celui de sa dernière colonne (loi de limitation morphologique). Les exemples cités démontrent que la loi s'applique

1) dans la dérivation
   a) type ῥοδό-εν
   b) „ ἠπειρό-θεν, δακρυόφι
2) dans la composition
   c) type ποικιλό-θριξ
   d) „ ἀπό-δος

---

[12] Bally *Manuel d'accentuation grecque* p. 12: „A une première époque, antédialectale, l'enclitique développait un accent sur la finale du mot précédent, dont l'accent propre s'amuïssait. Cf. τοιόσδε, τοσόσδε, ἐνθάδε.

Plus tard, la langue a rétabli l'accent orthotonique, et les deux accents ont coexisté dans les groupes d'enclise. Un souvenir de cette accentuation se trouve, en attique, dans certains blocs tels que τοῖόσδε, τοσόσδε (manuscrits). Les manuscrits d'Homère, de Pindare et de Corinne en offrent plusieurs exemples: ἄράσφιν (Hom.), ὅσσά τε, πάντί τοι (Pind.), τανίκά νιν (Corinne)". Ici appartient hom. ἔνθά τε provenant d'un *ἐνθά τε transformé sous l'influence de ἔνθα (Specht K. Z. 55, 194).

3) dans les groupes consistant de
e) mot accentué + enclitique

La loi ne s'applique pas aux dérivés secondaires II, dont l'accentuation récessive est une marque morphologique essentielle accompagnant l'adjonction du suffixe. Dans ces dérivés le thème-base n'a donc jamais présenté l'accent propre.

La coïncidence des groupes III (conservation de l'accent du mot-base) et IV (accentuation de la syllabe présuffixale) en faveur du dernier équivaut à la réduction du schéma quadriparti indien (p. 36) à un schéma triparti [13]. Ceci n'est point surprenant: dans une langue dont les mots n'admettent que tout au plus trois places d'accent, son exploitation morphologique ne peut pas dépasser trois possibilités.

On a vu que chez les noms immotivés la limitation de l'accent n'a pas été sans laisser des traces palpables dans le réarrangement des paradigmes. Les exemples cités p. 114, 120, etc., en font foi. Il s'agit là de conséquences morphologiques du phénomène de la limitation. Et tout comme Hirt n'a pas eu raison de les considérer comme des produits *directs* de transformations phonétiques, de même il y a dans la dérivation nominale certains phénomènes essentiellement morphologiques, mal interprétés jusqu'ici à cause de l'apparence phonétique qu'ils offrent à une analyse superficielle.

Les diminutifs en -ιον sont accentués sur le suffixe (-ίον) ou sur la syllabe précédente, suivant que la racine est lourde ou légère. Comparer:

ἀρνίον	„petit agneau"	mais	δελφάκιον	„petit cochon"
ἀσκίον	„petit outre"		ἡπάτιον	„bon petit foie"
διφρίον	„petite chaise"		κόριον	„petite jeune fille"
κηπίον	„petit jardin"		ὀμμάτιον	„petit oeil"
πωλίον	„jeune poulain"		πόδιον	„petit pied" [14]

Il y a assez d'exceptions pour nous avertir qu'il ne s'agit pas là d'une loi phonétique. D'autant plus que l'opposition joue à l'intérieur d'une catégorie morphologique définie. L'ancienne accentuation suffixale est conservée dans le type ἀρνίον. L'accent de πόδιον résulte d'une innova-

[13] Dans une *seule* formation on obtient, au lieu de l'accentuation présuffixale, l'accentuation récessive: les féminins secondaires en (i̯)ă, accentués en indien suivant III, ont en grec l'accent récessif par suite de la particularité accentuelle de ces thèmes qui les oppose aux thèmes en -ā- (p. 118). Les formes féminines comme λιποῦσα, λελυκυῖα, ἡδεῖα, etc., ne sont pas des dérivés, mais des formes *flexionnelles* de λιπών, λελυκώς, ἡδύς, etc.

[14] πεδίον n'est pas un diminutif.

tion [15]. C'est la coïncidence de ∪x̍∪ et ∪̍x∪ en ≃∪ (quand *les deux premières syllabes* se trouvent en hiatus), laquelle constitue le fondement phonétique de la répartition. Un ancien -ε + ίον passe à -εῖον (ἀγγε-ίον „vase" > ἀγγεῖον). La limite morphologique se trouve à l'intérieur de la diphtongue, mais l'accent en frappe la première more, c.-à-d. la more *précédant la colonne suffixale.* Au point de vue morphologique, l'accent a donc reculé de la syllabe suffixale sur une syllabe brève (= comptant une more) précédente. Sur le modèle de -ε + ίον > -εῖον (c.-à-d. -έ-ιον) on obtient donc *ποδ-ίον > πόδιον, etc., parce que la consonne simple intervocalique, appartenant à la syllabe suivante, n'influence aucunement la quantité de la syllabe radicale (*πο/δ/ίον > πό/δ/ιον).

Il faut insister sur la nature *morphologique* de ce déplacement: si *ποδίον passe à πόδιον, c'est grâce à la coupe morphologique qui sépare πο(δ) de ιον. Autrement un changement phonétique comme *-είον > -εῖον n'aurait pu exercer aucune influence sur les autres formes en -ιον. Et il l'a exercée dans une mesure restreinte, d'abord et surtout sur les dérivés à syllabe présuffixale légère (brève), identique, par sa quantité, à la première more du produit de la contraction. Peu à peu la nouvelle accentuation récessive a gagné pied aussi parmi les dérivés à syllabe lourde.

Il est facile de se rendre compte du caractère mixte de la prétendue loi phonétique alléguée par Hirt dans *Indogermanischer Akzent* p. 36, IF 16, p. 71, *Handbuch der gr. L. u. F.*² p. 274—279, *Indogermanische Grammatik* V, p. 53. Elle s'y trouve enregistrée sous la forme ∪∪̍∪ > ∪̍∪∪, évidemment fausse: le déplacement *phonétique* n'a lieu que si les deux premières mores constituent la syllabe pénultième, c.-à-d. dans le cas bien connu ⊥∪ > ≃∪, p. ex. ἑσταότος > ἑστῶτος, *τιθένσα > τιθεῖσα. Mais les exemples comme *ποδίον > πόδιον en sont déjà une conséquence morphologique. Plus loin, dans le paragraphe consacré aux composés, on rencontrera d'autres formations dont l'accent, partie essentielle de leur structure, provient de la *transposition,* dans le plan morphologique, du changement ⊥∪ > ≃∪.

L'accentuation des dérivés en -της, très capricieuse à l'apparence, a résisté aux essais d'une systématisation. Cf. Vendryes *Traité d'accentuation grecque* p. 162-163, Chantraine *La formation* p. 320. A vrai dire ce n'est pas tant le nombre de règles et de sous-règles que le manque de leur groupement hiérarchique, qui déconcerte. Il est d'abord clair que les noms en -της continuent deux classes différentes, l'une primaire bâtie

---

[15] L'ancienne accentuation -ίον (*ποδίον comme πωλίον) provient elle-même d'une différenciation de -ιος, -ιον, suffixe adjectif. L'accent récessif de l'adjectif en -ιος permet de conférer à la fonction secondaire de l'adjectif neutre (celle de diminutif) la paroxytonèse latente des formes casuelles à désinence longue (-ῳ, -ων, etc.).

sur des *racines verbales*, employée à l'origine surtout en composition et ayant la valeur de nom d'agent, l'autre secondaire, tirée de *thèmes nominaux*, donc νεφελ-ηγερ-έ-της : ἱππό-της. Dans les composés à second membre en -της, comme p. ex. νεφελ-ηγερέτης, le suffixe -τᾱ- (originairement oxyton et apparenté à -τᾱ- des noms d'action, p. ex. βροντή < βρέμω, ἀορτή < ἀείρω) a subi le traitement d'un suffixe *synthétique*, c.-à-d. le second membre fut traité comme un thème immotivé [16] (p. 86). Les formes dégagées de la composition, p. ex. ἐρέτης, conservent la barytonèse propre aux composés. Autrement que E. Fraenkel *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf* -τήρ, -τωρ, -της, qui explique l'oxytonèse du type θηρευτής par l'influence des thèmes en -τηρ-, nous y voyons un trait hérité des *dérivés simples* en -της, conservé à cause du caractère motivé de la formation. L'accentuation -τᾱ́ων du gén. plur. a pu être considérée soit comme suffixale, soit comme récessive. Dans les dérivés dont le lien avec le verbe personnel était resté vivant, l'accentuation -τᾱ́ων fut appréciée comme *suffixale*, on y a donc -τής, -τήν, etc. Dans les formes qui s'étaient détachées de la série productive, c'est au contraire l'accentuation propre aux immotivés qui l'emporta: -της, -την copient l'accent *récessif* de -τᾱ́ων. Parmi ces formes il y a une petite minorité de thèmes pouvant être rattachés à des verbes attestés dans la langue, la majorité, du type τοξότης, sont considérés comme *dénominatifs*. On est tenté, il est vrai, de chercher l'origine de -ότης dans les abstraits secondaires en *-otā-* (slave *-ota*, lit. *-atà*, got. *-iþa*), *-utā-*, etc., mais cette hypothèse se heurte à certains obstacles dont les principaux sont l'existence en grec de -της, -τητος (-ο-της, -υ-της) et la voyelle thématique *-o-*, jamais *-e-*, qui apparaît devant le suffixe -της, -τητος ajouté aux thèmes en *-o-*. A notre avis le type τοξότης, οἰκέτης continue d'anciens dérivés déverbatifs (< *τοξόω, οἰκέω), lesquels ont perdu, en conséquence de changements sémantiques, le contact avec les verbes dénominatifs. La formation de τοξότης, οἰκέτης, et ainsi de suite, se dénonce comme archaïque par rapport à ἀγορητής, αἰχμητής, dont le vocalisme présuffixal long trahit l'origine plus récente.

Voilà la distinction la plus importante formant la base et le point de départ de l'état historique si compliqué.

La répartition de l'accent permet de distinguer d'un côté des barytons comprenant les dérivés secondaires (dénominatifs) et les noms d'agent détachés de composés, d'autre côté les oxytons dérivés de verbes simples. Types πρῳράτης, δέκτης, mais ἀριστητής.

---

[16] Les exceptions sont représentées par θυμοῤῥαϊστής „qui déchire le coeur", ἀλφηστής „mangeur de pain", et ὠμηστής „carnassier" (cf. aussi νηστής „à jeun").

Le remplacement de -τήρ par -της a-t-il provoqué des répercussions dans l'accent des noms d'agent en -της? Non, puisque ces derniers, en dehors des formes composées, étaient oxytons de par leur origine. E. Fraenkel ne nous paraît donc pas avoir eu raison d'expliquer les formes en -τής (accentué) comme résultat d'une substitution d'un -της inaccentué à la place de -τήρ accentué („-της hérite l'accent de son prédécesseur").

Excepté κριτής, les dérivés en -της tirés de verbes primaires portent l'accent toujours sur la syllabe présuffixale bien qu'ils remplacent les anciens dérivés en -τήρ. Ainsi

ἀρότᾱς	„laboureur"	(ἀρόω)	pour	ἀροτήρ
δότης	„qui donne"	(δίδωμι)	„	δοτήρ
δρήστης	„qui agit"	(δράω)	„	δρηστήρ
ἱκέτης	„suppliant"	(ἱκνέομαι)	„	ἱκετήρ

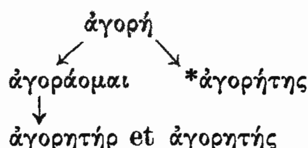
C'est qu'il s'agit d'un type dégagé de la composition.

L'oxytonèse des formes en -της est au contraire de rigueur partout où il s'agit d'un nom d'agent bâti sur un verbe *secondaire*:

en -άω, p. ex. ἀριστητής „celui qui déjeune" (ἀριστάω), γοητής „qui gémit" (γοάω); en -έω, p. ex. θρηνητής „pleureur" (θρηνέω), ἀεθλητᾱ́ς „athlète" (ἀεθλέω); en -όω, p. ex. λυτρωτής „libérateur" (λυτρόω), τελειωτής „celui qui achève" (τελειόω); en -άζω, p. ex. εἰλαπιναστής „convive (εἰλαπινάζω), πεμπαστής „calculateur" (πεμπάζω); mais cf. surtout les dérivés des verbes en -εύω et -ίζω (évidence massive Chantraine 316—320): βουλευτής „membre du conseil" (βουλεύω), θεραπευτής „serviteur" (θεραπεύω), θηρευτής „chasseur" (θηρεύω), κηδευτής „curateur" (κηδεύω); ἀγωνιστής „combattant" (ἀγωνίζω), ἀκοντιστής „archer" (ἀκοντίζω), κομιστής „celui qui apporte" (κομίζω), ὀαριστής „familier" (ὀαρίζω), et ainsi de suite.

Bien que certains de ces dérivés aient eu des prédécesseurs en -τήρ (p. ex. θεραπευτήρ, κομιστήρ), le mécanisme du transfert d'accent supposé par E. Fraenkel ne paraît pas probable. Les accentuations de θεραπευτήρ et d'un ancien *θεραπεύτης coïncideraient au gén. plur.: θεραπευτήρων, θεραπευτᾱ́ων, mais cet accord n'aurait pu être généralisé par des proportions -τήρ(-ων): -τᾱ́(-ων) = etc., puisque les désinences des deux paradigmes n'étaient pas identiques. Il ne reste que la solution proposée ci-dessus, conforme à la loi de la p. 48—49.

D'un thème nominal on peut tirer d'une part une forme en -της, avec accentuation de la syllabe présuffixale, d'autre part un verbe dénominatif formant la base d'un nom d'agent en -τήρ ou -τής. Soit

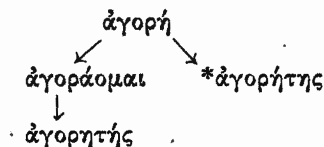


Or les sens des formations en -της et -τηρ ont dû être très voisins (cf. Benveniste *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* 56). L'accentuation seule nous intéressant ici, nous ne tâchons pas de découvrir les raisons de leur coïncidence sémantique, laquelle est un fait. A ce titre est de tout intérêt la constatation que p. ex. αἰσυμνήτης „arbitre" et κυβερνήτης „pilote" apparaissent dès l'Iliade à côté de αἰσυμνητήρ et κυβερνητήρ.

L'accent devient dès lors le seul trait différenciateur des deux fonctions et l'unique critère objectif permettant de décider s'il s'agit d'un dérivé dénominatif ou déverbatif. Ainsi les formes homériques αἰσυμνήτης et κυβερνήτης sont nettement dénominatives, ce qui est encore confirmé par l'emploi simultané de αἰσυμνητήρ et κυβερνητήρ, si petite que soit dans ces exemples la différence de valeur entre -της et -τήρ. *O. c.* p. 313 M. Chantraine cite quelques dérivés homériques qui pourraient s'interpréter soit comme déverbatifs soit comme dénominatifs: ἀγορητής „orateur" (ἀγορή, ἀγοράομαι), ἀσπιστής „guerrier" (ἀσπίς, ἀσπίζω), κορυστής „casqué" (κόρυς, κορύσσω), μαχητής „combattant" (μάχη, μαχέομαι à côté de μάχομαι). Or l'accentuation n'admet aucun doute là-dessus. Ce sont bien des dérivés déverbatifs. Même remarque pour αἰχμητής (αἰχμή), ἀστεροπητής (ἀστερόπη). Au contraire ἀλήτης „vagabond" (ἄλη, ἀλάομαι) et θωρήκτης „guerrier" (θώρηξ, θωρήσσω) sont dénominatifs.

Le type δέκτης, κλέπτης, dégagé de la composition, a gardé son ancienne barytonèse. Il s'est substitué à la place de formes en -τήρ sans changer pour cela d'accent. Les formes en -της dénominatives doivent leur barytonèse à un procès de différenciation, dont le mécanisme nous est familier. Cette hypothèse nous permet aussi d'apprécier les règles des grammairiens grecs, concernant l'accent des dérivés en question. La règle la plus pratique, celle qui embrasse le maximum de faits, serait la suivante: les dérivés en -της sont paroxytons; sont oxytons seuls les dérivés bâtis sur les verbes dénominatifs. Mais on vient de voir que le mot-base reste parfois douteux (thème nominal ou verbe dénominatif), de sorte que c'est au contraire l'accentuation qui jette une lumière sur la provenance de la forme.

Pour bien comprendre les règles des grammairiens, il faut tenir compte surtout de l'opposition fondamentale représentée par le schéma



Ainsi: les dissyllabes sont paroxytons. Ils le sont parce qu'ils représentent le type déverbatif dégagé de la composition (δέκτης, κλέπτης) ou

des dérivés dénominatifs bâtis sur des noms-racines (ναύτης). Ils ne peuvent jamais provenir de verbes dénominatifs, ce qui supposerait un thème au moins dissyllabique. La seule exception est la forme archaïque κριτής.

Autre règle: les polysyllabes en -της dans lesquels le suffixe est précédé d'une voyelle brève, sont paroxytons: ἐρέτης, τοξότης. Ici encore il ne peut pas être question de verbes dénominatifs, lesquels allongent la voyelle du thème devant un suffixe secondaire.

On trouve ensuite la règle la plus adéquate de toutes: les *autres* polysyllabes en -της sont oxytons quand ils sont dérivés de verbes, et paroxytons quand ils sont dérivés de noms. Car si l'on écarte les polysyllabes en voyelle brève + της, on élimine en même temps les noms d'agent dégagés de composés, lesquels étant radicaux comportent parfois la voyelle brève des racines dissyllabiques (ἐρέ-της etc.).

Les autres remarques des grammairiens ont moins d'importance, sans être pour cela dépourvues d'intérêt. Si les dérivés en -ίτης sont paroxytons, c'est que pratiquement les verbes dénominatifs en -ίω ne jouent presque aucun rôle en grec en comparaison avec ceux en -άω, -έω, -όω. Au contraire l'oxytonèse de -ευτής s'explique par l'énorme extension des verbes en -εύω et de leurs dérivés (-ευ + τής), en face desquels les dérivés dénominatifs bâtis sur des thèmes en -ευ- (-εύ + της) sont tombés en désuétude. Un état d'équilibre et par conséquent une opposition d'accent se sont maintenus surtout pour les dérivés en -η-της et -σ-της, la double possibilité d'accentuation étant notée exprès par les grammairiens.

§ 5. Les composés nominaux

Le système hérité par le grec coïncide, à la limitation d'accent près, avec les grandes lignes du système indien. Mais les indices multiples d'un système plus ancien, conservés dans cette dernière langue, n'ont point laissé de traces en grec. Ainsi on n'y constate pas p. ex. une action de monosyllabes ou de thèmes en *-i-*, *-ú-* (du premier membre) ou de ἀ-, εὐ-, δυσ- sur l'accentuation du composé. De même un élargissement d'un second membre athématique par *-o-* n'implique pas l'oxytonèse du composé laquelle, en indien, témoigne souvent de son caractère de ***dérivé***. Nulle trace, en grec, de la différenciation entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa nominaux, ces derniers n'y ayant pas subi l'énorme extension des tatpuruṣa sanscrits. Mais l'axe principal d'oppositions accentuelles y est conservé: la différence entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa à second membre nominal (surtout adjectif) d'une part, et les composés synthétiques bâtis sur des groupes verbaux, de l'autre. Les premiers offrent l'accent récessif (continuant une ancienne accentuation du premier terme), tandis que les derniers accentuent le second membre.

L'accentuation du premier membre des composés en *-ti-* et *-to-* a été aussi continuée en grec. Les composés en *-ti-* imposent même leur accent récessif aux simples correspondants. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre l'accentuation du type κρίσις, au lieu de *κρισίς, par rapport au type διάκρισις. Leurs paradigmes coïncident au gén. plur. (et au gén.-dat. duel): (δια)κρισέων = κρισέων, ce qui a dû déclencher l'identification accentuelle complète en faveur du type διάκρισις, étant donné que le simple se trouvait sous la dominance du composé. Car „il semble établi que le suffixe *-ti-* a surtout été utilisé en indo-européen dans les composés" (Chantraine *La formation* p. 275). Il serait moins bon d'identifier l'accent de κρίσις, nom d'action, à celui du type indien *iṣṭi-*, *śrúti-*, qui par son origine comporte peut-être un sens plutôt concret.

L'adjectif verbal en *-to-* n'a pas pu subir un recul d'accent analogue parce que les formes fondamentales du paradigme, celles du masculin (διάκριτος, κριτός), étant des thèmes en *-o-*, n'avaient aucun accent en commun.

La fonction primaire de la formation composée en -τός c'est d'exprimer la possibilité (Chantraine *o. c.* p. 306), la valeur de qualité ou d'état étant devenue secondaire. On constate, chez les verbes composés, la tendance à remplacer le type διάλυτος par le *dérivé* διαλυτός (λύω : λυτός = διαλύω : διαλυτός), qui adopte la fonction primaire (possibilité), tandis que l'ancien composé διάλυτος se trouve restreint à la valeur d'état. Donc διαλυτός „qui peut être délié" : διάλυτος „délié".

Parmi les composés synthétiques il faut enregistrer deux formations nouvelles, inexistantes en indien: les composés en -ής (-ές) et les composés en -της (dont on a fait mention au paragraphe précédent). L'accentuation barytone de ces derniers, confrontée avec l'oxytonèse normale d'anciens noms d'action en *-tā-* (Chantraine p. 301), prouve leur ancien caractère de composés synthétiques. Il n'est pas indiqué d'y voir des bahuvrīhi (γενετή : αἰειγενέτης = αἰχμή : αἰνοαίχμας) qui ont fini par développer un sens verbal, et ayant renoué le rapport sémantique direct avec la racine verbale, sont devenus des composés synthétiques.

En ce qui concerne les composés grecs en -ής/-ές, ils sont, par opposition à l'indien, une formation à première vue déverbative. Pour les matériaux cf. Wackernagel *Vermischte Beiträge* 16, Chantraine 424-429, p. ex. ἐν-δυκέως, ἀλλο-ιδῆ, ἀ-ικῶς, αἰνο-παθής, ἀ-σκεθής, attestés chez Homère. Le premier membre est tantôt un thème nominal, tantôt ἀ-, εὐ-, ou simplement un préverbe. Le caractère verbal de ce type de composés est révélé 1) par les préverbes (cf. δι-ηλιφής, ἀ-προ-ιδής); 2) par la rection verbale (αἰνο-παθής „qui souffre des choses terribles"); 3) par l'oxytonèse, inexplicable dans un composé à second terme adjectif (dans un composé déverbatif, au contraire, l'accentuation du second membre est normale).

Il se pose donc le problème de la *provenance* du type. Il y a un grand groupe de composés bâtis sur des thèmes en *-es-* purement nominaux: περι-γλαγής „plein de lait", δολι-εγχής „à la longue lance", εὐ-ερκής „bien clos", αὐτο-ετής „qui est de la même année", etc. La formation a acquis un caractère synthétique non pas à cause de la perte accidentelle de noms en *-os* correspondants (p. ex. εὐπειθής „obéissant", cf. πείθομαι et lat. *foedus*, συνεχής „continuel", cf. ἔχω et v. ind. *sáhas-*, et ainsi de suite), mais parce qu'à partir d'un certain moment ils ont été employés comme dérivés *directs* de groupes verbaux: verbe personnel + préverbe, adverbe, négation, régime direct. C'est grâce à la survivance massive d'exemples comme δολιεγχής, qu'on peut déterminer la provenance du type πολυδερκής (Hésiode) „que voient d'innombrables yeux". Le sens verbal est généralement intransitif-passif.

Confrontée avec les composés v. indiens en *-as-*, la formation grecque, avec son oxytonèse qui est de règle, a, à n'en point douter, subi un déplacement de l'accent, qui a jadis dû frapper le premier membre. Il en subsiste des traces dans les composés avec -έτης (τριέτης, τρίετες), dans l'accentuation récessive des noms propres comme Σωκράτης, etc., cf. Bally *Manuel d'accentuation grecque* 89 [17].

Ici encore c'est l'ambiguïté des formes du gén. plur. en -ων, du gén.-dat. duel en -οιν, due à la limitation de l'accent, qui a amené le scindement entre les anciens bahuvrīhis (= dérivés dénominatifs) et les composés bâtis sur les verbes (= dérivés déverbatifs). V. p. 48—49. A l'époque historique les composés oxytons sont devenus beaucoup plus productifs que le type hérité, même dans les bahuvriki.

La formation la plus répandue, πατροκτόνος, pose une série de problèmes intéressants. En indien l'oxytonèse est la règle (p. 89 sq.). En grec il existe trois possibilités d'accentuation:

1. L'oxytonèse est de rigueur quand la syllabe radicale est lourde (longue):

a) avec préverbe: ἐπ-ημοιβ-ός, προ-βοσκ-ός;

b) avec le 1er terme nominal: αἰγο-βοσκ-ός, βου-μολγ-ός, δημ-αγωγ-ός, στρατ-ηγ-ός, ψυχο-πομπ-ός.

2. La paroxytonèse n'apparaît que sous l'influence simultanée, cumulative, de trois facteurs: la syllabe radicale doit être brève; le premier membre, un thème nominal et non un préverbe; le sens du composé, actif et

[17] Les formes neutres des adjectifs composés suivants portent l'accent récessif: -άνετες, -άρκης, -έτης, -ήθης, -ήκης, -κήτης, -μεγέθης, -στελέχης, -ώκης (p. 134). L'accentuation de la more pénultième s'explique par la loi de limitation morphologique dans les composés suivants: -ήρης, -ώθης, -ώλης (p. 138).

non passif. Ainsi ἀνθρωπο-φάγ-ος, βαλανη-φόρ-ος, λιθο-βόλ-ος, ναυ-μάχ-ος, πατρο-κτόν-ος, mais ψυχο-πομπ-ός, διά-δοχ-ος, πατρό-κτον-ος.

3. La proparoxytonèse est représentée par deux types:

a) un type avec préverbe, à sens actif ou passif, p. ex. διά-δοχ-ος „qui reçoit", διά-τορ-ος „percé", soit enfin à sens de nom d'action [18] διά-λογ-ος;

b) un type à premier terme nominal, à sens passif: λιθό-βολ-ος „lapidé", πατρό-κτον-ος „tué par le père".

La couche la plus ancienne c'est sans doute le groupe 1., qui s'accorde avec l'indien. L'opposition 1. : 2., liée à la quantité de la syllabe *pénultième* (radicale), est rigoureuse. Les matériaux contenus dans le dictionnaire de Passow se distribuent de la façon que voici:

Sont paroxytons les composés en: -βάφος, -βόλος, -βόρος, -βρόμος, -γάμος, -γλύφος, -γόνος, -γράφος, -δάμος, -δόκος, -δόμος, -δόνος, -δόρος, -δόχος, -δρόμος, -δρόπος, -ηγόρος, -θόρος, -κλόπος, -κόλος, -κόμος, -κόπος, -κόρος, -κτόνος, -κτύπος, -λάβος, -λάλος, -λόγος, -λόχος, -μάχος, -μόρος, -νόμος, -όχος, -πλάθος, -πλάνος, -πλόκος, -πόλος, -πόνος, -πόρος, -πρόπος, -ῥάφος, -ῥόφος, -σκάφος, -σκόπος, -σπόρος, -στόλος, -στρόφος, -σφάγος, -τάφος, -τόκος, -τόμος, -τόνος, -τόρος, -τράγος, -τρόπος, -τρόφος, -τύπος, -φάγος, -φθόρος, -φίλος, -φόβος, -φόνος, -φόρος, -ψόφος, -ωρύχος.

A quoi il faut ajouter les thèmes contractes -θόος, -κόος, -ξόος, -πλόος, -πνόος, -ῥόος, -σσόος, -χόος [19].

En revanche, une voyelle radicale longue entraîne la paroxytonèse dans -ᾱγός (-ηγός), -αγωγός, -αμοιβός, -(α)μολγός, -αοιδός, -βοσκός, -εψός, -κουρός, -λοιχός, -οιγός, -ολκός, -πηγός, -ποιός, -πομπός, -φορβός.

Expliquer cette répartition par la loi de Wheeler (Hirt *Handbuch*² 272, *Indogermanische Grammatik* V, p. 50-51) ne nous semble guère admissible. La formule —◡◡́ > —◡́◡ suppose une longueur constante de l'anté-pénultième. Or sans établir une statistique dont la valeur, vu le caractère fragmentaire de nos données, serait d'une valeur médiocre, on peut supposer que pour la majorité écrasante d'exemples cette syllabe était représentée par la voyelle de composition *-o-*. Un groupe consonantique initial du deuxième membre, apte à entraver le *-o-* précédent, ou un commencement vocalique allongé au second terme, se rencontre à peine dans 18 exemples types, soit dans un quart de cas. Même si l'on y ajoutait

[18] Dans l'article cité plus haut (p. 116) M. Bolelli postule pour les simples primaires en *-o-* une valeur avant tout concrète. S'il a raison, il y a là un accord du grec avec l'indo-iranien, où la formation est devenue de bonne heure improductive (v. p. 58).

[19] λᾱο-βότος, βραχυ-πότος, πυρη-φάτος (suffixe -το-) s'expliquent peut-être par le rapport πατρό-κτονος : πατρο-κτόνος (proparoxyton passif : paroxyton actif).

tous les cas avec *-o-* suivi de muta + liquida (14), la somme (18 + 14) n'atteindrait pas la moitié du total des exemples (73).

La répartition de l'accent, en fonction de la quantité de la syllabe radicale du 2ᵉ membre, a un caractère prosodique. Il est donc probable à priori qu'elle se trouve en relation génétique avec les intonations, mais que cette relation est masquée par le caractère motivé des formes en question. On sait que chez les dérivés un changement phonétique peut s'ajouter aux morphèmes de dérivation déjà existants pour devenir un sous-morphème, ce qui entraîne sa propagation à l'intérieur de la série productive (v. l'article déjà cité des Acta Linguistica 5, p. 20 ssq.).

Le point de départ probable du déplacement *πατροκτονός > πατρο-κτόνος nous semble constitué par les thèmes contractes du type -σσόος (v. liste d'en haut). Là en effet la contraction de formes comme *-σσοϝοίσι, *-σσοϝοίιν conduit à -σσοῖσι, -σσοῖιν, appréciés comme -σσό-οισι, -σσό-οιιν. Il s'y passe exactement la même chose que pour les dérivés en -ιον (p. 139 sq.): la coupe morphologique située à l'intérieur de la diphtongue οι appartient par sa première more (accentuée à cause du circonflexe) à la racine, tandis que le reste de la diphtongue, inaccentué, représente le suffixe + désinence. Par suite de la contraction l'accent a cessé d'être *suffixal*, il est devenu *présuffixal* (*radical*). Il se constitue ainsi, pour le type πατρο-κτόνος, une nouvelle règle de dérivation: le suffixe primaire *-o-* implique l'accentuation d'un vocalisme radical *bref* (tout comme dans le type πόδιον). Le type contracte ne peut donc agir que sur *-βολός (> -βόλος), *-βορός (> -βόρος), etc., mais il ne saurait transformer le type -πηγός, -πομπός, qui conserve l'accent hérité.

L'accentuation des simples comme πλοῦς, ῥοῦς exige une autre explication. Dans la 2ᵉ décl. toute différence entre τόμος et τομός a été abolie chez les noms contractes: il n'y existe pas de thèmes en *-ούς (-οός). Or ce n'est pas un accident que *-ούς ne soit pas attesté. Le type oxyton τομός étant fondé sur le type baryton (p. 115 note), la coïncidence de -όου et -οοῦ (> οῦ), -όῳ et -οῷ (> ῷ), -όων et -οῶν (> ῶν), -όοις et -οοῖς (> οῖς) conduit nécessairement à sa barytonèse.

Si dans πατροκτόνος la paroxytonèse relève de la quantité brève de la syllabe radicale, la même quantité est liée à la proparoxytonèse dans les types à préverbe (διάδοχος) ou à sens passif (λιθόβολος). Quant au premier, on a déjà remarqué qu'il continue les deux types sémantiques, nom d'action et nom d'agent, représentés tous les deux par les oxytons indiens à préverbe. En face de ἐπ-ημοιβός, προ-βοσκός, qui maintiennent l'ancienne oxytonèse, on s'attend à *δια-δόχος, *δια-τόρος, *δια-λόγος. La divergence entre les composés à préverbe et ceux à premier membre nominal résulte justement du fait que le type διάδοχος n'est pas un véri-

table composé, mais un *dérivé* (cf. p. 89 sq.). Les noms d'action à préverbe comme *διαλογός, *dérivés* de verbes composés (διαλέγομαι), n'étaient qu'une variante formelle du type πάταγος „bruit" < πατάσσω présentant l'accentuation récessive (p. 134). Or l'accentuation *διαλόγος, διαλόγοο, engendrée par le type contracte -σσοος, identifiait le paradigme *διαλόγος à celui de πάταγος dans toutes les formes casuelles à désinence longue: διαλόγου, -ῳ comme πατάγου, -ῳ, etc. Cette coïncidence entraîne une assimilation accentuelle complète du sous-type *δια-λόγος au type principal πάταγος. Et les noms d'agent à préverbe comme *διαδόχος suivent le modèle des noms d'action (διάλογος), en maintenant ainsi l'identité d'accent entre les noms d'action et les noms d'agent, héritée de l'époque préhistorique par les composés à préverbe.

Pour ce qui est de λιθόβολος etc., il apparaît avec sa valeur passive [20] comme un type subordonné à la formation productive des composés à second membre en *-to-*. En somme λιθόβολος, πατρόκτονος, λιθότομος [21] ne sont que des synonymes ou des variantes stylistiques de *λιθόβλητος, *πατρόκτατος, *λιθότμητος. Les composés hérités du type ψυχοπομπός avaient en général un sens actif; le sens passif, étant réservé à la formation en *-to-*, y était presque en état de disparition. De sorte que les résidus comme *λιθοβολός (à sens passif) furent assimilés, lors de la fixation de l'accent sur la syllabe radicale (*λιθοβόλος), au type passif principal *λιθόβλητος, l'accent duquel ils avaient adopté dans une partie du paradigme (formes casuelles à désinence longue): λιθοβόλου, -ῳ comme *λιθοβλήτου, -ῳ, etc.

L'autre alternative serait d'admettre l'ancienneté du type λιθόβολος en l'expliquant comme un bahuvrīhi opposé au tatpuruṣa verbal *λιθοβολός (> λιθοβόλος). Une telle hypothèse offrirait l'inconvénient du manque de correspondant indien pour la forme et pour le sens, le type *su-bhára-* n'étant pas purement passif, mais exprimant plutôt la possibilité passive („facile à porter"). Ce sens est en outre borné aux composés avec *su-*, *dus-*, *a-* au premier terme.

Les tatpuruṣa verbaux à nom radical au deuxième membre présentent aussi une particularité curieuse d'accentuation, en rapport avec la quantité de la syllabe radicale: l'accent recule d'une syllabe radicale brève sur la syllabe précédente, il se maintient sur une syllabe longue. D'après Hirt *Handbuch*² 278 (renvoyant à Chandler *A practical introduction to*

[20] τὰ παρὰ ῥῆμα συντιθέμενα παροξύνεται μέν, ὅτε ἐνέργειαν ὑπισχνεῖται, προπαροξύνεται δέ, ὅτε πάθος. Exceptions: ἱππόδαμος et les composés bâtis sur πλέω, p. ex. πρωτόπλοος.

[21] Cf. aussi ἁλί-δονος (poét.) „ballotté sur mer": ἐτνο-δόνος „qui remue la purée", θεόπομπος „envoyé par les dieux", θηρήτροφος „nourri par les bêtes", καράτομος „qui a la tête coupée", πρωτότοκος „premier né", etc.

Greek accentuation 203) la règle ne comporte pas d'exceptions [22]. Qu'on compare: κατῶ-βλεψ „espèce d'antilope", cf. βλέπω; ὑπό-δρα (< *δρακ-) „regardant en dessous"; νῆ(ϝ)ις „qui ne sait pas"; ὁμό-ζυξ, σύ-ζυξ „conjoint" (cf. lat. *coniŭx*); βοῦ-κλεψ „voleur de bétail"; χέρ-νιψ „eau pour laver les mains"; ἐπί-τεξ „près d'accoucher"; οἰνό-φλυξ „qui bouillonne de vin (ivrogne)"; πρόσ-φυξ (cité par Hérodien); ψευσί-στυξ „qui hait le mensonge" (mais ici il s'agit d'un composé accentué régulièrement sur le premier membre verbal). De l'autre côté il y a παρα-βλώψ „qui regarde de travers", βου-πλήξ „aiguillon", οἰστρο-πλήξ „enragé", ἀποῤῥώξ „escarpé, raide", et les composés à nom-racine élargi de -τ: -βλής, -βρώς, -γνώς, -δμής, -ζώς, -θνής, -κμής, -κράς, -νής, -πτώς, -τρής (liste chez Chantraine *La formation* 265), cf. les exemples homériques ἐπι-βλής „verrou", προ-βλής „ce qui s'avance", ἀ-δμής „non soumis au joug", etc.

Ce n'est pas, comme suppose Hirt (*l. c.* et *Idg. Gramm.* V, p. 53), une loi phonétique pure et simple, mais un trait morphologique découlant en même temps du caractère motivé de la formation et de la structure prosodique du grec. Partant d'un autre ordre d'idées Wackernagel (Gött. Nachr. 1909, p. 58 ssq., et 1914, p. 23) voyait dans la répartition grecque βοῦ-κλεψ : βου-πλήξ un héritage indo-européen en l'expliquant, à tort selon nous, comme due à la tendance d'éviter l'accentuation de *i*, *u*, *r̥*, *n̥* en syllabe ouverte.

Le procédé de dérivation βοῦν πλήσσει > βου-πλήξ consiste à employer au deuxième membre la racine verbale nue, dégagée du verbe de fondation (πληγ- < πλήσσω). Le deuxième membre contient par conséquent le suffixe *zéro*, c.-à-d. il y a dans βουπληγ-ος, βουπληγ-ι une frontière morphologique entre la racine et les désinences athématiques impliquées par le suffixe zéro. L'accentuation héritée du deuxième membre change au moment même du passage de *βουπλήγ-ος, -ι à *βουπλῆγ-ος, -ι, etc. Car au point de vue *morphologique*, puisque la syllabe radicale se trouve devant une coupe conditionnée par la dérivation, il s'agit d'un déplacement de l'accent *à l'intérieur de l'ensemble final de la racine*: accentuation de la more finale→accentuation de la more pénultième (de la racine). La loi phonétique *βουπλήγος > βουπλῆγος, en subissant l'interprétation morphologique, laquelle ne tient pas compte des syllabes, mais des *morphèmes*, entraîne le déplacement morphologique de l'accent dans le type *βουκλέπος, -ι (> βούκλεπος, -ι, etc.). La dernière syllabe devant la coupe morphologique y étant brève (κλε -π + ος), elle ne compte que pour une more; l'avant-dernière more de la racine appartient déjà à la syllabe précédente. La divergence entre les points de vue phonétique et morphologique saute aux yeux: le η de βουπληγος contient une more ou

[22] Mais cf. ἀποσφάξ, διασφάξ.

deux mores suivant qu'on le regarde comme constituant l'avant-dernière syllabe du mot, ou la syllabe finale de la racine. Hirt était loin de se douter de la véritable solution du problème.

§ 6. Le verbe personnel

L'explication de l'accent verbal, avancée par Wackernagel KZ 23, p. 457, s'appuie sur deux prémisses: 1) la répartition connue de l'accent (enclise en proposition principale, accentuation en proposition subordonnée), héritée de l'indo-européen; 2) la limitation de l'accent et le remplacement de l'enclise par l'accentuation récessive.

On pourrait contester le premier point. L'enclise du verbe personnel en phrase principale est elle-même une conséquence de l'„univerbation", c.-à-d. de la fusion sémantique du verbe avec les préverbes. Or, quoique cette fusion soit un fait accompli aussi bien chez Homère que dans le RV (pour l'avestique v. Reichelt *Awestisches Elementarbuch* 266), ce qui est démontré surtout par l'homonymie de préverbes et de prépositions, la liberté de place dont jouissent les préverbes, parle en faveur d'une transformation assez récente d'anciens adverbes en préverbes (et en prépositions). Qu'on considère cette transformation comme indo-européenne ou comme due au parallélisme de développement, peu importe. Au point de vue grec c'est un événement antérieur à la limitation de l'accent.

Mais notre conception de l'enclise du verbe (cf. p. 97—98) permet d'étayer l'explication de l'accent verbal grec, fournie par Wackernagel, d'un argument solide qui la rend compulsive. Le point central de la démonstration de Wackernagel se laisse résumer ainsi: puisque au moment de la limitation de l'accent les formes enclitiques du type *(ἄπο)φερομεν devenant (ἀπο)φέρομεν s'identifient aux formes accentuées du type (ἀπο)φέρομεν, toutes les anciennes formes accentuées sont remplacées par les anciennes formes enclitiques, devenues formes à accent récessif. On pourrait se demander: pourquoi, inversement, les formes enclitiques n'ont-elles pas été remplacées par les formes accentuées (ἀπολίπομεν par ἀπολιπόμεν, etc.)?

On a vu que les formes accentuées du verbe personnel étaient *fondées* sur les formes enclitiques correspondantes, ce fait étant solidement démontré par les changements accentuels de différentes formations verbales de l'indien. Une coïncidence phonétique entre (ἄπο)φερομεν et (ἀπο)-φέρομεν, causée par la limitation de l'accent, équivaut donc à une identification de (ἀπο)φέρομεν à (ἄπο)φερομεν, et non pas inversement. Par conséquent un (ἄπο)λιπομεν passant à (ἀπο)λίπομεν s'assimile la forme tonique (ἀπο)λιπόμεν, qui devient (ἀπο)λίπομεν. De plus, tout comme en

indien, les formes impersonnelles jouent un rôle actif dans la transformation, part. prés. ἀπολιπόν : λιπόν = ἀπολίπομεν : λίπομεν.

Les formes personnelles dont le volume syllabique ne dépasse pas deux mores (p. ex. 1[re] p. sing., 3[e] p. plur. φερον, λιπον), portent l'accent récessif sur le préverbe (ἀπόφερον, ἀπόλιπον). Si les simples correspondants sont accentués (φέρον, λίπον) et que λιπον a fait reculer l'accent (λιπόν > λίπον), ce n'est pas à cause des formes enclitiques φερον, λιπον lesquelles, ne comptant que deux mores, n'ont pas reçu l'accent récessif *phonétique.* Mais φερον et λιπον reçoivent un accent récessif *morphologique* parce que *tous* les composés avec φερον et λιπον portent l'accent sur la syllabe précédant l'ensemble final. Les formes simples reproduisent l'accentuation récessive des composés. Ainsi part. prés. ἀποφέρον : φέρον = prét. ἀπόφερον : x (= φέρον), part. prés. ἀπολιπόν : λιπόν = prét. ἀπόλιπον : x (= λίπον).

Tandis que les formes à plus de deux mores (φέρομεν, λίπομεν) s'expliquent par le seul principe de l'assimilation des formes toniques aux formes atones, il nous faut pour rendre compte de l'accentuation de formes comme φερον ou λιπον, recourir au fondement des formes simples sur les formes composées. Le dernier principe vaut naturellement aussi, sans qu'il y ait lieu de l'appliquer, pour φέρομεν, λίπομεν.

Ce double fondement, *composé→simple* et *enclitique→accentué* [23], éclaircit donc d'une manière satisfaisante l'accentuation récessive du verbe personnel en grec. Les impératifs actifs εἰπέ, ἐλθέ, εὑρέ, ἰδέ, λαβέ, πιέ, φαγέ et φαθί à côté de φάθι (mais ἄπειπε, ἄπελθε, ἔξευρε, εἴσιδε, ἀπόλαβε, etc.), et les impératifs moyens λαβοῦ, πιθοῦ, etc., de l'attique (en face d'ionien λάβευ, πίθευ, etc.) semblent à première vue des traces de l'ancienne orthotonèse, comme de l'autre côté certaines formes de εἶναι, φάναι sont des indices de l'enclise préhistorique du verbe [24].

La conservation de l'ancien accent dans l'impératif médiopassif λιποῦ, καταλιποῦ, etc., peut être attribuée à la tendance de différencier l'impératif d'avec l'indicatif dans la forme personnelle où cette distinction se fait à l'actif (2[e] p. sing.). Cf. λίπες : λίπε, tandis que λίπετον et λίπετε sont communs aux deux modes. De même, au médiopassif, l'impératif

---

[23] On ne peut pas passer ici sous silence le fait que les formes proclitiques des prépositions grecques, c.-à-d. leurs formes inaccentuées, servent de fondement aux formes accentuées correspondantes. C'est ainsi que s'explique l'accentuation de ὕπερ (p. ex. H 499 'Αχαιοὶ τεῖχος ἐτειχίσσαντο νεῶν ὕπερ) en face d'ind. *upári*, germ. **ubir* (< **upéri*). Elle résulte du jeu de la proportion ἀντι, ἀπο, ἐπι, περι, προτι, ὑπο : ἄντι, ἄπο, ἔπι, πέρι, πρότι, ὕπο (ind. *ánti*, *ápa*, *ápi*, *pári*, *práti*, *úpa*) = ὑπερ : x (= ὕπερ).

[24] Les présents εἰμι et φημι, dont le poids syllabique ne dépassait pas deux mores, sont restés enclitiques en grec (sauf à la 2[e] p. sing. εἶ, φής ou φῄς).

partage le sort de l'indicatif au plur. et au duel (λίπεσθον, λίπεσθε), mais au singulier l'ancienne accentuation se maintient dans l'usage secondaire, celui de l'impératif, sous l'influence exercée par le couple λίπες : λίπε de l'actif (λίπου : λιποῦ).

Pour ce qui est des formes actives εἰπέ, ἐλθέ, εὑρέ, ἰδέ, λαβέ (πιέ, φαγέ), il pourrait s'agir non seulement, comme pense Schwyzer (*Griech. Gramm.* I, p. 390, 799), de la conservation de l'ancien accent „au commencement de la phrase", mais aussi d'une forme spéciale de l'enclise, cf. l'opposition ἔστι : ἐστί (φημί). Les impératifs εἰπέ, ἐλθέ, etc., ont pu généraliser la forme enclitique qui leur était propre lorsqu'ils suivaient un paroxyton, en même temps que la forme orthotonique.

La règle que l'accent ne dépasse pas le premier préverbe (pour l'indien cf. p. 99), s'est constituée en grec indépendamment des autres langues indo-européennes: l'augment y est traité comme un préverbe, divergence sérieuse par rapport à l'indien (*ápābharat* < *ápa* + *a* + *bharat*), p. ex. παρ-έ-σχον comme συμ-πρό-ες [25].

Cette particularité, effet de la limitation de l'accent, n'est qu'un cas spécial d'un phénomène spécifiquement grec, celui de ne pas laisser l'accent dépasser *la dernière syllabe du thème* situé devant la coupe morphologique: ἀπόδος, ἀπόσχες, ἐνίσπες, παράσχες, περίθες. Il y a là, comme dans le cas des dérivés en -εις (p. 137 ssq.), une limitation *morphologique* de l'accent, contrecoup de sa limitation phonétique. Puisque au point de vue morphologique ἀπολείπω est un dérivé de λείπω, l'accentuation ἀπόλιπον, due à la limitation (*ἄπολιπον > ἀπόλιπον) équivaut au changement d'une règle morphologique, l'accent du préverbe devenant celui de la syllabe préradicale. La nouvelle loi, valant d'abord pour les formes verbales à deux mores, s'impose aussi au type (ἀπό-)δος, (παρά-)σχες, dont le volume syllabique ne dépasse pas une more. Cf. ῥοδόεν, ἠπειρόθεν, δακρυόφι, etc.

Le problème des verbes contractes mérite un examen attentif. On sait que leur accentuation historique s'explique en partant des formes non-contractes, mais en tenant compte de la limitation de l'accent, p. ex. *τιμάει > τιμᾷ. Il n'y a pas ici de difficultés pour notre théorie, d'après laquelle la limitation de l'accent n'est qu'un *effet* de contractions *anciennes* (préhistoriques: ε + ε > η, ο + ο > ω) et de la genèse du circonflexe. D'autre part il faut avouer que l'antériorité de la limitation par rapport à la contraction dans τιμῶ < τιμάω ne serait pas facile à prouver si l'on ne disposait pas de l'argument de la qualité vocalique, allégué p. 112 sq.

[25] L'augment et le redoublement par allongement arrêtent aussi l'accent: προσεῖχον, ἀνῆγον, ἐφῆπται. Opposition entre κατεῦδον et l'analogique ἐκάτευδον, καθῆσο (imparfait) et κάθησο (impératif), ἀπεῖπε (indicatif) et ἄπειπε (impératif).

Répétons ici notre remarque de la p. 109 sq. L'hiatus n'a jamais cessé d'exister en grec (ionien-attique). Après les contractions dialectales, résultant de la chute de σ, ι intervocaliques, la disparition de ϝ introduisait de nouveau l'hiatus dans le système phonologique, en créant ainsi la possibilité d'une restitution analogique des anciennes formes à hiatus, lesquelles, il va sans dire, étaient désormais sujettes à la loi de la limitation devenue obligatoire. C'est ainsi que s'expliquent en dernière ligne les formes dites „dilatées“ ou „distendues“ (Chantraine *Grammaire homérique* 75—83). Dans le domaine morphologique on constate des innovations du type ϑέωμεν (ω 485) de τίϑημι, rendu possible par des formes comme ϑέω „je cours“ < *ϑέ(ϝ)ω, mais surtout des optatifs comme τιϑεῖτον, τιϑεῖμεν, τιϑεῖτε, τιϑεῖο, τιϑεῖτο, τιϑεῖσϑον, τιϑεῖσϑε, τιϑεῖντο, διδοῖμεν, etc., dont l'accentuation a fait jusqu'ici difficulté. Les diphtongues de ces formes étant anciennes, le manque d'accentuation récessive est à première vue déconcertant, surtout quand on rapproche l'optatif thématique φέροιτον, φέροιμεν. Nous ne pouvons pas donner raison à Wackernagel (KZ 30, p. 30), qui considère τιϑεῖμεν comme l'imitation d'un *δεικνυῖμεν inattesté, contracté de *δεικνύιμεν. Les diphtongues ει, οι, αι de τιϑεῖμεν, διδοῖμεν, ἱσταῖμεν, etc., confrontées avec le vocalisme des formes faibles de l'indicatif ε, ο, α, admettent une dilatation ε + ι, ο + ι, α + ι dès le moment des premiers hiatus. Le thème de l'indicatif, commun à toutes les formes personnelles, est τιϑε-, διδο-, ἱστᾰ- (le singulier y ajoute la quantité longue). L'optatif est donc perçu comme bâti moyennant ι sur le thème de l'indicatif [26]. Autre est le cas de l'optatif thématique (φέροιμεν), dans lequel οι n'est pas décomposable parce que l'indicatif ne permet de dégager qu'un thème φερ- commun à φέρω; φέρομεν, *φέροντι; φέρεις, φέρει; φέρετον, φέρετε. La différence d'accentuation entre διδοῖμεν et φέροιμεν, surprenante si l'on considère l'ancienneté égale des deux formes (cf. v. ind. *déyām*, *bhắret*), résulte par conséquent de la différence respective de l'opposition *indicatif* : *optatif* chez les verbes athématiques et thématiques. Les optatifs ἐκδῦμεν, δαινῦτο, φϑῖτο copient τιϑεῖμεν, τιϑεῖτο, διδοῖμεν, διδοῖτο suivant la proportion τιϑείην : τιϑεῖμεν = ἐκδύην : ἐκδῦμεν, etc. Un optatif δύη (3e p. sing.) est attesté σ 348 (= υ 286) : (ὄφρ' ἔτι μᾶλλον) δύη ἄχος κραδίην Λαερτιάδεω Ὀδυσῆος, et ι 377: (ἔπεσσί τε πάντας ἑταίρους) ϑάρσυνον, μή τίς μοι ὑποδείσας ἀναδύη. La forme -δῦμεν est attestée Π 99.

A l'aoriste sigmatique le -αι- de l'optatif actif n'est pas décomposable parce que le thème de l'indicatif correspondant est λυσ- et non λυσα-

---

[26] Le phénomène a été correctement décrit par Bally: „L'accent ne remonte pas au delà d'une longue ou diphtongue résultant d'une contraction ou *créant chez les sujets l'impression d'une contraction*“.

(cf. 3[e] p. sing. ἔλυσε). Par conséquent au moyen, lequel est fondé sur l'actif, -αι- n'est pas décomposable non plus.

Brugmann (-Thumb) *Griech. Gr.* 388 a à juste titre avancé la conjecture que l'accentuation d'optatifs comme ἱσταῖμεν, ἱσταῖτο a dû en évincer une autre, plus ancienne, conforme à la règle générale, attestée encore par les déponents comme δύναιτο, ἐπίσταιτο, κρέμαιτο, ὄναιτο, qui ne s'opposaient pas à des formes actives correspondantes. Le ᾰ de ἐπίστᾰμαι, ἐπιστάμην pouvait être apprécié d'une double manière: soit comme celui de ἱστάμην, appartenant à la racine (cf. l'actif ἵστᾱ-μι, ἵστᾱ-μεν), soit comme une voyelle de liaison comparable à ᾰ de ἐλυσ-ά-μην (en face de λυσ- de l'actif, cf. ἔλυσ-ε). C'est cette dernière interprétation qui nous explique pourquoi les optatifs du type ἐπίσταιτο ont échappé à la décomposition de leur αι, laquelle aurait entraîné un changement de l'ancienne accentuation récessive. Il leur manquait le modèle de l'actif qui eût permis de tirer la frontière morphologique entre α et ι.

Une question étroitement liée à la précédente c'est l'accentuation des formes de la 3[e] p. plur. τιθεῖσι, ἱεῖσι, ἱστᾶσι, διδοῦσι, (δια)σκιδνᾶσι, πιμπλᾶσι, ῥηγνῦσι, attestées par le texte d'Homère (Chantraine *Grammaire homérique* 189—190). La désinence -ᾱσι dans homérique ἔᾱσι (B 125, etc.), βεβάᾱσι (B 234), γεγάᾱσι (Z 493), etc., est une innovation grecque, originaire du parfait (*-αντι > -ᾱσι). Aussitôt créée, elle est perçue comme inhérente à *ἵστᾱσι lequel décomposé (*ἱστα-ᾱσι), fait nécessairement avancer l'accent (ἱστάᾱσι); de même διασκιδνᾶσι, πιμπλᾶσι. Et le remplacement de *ἵστᾱσι par ἱστᾶσι déclenche le changement parallèle de *τίθεισι, *δίδουσι en τιθεῖσι, διδοῦσι (tandis que les formes attiques τιθέᾱσι, διδόᾱσι semblent bâties sur le modèle d'un *ἱστά-ᾱσι non-contracte).

Les subjonctifs comme τιθῶ, τιθῶμεν, τιθῆτε doivent aussi leur accentuation à un remaniement relativement récent, cf. les formes non-contractes comme θήῃς.

En vue de ces faits on pourrait n'attribuer aucune valeur à l'accentuation des verbes contractes (τιμῶ, ποιῶ, δουλῶ) supposant, pour leurs prototypes (τιμάω, ποιέω, δουλόω), la limitation de l'accent, s'il n'existait pas l'indice chronologique signalé à la p. 112 sq. Car les formes non-contractes ont été, grâce à l'existence de l'hiatus, toujours vivantes en grec et ont dû se plier aux exigences phonologiques de cette langue. D'autre part les formes contractes ont toujours été senties comme fondées sur les formes pleines. Il n'est donc point surprenant qu'elles reflètent l'accentuation limitée de ces dernières. L'accent de *τίμω aurait pu être refait sur celui de τιμάω (d'où τιμῶ), tout comme *ἵστᾱσι, par l'intermédiaire de *ἱστάᾱσι, a abouti à ἱστᾶσι. On pourrait même alléguer comme argument le nom propre Γέλων (au lieu de *Γελῶν), si la barytonèse n'était justement un trait caractéristique des noms propres.

A la lumière de ce qui précède, il paraît aussi que le rôle des formes dilatées en grec exige une réinterprétation partant du fait fondamental que les formes non-contractes, surtout chez Homère, ne représentent pas nécessairement un type plus ancien que les formes contractes correspondantes.

Les formes verbales impersonnelles gardent en grec l'ancienne accentuation, cf. surtout les oppositions accentuelles λείπειν : λιπεῖν, λείπεσθαι : λιπέσθαι, λείπων : λιπών. Elles ont même servi de fondement au réarrangement de l'accent des formes personnelles (p. 151 sq.). On a déjà relevé p. 137 le trait particulier du participe présent à ne pas faire reculer l'accent au delà de la dernière syllabe de la racine: neutre παιδεῦον, ἐθέλον. C'est que la relation ἀπόλειπον : ἀπολεῖπον s'impose aussi à παίδευον : παιδεῦον, ἔθελον : ἐθέλον, quelle qu'ait été l'accentuation primitive de ces formes participiales. Dans un nom (de fleuve) comme Ἑλισσών, -όντος (ancien part. prés.), v. Beiträge zur Namensforschung 2, 1950/1, p. 230, transparaît encore l'oxytonèse primitive des verbes dénominatifs en *-i̯éti* (v. ind. *-yáti*).

L'accent du participe moyen est différent suivant qu'il s'agit du parfait ou du système présent-aoriste: λελυ-μένος mais λυ-ό-μενος, λυσ-ό-μενος, λυσ-ά-μενος, λιπ-ό-μενος. Cette différence, évidemment héritée, est en relation étroite avec l'accentuation originaire des thèmes verbaux. L'opposition *λείπομενος (> λειπόμενος) : λιπόμενος est parallèle à v. ind. *bháramāna-* : *viśámāna-*. Les autres types du présent-aoriste suivent le modèle thématique (τιθ-έ-μενος, ἱστ-ά-μενος, etc.). Au parfait, dont la flexion était athématique, le suffixe -μενος ajouté au *degré faible* de la racine, recevait l'accent (type ἔφθορα : ἔφθαρμαι, ἐφθαρμένος).

Il s'est constitué un groupe de noms propres, de personnes et de lieux, en -μενός, -μενή, sans aucun doute apparenté aux participes correspondants: Ἀκεσαμενός, Ἀκουμενός, Δεξαμενός, Τ(ε)ισαμενός, s'opposant à des participes proparoxytons, Φαμενός etc.; Ἐρχομενός (Ὀρχομενός), Σῳζομενός, Εἰδομενή, Ἀκεσαμεναί, Ἀλαλκομεναί, Δεξαμεναί, Κλαζομεναί.

La différenciation entre les participes et les substantifs anthroponymiques et toponymiques en -μενος, quoique vraisemblable, n'est pas aussi transparente que le cas ἐλπίς : Ἔλπις. Elle ne se laisse expliquer qu'à une condition: en supposant que le point de départ du scindement ait été constitué par les féminins (-μενη). On pourrait étayer cette supposition par les appellatifs εἱαμενή „prairie humide“ (étymologie obscure) et δεξαμενή „réservoir“ en face de δεξαμένη „ayant reçu“. L'ambiguïté du gén. plur. -ά́ων, commun aux types baryton et oxyton des thèmes en *-ā-*, aurait joué, dans cette différenciation, le même rôle que dans les thèmes en -τᾱ- (p. 141). C.-à-d. un κλαζομενάων, interprété comme transformation purement phonologique de *κλαζομένᾱων (en accord avec la règle

de la limitation), aurait cédé sa fonction sémantique secondaire (de nom de lieu) à κλαζομενάων conçu, par opposition, comme forme d'un paradigme oxyton (d'où nom. plur. Κλαζομεναί etc.).

§ 7. Faits dialectaux

L'éolien a fixé l'accent sur la syllabe précédant l'ensemble final. Si le mot ne contient que l'ensemble final, c'est la première more qui porte l'accent, d'où aussi l'intonation circonflexe de tous les monosyllabes à vocalisme long. L'éolien présente donc une accentuation récessive, c.-à-d. éloignée le plus possible de la fin du mot, mais en même temps limitée par l'ensemble final, tout comme dans les autres dialectes. A l'égard de ces derniers l'éolien est ce qu'est le lette par rapport au lituanien ou le tchèque en face du čakavien. Pour une langue dont l'accent est libre et non-limité, l'accentuation initiale joue en effet le même rôle que l'accentuation éolienne par rapport à l'accent limité, quoique libre, de l'ionien-attique ou du dorien.

Il faut insister sur le fait que l'immobilisation de l'accent éolien est postérieure à la genèse des intonations. S'il en était autrement, si l'éolien avait toujours connu un accent initial, la différence entre les voyelles longues de la syllabe finale, comptant deux mores, et celles de la pénultième n'aurait pu se constituer, puisque les deux syllabes, finale et pénultième, auraient été en règle inaccentuées. Or une syllabe ne compte deux mores que si elle admet deux accentuations différentes.

Tandis que par suite de son caractère général l'accentuation récessive de l'éolien ne contribue dans aucune mesure à un approfondissement des faits grecs, les données importantes, bien que fragmentaires, sur le dorien confirment certaines conclusions des paragraphes précédents.

1. Aux propérispomènes des autres dialectes le dorien répond par des paroxytons. P. ex. γυναίκες, νάες, παίδα, παίδες, πτώκας, χείρες; δραμείται, εἵμεν (ἧμεν) pour εἶναι, προτιμάσαι (= προτιμῆσαι), ἐπαγγείλαι, ἀμύναι.

On sait (v. § 1) que le circonflexe de la pénultième est une variante combinatoire de l'intonation aiguë, seul représentant de l'intonation en dehors de la syllabe finale, où s'est constituée l'opposition. Le passage dorien ≃∪ > –́∪ est une de ces conséquences secondaires de grands déplacements phonologiques, lesquelles différencient souvent les dialectes (p. ex. pol. *chytry*: russe *chitryj* < *xytrъ*, effet secondaire de la constitution des séries *dures* : *molles*). Il paraît que la paroxytonèse des formes précitées est une innovation dorienne. C'est ce que nous font supposer les corollaires morphologiques du changement –́∪ > ≃∪ (πωλίον : πόδιον, ψυχοπομπός : πατροκτόνος, παραβλώψ : κατῶβλεψ), qui ne paraissent pas bornés à l'ionien-attique. La différence –́∪ : ≃∪ est du reste l'unique

trait distinguant les systèmes prosodiques ionien-attique et dorien. Toutes les autres sont d'ordre *morphologique.*

2. Le changement ≃◡ > ⊥◡ éclaircit l'accentuation inattendue ἀγγέλοι, ἀνθρώποι, φιλοσόφοι, γεραιτάτοι, μησαμένοι, etc. L'assimilation de ≃οι à ⊥οι provoque nécessairement celle de x́x-οι à xx́-οι parce que ≃οι et x́x-οι, ⊥οι et xx́-οι représentent des couples dont les membres sont isofonctionnels au point de vue de l'accentuation [27]. C'est dire que la suppression de la différence entre οἶκοι et οἶκοι (> οἴκοι) entraîne le déplacement ἄποικοι > ἀποίκοι. Dans le domaine du féminin une évolution parallèle a eu lieu: τράπεζαι > τραπέζαι, ἐχοίσαι.

3. L'accentuation du gén. plur. pronominal ἀλλῶν, τηνῶν, τουτῶν est conditionnée par la contraction -ά́ων > -ᾶν au gén. plur. fém. Il se constitue dès lors un rapport constant *a* : *o* entre les paradigmes plur. fém. et masc.: -αι : -οι, -ᾶν : -ων, -αις : -οις, -ανς : -ονς. Et le pluriel étant une forme fondée, la courbe accentuelle de ἄλλαι, ἀλλᾶν, ἄλλαις, ἄλλανς, laquelle comporte une implication (accentuation périspomène du gén.), s'impose au masculin: ἄλλοι, ἀλλῶν, ἄλλοις, ἄλλονς [28].

En même temps (v. 4) les adverbes correspondants en -ως changent d'accentuation: ἀλλῶς, τηνῶς, οὑτῶς (cf. aussi παντῶς d'après παντῶν).

4. A en croire Apollonios Thrax, les adverbes en -ως formés sur des adjectifs sont oxytons et non périspomènes: καλώς, σοφώς, οὐδαμώς. Cette oxytonèse est un archaïsme, s'accordant avec le caractère conservateur du dorien. Cf. aussi le maintien de l'intonation aiguë dans σκώρ. Les circonflexes ioniens-attiques de καλῶς, σκῶρ reposent sur une innovation (v. ci-dessus le paragraphe sur le rôle morphologique du circonflexe). Mais dorien ἀλλῶς, etc., se justifie par le remplacement de ἄλλων par ἀλλῶν (v. sous 3), ἄλλων : ἀλλῶν = ἄλλως : ἀλλῶς. On attend, il est vrai, *ἀλλώς, *τηνώς, *οὑτώς, *παντώς (int. aiguë cf. καλώς); il faut cependant compter avec la possibilité que la différence d'intonation, primée par la divergence de la place de l'accent (attique ἄλλως, ἐκείνως, οὕτως, πάντως), a été négligée par les grammairiens.

5. La 3ᵉ p. plur. du prétérit est accentuée sur la pénultième: ἐφέρον, ἐλάβον, ἐφάσαν, ἐλύσαν, ἐστάσαν, ἐδείραν, ἐφιλάθεν, λεγοίεν, λυσαίεν; cf. aussi les formes contractes comme ἐφιλοῦν < ἐφιλέον. Le lien interne entre cette accentuation et l'ancienne désinence *-nt*, affirmé par Kühner-Blass I, 1890, p. 325, est indirect. Le groupe final -ντ s'était réduit à -ν dans

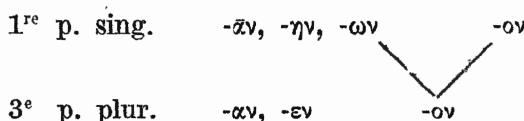
---

[27] Le schéma de fondement est:

| ⊥ οι (οι long comme les autres diphtongues)
↓ ≃ οι (οι bref) alternant avec x́x-οι

[28] Dans l'adjectif une évolution analogue (νέων > *νεῶν) est enrayée par la distinction faite entre barytons et oxytons (νέοι, νέων; κακοί, κακῶν). Ici c'est au contraire -ᾶν qui devient -ά̄ν sous l'influence d'un -ων masculin (p. 119).

tous les dialectes grecs, après avoir abrégé une voyelle longue précédente. Pour un dialecte archaïque qu'est le dorien il ne sera donc point téméraire de poser le fondement suivant:



Cela signifie que la 1re p. sing. nous permet toujours de prévoir la 3e p. plur. sans que vaille la conclusion inverse. Ainsi la 1re p. sing. -ων postule -ον à la 3e p. plur., mais à -ον de la 3e p. plur. correspond soit -ων soit -ον à la 1re p. sing. Ceci donné, on peut supposer que dès avant la limitation de l'accent, la désinence de la 3e p. plur. -ν impliquait l'abrègement *morphologique* d'une voyelle longue précédente (puisque cette même voyelle se maintenait intacte devant le -ν de la 1re p. sing.). Par opposition à -ον de la 1re p. sing. les désinences fondées -αν, -εν, -ον furent appréciées comme -ᾱν, -ην, -ων avec abrègement morphologique de la voyelle longue. Mais la longueur postule l'accentuation de la pénultième. Au point de vue structural une forme comme ἐλάβον serait donc d'abord, avant la limitation de l'accent, appréciée comme *ἔλαβων > ἔλαβον (abrègement morphologique), puis, après la limitation, *ἔλαβων > *ἐλάβων (déplacement de l'accent) > ἐλάβον (abrègement morphologique). Car au point de vue *structural* le fait morphologique (l'abrègement) se superpose au fait phonologique (limitation).

Il va sans dire que nous n'avançons ces explications des faits doriens qu'avec toute la réserve indiquée par le manque de documentation suffisante. La difficulté principale consiste dans l'incertitude concernant les détails d'accentuation passés sous silence par les grammairiens. Cela signifie-t-il qu'il y avait là toujours accord complet entre le dorien et l'ionien-attique?

Pour l'attique il faut tenir compte du changement connu sous le nom de la loi de Vendryes. La langue de l'époque moyenne et récente a fait reculer l'accent propérispomène sur une syllabe précédente brève. Il existe là-dessus des témoignages exprès des grammairiens. Par opposition à ἐρῆμος, ἑτοῖμος, ὁμοῖος, etc., de la langue d'Homère, des tragiques, des dialectes, de la κοινή, l'accentuation attique est donc ἔρημος, ἕτοιμος, ὅμοιος, et ainsi de suite. Ce recul, strictement limité au point de vue phonétique, n'a rien à faire avec le déplacement αἰτίαι > αἴτιαι, εὐπράξιαι, ἥμεραι, τιμώριαι, τραγῳδιαι, rejeté par Hérodien. Dans la plupart des exemples l'antépénultième est ici longue et la circonstance qu'il s'agit de thèmes en ᾱ (long) nous fait penser à l'influence morphologique des thèmes en -(ι)ᾱ.

Le déplacement ἐρῆμος > ἔρημος est par contre en rapport avec le recul analogue qu'on constate chez les adjectifs motivés en -αῖος et -εῖος. Voici quelques exemples (Chantraine *La formation* p. 46—49, 52—53): βέβαιος „accessible" (< $\sqrt{}$βᾱ), μάταιος „vain" < μάτην, γύναιος < γυνή, δίκαιος < δίκη, κνέφαιος „sombre" (< -ασ-ιος), τρόπαιος „qui met en fuite" (épithète de Zeus), νόμαιος „conforme à l'usage" (< νομή), ὑμέναιος „chant nuptial" (< ὑμήν), en face d'un grand nombre d'exemples, accentués sur le suffixe, dans lesquels le suffixe est précédé d'une syllabe lourde: οὐδαῖος „terrestre", γενναῖος „noble", ἀελλαῖος „impétueux", etc. Pour le suffixe -ειος (< -ήϊος) on trouve παρθένειος „de jeune fille" (< πάρθενος), βόρειος „du nord" (< βορέας), ἁρμάτειος „qui concerne les chars" (< ἅρμα), κλίνειος „de lit" (< κλίνη), Λύκειος „Lycien", Ταρτάρειος „du Tartare" (< Τάρταρος), καθάρειος „pur, élégant" (< καθαρός); mais ἀνδρεῖος, γυναικεῖος, ἑταιρεῖος, et ainsi de suite. Le suffixe -ητ- forme des mots en général oxytons, mais l'accent recule sur une syllabe brève précédente. Ainsi ἀργής, γυμνής, ἐσθής, mais γόης, κέλης, λέβης, μύκης, πένης, πλάνης. Le déplacement ἔγωγη, ἔμοιγε (mais ἐμέγε) < ἐγώγε, ἐμοίγε est tout à fait parallèle. Hom. ἠῶθεν, attique ἕωθεν.

Mais la loi comporte d'exceptions assez nombreuses: λεπαῖος „montagneux" (< λέπας), κεφαλαῖος „capital" (< κεφαλή), ἀνεμιαῖος „vain" < < ἀνεμία, etc.; ἀγρεῖος „sauvage", μεγαλεῖος „magnifique", bien qu'à vrai dire nous ne sachions pas dans quelle mesure attribuer la plupart de ces formes à l'attique vivant ou à la langue littéraire traditionnelle. Mais ὅμοιος „semblable" et γέλοιος „risible" à côté de ὁμοῖος, γελοῖος prouvent que la loi de Vendryes n'est pas une simple loi phonétique. Il paraît probable que l'étendue limitée de la loi reflète l'accueil restreint accordé par la langue littéraire aux éléments de la langue courante. Cela revient à dire que le tableau bigarré que présente la langue littéraire au point de vue de l'accentuation [29], repose sur des emprunts lexicaux isolés, faits à la langue courante. Cette hypothèse rendrait compte de la différence sémantique établie par les grammairiens entre ἀγροῖκος „champêtre" et ἄγροικος „rustre". Il s'agit de deux systèmes d'accentuation différents, dont le second n'est attesté que d'une manière fragmentaire. Mais il y a le problème de sa provenance, c.-à-d. la question des motifs du déplacement ∪≃∪ > ∪́—∪.

Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit à propos de l'accent du type πατροκτόνος (en face de ψυχοπομπός). Dans tous ces cas le mécanisme nous semble le même: la forme contracte est perçue par les parlers à hiatus comme forme à accent reculé ∪́—∪, d'où extension du recul

[29] Neutres en -αιον proparoxytons sauf ἀρχαῖον; neutres en -εῖον propérispomènes sauf Μαυσώλειον, σκιάδειον, γένειον, δάνειον, κώνειον, κόπειον; neutres en -ῷον propérispomènes.

aux cas où les voyelles de l'antépénultième et de la pénultième ne sont séparées que par une consonne simple (laquelle étant explosive n'affecte dans aucune mesure la syllabation). Dans la langue littéraire l'action de l'„analogie" est bornée à des catégories morphologiques comme πατροκτόνος (d'après -σσόος, etc.). C'est sans doute d'abord à l'intérieur de catégories morphologiques, offrant des modèles de formes contractes, que le recul s'est propagé. Si la langue littéraire se contente de bâtir -κτόνοισι pour *-κτονοῖσι sur le modèle de *-σσοοῖσι : -σσοῖσι (apprécié comme *-σσόοισι), la langue attique courante (vulgaire) fait un pas de plus en avant en remplaçant, d'après -κτόνοισι au lieu de *-κτονοῖσι, τροπαῖον par τρόπαιον, ἀχρεῖος par ἄχρειος, ἐρῆμος par ἔρημος, ἑτοῖμος par ἕτοιμος, et ainsi de suite, sans qu'il y ait eu, surtout pour les mots immotivés, des modèles directs de contraction.

Il s'agit là d'effets *secondaires* du contact entre les parlers à contraction et les parlers à hiatus, et d'un changement d'appréciation subi par un phénomène phonétique au fur et à mesure qu'il se propage de parler à parler (pour les exemples du mécanisme v. le mémoire précité d'Acta Linguistica 5, p. 32—36).

CHAPITRE III. LE BALTO-SLAVE

Remarques préliminaires

La doctrine exposée ci-dessous, dont le noyau est formé par la reconstruction d'un système balto-slave commun, a été lentement élaborée dans plusieurs travaux, notamment dans *Le problème des intonations balto-slaves* (Rocznik Slawistyczny 10, 1931, p. 1—80) et *Intonation et morphologie en slave commun* (*ibid.* 14, 1938, p. 1—66). Le lituanien fut l'objet spécial de l'article *Intonation et morphologie en lituanien* (Studî Baltici 7, 1939, p. 37—87).

Nous sommes loin de vouloir soutenir tout le détail des hypothèses avancées dans ces publications. Les faits et les arguments qui nous paraissent probants, seront soumis ici, résumés, à l'examen du lecteur. Nous retenons surtout: l'explication de la genèse des intonations par le recul de l'accent, le rôle morphologique de la métatonie, la synthèse des lois de Saussure et Leskien (pour le lituanien), l'identification des paradigmes nominaux lituaniens et slaves, l'élimination de la loi de Saussure dans le domaine slave (1931); l'explication *phonologique* du recul de l'accent, l'explication de la mobilité des paradigmes, l'explication de l'intonation néorude, la distinction de traitement entre les thèmes motivés et les thèmes immotivés (1938).

Si nous n'avions pas réussi à pousser la comparaison des systèmes lituanien et slave jusqu'à leur complète identification, c'est que nous n'avions pas délimité d'une façon rigoureuse l'état balto-slave de ses développements postérieurs, lituanien et slave. Ainsi en 1938, bien qu'entrevoyant le caractère secondaire des paradigmes rudes mobiles, nous avons encore supposé l'existence, en balto-slave, de paradigmes doux immobiles. Mais la perspective chronologique se dessinait déjà: l'action de la loi de Saussure en lituanien, le rôle de l'affaiblissement de ъ, ь, furent reconnus comme facteurs importants de l'évolution *morphologique* ultérieure dans les domaines respectifs. Les effets de la loi de Saussure p. ex. ne s'épuisent pas dans une simple superposition de sous-types morphologiques sur les anciens types principaux. Il ne s'agit qu'en partie seulement de transformations phonétiques. Une analyse morphologique pertinente permet aussi d'écarter les prétendues lois phonétiques, surtout slaves, établies par certains savants pour expliquer les exceptions à d'au-

tres lois phonétiques. Ce travail morphologique préalable permet maintenant d'adopter, en matière d'accent, un schéma de division tout à fait simple:

1. Epoque balto-slave (depuis l'origine des intonations).
2. Epoque lituanienne (à partir de la loi de Saussure).
3. Epoque slave commune (à partir de l'affaiblissement de ъ, ь, et de la genèse de l'intonation néorude).

Les intonations constituent un trait caractéristique essentiel du groupe balto-slave. Son archaïsme résulte du fait que la catégorie phonologique de l'intonation s'est constituée avant l'abrègement des voyelles longues devant sonante tautosyllabique (*ēit* > *eit*, *ērt* > *ert*, etc.). Il n'y a qu'un seul autre trait phonologique qui ait laissé une empreinte tellement forte dans la morphologie balto-slave: c'est le degré long, lequel s'y est installé encore avant l'intonation (Cf. *Le degré long en balto-slave*: *L'apophonie* p. 286 ssq.). Confrontée avec ces deux traits prosodiques, une innovation balto-slave comme le double reflet des sonantes (*ir* : *ur*, *il* : *ul*, etc., *ibid.* p. 227 ssq.) paraît d'importance secondaire.

§ 1. L'origine des intonations balto-slaves

En 1896 (cf. l'article *Accentuation lituanienne*, Recueil des publications scientifiques p. 526—538) la confrontation des paradigmes consonantiques du lituanien avec ceux de l'indien a induit de Saussure à admettre, pour l'époque préhistorique, un recul d'accents internes vers le commencement du mot: v. ind. *duhitáram* (θυγατέρα) = lit. *dùkterį*, *duhitáraḥ* (θυγατέρες) = *dùkteres*, mais *dukterès* (gén. sing.), *dukterų̃* (gén. plur.), etc. T. Torbiörnsson s'est ensuite efforcé de préciser les conditions de ce recul (*De litauiska akcentförskjutningarna och de litauiska verbalakcenten*). En effet, à en juger uniquement par des exemples du type **duktẽrį* > *dùkterį*, il reste incertain si l'accent est reporté sur la syllabe *précédente* ou bien sur la syllabe *initiale* du mot; d'autre part les matériaux semblent insuffisants quand il s'agit de décider quels types de syllabes conservent l'ancienne accentuation. Torbiörnsson a tâché de répondre à ces questions en étudiant l'accentuation du verbe personnel composé. Mais il ne s'est pas rendu compte des effets *morphologiques* de la loi de Saussure, laquelle délimite deux époques profondément distinctes de l'accentuation lituanienne. Son exposé manque de perspective chronologique.

Le domaine slave fournit des données complémentaires. Il serait en effet difficile de vouloir écarter le rapprochement de lit. **duktẽrį* > *dùkterį* avec serbo-croate (čakavien et štokavien) **na glâvu* > *nȁ glāvu*. Les faits vivants du serbo-croate, étayés par les résidus archaïques du russe et

d'autres langues slaves (russe *n'a golovu*, etc.), sont un héritage du slave commun et reflètent un état de choses antérieur à l'affaiblissement des yers : tout accent interne qui n'est pas représenté par l'intonation rude, est rejeté sur la syllabe initiale du mot (čak. *nȁ glāvu*, mais *na bȁbu*, *na trāvȕ*). Du point de vue slave ce n'est guère la quantité de la syllabe, mais son intonation, qui est en jeu.

La flexion consonantique du lituanien n'a malheureusement conservé que les suffixes flexionnels *-er-*, *-en-*, *-es-*, *-ant-*. On peut seulement supposer, en se fondant sur certains faits de la dérivation nominale, qu'une voyelle interne longue aurait retenu l'ancien accent, tout en adoptant l'intonation rude. Quant aux tours prépositionnels, ils ont dû changer de caractère après l'action de la loi de Saussure, laquelle a entraîné un déplacement important dans le rapport mutuel des intonations (v. § 3). Le phénomène du recul s'observe enfin chez les formes verbales à préverbe, sans qu'il soit toujours directement constatable. En slave il a été recouvert par les effets relativement récents de l'affaiblissement des yers. En lituanien la transparence de *ìš-renku*, *ìš-renkame* (en face de *renkù*, *reñkame* < **reñkuo*, *reñkame*) est spécieuse, le paradigme du verbe composé ayant changé de forme et de caractère entre la période baltique et l'époque historique.

S'il est ainsi difficile de trouver une catégorie morphologique à accent interne déplacé, *commune* au lituanien et au serbo-croate contemporain, les traces distinctes du recul en question conservées en balto-slave nous amènent à y voir une particularité de ces langues, dont l'importance pour l'accent et pour le problème des intonations semble évidente. C'est ici que trouve sa place la question essentielle dictée par la phonologie et la linguistique structurale: ce recul n'est-il pas lui-même la cause primordiale de la genèse des intonations?

Depuis Bezzenberger (B. B. 7, p. 66) on se trouvait sous la suggestion de l'identité historique des intonations baltiques et grecques, c.-à-d. de la provenance indo-européenne des intonations. De Saussure lui-même admet tacitement les intonations comme données d'avance au moment du recul **duktẽri̯* > *dùkteri̯*, bien qu'il ait été le premier à dénoncer leur origine proprement lituanienne. Son explication *intonation* < *quantité* (*A propos de l'accentuation lituanienne* 1894 ou plutôt 1889, cf. Recueil p. 490—512) est mécanique, mais possède une valeur durable comme point de départ de toute théorie ultérieure.

Dès 1931 (R. S. 10) nous avons signalé ce défaut foncier de l'explication de Saussure, lequel consiste à considérer l'intonation comme un simple corollaire de la quantité. Pour qu'on puisse parler d'une catégorie phonologique, il faut qu'il y ait opposition *int. douce* : *int. rude* sur des tranches longues intonables. Une telle opposition n'est pas possible si

l'intonation douce (= manque d'intonation) est propre à (*ĕ*), *ĕi*, *ĕu*, *ĕR* (*R* = symbole de liquide ou nasale), l'intonation rude, à *ē*, *ēi*, *ēu*, *ēR*. L'intonation douce d'une tranche longue est considérée par de Saussure comme une sorte d'anomalie: *ẽ*, *ẽi*, etc., sont dus à la *métatonie*, „dont les causes sont inconnues et diverses" (*ibid.* p. 495), et qui se superpose comme un phénomène secondaire aux continuations régulières de l'ancienne quantité.

Il est évident qu'une solution satisfaisante doit tenir compte, en dehors de la quantité, d'un autre facteur, qui ait rendu possible l'opposition *douce* : *rude* dans des conditions de quantité identiques. A notre avis ce facteur c'est le recul d'accent ci-dessus mentionné.

Si l'on désigne par x une syllabe de structure quelconque, la formule du recul **duktẽrį* > *dùkterį* sera représentée par ◡|x > |◡x. Le vocalisme de la première syllabe (*dùkterį*) est bref. Quand il est long, il reçoit l'intonation (c.-à-d. l'intonation rude). P. ex. v. ind. *mātáram*, grec μητέρα (< indo-eur. **māt|erm̥*) = lit. *móterį* [1]. C'est la coïncidence de *dùkterį* et *sẽserį* (indo-eur. **su̯|esorm̥*), en ce qui concerne l'accent, qui fait naître la différence entre intonation rude (= accent nouveau) et intonation douce (= accent ancien) sur un vocalisme initial long. La chose se passe exactement comme dans les dialectes serbo-croates décrits par Rešetar, lesquels faisant reculer l'accent sur la syllabe précédente identifient les deux accents (nouveau et ancien) sur une voyelle brève (p. ex. nom. *vȍd/a/* = acc. *vȍd/u/*), mais les distinguent par l'intonation en cas de vocalisme long (p. ex. nom. *gláv/a/* différant de l'acc. *glâv/u/*). Cf. Leskien *Serbo-kroatische Grammatik* p. 214 sq. [2]

Nous affirmons que le schéma ◡|x > |◡x; —|x > ⊥◡x, représenté aujourd'hui par le couple *dùkterį* : *móterį*, rend compte de l'apparition, en balto-slave, de l'intonation (rude). Elle y acquiert l'indépendance phonologique grâce à l'opposition ≃◡x (anciens barytons): ⊥◡x (mots à barytonèse récente). De cette façon la catégorie de l'intonation se trouve solidement établie dans la syllabe initiale du mot.

Le fait que le serbo-croate conserve l'accent de *bȁbu* etc. dans *na bȁbu* et que le lituanien oppose *ìš-renka* à *iš-móka* (simples *reñka*, *móka*), a été interprété comme une tendance de l'intonation rude à garder l'an-

[1] On désigne ici l'accent par un trait *vertical*. Les intonations sont rendues par les signes usuels (⊥ = rude, ≃ = douce). La reconstruction des formes baltiques ne concerne que l'accent et l'intonation, tandis que les phonèmes retiennent leur aspect lituanien.

[2] Pour rendre le parallèle plus complet mentionnons que certains de ces dialectes conservent l'accent sur une voyelle longue. — Mais il y a une différence essentielle entre ces faits modernes et les faits balto-slaves: les accents finals aussi subissent le déplacement en serbo-croate.

cienne place de l'accent. A la lumière de ce qui précède on parlera plutôt de la conservation de l'accent (indo-européen) sur les syllabes internes à vocalisme long. Ces syllabes obtiennent une intonation rude *non-phonologique*, puisqu'elle ne s'y oppose jamais à l'intonation douce. Au point de vue de sa fonction phonologique, elle est comparable au circonflexe de grec εἶπον, γλῶσσα, etc., ce dernier n'entrant non plus en opposition directe avec l'intonation aiguë (v. plus haut p. 111). Au schéma ◡◡̍x > ◡̍◡x, —◡̍x > —́◡x il faut donc ajouter, comme formule complémentaire, x—̍x > x—́x.

Il se pose ensuite la question si l'accent a reculé d'une more seulement, ce qui s'accorderait avec l'intonation rude (= montante) de —́◡x, ou bien jusqu'au commencement du mot, quels qu'aient été le nombre et la quantité des syllabes intermédiaires, ce qui s'accorderait avec l'absence de syllabes internes accentuées à vocalisme bref en balto-slave primitif. Notre réponse c'est que le recul d'une more a dû aboutir, sans aucune intervention de facteurs morphologiques, à la généralisation de la barytonèse initiale dans tous les mots de structure x..... ◡◡̍x, tandis que les formes x..... —◡̍x passaient à x..... —́◡x. Etant donné que la polarisation de l'accent de (◡◡̍x >) ◡̍◡x par rapport à ◡◡̍x l'a fait concevoir comme un accent initial (cf. p. 109 à propos du phénomène grec), l'accent de x..... ◡◡̍x a aussi été reporté sur la syllabe initiale. De l'autre côté, la syllabe accentuée de (x.....—◡̍◡ >) x..... —́◡x n'a pu être sentie comme initiale parce qu'il lui manquait la qualité essentielle de celle-ci, *l'intonabilité* (l'intonation rude des syllabes internes n'étant pas autonome). Par conséquent l'accent de x..... —́◡x n'a pas été remplacé par l'accent initial.

Comparé avec le phénomène štokavien, le recul balto-slave s'en distingue surtout par la conservation de l'accent *final*. Mais c'est là une différence essentielle: le recul d'une more n'a pas entraîné en štokavien de conséquences en dehors d'une nouvelle intonation montante. En balto-slave ce n'étaient que les syllabes non-finales (définies par conséquent par opposition à la finale) qui subissaient le déplacement régressif: or par rapport à la *finale* la première syllabe de ◡◡x n'admet plus de détermination relative, mais uniquement une détermination absolue: *syllabe initiale.*

La question suivante est celle de la tranche intonable portant l'intonation douce ou rude (syllabe initiale) ou seulement rude (syllabe interne). Au moment du recul accentuel et de la genèse des intonations, le balto-slave connaissait encore des syllabes à voyelle longue + sonante (tautosyllabique = antéconsonantique), p. ex. *ēi*, *ēr*, *īr*, *īl*, etc. Cela résulte du fait prouvé par de Saussure (*A propos de l'accentuation lituanienne*):

r̥̄, *l̥̄* = *r̥ə*, *l̥ə* (> *irə* > *īr*, *ilə* > *īl*), etc., s'opposent par leur intonation rude à *r̥*, *l̥* (*ir*, *il*) intonés doux. P. ex. *vil̃kas* en face de *vìlna*, *pìlnas* (v. ind. *vŕ̥ka-* : *ū́rṇā-*, *pūrṇá-*). Le système des tranches intonables du balto-slave opposait donc: *e* à *ē*, *ei* : *ēi*, *eu* : *ēu*, *er* : *ēr*, *ir* : *īr*, *il* : *īl*, et ainsi de suite. Plus tard il y a eu, comme dans toutes les autres langues européennes, abrègement des voyelles longues devant sonante tautosyllabique. L'allongement antéconsonantique *erə* > *ēr* et l'abrègement subséquent *ēr* > *ĕr* ont joué un rôle capital dans la morphologie balto-slave (R. S. 16, p. 1—14 et *L'Apophonie* p. 286 ssq.).

La répartition de la quantité vocalique en balto-slave nous enseigne qu'une *voyelle brève* + *sonante*, tout comme une voyelle brève isolée, n'y était pas intonable. Ce n'est que l'abrègement *ēr* > *ĕr* qui a fait apparaître des diphtongues brèves à intonation (rude). Ne s'opposant plus à des diphtongues longues, *ei*, *eu*, *er*, *ir*, *il*, etc., ont rejoint le camp des tranches intonables. Au lieu de l'opposition *e* : *ē*, *ei* : *ēi*, *eu* : *ēu*, *er* : *ēr*, *ir* : *īr*, *il* : *īl*, etc., on a désormais à faire à voyelle brève d'un côté, voyelle longue *ou* diphtongue (*ei*, *eu*, *er*, *ir*, *il*, etc.), de l'autre.

Reste enfin le problème du caractère marqué ou non-marqué des deux intonations. L'opposition *douce* : *rude* existe grâce au fait que les syllabes initiales à vocalisme long continuent la différence entre accentuation ancienne et accentuation récente. Toute syllabe interne accentuée est intonée rude. Une syllabe finale accentuée est sans intonation. Si elle est longue, son intonation est identifiée à l'intonation douce de la syllabe initiale. Cela n'est pas évident en slave, où toutes les tranches finales longues ont été abrégées. Mais le lituanien a maintenu l'état ancien, cf. plus loin le paragraphe consacré à la loi de Saussure. Les faits nous autorisent donc à poser la répartition:

syllabe initiale: opposition *douce* : *rude*
„ interne: intonation rude
„ finale: intonation douce[3]

L'opposition est neutralisée au profit tantôt de la douce (syllabe finale), tantôt de la rude (syllabe interne). Cette répartition nous rappelle le schéma grec:

antépenultième pénultième devant tranche finale longue	} intonation aiguë
„ „ „ „ brève	„ circonflexe
syllabe finale: opposition *aigu* : *circonflexe*	

[3] Les monosyllabes hérités ont nécessairement l'intonation douce puisque leur accent ne peut pas provenir d'un déplacement.

Pour déterminer l'intonation non-marquée, on s'en tiendra au contraste polaire entre la syllabe initiale (présentant l'opposition) et la syllabe finale (intonation douce). Car il y a des mots qui ne comprennent qu'une syllabe initiale et une syllabe finale sans aucune syllabe intermédiaire (interne). Pour ces mots l'intonation douce de la finale représente l'archiprosodème, c.-à-d. le manque d'intonation. Or puisque cet archiprosodème est identique au premier membre de l'opposition *douce* : *rude* de la syllabe initiale, l'intonation douce représente le membre non-marqué de l'opposition. Par conséquent l'intonation rude d'une syllabe interne joue le rôle d'une variante combinatoire de l'archiprosodème, tout comme en grec le circonflexe de εἶπον, γλῶσσα, etc., n'est qu'une variante combinatoire de l'intonation aiguë (p. 111).

De l'emploi phonologique des intonations douce et rude découle non seulement leur caractère non-marqué et marqué, respectivement. Les traits phonétiques (intonation descendante, intonation montante) en sont aussi déterminés. Etant donné que l'opposition *douce* : *rude* existe en syllabe initiale, cette dernière est décomposable en deux mores dont chacune peut porter l'accent (⏑̍⏑, ⏑⏑̍). Or le remplacement d'une syllabe initiale longue par deux syllabes brèves supprime l'opposition au profit de ⏑̍⏑, une accentuation ⏑⏑̍x(x...) étant inadmissible. C'est dire que l'archiprosodème comporte la forme ⏑̍⏑ et non ⏑⏑̍. L'archiprosodème étant représenté par l'intonation douce, cette dernière sera descendante (⏑̍⏑), l'intonation rude (ou l'*intonation* tout court) aura un caractère montant. L'intonation douce de la syllabe initiale équivaut à l'accentuation de la première more et représente une accentuation *récessive*. L'intonation rude correspond à un accent déplacé d'une more à droite par rapport à l'accent récessif et forme la transition aux accents internes n'existant que sur les anciennes longues et revêtant toujours, on l'a déjà vu, la forme d'intonation rude.

Ce qui vient tout de suite à l'idée, c'est l'incompatibilité de ce système (balto-slave) avec le système grec. Peu importe que le membre marqué soit montant en balto-slave, descendant en grec. Cette différence phonétique n'est qu'une conséquence de la divergence entre les zones d'emploi respectives. L'opposition *douce* : *rude* existe en balto-slave uniquement en syllabe initiale. Le grec ne fait la distinction entre aigu et circonflexe qu'en syllabe finale. Les monosyllabes sont intonables en grec, mais non en balto-slave. De cette façon les rapprochements classiques lit. *algõs* = = ἀλφῆς, lit. *píevą* = ποί(ϝ)ην, etc., sont sans aucune valeur phonologique. Dans *algõs* on a affaire à un archiprosodème (= manque d'intonation), dans ἀλφῆς, puisqu'il s'agit d'une syllabe finale, le circonflexe et l'aigu sont commutables (cf. p. ex. -ής de εὐγεν-ής). Au contraire, lit. *píevą* présente une rude autonome (cf. *diẽvą*) en face de l'intonation aiguë „mé-

canique“ de ποί(ϝ)ην. En vue de ces différences phonologiques, qui rendent les deux systèmes incommensurables, on ne saurait établir aucun exemple d'une correspondance lit. ẽ = grec ῆ ou lit. é = grec ή. La phonologie fournit la preuve définitive qu'il ne peut pas être question de deux continuations d'un seul et même système d'intonation (indo-européen). Si un tel système a existé, il ne se laisse pas démontrer par les langues historiques. L'incompatibilité des systèmes balto-slave et grec est un argument des plus forts plaidant leurs origines relativement tardives et indépendantes.

Résumons. En balto-slave tout accent interne frappant une voyelle brève fut rejeté sur la syllabe initiale (ou sur une longue précédente), en revêtant la forme d'intonation rude (= montante) si le vocalisme de cette syllabe était long. Un accent interne frappant une voyelle longue fut conservé en adoptant l'intonation rude.

Dans les paragraphes suivants on se posera la tâche de prouver que cette formule suffit à rendre compte des particularités accentuelles de la morphologie balto-slave, dans le domaine du nom et du verbe, dans la flexion et dans la dérivation. C'est seulement la loi de Saussure en lituanien, l'affaiblissement des yers en slave commun, qui amènent des transformations ultérieures, directes (phonologiques) et indirectes (morphologiques), du système hérité.

2. La flexion nominale

La mobilité des paradigmes nominaux est une innovation du groupe balto-slave. On aurait tort de la considérer comme conservation d'un état ancien dont les résidus seraient représentés par la flexion des monosyllabes indiens ou grecs. Au Chapitre I nous avons tâché d'établir que la mobilité des paradigmes nominaux était propre à l'indo-européen jusqu'à un certain moment de sa préhistoire. Si tel fut le cas, cette mobilité n'a laissé aucune trace directe dans les langues historiques. De Saussure, qui cite v. ind. *pánthāḥ*, gén. *patháḥ* comme l'exemple d'une ancienne mobilité indo-européenne, insiste sur le fait qu'elle n'est pas en rapport historique avec la mobilité lituanienne. A son avis la différence de la position du nom. sing. à l'intérieur du paradigme suffit à le démontrer d'une manière péremptoire. En indo-européen c'est un cas fort marchant avec l'acc. dans tous les trois nombres. En lituanien, quand le paradigme est mobile, il appartient aux cas faibles (oxytons). Si en balto-slave la courbe accentuelle du paradigme (abstraction faite du nom. sing.) s'accorde *grosso modo* avec celle des monosyllabes indiens ou grecs, c'est que les circonstances phonétiques qui ont donné origine aux paradigmes mobiles, reflétaient *d'une manière indirecte* l'ancienne mobilité indo-européenne.

Il s'agit de paradigmes consonantiques comme nom. sing. **dhugətˈē*, gén. **dhugətrˈes*, acc. **dhugətˈerm̥*, nom. plur. **dhugətˈeres*, gén. **dhugətrˈōm*, etc., dans lesquels l'alternance *er* : *r* provient de l'accentuation d'un paradigme primordial **dhugətˈē*, gén. **dhugət$_e$rˈes*, acc. **dhugətˈerm̥*, plur. nom. **dhugətˈeres*, gén. **dhugət$_e$rˈōm*, etc. (p. 17).

A vrai dire, dans le mémoire précité (Recueil p. 533) de Saussure a posé (*duktˈė*), gén. *dukterˈes*, (acc. *duktˈeri̯*, nom. plur. *duktˈeres*), gén. *dukterˈu̯*, etc., ce qui nous paraît inadmissible. Il est vrai que l'alternance *er* : *r* a été abolie en balto-slave en faveur du degré plein. Car il va sans dire que les gén. *dukterˈes* ou *dukterˈu̯* ne peuvent pas refléter des formes indo-européennes antérieures à la disparition de la syllabe prédésinentielle. Mais si le paradigme *duktˈė* avait subi le remaniement en question (gén. *dukteres* pour **duktres*, *dukteru̯* pour **duktru̯*, et ainsi de suite) *avant* le déplacement des accents internes (*duktˈeri̯* > *dùkteri̯*), ce remaniement n'aurait pu conduire à autre chose que gén. *duktˈeres*, *duktˈeru̯*, etc., avec maintien de l'accentuation columnale, laquelle était de rigueur dans tous les thèmes non-monosyllabiques hérités. Ces formes auraient donc coïncidé, pour ce qui est de l'accent, avec les cas forts, et en auraient partagé le sort (déplacement de l'accent sur la syllabe radicale).

Conclusion: le remplacement de *r* par *er* (et aussi, chez les thèmes en *-n-*, de *n* par *en*) est postérieur au recul de l'accent.

Mais il y a mieux: le remplacement de *r*, *n* par *er*, *en* aux cas faibles s'explique facilement comme une *conséquence morphologique* du recul de l'accent. Si avant le recul le déplacement accentuel *suffixe* > *désinence* entraînait le changement *er* > *r*, *en* > *n*, cette formule *morphologique* a changé nécessairement au moment du passage de *duktˈeri̯* à *dˈukteri̯*. L'alternance suffixale liée à l'accent perd sa raison d'être puisque aussi bien dans les cas forts que dans les cas faibles le suffixe est désormais atone et se trouve en dehors du jeu de l'accent. L'élimination de l'alternance *er* : *r*, *en* : *n* a de toute probabilité commencé par le type prosodique ◡◡ (*dukter-*, *seser-*, *smagen-*, *akmen-*), qui par suite de l'établissement des intonations a coïncidé avec le type radical *žą̃s-* (≃ = ◡̍◡), s'opposant à *žvė́r-* (⊥ = ◡◡̍). Le manque d'apophonie héritée dans le type *žą̃s-* rend compte de l'abolition de l'alternance *dukter-/duktr-* etc.

L'ancien degré faible *-tr-* du suffixe flexionnel transparaît encore dans des formes comme lit. *dukrà* < *duk(t)rà*, slave *bratrъ* et *sestra* < **sesra*.

Il faut, à l'inverse de ce qu'a fait de Saussure, partir d'un paradigme à accentuation columnale:

sing. nom. *duktˈė*
gén. **duktrˈes*
acc. *duktˈeri̯*

plur. nom.	*duktˈeres*
gén.	**duktrˈų*
acc.	*duktˈerįs*

Ce paradigme est en accord avec ce que nous savons par ailleurs de la déclinaison indo-européenne, à ceci près que les cas „moyens" supposent une accentuation finale (*marginale*): lit. moderne instr. sing. *dukterimì*, dat. plur. *dukterìms* (< **dukterimùs*), instr. plur. *dukterimìs* (> *dukterimìs*). Nous avons ici un archaïsme accentuel considérable, que l'indien n'atteste qu'indirectement dans la dérivation et la composition (p. 42 sq. et 76). Il se rapporte à l'époque où le *r* de **duktrmˈi* etc. n'était pas encore syllabique et où par conséquent les accents de **duktrˈes*, **duktrˈų* et de **duktrmˈis*, **duktrmˈus* appartenaient à la même colonne. Il nous paraît qu'il y a là un nouvel indice permettant de fixer la chronologie relative du recul: il est antérieur au changement **duktrmˈi* > *duktrimˈi*, etc.

Insistons sur le fait qu'aucune autre hypothèse ne saurait expliquer l'oxytonèse de *dukterimˈi*. On ne peut invoquer ni les thèmes vocaliques, dont l'accentuation s'appuie sur celle des thèmes consonantiques, ni les monosyllabes, lesquels à cause de leur structure réduite (racine + désinence, sans aucun suffixe flexionnel intermédiaire) s'appuient eux-mêmes sur les thèmes consonantiques, sans la possibilité de les influencer. Nous savons en effet que p. ex. en v. indien ou en grec les thèmes consonantiques n'empruntent pas aux noms-racines leur mobilité. Il y a donc au moins *un* point où le lituanien (ou plutôt, comme on verra, le balto-slave) nous fait toucher du doigt une accentuation préhistorique, déduite par Wackernagel de certains phénomènes morphologiques du v. indien.

Ceci donné, on peut partir, pour lit. *duktẽ*, d'un paradigme primitif que voici:

	(sing.)	(plur.)
nom.	*duktˈė*	*duktˈeres*
gén.	**duktrˈes*	**duktrˈų*
dat.	*duktˈeri*	**duktrmˈus*
acc.	*duktˈerį*	*duktˈerįs*
instr.	**duktrmˈi*	**duktrmˈis*

Heureusement les changements ultérieurs des désinences sont d'importance secondaire pour le problème de l'accentuation. Ils eurent lieu simultanément dans tous les paradigmes d'une classe de thèmes, qu'ils aient été rudes ou doux, immobiles ou mobiles, et n'ont par conséquent en rien touché au rapport existant entre les différents types d'accentuation, lesquels dans une large mesure sont continués jusqu'à nos jours.

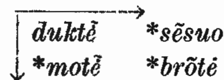
Pour se rendre compte des changements subis par les paradigmes consonantiques en balto-slave, il faut envisager le sort des thèmes à vocalisme radical bref et à vocalisme long, barytons aussi bien qu'oxytons. Exemples:

thème en *-r-* oxyton à vocalisme bref: **dhugət|er-* (v. ind. *duhitŕ̥-*)
thème en *-r-* baryton à vocalisme bref: **su̯|esor-* (v. ind. *svásr̥-*, grec ἔορ-)
thème en *-r-* oxyton à vocalisme long: **māt|er-* (v. ind. *mātŕ̥-*, v. saxon *môdar*)
thème en *-r-* baryton à vocalisme long: **bhr|āter-* (v. ind. *bhrấtr̥-*, got. *broþar*).

De chaque thème nous citons, outre le nom. sing.: le gén. sing., l'acc. sing. et l'instr. sing. comme les représentants respectifs des cas faibles, forts et „moyens". D'où (sous forme phonétique lituanienne):

duktė̃	**sẽsuo*	**motė̃*	**brõtė*
dukterès	**sẽseres*	**moterès*	**brõteres*
dùkterį	*sẽserį*	*móterį*	**brõterį*
dukterimì	**sẽserimi*	**moterimì*	**brõterimi*

Voilà les reflets phonétiques des formes indo-européennes en balto-slave. Il n'y a que les reculs *dùkterį* et *móterį* à signaler. Le paradigme de **sẽsuo* conserve l'immobilité héritée. Le thème de **brõtė*, un ancien baryton, présente l'intonation douce (= manque d'intonation). Mais ce dont on ne s'est pas aperçu jusqu'ici, c'est qu'en réalité ces quatre paradigmes forment en indo-européen un système à un double point de vue. Les vocalismes longs s'appuient sur les vocalismes brefs, puisqu'une voyelle longue est l'équivalent prosodique d'une syllabe entravée à vocalisme bref (v. *Contribution à la théorie de la syllabe* Biuletyn P. T. J. 8, p. 112—114). Les syllabes radicales de **motė̃* et **brõtė* sont donc fondées, ou si l'on veut motivées, par rapport à celles de *duktė̃* et **sẽsuo*. D'autre part, pour ce qui est de l'accent, les thèmes barytons **sẽsuo* et **brõtė* se fondent sur les thèmes oxytons *duktė̃* et **motė̃*. C'est que l'accentuation des cas forts et moyens est déterminée dans le type baryton mais exige un choix de syllabe accentuée dans le type oxyton. Les flèches indiquant la direction *formes de fondation→formes fondées*, on peut poser:



On voit par ce schéma que le type *duktė̃* est à la base de tout le système. Son changement provoquera donc des répercussions morphologiques dans les autres paradigmes. Le rapport des formes fortes *dùkterį* : *móterį*, *dùkteres* : *móteres*, etc., déclenchera **sẽser-* : x (= *bróter-*), c.-à-d. l'intonation rude dans tout le paradigme de *broter-*. Cf. l'intonation de la forme hypocoristique *brólis*, slave **brátrъ* < *-tr-os* (comme **sestr|a* < *-sr-ā*). On voit que cette intonation rude est de provenance morphologique par opposition au caractère purement phonétique de la rude de *móterį*, *móteres*. La formule de Saussure, d'après laquelle tout vocalisme long intoné rude

serait une continuation *phonétique* d'une longue indo-européenne (la loi de *stóti*), n'est pas correcte.

Or le déplacement **dukt'erį* > *dùkterį*, **dukt'eres* > *dùkteres* fait coïncider les cas forts de *duktẽ*, en ce qui concerne l'accentuation, avec les cas forts hérités de **sẽsuo* (acc. sing. *sẽserį*, nom. plur. *sẽseres*, etc.). Mais vu le fait que c'est **sẽsuo* qui est fondé sur *duktẽ*, cette coïncidence équivaut à la coïncidence des cas forts de **sẽsuo* avec les formes correspondantes de *duktẽ*, ce qui entraîne l'identification du reste du paradigme de **sẽsuo* avec les formes correspondantes de *duktẽ* (*sesuõ*, gén. *seserès*, instr. *seserimì*, et ainsi de suite). Nous avons observé un mécanisme d'identification tout à fait analogue dans la déclinaison grecque (p. 114 sq., 120, etc.). Le résultat c'est la survivance d'un seul paradigme à vocalisme bref, le paradigme *mobile*, commun à *duktẽ* et *sesuõ*.

Chez les thèmes à vocalisme long (**motẽ*, **bróté*) le point de contact entre les anciens oxytons (**motẽ*) et les anciens barytons (**bróté*) est aussi constitué par les cas forts (*móterį* comme **bróterį*, *móteres* comme **bróteres*, etc.). Mais puisque ces thèmes sont fondés sur les thèmes à vocalisme bref, la polarisation du contraste *bref* : *long* (>*non-intonable* : *intonable*) conduit non pas à l'assimilation du type **bróté* au type **motẽ* (parallèle à l'assimilation de **sẽsuo* à *duktẽ*), mais, inversement, à la généralisation du type rude immobile **bróté*, d'où aussi le paradigme rude immobile de *móté*.

Les quatre paradigmes des thèmes en *-r-* aboutissent ainsi à un double ou plutôt un seul paradigme, dont la courbe accentuelle est en fonction de la quantité et de l'intonation du vocalisme radical: un paradigme immobile des thèmes à vocalisme radical rude (*móté*, *bróté*) et un paradigme mobile des thèmes à vocalisme radical doux (*duktẽ*, *sesuõ*, **dievẽ* „beau-frère"; pour la métatonie de *dieverį* cf. plus loin les effets de la loi de Saussure).

Le même raisonnement est applicable aux autres thèmes consonantiques, surtout à ceux en *-n-*. Le système quadriparti des thèmes à vocalisme bref et long, oxytons et barytons, se réduit toujours à une simple opposition de thèmes rudes immobiles et doux mobiles. Les conséquences de cette transformation, au point de vue du rapport du balto-slave à l'indo-européen, sont très sérieuses. Toute différence entre les thèmes barytons et oxytons a disparu, du moins chez les thèmes *immotivés*, c.-à-d. chez les thèmes qui n'ont pas été perçus comme étant dérivés d'autres thèmes ou racines attestés dans le système de la langue (v. § 4). Ainsi l'identité des courbes accentuelles de *duktẽ* et *sesuõ* ne nous laisse pas deviner l'ancienne différence d'accent attestée en grec ou en indien entre **dhugət'er-* et **sụ'esor-*. Le paradigme commun de *móté* et **bróté* continue uniformément des oxytons et des barytons indo-européens (**māt'er-*, **bhr'āter-*).

Et de même la mobilité de *akmuõ, akmenès* et de *piemuõ, piemenès* (la métatonie de *píemenį* s'explique comme celle de *dieverį*) recouvre l'ancienne barytonèse de ἄκμων, *áśman-* aussi bien que l'oxytonèse de ποιμήν. Voilà déjà tout un domaine où le balto-slave ne saurait nous enseigner *rien* sur l'accentuation des prototypes indo-européens.

La répartition des formes fortes et faibles dans les paradigmes mobiles *vocaliques* nous fait penser immédiatement à une action assimilatrice („analogique") de la part des thèmes en consonne. Or puisque ces derniers ne sont pas productifs (ou ne le sont presque pas), la majorité énorme de formations productives étant représentée par les thèmes vocaliques, il nous faut chercher la raison du sens inattendu dans lequel s'est exercée l'action de l'analogie.

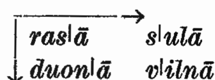
Chez les thèmes consonantiques, la désinence se détachait nettement du suffixe flexionnel dans toutes les formes casuelles excepté le nom. sing. Le suffixe flexionnel ressort d'une comparaison de la flexion consonantique avec la flexion radicale: *dukt-er-į, dukt-r-es* en face de *šun-į, šun-es*. Les thèmes vocaliques, au contraire, offraient des terminaisons *globales*, comportant en même temps la désinence proprement dite et la caractéristique du thème: *vilk-ui, vilk-o*. Il suit de là que les thèmes consonantiques présentent une structure plus développée, explicite, et qu'une action „analogique" concernant l'accentuation ne pourra par conséquent prendre que la direction *thèmes consonantiques→thèmes vocaliques*. On ne saurait en effet déterminer si dans **diev|ą* (cf. v. ind. *devám*) > *diẽvą* l'accent a quitté le suffixe flexionnel ou la désinence pour passer sur la syllabe radicale. Un ancien **dukt|erį* (avec accentuation du suffixe flexionnel) ne pourrait par conséquent être influencé par **diev|ą > diẽv|ą* au point de passer à *dùkterį*. Mais l'inverse est possible: un passage **dukt|erį* (accentuation du suffixe flexionnel) > *dùkterį* (accentuation de la racine) trouvera un pendant exact dans **diev|ą* (accentuation du suffixe flexionnel + désinence) > *diẽvą* (accentuation de la racine). Il s'agit en somme d'un rapport de fondement dont il a déjà été question (cf. p. 128 et Acta Linguistica 5, p. 25). Les actions „analogiques" ne peuvent s'exercer que sur les formes fondées. On voit que les conditions numériques, qu'on a parfois considérées comme un facteur décisif, ne jouent aucun rôle dans le cas qui nous occupe ici. Ou plutôt, si l'on veut s'imaginer l'action „analogique" sous un aspect quantitatif, on insistera sur la dichotomie des terminaisons des types consonantiques opposée au caractère global des désinences chez les thèmes vocaliques.

Notons que sans l'influence des noms consonantiques les thèmes vocaliques seraient aussi devenus mobiles, d'une autre façon, il est vrai, que les premiers, puisque suivant la voyelle flexionnelle le paradigme oxyton présentait des accents internes sur des formes casuelles différentes. Ainsi

chez les thèmes oxytons en *-o-* il y avait les terminaisons *-ˈomā* (instr.-dat. duel), *-ˈomos* (*-omus?* dat. plur.), *-ˈoisu* (loc. plur.), qui cédaient leurs accents à la syllabe initiale du mot. Les thèmes oxytons en *-ā-* retenaient l'accent de *-ˈāmā*, *-ˈāmos* (*-ˈāmus*), *-ˈāmis* (instr. plur.) et *-ˈāsu* sous la forme de l'intonation rude, mais en revanche faisaient reculer celui de l'instr. sing en *-ˈai̯ā(m)*, cf. v. ind. *-ayā*, v. slave *-oją*. Chez les thèmes en *-i-*, *-u-* le dat. sing. et le nom. plur. (*-ˈei̯ei*, *-ˈei̯es*; *-ˈeu̯ei*, *-ˈeu̯es*) partagent le sort des cas correspondants des thèmes consonantiques, mais à part cela il faut compter avec le gén. plur. en *-ˈei̯ōm* (cf. v. slave *-ьjь*) et *-ˈeu̯ōm* (v. slave *-ovъ*, got. *-iwe*).

Or n'importe quelle répartition des formes casuelles fortes (= accentuées sur la syllabe initiale) et faibles (= accentuées sur la finale) conduit, en vertu de la structure imposée par les thèmes consonantiques, à une opposition de paradigmes doux mobile et rude immobile. Soit les thèmes en *-ā-*: ancien oxyton à vocalisme radical bref **rosˈā-* „humidité" (v. ind. *rasā́-*), ancien baryton à vocalisme bref **sˈulā-* „sève" (v. ind. *súrā-*), ancien oxyton à vocalisme long **dhōnˈā* „grain" (v. ind. *dhānā́ḥ*), ancien baryton à vocalisme long **u̯ˈl̥̄nā-* „laine" (v. ind. *ū́rṇā-*), lit. *algà*, *sulà*, *dúona*, *vìlna*.

Le schéma:



sera sujet à la même simplification que le schéma consonantique de la p. 172, et pour les mêmes raisons. Les types *duona* et *vilna* deviendront tous les deux rudes immobiles (comme *mótė* et *brótė*), les types *rasa* et *sula* coïncideront dans un seul paradigme doux mobile (comme *duktẽ* et *sesuõ*). Notons que la généralisation du paradigme rude immobile est ici encore favorisée par l'existence du type à accentuation interne (slave *malˈina*, *kopˈyto*, etc., avec intonation rude). Toute différence entre les anciens oxytons et barytons sera effacée. Seulement la mobilité des thèmes en *-ā-*, ou de n'importe quels autres thèmes vocaliques (mobile$_2$), différera de celle des thèmes mobiles consonantiques (mobile$_1$). Ce n'est qu'*après* la simplification du schéma quadriparti en un schéma biparti que pourra s'exercer, pour les raisons plus haut alléguées, l'influence des thèmes en *-r-* ou *-n-* sur les thèmes en *-o-*, *-ā-*, *-i-*, *-u-*, etc. La création indépendante d'un paradigme rude immobile dans les deux classes de thèmes est la condition formelle indispensable de la proportion *rude immobile* : *doux mobile*$_1$ = *rude immobile* : x (remplacement de mobile$_2$ par mobile$_1$). Signalons ici le parallélisme morphologique existant entre cette transformation et l'introduction de l'intonation circonflexe dans les désinences grecques -ῆς, -ῇ, -ῷ, -ῶν, expliquée p. 128. L'un et l'autre phé-

nomène tiennent à la grande loi morphologique suivant laquelle les structures réduites, subordonnées aux structures développées, sont aptes à subir une action „analogique“ de la part de ces dernières. En effet les circonflexes grecs en question sont aussi en dernière ligne dus aux thèmes consonantiques, lesquels grâce à leur structure explicite (terminaison = suffixe flexionnel + désinence) dominent les thèmes vocaliques (terminaison = morphéme global).

Comme on a déjà remarqué, les thèmes oxytons immotivés disparaissent complètement de la langue. Il n'y a en réalité qu'un seul paradigme puisque la mobilité n'est pas une marque morphologique autonome du thème (comme l'est p. ex. la barytonèse et l'oxytonèse en v. indien ou en grec), étant plutôt conditionnée par l'*intonation* de la syllabe initiale. D'autre part il ne faut pas considérer un mouvement progressif de l'accent du type **u̯ˡl̥qᵘōis* > *vilkaĩs* comme *phonétique*, étant donné que ce n'est pas la structure de la terminaison qui est en cause, mais plutôt sa valeur morphologique (instr. plur.). Il en est de même que p. ex. de l'umlaut allemand dans plur. *Wälder*, *Götter*, *Bücher*, et ainsi de suite: il y a une condition phonétique, qui est le caractère postérieur du vocalisme radical, et une condition morphologique, à savoir la valeur de pluriel de la désinence *-er* (ainsi p. ex. la désinence *-er* du nom. sing. masc. de l'adjectif fort n'exerce aucune influence sur la voyelle radicale: *kalter*, *froher*, *guter*). Il s'agit en somme d'une loi de structure morphologique.

Les cas forts des paradigmes mobiles sont: l'acc. sing., le nom. plur., l'acc. plur., et le nom.-acc. duel. Le nom. sing. est un cas faible, ce qui distingue les paradigmes mobiles balto-slaves des paradigmes mobiles postulés pour une époque reculée de l'indo-européen (Chapitre I, § 1), et empêche de chercher un lien historique direct entre les deux phénomènes. Le nom. sing. est devenu en balto-slave un cas faible parce que chez les oxytons consonantiques il présentait, par rapport aux autres cas forts, une syllabe en moins, et ne comportait pas par conséquent un accent interne reculant sur la syllabe initiale. En lit. le dat. sing. a partagé le sort des cas forts [4]. Quelle qu'en soit la cause (degré plein propre à l'ancien loc. sing. consonantique, cf. v. ind. *pitári*, *áhani*?), des traces de cet état semblent subsister en slave: štok. dat. sing. *glâvi*, loc. sing. *glávi*; dans le dialecte russe de Тотьма on a p. ex. les datifs *k-zˡime*, *k-stˡorone* en face des locatifs *o zimˡe*, *na storonˡe*.

---

[4] T. Torbiörnsson (Archivum Philologicum 5, Kaunas 1935, p. 84) voit dans lit. *dovanaĩ* „gratuitement“ un ancien dat. sing. figé en fonction d'adverbe (le dat. vivant est *dóvanai* „au don“). Ce n'est pas un argument en faveur de l'ancien caractère faible du dat. sing., s'il s'agit d'un thème qui a été oxyton entre l'époque balto-slave et l'action de la loi de Saussure.

Il faut enfin mentionner le vocatif, dont l'accentuation héritée, quelle que fût celle du reste du paradigme, était récessive. Le rapport de détermination était donc: *accentuation du thème→accentuation (récessive) du vocatif*. Le recul aux cas forts amenait la coïncidence accentuelle du vocatif avec les cas forts. Au pluriel et au duel il y eut identification de ces deux formes casuelles, distinguées en indo-européen et en indien par l'accent. Au singulier l'autonomie du voc. fut sauvegardée grâce à la désinence, mais il a adopté l'intonation du reste du paradigme.

Cette distribution des cas forts et faibles ne se rapporte d'abord qu'au masculin-féminin. Chez le neutre la forme des cas obliques ne diffère point du genre animé, mais la différence entre le nom. et l'acc. du sing. et du plur., caractéristique du genre animé, y est supprimée.

L'accentuation héritée des neutres consonantiques en *-(me)n-*, *-es-* était barytone. Voilà donc une autre distinction existant à l'origine chez les masc.-fém., celle entre les oxytons et les barytons, qui est abolie dans le neutre. Dans le domaine des thèmes consonantiques on a par conséquent affaire à un fondement *masc.-fem.→neutre*. C'est ainsi que le modèle du genre animé impose l'intonation rude à tous les neutres consonantiques à vocalisme radical long. Dans les cas faibles, communs aux deux genres, l'accent est transporté sur la syllabe finale des thèmes à vocalisme radical bref.

La situation des cas spécifiques du genre neutre, formellement indépendants du genre animé (nom.-acc. des trois nombres), est différente. Si le rapport gén. sing. (slave) **výmene* „du pis" à **ьmenˈe* „du nom" copie exactement celui de **kámene* „de la pierre" à **kremenˈe* „du silex" [5], le rapport **kámy* : **kremˈy* au nom. sing. ne saurait entraîner **výmę*: **ьmˈę*, faute de l'identité des désinences, d'autant plus qu'à l'acc. **kámenь*: **krˈemenь* sont accentués tous les deux sur la racine. Au nom.-acc. sing. l'ancienne barytonèse des neutres consonantiques est ainsi maintenue. Le nom.-acc. sing. neutre est un cas *fort*, et cet état de choses est reflété, on le verra plus loin, par le lituanien aussi bien que par le slave.

Pour ce qui est du nom.-acc. plur. des thèmes neutres, son caractère *faible*, continué encore aujourd'hui par le čakavien, le russe, etc. (slave **ˈьmę*: **ьmenˈa*, **nˈebo*: **nebesˈa*, **pˈolje*: **poljˈa*) s'explique du moment qu'on admet l'identité de sa *structure* avec les cas faibles. Cf. got. (sing.) gén. *namins*, dat. *namin* (sufixe au degré plein), mais plur. nom.-acc.

[5] Comparez lit. *mẽnes-* à *debes-* (gén. plur. **mẽnesų* : *debesų̃*). — Quant à l'accentuation de la désinence *-e* du gén. sing. en slave, elle nous paraît indirectement attestée par *menˈe* (s.-cr., ukraïnien) remplaçant **mˈene* (v. ind. *mána*) sous l'influence des noms consonantiques. En v. slave russe on trouve encore gén. sing. *nebesˈe* (à côté de *nebesˈi*), dat. *nebesˈi*, instr. *nebesˈem*, loc. *nebesˈi* (le pluriel étant oxyton).

namna, gén. *namne* (suffixe au degré zéro). Quelles qu'aient été les transformations préhistoriques du suffixe flexionnel *-en-* (*-ₔn-*, *-n̥-*), le nom.-acc. plur. neutre semble avoir suivi le sort des cas faibles du paradigme. Et le déplacement accentuel morphologique *ˈ*ьmene* > **ьmen*ˈ*e* s'étend par conséquent aussi sur *ˈ*ьmena* (> **ьmen*ˈ*a*), suivi par **n*ˈ*ebesa* > > **nebes*ˈ*a* et les thèmes vocaliques.

Le nom.-acc. duel des thèmes consonantiques neutres partageait la désinence *-ě* des thèmes en *-o-* (v. slave *ьmeně*, *těleslě*), mais il s'agit là d'une innovation puisque le Suprasliensis offre encore *imeni*, *telesi*, qui s'accordent avec les formes en *-ī* du v. indien (*nā́mnī*). Cette désinence étant identique à celle de masc. *jeleni* etc., il en résulte le caractère fort, c.-à-d. la barytonèse du nom.-acc. duel neutre. Elle est confirmée par les thèmes ˈ*oči*, ˈ*uši*, anciens duels de thèmes neutres en *-i-*, apparaissant dans les formes historiques: russe ˈ*oči*, ˈ*uši*, s.-cr. *ȕši*, slovène *očî*, *ušî* (< ˈ*oči*, ˈ*uši*).

Tout comme chez les masc.-fém., les thèmes consonantiques neutres ont servi de modèle aux paradigmes vocaliques. Chez les neutres immotivés on distinguera donc aussi deux paradigmes, un paradigme immobile à intonation rude, et un paradigme mobile à intonation douce. Ce dernier présentait un nom.-acc. baryton au sing. (et au duel), s'opposant à l'oxytonèse de toutes les autres formes casuelles.

Nous allons maintenant dresser une liste des noms balto-slaves hérités, fondée sur l'excellent ouvrage de R. Trautmann et destinée à prouver que les thèmes immotivés hérités n'étaient que soit rudes immobiles soit doux mobiles. A l'intérieur de chaque classe de thèmes (*-o-*, *-ā-*, *-i-*, etc.) on citera d'abord les exemples représentés par le baltique *et* le slave, puis d'autres représentés par le baltique *ou* le slave seul, mais qui reparaissant dans d'autres langues ou au moins dans *une* langue non balto-slave, semblent d'une ancienneté suffisante[6]. Les formes accentuées indiennes et grecques, les correspondants germaniques dans la mesure où ils peuvent servir d'indice de l'ancienne accentuation, seront réunis à la fin du paragraphe pour montrer que chez les noms immotivés balto-slaves la différence indo-européenne entre les barytons et les oxytons a été complètement supprimée. Les anciens barytons indo-européens ne sont même pas directement déterminables lorsque les reflets balto-slaves portent l'accentuation rude sur une syllabe longue *interne*. Mais parmi ces reflets on ne rencontre guère d'exemples ayant un pendant phonétique exact en v. indien, grec ou germanique (slave *beséda*, *malina*, *kopyto*, etc.).

[6] Remarquons ici qu'on n'a mis en ligne de compte que les formes qui se recouvrent *exactement* (racine, vocalisme radical et suffixe flexionnel).

Il est indiqué de rappeler ici quelques correspondances historiques des intonations balto-slaves. En lette les anciennes intonations douce et rude (lit. ≃ et ⊥́) sont continuées par ⊥̀ et ≃ respectivement. Le coup de glotte (≙), s'il apparaît dans les noms immotivés hérités, demande toujours une explication particulière. Le serbo-croate répond par ⌒ et ˮ (le štokavien seulement en syllabe initiale), le slovène par ⌒ (mais l'accent frappant une voyelle brève ou douce passe sur la syllabe suivante, p. ex. **bˈoga* > *bogâ*), et ⊥́ (mais ↓ dans les monosyllabes). En tchèque l'intonation rude est reflétée par une voyelle longue dans les (mono- et) dissyllabes, l'intonation douce étant au contraire toujours continuée par un vocalisme bref. Le russe, et dans une certaine mesure le bulgare, témoignent de l'ancienne place de l'accent.

Pour ce qui est des paradigmes lituaniens, les thèmes rudes immobiles appartiennent à la classe (1), les thèmes doux mobiles à la classe (4) ou (3) suivant qu'il s'agit de dissyllabes ou de polysyllabes. Les thèmes doux immobiles (classes 1, 2) et rudes mobiles (classe 3) ne peuvent pas figurer parmi les thèmes immotivés *hérités*.

En slave la mobilité des thèmes doux varie suivant le suffixe flexionnel: chez les noms en *-ā-* elle prend la forme d'une opposition entre l'accentuation récessive de l'acc. sing., du nom.-acc. plur. (et du nom.-acc. duel), et l'accentuation désinentielle de tous les autres cas. Chez les noms en *-o-* masculins, les noms en *-i-* et *-u-*, l'accentuation récessive du sing. (excepté les loc. en *-ˈi*, *-ˈu*) et du nom. plur. s'oppose à l'accentuation de la désinence dans tout le reste du pluriel. Il faut cependant remarquer qu'en russe il y a, outre le type *bog, bˈoga, bˈogi, bogˈov*, aussi le sous-type *sad, sˈada, sadˈy, sadˈov* (accentuation de la désinence à partir du nom. plur.), qui lui aussi doit être considéré comme le représentant de la flexion mobile [7]. Enfin chez les neutres mobiles en *-o-* il y a opposition entre la barytonèse récessive du sing. et l'oxytonèse du pluriel. Les noms immotivés hérités de l'indo-européen ne peuvent pas avoir une flexion oxytone. Mais, d'autre part, le caractère immotivé ou motivé d'un thème rude immobile ou doux mobile n'étant parfois pas reconnaissable, nous avons traité les formes respectives deux fois: parmi les noms immotivés et, au § 4, parmi les noms motivés (p. ex. slave **brodъ* < **bresti* ou **vozъ* < < **vesti*).

L'apparition de la néorude (surtout chez les neutres en *-o-* et les féminins en *-ā-*), de date très tardive et proprement slave, ne saurait nous intéresser ici.

[7] L'accentuation russe moderne est parfois due à une innovation, comme l'attestent les témoignages anciens réunis par M. Kiparsky O колебаниях ударения в русском литературном языке (Annuaire de l'Institut Finlandais d'Etudes Soviétiques, Helsinki 1950). Cité Kip.

Substantifs en -o- (masculins) à ancien vocalisme bref

lit. *brãdas* (4) „pêche (de poissons)"; s.-cr. *brôd, bròda,* russe *brod, -a* „gué" Kip. 88
lit. *draũgas* (4) „ami", lette *dràugs*; s.-cr. *drûg, drûga,* russe *drug, -a* Kip. 24-25
lit. *gar̃das* (4) „parc"; s.-cr. *grâd, grâda,* russe *g'orod, -a, -'a* (nom. plur.) „ville"
lit. *kañkalas* (3) „cloche"; russe *k'olokol, -a, -'a*
lit. *kar̃bas* (4) „corbeille"; russe *k'orob, -a, -'a*
lit. *klãnas* (4, 2) „flaque, mare"; russe *klon, -a* „pente"
lit. *lañkas* (4) „objet recourbé", lette *lùoks*; s.-cr. *lûk, lûka,* russe *luk, -a* „arc" Kip. 90
lit. *lẽdas* (4) „glace" (aussi *ledus*); s.-cr. *lêd, lèda,* loc. *lèdu,* ukr. *l'id,* gén. *l'edu*
lit. *linaĩ* „lin"; (slovène *lân, lanû*)
lit. *maĩšas* (4) „gros sac", lette *màiss*; s.-cr. *mȉjeh,* russe *mech, -a, -'i* „soufflet" Kip. 45
lit. *mãras* (4) „peste"; s.-cr. *môr,* russe *mor, -a*
lit. *miẽgas* (4) „sommeil", lette *mìegs*; s.-cr. *mîg, mîga,* russe *mig, -a* „clin d'oeil"
lit. *pel̃nas* (4) „gain"; s.-cr. *plȉjen,* slovène *plę̂n* (mais russe *pol'on*) „butin"
lit. *rãgas* (4) „corne"; s.-cr. *rôg, ròga,* russe *rog, -a, -'a* Kip. 42
lit. *rãvas* (4) „fosse"; s.-cr. *rôv* (gén. *ròva* et *róva*)
lette *rùobs* „coche, entaille"; s.-cr. *rûb, rûba,* slovène *rộb* „ourlet"
lit. *sakaĩ* „résine"; s.-cr. *sôk, sòka,* russe *sok, -a, v sok'u* „jus" Kip. 105
lette *sìrps* „faucille"; s.-cr. *sȑp, sȑpa* (mais russe *serp, -'a*)
lit. *sniẽgas* (4) „neige", lette *snìegs*; s.-cr. *snȉjeg,* russe *sneg, -a, -'a* Kip. 42
lit. *stãbaras* (3) „branche sèche"; s.-cr. *stȍbôr* „cour" (< „colonne")
lit. *stãgaras* (3) „perche"; bulg. *st'ežer* „poteau", s.-cr. *stȅžêr* „tronc" (cf. *vãkaras* : *večerъ*)
lit. *stùburas* (3) „pilier"; (slovène *stəbèr, stəbrà,* s.-cr. *stàbar, stàbra* „tronc d'arbre")
lit. *šãmas* (4) „silure"; s.-cr. *sȍm,* gén. *sòma* et *sȍma,* russe *som, som'a* et *s'oma* Kip. 101-102
lit. *šẽšuras* (3) „beau-père"; s.-cr. *svȅkar, svȅkra,* russe *sv'ëkor, sv'ëkra*
lit. *taũras* (4) „ure, buffle"; slovène *tûr,* russe *tur, -a*
lit. *tẽtervas* (3) „coq de bruyère"; russe *t'eterev, -a, -'a*
lit. *vãkaras* (3) „soir"; s.-cr. *vȅče, vȅčera,* russe *v'ečer, -a, -'a*
lit. *var̃gas* (4) „misère", mais lette *vãrgs*; s.-cr. *vrâg, vrâga,* russe *v'orog, -a* „ennemi"
lit. *var̃nas* (4) „corbeau"; s.-cr. *vrân, vrâna,* russe *v'oron, -a*
lit. *vil̃kas* (4) „loup", lette *vìlks*; s.-cr. *vûk, vûka,* russe *volk, -a, -i, -'ov*
lette *zùobs* „dent"; s.-cr. *zûb, zûba,* russe *zub, -a, -y, -'ov*

lit. *ãsilas* (3) „âne"; l'oxytonèse de slave **osьlъ* est due au fait qu'il s'agit d'un mot emprunté, v. § 3
lit. *ašutaĩ* „gros poils de cheval", russe *osˡot, -a* „chardon"
lit. *aũlas* (4) „tige de la botte", grec αὐλός „flûte; tuyau"
lit. *ãvinas* (3) „bélier", v. slave *ovьnъ*
lit. *dãgas* (4) „chaleur", got. *dags* „jour"
lit. *diẽvas* (4) „dieu", lette *dìevs*, v. ind. *devá-*, lat. *deus*, *dīvus*, v. irl. *día*, v. norois *tívar* „les dieux"
lit. *gãnas* (4) „pâtre", v. ind. *ghaná-* „qui frappe"
lit. *gãras* (4) „vapeur; zèle", irl. *gor* „chaleur"
lit. *javaĩ* „blé", v. ind. *yáva-*, avest. *yava-* „orge, blé"
lit. *kam̃pas* (4) „coin, région", lat. *campus* „champ"
lit. *kãpas* (4) „tombe, tertre", slave *-kopъ* dans s.-cr. *pròkop*, tchèque *přikop*, russe *perekˡop* „fosse"
lit. *kãrias* (4) „armée", got. *harjis* „armée", m. irl. *cuire* „troupe"
lit. *kãtilas* (3) „chaudron", cf. slave *kotьlъ* et la remarque sous *ãsilas*
lit. *kiẽmas* (4) „village, ferme", lette *cìems*, v. angl. *hám* „village, maison"
lit. *laĩkas* (4) „temps", grec λοιπός „qui reste; futur"
lit. *laũkas* (4) „champ" (mais lette *laũks*), v. ind. *loká-* „espace, terrain, monde", lat. *lucus* „bocage", v.-h.-a. *lôh*
lit. *nãgas* (4) „ongle", v. ind. *nakhá-* (l'aspirée sourde est secondaire)
lit. *nãmas*, *namaĩ* (4) „maison", grec. νόμος „pâturage; logement", ou v. ind. *dáma-*, grec δόμος „maison"
lit. *nãras* (4) „canard sauvage", pol. *nor* „espèce de canard sauvage"
lit. *saĩkas* (4) „une mesure", lette *sìeks*; v. norois *sár* (< **saihaz*) „baquet"
lit. *sãpnas* (4) „sommeil", v. ind. *svápna-*, avest. *xᵛafna-*, lat. *somnus*, v. irl. *súan*
lit. *spenỹs* „mamelon", irl. *sine* (< **spenio-*)
lit. *stãbas* (4) „poteau", v. norois *stafr*, all. *Stab*
lit. *šãpalas* (3) „double", v. ind. *śaphara-* „cyprinus sophore"
lit. oriental *švìtras* (4) „papier à l'émeri", v. ind. *śvitrá-* „blanc"
lit. *tãkas* (4) „sentier", av. *taka-* „course", v. slave *tokъ* „ῥύσις"
lit. *tùmulas* (3) „pièce", lat. *tumulus* „tertre" (v. norrois *þumall* „pouce")
lit. *vãbalas* (3) „scarabée", v.-h.-a. *wibil* „espèce de scarabée, calandre" (cf. le rapport *vãkaras* : *večerъ*)
lit. *vaĩkas* (4) „garçon", cf. slave (*čelo*)*věkъ*
lit. *vãras* (4) „perche", v. russe *vorъ* „clôture"
lit. *vìras* (4) „grain de ladrerie", lat. *varus* „bouton, bourgeon"

slave **bergъ* (v.-h.-a. *berg* „montagne"): s.-cr. *brȉjeg*, loc. *na brijègu*, russe *bˡereg, -a, -ˡa* „rive"
slave **bogъ* (v. ind. *bhága-* „part, sort", v. perse *baga-* „dieu"): s.-cr. *bôg*, *bȍga*, russe *bog, -a, -i, -ˡov* „dieu"

slave **borъ* (v. norois *bǫrr* „arbre", v. angl. *bearu* „bois, bocage"): s.-cr. *bôr*, *bȍra* „pin", russe *bor*, *b'ora* Kip. 88

slave **čerpъ* (v.-h.-a. *weref* „lebes"): s.-cr. *crȉjep*, russe *č'erep*, *-a*, *-'a* „tesson, crâne"

slave **dělъ* (v.-h.-a. *teil* „part"): s.-cr. *dȉo*, *dȉjela*

slave **dolъ* (v. norois *dalr* „vallée"): s.-cr. *dô*, *dȍla*, russe *dol*, *-a* Kip. 40

slave **duxъ* „esprit" (lit. *dausas* „air"): s.-cr. *dȗh*, *dȕha*, russe *duch*, *-a*, *-i*, *-'ov* Kip. 89

slave **dьlgъ* (got. *dulgs* „dette"): s.-cr. *dȗg*, *dûga*, russe *dolg*, *-a*, *-'i* Kip. 40-41

slave **glumъ* (v. norois *glaumr*, v. angl. *gléam* „liesse"): russe *glum*, *-a* „plaisanterie, raillerie"

slave **gojь* (avest. *gaya-* „vie", v. ind. *gáya-* „maison, ménage"): s.-cr. *gôj*, *gȍja* „paix" (mais slovène *gòj*, *gója* „soins")

slave **goldъ* (v. ind. *gardha-* „envie"): s.-cr. *glâd*, *glâda*, russe *g'olod*, *-a* „faim"

slave **gromъ* (grec χρόμος „bruit", persan *γaram* „courroux"): s.-cr. *grôm*, *grȍma*, russe *grom*, *-a*, *-y*, *-'ov* „tonnerre" Kip. 37

slave **gъrnъ* (lat. *furnus* „four", v. ind. *ghr̥ṇá-* „chaleur"): russe *gorn*, *-a*, *v gorn'u* „four" Kip. 88

slave **kolsъ* (alb. *kal* < **kalso-* „épi"): s.-cr. *klâs*, russe *k'olos*, *-a*

slave **lěpъ* (v. ind. *lepa-* „action de badigeonner; onguent"): slovène *lẹ̑p*, tchèque *lep* „colle"

slave **mozgъ* (avest. *mazga-* „moelle, cerveau", v. norois *merg* „moelle"): čak. *mozg*, *mòzga*, slovène *mọ̑zg*, russe *mozg*, *-a*, *-'i*

slave **pьrxъ* (v. norois *fors* „cascade"): slovène *pȓh* „poussière, cendre"

slave **rojь* (v. ind. *raya-* „courant, course"): russe *roj*, *-a*, *-'i* „essaim" Kip. 101

slave **sluxъ* (avest. *sraoša-* „obéissance"): slovène *slûh*, russe *sluch*, *-a* „ouïe"

slave **smordъ* (lit. *smardas*, lette oriental *smòrds* „odeur"): s.-cr. *smrâd*, russe *sm'orod*, *-a* „puanteur"

slave **sormъ* (avest. *fšarma-* „honte", v. angl. *hearm* „peine, douleur"): s.-cr. *srâm*, *srâma*, ukr. *s'orom* „honte"

slave **stonъ* (grec στόνος „mugissement, gémissement"): russe *ston*, *-a* „gémissement" Kip. 16

slave **strugъ* (frison oriental *strôk* „bande, raie"): slovène *strûg* „instrument à racler", russe *strug*, *-a* Kip. 91

slave **světъ* (v. ind. *śvetá-* „clair, blanc"): s.-cr. *svȉjet*, russe *svet*, *-a* „lumière, monde"

slave **tьrnъ* (got. *þaúrnus* „épine", v. ind. *tr̥̄ṇa-* n. „herbe"): s.-cr. *tȓn*, *tȓna*, russe *tërn* „prunellier"

slave **veprjь* (lette *vepris*): s.-cr. *vȅpar*, *vȅpra*, plur. *vȅprovi* et *vèprovi*, russe *veprь*, *v'eprja* Kip. 16

slave **volsъ* (avest. *varsa-* „cheveu“, peut-être v. ind. *válśa-* „pousse, scion“): s.-cr. *vlâs, vlâsa*, russe *vˈolos, -a, -y* et -ˈ*a*
slave **vozъ* (grec ὄχος „char“): s.-cr. *vôz, vȍza*, russe *voz, -a*, -ˈ*y* ou -ˈ*a* Kip. 39
slave **zidъ* (v. prussien *seydis* „muraille“): s.-cr. *zîd, zîda*
slave **zvonъ* (alb. *zë* „voix“ < **ĝ/h/u̯ono-*): slovène *zvǫ̂n* „cloche“, russe *zvon, -a* „son (des cloches)“ Kip. 16
slave **želdъ* (persan *žāla* „grêle, gelée“ < **žarda-*): slovène *žlę̂d* „verglas“
slave **xodъ* (grec ὁδός „chemin“): s.-cr. *hôd, hȍda*, russe *chod, -a*, -ˈ*y* ou -ˈ*a* „action de marcher“ Kip. 42-43

Substantifs en -o- (masculins) à ancien vocalisme long

lit. *dúmai* „fumée“, lette *dũmi*; s.-cr. *dȉm, dȉma*, tchèque *dým, dýmu*, russe *dym, -a, -y, -ov* Kip. 16
lit. *ýnis* m. „frimas“; v. tchèque *jínie* n., russe ˈ*inej, -a*
lette *kãšl'i* m. plur. „coqueluche“; s.-cr. *kȁšalj*, russe *kˈašelь, kˈašlju*
(lit. *lýnas* (1) „tanche“, lette *līnis*; tchèque *líň* (mais russe *lin, linjˈa*)
(lette *miêrs* „paix“, lit. *mieras* (XVI s.); čak. *mīr, mȉra*, tchèque *mír*, russe *mir, -a*, mais s.-cr. *mîr, míra*)
lit. *riešas* (3) „noix“, lette *riẽksts*; s.-cr. *òrah*, russe *orˈech, -a*
lit. *žárdas* (1) „claie“, lette *zãrds*; russe *zorˈod* „enclos; meule (de foin)“

lit. *béržas* (1 et 3) „bouleau“, lette *ber̃zs*, cf. v. ind. *bhūrja-* „espèce de bouleau“; s.-cr. *brȅza*, russe *berˈëza*
(lit. *kùrmis* „taupe“, lette *kur̃mis*, v. ind. *kūrmá-* „tortue“)
(lit. *mùlkis* „niais“ (mais lette *mul̂kis*), v. ind. *mūrkhá-*, dorien βλᾱ́ξ, -κός „stupide“)
lette *sal̃ms* „brin de paille“, cf. slave **solma* dans s.-cr. *slȁma*, r. *solˈoma*; lat. *culmus*, v.-h.-a. *halm*
lit. *výras* (1) „homme“, lette *vīrs*; v. ind. *vīrá-*, avest. *vīra-*
lette *znuõts* „beau-fils, beau-frère“, grec γνωτός „parent, frère“
slave **pyrъ* (grec πῡρός „blé, froment“): s.-cr. *pȉr* „épeautre“, tchèque *pýr* „chiendent“; (mais žemaite *pūraĩ /pũras/* „froment“ semble un emprunt)

Substantifs en -ā- à ancien vocalisme bref

lit. *barzdà* (4) „barbe“, lette *bàrda*; s.-cr. *bráda, brâdu*, russe *borodˈa, bˈorodu*
lit. *grindà* (4) „planche“, lette *grìda*; s.-cr. *gréda, grêdu* „poutre“, russe *grjadˈa, grjˈadu* „planche (de jardin)“

lit. *kasà* (4) „tresse"; s.-cr. *kòsa, kȍsu*, russe *kosˈa, kˈosu*
lit. *kr(i)ušà* (4) „grêle"; russe *krochˈa, krˈochu* „miette"
lit. *lazdà* (4) „coudre; canne"; s.-cr. *lòza, lȍzu* „pousse, branche", ukr. *lozˈa, lˈozu* „saule"
lit. *miglà* (4) „brouillard"; (s.-cr. *màgla, mȁglu*)
lit. *nagà* (4) „sabot"; s.-cr. *nòga, nȍgu*, russe *nogˈa, nˈogu* „pied, jambe"
lit. *narà* (4), uniquement *naromìs* „en plongeant"; russe *norˈa, nˈoru* et *norˈu* „tanière"
lit. *rasˈa* (4) „rosée"; s.-cr. *ròsa, rȍsu*, russe *rosˈa, rˈosu*
lit. *šakà* (4) „branche"; russe *sochˈa, sˈochu* et *sochˈu*, „charrue à croc"
lit. *šalnà* (4) „frimas"; s.-cr. *slána, slânu* (mais lette *saȋna*, tchèque *slána*)
lit. *talkà* (4) „communauté de travail", lette *tàlka*; ukr. *tolokˈa, tˈoloku* „friche (= lieu de travail commun)", mais russe *tolˈoka*
lit. *vapsà* (4) „guêpe"; ukr. *osˈa, ˈosu*
lit. *žiemà* (4) „hiver", lette *zìema*; s.-cr. *zíma, zîmu*, russe *zimˈa, zˈimu*

lit. *algà* (4) „paye, solde", grec ἀλφή „gain"
lit. *apačià* (3) „partie inférieure", v. ind. *ápatya-* n. „postérité"
lit. *ąsà* (4) „anse", lette *uosa*, lat. *ansa*
lit. *deivẽ* (4) „déesse, spectre", lette *dieve*, véd. *devī́-*
lit. *gijà* (4) „jet de trame", véd. *jiyā́-* „corde (d'un arc)", avest. *ǰyā-*
lette *gùlta* „lit", norv. *kold* f. „portée"
lit. *ligà* (4) „maladie, peste", alb. *ligɛ* „mal, malignité"
lit. *maldà* (4) „prière", pol. *modła* (idem), tchèque *modla* „idole, temple"
lit. *mùsos* (4) „moisissure", russe *mcha* „nielle du blé, rouille"
lit. *patì* (4) „épouse", ancien *patni* refait sur *patìs*, cf. (XVI s.) *viešpatni*, v. ind. *pátnī-*, grec πότνια „maîtresse de la maison"
lit. *piestà* (4) „mortier en bois, pilon", slovène *pę́sta* „moyeu", v. tchèque *piesta* „pilon"
lit. oriental *salà* (4) „village", lombard *sala* „ferme, maison"
lette *sèrga* „maladie", irl. *serg*
lit. *skalà* (4) „éclat de bois (allumé)", v. angl. *scalu* „écale"
lit. *spaudà* (4) „presse", grec σπουδή „hâte, zèle"
lit. *sravà* (4) „action de couler, saigner", grec ῥοή
lit. *srùtos* (4) „purin", adjectif substantivé, grec ῥυτός, v. ind. *srutá-* „coulant, écoulé"
lit. *sulà* (4) „sève", v. ind. *súrā-* „boisson enivrante", avest. *hurā-* „boisson fermentée"
lit. *talpà* (4) „place suffisante", v. ind. *tálpā-* „couche"
lit. *tautà* (4) „peuple", osque *touto* „civitas, populus", v. irl. *túath*, got. *þiuda*

slave **cě̄na* (grec ποινή „amende", avest. *kaēnā-* „punition, vengeance"): ekavien *céna, cênu*, russe *cenˈa, cˈenu* „prix", mais lit. *káina*
slave **čerda* (v.-h.-a. *hërta* „troupeau"): čak. *črēdȁ, črêdu*, ukr. *čeredˈa, čˈeredu*
slave **ovьca* (v. ind. *avikā́-* „brebis"): russe *ovcˈa, ˈovcu* et *ovcˈu*
slave **věxa* (norv. *veis* f. „tige"): russe *vechˈa, vˈechu* „rameau indiquant le chemin"
slave **vьrba* (lette *vir̃ba* „perche en fer ou en bois"): s.-cr. *vŕba, vŕbu* et *vȓbu*, plur. *vȓbe*
slave **vьrsta* (v. ind. *vr̥ttá-*, lat. *versus*, lit. *vir̃stas*): s.-cr. *vŕsta* „rang; espèce", russe *verstˈa, vˈërstu* et *verstˈu* „verste"
slave **zola* (lit. *žãlas* „brun foncé, roux"): russe *zolˈa, zˈolu* (aujourd'hui *zolˈu*) „cendre"
slave **zorja* (v. prussien *sari* f. „ardeur"): s.-cr. *zòra, zȍru*, russe *zarjˈa, zˈorju* et *zarjˈu*

Substantifs en -ā- à ancien vocalisme long

lette *aũka* „bourrasque"; s.-cr. *ȕka* „cri"
lit. *bóba* „vieille femme", lette *bãba*; s.-cr. *bȁba*, tchèque *bába* „grand'mère", russe *bˈaba*
lette *bẽrza* „bouleau"; s.-cr. *brȅza*, russe *berˈëza*
lette *dañga* „coin"; s.-cr. *dȕga* „douve", slovène *dǫ́ga*
lit. žemaite *dránga* „grosse perche", lit. oriental *drángos*, gén. *drángų* „châssis de voiture (sans roues)"; s.-cr. *drȕga* „fuseau"
lette *iẽva* „bourdaine"; s.-cr. *ȉva*, v. tchèque *jíva*, russe *ˈiva* „if", mais lit. *ievà* (4)
lit. *gýsla* „veine, tendon" (mais lette *dzî/k/sla*); s.-cr. *žȉla*, tchèque *žíla*, russe *žˈila*
lit. *gléivos* „mucosité"; s.-cr. *gljȉva* „champignon", tchèque *hlíva*, ukr. *hlˈywa*
lette *gnĩda* „lente", lit. *glìnda*; s.-cr. *gnjȉda*, russe *gnˈida*
lette *grĩva* „embouchure"; s.-cr. *grȉva*, russe *grˈiva* „crinière"
lette *gũža* „cuisse"; v. tchèque *hýže*
lit. *kárka* „jambe de cochon"; slovène *kráka* (à côté de *kráča*)
lit. *kárvė* (< **kárva*) „vache"; s.-cr. *krȁva*, tchèque *kráva*, russe *korˈova*
lit. *kriáušė* „poire", lette *graušе*; bulg. *krˈuša*, russe *grˈuša*
lit. *kùrpė* „soulier", lette *kur̃pe*; s.-cr. *kȑplje* (pluriel)
lit. *kúopa* „foule", lette *kuõpa*; s.-cr. *kȕpa*, russe *kˈupa* „tas"
lit. dial. *kúla* „excroissance, noeud"; s.-cr. *kȉla*, tchèque *kýla*, ukr. *kˈyla* „hernie"
lit. *lóva* „bois de lit" (mais lette *lâva*); russe *lˈava*

lit. *líepa* „tilleul“, lette *liẽpa*; s.-cr. *lìpa*, tchèque *lípa*, russe *lˈipa*
lit. *lópa* „patte“, lette *lãpa*; russe *lˈapa*
(lette *mer̃ga* „rampe (d'un pont)“; russe *merˈëga* „tissue, entrelacement“)
lette *pelvas* „bourrier“; s.-cr. *pljȅva*, tchèque *pléva*, ukr. *polˈova*
lit. *síela* „conscientia, sollicitudo, cordolium“; s.-cr. *sìla*, tchèque *síla*, russe *sˈila*
lette *sliẽnas* „salive“; s.-cr. *slìne* „morve“, russe *slˈina* „salive“
lit. *spáinė* (< **spíena* cf. v. prussien *spoayno* „écume“); s.-cr. *pjȅna*, russe *pjˈena*
lit. *súodžios* (et *súodžiai*) „suie“; bulg. *sˈažda*, tchèque *sáze*, russe *sˈaža*
lit. *šárka* „pie“; s.-cr. *sràka*, russe *sorˈoka*
lit. *údra* „loutre“; s.-cr. *vìdra*, russe *vˈydra*
lit. *úoga* „baie“, mais lette *uôga*; slave **(j)aga* avec intonation rude, cf. **jăgoda*
lit. *várna* „corneille“, lette *vãrna*; s.-cr. *vràna*, tchèque *vrána*, russe *vorˈona*
lit. *vìlna* „brin de laine“, lette *vil̃na*; s.-cr. *vùna*, russe *vˈolna* „laine“
lit. *žiáunos* „mâchoires“, lette *žaũnas*; bulg. *žˈuna* „lèvre“

lit. *dúona* „pain“, lette *duõna*; v. ind. *dhānā́ḥ* „grain“, m. persan *dān*
lette *jẽga* „intelligence“ (mais lit. oriental *jėgà*), grec ἥβη
lit. *núoma* „intérêt (de prêt)“, lette *nuõma*; grec *νωμή dans νωμᾶν „distribuer“
lit. *stìrta* „meule de foin“, lette *stirta*; grec στρωτός

slave **brat(r)ьja* (grec φρᾱτρίᾱ): s.-cr. *bràća*, russe *brˈatьja*
slave **čila* (got. *ƕeila*, v.-h.-a. *hwîla* „moment“): v. tchèque *čila*
slave **mama* (v.-h.-a. *muoma* „matertera“): bulg. et russe *mˈama* (mais lit. oriental *momà*, *mõmą*)
slave **rěpa* (v.-h.-a. *râba* „rave“): s.-cr. *rèpa*, russe *rˈepa*
slave **svara* (v. saxon *ant-swôr* f. „réponse“): bulg. *svˈara*, ukr. *svˈara* et *svarˈa* „querelle“
slave **tysętja* (got. *þusundi* „mille“): russe *tˈysjača*
slave **věra* (v.-h.-a. *wâra* „foi“, v. angl. *wǣr* f. „foi, promesse, alliance“): s.-cr. *vjȅra*, tchèque *víra*, russe *vˈera* „foi“
slave **vitva* (v. prussien *ape-witwo* „salix rosmarinifolia“): russe *vˈitvina* „verge“ supposant un **vˈitva* baryton

Substantifs en -i- à ancien vocalisme bref

lit. *akìs* (4) „oeil“ f.; duel en slave: slovène *očî*, russe *ˈoči* (ancien neutre)
lit. *akštìs* (4) „broche“ f.; slovène *ǫ̑st*, *òstî* „arête (de poisson)“, russe *ostь*, *-i*, *-ˈej* „barbe, arête“

lit. *angìs* (4) „serpent (vénimeux)" f., cf. lat. *anguis*; élargissement slave en -(i̯)o-: čak. *vúž*, *vūžä*, russe *už*, -ˡa
lit. *ašìs* (4) „essieu" f.; slovène *ǫ̂s*, *osî*, russe *osь*, *-i*, -ˡej
lit. *ausìs* (4) „oreille" f., lette *àuss*; duel en slave: slovène *ušî*, tchèque *uši* (brève), russe ˡ*uši*
lit. *barnìs* (4) „querelle" f.; slovène *brân*, *branî* „défense", tchèque *braň* (brève) „arme, armure", russe *b*ˡ*oronь* „interdiction"
lit. *grindìs* (4) „planche" f.; slovène *grę̑d*, *gredî* „perche"
lette *gùrste*; s.-cr. *gȓst*, plur. *gȓsti*, russe *gorstь*, *-i*, -ˡej
lit. *kirmìs* (4) „ver" f.; slovène *čȓm* „panaris"; avec *v* s.-cr. *cȓv*, *cȓva*, ancien gén. plur. *cŕvî*, russe *červь*, *červj*ˡ*a*, plur. *č*ˡ*ervi*, -ˡej
lette *ľàudis* „gens" m.; s.-cr. *ljûdi*, russe *lj*ˡ*udi*,-ˡej (mais lit. *liáudis* „peuple" avec intonation rude)
lit. *nẽršti* (infinitif) „frayer (en parlant des poissons)"; s.-cr. *mrȉjest* „oeufs de poissons", slovène *mrę̑st* „saison de frai", ukr. *n*ˡ*erest* „frai"
lit. *ugnìs* (4) „feu" f.; russe *og*ˡ*onь*, *ognj*ˡ*a* s'explique comme *už*, *už*ˡ*a*
lette *vàlsts* „état" f.; s.-cr. *vlâst*, *vlâsti* „pouvoir", tchèque *vlast* (brève) „état", ukr. *v*ˡ*olostь* „territoire"

lit. *avìs* (4) „brebis" f., v. ind. *ávi-*, grec ὄ(ϝ)ις, lat. *ovis*, v. irl. *ói*, v. angl. *éow*, etc.
lit. *bulìs* (4) „fesse" f., v. ind. *buli-* „pudendum muliebre; anus"
lit. *dalìs* (4) „part, sort" f., v. ind. *dalí-* „motte de terre", v. russe *dolь*
lit. *mintìs* (4) „pensée, idée" f., v. ind. *matí-*, lat. *mens* (< **mentis*), got. *gamunds*, slave (*pa-*)*mętь*
lit. *mirtìs* (4) „mort" f., ind. *mr̥tí-*, lat. *mors* (< **mortis*)
lit. *pàts* (4) „époux", v. ind. *páti-*, avest. *paiti-* „maître, chef, époux", grec πόσις, lat. *potis* „puissant"
lit. *pilìs* (4) „château fort" f., cf. avec un autre vocalisme grec πόλις
lit. *pirtìs* (4), lette *pìrts* „bain", v. russe *pьrtь*, russe septentrional *pertь*
lit. *šlaunìs* (4) „cuisse", v. ind. *śróṇi-* „cuisse, fesse", avestique *sraoni-* „fesse", lat. *clūnis*, gallois *clûn* „cuisse"
lit. *šlitìs* (4) „quintau", grec κλίσις „pente"

slave **čьstь* f. (v. ind. *citti-* „intelligence", avest. *čisti-*, lette *šķist* „être d'avis"): s.-cr. *čâst*, russe *čestь*, *-i*, -ˡej „honneur"
slave **gostь* m. (lat. *hostis* „étranger, ennemi", got. *gasts* „hôte"): s.-cr. *gôst*, *gȍsta*, gén. plur. *gòstî*, russe *gostь*, *-ja*, -ˡej „hôte"
slave **morvь* m. (avest. *maoiri-* „fourmi", irl. *moirb*): s.-cr. *mrâv*, *mrâva*, gén. plur. *mrávî*
slave **mo(k)tjь* f. (got. *mahts* „pouvoir"): s.-cr. *môć*, russe *močь*, *-i*

slave **olsь* m. (v. norois *elgr* < **algi-* „élan", lat. *alcēs* < germ. **alhi-*): russe *losь, -ja, -ˈej*
slave **pe(k)tjь* f. (v. ind. *paktí-* „met cuit", grec πέψις „action de cuire"): s.-cr. *pêć, pȅći*, russe *pečь, -i, -ˈej* „four, poêle"
slave **pęstь* f. (v.-h.-a. *fûst* < **funhsti-* „poing"): s.-cr. *pêst* et *pȅst*, slovène *pę̂st, pestî*, russe *pjastь, -i*
slave **sьrstь* f. (v.-h.-a. *hursti* „cristas"): slovène *sȓst, srstî*, russe *šerstь, -i, -ˈej* „laine"
slave **vě̌stь* (v. prussien *waist* „savoir"): russe *vestь, -i, -ˈej*
slave **vьrstь* (v. ind. *vr̥tti-* „mode, procédé, attitude", lit. *vir̃sti* „tomber"): slovène *vȓst, vrstî* „série; sorte"

Substantifs en -i- à ancien vocalisme long

lit. *lúšis* „lynx" f. (lette *lũsis*); s.-cr. *rȉs, rȉsa*, russe *rysь, -i*
lit. *nýtis* f., lette *nĩts* „une partie du métier (à tisser)"; s.-cr. *nȉt, nȉti* „fil", slovène *nìt*, r. *nitь, -i, -ej*
žemaite *pìršys* „anterior pars pectoris equini"; s.-cr. *pȓsi*, slovène *pŕsi*, russe *pˈersi, -ej*
lit. *dė̃tis* „charge" f., v.-h.-a. *tât* „fait", got. *missadeds* „méfait", avest. *niδāiti-* „action de déposer"
lette *jũtis* plur. f. „articulation, jointure", v. ind. *yūtí-* „liaison, réunion"
lit. *sótis* „rassasiement", irl. *sáith* „satietas" (< **sāti-*)
lit. *úosis* „frêne" f. (mais lette *uôsis*, gén. *uôša*), grec ἀχερ-ωΐς „peuplier blanc"
slave **tatь* (irl. *táid* „voleur" < **tāti-*): s.-cr. *tât, tȁta*, russe *tatь, -ja* (v. russe gén. *tati*), mais cf. Kip. 91 et 105

Substantifs en -u-

lit. *alùs* (4) „bière"; slovène *ǫ̂l, olû* (gén. plus récent *ǫ̂la*)
lit. *medùs* (4) „miel"; s.-cr. *mȇd, mȅda*, russe *mëd, -u, -ˈy*
lit. *viršùs* (4) „partie supérieure", lette *vìrsus*; s.-cr. *vȓh*, russe *verch, -a, -ˈi*, mais cf. Kip. 93
lit. *bebrùs* (4) „castor", *bẽbrus* (2) d'après *bãbras* (2) emprunté au slave, v. ind. *babhrú-* „brun (foncé); espèce d'ichneumon"
lit. *vidùs* (4) „intérieur", v. norois *viþr* „arbre, bois", irl. *fid*
slave **domъ* (lat. *domus, -ūs*, v. ind. *damū-na-* „appartenant à la maison"): v. slave *domъ, -u*, russe *dom, -a*, plur. *-y* et *-ˈa, -ˈov* Kip. 41
slave **sǫkъ* (v. ind. *śankú-* „cheville de bois, piquet"): slovène *sǫ̂k* „noeud (dans le bois)", tchèque *suk* (brève), russe *suk*, gén. *-ˈa*, mais cf. Kip. 75 et 105
slave **ilъ* (lette *ĩls* „obscur"): tchèque *jíl* „limon", russe *il, -a*, bulg. *ˈilovica* supposant l'intonation rude

Substantifs consonantiques (masc.-fém.) à ancien vocalisme bref

lit. *duktẽ* (3) „fille"; s.-cr. *kćî, kćëre,* russe *dočь, d'očeri, dočer'ej*
lit. *dieverìs* (3) „beau-frère", les formes consonantiques gén. *dieveȓs,* dat. *díeveri,* nom. plur. *díevers* (avec métatonie) sont attestées; lette *diẽveris*; s.-cr. *djȅver, djȅvera,* mais slovène *dę̑vȩ̑r, dęvȩ̑rja* témoigne d'une ancienne intonation douce
lit. *sesuõ* (3) „soeur", v. ind. *svásr̥-,* grec ἔορ-ες
lit. *akmuõ* (3) „pierre", v. ind. *áśman-,* grec ἄκμων
lit. *piemuõ* (3) „pâtre" (métatonie *píemenį* comme *díeverį*), grec ποιμήν
(lit. dialectal *straumuo* „stream, torrent" (Lalis); pol. *strumień*)
slave **strъženь* (suéd. *streke* „passe de fleuve"): slovène *strž̑ȩ̑n,* russe *str'eženь* et *st'erženь,* gén. *st'eržnja*

Substantifs consonantiques (masc.-fém.) à ancien vocalisme long

lit. **brótė* garanti par v. prussien *brāti* et l'intonation de la forme hypocoristique lit. *brólis,* lette *brãlis*; v.-ind. *bhrā́tr̥-,* grec φράτηρ, got. *broþar*
lit. *jentė,* gén. *jenters* et *jentės* „belle-soeur", lette *iẽtaȓa* garantit **jéntė*; ind. *yātr̥-,* grec ἐνάτηρ, lat. *ianitrices*
lit. *mótė* „épouse", lette *mãte* „mère"; s.-cr. *mäti, mätere,* tchèque *máti* (*mateře*), russe *matь, m'ateri* „mère"
lit. *širšuo* „guêpe", lette *sìrsenis* et *siȓsins* „frelon"; s.-cr. *sȑšljên,* russe *š'eršenь, š'eršnja* „frelon"

Anciens noms-racines passés aux thèmes vocaliques (en -i-)

lit. *naktìs* (4) „nuit" f., gén. plur. *naktų̃*; s.-cr. *nôć, nȍći,* russe *noč, -i, -'ej*
lit. *žąsìs* (4) „oie" f., lette *zùoss*; slovène *gộs, gosî,* russe *gusь, -ja, -'ej*
lit. *ántis* „canard, cane" f., lat. *anas, anatis,* germ. *anud-* dans v. norr. *ǫndr* f. (thème consonantique au sing.)
lit. *dantìs* (4) „dent", gén. plur. *dantų̃,* nom. plur. *dą̃ntes* chez Daukša, m. (et f.); v. ind. *dán,* acc. *dántam,* grec ὀδών, ὀδόντος, lat. *dens*
lit. *dešimtìs* (3) „dix" f., ancien gén. plur. *dešimtų̃*; v. ind. *daśati-* „décade", v. norr. *tiund*; slave *d'esętь,* gén. plur. *desęt'ъ.*
lit. *júšė* „soupe aux poissons", v. ind. *yūṣ-* n. „bouillon", lat. *ius*
lit. *nósis* „nez" f., lette *nãsis* f. plur.; v. ind. instr. sing. *nasā́* et gén. duel *nasóḥ,* avest. *nāh-*
lit. *žuvìs* (4) „poisson" f., formes dialectales plur. *žùves,* gén. *žuvų̃*; grec ἰχθῦς
(slave *brъvь* f. (lit. *bruvis* chez Szyrwid et en lituanien oriental): russe *brovь, -i, -'ej* „sourcil")

slave *solь* f. (grec ἅλς, ἁλός, lat. *sāl, sălis* „sel"): s.-cr. *sô, sȍli*, russe *solь, -i, -ˈej*
(slave **vьsь* f. (v. ind. *viś-* „commune, village, etc.", avest. *vis-*): slovène *vas, vasî*)

Substantifs en -o- neutres à ancien vocalisme bref

v. prussien *austo* „bouche" (peut-être plur. neutre); v. ind. *óṣṭha-* m. „lèvre", avest. *aoštā* duel „les deux lèvres"; s.-cr. *ústa*, tchèque *ústa*, russe *ustˈa*
lit. *dùgnas* (4) „fond"; v. irl. *domun* „monde" m.; v. slave *dъno*, s.-cr. *dnȍ*, russe *dno*
lit. *dervà* (4) „bois résineux", ancien collectif (pluriel neutre), cf. s.-cr. *drȉjevo*, russe *dˈerevo*
v. prussien *assaran* „lac", lit. *ẽžeras* (3); s.-cr. *jȅzero*, plur. *jezèra*, russe *ˈozero*, plur. *ozerˈa* (et *ozˈëra*)
lit. *giñklas* (2) „arme"; v. slave *žęlo* „κέντρον", russe *žˈalo* „dard, aiguillon"
lit. *ìkrai* „oeufs de poisson"; kachoube *kro* (neutre), mais s.-cr. *ȉkra*, russe *ikrˈa*
v. prussien *lindan* (acc.) „vallée"; v. tchèque *lado* (brève) „terre inculte", blanc russe *ljˈado* „terre défrichée"
lette *mìesa* „chair"; s.-cr. *mêso*, plur. *mésa*, tchèque *maso*, russe *mjˈaso*, plur. *mjasˈa*
lit. *plaũčiai* „poumons", lette *plàuši*; slovène *pljúča*, v. tchèque *pliúcě* (slave **pljutjˈa*)
v. prussien *scaytan* n. (manuscrit *staytan*), lit. *skiẽtas* (2) „ros", lette *šķiets*; s.-cr. *štît, štîta*, mais russe *ščit, -ˈa*
lit. *stìklas* (4) „verre"; slovène *stəklò*, tchèque *sklo*, russe *steklˈo*
lit. *šiẽnas* (4) „foin", lette *sìens*; s.-cr. *sȉjeno*, v. tchèque *sěno*, russe *sˈeno*, plur. *senˈa*
lit. *šim̃tas* (2) „cent", lette *sìmts*; s.-cr. *stô*, russe *sto*
lit. *var̃tai* „porte", lette *vàrti*, v. prussien *warto* (sing. f. ou plur. neutre); s.-cr. *vráta*, russe *vorotˈa*

v. prussien *buttan* „maison", lit. *bùtas* (2), cf. grec φυτόν „plante"
v. prussien *krawian* „sang", lit. *kraũjas* (4); v. ind. *kravya-* n. „sang"
v. prussien *median* „bois", lit. *mẽdis* „arbre", lit. oriental *mẽdžias* „bois"; v. ind. *mádhya-* n. „milieu"
lit. *pẽnas* (4) „nourriture", lat. *penum* et *penus*
lit. (žemaite) *sãpnis* „songe, rêve"; v. ind. *svápnya-* n., lat. *somnium*
v. prussien (*larga-*)*saytan*, lit. *siẽtas, saĩtas* (plur. *saĩtai* XVI, XVII s. „prison"); v.-h.-a. *seid* n. „lacs"
lit. *vãžis* „espèce de traîneau", v. ind. *vahya-* n. „véhicule"

slave *jьgo (v. ind. *yugá-* n. „joug", grec ζυγόν, lat. *iugum*, got. *juk* n.), slovène *igộ*, russe *ˈigo*
slave *melvo (v.-h.-a. *mëlo* n. „farine" < *melwa-): s.-cr. *mlêvo* „blé à moudre"

Substantifs en -o- neutres à ancien vocalisme long

lit. *kelẽnas* (1) „genou"; s.-cr. *kòljeno*, russe *kolˈeno*
v. prussien *lunkan*, lit. *lùnkas* (1) „écorce", mais lette *lûks*; s.-cr. *lȉko*, tchèque *lýko*, russe *lˈyko*
v. prussien *panto* (sing. fém. ou plur. neutre) „lien, entrave" (cf. l'intonation rude de lit. *pántis* m. f.); s.-cr. *pȕto* „fers", russe *pˈuto*
lette *puõsms* „section, division"; s.-cr. *pàsmo*, tchèque *pásmo*, russe *pˈasmo* „écheveau"
lit. *sietas* (1 et 3) „crible", lette *siêts*; s.-cr. *sȉto*, tchèque *síto*, russe *sˈito*

v. prussien *meltan* (< *miltan) „farine", lit. *mìltai*, lette *mil̃ti*, gallois *blawt* m. „farine"
slave *gъrlo (grec βάραθρον): s.-cr. *gȑlo*, russe *gˈorlo*
slave *mydlo (cf. v. ind. *mū́tra-* n. „urine", avest. *mūϑra-* n. „excréments"): s.-cr. *mȉlo*, tchèque *mýdlo*, russe *mˈylo*
slave *stado (v. angl. *stód* n. „troupeau"): s.-cr. *stàdo* (et *stâdo*), tchèque *stádo*, russe *stˈado*
slave *zьrno (lat. *grānum* „grain", v. irl. *grán*, got. *kaúrn*): bulg. *zˈərno*, s.-cr. *zȓno*, ukr. *zˈerno* et *zernˈo*, russe *zernˈo*
slave *žito (v. prussien *geits* „pain" m.): s.-cr. *žȉto* „blé, froment", tchèque *žito* „seigle", russe *žˈito* „blé"

Substantifs neutres consonantiques (-n-, -s-)

v. prussien *semen*, lit. *sė́menes*, *sė́menų* (1) „semences"; s.-cr. *sjȅme*, russe *sˈemja*
lit. *šelmuõ* (3), acc. *šélmenį* „faîte"; s.-cr. *šljȅme*, slovène *slę́me*, tchèque *slémě*
lit. *augmuõ* (3), acc. *áugmenį* (métatonie) „taille", v. ind. *ojmán-* m. „force", lat. *augmentum* „(ac)croissance"
lit. *juosmuõ* (3), acc. *júosmenį* „ceinture", grec ζῶμα
lit. *smãgens* (3) „cerveau", plutôt masc., cf. v. ind. *majján-*
lit. *stomuõ* (3), acc. *stómenį* „taille", slave *stamę dans v. slave *ustameniti* „constituer", v. ind. *sthā́man-* „station", lat. *stāmen* „lisse"
slave *ьmę (v. irl. *ainm n-* „nom"): s.-cr. *ȉme*, russe *ˈimja*
slave *vermę (v. ind. *vártman-* „voie"): s.-cr. *vrijème* „temps", petit russe *vˈeremja* „beau temps"

lit. *debesìs* (3) „nuage" f. (gén. plur. *debesų̃*; nom. plur. *debeses* chez Daukša); s.-cr. *nȅbo*, plur. *nebèsa*, russe *n'ebo*, plur. *nebes'a*

slave **slovo* (v. ind. *śrávas-*, grec κλέος, irl. *clú* „gloire"; avest. *sravah-* „mot"): s.-cr. *slȍvo* „lettre", russe *sl'ovo*, plur. *slov'a* et *sloves'a* „mot"

Adjectifs en -o/ā- à ancien vocalisme bref

lit. *bãsas* „nu-pieds"; s.-cr. *bôs*, fém. *bòsa*, russe *bos'oj*, *bos*, *-'a*, *b'oso*

lette *dàrgs* „cher"; s.-cr. *drâg*, f. *drága*, russe *dorog'oj*, *d'orog*, *-'a*, *d'orogo*

lit. *kreĩvas* „courbe"; s.-cr. *krîv*, f. *kríva*, russe *kriv'oj*, *kriv*, *-'a*, *kr'ivo*

lit. *krañtas* (4) „berge (d'une rivière)"; s.-cr. *krût* (adv. *krûto*), russe *krut'oj*, *krut*, *-'a*, *kr'uto* „raide"

lit. *pal̃vas* „jaune pâle"; s.-cr. *plâv*, f. *pláva* „blond; bleu", russe *polov'oj* „jaune pâle"

lit. *raũdas* „roux" (lette dialectal *raũds*); s.-cr. *rûd*, f. *rúda*, russe *rud'oj*

lit. *saũsas* „sec", lette *sàuss*; s.-cr. *sûh*, f. *súha*, russe *such'oj*, *such*, *-'a*, *s'ucho*

lit. *šveñtas* „saint"; s.-cr. *svêt*, f. *svéta*, russe *svjat'oj*, *svjat*, *-'a*, *svj'ato*

lit. dialectal *vẽtušas* „vieux", lette *vecs*; bulg. *v'etъch*, russe *v'etchij*, *vetch*, *-'a*, *v'etcho*

lit. *dẽšinas* (3) „droit", v. ind. *dákṣiṇa-*, avest. *dašina-*

lit. *dvejì*, *trejì*, *keturì* (3), v. ind. *dvayá-* „double", *trayá-* „triple", *catvará-* „quadruple"

lit. *giẽdras* „clair", grec φαιδρός

lit. *laũkas* „ayant une tache blanche (au front)", lette *làuks*; grec λευκός „luisant, blanc"

lit. *leĩlas* „maigre, svelte" (mais lette *liẽls*), grec λειρός· ὁ ἰσχνός καὶ ὠχρός

lit. *mìšras* „mixte", v. ind. *miśrá-* „mixte, mêlé, varié"

lit. *naũjas* „nouveau, neuf", v. ind. *návya-*, ionien νεῖος, gaulois *novio-*, got. *niujis*

lit. *raĩbas* „tacheté", ukr. *ribyj* (< **rěbъ*)

lit. *sãvas*, *tãvas* „propre; ton"; grec ἑός, τεός, lat. *suus*, *tuus* (< **sou̯os*, **tou̯os*)

lit. *sẽnas* „vieux", v. ind. *sána-*, avest. *hana-*, arm. *hin*, grec ἕνος, irl. *sen*

lit. *šleĩvas* „cagneux, bancal", lat. *clīvus* m. „pente, colline"

lit. *tùščias* „vide", v. slave *tъštь*, slovène *tèšč*, f. *tešča̋*, russe *t'oščij*

slave **blědъ* (v. angl. *blát* „pâle" < **blaita-*): s.-cr. *blȉjed*, *blijèda*, ukr. *blid'yj*

slave **cělъ* (got. *hails* „entier", v. norois *heill*): s.-cr. *cȉo*, f. *cijèla*, russe *c'elyj*, *cel*, *-'a*, *c'elo*

slave **lěvъ* (grec. λαι/ϝ/ός „gauche", lat. *laevus*): s.-cr. *lȉjevî*, russe *l'evyj*

slave *ljubъ (got. *liufs* „aimé, agréable“, v.-h.-a. *liob*): slovène *ljûb*, f. *ljúba*, russe *ljˈubyj* „aimé, cher“ et *ljubˈoj* „n'importe quel“

slave **moldъ* (v. prussien *maldai* nom. plur.): s.-cr. *mlâd*, f. *mláda*, russe *molodˈoj*, *mˈolod*, *-ˈa*, *mˈolodo* „jeune“

slave **novъ*-(v. ind. *náva-*, avest. *nava-*, grec νέος, lat. *novus*): s.-cr. *nȍv*, russe *nˈovyj*, *nov*, *-ˈa*, *nˈovo*

slave **opakъ* (v. ind. *ápāka-* „situé derrière, à l'écart“): bulg. *ˈopak* „s'opposant, résistant“, adv. *ˈopako* „à l'envers“, russe *ˈopakij* „à l'envers“

slave **pustъ* (v. prussien *pausto* f. „sauvage“): s.-cr. *pûst*, f. *pústa*, russe *pustˈoj*, *pust*, *-ˈa*, *pˈusto* „vide, désert“

slave **solvъ* (v. norois *sǫlr* „jaunâtre“ < **salwa-*, v.-h.-a. *salo* > français *sale*): russe *solovˈoj* „couleur isabelle“

slave **svinъ* (lat. *suīnus* „se rapportant au porc“): v. slave *svinъ*, russe *svinˈoj*

slave **šujь* (v. ind. *savyá-* „gauche“, avest. *haoya-*): slovène *šûj*, f. *šúja*

slave **vě̆gъ* (v. norois *veikr* „mou, faible“, angl. *weak*, all. *weich*): slovène *vę̂g*, f. *vẹ́ga* „inégal, déformé; chancelant“

Adjectifs en -o/ā- à ancien vocalisme long

lit. *ìlgas* „long“, lette *il̃gs*; s.-cr. *dȕg*, f. *dȕga*, russe *dˈolgij*

lit. *báltas* „blanc“, lette *bal̃ts*; neutre substantivé s.-cr. *blȁto*, tchèque *bláto*, russe *bolˈoto* („marais; boue“)

lette *īsts* „véritable“; v. slave *istъ* „verus, purus“, s.-cr. *ȉstī*, russe *ˈistyj*

lit. *jáunas* „jeune“, lette *jaûns*; bulg. *jun*, f. *jˈuna*, russe *jˈunyj*

lette *jêls* „cru“; russe *jˈalyj* „stérile“

lit. *kietas* „dur, solide“, lette *ciêts*; s.-cr. *čȉt* (*čȉtī*) „entier“

lit. *míelas* (et *mýlas*) „aimable, agréable“ (lette *mīl̃š*, ancien thème en *-u-*): s.-cr. *mȉo*, f. *mȉla*, russe *mˈilyj*

lit. *pìlnas* „plein“, lette *pil̃ns*; s.-cr. *pȕn*, russe *pˈolnyj*

lette *slãbs* „faible“ (emprunté au slave?); s.-cr. *slȁb*, russe *slˈabyj*

lit. *stóras* „gros; lourd“; s.-cr. *stȁr*, russe *stˈaryj* „vieux“

lit. *šývas* „blanc (en parlant des chevaux)“; s.-cr. *sȉv*, russe *sˈivyj*

lette *kãrs* „qui convoite“, lat. *cārus* „cher“, got. *hors* „fornicateur“

lette *meľns* „noir“, v. ind. *malina-* „malpropre, noir“, gaulois *melinus* „color niger“, grec μέλας, μέλανος < **melə-*

lit. *plónas* „mince“, lette *plâns* „plat, mince“; lat. *plānus* „plat“, gaulois *Medio-lanum*

lette *stũrs* „opiniâtre, entêté“, v. ind. *sthūrá-* „gros“, avest. *stūra-* „gros, fort, solide“, v. suéd. *stūr* „grand“

lit. *šáltas* „froid“, lette oriental *sal̂ts*, avestique *sarəta-*, persan *särd*
lit. *šḗmas* et *šẽmas* „gris“, v. ind. *śyāmá-* „noir, foncé“
slave **radъ* (v. angl. *rót* „joyeux“): s.-cr. *ràd*, tchèque *rád* „content“

Adjectifs en -u-

lit. *budrùs* „éveillé“, v. slave *bъdrъ*, avestique (*zaēni-)buδra-* „veillant avec zèle“
lit. *burzdùs* „remuant, agile“, cf. slave **bъrzъ* et **bъrzdъ* dans v. slave *brъzo* (adverbe) „vite“, blanc russe *borzo* et *b'orzdo*
lit. *gubùs* „leste, habile“, cf. slave **gъbъkъ* dans tchèque *hebký* „mobile, flexible“
lit. *kartùs* „amer“ („coupant“), cf. slave **kortъkъ* dans s.-cr. *krátak*, tchèque *krátký*, russe *kor'otkij* „court“ („coupé“)
lit. *saldùs* „doux“, cf. slave **soldъkъ* dans s.-cr. *slȁdak*, ukr. *sol'odkij*
lit. *tingùs* „paresseux“, cf. slave **tęžьkъ* dans s.-cr. *téžak* „lourd“, tchèque *těžký*, russe *tj'ažkij*
lit. *trankùs* „raboteux“, v. norois *þrǫngr* „étroit“
slovène *dȓz* „impertinent“, cf. grec θρασύς

Les matériaux groupés ici prouvent deux choses: 1) que l'intonation résulte de l'ancienne quantité; 2) que la mobilité ou l'immobilité du paradigme est un effet de l'intonation. Il est vrai qu'en dehors de cas pertinents nous avons cité des exemples à *métatonie* rude du type **u̯arnā* (**kaupā*, **dangā*, etc.), mais uniquement là où il y avait accord entre le baltique et le slave. Dans certains cas l'apparition d'une intonation rude pourrait être attribuée à des diphtongues longues héritées. Au contraire, la métatonie douce (= intonation douce frappant les anciennes voyelles et diphtongues longues) est un fait toujours morphologique, dont l'origine sera expliquée au § 4. On y verra aussi dans quelle mesure on peut parler d'une métatonie rude de provenance morphologique.

Nous avons aussi cité les exemples pour lesquels le témoignage slave ou baltique n'est pas sans contradictions internes, en ce qui concerne l'intonation ou l'accentuation du paradigme, mais où un témoignage partiel est appuyé par l'autre partenaire, le baltique ou le slave, respectivement.

Les classes lituaniennes rude immobile (1) et doux mobile /(4) pour les dissyllabes et (3) pour les polysyllabes/ représentent la continuation directe des anciens noms immotivés. Mais si tous les noms primaires hérités entrent dans ces deux classes et n'offrent par conséquent jamais un paradigme rude mobile ou doux immobile, l'inverse n'est pas vrai. On verra qu'en lituanien les classes (3) et (4) contiennent aussi certains thèmes originairement motivés et oxytons, lesquels cependant ont perdu leur caractère motivé dès avant l'action de la loi de Saussure.

Les signes (1) et (4) ou (3) ont été omis là où la forme du nom. sing. seule suffit à faire prévoir le paradigme, p. ex. *údra*, *nýtis*, *ašutaĩ*. Pour les adjectifs immotivés (dissyllabiques, rarement polysyllabiques, p. ex. *dẽšinas*) le lituanien dispose de deux classes: (3) pour les thèmes rudes (et les polysyllabes doux), et (4) pour les thèmes (dissyllabiques) doux. Tous ces adjectifs, qu'ils soient rudes ou doux, ont donc en lituanien un paradigme mobile. Il s'agit là d'une innovation qui est en rapport morphologique avec la loi de Saussure et dont il sera question plus loin. Notons dès maintenant que pour la plupart des adjectifs à thème rude le lette marche avec le slave et non avec le lituanien. Au paradigme mobile de lit. *ìlgas*, *báltas*, *míelas*, *pìlnas* correspond non pas le coup de glotte (≏), mais l'intonation allongée (≃) de lette *il̃gs*, *bal̃ts*, *mil̃'š*, *pil̃ns*; cf. en outre lette *ĩsts*, *slãbs*, *kãrs*, *mel̃ns*, *stũrs*, dont les correspondants lituaniens, s'ils existaient, appartiendraient à la classe rude mobile (3). S'il est vrai qu'on trouve, de l'autre côté, lette *jaûns*, *jêls*, *ciêts*, *plâns*, *sal̂ts*, il ne faut pas oublier qu'abstraction faite de la possibilité que cette répartition entre ≃ et ≏ reflète dans une large mesure le manque d'homogénéité dialectale des matériaux à notre disposition, il peut s'agir dans certains cas d'anciennes formes motivées, c.-à-d. oxytones (v. § 7).

Les thèmes neutres donnent lieu à une observation étant en rapport étroit avec ce qui a été dit plus haut sur l'accentuation de leur nom.-acc. sing. En 1934 (*Traces de substantifs neutres en lituanien*, Biuletyn P. T. J. 4, 1934, p. 20) nous avons émis l'hypothèse que la classe (2) = douce immobile contenait un grand nombre d'anciens thèmes neutres [8]. Nous y avons cependant eu tort de ne pas distinguer entre les motivés et les immotivés. En ce qui concerne les exemples précités, *dùgnas*, *ẽžeras*, *stìklas*, *šiẽnas*, *kraũjas*, *pẽnas* sont mobiles, mais les thèmes immobiles ont une prépondérance numérique: *ìkrai*, *plaũčiai*, *skiẽtas*, *šim̃tas*, *var̃tai*, *bùtas*, *mẽdis*, *sãpnis*, *saĩtas*, *vãžis*; ajoutons-y *pir̃štas* (v. prussien *pirsten*, tandis que slave **pьrstъ* est masculin), *mẽtas* (v. prussien *mettan*), peut-être *par̃šas* et *rãtas*, qui recouvrent exactement les formes v.-h.-a. *far(a)h* et *rad*, du genre neutre. Quant à *vãškas* (2), on peut hésiter entre l'hypothèse d'un emprunt au slave (*voskъ*) et un ancien neutre (v.-h.-a. *wahs* neutre). Cf. enfin lit. *šlãjos*, gén. *šlãjų* (2) „traîneau" en face de v. prussien *slayan*, neutre.

Question pareille ne se pose pas pour les thèmes neutres en *-u-*, devenus masculins indépendamment en letto-lituanien et en slave (lit. *medùs*, *alùs*, slave *medъ*, *olъ*); mais le v. prussien a *meddo*, *alu*, neutres.

[8] Nous avons ainsi répété, sans le savoir, l'idée émise auparavant par M. Nieminen dans son ouvrage *Der uridg. Ausgang ai* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae ser. B 16, 1922/3).

Il y a encore un autre argument en faveur de la barytonèse du neutre en *-o-*. Quand un adjectif neutre de la classe (4) devient un substantif, en échangeant (dans certaines formes casuelles) ses désinences pronominales contre les désinences nominales, il entre dans la classe accentuelle (2). P. ex. *gẽras, gerà, gẽra* (4) „bon", gén. plur. *gerų̃*, mais *gẽras* (2) „le bien", gén. plur. *gẽrų*. De même *lãbas* (4) „bon": *lãbas* (2) „le bien".

La disparition du neutre en lituanien étant d'une date relativement récente (cf. sa conservation dans le vocabulaire v. prussien d'Elbing), on peut supposer que sa transformation en masculin correspondant était influencée, au moins dans une partie d'exemples, par la barytonèse du nom. sing. neutre /**šim̃ta(n)*, **b'uta(n)*, **m'eta(n)*/. Les masculins doux étant distribués sur les classes (2) et (4), on a choisi (2) comportant un nom. sing. baryton, et non (4), où le nom. sing., étant un cas faible, accentuait la désinence (un reste de cette accentuation est attesté dans l'adjectif composé, type *geràsis*). Mais on a beau tâcher d'expliquer comme on veut la différence entre les neutres (2) et les neutres (4) comme *dùgnas* etc., p. ex. par une différence de date dans le passage *neutre > masculin*, il est clair qu'on ne réussira pas à expliquer chaque cas individuel. Ce qui importe et qu'il faut retenir, c'est le caractère fort du nom. sing. des neutres immotivés. L'argument péremptoire de l'opposition *nom. masc. faible : nom. neutre fort* est fourni par les adjectifs en *-u-* lituaniens.

Nous nous bornons ici aux exemples tirés du Dictionnaire de Niedermann-Senn-Brender. Le neutre des adjectifs en *-u-* y est attesté sous une forme tantôt oxytone (donc s'accordant avec le masculin), tantôt barytone.

Neutres oxytons en *-ù* à côté de masculins en *-ùs* : *aštrù* „aigu", *atstù* „distant", *baisù* „terrible", *baugù* „timide", *biaurù* „laid", *drąsù* „hardi", *drovù* „gêné", *gilù* „profond", *grasù* „insupportable", *gražù* „beau", *kartù* „amer", *lipšnù* „gluant, visqueux"; *brangù* (intonation rude) „cher, précieux". — Neutres barytons en *-u-* s'opposant aux masculins en *-ùs*: *gaĩdru* „clair", *gaĩlu* „piteux", *gaĩžu* „rance", *klam̃pu* „bourbeux, fangeux", *suñku* „lourd". Le neutre s'accorde en outre avec le masculin dans *áišku* „clair", *lýgu* „égal". Il y a hésitation pour *gardù, gar̃du* „savoureux", *graudù, graũdu* „fragile", *jaukù, jaũku* „apprivoisé", *klaidù, klaĩdu* „erroné", *kraupù, kraũpu* „timide".

On s'aperçoit aisément de ce qui s'est passé. Après le déplacement (morphologique) de l'accent dans les nominatifs **ilgàs > ìlgas*, **naujàs > naũjas* (cf. *ilgàsis, naujàsis*), la coïncidence accentuelle du neutre et du masculin dans les thèmes en *-a-* a commencé à agir sur les thèmes en *-u-*, d'autant plus facilement que dans le type *áiškus, áišku* cette identité d'accent avait toujours existé. Le déplacement progressif de l'accent eut lieu d'abord chez les adjectifs à vocalisme radical bref (non-intoné), donc

aštrù, atstù, gilù, grasù, gražù, lipšnù, ensuite seulement chez les adjectifs à vocalisme radical long, dont une partie conserve encore l'ancienne barytonèse (*gaĩdru, gaĩlu, gaĩžu, klam̃pu, suñku*); d'autres hésitent entre la barytonèse héréditaire et l'accentuation nouvelle (*gardù, graudù, jaukù, klaidù, kraupù*), d'autres enfin ont définitivement adopté l'oxytonèse (*baisù, baugù, biaurù, drąsù, drovù, kartù*). Ainsi s'explique la règle de (Kurschat et) Leskien (*Lituauisches Lesebuch* p. 171), qui prescrit l'oxytonèse uniquement en cas de syllabe radicale légère. Mais les faits sont plus compliqués et ne s'éclaircissent que si l'on garde la perspective historique.

Si les matériaux présentés jusqu'ici nous font entrevoir le lien historique entre la quantité héréditaire et l'intonation (d'où aussi entre la quantité et la courbe accentuelle du paradigme), nous savons déjà par les remarques précédentes que ce lien n'est pas purement phonétique comme pensait de Saussure. Il s'agit plutôt d'une loi de structure morphologique dont la base phonétique a été très étroite [9]. Le fait principal c'est l'extension de l'intonation (*rude*) dans le système de la flexion nominale, extension due surtout à la circonstance que les syllabes à vocalisme long étaient fondées sur les syllabes à vocalisme bref.

D'autre part entre l'opposition indo-européenne *thèmes oxytons* : *thèmes barytons* et la flexion balto-slave des thèmes immotivés il y a un abîme créé par la disparition complète, en balto-slave, de cette distinction indo-européenne. Pour prouver ce fait d'une façon définitive nous avons établi une liste de tous les thèmes vocaliques balto-slaves ayant des correspondants accentués v. indiens, grecs ou germaniques.

Il faut donner raison à M. Endzelin (cf. aussi Nieminen *o. l.* p. 167 et van Wijk *Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme*, 1923, p. 51, qui sont du même avis): „Verno to, čto putëm sopostavlenija s rodstvennymi jazykami ne možem dokazatь sochranenija v baltijskich jazykach starogo različija meždu oksitona i baritona" [10]

[9] Toute une série de „lois phonétiques" construites *ad hoc*, pour rendre compte des courbes accentuelles des paradigmes lituaniens ou slaves, deviennent ainsi superflues. Il s'agit notamment:

1) de la loi Hirt-Mikkola (Hirt dès 1893, cf. *Idg. Gramm.* V, p. 165 sq., suivi de Mikkola *Ursl. Gramm.*, 1913, p. 122): **u̯īr\|os* > lit. *výras*;

2) de la prétendue action de la loi de Saussure en slave, p. ex. **r\|ankās* > slave *rǫk\|y*;

3) de la „nouvelle formulation de la loi de Saussure" de G. Bonfante (Studî Baltici 1, 1931, p. 76): **\|ou̯is, *m\|edhu(s)* > lit. *avìs, medùs*; etc.

Mais les matériaux invoqués à l'appui des formules phonétiques respectives admettent une explication morphologique homogène, qui tient compte de la structure du système linguistique hérité par le balto-slave.

[10] *K litovskoj akcentuacii i imenit. pad. množ. č. osnov na -o-* (Izvestija otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademii Nauk 21, p. 4).

Thèmes mobiles doux

Anciens oxytons

maĩšas (*mesá-*)
sakaĩ (ὀπός)
aũlas (αὐλός)
diẽvas (*devá-*)
gãnas (*ghaná-*)
laĩkas (λοιπός)
laũkas (*loká-*, mais *lôh*)
švìtras (*śvitrá-*)
**gъrnъ* (*ghr̥ṇá-*)
**svě̃tъ* (*śvetá-*)
**xodъ* (ὁδός)

rasà (*rasā́-*)
algà (ἀλφή)
deivė̃ (*devī́-*)
gijà (*jiyā́-*)
gùlta (*kold*)
patì (*pátnī-*, πότνια)
spaudà (σπουδή)
sravà (ῥοή)
tautà (*þiuda*)
srùtos (ῥυτός)
**cě̃na* (ποινή)
**ovьca* (*avikā́-*)
**vьrsta* (*vr̥ttá-*)

ugnìs (*agní-*)
dalìs (*dalí-*)
mintìs (*matí-*, *gamunds*)
**pe(k)tjь* (*paktí-*)

Anciens barytons

linaĩ (λίνον)
šẽšuras (*śváśura-*, *swēhur*; ἑκυρός d'après ἑκυρά)
taũras (ταῦρος)
vil̃kas (*vŕ̥ka-*, λύκος, *wulfs*)
**zǫbъ* (*jámbha-*, γόμφος)
javaĩ (*yáva-*)
namaĩ (νόμος ou *dáma-*, δόμος)
saĩkas (*sár*)
sãpnas (*svápna-*)
**bogъ* (*bhága-*)
**čerpъ* (*wēref*)
**gojь* (*gáya-*)
**gromъ* (χρόμος)
**pьrxъ* (*fors*)
**stonъ* (στόνος)
**tьrnъ* (*tŕ̥ṇa-*)
**volsъ* (*válśa-*)
**vozъ* (ὄχος)

miglà (ὀμίχλη)
apačià (*ápatya-*)
sulà (*súrā-*)
talpà (*tálpā-*)
**vě̃xa* (*veis*)

kirmìs (*kŕ̥mi-*)
avìs (*ávi-*)
pàts (*páti-*, πόσις)
šlaunìs (*śróṇi-*, κλόνις)
**čьstь* (*cítti-*)

Anciens oxytons	Anciens barytons
bebrùs (*babhrú-*)	*medùs* (*mádhu-*, μέθυ)
**sǫkъ* (*śaṅkú-*)	
duktė̃ (*duhitṛ́-*)	*sesuõ* (*svásṛ-*, ἔορες)
smãgens (*majján-*)	*akmuõ* (*áśman-*, ἄκμων)
	**nebo* (*nábhas-*, νέφος)
	**slovo* (*śrávas-*, κλέος)
šim̃tas (*śatá-*, ἑκατόν, *hund*)	**usta* (*óṣṭha-*)
**jьgo* (*yugá-*, ζυγόν)	*sãpnis* (*svápnya-*)
	mẽdis (*mádhya-*, μέσος)
bãsas (*bar*)	*dẽšinas* (*dákṣiṇa-*)
saũsas (*séar*, mais αὖος)	*naũjas* (*návya-*, νεῖος)
dvejì (*dvayá-*)	*sẽnas* (*sána-*, ἕνος)
trejì (*trayá-*)	**novъ* (*náva-*, νέος)
keturì (*catvará-*)	**opakъ* (*ápāka-*)
giẽdras (φαιδρός)	
laũkas (λευκός)	
leĩlas (λειρός)	
mìšras (*miśrá-*)	
sãvas, *tãvas* (ἑός, τεός)	
**lěvъ* (λαι/ϝ/ός)	
**šujь* (*savyá-*)	
kartùs (*kaṭú-*, *hardus*)	
trankùs (*prǫngr*)	
dr̃z (θρασύς)	

Thèmes barytons rudes

Anciens oxytons	Anciens barytons
dúmai (*dhūmá-*, θυμός)	
kùrmis (*kūrmá-*)	
mùlkis (*mūrkhá-*)	
výras (*vīrá-*)	
znuõts (γνωτός)	
**pyrъ* (πυρός)	
grĩva (*grīvā́-*)	*vìlna* (*ū́rṇā-*)
dúona (*dhānā́-*)	*jẽga* (ἥβη)

Anciens oxytons	Anciens barytons
núoma (*νωμή)	**bratrьja* (φρατρία)
stìrta (στρωτός)	**tysętja* (*pusundi*)
**rěpa* (*râba*)	
	**gъrdlo* (βάραθρον)
	**mydlo* (*mū́tra-*)
dė̃tis (*tât*)	
jū̃tis (*yūtí-*)	
úosis (-ωίς)	
**ilъ* (εἰλύ = ἰλύ·μέλαν)	
mótė (*mātṛ́-*)	
ìlgs (*dīrghá-*)	
pìlns (*pūrṇá-*)	
stũrs (*sthūrá-*)	

On verra au paragraphe suivant qu'il y avait des classes de thèmes *motivés* (dérivés) connaissant un paradigme oxyton, avec oxytonèse marginale, c.-à-d. avec un accent frappant toujours la syllabe finale. Comme au cours de l'histoire d'une langue certains dérivés, devenus isolés au point de vue sémantique, passent au camp d'immotivés, le nombre des paradigmes des thèmes immotivés balto-slaves s'élèvera à trois: rudes immobiles, doux mobiles et oxytons (anciens motivés devenus immotivés). Ce système ternaire est conservé en gros jusqu'en slave historique.

Dans les spécimens de flexion nominale balto-slave qui suivent, nous nous contentons, pour ne pas anticiper sur notre théorie de l'oxytonèse balto-slave, d'un paradigme rude immobile et d'un paradigme doux mobile pour chaque classe de thèmes.

Rappelons encore ce qu'on vient de dire à propos du vocatif. L'accentuation du vocatif indo-européen était toujours récessive. Il y avait par conséquent un rapport de détermination (v. p. 17) entre les accents du thème et du vocatif, p. ex.

**u̯|l̥qʷos* — **deiu̯|os*

**u̯|l̥qʷe*
= **d|eiu̯e*

Puisque dans le type **deiu̯|os* le recul de l'accent aux cas forts fait coïncider les accents du vocatif et des cas forts, on a aussi, au vocatif, **u̯íre*, d'après acc. **u̯íran* etc., au lieu de **u̯ĩre*. C'est dire que le vocatif garde l'intonation des autres formes casuelles.

Spécimens de déclinaison nominale balto-slave

Remarque: La transcription est celle du dictionnaire de Trautmann, mais c'est plutôt le jeu de l'accent que la reconstruction des désinences qui est visé ici.

<table>
<tr><th>thèmes en -o-</th><th>rudes immobiles</th><th>doux mobiles</th></tr>
<tr><td>sing. nom.</td><td>dū́mas (neutre seíta/n/)</td><td>u̯ilk|as (neutre šaĩna/n/)</td></tr>
<tr><td>„ gén.</td><td>dū́māt (dū́mōt?)</td><td>u̯ilk|āt</td></tr>
<tr><td>„ dat.</td><td>dū́mōi</td><td>u̯ĩlkōi, u̯ilk|ōi?</td></tr>
<tr><td>„ acc.</td><td>dū́man (neutre seíta/n/)</td><td>u̯ĩlkan (šaĩna/n/)</td></tr>
<tr><td>„ voc.</td><td>dū́me</td><td>u̯ĩlke</td></tr>
<tr><td>„ instr.</td><td>dū́mō</td><td>u̯ilk|ō</td></tr>
<tr><td>„ loc.</td><td>dū́mai</td><td>u̯ĩlk|ai</td></tr>
<tr><td>plur. nom.-voc.</td><td>dū́mai</td><td>u̯ĩlkai (šain|ā)</td></tr>
<tr><td>„ gén.</td><td>dū́mōn</td><td>u̯ilk|ōn</td></tr>
<tr><td>„ dat.</td><td>dū́mamus (dū́mamas?)</td><td>u̯ilkam|us</td></tr>
<tr><td>„ acc.</td><td>dū́mō(n)s</td><td>u̯ĩlkō(n)s (šain|ā)</td></tr>
<tr><td>„ instr.</td><td>dū́mōis</td><td>u̯ilk|ōis</td></tr>
<tr><td>„ loc.</td><td>dū́maiṣu</td><td>u̯ilkaiṣ|u</td></tr>
<tr><td>duel nom.-acc.-voc.</td><td>dū́mō (neutre seítai)</td><td>u̯ĩlkō (šaĩnai)</td></tr>
</table>

<table>
<tr><th>thèmes en -ā-</th><th>rudes immobiles</th><th>doux mobiles</th></tr>
<tr><td>sing. nom.</td><td>leípā</td><td>žeim|ā</td></tr>
<tr><td>„ gén.</td><td>leípās</td><td>žeim|ās</td></tr>
<tr><td>„ dat.</td><td>leípāi</td><td>žeĩmāi, žeim|āi</td></tr>
<tr><td>„ acc.</td><td>leípān</td><td>žeĩmān</td></tr>
<tr><td>„ voc.</td><td>leípa</td><td>žeĩma</td></tr>
<tr><td>„ instr.</td><td>leípai̯ān</td><td>žeimai̯|ān</td></tr>
<tr><td>„ loc.</td><td>leípai</td><td>žeim|ai</td></tr>
<tr><td>plur. nom.-voc.</td><td>leípās</td><td>žeĩmās</td></tr>
<tr><td>„ gén.</td><td>leípōn</td><td>žeim|ōn</td></tr>
<tr><td>„ dat.</td><td>leípāmus</td><td>žeimā́mus</td></tr>
<tr><td>„ acc.</td><td>leípā(n)s</td><td>žeĩmā(n)s</td></tr>
<tr><td>„ instr.</td><td>leípāmī̆s</td><td>žeimā́mī̆s</td></tr>
<tr><td>„ loc.</td><td>leípāsu</td><td>žeimā́su</td></tr>
<tr><td>duel nom.-acc.-voc.</td><td>leípai</td><td>žeĩmai</td></tr>
</table>

thèmes en *-i-* (féminins)		rudes immobiles	doux mobiles
sing.	nom.	*nī́tis*	*barn|is*
„	gén.	*nī́tais* [11]	*barn|ais* [11]
„	dat.	*nī́tei̯ei* [11]	*bar̃nei̯ei* [11], *barnei̯|ei*
„	acc.	*nī́tin*	*bar̃nin*
„	voc.	*nī́tai* [11]	*bar̃nai* [11]
„	instr.	*nī́tii̯ān*	*barnii̯|ān*
„	loc.	*nī́tai* [11]	*barn|ai* [11]
plur.	nom.-voc.	*nī́tīs*	*bar̃nīs*
„	gén.	*nī́tei̯ōn*	*barnei̯|ōn*
„	dat.	*nī́timus*	*barnim|us*
„	acc.	*nī́tī(n)s*	*bar̃nī(n)s*
„	instr.	*nī́timīs*	*barnim|īs*
„	loc.	*nī́tisu*	*barnis|u*
duel	nom.-acc.-voc.	*nī́tī*	*bar̃nī*

thèmes en *-u-* (masculins)		rudes immobiles	doux mobiles
sing.	nom.	*sū́nus* [12]	*u̯irṣ|us*
„	gén.	*sū́naus*	*u̯irṣ|aus*
„	dat.	*sū́nau̯ei*	*u̯ir̃ṣau̯ei*, *u̯irṣau̯|ei*
„	acc.	*sū́nun*	*u̯ir̃ṣun*
„	voc.	*sū́nau*	*u̯ir̃ṣau*
„	instr.	*sū́numi*	*u̯irṣum|i*
„	loc.	*sū́nau*	*u̯irṣ|au*
plur.	nom.-voc.	*sū́nau̯es*	*u̯ir̃ṣau̯es*
„	gén.	*sū́nau̯ōn*	*u̯irṣau̯|ōn*
„	dat.	*sū́numus*	*u̯irṣum|us*
„	acc.	*sū́nū(n)s*	*u̯ir̃ṣū(n)s*
„	instr.	*sū́numīs*	*u̯irṣum|īs*
„	loc.	*sū́nuṣu*	*u̯irṣuṣ|u*
duel	nom.-acc.-voc.	*sū́nū*	*u̯ir̃ṣū*

[11] Il faut compter avec la possibilité d'une apophonie *e/o* dans le suffixe flexionnel, laquelle est du reste sans importance pour l'accentuation.

[12] Le paradigme rude *mobile* de lit. *sūnùs* est secondaire (v. le paragraphe suivant).

thèmes consonantiques (féminins en *-ter-*)	rudes immobiles	doux mobiles
sing. nom.	*mā́tēr*	*dukt¦ēr*
„ gén.	*mā́teres*	*dukter¦es*
„ dat.	*mā́terei*	*d¦ukterei, dukter¦ei*
„ acc.	*mā́terin*	*d¦ukterin*
„ voc.	*mā́ter*	*d¦ukter*
„ instr.	*mā́terii̯ān*	*dukterii̯¦ān*
„ loc.	*mā́tere(?)*	*dukter¦e(?)*
plur. nom.-voc.	*mā́teres*	*d¦ukteres*
„ gén.	*mā́terōn*	*dukter¦ōn*
„ dat.	*mā́terimus*	*dukterim¦us*
„ acc.	*mā́terī(n)s*	*d¦ukterī(n)s*
„ instr.	*mā́terimī̆s*	*dukterim¦ī̆s*
„ loc.	*mā́teriṣu*	*dukteriṣ¦u*
duel nom.-acc.-voc.	*mā́terī*	*d¦ukterī*

Noms radicaux. Type unique: mobile (rude ou doux)

sing. nom.	*žu̯ērs*	*nakts*
„ gén.	*žu̯ēr¦es*	*nakt¦es*
„ dat.	*žu̯ḗrei, žu̯ēr¦ei*	*n¦aktei, nakt¦ei*
„ acc.	*žu̯ḗrin*	*n¦aktin*
„ voc.	*žu̯ērs*	*nakts*
„ instr.	*žu̯ērim¦i*	*naktii̯¦ān*
„ loc.	*žu̯ēr¦e(?)*	*nakt¦e(?)*
plur. nom.-voc.	*žu̯ḗres*	*n¦aktes*
„ gén.	*žu̯ēr¦ōn*	*nakt¦ōn*
„ dat.	*žu̯ērim¦us*	*naktim¦us*
„ acc.	*žu̯ḗrī(n)s*	*n¦aktī(n)s*
„ instr.	*žu̯ērim¦ī̆s*	*naktim¦ī̆s*
„ loc.	*žu̯ēriṣ¦u*	*naktiṣ¦u*
duel nom.-acc.-voc.	*žu̯ḗrī*	*n¦aktī*

§ 3. Sort ultérieur des paradigmes balto-slaves. La „loi de Saussure“ en lituanien. L'affaiblissement des yers en slave.

A l'époque où se sont constituées les intonations, les paradigmes rudes immobiles et doux mobiles étaient les seuls à être représentés par les noms *immotivés*. Chez les *dérivés*, dont on va parler au § 4, il existait en outre la possibilité d'une oxytonèse constante. Le manque de tout

recul morphologique y servait de marque caractérisant le procès de dérivation et opposait souvent les dérivés à racine douce aux dérivés rudes accentués sur la racine. Mais puisque des dérivés isolés se détachent sans cesse de la série à laquelle ils appartiennent de par la loi, en devenant *immotivés*, il s'est créée peu à peu une classe de thèmes oxytons *immotivés*. Il paraît qu'il y ait une loi linguistique qui s'avère toujours et partout: tous les types de paradigmes motivés finissent par être représentés chez les immotivés, mais il peut y avoir par contre des paradigmes (irréguliers) réservés exclusivement aux thèmes immotivés.

Pour l'époque balto-slave postérieure aux transformations décrites au paragraphe précédent, il faut donc compter avec la *triple* possibilité de thèmes barytons rudes, de thèmes mobiles doux et de thèmes oxytons. A l'état moderne cette triade est encore attestée directement par le čakavien, indirectement par le štokavien et le russe, bien que les thèmes doux aient dans une certaine mesure perdu leur mobilité en slave.

Le rapport mutuel des trois types de paradigmes, illustré par les exemples slaves; est le suivant:

cas forts	acc. sg.	*dýmъ*	*vъl̃kъ*	*sǫd|ъ*
	nom. plur.	*dými*	*vъl̃ci*	*sǫd|i*
	acc. plur.	*dýmy*	*vъl̃ky*	*sǫd|y*
cas faibles	nom. sg.	*dýmъ*	*vъlk|ъ*	*sǫd|ъ*
	gén. sg.	*dýma*	*vъlk|a*	*sǫd|a*
		etc. etc.		

Le paradigme mobile (*vъlkъ*) s'appuie sur le paradigme immobile rude, dont il est une variante conditionnée par l'intonation (douce) de la racine. A son tour le paradigme oxyton (*sǫdъ*), accentué sur la syllabe finale, se fonde sur le paradigme rude (accentué d'une manière stable sur n'importe quelle syllabe radicale) et sur le paradigme mobile.

Outre ce rapport mutuel des paradigmes il y a aussi un fondement, à l'intérieur du paradigme, des cas faibles sur les cas forts. Il découle de l'identité des cas faibles de *vъlkъ* et *sǫdъ*. D'où le rapport de détermination:

cas forts	acc. sg.	*vъl̃kъ*		*sǫd|ъ*
	nom. plur.	*vъl̃ci*		*sǫd|i*
	acc. plur.	*vъl̃ky*		*sǫd|y*
cas faibles	nom. sg.	*vъlk|ъ*	et	*sǫd|ъ*
	gén. sg.	*vъlk|a*	et	*sǫd|a*
		etc. etc.		

Le rapport entre les différents types de paradigmes nous aidera à comprendre la transformation qu'ils ont subie en lituanien après l'action de

la loi de Saussure. Pour le slave c'est au contraire la hiérarchie des cas qui est plus importante et qui rend compte des changements accentuels des paradigmes historiques du serbo-croate, russe, etc. Mais pour comprendre les transformations subies par les thèmes immotivés en baltique aussi bien qu'en slave, il faut d'abord trancher les questions si ardemment disputées de la loi de Saussure et de l'affaiblissement des yers.

Dès 1931 (R. Sl. 10 p. 45 ssq.; cf. aussi B. S. L. 35, 1935, p. 26-27, et Studî Baltici 7, 1940, p. 52 ssq.) nous avons maintenu que les prétendues lois de Leskien et de Saussure consistaient en un découpage erroné de cause (A) et effet (B), dû à l'intercalation d'un facteur X étranger au phénomène en question.

A = abrègement des voyelles longues en syllabe finale
B = déplacement de l'accent (≃x > –x̍ ou ◡̍x > ◡x̍)
X = intonation rude de la finale.

L'unique formule correcte au point de vue phonologique c'est *A*→B, c.-à-d.: l'accent passe d'une pénultième douce ou brève sur une finale qui s'abrège. L'introduction de X, d'où les deux formules X→A (Leskien) et X→B (de Saussure), s'appuyait surtout sur le prétendu témoignage des formes de l'adjectif composé et du verbe réfléchi.

Avant d'entrer dans les détails, dont on ne présentera ici qu'un choix en renvoyant pour le reste aux articles précités, remarquons une fois pour toutes que nous continuerons à nous servir de l'expression *loi de Saussure*, mais en entendant par là A→B et non pas X→B.

Le fait primordial c'est sans aucun doute l'abrègement des voyelles longues non-entravées en fin de mot. C'est un phénomène qui dépasse les bornes du déplacement de l'accent. Celui-ci ne joue en effet qu'à l'intérieur d'un groupe syllabique final ≃x ou ◡̍x, tandis que l'abrègement a lieu indépendamment de l'intonation donnée. On peut donc parler d'une coïncidence des voyelles longues et brèves en finale absolue comme d'un phénomène *fondamental* lequel, dans des conditions *spéciales*, aurait entraîné une différenciation de l'accent: maintien de l'accent devant une ancienne brève, son déplacement sur une ancienne longue qui s'abrège.

Quant aux prétendus déplacements phonétiques ≃x (ou ◡̍x) > ⊻x̍ à l'intérieur du mot (type **lãpuotas* > *lapúotas*), ils seront discutés plus loin au paragraphe consacré à la dérivation (§ 4).

La bonne méthode exige qu'on circonscrive le champ d'action d'une loi phonétique aussi étroitement que possible. Il faut compter avec les facteurs morphologiques de l'„analogie“, qui contribuent à généraliser certains effets des lois phonétiques jusqu'à rendre méconnaissables les anciennes limites de leur action. C'est donc à titre d'un postulat mini-

mum, conforme aux exigences méthodiques, que nous avançons la formule: abrègement des voyelles longues finales *inaccentuées*. Si des considérations morphologiques permettent de rendre compte de la brièveté des anciennes longues finales *accentuées*, c'est une raison suffisante pour restreindre la formule de l'abrègement dans le sens qu'on vient d'indiquer.

Les résultats de l'abrègement sont: *ė* > *e*, *o* (< *ā*) > *a*, *y* et *ie* > *i*, *ū* et *uo* > *u*. Pour les exemples cf. R. Sl. 10, p. 47. Conservation de la longue devant *-s*, p. ex. dans gén. sg. *algõs*, nom. plur. *al͂gos*, gén. sg. *aviẽs*, nom. plur. *ãvys*, *dañgūs*; devant un ancien *-t*: gén. sg. *vil͂ko*, nom. sg. *mė̃nuo*, 3e p. prét. optatif *te-sukiẽ*, 3e p. prét. *lìko*, *vẽdė*.

Quant aux diphtongues longues finales, elles ont été raccourcies à une époque beaucoup plus ancienne (*ibid.* p. 48), ce qui nous explique pourquoi leur abrègement n'a pas été accompagné d'un déplacement d'accent: *-āi* > *-ai*, p. ex. dat. sing. *žiẽmai*, *-ān* > *-an* (*žiẽmą*), *-ōi* > *-ui* (*vil͂kui*), *-ōn* > *-un* (*rañkų*).

Les exceptions à la formule générale comprennent:

1) un cas d'abrègement en syllabe entravée : désinences d'acc. plur. *-ąs* > *-as* etc.;

2) deux cas de manque d'abrègement en syllabe libre:

a) *duktė̃*, *akmuõ* (nom. sg. en *-ė*, *-uo*);

b) la désinence *-ie* du voc. sg. (*ántie*, *aviẽ*).

Il paraît que l'abrègement sous 1) consiste en réalité en une dénasalisation de la voyelle devant la fricative *s* (*ą* > *a* etc.), ce qui équivaut à un abrègement.

Pour les longues *-ė*, *-uo* il faut compter avec la possibilité de ce que la voyelle finale de *mótė* a été rétablie sous l'influence de *duktė̃*. Les nominatifs dissyllabiques *mótė*, *duktė̃*, irréguliers par rapport au reste du paradigme, s'opposaient aux thèmes *móter-*, *dukter-* de tous les autres cas. On peut établir la proportion *dukter-* : *duktė̃* = *móter-* : x (*mótė* pour **móte*), qui ne vaut que pour les types consonantiques. Tous les autres types de déclinaison ne connaissent qu'un seul thème flexionnel. La „dérivation" des nominatifs *duktė̃*, *mótė*, qui en s'opposant à *dùkterį* (*móterį*), *dukterimìs* (*móterimis*), etc., remplacent pour ainsi dire les formes virtuelles **dukterìs*, **móteris*, favorise, en accord avec la loi d'implication (*L'apophonie* p. 10) la généralisation de la longue de *duktė̃* et non de la brève de **móte*.

A cause de son accentuation (v. plus loin p. 217) le vocatif s'appuie sur le reste du paradigme. La raison de la généralisation de la longue y est donc essentiellement la même que pour le *-ė* de *mótė*.

Quoi qu'il en soit, il est beaucoup plus économe et réaliste d'opérer avec le fait d'abrègement final qu'avec une intonation rude imaginaire, invoquée à tort malgré son absence évidente en syllabe finale. Cette ab-

sence est justement le trait caractéristique du système d'intonations balto-slaves; elle le distingue du système grec, où l'opposition entre circonflexe et aigu n'apparaît qu'en syllabe finale. Par conséquent aussi bien les exemples du type *geríe-ji*, *sukúo-s*(*i*) que les parallèles grecs tels les désinences -ή, -ῆς, -ῇ, -ῷ, -ῶν, etc., n'ont aucune valeur. On n'a pas pris en considération l'incompatibilité des deux systèmes confrontés. La syllabe finale, syllabe unique dans laquelle les intonations se soient différenciées en grec, constitue justement leur point de neutralisation en balto-slave et en lituanien. (v p. 168 sq.).

D'autre côté c'est une erreur méthodique que de conclure des formes composées *geríe-ji*, *sukúo-s*(*i*), à l'int. aiguë de **geríe* > *gerì* et de **sukúo* > *sukù*. Ces formes composées sont au contraire *fondées* (sur les formes simples), ce qui nous impose la tâche de les expliquer par les formes simples en tant que formes *de fondation*. P. ex.

			f. simple	f. composée
masc.	sg.	gén.	*gẽro*	*gẽro-jo*
	„	dat.	*gerám*	*gerá-jam*
	„	acc.	*gẽrą*	*gẽrą-jį*
	„	loc.	*geramè*	*gerã-jame*
	plur.	gén.	*gerų̃*	*gerų̃-jų*
	„	dat.	*geríems*	*geríes-iems*
	„	instr.	*geraĩs*	*geraĩs-iais*
	„	loc.	*geruosè*	*geruõs-iuose*
	duel	dat.	*geríem*	*geríe-jiem*
	„	instr.	*geriẽm*	(*geriẽ-jiem*)
fém.	sg.	gén.	*gerõs*	*gerõs-ios*
	„	dat.	*gẽrai*	*gẽra-jai*
	„	acc.	*gẽrą*	*gẽrą-ją*
	„	loc.	*gerojè*	*gerõ-joje*
	plur.	nom.	*gẽros*	*gẽros-ios*
	„	gén.	*gerų̃*	*gerų̃-jų*
	„	dat.	*geróms*	*gerós-ioms*
	„	instr.	*geromìs*	*gerõs-iomis*
	„	loc.	*gerosè*	*gerõs-iose*
	duel	dat.	*geróm*	*geró-jom*
	„	instr.	*gerõm*	*gerõ-jom*

Avant l'époque de la loi de Saussure l'intonation d'une syllabe interne n'a pu être que rude (p. 166). Aux formes simples correspondaient donc des formes composées s'accordant quant à l'accent avec les formes simples, mais présentant l'intonation rude sur les syllabes longues devenues internes par suite de la composition. *Après* cette époque, le circonflexe

ayant été admis en syllabe médiane, l'assimilation accentuelle du composé au simple est devenue complète. Donc non seulement *gerám* : *gerájam* (< *gerám-jam*), *geríems* : *geríesiems* (< *geríems-iems*), *geróms* : *gerósioms* (< *geróms-ioms*), etc., mais aussi *gerų̃* : *gerų̃jų*, *geraĩs* : *geraĩsiais*, *gerõs* : *gerõsios*, etc. Les exemples présentant l'élision d'une voyelle accentuée et le recul de l'accent sur la more précédente (loc. *gerãjame*, *geruõsiuose*, *gerõjoje*, *gerõsiose*; instr. *gerõsiomis*) ne sauraient être considérés comme des exceptions à cette règle.

L'ancienne intonation rude interne subsiste là où l'abrègement de la voyelle finale de la forme simple prive la forme composée du modèle de l'intonation à suivre. On a donc régulièrement *gerù* (sg. instr.): *gerúoju*, *gerì* (plur. nom.): *geríeji*, *gerùs* : *gerúosius*, *gerù* (duel nom.-acc.): *gerúoju*, *gerà* (sg. nom.): *geróji*, *gerà* (sg. instr.): *gerą́ja*, *geràs* : *gerą́sias*, *gerì* (duel nom.-acc.): *geríeji*. Sont instructifs les exemples comme *Dubósgirė* (nom de lieu) < *dubõs girià* etc. de Būga (Endzelin *Lettische Gramm.* p. 31).

Parmi ces formes, celles qui sont faibles (p. ex. le nom. plur. *geríeji*) ont de tout temps porté l'intonation rude sur la syllabe interne. D'autres, qui sont fortes (p. ex. le nom.-acc. duel *gerúoju*), étaient jadis accentuées sur la syllabe initiale (**gˈeruojuo*), mais ont ensuite, après le passage de **gˈeruo* > *gerù*, déplacé l'accent sur la désinence (**gˈeruoju* > *gerúoju*). Dans ce dernier groupe de formes casuelles (désigné par de Saussure du symbole Z*a*) le modèle de l'intonation rude était fourni par les thèmes oxytons, accentués toujours sur la finale du premier terme de la forme composée.

Le même raisonnement vaut pour les formes réfléchies du verbe: *sukúo-s(i)*, *sukíe-s(i)*, continuant l'intonation obligatoire des voyelles longues internes.

Il semble du reste que le rapport *-u*: *-uos* (réfléchi) = *-i* : *-ies* (réfléchi), et peut-être *-va*: *-vos* (réfléchi), soit responsable des désinences réfléchies *-mės*, *-tės*, *-tos* (duel) en face de *-me*, *-te*, *-ta*. Nulle part on ne trouve dans les langues historiques de désinences du type *-*mē*, *-*tē*, *-*tā*. L'allongement védique *-mā*, *-thā* est secondaire (v. *L'apophonie* p. 350 ssq.).

Sont plus frappants les exemples de désinences qui changent d'intonation (douce > rude) aussitôt qu'une postposition vient s'ajouter à la forme casuelle en question. P. ex. *namiẽ*, *oriẽ*, *vakariẽ*, quelle que soit l'origine de cette désinence, mais *dievíepi*, *namíepi* (adessif); *katrõ* etc. (génitif), mais *galóp*, *vakaróp*, *velnióp*, *rudenióp* (allatif) avec la chute de la voyelle finale.

Il y a aussi la question des monosyllabes. La flexion des pronoms démonstratifs comporte des formes monosyllabiques comme

instr. sing. masc. *tuõ* à côté de *túo*
" " fém. *tą́* et *tà*
nom. plur. masc. *tiẽ* " " " *tíe*
acc. plur. masc. *tuõs* " " " *túos* et *tùs*
acc. plur. fém. *tą́s*, *tós* et *tàs*

et, de même, *šiuõ* : *šiúo*, *šią́* : *šià*, *šiẽ* : *šíe*, *šiuõs* : *šiúos*, *šiùs*; *šią́s*, *šiós* et *šiàs*. Les désinences non-abrégées apparaissent aussi dans la flexion d'autres pronoms, comme *jìs*, *anàs*, *tatràs*, *tóks*, *kàs*, *kurìs*, *katràs*, *kóks*, tous oxytons en lituanien [13].

On ne rendra compte de la triple forme *tuõs*, *túos* et *tùs* ou de doublets comme *tuõ* et *túo*, etc., qu'en admettant la primordialité des formes à intonation douce. Les deux autres variantes s'expliquent l'une comme due à l'influence de l'adjectif simple (*tùs*, *šiùs* = *gerùs*, etc.), l'autre comme empruntée à la flexion de l'adjectif composé (*túos*, *šiúos* = *gerúos*- etc.) à une époque seulement où grâce à l'apocope vocalique (p. ex. *mani* > *mán*) l'intonation rude s'est installée par la voie phonétique en syllabe finale. Il semble par conséquent que la 3ᵉ p. (sing.) du futur lit. *dir̃bs*, *rašỹs*, avec intonation douce en face de *dìrbsiu*, *rašýsiu*, etc., continue plutôt une ancienne forme athématique en -*s*(*t*) qu'une forme à voyelle syncopée.

En lette le paradigme des pronoms démonstratifs monosyllabiques n'est pas monotone comme en lituanien. L'état lette a encouragé M. Endzelin à entreprendre, dans un article critique dirigé contre notre théorie, la défense de la doctrine obsolète des intonations indo-européennes (Z. Sl. Ph. 15, 1938, p. 348—354).

En réalité ce sont uniquement les formes monosyllabiques à intonation *descendante* qui y continuent l'état baltique:

gén. sing. masc. *tà* (= lit. *tõ*), fém. *tàs* (= lit. *tõs*)
dat. sing. fém. *tài*
gén. plur. masc. et fém. *tùo*

Le dat. plur. masc. *tiẽm* et fém. *tãm*, correspondant à lit. *tíems*, *tóms*, proviennent de formes dissyllabiques *tíemus*, *tómus*, l'intonation rude de la première syllabe de *tíemus* s'expliquant par un recul d'accent probablement déjà baltique **tiemùs* > *tíem*(*u*)*s*. Au loc. plur. *tuôs* et *tâs* le coup de glotte résulte du recul lette (v. § 7) de l'accent final de lit. *tuosè*, *tosè*.

On a enfin les formes auxquelles M. Endzelin attribue sans doute une importance particulière:

[13] Les pronoms à flexion *mobile* abrègent les désinences (p. ex. *añtras*, *vìsas*, *kìtas*).

nom. sing. fém. *tã* rapproché de grec -ή
nom. plur. masc. *tiẽ* rapproché de grec -οί
acc. plur. masc. *tuõs* et fém. *tãs* rapprochés de grec -ούς, -άς.

Le nom. plur. fém. *tãs* doit son intonation, selon M. Endzelin, à l'accusatif.

Or l'intonation montante de ces monosyllabes reproduit, à notre avis, celle des adjectifs oxytons composés, qui ont influencé les monosyllabes à une époque où l'accent lette *était encore libre.* M. Endzelin lui-même admet que le nom. sing. fém. *mazã* et le nom. masc. *maziẽ* doivent leurs désinences à une contraction (*Lettische Grammatik* p. 348): *mazã-ji, maziẽ-ji.* Elle a conduit à des formes à intonation montante, laquelle s'est imposée aux monosyllabes pronominaux tout comme en lit. (*túos* à côté de *tuõs*). Les formes de l'adjectif oxyton ont en outre imposé au pronom leur intonation montante dans tous les cas forts. On vient de voir p. 204 qu'aux cas forts les thèmes oxytons contrastaient avec la barytonèse des thèmes mobiles, tandis qu'aux cas faibles il y avait coïncidence des deux types. Or dans la flexion composée des adjectifs oxytons l'accent d'une forme comme -*ās-i̯ās* (nom. plur.) représentait l'accentuation de la *dernière more* du premier membre parce qu'il contrastait avec l'accentuation de la première more (dans le type mobile). L'accent d'une forme comme -*ās-i̯ās* (gén. sing.) n'équivalait, par contre, qu'à l'accentuation de la *dernière syllabe*, l'intonation rude étant une réalisation interne du manque d'intonation propre à la syllabe finale. Les adjectifs oxytons ont influencé les pronoms monosyllabiques (oxytons) dans toutes les formes vraiment oxytones, c.-à-d. celles dont l'oxytonèse s'opposait à une barytonèse virtuelle. Ce sont les formes des cas forts: le nom. plur. fém. *tãs*, dont il n'est pas nécessaire d'attribuer l'intonation à l'influence de l'acc.; l'acc. plur. masc. *tuõs*, fém. *tãs*; l'acc. sing. masc. et fém. *tuõ*, dont l'intonation montante est attestée au moins dans une partie de dialectes (Endzelin, *l. c.*).

Il y a encore un autre reproche à formuler contre ce même article de M. Endzelin. C'était une erreur fatale pour le progrès de l'accentologie que de tâcher d'établir des différences d'intonation dans les syllabes finales ou inaccentuées ou, ce qui revient au même, de vouloir distinguer, à l'intérieur d'une voyelle atone, une more accentuée et une more inaccentuée. Cf. notre contribution polémique *Do metodyki badań akcentowych* (Polono-Slavica ofiarowane prof. dr H. Ułaszynowi, 1939, p. 111—121).

La loi de Saussure a révélé l'équivalence des complexes ≃x et ⌊x en position finale, autrement dit le caractère *montant* de l'intonation douce. Mais il ne faut pas, comme l'a fait de Saussure, se servir de ce trait *phonétique* de l'intonation douce pour expliquer le déplacement accentuel.

Au point de vue *phonologique* c'est au contraire le traitement identique de ≃ x et ◡̀ x (finals), qui fonde objectivement l'équivalence ≃ = ◡ ◡̀, jouant un grand rôle dans la flexion aussi bien que dans la dérivation. L'interversion des courbes d'intonation (⊥ = ◡ ◡̀ devenant ⊥ = ◡̀ ◡) est la *cause* phonétique mais un *effet* phonologique du déplacement ≃ x > -x̀. Notons que l'intonation rude continue à être le membre marqué du couple ≃ : ⊥. Seulement, après l'action de la loi, l'intonation marquée (= rude), tout comme l'intonation marquée du grec (= le circonflexe), présente un caractère *descendant*. Ces considérations nous font supposer qu'en letton, qui conserve les anciennes qualités d'intonations, la loi de Saussure n'a jamais agi (cf. § 7).

En même temps a changé la zone d'emploi de l'intonation douce. Puisque dans *žiemà* : *žiẽmą*, *nagà* : *nãgą*, *dievù* : *diẽvas*, *takù* : *tãkas*, etc., il ne s'agit plus d'un mouvement entre la syllabe finale et la more initiale, mais d'une opposition entre l'oxytonèse et l'accentuation d'une more interne (prédésinentielle), une more interne quelconque devient capable de porter le ton, d'où la possibilité phonologique de l'intonation douce sur une syllabe longue médiane et de l'accentuation d'une syllabe brève interne. Ainsi p. ex. dans les tours prépositionnels (préposition + substantif) l'accentuation d'un substantif à voyelle accentuée, douce ou brève, a été restituée: *į̃ nãgą* etc.

Le schéma suivant donne une idée de la différence entre le balto-slave et le lituanien, pour ce qui est de l'emploi des intonations:

	syllabe initiale	s. interne	s. finale
balto-slave	opp. *douce* : *rude*; accentuation d'une brève	int. *rude*	int. *douce*; accentuation d'une brève
lituanien	„	opp. *douce* : *rude*; accentuation d'une brève	„

On voit par là que l'intonation douce maintient son caractère de membre non-marqué en lituanien, puisque la zone de son emploi continue à déborder celle de l'intonation rude.

L'équivalence lituanienne ⊥ = ◡̀◡ se déduit de la distribution des deux intonations à l'intérieur du mot: opposition dans les syllabes internes et initiales, neutralisation en faveur de ≃ en syllabe finale. Quand les deux dernières mores sont représentées par deux syllabes distinctes (◡◡), chacune peut porter l'accent. Il y a alors opposition des accentuations *finale*: *pénultième*. Leur neutralisation dans ≃ (final) ne sau-

rait se faire qu'en faveur de l'accent final, membre non-marqué de l'opposition *finale*: *pénultième*. Donc ≃ final = ◡́◡, d'où ⊥́ = ◡́◡.

L'intonation douce a en outre envahi le domaine des voyelles brèves. Les voyelles *a* et *e* ont été, à certaines exceptions près, allongées sous l'accent en adoptant l'intonation douce. Mais elles se distinguent nettement des anciennes longues. Baranowski attribuait deux mores de durée à *ã*, *ẽ*, trois mores à *õ*, *ė̃*, etc. Mais la différence phonologique repose uniquement dans l'*intonabilité*. Ne sont intonables que les *anciennes* voyelles longues (*ė*, *o*, *y*, *ū*) et les diphtongues (*ie*, *uo*, *ai*, *ei*, *au*; *er* etc.) *accentuées*, se trouvant *en syllabe non-finale*. Une de ces trois conditions n'étant pas remplie, on a affaire à une tranche longue non-intonable (comptant deux mores d'après Baranowski):

1) *ã*, *ẽ* ne sont pas intonables parce qu'ils ne s'opposent pas à *á*, *é*;

2) en syllabe inaccentuée il n'y a pas d'opposition *rude* : *douce*;

3) en syllabe finale elle n'existe non plus, l'intonation douce étant la seule admissible.

En retournant aux paradigmes nominaux nous désignerons, en suivant de Saussure (Recueil 527-528), les cas forts par Z, les cas faibles, par Ω. Les formes casuelles dont les désinences sont sujettes à l'abrègement, seront représentées par les symboles Z*a* et Ω*a*. Ainsi p. ex. acc. sg. *líepą*, *žiẽmą* = Z; nom.-acc. duel *líepi*, *žiemì* (< **žiẽmie*) = Z*a*; gén. sg. *líepos*, *žiemõs* = Ω; nom. sg. *líepa*, *žiemà* (< **žiemõ*) = Ω*a*.

Dans le paradigme rude immobile l'abrègement phonétique des finales atones de Z*a*, Ω*a* ne provoque aucune répercussion accentuelle. Chez les thèmes doux mobiles l'abrègement dans Z*a* implique un déplacement d'accent, si la forme flexionnelle est dissyllabique (syllabe initiale = pénultième). Dans les formes Ω*a* (*žiemà*) l'accent se trouve sur la finale dès avant l'action de la loi de Saussure. L'abrègement n'est donc pas *nécessairement* phonétique, mais a pu être imposé par le paradigme rude, sous la dominance duquel se trouve le paradigme doux (p. 204), ainsi p. ex. *líepos* : *líepa* = *žiemõs* : x, d'où x = *žiemà* pour **žiemõ*.

Plus important est le rapport des thèmes oxytons aux thèmes doux mobiles. Si l'on désigne par + l'accentuation radicale, par - l'accentuation désinentielle, le paradigme doux mobile représentera, avant l'action de la loi, une somme de + Z + Z*a* (-Ω-Ω*a*), le paradigme oxyton, qui lui est subordonné (p. 204), étant -Z-Z*a*(-Ω-Ω*a*). Le passage + Z*a* en -Z*a* chez les thèmes doux mobiles fait coïncider les thèmes mobiles et les thèmes oxytons dans les formes casuelles Z*a* ce qui, étant donné le fondement *th. mobiles*→*th. oxytons*, conduit à l'assimilation morphologique des oxytons aux thèmes mobiles (+ Z-Z*a*-Ω-Ω*a*). L'identification des thèmes oxytons et mobiles n'est pas bornée aux dissyllabes, qui en constituent le point de départ, mais envahit aussi les polysyllabes. Le résultat défi-

nitif consiste en un évincement total, en lituanien, des thèmes oxytons immotivés, rétablis en balto-slave après que se fut constitué le système des intonations.

Cette conclusion ne vaut que pour les dissyllabes et les polysyllabes à vocalisme radical bref; puisqu'une fois que les polysyllabes à voyelle brève deviennent mobiles, les thèmes oxytons à vocalisme long adoptent une mobilité d'un type nouveau: ils deviennent *rudes mobiles*. C'est qu'après l'établissement de l'équivalence $\overset{|}{\smile}\smile = \acute{__}$ l'opposition entre l'accentuation de la désinence et celle de la more initiale sera nécessairement reflétée par l'intonation *rude* des cas forts. Voilà l'origine de la classe (3) de la déclinaison lituanienne. Son fonds ancien est constitué par les oxytons à vocalisme long, devenus immotivés avant l'action de la loi de Saussure, tandis que les oxytons immotivés à vocalisme bref rejoignent la classe douce mobile (4), héritée de l'époque balto-slave.

On se rend facilement compte du rôle décisif joué dans tout ce développement par les thèmes dissyllabiques à vocalisme bref. C'est aussi le cas en slave (v. p. 223).

L'action de la loi de Saussure a ainsi, d'un côté, conduit à une simplification du système héréditaire des paradigmes balto-slaves. Les thèmes oxytons immotivés, réapparus dans la langue, ont été de nouveau supprimés. Mais les classes rude immobile (1) et douce mobile (4) [14] du lituanien historique ne sont pas les seules à continuer les anciens thèmes immotivés. La classe (3) renferme les oxytons immotivés de date plus récente, balto-slaves ou baltiques, et non indo-européens. Cette différence de date est révélée dans le traitement des diphtongues. On a p. ex. *diẽvas* (4) < **deii̯|os*, mais *žíedas* (3), avec „métatonie rude". Quant à la classe (2), elle est d'abord et surtout propre à des dérivés, ensuite seulement, grâce au passage naturel de certains dérivés au camp des thèmes immotivés, ces derniers finissent par être représentés uniformément dans toutes les quatre classes. Le type (2) est, au point de vue historique, constitué par d'anciens motivés, d'anciens neutres et de nombreux mots d'emprunt.

On connaît le classement le plus répandu des types accentuels de la déclinaison lituanienne:

(1) = rudes immobiles + doux immobiles;

(2) = doux immobiles accentués sur la dernière more du thème;

(3) = rudes mobiles + doux mobiles;

(4) = doux mobiles accentués sur la dernière more du thème, avec une subdivision de (3), à savoir (3) = rudes mobiles accentués sur une syllabe interne; (3 a) = rudes mobiles accentués sur la syllabe initiale; (3 b) = polysyllabes doux (ou à vocalisme bref) accentués sur l'initiale.

[14] (3b) pour les thèmes doux mobiles polysyllabiques.

Au point de vue structural le système se présente de la manière que voici:

thèmes de fondation = thèmes immobiles (à n'importe quelle intonation)
thèmes fondés = thèmes mobiles (à n'importe quelle intonation).

Dans les deux groupes l'accentuation de la more prédésinentielle déclenche des déplacements dans *Zα* et *Ωα*, ou *Zα*.

On sait que de Saussure expliquait les quatre classes lituaniennes par un dédoublement dû à l'action de sa loi: (1) > (1) et (2), (3) > (3) et (4). Originairement il y aurait eu une seule classe immobile continuant les anciens barytons, et une seule classe mobile provenant des anciens oxytons. A la lumière de ce qui précède il faut considérer cette construction comme manquée. L'état antérieur à l'action de la loi est conservé en slave: (1), (4) et une classe oxytone qui s'est transformée en lituanien en (4), (3 b) et (3 a).

A côté de types vivants, comme les thèmes en *-ŏ-*, *-ā-*, ou en *-i-* (fém.), le lit. a hérité des types improductifs, p. ex. les substantifs en *-u-* ou en *-en-*. Les oxytons provenant de formations motivées y manquaient totalement. Les thèmes substantifs en *-u-* ou *-en-* constituaient donc des systèmes fragmentaires, ***bipartis*** (rudes immobiles + doux mobiles), en face des systèmes tripartis des classes productives. Ils étaient fondés sur ces dernières, puisqu'ils en représentaient pour ainsi dire la réduction, et étaient par conséquent sujets aux transformations analogiques. A l'intérieur des types bipartis les thèmes intonés doux font reculer, sous l'influence des thèmes à vocalisme bref, l'accent sur la more initiale en subissant ainsi la métatonie rude: *piemuõ*, *piemenį*; *vanduõ*, *vándenį* sur le modèle de *akmuõ*, *ãkmenį*; *dieverìs* (**dievẽ*) [15], *díeverį* comme *duktė̃*, *dùkterį*. La métatonie de ces formes n'est donc pas phonétique. Elle remonte, il est vrai, en dernière ligne au changement interne de ⊥ (◡◡́ > ◡́◡), mais par l'intermédiaire de l'assimilation aux thèmes mobiles à vocalisme radical bref, rendue de son côté possible par le caractère biparti et fondé des thèmes consonantiques [16].

La métatonie rude n'apparaît pas, au contraire, dans les ***dissyllabes*** doux comme *viršùs* (acc. *vir̃šų*), parce que l'accent y repose sur la dernière more, et non pas sur une more médiane, du thème.

Dans les mêmes catégories (substantifs en *-u-*, en consonne) l'identification de ⊥ et ◡́◡ aux cas forts est la cause du fait que la mobilité s'im-

---

[15] L'ancienne intonation douce résulte du slovène *dẹvệr* (s.-cr. *djȅvêr*, avec abrègement régulier d'une ancienne longue).

[16] Même si le suffixe *-men-* avait été productif à l'époque baltique en fournissant des dérivés oxytons, ils auraient adopté, une fois devenus immotivés, la flexion (rude) mobile en lituanien (conformément à ce qu'on vient de dire sur l'origine de la classe /3/).

pose aux thèmes rudes à immobilité héritée. C'est ainsi que baltique **sū́nus* (paradigme rude immobile) devient lit. *sūnùs*. C'est ainsi que deviennent mobiles, à peu d'exceptions près, les thèmes consonantiques hérités à intonation rude. L'ancienne immobilité est gardée dans *mė́nuo*, **mė́neses*, tout à fait isolé comme type flexionnel; **sémenes*, *sémenų*; *mótė*, qui n'avait pas de modèle rude mobile à suivre, **dievẽ* (*dieverìs*) étant passé aux thèmes en *-i-*. Mais p. ex. *juosmuõ*, *júosmenį* remplace sans doute un ancien paradigme rude immobile.

Un autre grand changement déclenché par la loi de Saussure c'est la simplification des types de l'adjectif primaire. Tout comme chez le substantif, les trois classes héritées du balto-slave (rude immobile, douce mobile et oxytone) devraient se transformer d'abord en un système ternaire nouveau : rudes immobiles, rudes mobiles et doux mobiles. Mais la coïncidence des types mobile et rude immobile dans les formes casuelles Z et Z*a* (⌊◡◡ = ⊥), assimile le dernier type complètement au premier. On a ici affaire au phénomène curieux, mais fréquent et explicable, de la réduction du nombre des classes flexionnelles de l'adjectif en face de sa conservation chez le substantif. La cause en est l'emploi syntaxique des désinences adjectives, lequel est secondaire par rapport à l'emploi autonome des désinences correspondantes du substantif. L'emploi attributif (chez l'épithète) étant ainsi fondé sur l'emploi autonome, les désinences flexionnelles de l'adjectif sont, par le fait même d'être adjectives, sujettes aux transformations analogiques. Il suffit donc que par suite de déplacements phonologiques ou morphologiques deux types de paradigmes adjectifs coïncident dans certaines formes casuelles pour qu'il en résulte leur identification totale. Soit deux paradigmes adjectifs (du même genre grammatical) A et B:

	Type A	Type B
sg. nom.	désinence a_1	désinence b_1
„ gén.	„ a_2	„ b_2
„ dat.	„ a_3	„ b_3
	etc. etc.	

La différence entre a_1 et b_1, a_2 et b_2, a_3 et b_3, etc., est due à la racine ou plutôt au thème individuel de l'adjectif. Pour ce qui est de la fonction, a et b sont identiques parce qu'ils correspondent à une seule et même désinence du substantif déterminé. Si la différence phonétique entre a et b devient zéro, c.-à-d. s'il y a coïncidence entre un a et un b correspondant, la différence est aussi abolie dans toutes les autres formes casuelles ($a - b = a_1 - b_1 = a_2 - b_2 = a_3 - b_3$, etc.).

Voici à notre avis l'explication du fait empirique, assez fréquent, de la variété restreinte des paradigmes adjectifs, contrastant avec un système

plus développé du substantif. C'est que dans sa flexion l'adjectif est *fondé* et par conséquent prédestiné à des changements „analogiques“ [17].

L'identification de l'accent de *dẽšinas* (thème mobile) et *pìlnas* (ancien baryton rude) aux cas forts (accentuation de la première more), a pour effet la coïncidence des deux paradigmes, c.-à-d. l'introduction de la mobilité dans le paradigme *pìlnas*.

L'ancienne courbe accentuelle des paradigmes mobiles (cas forts = dat. et acc. sg., nom. et acc. plur., nom.-acc. duel) est en gros conservée en lituanien. Les exceptions les plus notables, qui toutefois ne sauraient obscurcir l'ancienne répartition, concernent le paradigme masculin en *-a-*: sg. nom. *diẽvas*, gén. *diẽvo*, instr. *dievù* (et *kélmu*); plur. nom. *dievaĩ*. Au singulier ces innovations suffisent pour rendre le paradigme immobile. P. ex. *kélmas*, *kélmo*, *kélmui*, *kélmą*, *kélmu*, *kélme* (chez les thèmes doux instr. *dievù* et loc. *dievè* peuvent s'expliquer par la loi de Saussure). Il est difficile de se prononcer sur le nom. plur., qui est une innovation. Mais la désinence correspondante des adjectifs (*-ie* > *-i*, p. ex. *gerì*, *pilnì*) est sûrement de provenance pronominale. Par conséquent elle est à l'origine faible, c.-à-d. oxytone, tous les adjectifs pronominaux étant oxytons en lituanien. L'ancien caractère faible du nom. masc. en *-(ij)as* transparaît encore et dans la forme composée de l'adjectif (*geràsis* en face de *gẽras*) et dans les nominatifs comme *arklỹs*, *gaidỹs*.

Les dérogations lituaniennes à l'accentuation balto-slave sont d'une étendue différente, suivant la forme casuelle. Tandis que l'*as* du nom. sing. garde encore son ancien accent dans les conditions précitées, l'*o* du gén. est toujours atone, et le caractère fort de l'instr. sg. en *-uo*, *-u* trouve un parallèle en dehors des thèmes masculins dans la désinence forte *-ą* > *-a* de l'instrumental du type *rankà*. Cette situation nous fait supposer qu'il y a probablement des différences d'ordre chronologique entre les trois phénomènes.

Quant à l'oxytonèse de la désinence *-omis* de *žiemomìs*, en désaccord avec štok. *zìmama* < **zīmàma* et russe *zim'ami*, elle provient d'un déplacement progressif de l'accent dû à des raisons morphologiques. En balto-slave l'accentuation **-ắmus*, **-ắmĭs*, **-ắsu* constitue l'unique dérogation au principe de l'oxytonèse marginale des cas faibles. Il paraît que la chute de la voyelle brève dans **-ắmus*, laquelle fait coïncider l'accent de *-óms* avec celui de *-ìms*, *-ùms*, *-iems*, soit en même temps la cause de l'assimilation accentuelle de *-omis* à *-imìs* etc., d'où *-omìs*.

---

[17] Cf. p. ex. P. Diderichsen dans Travaux du C. L. de Copenhague 5 (= Recherches Structurales), 1949, p. 145: „......gender must be fundamental (directed) in the noun and converted (directing) in the articles, pronouns, and adjectives. But the directed paradigms must conversely, in terms of dominance, *dominate* or *defectivate* the directing paradigms“.

Enfin l'ancien vocatif sing., lequel, on se souvient, était accentué comme un cas fort, n'a conservé cette accentuation que chez les thèmes en *-a-* et en *-o-* (*-ė-*): ***výre, piřšte, lánge, Diẽve; liepa, rañka, gálva, žiẽma*** (*gérve, žvãke, giesme, kãte*)[18]. Dans les autres classes de thèmes le vocatif s'accorde, pour ce qui est de l'accent, avec les cas faibles. C'est un effet de l'évincement partiel du vocatif par le nominatif, c.-à-d. du fondement fonctionnel du vocatif sur le nominatif. Le rapport de proportionnalité entre le nom. et le voc. entraîne l'assimilation accentuelle du second par le premier. Dans les thèmes en *-o-* l'action de la loi de Saussure a supprimé la distinction des terminaisons du nom. (*-o* > *-a*) et du voc. (ancien *-a*), l'accent restant l'unique trait différenciateur entre ces formes casuelles dans les classes (2), (3), (4).

La loi de Saussure constituait peut-être la première amorce de la disparition du genre neutre en lituanien. L'élimination du genre grammatical repose en dernière ligne sur l'abolition des distinctions de genre dans les différentes formes de l'épithète (adjectif, adjectif pronominal). Or l'abrègement des longues finales fait coïncider le nom. sg. fém. avec le nom. sg. neutre dans le type rude immobile, p. ex. fém. **ìlgo*: neutre *ìlga*, devenant tous les deux *ìlga* (d'où ensuite fém. *ilgà* v. p. 215), mais vu la propagation de l'abrègement des longues finales (p. 205 sq.) cette identité pénètre aussi dans le type oxyton. Les cas obliques masculins et neutres étant les mêmes, ils ont pu fournir le point de départ d'une différenciation secondaire de la forme équivoque en *-a*. Elle consistait en l'introduction de l'*-as* du nom. sg. là où les cas obliques présentaient les désinences masculines. La seconde étape de l'évolution c'était le remplacement des désinences neutres par les désinences masculines aux autres cas forts et l'extension de la coïncidence des deux genres sur les autres types d'adjectifs (surtout ceux en *-u-*) et d'adjectifs pronominaux. Privé de sa base grammaticale, à savoir d'une forme spéciale de l'épithète, le genre neutre a fini par disparaître aussi dans le substantif.

Nous ne présentons cette hypothèse qu'avec réserve. On ne saurait en effet oublier que le letton, lui aussi, a perdu le genre neutre et qu'il est difficile de ne pas y voir un héritage commun aux deux langues baltiques. Or il existe des arguments sérieux contre la supposition que la loi de Saussure ait agi en letton (§ 7).

L'analyse attentive de l'accent fournit toutefois un résultat positif. Le remplacement, au nom. sg., de *-a* (atone) neutre par *-as* (atone) masculin chez les thèmes rudes immobiles exigeait une transformation analogue (*-as* atone pour *-a* atone) chez les thèmes doux mobiles. Or le nom.-acc.

[18] Cf. Senn *Litauische Sprachlehre*, 1929, p. 21, 24 et 33. Chez Jaunius l'accentuation du voc. des thèmes en *-a-* est du type Zα, celle des thèmes en *-o-*(*-ė-*), du type Ωα.

neutre étant, par opposition au nom. masc., un cas fort, le remplacement de *-a* (atone) par *-as* (atone), sur lequel se règlent les autres cas Ω, changeait un neutre mobile en un masculin immobile, de classe (2). C'est ainsi que s'expliquent à notre avis les nombreux substantifs non seulement immotivés mais en partie aussi motivés, neutres de provenance, appartenant à la classe (2).

Nous passons maintenant aux faits slaves.

L'époque du slave commun proprement dit est inaugurée par l'affaiblissement des yers, qu'il faut rigoureusement distinguer de la disparition ou chute des yers. Cette dernière, étroitement liée à leur *vocalisation*, fournit des résultats différents suivant les dialectes. L'effet principal de la chute des yers en slave septentrional, occidental aussi bien qu'oriental, c'était la genèse de l'opposition entre les consonnes dures (non-palatales) et les consonnes mouillées (palatales) en polonais, russe, etc. Cette opposition n'existe pas en slave méridional. D'autre part les continuations des yers vocalisés diffèrent suivant les dialectes: *ъ* > *o*, *ь* > *e* en russe, *ъ* = *ь* > *a* en serbo-cr., et ainsi de suite. L'affaiblissement des yers, au contraire, a entraîné des conséquences concernant la place de l'accent, l'intonation et la quantité, reflétées d'une manière identique dans toutes les langues slaves.

Le fait primordial consiste dans les déplacements de l'accent, qui quitte une syllabe contenant *ъ* ou *ь* tantôt pour reculer tantôt pour se porter en avant sur une syllabe à vocalisme plein, bref ou long. Le mouvement progressif ne nous intéresse guère ici. C'est le *recul* de l'accent d'une syllabe *finale* [19] sur la syllabe précédente, qui déclenche des effets prosodiques immédiats et par là aussi, indirectement, des modifications morphologiques importantes en slave commun.

Il est aujourd'hui, grâce à la doctrine phonologique, facile de se rendre compte de ce qui s'est passé. Les phénomènes sont dans une certaine mesure comparables à ceux qui ont eu lieu lors de la naissance des intonations balto-slaves, à ceci près que l'accent régressif se fixe sur l'antépénultième et non pas sur la syllabe initiale. Mais ici et là il y a coïncidence d'une tranche brève qui porte l'ancien accent, avec une tranche brève frappée de l'accent régressif. Une forme comme nom.-acc. *bob|ъ* devient *b|obъ* avec un *o* identique à celui de *p|olje* etc. La même remarque vaut non seulement pour *e*, mais aussi pour les *ъ*, *ь* forts, qui se sont ensuite vocalisés. L'accent régressif qui vient frapper une tranche longue (*a*, *ě*, *i*, *y*, *u*; *ę*, *ǫ*; *er*, *el*, *ьr*, etc.) y engendre au contraire une intonation

---

[19] Jamais d'une syllabe *interne* sur la syllabe précédente parce qu'une syllabe médiane à vocalisme bref (y inclus *ъ*, *ь*) n'était pas capable de porter l'accent en balto-slave.

montante, appelée *néorude*, laquelle se met en opposition avec l'ancienne intonation descendante (douce). Du même coup l'ancienne intonation montante (rude) est reléguée hors de l'opposition fondamentale d'intonations. Les anciennes tranches rudes perdent leur *intonabilité* et, par la suite, leur quantité longue (au moins dans certains dialectes slaves) [20].

A partir d'ici nous réservons le signe ⊥ pour l'intonation *néorude*, tandis que les anciennes tranches rudes seront munies, comme en serbo-cr., du signe ̏, qui aura la double fonction d'en marquer le caractère „complexe" et en même temps la longueur étymologique. Cf. p. ex. acc. sg. *dýmъ* (s.-cr. *dȉm*) — *vьkl̃ъ* (s.-cr. *vûk*) — *sǫd|ъ* (s.-cr. *sûd* < *súd*) passant à *dȳ̏mъ* — *vьl̃kъ* — *sǫ́dъ*.

La néorude étant une intonation montante, le déplacement en question consiste en réalité à faire reculer l'accent sur la *more précédente*. Cette constatation est d'une grande portée pour la compréhension des faits morphologiques. Dans le cas où -ъ, -ь sont des morphèmes (désinences flexionnelles), l'accent en reculant frappe la *dernière more du thème* et ce fait sert de point de départ aux transformations „analogiques" ultérieures. L'accentuation de la dernière more, apparaissant sous la forme de l'intonation néorude partout où la dernière syllabe du thème présente une tranche intonable, devient un morphème supplémentaire caractérisant certains types flexionnels et certains procédés de la formation de mots. A ce point de vue elle est comparable à l'intonation douce du lituanien, devenue montante après l'action de la loi de Saussure: l'accentuation de la dernière more du thème y constitue aussi des types spéciaux à l'intérieur des paradigmes (mobiles aussi bien qu'immobiles) et dans la dérivation; beaucoup de types de dérivés, surtout secondaires, y portent l'accent sur la more présuffixale. Bref, l'affaiblissement des yers, tout

---

[20] C'est d'une façon toute différente que nous nous représentons la genèse phonologique de la nouvelle intonation montante en štokavien: le recul de l'accent qui frappait la deuxième syllabe du mot, sur la syllabe initiale, a engendré sur celle-ci une intonation montante nouvelle, en privant l'ancienne intonation montante de sa valeur phonologique, à savoir en l'identifiant à l'ancienne intonation descendante. La nouvelle opposition phonologique *intonation descendante* (< ancienne douce plus ancienne néorude) : *intonation montante* (nouvelle) s'est donc constituée dans la syllabe initiale. Ensuite seulement l'intonation montante de l'intérieur du mot s'est identifiée à l'intonation montante de la syllabe initiale, intonation fondée sur une opposition pertinente.

Le caractère montant de l'intonation néorude, conservé directement en čakavien et en slovène, est aussi démontré par certains allongements. En čakavien p. ex. l'allongement d'une voyelle brève devant sonante finale, *zakón* < < *zakȍn* (**zak|onъ*), *krovón* (**krov|omъ*), *ženán* < *ženȁn* (**ženȁmъ*), *stár* (**stärъ*) aboutit toujours à une néorude. C'est dire que l'allongement ne touche en rien à l'accentuation qui est celle de la more finale du mot, p. ex. *stár* parallèle à *ezȉk* etc.

comme la loi de Saussure, a compliqué l'ancienne morphologie du type balto-slave en y créant une nouvelle opposition *accentuation finale*: *accentuation de la dernière more du thème* à côté de l'opposition ancienne *accentuation de la première more du thème* : *accentuation finale*. Il ne s'agit point de procédés *diamétralement* opposés, ce que pourrait faire croire une analyse superficielle d'exemples comme russe *selˈo* : *s ela* à côté de *pˈolje* : *poljˈa*. Leur différence est révélée par les polysyllabes comme *nebesˈa, plemenˈa* (< *nˈebo, plˈemja*) en face de *remˈësla, veretˈëna* (< *remeslˈo, veretenˈo*).

Mais retournons aux problèmes phonologiques de l'apparition, en slave commun, de l'intonation néorude. Rien ne change dans le système des intonations, il n'y a pour ainsi dire qu'un changement des *représentants* de l'intonation *montante*. Les anciens sont écartés par suite de la perte de l'intonabilité et de l'abrègement vocalique lesquels, phonétiquement préparés et jusqu'ici latents, se phonologisent au moment où apparaissent les représentants nouveaux, recrutés parmi les tranches longues jusqu'ici atones. Or justement le fait de l'abrègement des anciennes tranches change du tout au tout le système vocalique du slave commun. Car cet abrègement n'est pas *a* > *o*, *i* > *ь*, etc., mais *ā* > *ă*, *ī* > *ĭ*, c.-à-d. qu'il produit des voyelles brèves *nouvelles*. Elles proviennent d'anciennes longues accentuées, devenues non-intonables et abrégées par la suite. A ce moment il se crée une différence entre *ă* et *o*, entre *ě̆* abrégé et *e*, entre *ĭ* et *ь*, entre *y̆* et *ъ*. Du même coup les vocalismes brefs *ŭ*, *ǫ̆*, *er*, *or* brefs, etc., accentués commencent à s'opposer à *ū*, *ǭ*, *er*, *or* longs, etc., porteurs de l'intonation néorude ou douce. Le changement du système vocalique slave consiste donc dans la création de couples *longue* : *brève* à la place de toutes les anciennes longues, tandis que les anciennes brèves (*e*, *o*, *ъ*, *ь*) gardent leur quantité brève en restant provisoirement en dehors de l'opposition. Mais l'allongement compensatoire subséquent, dû à la disparition des yers, produit *ē*, *ō* s'opposant à *ĕ*, *ŏ*. Les voyelles *ъ* et *ь* ayant disparu ou s'étant vocalisées, c.-à-d. s'étant assimilées aux voyelles brèves, la catégorie de la quantité embrassera tous les timbres vocaliques.

Parler d'une opposition *a* : *o*, *ě̆* : *e*, etc., comme d'une opposition quantitative *slave* c'est donc confondre deux plans chronologiques différents. L'un des deux: ou bien en maintenant le caractère quantitatif de cette opposition on remonte jusqu'à l'époque ancienne du slave commun, ainsi p. ex. quand on explique l'allongement vocalique des verbes itératifs. Ou alors, si l'on tient à se faire une idée du système linguistique dont les traits essentiels seraient retenus par les langues slaves historiques, on se résignera à voir dans l'opposition *a* : *o*, *i* : *ь*, etc., d'abord des voyelles de *timbre* différent. L'ancienne différence quantitative, il faut l'avouer, ne s'y trouve effacée que *partiellement*, puisqu'un *e*(*o*) toujours bref s'op-

pose à un *ě*(*a*) *variable*, long ou bref. Même après l'allongement compensatoire (p. ex. s.-cr. *mêd*, *bôg*) les voyelles *e*, *o* diffèrent des anciennes longues par ce qu'elles ne sont pas intonables, c.-à-d. ne sont pas capables de porter l'intonation montante (néorude ⊥́).

L'écriture des plus anciens textes (v. slaves) confirme cette conclusion, qui paraît déjà évidente. Si des signes alphabétiques distincts y correspondent à des timbres vocaliques différents de toutes les autres langues historiques slaves, cette différence de timbre vocalique entre *a* et *o*, *ě* et *e*, etc., a dû exister non seulement en v. slave d'Eglise, mais aussi dès la phase finale de la communauté linguistique slave.

Il faut toutefois remarquer qu'a première vue la continuation des anciennes tranches rudes par un vocalisme *long* en slovène et en tchèque semble contredire l'hypothèse ci-dessus présentée, suivant laquelle l'abrègement *ā̋* > *ȁ* etc. daterait du slave commun.

Or les voyelles intonées rudes se sont abrégées partout (en serbo-croate, slovène, tchèque, polonais) *devant un yer final*, c'est à dire dans la position phonologique où est apparue la néorude. Dans les autres entourages la longue accentuée à intonation „complexe" (montante par rapport à l'intonation douce, descendante par rapport à la néorude) s'est d'abord maintenue pour s'abréger ensuite en serbo-croate et en polonais, tandis que le tchèque conserve la quantité longue dans la syllabe initiale de formes dissyllabiques. Mais certaines innovations communes du čakavien et du slovène, dont on va parler plus loin à propos de l'intonation „néodouce", prouvent qu'entre l'ancienne longue rude et la brève du serbo-croate historique il faut intercaler l'existence transitoire d'une longue accentuée à intonation „complexe". Cf. aussi la note de la p. 222.

En slovène une longue (rude) ne se conserve qu'en syllabe ouverte. Dans les mots oxytons (à syllabe fermée) l'ancienne opposition entre le vocalisme rude abrégé et le vocalisme néorude long a subsisté: cf. *bràt*, *čàs*, *dẹ̀d*, *dìm*, *gràh*, *hlẹ̀b*, *mràz*, *pràg*, *sìr* (s.-cr. *brȁt* etc.) en face de *gáj*, *grẹ́h*, *ključ́*, *králj*, *príšč*, *prọ́d*, *sọ́d*, *stólp*, *vráč* (s.-cr. *gâj*, *grȉjeh*, gén. *gája*, *grijèha*, etc.). En tchèque on a gén. plur. *lip* < *lípa* etc., mais *háj*, *hřích*, *klíč*, *král*, et ainsi de suite.

L'affaiblissement des yers et la constitution de la néorude, qui en découle, occupent ainsi une position de clef dans le changement de l'état balto-slave en l'état slave commun. Il est presque superflu d'ajouter que sous *balto-slave* on entend ici un certain état de langue, caractérisé surtout par un système vocalique donné et par les anciennes intonations, sans qu'il y entre des considérations sur les substrats ethniques, porteurs de systèmes linguistiques différents.

Examinons maintenant les conséquences morphologiques de l'affaiblissement des yers dans le domaine de la flexion nominale.

Rappelons le schéma de fondement des formes casuelles des noms en *-o-* (les formes faibles, communes aux types mobile et oxyton, s'appuient sur les formes fortes):

f. fortes	type mobile	type oxyton
sg. acc.	*b|ogъ vъl̃kъ*	*bob|ъ sǫd|ъ*
plur. nom.	*b|oʒi vъl̃ci*	*bob|i sǫd|i*
„ acc.	*b|ogy vъl̃ky*	*bob|y sǫd|y*
f. faibles		
sg. nom.	*bog|ъ vъlk|ъ*	*bob|ъ sǫd|ъ*
„ gén.	*bog|a vъlk|a*	*bob|a sǫd|a*
„ dat.	*bog|u vъlk|u*	*bob|u sǫd|u*
„ loc.	*boʒ|ě vъlc|ě*	*bob|ě sǫd|ě*
plur. gén.	*bog|ъ vъlk|ъ*	*bob|ъ sǫd|ъ*
„ instr.	*bog|y vъlk|y*	*bob|y sǫd|y*

Le recul de l'accent au nom. sg. fait coïncider l'acc. et le nom. sg. chez les substantifs à paradigme mobile: mais suivant le vocalisme radical cette coïncidence sera tantôt complète tantôt partielle. Elle est complète pour tous les thèmes à vocalisme radical *o*, *e*, *ъ*, *ь*.

Or l'hypothèse d'une coïncidence phonétique de l'acc. *b|ogъ* et du nom. *bog|ъ* (d'où s.-cr. *bôg*, slov. *bǭg*) semble à première vue contredite par le vocalisme bref s.-cr. *bȍb* (gén. *bòba*), slov. *bòb*. Si en effet le nom. *bog|ъ* devenant *b|ogъ* subit l'allongement compensatoire (*bôg*), on ne comprend pas pourquoi le nom.-acc. *bob|ъ*, qui lui aussi fait reculer l'accent sur la racine, ne passe pas à **bôb*. Mais la brève du type s.-cr. *bȍb* (slov. *bòb*) est d'origine *morphologique*. Fondés sur les paradigmes rudes immobiles (p. 204), les oxytons, introduisent la voyelle brève dans le nom. sing. à partir du moment de l'abrègement des longues rudes. Ainsi p. ex. s.-cr. *dȉma* etc.: *dȉm* = *bobȁ* etc.: x(= *bȍb* remplaçant une forme oxytone irréalisable)[21].

Pour ce qui est des thèmes contenant un ancien *ъ*, *ь*, cf. p. ex. s.-cr. *dȁžd* (< *dъždь*) „pluie", *lȁn* (< *lьnъ*) „lin", *mȁč* (< *mьčь*) „glaive", *mȁst* (< *mъstъ*) „moût", *pȁs* (< *pьsъ*) „chien", *sȁn* (< *sъnъ*) „sommeil", etc., formes phonétiques continuant aussi bien les anciens oxytons que les paradigmes mobiles. Les formes comme *cvât* (< *cvьtъ*) „fleur", *dân* (< *dьnь*) „jour", *sât* (< *sъtъ*) „rayon de miel", *tâst* (< *tьstь*) „beau-père" contiennent une voyelle longue dont le caractère „analogique" (d'après *mêd*, *bôg*, etc.)

[21] Il s'en suit que l'abrègement des longues rudes en syllabe pénultième est postérieur aux allongements compensatoires résultant de la chute de *-ъ*, *-ь*.

se trahit surtout par le fait qu'elle apparaît aussi en dehors du nom. sg. (*cvâta* etc.).

L'identification phonologique de l'acc. et du nom. sg. chez les thèmes contenant *o*, *e*, *ъ*, *ь* veut dire, puisque le nom. sg. se fonde sur l'acc., assimilation du nom. à l'acc. Elle se propage dans le plan morphologique en envahissant les autres thèmes mobiles, les dissyllabes à vocalisme long (*a*, *ě*, etc.) et les polysyllabes. Le manque de la néorude dans le nom. *vъl̃kъ* s'explique donc par l'assimilation de ce nominatif à l'accusatif, en ce qui concerne l'intonation. Or comme tous les cas dissyllabiques du sg., en tant que cas faibles, s'appuient sur l'acc., le déplacement régressif de l'accent au nom. est accompagné d'une transformation simultanée du gén., dat., et loc. sg. D'où *bogˈa* > *bˈoga*, *vъlkˈa* > *vъl̃ka*, *bogˈu* > *bˈogu*, *vъlkˈu* > *vъl̃ku*, *bozˈě* > *bˈozě*, *vъlcˈě* > *vъl̃cě*.

Au plur. on s'attend à la conservation de la néorude dans le gén. *vъl̃kъ* (cf. russe nom. sg. *vˈolos*, gén. plur. *volˈos*) et au maintien de l'oxytonèse à l'instr. plur. en *-y* (*bogˈy*, *vъlkˈy*). Les désinences *-omь* de l'instr. sg. et les désinences du pluriel *-omˈъ*, *-ěxˈъ* se transforment phonétiquement en *-ˈomь*, *-ˈomъ*, *-ěxъ* (néorude). En conséquence de la chute des yers ces formes redeviennent oxytones.

La transformation de l'ancien système de la déclinaison nominale est donc déclenchée, tout comme en lituanien (p. 213), par les thèmes dissyllabiques à vocalisme bref.

L'ancienne oxytonèse du gén. sg. est conservée dans l'adverbe russe *včerˈa* „hier" < **večerˈa* en face de *vˈečera* „du soir". L'oxytonèse plus récente de l'instr. sg. *-ˈomь* apparaît dans les adverbes russes *verchˈom*, *krugˈom*, *begˈom*, *peredˈom*, *šarˈom*, *tolkˈom* [22], lesquelles s'opposent aux formes d'instrumental barytones *vˈerchom*, *krˈugom*, etc. Quant à l'oxytonèse de l'instr. plur. en *-y*, elle est encore, bien qu'indirectement, attestée en kachoube: dans les polysyllabes en *-o-* cette forme casuelle y est accentuée sur la pénultième, tout comme le loc. sg. en *-u*, le gén. plur. en *-ovъ*, le dat. plur. en *-omъ* et le loc. plur. en *-ěxъ*, tandis que le reste du paradigme accentue la syllabe initiale.

Dans les paradigmes oxytons *bobˈъ*, *sǫdˈъ* le déplacement de l'accent ne change rien à l'identité des formes du nom. et acc. sg., laquelle a existé de tout temps. Aucune répercussion morphologique n'a donc eu lieu et les cas faibles du sg. conservent l'ancienne accentuation.

Des changements parallèles se sont effectués chez les thèmes en *-i-*, la désinence *-ь* étant propre à l'acc. et au nom. sg. L'ancienne oxytonèse y transparaît encore dans les tours prépositionnels avec le gén. (russe *iz Tverˈi*, *iz pečˈi*, *iz grjazˈi*, *iznutrˈi*, *speredˈi*; *do pečˈi*, *do stepˈi*, *do kostˈi*,

---

[22] Pour la littérature cf. Kiparsky *o. c.* p. 52—54.

etc.), et avec le loc. (*v kostˈi*, *na kostˈi*, et ainsi de suite). Les cas obliques sont restés oxytons dans les noms de nombre cardinaux *pętь*, *šestь*, etc. (cf. russe *pjatˈi*, *šestˈi*, *pjatьjˈu*, *šestьjˈu*, et ainsi de suite). Mobiles de provenance (cf. l'intonation čak. *pêt* et la voyelle de pol. *pięć* mais gén. etc. *piąci*), ils ont conservé l'ancienne courbe accentuelle du paradigme grâce au fait de s'être détachés de bonne heure — en devenant des noms de nombre — des autres substantifs en *-ti-*. L'instr. sg. (*-ьjǫ*), s'opposant à l'accentuation initiale des cas forts, est paroxyton en kachoube, tout comme le loc. sg. en *-i*, le gén. plur. en *-ьjь*, et l'instr. sing. en *-ojǫ*.

Les formes casuelles des thèmes en *-u-*, dans la mesure où elles sont conservées dans les langues historiques, connaissent la même répartition de l'accent: à côté d'un gén. sg. baryton en *-u* on y trouve un loc. sg. en *-ˈu* et un gén. plur. en *-ˈovъ* (< *-ovˈъ*). Ici on pourrait citer, à titre d'archaïsmes, les formes v. russes *do verchˈu*, *sverchˈu* et *kverchˈu* (à côté de *svˈerchu* et *kvˈerchu*).

En v. slave russe de la moitié du XVI s. on trouve l'accentuation attendue au paradigme du pluriel: *sˈynove*, *synˈov*, *synˈomъ*, *sˈyny*, *synmˈi*, *synˈochъ* (Velikanov RFV 62, p. 219).

Somme toute on peut donc affirmer que la différence entre la mobilité ancienne, parfaitement conservée par les thèmes en *-ā-*, et la mobilité nouvelle des thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-*, repose en dernière ligne sur l'identité des désinences du nom. et de l'acc. sg. (*-ъ*, *-ь*) chez ces derniers, laquelle, dans des conditions favorables, conduit à la coïncidence phonétique du nom. et de l'acc. du sing. Chez les thèmes oxytons, par contre, où l'identité du nom. et de l'acc. sg. a existé depuis toujours, l'affaiblissement des yers n'apporte aucun changement dans la relation mutuelle de ces formes et dans l'accentuation du reste du paradigme.

Quant au neutre en *-o-*, ses cas obliques suivent le modèle des thèmes masculins correspondants en faisant reculer l'accent au gén. dat. loc. sg. (cf. encore l'adverbe russe *poutrˈu* à côté du datif *ˈutru*). Il se constitue ainsi, chez les neutres mobiles, une opposition entre la barytonèse du singulier et l'oxytonèse héritée du pluriel.

Mais les changements les plus intéressants ont eu lieu dans les thèmes *oxytons* neutres et féminins (en *-ā-*). L'oxytonèse du gén. plur. en *-ъ* y change en accentuation de la more prédésinentielle, d'où l'intonation néorude sur une syllabe longue précédente. Par opposition au sg., lequel est rigoureusement oxyton, l'accentuation de la more prédésinentielle se généralise comme marque additionnelle du plur. Mais tandis qu'au neutre cette généralisation est complète, elle s'arrête au féminin devant les cas „moyens“: dat. *-àmъ*, instr. *-àmi*, loc. *-àxъ*. Chez les féminins oxytons, en effet, l'accentuation de la désinence se complique de son abrègement (en position inaccentuée on a p. ex. *lìpāmъ*, *-āmi*, *-āxъ*). De cette sorte,

étant dominé par l'abrègement, l'accent n'est pas libre à suivre le modèle du gén. plur., lequel par conséquent n'entraîne que la transformation accentuelle correspondante du nom.-acc., p. ex. štok. *trâve* (< **trávy*) en face du sing. *tráva* (< **trāvˈa*). Un pluriel féminin baryton s'opposant à un singulier oxyton n'apparaît qu'en russe, y étant rendu possible par la disparition de la quantité et de l'intonation (*trˈavy*, *trˈavam*, *trˈavami*, *trˈavach*).

La raison du fait que malgré un ancien gén. plur. en -ъ les oxytons masculins ne connaissent pas un développement analogue, doit être cherchée dans le recul accentuel simultané au nom.-acc. sing., ce qui supprime la possibilité d'une opposition entre sing. et plur.

Voici quelques spécimens de paradigmes slaves datant de l'époque de l'affaiblissement des yers. Ils servent à résumer les remarques d'en haut traitant de formes particulières. A comparer les thèmes correspondants du balto-slave (*u̯ilkas*, *žeimā*, *barnis*, *u̯irṣus*, p. 201—202).

thèmes en -*o*- masc.		mobiles	oxytons
sg.	nom.	*vьl̃kъ*	*sǫ́dъ*
„	gén.	*vьl̃ka*	*sǫdˈa*
„	dat.	*vьl̃ku*	*sǫdˈu*
„	acc.	*vьl̃kъ*	*sǫ́dъ*
„	voc.	*vьl̃če*	*sǫ̃de*
„	instr.	*vьlkˈomь*	*sǫdˈomь*
„	loc.	*vьl̃cě*	*sǫdˈě*
plur.	nom.	*vьl̃ci*	*sǫdˈi*
„	gén.	*vьĺkъ*	*sǫ́dъ*
„	dat.	*vьlkˈomъ*	*sǫdˈomъ*
„	acc.	*vьl̃ky*	*sǫdˈy*
„	voc.	*vьl̃ci*	*sǫ̃di*
„	instr.	*vьlkˈy*	*sǫdˈy*
„	loc.	*vьlcě́xъ*	*sǫdě́xъ*
duel	nom.-acc.	*vьl̃ka*	*sǫdˈa*
„	gén.-loc.	*vьlkˈu*	*sǫdˈu*

thèmes en -*o*- neutres			
sg.	nom.-acc.	*der̃vo*	*vinˈo*
„	gén.	*der̃va*	*vinˈa*
„	dat.	*der̃vu*	*vinˈu*
„	instr.	*dervˈomь*	*vinˈomь*
„	loc.	*der̃vě*	*vinˈě*
plur.	nom.-acc.	*dervˈa*	*vína*
„	gén.	*deŕvъ*	*vínъ*

thèmes en -*o*- neutres		mobiles	oxytons
plur.	dat.	*dervˈomъ*	*vinomъ*
„	instr.	*dervˈy*	*víny*
„	loc.	*dervě́xъ*	*vínĕxъ*

thèmes en -*a*- fém.			
sg.	nom.	*zimˈa*	*travˈa*
„	gén.	*zimˈy*	*travˈy*
„	dat.	*zimˈě* (*zĩmě*?)	*travˈě*
„	acc.	*zĩmǫ*	*travˈǫ*
„	voc.	*zĩmo*	*trãvo*
„	instr.	*zimojˈǫ*	*travojˈǫ*
„	loc.	*zimˈě*	*travˈě*
plur.	nom.-acc.	*zĩmy*	*trávy*
„	gén.	*zímъ*	*trávъ*
„	dat.	*zimàmъ*	*travàmъ*
„	instr.	*zimàmi*	*travàmi*
„	loc.	*zimàxъ*	*travàxъ*

		thèmes mobiles	
		en -*i*-	en -*u*-
sg.	nom.	*bor̃nь*	*vьr̃xъ*
„	gén.	*bor̃ni*	*vьr̃xu*
„	dat.	*bor̃ni*	*vьr̃xovi*
„	acc.	*bor̃nь*	*vьr̃xъ*
„	voc.	*bor̃ni*	*vьr̃xu*
„	instr.	*bornьjˈǫ*	*vьrxˈъmь*
„	loc.	*bornˈi*	*vьrxˈu*
plur.	nom.	*bor̃ni*	*vьr̃xove*
„	gén.	*bornˈьjь*	*vьrxˈovъ*
„	dat.	*bornˈьmь*	*vьrxˈъmъ*
„	acc.	*bor̃ni*	*vьr̃xy*
„	instr.	*bornьmˈi*	*vьrxъmˈi*
„	loc.	*bornˈьxъ*	*vьrxˈъxъ*
duel	nom.-acc.	*bor̃ni*	*vьr̃xy*

Quelques mots encore sur le classement des paradigmes russes.

Nous ne savons rien sur les circonstances spéciales dans lesquelles ont disparu en russe les catégories de l'intonation et de la quantité. Mais il est en tout cas raisonnable, parce qu'économique, de poser comme fait

primordial la perte de la *quantité*; celle de l'intonation en serait un corollaire inévitable. Par suite de la perte de l'intonation, les tours prépositionnels (préposition + substantif), dont l'accentuation se réglait sur l'intonation radicale du nom (p. 163 sq.), ne gardent plus l'accentuation récessive sur la préposition que dans des tours figés (*n'a ruku, p'od ruku*). Partout ailleurs le jeu de l'accent est resté vivant. Le russe fournit des témoignages précieux sur les oppositions accentuelles *initiale* : *finale* (plus ancienne) et *finale* : *pénultième* (plus récente), avec la restriction qu'il n'y est plus question de mores, mais uniquement de syllabes. Les deux oppositions jouent un rôle important dans la flexion nominale russe et doivent être envisagées comme critères du classement des paradigmes.

En russe les paradigmes immobiles offrent une accentuation columnale, soit sur une syllabe du thème, soit sur la colonne désinentielle (opposition *barytons* : *oxytons*). La mobilité se greffe sur cette opposition principale sous une forme différente suivant qu'il s'agit de barytons ou d'oxytons. Quant aux premiers, certains thèmes à accentuation initiale (mais pas les barytons accentués sur une syllabe interne) admettent, au cours de la flexion, un saut accentuel entre la colonne initiale et la colonne désinentielle. De leur côté certains thèmes oxytons sont sujets au jeu accentuel entre la colonne désinentielle et la colonne prédésinentielle. Les colonnes initiale et prédésinentielle se confondent chez les thèmes dissyllabiques. Ces derniers peuvent être déterminés à l'aide des polysyllabes, sur lesquels ils s'appuient. Ainsi la syllabe accentuée de *s'ëla* (en face du sg. *sell'o*) fonctionne comme *pénultième* parce qu'elle correspond à la syllabe accentuée de *rem'ësla* (sg. *remesl'o*) etc. Celle de *sl'ovo* (plur. *slov'a*) fonctionne comme *initiale* étant donné le parallélisme avec *'oblako* (plur. *oblak'a*), et ainsi de suite.

Il existe par conséquent quatre classes accentuelles[23]:

1) barytons immobiles (accentués sur n'importe quelle colonne du thème excepté la colonne désinentielle)
2) barytons mobiles (accentués sur la syllabe initiale et, dans certaines formes casuelles, sur la désinence)
3) oxytons immobiles (accentués sur la colonne désinentielle; les cas à désinence zéro y constituent l'unique dérogation, du reste purement mécanique)
4) oxytons mobiles (accentués sur les colonnes désinentielle et prédésinentielle).

Tout comme en lituanien, dont le système des paradigmes nominaux, quoique aussi quaternaire, diffère du tout au tout de celui du russe, les

[23] Les classes barytones (1 et 2) servent de fondement aux classes oxytones (3 + 4), dans lesquelles il n'y a pas de choix entre des colonnes (désinentielles) différentes.

quatre possibilités théoriques ne se réalisent pas pour toutes les déclinaisons (= pour tous les thèmes). Elles sont au complet dans les thèmes féminins en -ā-, p. ex. (1) *mal'ina, j'agoda*; (2) *skovorod'a*; (3) *suet'a*; (4) *sirot'a*. Il faut encore ajouter que les substantifs en -ā- connaissent deux variantes de (2) et (4): *zemlj'a*, plur. *z'emli, z'emljam, z'emljami, z'emljach*, et *ruk'a*, pl. *r'uki, ruk'am, ruk'ami, ruk'ach*; *trav'a*, plur. *tr'avy, tr'avam, tr'avami, tr'avach*, et *sveč'a*, pl. *sv'eči, sveč'am, sveč'ami, sveč'ach*. Si au point de vue historique il est clair que l'accentuation de *-am, -ami, -ach* est héritée et ancienne, le recul accentuel respectif étant une innovation proprement russe (p. 225), la répartition des deux sous-types et les flottements qui existent toujours (p. ex. pour *svinьj'a*), demanderaient une étude spéciale.

Neutres en -o-: (1) *korom'yslo*; (2) *'oblako*; (3) *božestv'o*; (4) *remesl'o*.

Chez les féminins en -i- ne sont représentées que les classes (1) et (2), p. e. (1) *bol'eznь*; (2) *p'ovestь* (classe (3) dans les noms de nombre cardinaux du type *pjatь* et dans le masc. *putь*).

Quant aux masculins, on y distingue facilement (1) et (3), p. ex. *sos'ed*; *vorob'ej*, mais la différence entre (2) et (4) ne saute pas aux yeux. Car les types mobiles *volk, v'olka, v'olki, volk'ov*, et *dar, d'ara, dar'y, dar'ov*, n'étant représentés que par des monosyllabes, on ne saurait trancher la question si l'accentuation de la racine y est initiale ou prédésinentielle. Les masculins formant le pluriel en -a appartiennent à (2), p. ex. *g'orod* : *gorod'a*. Mais il faut en même temps remarquer que le morphème -a en question n'a pas toujours possédé le caractère d'une désinence pure et simple. Alternant dans beaucoup de cas avec -y, il se trouvait mi-chemin entre un suffixe de dérivation et une désinence flexionnelle. Mais quelques mots du type *konь, konj'a, k'oni, kon'ej* (*červь, gvozdь, 'ugolь*) semblent bien appartenir à (4), ce qui nous fait considérer les paradigmes de *volk* et *dar* comme deux sous-types de la classe (2). Une telle explication s'accorde avec l'origine du type mobile *volk, dar*, laquelle doit être identique avec l'origine de la mobilité de *skovorod'a, 'oblako* et *p'ovestь*. Mais il s'agit peut-être, au moins dans *červь* et *ugolь*, d'une *ancienne* transformation de thèmes en -i-. Dans ce cas l'oxytonèse des cas obliques continuerait celle des thèmes en -i- mobiles tandis que l'accent du nom. (sing. et) plur. serait, par son origine, récessif et non prédésinentiel.

Il faut enfin consacrer quelques remarques à l'adjectif composé. En slave, tout comme en lituanien, le paradigme de l'adjectif composé est bâti sur celui du simple [24]:

---

[24] La circonstance qu'en baltique la flexion de l'adjectif est devenue en partie pronominale, p. ex. dat. sing. *basam* pour **basui*, ne nous empêche pas de considérer la fusion du groupe *adjectif + pronom* (*ja-*) comme un fait essen-

formes simples	thèmes mobiles		thèmes oxytons
sg. nom. masc., gén. plur.	*moldˈъ*		*ostrˈъ*
„ „ neutre	*mol̆do*		*ostrˈo*
„ gén. masc.-neutre	*moldˈa*		*ostrˈa*
„ dat. „ „	*moldˈu*		*ostrˈu*
„ acc. „ „	*mol̃dъ*		*ostrˈъ*
„ loc. „ „	*moldˈě̆*		*ostrˈě̆*
formes composées			
sg. nom. masc., gén. plur.	*moldъjˈь*	comme	*ostrъjˈь*
„ neutre	*moldojˈe*	„	*ostrojˈe*
„ gén. masc.-neutre	*moldȁjego*	„	*ostrȁjego*
„ dat. „ „	*moldȕjemu*	„	*ostrȕjemu*
„ acc. „ „	*moldъjˈь*	„	*ostrъjˈь*
„ loc. „ „	*moldě̏jemь*	„	*ostrě̏jemь*

Aucune remarque ne s'impose à propos des thèmes rudes (–̈), qui offrent une accentuation radicale rigide dans les deux paradigmes, simple et composé.

Le rapport accentuel de la forme composée à la forme simple est identique à celui d'un dérivé en face du mot-base (v. le paragraphe suivant). La forme composée d'un adjectif rude continue l'accentuation radicale de la forme simple, tandis que la forme composée d'un adjectif mobile, fondée sur les cas *faibles* de la forme simple, est oxytone. L'oxytonèse est *columnale*, si la syllabe interne est capable de porter l'accent, c.-à-d. si elle est longue (p. ex. *moldȁ-jego*) [25], elle est *marginale* si le vocalisme de la syllabe finale du simple est bref (p. ex. *moldъjˈь*, *moldojˈe*, une accentuation balto-slave *moldˈъjь*, *moldˈoje* étant inadmissible). Cette répartition accentuelle suit fidèlement celle qui est de rigueur dans le paradigme du simple, ainsi dat. plur. fém. *moldȁmъ*, mais masc.-neutre *moldomˈъ*, et dans la dérivation, où un accent suffixal repose soit sur une rude interne (p. ex. *-ȁtъ*) soit sur la syllabe finale du suffixe (p. ex. *-otˈa*, *-ъkˈъ*).

La forme composée d'un adjectif mobile étant oxytone, celle d'un adjectif oxyton l'est à plus forte raison.

Il faut donc considérer *č̏istъjь*, *moldъjˈь*, *ostrъjˈь* comme les types accentuels les plus anciens de l'adjectif composé slave. Des types plus récents, à intonation néorude, ont dans beaucoup de cas remplacé les anciens oxytons. Nous partageons l'avis de D. V. Bubrich, qui dans son

---

tiellement balto-slave. C'est qu'un remplacement postérieur de **basui* par *basam* a dû automatiquement changer **basui-jam* en *basam-jam*.

[25] Une syllabe interne accentuée était nécessairement rude (p. 166).

mémoire sur le système d'accentuation en slave commun (RESl 6, 1926, p. 175—215) considère le flottement *novˈъjь* : *nˈovъjь*, *svętˈъjь* : *svˈętъjь* comme datant de l'époque de la communauté slave, p. 198 sq. Mais il faut ajouter qu'il y a une différence chronologique entre les deux types: les formes oxytones sont plus anciennes que les formes accentuées sur la syllabe prédésinentielle. Le point de départ de la néorude est à chercher dans les terminaisons -ˈъ (du nom. sing. masc. et du gén. plur. des trois genres) de l'adjectif simple. La forme-base (l'adjectif simple) offrant le choix entre l'oxytonèse et l'accentuation prédésinentielle (néorude), c'est cette dernière qui est adoptée comme fondement de la forme composée suivant le principe énoncé dans Acta Linguistica 5, p. 20 (l'accentuation prédésinentielle = accentuation désinentielle + recul sur le morphème précédent). Cf. ci-dessus p. 67-68.

A cet égard il existe une différence entre le russe, qui continue l'ancienne oxytonèse, d'une part, et le s.-cr. qui préfère les formes à intonation néorude (pour le čakavien cf. Belić *Akcenatske studie*, 1914, p. 11—13). Pour l'ancien type mobile doux on trouve p. ex.:

russe	štokavien	čakavien
borzˈoj	*bȓzî*	*bŕzî*
dorogˈoj	*drȃgî*	*drágî*
gluchˈoj	*glȗhî*	*glúhî*
gnilˈoj	*gnjȋlî*	*gnílî*
gustˈoj	*gȗstî*	*gústî*
chudˈoj	*hȗđî*	*húđî*
krivˈoj	*krȋvî*	*krívî*
molodˈoj	*mlȃđî*	*mláđî*
nemˈoj	*nȉjemî*	*némî*
pustˈoj	*pȗstî*	*pústî*
slepˈoj	*slȉjepî*	*slépî*
suchˈoj	*sȗhî*	*súhî*
čužˈoj	*tȗđî*	*tújî*
tupˈoj	*tȗpî*	*túpî*

Dans une minorité de cas le russe, s'accordant avec le s.-cr., donne la préférence à la forme néorude. Ainsi *cˈelyj* = čak. *célî*, *gˈordyj* = *gŕdî*, *lˈevyj* = *lévî*, *sˈivyj* = *sívî*. De l'autre côté, une accentuation štokavienne correspondant à l'oxytonèse russe est bien attestée dans *glùhî*, *gnjìlî*, *gùstî*, *sùhî*, *tùđî*, etc., à côté de la barytonèse d'en haut.

Dans tous ces exemples il s'agit de tranches radicales longues. Les adjectifs composés à tranche non-intonable (brève) conservent, en čakavien, l'oxytonèse: *bosî*, *novî*, *ostrî*, *teplî*; russe *bosˈoj* mais *nˈovyj*, *ˈostryj*, *tˈëplyj*.

La différence čakavienne entre les types *drágî* et *bosî* est compréhensible. La tendance à remplacer l'oxytonèse par l'accent de la more prédésinentielle s'arrête là où le remplacement conduirait à la suppression de la différence accentuelle entre les formes simple et composée. Il y a une différence d'intonation entre *drâgo* et *drágô*, mais point entre *bȍso* et **bȍsô*. Le contraste russe entre *četvˈërtyj*, *pjˈatyj*, *devjˈatyj*, *desjˈatyj* et *šestˈoj*, *sedьmˈoj*, *vosьmˈoj* est très significatif à cet égard. L'ancienne oxytonèse des noms de nombre ordinaux est remplacée par l'intonation néorude de la syllabe prédésinentielle, elle se conserve dans les formes à syllabe radicale non-intonable. Pour les adjectifs au sens propre du terme, le russe connaît des flottements entre l'oxytonèse et l'accentuation de la syllabe prédésinentielle (type *tolstˈoj* : *tˈolstyj*). Outre les différences dialectales, il y a aussi souvent désaccord entre le russe et l'ukrainien, p. ex. russe *nˈovyj*: ukr. *novˈyj*, et, vice versa, russe *bosˈoj*: ukr. *bˈosyj*.

Les anciens oxytons, peu nombreux, se comportent en čakavien de la même manière: *bélî*, *cŕnî*, *náglî*, *žútî*, mais *golî*, *dobrî* (à côté de *dȍbrî*); russe *bˈelyj*, *čˈërnyj*, *nˈaglyj*, *žˈëltyj*, *gˈolyj*, *dˈobryj*. En russe l'introduction de l'accent prédésinentiel est ici favorisée par le contraste qu'elle crée entre les thèmes simple et composé.

L'adjectif *simple*, bien conservé en čakavien, subit en štokavien une transformation profonde en rapport étroit avec la coïncidence ⊥ (néorude) = ≃ (douce) et le mouvement régressif de l'accent. L'identification des nom. sing. des types mobile (*mlâd*) et oxyton (**cŕn*), qui en résulte, entraîne l'unification complète des deux paradigmes. Pour le mécanisme cf. plus haut les remarques sur la simplification des paradigmes adjectifs en lituanien. Par opposition au type à vocalisme abrégé *pȕn*, qui garde l'ancienne barytonèse immobile, *mlâd* adopte l'oxytonèse de *cȓn* (**cŕn*) [26]. Pour ce qui est des paradigmes à vocalisme étymologique bref (*o*, *e*), ils s'appuient sur les paradigmes à vocalisme étymologique long (*a*, *ě*, etc.), cf. les systèmes

triparti	*pȕn*	*mlâd*	*cȓn*	(< **cŕn*)
biparti	—	*bôs*	*ȍštar*	

La généralisation de l'oxytonèse de *cȓn* déclenche, par ricochet, la barytonèse immobile de *bôs*, *ȍštar*, qui rejoignent le type à vocalisme bref *pȕn*.

En russe le rapport de fondement entre les formes composée et simple a été renversé par suite du rétrécissement de l'usage syntaxique de la

[26] Le changement, en oxytons, des thèmes mobiles à vocalisme long, a donné naissance à l'opposition entre *adjectif oxyton* et *substantif baryton* (ou plutôt *mobile*), comme štok. *blágo*, gén. *blága* (adj. neutre): *blâgo*, gén. *blâga* „argent, trésor"; štok. *hrábar*, gén. *hrábra* „courageux" (adj. masc.): *hrâbar*, gén. *hrâbra* „fiancé".

forme courte. La forme longue peut être employée en fonction d'épithète ou d'attribut, la forme courte n'est que prédicative. Les zones d'emploi respectives indiquent donc clairement le fondement

↓ *pustˈoj* *čˈërnyj*
pust *čërn*

etc., v. aussi B. S. L. 37, 1936, p. 81. Cela veut dire qu'en russe la forme brève, dominée par la forme longue, subit des réarrangements formels, dont le plus important est l'introduction de la mobilité dans beaucoup d'adjectifs simples à ancienne intonation rude: *dolg, -ˈa, -o, -i*; *mil, -ˈa, -o, -y*; *prav, -ˈa, -o, -y*; *pˈolon, polnˈa, -o, -y*; *syt, -ˈa, -o, -y*; *slab, -ˈa, -o, -y*; *star, -ˈa, -o, -y*; *tich, -ˈa, -o, -i* [27].

Dans le dialecte s.-cr. de Raguse, décrit par Budmani et Rešetar, tous les adjectifs simples ont l'accentuation mobile, quelle que soit la quantité de leur tranche radicale. C'est que le ragusain, comparable à cet égard au russe, tend à ne garder de la flexion indéterminée que le nom. (-acc.) du sing. et plur. Les mêmes facteurs qu'en russe y ont donc contribué à la généralisation de la mobilité de la forme simple. Ainsi

drâgî : drâg, drága, drâgo = *čȉstȋ : čȉst, cìsta, čȉsto* (ancien *čȉsta*).

Le rôle de la néorude est aussi visible au comparatif neutre (= comparatif de l'adverbe). L'accent y frappait toujours la syllabe présuffixale (**u̯esˈeli̯os, *dˈorgi̯os, *mˈoldi̯os*). D'où la néorude continuée par russe *dorˈože, molˈože* et reflétée par le vocalisme long du tchèque: (v.) tchèque *húšče, chúze, kráce, lépe*... Dans une forme comme *hóře* la longue est déjà „analogique": elle remplace l'ancienne intonation en tant que moyen morphologique accessoire. La forme correspondante du masculin *chuzí, mlazí, krací*, etc., a un vocalisme bref ou plutôt abrégé, cf. štok. *m̨lȁđȋ, gȕšćȋ*, čak. *mlȁjȋ*, et ainsi de suite. Le vocalisme bref de l'adjectif est répété dans l'adverbe correspondant en čakavien (p. ex. *drȁže, sȕše*), ce qui produit un désaccord entre cette langue et le tchèque.

L'accentuation de l'adjectif slave est un problème des plus épineux à cause des complications apportées par l'action simultanée de facteurs phonétiques (perte de la quantité vocalique et de l'intonation en russe, déplacement de l'accent en štokavien) et morphologiques (rétrécissement de l'emploi de la forme courte en russe ou en ragusain). Les données historiques ne permettent pas de conclure directement à un état slave

[27] Il est fort probable que c'est le renversement du rapport entre les formes longue et brève, qui a soustrait en russe la forme longue aux changements analogiques ultérieurs et lui a fait conserver l'ancienne oxytonèse. Cf. les rapprochements d'en haut entre le russe et le s.-cr. Quand on invoque le témoignage russe, c'est donc à l'égard des formes composées plutôt que simples.

homogène. Ce sont au contraire les principes relativement simples de l'accentuation balto-slave, dont on peut déduire, sans difficulté essentielle, les systèmes des langues historiques.

Le problème de l'existence d'une intonation „néodouce“ ne se laisse résoudre qu'à l'aide des langues qui continuent au moins partiellement les anciennes intonations: le serbo-croate (čakavien) et le slovène. Le changement de l'ancienne intonation rude en intonation tombante (douce) y joue dans certaines catégories déterminées, les mêmes qui connaissent la *néorude morphologique*. Le caractère purement morphologique de cette métatonie semble évident.

Si en face de l'adjectif simple *bēlȍ* le čakavien présente la forme composée *bélô*, dont l'intonation montante (néorude) sert à exprimer l'accentuation prédésinentielle, la forme **sîtô* (à intonation „complexe“) [28] sera réalisée par *sītô* (avec intonation descendante imposée à la longue *ī*) par opposition à l'intonation montante de *bélô*. Par suite de l'abrègement préhistorique **sîto* > *sȉto* l'opposition aboutit à *sȉto* : *sītô*. C'est grâce à la métatonie que la forme composée *sītô* a échappé à l'abrègement subi par la forme simple.

On a de la même façon *dȕgo* : *dûgô*, *mȁlo* : *mâlô*, *mȉlo* : *mīlô*, *prȁvo* : *prâvô*, *pȕno* : *pûnô*, *slȁbo* : *slâbô*, *stȁro* : *stârô*, *tȉho* : *tīhô*, *zdrȁvo* : *zdrâvô*, *zrȅlo* : *zrēlô*. Cf. aussi les formes dérivées, p. ex. en *-ȁt*, *bogȁto* : *bogâtô*, etc. Du point de vue du système actuel, il y a une opposition d'ordre *quantitatif* entre la forme de fondation et la forme fondée.

Tout analogue est l'origine de l'allongement au gén. čak. *krȁva* : *krâv*, *dȅlo* : *dêl*. La raison en est la valeur prédésinentielle de la néorude des types *tráv* et *vín*. Les formes primitives **krâv*, **dêl* (avec longue accentuée à intonation „complexe“) ont reçu, par opposition, l'intonation descendante (douce), d'où *krâv*, *līp*, *besêd*, *dêl*, *čâs*, *susēd*..., avec le contraste historique entre la brève de *krȁva*, *dȅlo* (abrégées de **krâva*, **dêlo*) et la longue de *krâv*, *dêl*.

Dans le domaine du verbe enfin, la métatonie douce est aussi insolublement liée à l'apparition de la néorude chargée de fonction morphologique, celle d'indiquer l'accentuation prédésinentielle. Le constraste čakavien *po-tēgnȕt* : *po-tégne* ou *o-krēnȕt* : *o-kréne* est accompagné de *gȉnût* : *gîne*, *u-vȅnût* : *u-vêne*. A *vēzȁt* : *véže* correspond *mȁzat* : *mâže*, *sȉpat* : *sîplje*, *kupovȁt* : *kupûje*, et ainsi de suite. La cause et les conséquences de la métatonie sont les mêmes que dans les catégories précédentes.

En résumant, nous affirmons que l'intonation néorude est bien d'origine phonétique encore que dans un bon nombre de catégories elle ait

[28] Le signe diacritique ^ sert à noter une longue accentuée „complexe“, montante par rapport à l'intonation douce, descendante par rapport à la néorude.

adopté une fonction morphologique. Mais la „néodouce" n'a jamais une origine phonétique et ne représente qu'un corollaire ou plutôt un contrecoup des fonctions morphologiques de la néorude.

Nous passons sous silence les faits slovènes qui tout en s'accordant avec l'état čakavien, sont dépréciés par les réarrangements accentuels (mouvement progressif et regressif) étant probablement en rapport avec l'allongement des voyelles toniques et l'abrègement des atones.

Les substantifs slaves empruntés au germanique reflètent deux périodes différentes de l'accentuation slave:

1) L'accent germanique était immobile et fixé sur la syllabe initiale du mot. Le slave de l'époque antérieure à l'affaiblissement des yers n'a pu conserver cette barytonèse constante du thème qu'en lui conférant l'intonation rude. Les thèmes à tranche radicale intonable reçoivent par conséquent l'intonation rude. P. ex.:

r. *bljˈudo*, plur. *bljˈuda* „mets", s.-cr. *bljȕda* < *biud-
r. *buk*, *-a*, *-i*, *-ov* „hêtre", s.-cr. *bȕk* < *bōk-
r. *chleb*, *-a*, *-y*, *-ov* „pain", s.-cr. *hljȅb* < *hlaib-
r. *lˈichva* „usure", s.-cr. *lȉhva* < *līhw-
r. *luk*, *-a*, *-i*, *-ov* „oignon", s.-cr. *lȕk* < *lauk-
r. *stˈupa* „pilon", s.-cr. *stȕpa* < *stamp-
r. *šelˈom* „heaume", s.-cr. *šljȅm* < *helm-
r. *volˈoch* „Roumain", s.-cr. *vlȁh* < *walh-

L'immobilité des thèmes à tranche brève ne peut être effectuée que par l'imposition de l'oxytonèse puisqu'il n'y avait pas, en slave, de barytons immobiles à vocalisme bref. On a par conséquent:

r. *kotˈël*, *kotlˈa* „chaudron", s.-cr. *kòtao*, *kòtla* < *katil-
r. *osˈël*, *oslˈa* „âne", s.-cr. *òsao*, *òsla* < *asil-
r. *pop*, *-ˈa* „prêtre", s.-cr. *pȍp*, *pòpa* < *pap-
r. *post*, *-ˈa* „jeûne", s.-cr. *pȍst*, *pòsta* (à côté de *pôst*) < *fast-
r. *skot*, *-ˈa* „bétail", s.-cr. *skȍt*, *skòta* < *skatt-
r. *kot*, *-ˈa* „chat" < *katt-
r. *mečь*, *mečˈa* „glaive, épée", slovène *mèč*, *méča*

2) Les substantifs germaniques à vocalisme long empruntés *après* l'affaiblissement des yers et après la constitution de l'intonation néorude, sont devenus oxytons en slave parce qu'entretemps, à cause de l'abrègement des longues rudes, les barytons immobiles à vocalisme long ont disparu de la langue. On trouve ainsi:

r. *korˈolь*, *koroljˈa* „roi", s.-cr. *krâlj*, *králja* < *karl-
s.-cr. *lȉjek*, *lijèka* „médecine" < *lēk-
s.-cr. *lûg*, *lúga* „cendre" < *laug-

r. *pilˈa*, acc. *-ˈu* „scie“, s.-cr. *pila* < **fīl-*
s.-cr. *skût*, *skúta* „ourlet, repli“ < **skaut-*
r. *trubˈa*, acc. *-ˈu* „cheminée“, s.-cr. *trúba* < **trumb-*
r. *vinˈo* „vin“, s.-cr. *víno* < **wīn-*

La couche d'emprunts la plus récente semble constituée par les thèmes accentués sur une voyelle radicale brève, p. ex. r. *pˈetlja* „maille etc.“, s.-cr. *pȅtlja* < **fetil-*; r. *smˈokva* „figue“, s.-cr. *smȍkva* < **smakk-*; r. *subbˈota*, s.-cr. *súbota* „samedi“ < **sambat-*. Ces emprunts ont été traités comme les formes slaves à accentuation néorude (accentuation de la more prédésinentielle).

§ 4. La dérivation nominale

Le réarrangement balto-slave des paradigmes immotivés n'était pas sans conséquences pour la dérivation nominale. Son effet le plus important c'était l'élimination des thèmes oxytons immotivés et la constitution simultanée d'oxytons motivés, c.-à-d. l'attribution à l'oxytonèse d'un rôle morphologique: à un moment défini elle ne fut propre qu'à certaines classes de dérivés. Il se répète donc en balto-slave ce qu'on a déjà pu constater pour l'indo-européen (p. 30). Là aussi des déplacements morphologiques, liés à l'immobilisation des paradigmes, ont conduit à des scindements, p. ex. à l'intérieur des thèmes en *-o-*, *-u-*, *-ter-*, *-en-*, entre les barytons immotivés et les oxytons motivés. Or quel fut, en balto-slave, le mécanisme d'une bifurcation analogue?

Soit d'abord la dérivation secondaire.

I a) Les dérivés *oxytons* hérités de l'indo-européen n'étaient à l'origine influencés ni par l'accentuation ni par la quantité vocalique des mots-bases. Leur oxytonèse constante s'opposait uniformément à la barytonèse ou à l'oxytonèse des thèmes-bases dont ils étaient tirés. Or la transformation des paradigmes balto-slaves vient modifier ce rapport. Les mots-bases barytons se scindent en paradigmes rudes immobiles et paradigmes doux mobiles. Cela veut dire que le mouvement progressif de l'accent (aux cas faibles des thèmes devenus mobiles) fera coïncider l'accentuation oxytone de ces cas avec l'accentuation du dérivé quand le suffixe n'est pas syllabique (p. ex. *-i̯-os*). D'où un changement du procédé de la dérivation: l'accent du dérivé se règle sur l'accentuation des cas faibles du mot-base. Ceci entraîne le recul de l'accent dans les dérivés dont les mots-bases sont rudes (immobiles), les cas faibles y étant accentués sur la racine. Le déplacement de l'accent sur les désinences faibles des *mots-bases doux* a ainsi pour contrecoup son recul dans les *dérivés à vocalisme rude*. La répartition primitive c'est donc la conservation de l'accent du mot-base en cas d'intonation rude, l'oxytonèse du dérivé en face d'un mot-base

doux mobile (ou oxyton). Ce schéma est encore assez bien conservé en slave (s.-cr., russe). Le fait de la disparition complète des thèmes oxytons en lituanien suffit, à lui seul, à rendre compréhensible le manque d'une répartition identique dans cette langue. Comme exemples nous citons les suffixes slaves *-ьc-ь*, *-ьn-ъ* (à l'origine syllabiques, ils sont bientôt devenus *-c-*, *-n-* dans toutes les langues slaves).

s.-cr. *brȁt* „frère" (ancienne int. rude): *brȁtac*, diminutif
mlȉn „moulin" (ancienne int. rude): *mlȉnac* „moulin à café"
grâd „ville" (ancienne int. douce): *grádac* (< *grādàc*), diminutif
zûb „dent" (ancienne int. douce): *zúbac* (< *zūbàc*) „dent d'un peigne"
pȍp „prêtre" (ancien oxyton): *pòpac* (< *popàc*) „grillon"
kòmâr „moucheron" (ancien oxyton): *komárac* (< *komāràc*), diminutif

s.-cr. *kȉša* „pluie" (ancienne int. rude): *kȉšan* „pluvieux"
siròmach „un pauvre" (< *siromàh*): *siròmašan* (< *siromàšan*) „pauvre"
smȉjeh „le rire" (ancienne int. douce): *smijèšan* (< *smiješàn*) „ridicule"
zlâto „or" (ancienne int. douce): *zlátan* (< *zlātàn*) „d'or"

Cette répartition n'est pas en réalité autre chose que le maintien de l'accent du mot-base. Car l'intonation rude frappant n'importe quelle syllabe du thème est fidèlement reflétée dans le dérivé correspondant. Pour les mots-bases doux mobiles, dans lesquels l'accent frappe tantôt la more initiale tantôt la syllabe finale, ce sont les cas faibles qui sont choisis comme les représentants de l'accent du thème, d'où l'oxytonèse du dérivé correspondant. A plus forte raison l'oxytonèse du dérivé est obligatoire en cas d'un mot-base oxyton.

La catégorie des dérivés nominaux qui gardent l'accent du mot-base, catégorie peu représentée en indo-européen (v. p. 41), occupe une position centrale dans la dérivation balto-slave.

On parvient aussi à la répartition accentuelle Ia si le suffixe est accentué sur une voyelle longue, c.-à-d. intonée rude, p. ex. *-ōtas* (lit. *-úotas*). Il y a coïncidence de l'accentuation des cas faibles avec celle du dérivé chez les thèmes doux, laquelle est suivie de l'adaptation correspondante du dérivé d'un thème rude, p. ex. *mìltuotas* „couvert de farine" en face de *ragúotas* „cornu" (cf. *mìltais* : *ragaĩs* etc.).

Autre exemple:

russe *bolˈoto* „marécage" (ancienne int. rude): *bolˈotistyj* „marécageux"
vˈolos „cheveu" (ancienne int. douce): *volosˈistyj* „chevelu"
volnˈa „onde" (ancien oxyton): *volnˈistyj* „onduleux"
voloknˈo „fibre" (ancien oxyton): *voloknˈistyj* „fibreux".

Les dérivés indo-européens à suffixe accentué sur une syllabe non-finale brève faisaient reculer l'accent sur la syllabe initiale du dérivé,

mais par suite de l'accord subséquent entre les mots-bases rudes et leurs dérivés, l'accent des dérivés doux a été ramené sur la syllabe finale (I a).

I b) Quand un suffixe secondaire est constamment accentué, quelle que soit l'intonation du mot-base, c'est la preuve qu'il est de provenance un suffixe primaire (v. plus loin les remarques sur l'accentuation des suffixes primaires).

II a) Les dérivés à accentuation récessive subissent la métatonie douce (laquelle implique la mobilité du paradigme). En effet, l'intonation douce, continuation régulière de l'accent initial (p. 165, 168), fut retenue dans les dérivés par opposition aux mots-bases immotivés, dont la tranche radicale recevait, en cas de longueur, une intonation rude morphologique (p. 172, 175). Mais la métatonie douce balto-slave, reflétant une ancienne accentuation récessive, se rencontre surtout dans les dérivés *primaires*, d'où, tout comme l'accentuation suffixale I b, elle pénètre aussi dans la dérivation secondaire. Au contraire, les dérivés secondaires à accentuation récessive héritée (s'il y en avait) ont dû être absorbés par Ia.

Les deux autres groupes accentuels qu'on a établis plus haut p. 36 pour les dérivés secondaires de l'indien et de l'indo-européen, ce sont les dérivés qui conservent l'accent du mot-base, et ceux qui accentuent la syllabe présuffixale (types indiens *-v/mant-* et *-tā/ti/-*, respectivement). Mais le suffixe *-u̯ent-* n'a pas survécu en balto-slave tandis que le suffixe secondaire *-atā-*, dont l'accentuation était présuffixale au point de vue indo-européen (cf. balto-slave -ˈ*ā*-, -ˈ*ō*-, -ˈ*ī*- du thème + suffixe *-tos*), appartient en balto-slave à Ia.

II b) Mais l'accentuation présuffixale fut restituée en balto-slave grâce à des procès de différenciation. Un dérivé oxyton traité en fonction secondaire comme un thème immotivé se scindait en

thème oxyton (fonction primaire), et thème doux mobile (fonction secondaire) en cas de vocalisme radical bref;

thème oxyton (fonction primaire), et thème rude immobile (fonction secondaire) en cas de vocalisme radical long.

Un scindement de toute la série en deux séries distinctes déclenche une polarisation du rapport oxytonèse

↙ ↘

mobilité barytonèse rude,

laquelle a dû amener la généralisation de la barytonèse rude partout où c'était possible, e.-à-d. dans tous les thèmes à vocalisme radical long. C'est que l'opposition n'était que partielle entre l'oxytonèse et la mobilité (ne concernant que les cas forts); elle était totale entre les paradigmes oxytons et barytons (rudes).

Pour le mécanisme de la différenciation et de la polarisation v. plus haut p. 48 sq..

Etant un embranchement de I b, les dérivés II b sont par leur origine primaires mais, tout comme pour I b et II a, les procédés respectifs sont de bonne heure devenus courants dans la dérivation secondaire.

Il y aura ainsi, dans la formation des noms balto-slaves, des dérivés à métatonie *rude*, qui doivent leur existence à la différenciation d'avec une série oxytone. Dans les langues historiques on trouve des traces distinctes, quoique peu nombreuses, de métatonie rude à valeur morphologique. Un exemple connu est balto-slave **u̯ar̃nā* „corneille" en face de l'adjectif féminin **u̯arn|ā* „noire". De même lit. *vìlkė* „louve" contraste probablement avec un adjectif oxyton **u̯ilki̯i̯|as*, **u̯ilki̯i̯|ā* (**vilkē̃*) „de loup". En lituanien c'est surtout l'opposition entre l'adjectif et un substantif désignant une personne, laquelle revêt la forme de la métatonie rude.

Sl. **mǫ̃ka* „tourment" et **dǫ̃ga* „douve" sont à l'origine des noms concrets s'opposant aux noms d'action oxytons et motivés *mǫk|a* „action de moudre" (d'où aujourd'hui „farine") et **dǫg|a* „courbure" (aujourd'hui „arc/-en-ciel/"). En lituanien (voir plus loin les dérivés primaires, thèmes en *-ā-*) les noms déverbatifs concrets adoptent aussi, par opposition aux noms d'action oxytons, la métatonie rude (d'où en même temps la barytonèse immobile).

Il va sans dire que les dérivés du groupe II b lesquels comportent un vocalisme radical bref, suivent le paradigme mobile.

Les quatre types indo-européens des dérivés secondaires sont ainsi représentés en balto-slave: I a) conservation de l'accent du mot-base, c.-à-d. soit intonation rude soit accentuation α) de la syllabe finale; β) d'une voyelle suffixale longue; I b) accentuation constante du suffixe; II a) accentuation récessive, c.-à-d. de la première more (métatonie douce du dérivé); II b) accentuation présuffixale, c.-à-d. de la dernière more du thème (métatonie rude du dérivé).

Rappelons le fait que le type I a est le seul à continuer les dérivés secondaires hérités de l'indo-européen; les groupes I b, II a et II b se sont constitués en balto-slave sous l'influence des dérivés primaires.

Le concept de la *more* (au lieu de la syllabe) joue un rôle important dans II a et II b.

Les dérivés *primaires* sont normalement bâtis sur des verbes. Dès lors ils sont tirés de la racine verbale et non d'un thème défini ayant une accentuation déterminée.

I a) Mais autrement qu'en indo-européen, la racine est en balto-slave capable d'intonation, c.-à-d. de deux accentuations différentes. Les paradigmes verbaux s'y différencient, suivant le vocalisme radical, en rudes immobiles et doux mobiles, tout comme les noms immotivés, et cette différenciation se reflète, ici encore, dans les dérivés (*rudes immobiles* : *oxy-*

tons). A ce point de vue il n'y a donc aucune différence entre les procédés de formation primaires et secondaires. Cf. p. ex. les part. passés (ou plutôt adjectifs verbaux) en *-to-*: lit. *dė̃tas*, *dúotas* (rudes imm.; en lit. oriental rudes mob.) en face de *nèštas*, *sùktas*, *šaũktas* (doux mob. en lit., oxytons en balto-slave).

On vient de voir que le groupe I a s'est constitué à l'intérieur de la dérivation secondaire grâce à la coïncidence de certains accents du dérivé et du mot-base. Or le système primitif du verbe fort présentait l'apophonie *e*/zéro ou même *e*/zéro/*o*, ce qui empêchait l'identification de la racine du dérivé, nettement déterminée au point de vue du vocalisme, avec la racine indéterminée du verbe-base (faute d'identité du vocalisme celle de l'accentuation était sans importance). C'est donc seulement dans la mesure où le verbe fort laissait tomber l'apophonie héritée en généralisant un seul vocalisme, que le procédé I a s'installait dans la dérivation primaire.

C'est d'autre part grâce à l'ancienne apophonie vocalique que les procédés hérités II a, I b (d'où aussi II b) se sont maintenus en dérivation primaire [29].

I b) On vient de voir que le balto-slave a souvent conservé l'ancien procédé d'une alternance vocalique accompagnant la suffixation. Dans ce cas, l'identité entre la forme radicale du dérivé et celle du mot-base faisant défaut, le scindement accentuel (rude imm.: oxyton) n'a pas lieu et la série reste toute oxytone. Cf. p. ex. les noms d'action féminins en *-ā-* à ancien vocalisme indo-eur. *o*, tous oxytons en balto-slave, sans que l'intonation radicale y soit pour quelque chose (type slave *trãv|a* etc.).

II a) La métatonie douce apparaît comme continuation directe d'une ancienne barytonèse récessive, cf. p. ex. les dérivés primaires en *-o-*, slave *bě̃gъ*, *rãzъ*, *vãlъ*, *vãrъ*, *žãrъ*; en *-ro-*, slave *dãrъ*, *pĩrъ*, *žĩrъ* (< *dàti*, *pȉti*, *žȉti*).

Le paradigme de ces dérivés est nécessairement mobile.

II b) On a enfin, ici encore, la métatonie rude, ainsi dans les exemples précités slave *mǫ̃ka*, *dǫ̃ga* (dérivés primaires, déverbatifs). En cas de vocalisme radical bref le paradigme sera mobile.

En tâchant d'expliquer les faits historiques, lituaniens et slaves, on se heurte parfois à des difficultés qui disparaissent si l'on tient compte de certains facteurs ayant pu apporter des complications dans l'état relativement simple du balto-slave.

[29] Le procédé Ia est donc d'abord secondaire (dénominatif), les procédés Ib, IIa, IIb sont primaires (déverbatifs). Le dépérissement du rôle morphologique de l'apophonie explique l'emploi de tous les quatre dans la dérivation aussi bien primaire que secondaire.

Il faut relever ici la possibilité d'une métatonie rude de suffixes du groupe I a. La répartition des dérivés à suffixe *-einas* ou *-ingas*, lesquels étaient soit barytons soit oxytons (*-ein|as, -ing|as*), a cédé la place à une répartition *barytons* : *oxytons rudes* (*-éinas, -íngas*), qui a permis de maintenir l'accentuation columnale uniformément dans les dérivés barytons et oxytons. P. ex. lit. *kū́ningas* < *kū́nas* (1) comme *marìngas* < *mãras* (4), cf. ci-dessous n° 130 de la liste des dérivés. La métatonie rude de ce suffixe, quoique balto-slave, est postérieure à l'abrègement des diphtongues longues (p. 167). On la retrouve dans la dérivation verbale, p. ex. lit. *-áuju* = slave *-ȕjǫ* (à la place d'un ancien **-au̯i̯|ō*) puisqu'ici encore il s'agit d'un suffixe du groupe I a (accentuation, suivant le mot-base, du thème ou du suffixe du dérivé). L'intonation rude des suffixes verbaux lit. *-énti, -ìnti* s'explique sans doute de la même façon.

Mais ce sont surtout la loi de Saussure et l'affaiblissement des yers qui viennent apporter des changements profonds dans le système de la dérivation balto-slave.

Nous allons examiner en détail d'abord les matériaux lituaniens, ensuite un choix de matériaux slaves fait au point de vue de l'intonation et de l'accent, c.-à-d. représenté presque exclusivement par le s.-cr. et le russe.

Rappelons notre point de départ. Les dérivés nominaux secondaires et primaires du balto-slave se subdivisent en:

I a) dérivés qui conservent l'intonation rude du mot-base ou l'accent des formes faibles d'un mot-base doux ou oxyton;

I b) dérivés qui accentuent d'une manière constante le suffixe de dérivation;

Dans I a et I b l'accent suffixal frappe soit la finale soit une syllabe non-finale intonée rude.

II a) dérivés à accentuation récessive et à métatonie douce d'un vocalisme radical long. Tous les dérivés de ce groupe sont mobiles;

II b) dérivés à accentuation présuffixale et à métatonie rude (immobiles; mais les dérivés à vocalisme radical bref sont nécessairement mobiles).

En ce qui concerne d'abord le lit. moderne, de Saussure y distingue les groupes suivants de dérivés nominaux secondaires [30] (Recueil p. 530 sq.):

1) Accentuation constante du suffixe, p. ex. *-ùkas, -ẽlis*

2 a) Accentuation constante du mot-base, p. ex. *-iškas*

b) Même chose, mais avec le déplacement progressif de l'accent sur un suffixe intoné rude

---

[30] A ne pas confondre avec les quatre *classes* accentuelles de la déclinaison lituanienne.

3 a) Accentuation tantôt du suffixe tantôt du thème-base, p. ex. *-ininkas*

b) Même chose, mais avec le déplacement progressif de l'accent sur un suffixe intoné rude, p. ex. *-otas*.

T. Torbiörnsson a eu raison de critiquer ce classement. Cf. son article *Zur Akzentuierung der sekundären Nominalbildungen im Litauischen* (Symbolae Philologicae O. A. Danielsson octogenario dicatae, Uppsala 1932, p. 363—382). Il écarte le second groupe (2 a et 2 b)[31] et ajoute en revanche deux autres, à savoir 4) accentuation de la dernière syllabe suffixale, p. ex. les dérivés en *-umà* et *-ėlẽ*, de flexion mobile, et 5) accentuation tantôt de la dernière syllabe suffixale tantôt du thème-base, ainsi les dérivés en *-inas* (*ger̃vinas, gul̃binas, jautìnas, mergìnas, vaikìnas*).

Le groupe 1) est la continuation directe du groupe balto-slave I b (accentuation constante d'un suffixe oxyton), donc p. ex. *-ùkas* < *-uka|s*. Les dérivés de ce type sont en lituanien accentués sur la dernière more du thème et suivent le paradigme doux imm. Ils se sont développés d'un paradigme oxyton par suite d'une nouvelle interprétation des formes casuelles Zα. Sur le modèle de l'acc. plur. *ančiukùs*, du nom.-acc. duel *ančiukù*, etc., interprétés comme résultat d'un déplacement accentuel mécanique, conforme à la loi de Saussure, le reste du paradigme (Z et Ω) fait remonter l'accent sur la more prédésinentielle: nom. sg. *ančiùkas*, nom. plur. *ančiùkai*, et ainsi de suite[32].

L'accent final est conservé dans Ωα, dont les désinences étant accentuées ont d'abord échappé à l'abrègement v. p. 205 sq. (dans Zα par contre elles s'étaient abrégées sous la pression des thèmes dissyllabiques mobiles). Ce n'est qu'après la constitution de la classe lituanienne (2) qu'on a remplacé la longue par la brève dans les formes casuelles Ωα accentuées (p. ex. *-õ* par *-à* au nom sing. du féminin).

Voilà l'origine de la classe douce immobile de la déclinaison lituanienne. A un certain moment cette classe n'était propre qu'à des noms motivés, tout comme la classe oxytone de l'indo-européen ou du balto-slave. Aujourd'hui elle comprend en outre une foule de mots immotivés, les anciens neutres (p. 195 sq.) et beaucoup d'emprunts slaves et de néologismes.

Le recul de l'accent sur la more prédésinentielle peut amener, dans de cas d'un scindement sémantique de la série, une différenciation entre

[31] Les dérivés en *-iškas* forment en réalité un sous-groupe de 3 (conservation de l'accent du mot-base), puisqu'ils maintiennent l'intonation, rude ou douce, du mot-base: *dañgiškas, bróliškas*, etc. V. infra la liste des dérivés nº 127.

[32] La raison du remplacement de l'oxytonèse par l'accentuation prédésinentielle (= accent de la dernière more du thème) est exactement la même qu'en slave (v. p. 224 et infra à propos de l'extension de la néorude). C'est que la notion de l'accent prédésinentiel implique celle de l'accent désinentiel.

les dérivés accentués d'une manière constante sur la more prédésinentielle, et les dérivés mobiles de la classe (3 b) ou (3 a).

Le groupe 3 a) de Saussure est illustré par le suffixe *-ininkas*, p. ex. *úkis* (rude imm.) „ferme" > *úkininkas* „fermier", mais *dainà* (doux mob.) > > *daininiñkas* „chanteur". C'est la répartition représentée par le groupe balto-slave I a, à ceci près qu'ici encore, tout comme sous 1), l'ancienne accentuation oxytone (p. ex. **daininink'as*) a été remplacée par l'accentuation de la more prédésinentielle (*daininiñkas* est doux imm.).

3 b) reflète aussi balto-slave I a, mais le suffixe étant intoné rude, les dérivés accentués sur le suffixe gardent l'ancienne place de l'accent. Ainsi *mìltas* (rude imm.) „farine" > *mìltuotas* „couvert de farine" en face de *rãgas* (doux mob.) „corne" > *ragúotas* „cornu".

Or il faut tout de suite remarquer qu'en lit. ces répartitions accentuelles à l'intérieur de 3a) et 3b) ne dépendent pas en première ligne de l'intonation, mais de la mobilité et l'immobilité du paradigme (v. le classement des paradigmes lit. p. 214). Les noms rudes mob. et doux imm., de création lituanienne, s'adaptent aux schémas de dérivation hérités (rudes imm. et doux mob.) de la manière que voici:

Les thèmes rudes mob., qui proviennent d'oxytons balto-slaves (p. 213), fournissent des dérivés accentués comme les dérivés des thèmes doux mob., p. ex. *arklỹs* (rude mob.) „cheval" > *arkliniñkas* „garçon d'écurie" comme *dainà* (doux mob.) > *daininiñkas*; *kálnas* (rude mob.) „montagne" > *kalnúotas* „montagneux" comme *rãgas* (doux mob.) > *ragúotas*.

Les dérivés bâtis sur les thèmes doux imm. sont accentués comme les dérivés des thèmes rudes imm., p. ex. *vargõnai* (doux imm.) „orgue" > *vargõnininkas* „organiste" comme *úkis* (rude imm.) > *úkininkas*.

Mais, et c'est ici que se révèle le caractère pseudo-phonétique de la loi de Saussure à l'intérieur du mot, de *lãpas* (doux imm.) „feuille" on a *lapúotas* „feuillu" en face de *mìltas* (rude imm.) > *mìltuotas*. Les dérivés secondaires I a des classes lituaniennes (2) et (3), qui continuent les anciens oxytons (motivés et immotivés, respectivement), ont été eux-mêmes oxytons. Quand le suffixe secondaire portait l'intonation rude (type *-ótas*), les dérivés des classes (2), (3), (4) opposaient leur accent suffixal à l'accent radical plus intonation rude de la classe (1). Quand, de l'autre côté, le suffixe secondaire était oxyton (p. ex. **-inink'as*), les dérivés de (3) et (4) s'opposaient à ceux de (1) et (2) sur le modèle des cas moyens. Autrement dit: *mìltus*: *ūsùs* = *mìltuotas* : *ūsúotas*; *mìltais*: *žvynaĩs* = *mìltuotas*: *žvynúotas*.[33] Mais *malūnuose* : *darbuosè* = *malūnininkas* : *darbiniñkas* (< **darbinink'as*).

[33] En lituanien l'intonation rude de *-úotas* n'est plus, comme en balto-slave, neutre, puisque l'intonation douce y est devenue admissible aussi à l'in-

Parmi les groupes ajoutés par Torbiörnsson il y a un qui correspond à balto-slave II a (accentuation récessive + métatonie douce). C'est la série *ger̃vinas* (doux mob.) „grue mâle" < *gérvė* (rude imm.) „grue", *gul̃binas* (doux mob.) „cygne mâle" < *gul̃bė* „cygne", *tẽtervinas, žą̃sinas*. Si l'on a, de l'autre côté, *jautìnas, mergìnas, vaikìnas*, il ne s'agit pas, comme semble croire Torbiörnsson, d'un scindement accentuel comparable au cas *-ininkas*, mais plutôt d'une différenciation ancienne en deux séries distinctes: *-inas* de *ger̃vinas* formant des dérivés mob. à métatonie douce du type balto-slave II a, et *-inas* oxyton, d'où *-ìnas* fournissant des dérivés du groupe I b. Est de l'autre part claire l'appartenance à I a des dérivés en *-uma*, comme *aukštumà*, acc. *áukštumą* „hauteur" < *áukštas* „haut"; *ankštumà*, acc. *añkštumą* „passage étroit" < *añkštas* „étroit". Ils se sont probablement développés d'anciens dérivés à accentuation du suffixe. La transformation en *rudes mob.* : *doux mob.* sera expliquée plus loin, v. liste des dérivés nº 113 et 114. En vue du maintien de l'intonation du mot-base il faudra y voir un sous-groupe de I a. La série en *-uma* est ainsi devenue un sous-type de I a (maintien de l'intonation du mot-base, mobilité du paradigme).

Ni de Saussure ni Torbiörnsson ne mentionnent: a) Les dérivés dénominatifs en *-a* à métatonie rude, comme *kléiva* „homme bancal" (< *klei̇̃vas* „bancal"), *slìnka* „homme paresseux" (< *sliñkas* „paresseux"), d'autres exemples Studî Baltici 7, 1940, p. 69. Ils appartiennent au groupe balto-slave II b. — b) Les dérivés dénominatifs à métatonie douce, comme *drũtis, il̃gis* (< *drútas, ìlgas*), qui continuent des oxytons balto-slaves à suffixe neutre *-(i)i̯o-*.

On pourrait, il est vrai, considérer ces catégories comme des cas spéciaux du groupe saussurien 2). Mais ce qui importe avant tout, c'est de distinguer entre l'accentuation *récessive* (au point de vue lituanien) des dérivés à métatonie rude, et l'accentuation de la more *présuffixale* (lituanienne) des dérivés à métatonie douce.

Les anciens dérivés à métatonie rude (II b) continuent en lituanien leur paradigme rude imm. Mais les thèmes à vocalisme bref du groupe II b, mobiles avant *B/C*, immobilisent l'accent après cette époque.

Les dérivés secondaires balto-slaves à métatonie douce avaient un paradigme mobile. En lituanien l'accent d'un dérivé à suffixe syllabique [34],

térieur du mot. L'accentuation *-úotas* équivaut à celle de la première more postradicale.

[34] Il convient de distinguer entre les suffixes non-syllabiques, c.-à-d. ceux qui outre le suffixe flexionnel proprement dit ne contiennent que des éléments consonantiques, p. ex. *-tas* = *-t*(+ *as*), et les suffixes syllabiques comme p. ex. *-inas* = *-in*(+ *as*). Ces derniers s'ajoutent à la racine du mot-base en l'élargissant d'une *syllabe suffixale* suivie d'éléments flexionnels.

apprécié (pour ce qui est des formes casuelles Z, Zα) comme un accent reposant sur la more présuffixale (intonation douce = ◡◡̍), sera retiré dans les formes Ω, Ωα.

Parmi les dérivés *primaires* du lituanien, qui n'ont pas encore été classés de façon systématique, on distinguera *grosso modo* les mêmes groupes accentuels que pour les formations secondaires.

Il importe de relever ici les dérivés primaires tirés de verbes composés (à préfixes). Si dans une formation donnée il existe des dérivés nominaux bâtis sur des verbes composés aussi bien que simples, les dérivés simples s'appuient, dans leur accentuation, sur les dérivés à préverbes. Cela découle du principe III de l'article de Acta Linguistica 5 p. 25. L'application du principe se constate p. ex. pour le suffixe primaire *-ti-* servant à former des composés synthétiques. On va voir au paragraphe suivant que dès l'époque *B* il y a eu des composés à préverbes, thèmes en *-o-*, *-ā-*, etc., dont le paradigme était mobile. Les dérivés primaires simples, anciens oxytons en *-o-*, *-ā-*, etc., entrent régulièrement, en accord avec les remarques ci-dessous, dans la classe (2), c.-à-d. offrent l'accent présuffixal et la métatonie douce. Mais dans la mesure qu'ils tombent sous la dominance du type composé, ils adoptent la mobilité de ce dernier en joignant la classe (4). On constate donc, pour les dérivés simples en question, l'appartenance soit à (2) soit à (4) ou enfin un flottement entre les deux classes. Dans le cas d'une ancienne répartition accentuelle balto-slave (rudes imm. : oxytons) la répartition lituanienne (1) : (2), qui en découle, peut par conséquent, sous la dominance du type composé, se transformer en (3) : (4).

Le caractère non-syllabique d'un suffixe de dérivation, fréquent chez les dérivés primaires, plus rare chez les dérivés secondaires, exerce une influence profonde sur l'accent des dérivés I b et I a.

Les dérivés du groupe I b font reculer l'accent sur la more *présuffixale*. Ils présentent par conséquent la métatonie douce et suivent le paradigme de la classe (2). En cas d'un scindement sémantique de la série il peut y avoir différenciation entre les dérivés accentués constamment sur la more présuffixale (excepté dans Zα, Ωα) et les dérivés mobiles de la classe (3) ou (4).

Dans le groupe I a l'ancienne répartition *rudes imm.* : *oxytons* changera, du même coup, en (1) : (2), et dans le cas de différenciation, en (3) : (4).

Les dérivés balto-slaves secondaires à métatonie douce lesquels contenaient un suffixe non-syllabique, aboutissaient en vertu du même développement au type accentué sur la more présuffixale (oxytonèse dans les formes casuelles Zα, Ωα), tout comme les dérivés oxytons [35].

[35] Sans l'aide du slave on n'arriverait, sur la base du lituanien seul, à faire le départ entre les anciens motivés oxytons et les anciens motivés mobiles.

La règle de l'immobilité générale des dérivés admet ainsi trois grandes exceptions:

a) Les dérivés mobiles proviennent d'un scindement, dû à des raisons sémantiques, d'une ancienne série du groupe I b (ou I a) en une série immobile /(2) ou (1) : (2)/, et une série mobile (3) : (4)/.

b) Ils continuent les dérivés simples du groupe I b ou I a sur lesquels s'est greffée la mobilité des composés préverbiaux correspondants.

c) Il peut enfin s'agir d'une introduction ultérieure de la mobilité propre aux adjectifs. Cf. p. ex. le nº 6 de la liste ci-dessous (adjectifs en *-us*).

Ayant rattaché les groupes accentuels des dérivés lituaniens aux prototypes balto-slaves, nous procédons maintenant à leur examen détaillé. Les matériaux ci-dessous sont divisés en deux parties: dérivés primaires et d. secondaires. A l'intérieur de chacune on a gardé l'ordre suivi par Leskien dans *Die Bildung der Nomina im Lituauischen.* Quant aux exemples, on n'en a retenu que ceux qui survivant dans la langue moderne ont pu être vérifiés dans les dictionnaires (de Niedermann-Senn-Brender jusqu'à la lettre *r*, et de Šlapelis [36], dont les données, à vrai dire, sont sujettes à caution).

Un certain nombre d'accents a toutefois pu être contrôlé à l'aide de Pr. Skardžius *Bendrinės lietuvių kalbos kirčiavimas* (Kaunas 1936).

L'auter se rend compte de l'insuffisance des matériaux présentés ici. Il manque des travaux préparatoires qui nous permettraient de délimiter les formations productives et improductives, les formes dialectales et littéraires, les procédés vivants et les tendances normalisatrices des linguistes. On n'a qu'à confronter les données de Niedermann avec celles de Skardžius pour se convaincre du manque d'unanimité à cet égard.

Pour déterminer la chronologie relative des phénomènes étudiés nous nous servirons des symboles suivants: *A* = époque précédant la genèse des intonations; *B* = époque balto-slave durant jusqu'à l'action de la loi de Saussure en lituanien, ou à l'affaiblissement des yers, en slave; *C* = époque postérieure à ces phénomènes [37]. — Les chiffres arabes en parenthèse indiquent la classe accentuelle du lituanien moderne: (1) = immobile [38], (2) = doux immobile accentué sur la pénultième, (3) = rude mobile accentué sur une syllabe interne [39], (3a) = rude mobile accentué sur la syllabe initiale, (3b) = doux mobile accentué sur la syllabe initiale (non-pénultième), (4) = doux mobile accentué sur la pénultième.

---

[36] Abrégé Šl.

[37] Par conséquent, le symbole *A*/*B* désignera la genèse des intonations, *B*/*C*, suivant le cas, l'action de la loi de Saussure ou l'affaiblissement des yers.

[38] Rude ou doux; dans le dernier cas l'accent repose sur une syllabe non-pénultième.

[39] Ou sur la syllabe radicale d'un thème monosyllabique (p. ex. *žìrg-as*).

Dérivés nominaux primaires

1a) suffixe *-as* (sans apophonie radicale): *bãdas* (4) „faim" < *badù, badė́ti*; *blizgaĩ* (4) „clinquant" < *blizgù, blizgė́ti*; *kẽras, keraĩ* (4) „sorcellerie" < *keriù, kerė́ti*; *lãšas* (4) „goutte" < *lašù, lašė́ti*

1b) suffixe *-as* (avec vocalisme radical *-o-*): *brãdas* (4) „pêche" < *bredù, brìsti*; *dãgas* (4) „chaleur" < *degù, dègti*; *kraĩkas* (4) „litière" < *kreikiù, kreĩkti*; *kvãpas* (4) „souffle" < *kvepiù, kvẽpti*; *laĩkas* (4) „temps" < < *liekù, lìkti*; *lañkas* (4) „arc" < *lenkiù, leñkti*; *mãras* (4) „peste" < < *mìrštu, miȓti*; *mãzgas* (4) „noeud" < *mezgù, mègsti*

1c) suffixe *-as* (avec voc. long): *lõmas* (4) „dépression du terrain" < *lìmstu, lìmti.*

On retrouve la même mobilité dans les exemples à intonation rude: (sans apophonie radicale) *diegas* (3) „germe" < *diegiu, diegti*; *gráužas* (3) „gravier" < *gráužiu, gráužti*; *grúdas* (3) „grain" < *grúd(ži)u, grústi*; *láužas*(3) „tas de bois" < *láužiu, láužti*; (avec vocalisme *-o-*) *dárbas* (3) „travail" < < *dìrbu, dìrbti*; *láidas* (3) „gage, garantie" < *léidžiu, léisti*[40]; (avec vocalisme long) *óras* (3) „air, temps" < *ariù, árti* (étymologie de K. Buga); *rúožas* (3) proprement „coupe" < *rė́žiu, rė́žti*; *slúogas* (3) „charge, pesanteur" < *slė́giu, slė́gti* „charger, peser sur".

Autrement qu'en slave, le paradigme rude immobile n'est pas attesté chez les dérivés primaires en *-as* (substantifs masculins). Mais en ce qui concerne p. ex. *spéigas* (1) „gelée, tourbillon de neige", que Leskien (*Die Bildung* 184) considère comme un dérivé de *spìginti*, son caractère motivé paraît confirmé par le vocalisme (cf. Gedenkschrift Kretschmer p. 227 ssq.).

De l'autre côté *stráigas* (3) „perche" constitue un exemple de métatonie rude en face de *streigiù, streĩgti* „ficher, enfoncer". L'étymologie *žìrgas* (3) „coursier" < *žergiù, žeȓgti* „marcher" semble moins sûre. Il s'agit d'oxytons devenus immotivés avant *B/C*, d'où leur métatonie rude (v. p. 213). Quant à *slìnkas* (3) „vagabond" < *slenkúos, sliñktis*, le doublet *slìnka* (1) nous fait supposer que la forme masculine est secondaire: le suffixe a été adapté au sens personnel, masculin, du mot. Il sera question de la métatonie rude à propos du type féminin.

Sont plus importants les dérivés appartenant à la classe (2). En voici les exemples: *bãras* (2) „javelle" < *beriù, beȓti*; *druñstai* (2) „sédiment" < < *drumsčiù, drumzdžiù, druñsti*; *dùsas* (2) „asthme" < $\sqrt{dus}$; *gãmas* (2) „nature" < *gemù, giñti*; *gõdas* (2) „convoitise" < *gedù, gedė́ti*; *grį̃žas* (2) „douleur des jointures" < *grężiù, grę̃žti*; *ìžas* (2) „glaçon" < *ìžti*[41]; *kar̃tas* (2) „fois" < *kertù, kiȓsti*; *kuõdas* (2) „toupet", cf. *kedénti* „effiler"[41];

[40] Classe (4) chez Skardžius (*laĩdas, laidaĩ*).
[41] Classe (4) chez Skardžius (*ìžas, ižaĩ*; *kuõdas, kuodaĩ*).

mar̃šas (2) „oubli“ < (*už-*, *pa-*)*mirštù*, -*mir̃šti*; *mãtas* (2) et *mẽtas* (2) „coup“< <*metù*, *mèsti*; *mẽnas* (2) „art“ < $\sqrt{men}$; *mìtas* (et *maĩtas*; 2) „subsistance“ < < *mintù*, *mìsti*; *nãras* (2 et 4) „canard plongeur“ < *neriù*, *nérti*; *pãdas* (2) „plante du pied, semelle“ < $\sqrt{ped}$; *prõtas* (2) „intelligence“ < *prantù*, *pràsti*; *rañtas* (2) „entaille“ < *renčiù*, *rę̃sti*; *svãras* (2) „poids (livre)“ < < *sveriù*, *sver̃ti*; *tvañkas* (2) „chaleur étouffante“ < *tvenkiù*, *tveñkti*; *žãdas* (2 et 4) „promesse“ < *žadù*, *žadė́ti*; *žam̃bas* (2) „bord“ < *žembiù*, *žem̃bti*.

En lette la métatonie douce apparaît dans *stàds* „plant, plançon“, cf. *stãdu*, *stãdît* „planter“; *stàvs* „taille“ < *stâjuôs*, *stâtiês*; *šk̦èps* „épieu, baïonnette“, cf. slave *ščepati*; *vàls* „javelle, andain (de foin)“ < *vel̃u*, *vel̃t* „rouler“.

Les mots de la forme τομός (adjectif > nom d'agent) et τόμος (substantif) qui étaient devenus immotivés dès avant la période *B*, ont rejoint en balto-slave la classe rude immobile (lit. 1) ou douce mobile (lit. 4), suivant le vocalisme radical.

Quant aux dérivés vivants, le type τόμος présente en balto-slave la métatonie douce et la flexion mobile, tandis que τομός est continué par des oxytons ou des barytons rudes (mais v. la restriction de la p. 239). A partir de *B*/*C* les formes du type τόμος qui étaient encore des dérivés vivants, ont rejoint la classe (2). Les formes τόμος devenues immotivées pendant la période *B*, conservent le paradigme (4). Les formes τομός entrent dans la classe (4) ou (3a) en fonction de l'intonation de la tranche radicale, c.-à-d. adoptent, sous l'influence des „composés“ préverbiaux, le paradigme mobile. D'où *dãgas*, *krañkas*, *kvãpas*, *lañkas*, etc., comme *į̃dagas*, *ìšdagas*, *pãkraikas*, *ãtkvapas*, *ãtlankas*, et ainsi de suite (paradigme mobile de la classe 3b).

Il est donc relativement simple de déterminer la position d'une forme à l'intérieur du système linguistique d'une certaine époque:

	tranche longue	tranche brève
classe (1)	τόμος et τομός immotivés au moment *A*/*B*	
classe (4)	τομός à int. douce; τόμος devenu immotivé pendant *B*	τόμος et τομός devenus immotivés au moment *A*/*B* ou pendant *B*; τομός motivé au moment *B*/*C*
classe (3)	τομός à int. rude ou devenu immotivé pendant *B*	
classe (2)	τόμος motivé au moment *B*/*C*	τόμος motivé au moment *B*/*C*

2a) suffixe -*a* (sans apophonie radicale): *baudà* (4) „punition“ < *baudžiù*, *baũsti*; *kalbà* (4) „langue“ < *kalbù*, *kalbė́ti*; *kr*(*i*)*ušà* (4) „la grêle“ <

< *krušù, krùšti*; *liuobà* (4) „l'action d'affourager le bétail" < *liuobiù, liuõbti*

2b) suffixe *-a* (avec vocalisme radical *-o-*): *alsà* (4) „fatigue" < *il̃sti, ilsė́ti*; *bangà* (4) „onde"; *bradà* (4) „boue" < *bredù, brìsti*; *dagà* (4) „chaleur" < *degù, dègti*; *dangà* (4) „couverture" < *dengiù, deñgti*; *daubà* (4) „crevasse, défilé" < *dumbù, dùbti*; *daũsos* (4) „paradis" < $\sqrt{dus}$; *drąsà* (4) „témérité" < *drę́sù, drį̃sti*; *kaità* (4) „changement" < *keičiù, keĩsti*; *kamšà* (4) „remblai, digue" < *kemšù, kim̃šti*; *kankà* (4) „tourment" < *kenkiù, keñkti*; *kartà* (4) „couche" < *kertù, kir̃sti*; *kasà* (4) „tresse" < $\sqrt{kes}$, cf. slave *česati*; *klampà* (4) „marais" < *klimpstù, klim̃pti*; *klausà* (4) „ouïe" < $\sqrt{k̂leus}$; *laidà* (4) „permission etc." < *léidžiu, léisti*; *lakà* (4) „entrée d'une ruche" < *lekiù, lė̃kti*; *lankà* (4) „pré humide; vallée" < *lenkiù, leñkti* „courber"; *lasà* (4) „mangeaille pour les oiseaux" < *lesù, lèsti*; *maldà* (4) „prière" < *meldžiù, mel̃sti*; *markà* (4) „(fosse de) rouissage" < *merkiù, mer̃kti*; *naromìs* (4) „à plongeons" < < *neriù, nérti*; *našà* (4) „rendement" < *nešù, nèšti*; *skarà* (4 Šl.) „chiffon, lambeau" < *skiriù, skìrti* „séparer"

2c) suffixe *-a* (avec vocalisme long): *bylà* (4) „conversation"; *gylà* et *gėlà* (4) „douleur violente" < *geliù, gélti*; *dorà* (4) „chose bonne, utile" < *derù, derė́ti*; *džiovà* (4) „sécheresse" < *džiū́stu, džiū́ti*; *griovà* (4) „pente escarpée" < *griū̃vù, griū́ti*; *kovà* (4) „combat" < *káuju, káuti*; *krovà* (4) „charge" < *kráuju, kráuti*; *krūvà* (4) „tas" < *kráuju, kráuti*; *lomà* (4) „dépression du terrain" < *lìmstu, lìmti*; *mūšà* (4) „raclée" < < *mušù, mùšti*; *tvorà* (4) „haie" < *tveriù, tvérti*; *vorà* (4) „file" < *veriù, vérti*

2d) suffixe *-a* (avec vocalisme réduit): *drikà* (4) „fibre" < *driekiù, driẽkti*; *girà* (4) „espèce de boisson fermentée" < *geriù, gérti*.

La même mobilité se rencontre chez les dérivés à intonation rude: *augà* (3) „croissance" < *áugu, áugti*; *brandà* (3) „maturité" < *bręstu, bręsti*; *brankà* (3) „enflure" < *brìnkstu, brìnkti*.

Ce qui est surtout caractéristique des dérivés primaires en *-ā-*, c'est le nombre relativement élevé d'exemples à métatonie rude: *dìlba* (1) „qui baisse les yeux" < *delbiù, del̃bti*; *gvė̃ra* (1) „homme négligé, malpropre" < < *gvęrù* ou *gvérstu, gvérti*; *kniáuka* (1) „grognon" (substantif) < *kniáukiuos, kniáuktis*; *rìnga* (1) „fainéant" < *rengiúos, reñgtis*; *slìnka* (1) „vagabond" < < *slenkúos, sliñktis*; *dárga* (1) „temps pluvieux" < *dérgiu, dérgti*; *kìmša* (1) „lucarne par laquelle on fourre le foin ou la paille dans le grenier" < *kemšù, kim̃šti*; *švìlpa* (1), lette *svil̃pe* „sifflet" < *švilpiù, švil̃pti*; *trìnka* „bûche" < < *trenkiù, treñkti*; *váržа* (1) „nasse" < *veržiù, ver̃žti*; lette *šk̦ir̃ba* „fente", etc.

On voit qu'il s'agit de mots à sens *concret*, désignant des personnes ou des choses. Il est donc légitime d'admettre une ancienne différenciation entre les dérivés oxytons, porteurs d'un sens abstrait, et les dérivés

barytons rudes à sens concret. Le sens concret étant une fonction *secondaire* des noms en *-ā*, il n'est pas surprenant que les dérivés concrets aient été traités d'abord comme des noms immotivés: c.-à-d. en cas de vocalisme radical long ils ont adopté la barytonèse rude, tandis que les dérivés à sens abstrait gardaient l'ancienne oxytonèse. Cette opposition, limitée à l'origine au vocalisme long, fut ensuite étendue sur les tranches à diphtongues brèves, du moment où elles devinrent intonables. Des mots concrets ont été bâtis *directement* sur les racines verbales moyennant la *métatonie rude*. Il est de l'autre côté évident qu'un dérivé oxyton peut, lui aussi, présenter un sens concret. Car c'est un phénomène bien connu que les abstraits se détachent sans cesse de la série des dérivés vivants et passent au camp des mots concrets. La métatonie rude n'est qu'un témoignage palpable du fait qu'au moment de la genèse des intonations il y eut une différenciation *formelle* entre les dérivés abstraits et concrets appartenant à une seule et même série. Dans la suite il a dû y avoir des passages sémantiques *abstrait* > *concret* lesquels n'étaient accompagnés d'aucun changement de forme.

Du point de vue de son mécanisme, cette différenciation est donc tout à fait parallèle à la différenciation des noms grecs en -η (cf. p. 115 sq.).

Pour *stanga* „effort“ < *sténgiuos*, *sténgtis* Šl. signale l'accentuation rude immobile malgré le sens abstrait, tandis que *rauda* „lamentation“ < *ráudu*, *raudóti* semble flotter entre (1) (Šlapelis), (3) (Jaunius, traduction russe, p. 91, et Skardžius *s. v.*), et (4) (Nied.).

La bifurcation des dérivés en *-ā* en oxytons et barytons rudes a laissé des traces distinctes dans des doublets tels que *globà* (4) et *glóba* (1) „soins“ < *glĕbiu*, *glĕbti*, ou *lánda* (1) et *landà* (4) „trou, entrée“ < *lendù*, *lįsti*.

Comparés avec les dérivés masculins en *-as* les exemples appartenant à la classe (2) sont relativement rares: *dūkà* (2) „fou, enragé“ < *dūkstù*, *dūkti* „être pris de rage“; *gyrà* (2) „beuverie“ < *geriù*, *gérti*, cf. plus haut *girà* (4) „boisson fermentée“ et, de l'autre côté, *gyrà* (4) „éloge de soi-même“ < *giriù*, *gìrti*; *kopà* (2) „dune“ < *kópti* „monter“(?); *žiūrà* (2 d'après Šlapelis) „regard“ < *žiūriù*, *žiūrĕti*[42]. Ici appartient *rankà* (2) „main“, s'il est dérivé de *renkù*, *riñkti* (Trautmann 237). Son accentuation serait régulière si au moment *B/C* le mot était encore senti comme un nom d'action bâti sur *renkù*, ce qui semble fort douteux. L'accent de *rankà* s'expliquerait aussi s'il s'agissait d'un mot emprunté au slave, mais son caractère panbaltique (lette *rùoka*, v. prussien *rancko* etc.) s'y oppose. L'intonation lette atteste un paradigme baltique mobile (cf. § 7 de ce chapitre).

---

[42] Lit. *šlãjos* (2) „traîneau“ représente un neutre remanié, cf. v. prussien sing. *slayan*, plur. *slayo* (verbe lit. *šliẽti*, *šlýti*).

L'entrée du type principal dans la classe (4), et non (2), s'explique par la dominance des formes à préverbe comme *pakalbà* (3b), *apdangà* (3b), *pakaità* (3b), etc., dont la mobilité est un héritage balto-slave.

Il paraît que le type rude mob. (*augà, brandà, brankà*) consiste de résidus, c.-à-d. de thèmes oxytons devenus immotivés avant *B/C* et, en même temps, d'innovations bâties suivant la proportion *baũsti* : *baũdą* (acc.) = *áugti* : *áugą*; *keñkti* : *kañką* = *brę́sti* : *brándą*, etc.

3) suffixe *-is, -ys* (*-i̯i̯o-*): *al̃kis* (2) „faim" < *álkstu, álkti*; *bė̃gis* (2) „course" < < *bė́gu, bė́gti*; *bliũvis* (2) „mugissement" < *bliáuju, bliáuti*; *brũkis* (2) „coup de brosse ou de balai" < *braukiù, braũkti*; *bũvis* (2) „existence" < < *búti*; *dỹgis* et *daĩgis* (2) „action de germer" < *dýgstu, dýgti*; *dũkis* (2) „rage" < *dūkstù, dũkti*; *dũris* (2) „piqûre" < *duriù, dùrti*; *dũžis* (2) „coup" < *daužiù, daũžti*; *ė̃dis* (2) „action de manger" < *ė́du, ė́sti*; *gỹmis* (2) „disposition naturelle" < *gemù, gim̃ti*; *gnỹbis* et *gnaĩbis* (2) „pinçon" < *gnýbu, gnýbti*; *gniũžis* (2) „compression" < *gniáužiu, gniáužti*; *grõbis* (2) „butin" < *gróbiu, gróbti*; *guõlis, gũlis* (2) „couche" < *gul(i)ù, gul̃ti, gulė́ti*; *kañdis* (2) „morsure" < *kándu, ką́sti*; *kir̃tis* (2) „coup" < *kertù, kir̃sti*; *lỹdis* (2) „inclinaison, pente" < *léidžiu, léisti*; *lỹkis* (2) „reste" < *liekù, lìkti*; *liñkis* (2) „inclination" < *lenkiù, leñkti*; *lũžis* (2) „cassement" < *láužiu, láužti*; *mìgis* (2) „gîte" < < *miegù, miegóti*; *mỹris* (2) „mort, décès" < *mìrštu, mir̃ti*; *mẽtis* (2) „action de jeter" < *metù, mèsti*; *mõjis* (2; Niedermann *mójis*) „geste" < < *móju, móti*; *mũšis* (2) „action de frapper" < *mušù, mùšti*.

Les dérivés ci-dessus sont, probablement en partie, d'anciens neutres oxytons (cf. slave *pitьj|e*). Ils ne sont entrés dans la classe (2) qu'après l'action de la loi de Saussure.

D'autres dérivés en *-is/ys* joignent la classe (4):

gaidỹs (4) „coq" < *giedu, giedóti*; *gylỹs* (4) „aiguillon" < *geliù, gélti*; *glėbỹs* (4) „les deux bras étendus" < *glė̃biu, glė̃bti*; *griovỹs* (4) et *griõvis* (2) „fosse" < *griáuju, griáuti*; *knysỹs* (4) „groin" < *knisù, knìsti*; *narỹs* (4) „jointure" < *neriù, nérti*; *plyšỹs* (4) „fente" < *plė̃šiu, plė̃šti*; *ryšỹs* (4) „lien" < *rišù, rìšti*; *rūsỹs* (4) „cave" < *rausiù, raũsti*; *spyrỹs* (4) „étai, perche" < *spiriù, spìrti*; *tekỹs* (4; Šlapelis *tẽkis* 2) „bélier, taureau, étalon" < *tekù, tekė́ti*; *vedỹs* (4) „le nouveau marié" < *vedù, vèsti*; *vyzdỹs* (4) „pupille", cf. *véizdžiu, veizdė́ti*; *žynỹs* (4) „sorcier etc." < *žinaũ, žinóti*.

On voit qu'il s'agit de désignations de personnes, animaux et objets concrets, c.-à-d. de sens *non abstrait*. Ces noms ont adopté le sens concret dès avant la période *C*. Or ils n'appartiennent pas, suivant l'intonation radicale, soit à (3) soit à (4), mais uniquement à (4).

Qu'il s'agisse de dérivés de la classe (2) ou de la classe (4), la *métatonie douce* semble de rigueur. La différence entre les deux groupes s'explique par l'influence qu'a subie le deuxième de la part des composés

en *-ỹs* (mobiles). P. ex. *ryšỹs* comme *šluot-ryšỹs* „faiseur (proprement „lieur") de balais", *vedỹs* comme *bob-vedỹs* „qui épouse une vieille femme", *nauja-vedỹs* „nouveau marié". Il y a donc en somme différenciation entre les noms d'action neutres et les noms d'agent etc. masculins.

Exemples assez rares de la classe (1): *klýkis* „busard" < *klykiù, klỹkti*; *sprìndis*, Šlapelis aussi *sprindỹs* (3), „empan" < *spréndžiu, spręsti*; *vìngis* „courbe" < *véngiu, véngti.*

4) suffixe *-ė* (*-i̯ā-*). Il faut distinguer les couches chronologiques suivantes:

a) les motivés de *A/B* à métatonie rude

b) les dérivés de *B/C* appartenant à la classe (2)

c) les dérivés de *B/C* appartenant à la classe (4).

Il va sans dire que les exemples ne servent qu'à illustrer les différents *types*. L'ancienneté des formes *individuelles* ne saurait nous intéresser ici.

a) *lénkė* (1) „dépression du terrain" < *lenkiù, leñkti*; *lìngė* (1) „perche flexible à laquelle on suspend le berceau" cf. *lingúoti*; *vélkė* (1) „verrou" < < *velkù, vil̃kti*

b) *dỹgė* (2) „groseille" < *díegiu, díegti* (cf. plus bas *dygė̃* 4); *kãbė* (2) et *kabė̃* (4) „croc, crampon" < *kabù, kabė̃ti*; *kal̃tė* (2) et *kaltė̃* (4) „délit" cf. *káltinti* [43]; *kū̃lė* (2) et *kūlė̃* (4) „action de battre le grain" < *kuliù, kùlti* [44]; *meñtė* (2) et *mentė̃* (4) „cuiller etc." < *menčiù, męsti*; *mỹnė* (2) „action de broyer le chanvre ou le lin < *minù, mìnti*; *mõlė* (2) „action de moudre" < < *malù, málti*; *õrė* (2) et *orė̃* (4) „action de labourer" < *ariù, árti*

c) *dygė̃* (4) „espèce de poisson" (cf. français „épinoche") < *díegiu, díegti*; *duobė̃* (4) „trou, fosse" < *dumbù, dùbti*; *griežė̃* (4) „râle rouge" < *griežiu, griežti*; *tvėrė̃* (4) „funiculus quo *dal̃gis* ad manubrium ligatur" < *tveriù, tvérti*; dial. *volė̃* (4) „bondon ovale" < *veliù, vélti.*

L'hésitation assez fréquente entre (4) et (2) est due à l'influence des composés mobiles en *-ė̃* (comme *įgul-ė̃, pakor-ė̃*, etc.).

Ici se rattachent les dérivés en *-ia*, qui ne sont en somme que des variantes combinatoires des formes en *-ė*:

a) *ė̃džia* (1) „glouton" (substantif) < *ė̃du, ė̃sti*; *kándžia* (1) = *kándė* „mite"

b) *dvasià* (2) „esprit" < *dvesiù, dvė̃sti*; *galià* (2) „faculté, puissance" < < *galiù, galė̃ti*; (*võdžios* /2/ „longe" est emprunté au slave)

c) *yžià* (4) „glaçon" < *ìžti*; *kalčià* (4) „délit" (v. *kaltė̃*); *minià* (4) „foule" < *minù, mìnti*; *kančià* (4) „tourment" < *kenčiù, kęsti*; *sėjà* (4 Šl.) „saison des semailles" < *sė̃ju, sė́ti* „semer"; lit. oriental *sraujà* „fleuve" < < *sraviù, sravė̃ti* „couler"

[43] Classe (4) chez Skardžius (*kaltė̃, kal̃tę*).
[44] Classe (2) chez Skardžius (*kū̃lė, -ės*).

5) suffixe *-is*: ce suffixe n'a laissé que des traces assez incertaines en lituanien. Cf. *kándis* (1) et *kandìs* (4) „mite“ (à côté de *kándė* et *kándžia*) < *kándu*, *kąsti*; *trandìs* (4) à côté de *trandė̃* (4) „ver du bois“ < < *tréndu*, *trendė̃ti*; *vagìs* (4) „voleur“ < *vagiù*, *võgti*; *rūdìs* (4) „rouille“ (déverbal, à en juger par le vocalisme allongé); *grindìs* (4) „planche“ à côté de *grindà* < *grindžiù*, *grį̃sti*(?)

6) suffixe *-us*: (adjectifs primaires)[45]: *badùs* (4) „piquant; farouche“ < < *bedù*, *bèsti*; *baugùs* (4) „peureux“ < *bū́gstu*, *bū́gti*; *darkùs* (4) „vilain, laid“ < *derkiù*, *der̃kti*; *dygùs* (4) „piquant“ < *díegiu*, *díegti*; *dilgùs* (4) „cuisant“ (douleur) < *dìlgiu*, *dilgė̃ti*; *džiūgùs* (4) „qui se réjouit facilement“ < *džiaugiúos*, *džiaũgtis*; *gajùs* (4) „qui guérit vite“ < *gyjù*, *gýti*; *gaiš(l)ùs* (4) „tardif etc.“ < *gaištù*, *gaĩšti*; *gaižùs* (4) „âcre“ < *gìžti*, *gỹžti*; *glodùs* (4) „lisse“ (la métatonie atteste une ancienne oxytonèse; *glódžiu*, *glósti*); *gludùs* et *glaudùs* (4) „souple“ < *glaudžiù*, *glaũsti*; *gnaibùs* (4) „qui pince“ < *gnýbu*, *gnýbti*; *gobùs* (4) „avide“ < $\sqrt{gab}$; *grab(n)ùs* (4) „habile de mains“ < *gróbiu*, *gróbti*; *graibùs* (4) = *grab(n)ùs* < *griebiù*, *griẽbti*; *gramzdùs* (4) „enfoncé, plongé, absorbé“ < *grimstù*, *grim̃sti*; *graudùs* (4) „fragile“ < *grū́d(ži)u*, *grū́sti*; *guvùs* (4) „agile“ < < *gáunu*, *gáuti*; *kabùs* (4) „se collant, adhérant“ < *kabù*, *kabė̃ti*; *kalbùs* (4) „communicatif“ < *kalbù*, *kalbė̃ti*; *kandùs* (4) „hargneux“ (chien) < *kándu*, *kásti*; *kartùs* (4) „amer“ < *kertù*, *kir̃sti*[46]; *klupùs* (4) „raboteux etc.“ < *klumpù*, *klùpti*; *klusùs* et *klausùs* (4) „obéissant“ < < $\sqrt{kleus}$; *krantùs* (4) „hargneux“ (chien) < *kremtù*, *krim̃sti*; *kraupùs* (4) „peureux“ < *kraupiù*, *kraũpti*; *lakùs* (4) „ailé“ < *lekiù*, *lė̃kti*; *landùs* (4) „pénétrant“ < *lędù*, *lį̃sti*; *magùs* (4) „attrayant“ < *mė̃gstu* ou *mė̃giu*, *mė̃gti*; *nartùs* (4) „récalcitrant“, cf. *nértėti*, *nir̃sti*; *našùs* (4) „qui porte bien, fertile, etc.“ < *nešù*, *nèšti*.

Avec intonation rude de la racine: *bėgùs* (3) „agile“ < *bė̃gu*, *bė̃gti*; *bodùs* (3) „embêtant“ < *bódžiuos*, *bodė̃tis*.

Ces dérivés comportaient une accentuation du type balto-slave Ib (oxytons). Ils devraient aboutir régulièrement au type doux imm. (classe 2). Mais grâce à l'identité du suffixe de dérivation (*-us*) avec le suffixe flexionnel des thèmes en *-u-*, il y a eu, dès l'époque prélittéraire, remplacement de la classe (2) par la flexion mobile propre aux adjectifs immotivés, de la classe (4). Dans la langue moderne le paradigme imm. a été complètement écarté. Or chez Daukša (Skardžius *Daukšos akcentologija*,

---

[45] Cf. de Saussure Recueil p. 495: „L'adjectif en *-us*, complètement infecté de métatonie douce. Ainsi *meilùs*, *meĩlu*, adverbe *meĩliai*, contre *méilė*, *míelas*. Lorsque l'adjectif en *-us* est rude malgré cette influence, comme dans *lýgus*, *sótus*, c'est alors le plus solide témoignage qu'on puisse avoir pour l'intonation rude“.

[46] Classe (3) chez Skardžius (*kartùs*, *kártų*).

1935, p. 140—146) l'hésitation entre mobilité et immobilité est très prononcée dans les adjectifs en *-u-*. Dans la langue moderne les polysyllabes comme *padorùs* „décent", *patogùs* „commode", neutre *padõru*, *patõgu*, attestent une alternance de l'accent entre *finale* et *prédésinentielle* et non entre *initiale* et *finale* (classe 4). Sur vingt sept exemples de polysyllabes pris au hasard, sept seulement suivent le paradigme de (3b), seize appartiennent à (4), quatre hésitent entre (3b) et (4). Le type *padorùs* (4) témoigne d'un ancien **padõrus* (2).

7) suffixe *-jus*: *drìskius* (2) „gueux" < *dreskiù*, *drẽksti* ou *dryskù*, *drìksti*; *gargãlius* (2) „qui râle, etc." cf. *gargaliúoti*; *gỹrius* (2) „hâblerie" < *giriù*, *gìrti*; *lañdžius* (2) „qui se faufile, espion" < *lendù*, *lį̃sti*; *lỹkius* (2) „reste" < *liekù*, *lìkti*; *lìžius* (2) „index" < *liežiù*, *liẽžti*; *nìžius* (2) „galeux" (substantif) < *nyžtù*, *nìžti*.

Le suffixe *-jus* est aussi secondaire, v. 84) et 85).

8) suffixe *-ėjas*, *-ėja* sert à bâtir des noms d'agent sur les verbes à thème monosyllabique: *audė̃jas* (1) „tisserand" < *áudžiu*, *áusti*; *nešė̃jas* (1) „porteur" < *nešù*, *nèšti*; *vežė̃jas* (1) „voiturier" < *vežù*, *vèžti*; *virė̃jas* „cuisinier" < *vérdu*, *vìrti*.

L'accentuation constante de ces dérivés semble s'éclairer par les infinitifs en *-ėti* des verbes primaires, accentués toujours sur *-ė-*.

9) suffixe *-va*: *kalvà* (4) „colline" < *keliù*, *kélti*; *narvà* (4) „cellule de la mère abeille" < *neriù*, *nérti*; d'autre part un substantif concret comme *vìlva* „qui entretient q. de belles paroles" < *-viliù*, *-vìlti*.

Se comporte, au point de vue de l'accent, comme le suffixe primaire *-a*.

10) suffixe *-vis* (< *-u̯ii̯o-*): *kálvis* (1) „forgeron" < *kalù*, *kálti*; *stóvis* (1) „état" < *stóju*, *stóti*

11) suffixe *-vė*: *kálvė* (1) „forge" < *kálti*; *smár(d)vė* (1) „puanteur" < *smirdė̃ti*

12) suffixe *-java*: *baudžiavà* (3b) et *baũdžiava* (1) „corvée" < *baudžiù*, *baũsti*; *gãniava* (1) „pâturage" < *ganýti*, *giñti*; *painiavà* (3b) „embrouillement" < *páiniuoti(s)* [47].

Il est probable qu'on a ici affaire à un „conglutinat" du suffixe *-a* avec l'*au* des verbes dérivés en *-auti* (et *-uoti*).

13) suffixe *-õvas*: *gėrõvas* (2) „buveur" < *geriù*, *gérti*; *gulõvas* (2) „fainéant" < *guliù*, *gulė̃ti*; *vadõvas* (2) „guide" < *vedù*, *vèsti*; *valdõvas* (2) „dominateur" < *valdaũ*, *valdýti*; *žygõvas* (2) „courrier", cf. *žygiúoti*; *žinõvas* (2) „connaisseur" < *žinaũ*, *žinóti*

14) suffixe *-yvė*: *áugyvė* (1) „bonne d'enfants" < *augìnti* [48], *dažývės* (1) „teinture" < *dažaũ*, *dažýti*; *gimdyvė* (1) „accouchée" < *gimdaũ*, *gimdýti* [48]; *žindỹvė* (2) „nourrice" < *žìndau*, *žìndyti* [48]

[47] Classe (1) chez Skardžius (*páiniava*, *-os*).
[48] Skardžius: *augývė*, *-ės*; *gimdývė*, *-ės*; *žindývė*, *-ės*.

15) suffixe *-nas* (adjectifs): *drėgnas* (3) „humide“, cf. *drė̃kstu, drė̃kti*; *glõdnas* (4) „lisse“, cf. *glódžiu, glósti*; *liáunas* (3) et *liaũnas* (4) „souple“ < < *liáuju, liáuti*; *liũdnas* (4) „affligé“ < *liũstù, liũsti*; *plónas* (3) „mince“ < *plóju, plóti*; *sil̃pnas* (4) „faible“ < *silpstù, sil̃pti.*

La métatonie douce de *glõdnas, liaũnas* s'explique comme celle de *glodùs* (4), c.-à-d. par une ancienne oxytonèse.

16) suffixe *-nus* : *drabnùs* (4) „lâche“, cf. *drimbù, drìbti*; *lepnùs* et *lapnùs* (4), cf. *lempù* (*lepstù*), *lèpti*; *lipnùs* (4) „gluant, visqueux“ < *limpù, lìpti*; *sraunùs* (4) „rapide“ (courant d'eau) < *sraviù, sravė̃ti*

17) suffixe *-snus/šnus* : *dosnùs* (4) „libéral, généreux“ < *dúodu, dúoti*; *gabšnùs* (4) „appliqué, assidu“ < *gebù, gebė̃ti*; *lipšnùs* (4) = *lipnùs*

18) suffixe *-na* : *drėgnà* (3) „humidité“, cf. *drė̃kstu, drė̃kti*; *prusnà* (2) „gueule“ < *prausiù, praũsti* (? Leskien 365); *susnà* (2) „teigne“ < *sųsù, sùsti*; *šalnà* (4) „gelée“ < *šąlù, šálstu, šálti*; *šiknà* (4) „fesse“ < *šìkti*

19) suffixe *-sna* : *džiūsnà* (2) „homme desséché, ratatiné“ < *džiū́stu,* (*džiūvù*), *džiū́ti*; *krė̃snos* (2) „cretons“ < *krečiù, krė̃sti*; *var̃snos* (4) „acre“ < *verčiù, ver̃sti*; *válkšna* (1) „coup de filet“ < *velkù, vil̃kti*

20) suffixe *-snis* (féminin): *degsnìs* (4) „brûlis“ < *degù, dègti*; *kepsnìs* (4) „rôti“ < *kepù, kèpti*; *lupsnìs* (4) „écorce de pin“ < *lupù, lùpti*; *pusnìs* (4; 2 d'après Šl.) „tourbillon de neige“ < *pùsti*

21) suffixe *-nis* (< *-ni̯o-*): *kaũnis* (2) „mêlée“ < *káuju, káuti*; *lãšnis* (2) „goutte de pluie“ < *lašù, lašė̃ti*

22) suffixe *-snis* (< *-sni̯o-*) : *dỹgsnis* (2) „piqûre“ < *díegiu, díegti*; *skir̃snis* (2) „paragraphe, chapitre“ < *skiriù, skìrti*; *žiñgsnis* (2) „pas“ < *žengiù, žeñgti.*

Mais le paradigme est rude immobile dans *gùrkšnis* „gorgée“ (1 à côté de 3); *kąsnis* (1) „morceau, bouchée“ < *kándu, kąsti*; *láipsnis* (1) „degré“ < < *lipù, lìpti*; *mìrksnis* (1) „clin d'oeil“ < *mérkiu, mérkti*; *sieksnis* (1) „brasse, toise“ < *siekiu, siekti.* Il est doux mobile dans *sriuobsnỹs* (4) et dans les noms d'agent comme *rėksnỹs* (4) „crieur“ < *rėkiù, rė̃kti*, ou *verksnỹs* „pleurard“ < *verkiù, ver̃kti.*

Les dérivés primaires en *-sni̯o-* se divisent ainsi en une couche productive appartenant aux classes (2) et (1), et les exemples de la classe (4) provenant d'une différenciation. Avant la période *C* le type était *rude : oxyton* (groupe balto-slave Ia).

23) suffixe-*sena* : *eĩsena* (1) „allure“ < *einù, eĩti*; *búsena* (1) „existence“ < < *bū́ti*; *láidosena* (1) „funérailles“ < *láidoju, láidoti*

24) suffixe *-ena* : *gyvenà* (3a) „vie commune“ cf. *gyvenù, gyvénti*; *griùvenos* (3b) „ruines“ < *griūvù, griū́ti*; *káišena* (1) „racloir“ < *káišiu, káišti*; *krekenà* (3b) „colostrum“ < *krenkù, krèkti*

25) suffixe *-ana* : *dovanà* (3a) „don“ < *dúodu, dúoti*; *gabanà* (3b) et *gãbana* (1) „brassée“ cf. *gabénti, atgė̃bau*; *liẽkana* (1) „reste“ < *liekù, lìkti*; *rãgana* (1) „sorcière“ < *regiù, regė̃ti*(?)

26) suffixe *-onė* : *godõnė* „honneur“ < *godóju, godóti*; *kapõnė* (2) „houe“ < < *kapóju, kapóti*; *medžiõnė* (2) „chasse“ < *medžióju, medžióti*; *viliõnė* (2) „séduction“ < *vilióju, vilióti*; *kariõnė* (2) „guerre“ < *kariáuju, kariáuti*; *keliõnė* (2) „voyage“ < *keliáuju, keliáuti*
27) suffixe *-onas* : *niūrõnas* (2) „bourru“ (substantif) < *niūriù, niūrěti*; *žiūrõnas* (2) „lorgnon“ < *žiūriù, žiūrěti*; *lavónas* (1) „cadavre“ < *liáuju, liáuti*
28) suffixe *-onis* (féminin): *geluonìs* (3b) et *gėluonìs, -iẽs* (3a) „aiguillon (de l'insecte)“ < *geliù, gélti*; *landuonìs, -iẽs* (3a) „panaris“ < *lendù, lį̃sti*(?)
29) suffixe *-ūnas* (d'origine slave): *malūnas* (2) „moulin“ < *malù, málti*; *maigūnas* (2) „couche“ < *miegù, miegóti*
30) suffixe *-inas* (adjectifs) : *mùrinas* (3b) „sale“ cf. *mūrù* (*mùrstu*), *mùrti* *sklìdinas* (3b) „rempli à ras de bord“; *skubinaĩ* „vite“ < *skumbù* *skùbti*; *tẽkinas* (3b) „empressé“ < *tekù, tekěti*; *žliùginas* (3b) „mouillé“ < < *žliùgti*.

Avec un sens substantif : *dil̃binas* (3b) = *dìlba* (cf. plus haut suffixe *-a*) < *delbiù, del̃bti*; *kãbinas* (3b) „croc“ cf. *kabù, kaběti*; *pãšinas* (3b) „écharde“ cf. *pešù, pèšti*.

31) suffixe *-inė* (adjectifs substantivés) : *lipìnė* (2) „marchepied“ < *lipù, lìpti*; *šikìnė* (2) „fesse“ < *šìkti*
32) suffixe *-inys* (adjectifs masculins substantivés): *griežinỹs* (3a et b) „tranche“ < *griẽžti*; *kretinỹs* (3b) „terrain couvert de fumier“ < *krečiù, krẽsti*; *mezginỹs* (3b) „tricotage“ < *mezgù, mègsti*; *mėžinỹs* (3a) „fumier“ < *měžiu, měžti*; *milinỹs* et *malinỹs* (3b) „blé à moudre“ < *malù, málti*; *mišinỹs* (3b) „fumier“ < *mìšti, m(a)išýti*; *mokinỹs* (3b) „élève“ < < *mókau, mókyti*[49]
33) suffixe *-tinis, -tinė* : *augìntinis* (1) „fils adoptif“ < *auginù, augìnti*; *austìnis* „tissé“ < *áudžiu, áusti*; *darytìnis* (2) „artificiel, dérivé“ < *daraũ, darýti*; *dengtìnis* (2) „couvert“ < *dengiù, deñgti*; *drožtìnis* (2) „taillé, raboté“ < *dróžiu, dróžti*; *durtìnis* (2) = *dùrtas* < *duriù, dùrti* „percer“; féminins : *degtìnė* (2) „eau de vie“ < *degù, dègti*; *draustìnė* (2) „bois de réserve“ < *draudžiù, draũsti*.

Quelques formes isolées offrent la flexion mobile, p. ex. *gimtinė̃* (3b) „lieu de naissance“ < *gemù, gim̃ti* (et aussi, avec un paradigme devenu immobile, *gim̃tinė*)[50]; *grietinė̃* (3b) „crème“ < *griejù* et *grejù, griẽti*.

L'accentuation de *augìntinis* est due au dissyllabisme du thème verbal, cf. *kapótinis, -ė* (1) „haché“ < *kapóju, kapóti*.

34) suffixe *-ynė* : *birbỹnė* (2) „fifre“ < *birbiù, bir̃bti*; *budỹnė* (2) „funérailles“ (proprement „veille“) < *budù, buděti*; *gėrỹnė* (2) „beuverie“ < *geriù*,

[49] (3a) suivant Skardžius.
[50] Mais *gimtìnė* (2) chez Skardžius.

gérti; *lindỹnė* (2) et *lìndynė* (1) „refuge" < *lendù*, *lį̃sti*; *lipỹnė* (2) „marche" < *lipù*, *lìpti*; *maudỹnė* (2) „(chambre de) bain" < *máudau*, *máudyti*. — Ancienne oxytonèse.

35) suffixe *-men-* : *augmuõ* (3a) „accroissement etc." < *áugu*, *áugti*; *ė̃dmens* (3a) „gueule" < *ė̃du*, *ė̃sti*; *juosmuõ* (3a) „ceinture" < *júosiu*, *júosti*; *lenkmuõ* (3b) „jointure" < *lenkiù*, *leñkti*; *lygmuõ* (3a) „égalité, équivalence" < *lýgti*, *lýginti*; *mẽtmens* (3b) „chaîne (du tissu), fondements" < *metù*, *mèsti*; *piũmuõ* (3a) „moisson" < *piáuti*; *sė̃mens* (1) „linette" < *sė̃ju*, *sė̃ti* [51]; *skiemuõ* (3a) „interstice par lequel passe la navette" < *skiedžiu*, *skiesti*; *stomuõ* (3a) „taille" < *stóju*, *stóti*; *šer̃mens* (3b) „repas d'enterrement" < *šeriù*, *šérti*; *želmuõ* (3a) „pousse" < *želiù*, *žélti*.

La répartition ancienne entre les barytons rudes et les oxytons a été remplacéẹ par la mobilité générale des thèmes rudes et doux. Exception unique: *šer̃mens* (3b) en face de *šérti*.

36) suffixe *-menė*: *nešmẽnė* (2) „fardeau" < *nešù*, *nèšti*; *reikmẽnė* (2) „besoin" < *reikė̃ti* [52]

37) suffixe *-smas* : *džiaũgsmas* (4) „joie" < *džiaugiúos*, *džiaũgtis*; *gar̃smas* (4) „rumeur" < *girdė́ti* ou *gìrti*; *geĩsmas* (4) „envie" < *geidžiù*, *geĩsti*; *kaũksmas* (4) „hurlement" < *kaukiù*, *kaũkti*; *kę̃smas* (4) „souffrance" < *kenčiù*, *kę̃sti*; *trañksmas* (4) „claquement" < *trenkiù*, *treñkti*; *val̃ksmas* (4) „coup de filet" < *velkù*, *vil̃kti*.

Ces anciens dérivés primaires ont en règle générale adopté le paradigme mobile (4). Mais on rencontre des flottements. Quand on compare l'accentuation du dictionnaire de Nied. avec celle de Šl., on constate une différence systématique dans une série d'exemples. Ainsi Nied. (4) mais Šl. (2) pour *gaũsmas* „résonnement" < *gaudžiù*, *gaũsti*; *jaũsmas* „sentiment" < *jaučiù*, *jaũsti* [53]; *keĩksmas* „malédiction" < *kéikiu*, *kéikti* [53]; *lañksmas* „courbe" < *lenkiù*, *leñkti*; *klỹksmas* (Nied. 4 et 2, Šl. 2) „cri" < *klykiù*, *klỹkti* [53]. Cf. aussi *ver̃ksmas* (Šl. 4 et 2) „pleurs" < *verkiù*, *ver̃kti*. D'après Šl. appartiennent en outre à la classe (2): *rė̃ksmas* „cri" < *rėkiù*, *rė̃kti* [53]; *skaũsmas* „douleur" < *skaudė́ti* [53]; *šaũksmas* „cri" < *šaukiù*, *šaũkti* [53]; *trãkšmas* „craquement" < *traškė́ti*. Nied. *gr(i)aũsmas* (2) „éclat de tonnerre" < *griáusti* [53].

Les traces de la classe (2) semblent prouver qu'il y a eu suppression d'une différenciation entre les dérivés vivants (2) et (4), en faveur de ces derniers. Si c'est le cas, la série primaire en *-smas* a pu appartenir, indifféremment, à Ib (accentuation suffixale) ou à IIa (accentuation récessive avec métatonie douce). Cf. p. 244 note.

[51] Mais Skardžius: *sė̃menys*, *-ų̃* (3a).

[52] Nied. *reĩkmenė*, *-ės* (1) et *reikmenẽ* (3b).

[53] Skardžius (4): *jaũsmas*, *-aĩ*; *keĩksmas*, *-aĩ*; *klỹksmas*, *-aĩ*; *rė̃ksmas*, *-aĩ*; *skaũsmas*, *-aĩ*; *šaũksmas*, *-aĩ*; *griaũsmas*, *-aĩ*.

38) suffixe *-ma*: *brěksma* (1) „crépuscule" < *brěksti*; *skaidmà* (4) „paragraphe" < *skáidyti*, *skíesti*

39) suffixe *-mė* : *báimė* (1) < *bijaũ*, *bijóti*; *dermễ* (4) „accord" < *derù*, *derěti*; *drėgmễ* (3) „humidité" < *drěkstu*, *drěkti* [54]; *kilmễ* (3 et 4) „provenance" < *keliù*, *kélti*; *sekmễ* (4) „conte" cf. *sakaũ*, *sakýti*; *tarmễ* (4) „dialecte" < *tarýti*; *tvermễ* (3) „résistance" < *tveriù*, *tvérti*; *žymễ* (4) „marque" < *žinaũ*, *žinóti*.

L'accentuation est mobile, douce ou rude (*drėgmễ*, *tvermễ*, *kilmễ*) suivant la racine verbale (*báimė* se trouve en dehors de la série normale). On est par conséquent en présence d'une répartition balto-slave Ia ou Ib (en vue de la métatonie douce de *žymễ*, *kilmễ*).

40) suffixe *-smė* : *bausmễ* (4) „punition" < *baudžiù*, *baũsti*; *drausmễ* (4) „discipline" < *draudžiù*, *draũsti*; *eismễ* (4) „marche" < *einù*, *eĩti*; *giesmễ* (3) „hymne, cantique" < *giedu*, *giedóti*; *grausmễ* (4) „émotion", cf. *graudénti*; *versmễ* (3) „source" < *vérdu*, *vìrti*; *žosmễ* (4) „langage" < *žaděti*.

Même remarque que pour la catégorie précédente.

41) suffixe *-imas* (noms abstraits tirés de verbes): *gaudìmas*, *gr(i)audìmas*, *jautìmas*, *piešìmas*, etc. Ils appartiennent tous à la classe (2). Donc ancienne oxytonèse.

42) suffixe *-ra* : *aušrà* (4 et 2) „aurore" < *aũšti*; *ėdrà* (4) „le manger" < < *ědu*, *ę́sti*; *kaitrà* (4) et *káitra* (1) „chaleur" < *kaĩsti*; *kantrà* (4) „patience" < *kenčiù*, *kę̃sti*; *skiedrà* (4) „éclat (de bois), écharde" < *skiedžiu*, *skíesti* [55]

43) suffixe *-rus* (adjectifs) : *budrùs* (4) „vigilant" < *budù*, *buděti*; *ėdrùs* (4) „vorace" < *ědu*, *ěsti*; *gudrùs* (4) „intelligent" < *gundù*, *gùsti*; *jautrùs* et *jutrùs* (4) „sensible, susceptible" < *jaučiù*, *jaũsti*; *kantrùs* (4) „patient" < *kenčiù*, *kę̃sti*; *metrùs* et *mėtrùs* (4) „tirant juste" < *mèsti*, *mětyti*; mais *spě̃rus* (3) „rapide" < *spěju*, *spěti*. Cf. le suffixe *-us*.

44) suffixe *-ras* : *mìšras* (4) „mêlé" < *m(a)išýti*; *tìkras* (4) „vrai" < *tìkti*; parfois en alternance avec *-rus*, p. ex. *tim̃sras* (4) à côté de *timsrùs* (4) „alezan (brûlé)" < *témti*; *gùdras* à côté de *gudrùs*, etc.

45) suffixe *-urys*, *-uris* : *dũburỹs* et *dumburỹs* (3b) „cavité" cf. *dumbù*, *dùbti*; *sūkurỹs* (3a) „tourbillon" < *sukù*, *sùkti* [56]; *žiburỹs* (3b) „lumière" < *žibù*, *žiběti*; *mentùris* (2) „moulinet" < *menčiù*, *mę̃sti* (à côté de *mentùrė*)

46) suffixe *-las* : *dum̃blas* (4) „limon, vase" < *dumbù*, *dùbti*; *grùblas* (4) „tertre, motte" < *grumbù*, *grùbti*; *mě̃šlas*, *mėšlaĩ* (3) „fumier" < *měžiu*, *měžti*; *piáulas* (3) „arbre pourri" cf. la racine de *púdau*, *púdyti* (Nied. aussi *piaũlas* 4)

[54] Classe (4) chez Skardžius (*drėgmễ*, *-ẽs*, *drẽgmę*).
[55] Classe (3) suivant Skardžius (*skiedrà*, *-õs*, *skíedrą*).
[56] Skardžius: (3b).

47) suffixe *-slas*, *-šlas* : *grum̃slas* (2) „motte, glèbe" < *grumiù*, *grùmsti*; *ker̃slas* (2) „lancette" < *kertù*, *kir̃sti* „frapper violemment"; *krìslas* (4) „grain, particule, éclat, etc." < *krintù*, *krìsti*; *mókslas* (1) „savoir" < < *móku*, *mokė́ti*; *pę́slas* (1) „cochon gras" < *peniù*, *penė́ti*; *raũkšlas* (4) „ride" < *runkù*, *rùkti*; *spą́slai* (1) „lacets etc." < *spéndžiu*, *spę́sti*; *tìkslas* (4) „but" < *tìkti*; *žáislas* (3) „jouet" < *žáidžiu*, *žáisti*.

Rapport (1) : (2) à côté de (3) : (4); différenciation. Anciens neutres.

48) suffixe *-(s)lis* : *baslỹs* (4) „pieux" < *badýti*, *bèsti*; *baublỹs* (4) „butor" < < *baubiù*, *baũbti*; *čirkšlỹs* (4) „grillon" < *čirkšiù*, *čir̃kšti*; *čiurkšlỹs* (4) „jet d'eau" < *čiùrkšiu*, *čiurkšė́ti*; *dyglỹs* (4) „épine" < *díegiu*, *díegti*; *dremblỹs* et *dramblỹs* (4) „panse" < *drimbù*, *drìbti*; *kablỹs* (4) „croc" < < *kabù*, *kabė́ti*; *kamšlỹs* (4) „glouton" < *kemšù*, *kim̃šti*; *kaplỹs* (4) et (2) „houe" < *kapóju*, *kapóti*; *kirklỹs* (4) „crieur, grillon" < *kirkiù*, *kir̃kti*; *kranklỹs* (4) „espèce de corbeau" < *krankiù*, *krañkti*; *krioklỹs* (4) „celui qui râle" < *kriokiù*, *kriõkti*; *kurklỹs* (4) „taupe-grillon" < *kurkiù*, *kur̃kti*; *meklỹs* (4) „bègue", cf. *mekenù*, *mekénti*; *ošlỹs* (4) „bavard" < < *ošiù*, *õšti*.

De l'autre côté on a *auglỹs* (3) „excroissance" < *áugu*, *áugti*; *dieglỹs* (3) „colique" < *díegiu*, *díegti*; *grėblỹs* (3) „râteau" < *grė́biu*, *grė́bti*; *mirkšlỹs* (3) „celui qui clignote" < *mérkiu*, *mérkti*, et *púliai* (1) „pus" < *púti*.

Rapport (3) : (4). Mobilité comme chez les dérivés non abstraits n° 3.

49) suffixe *-(s)lė* : *derlẽ* (4) „rendement" < *derù*, *derė́ti*; *dyglẽ* (4) = *dygẽ* (cf. sous *-ė*); *drožlẽ* (4) „copeau" < *dróžiu*, *dróžti*; *eilẽ* (4) „suite" < < *einù*, *eĩti*; *griežlẽ* (4) = *griežẽ* (v. sous *-ė*) < *griéžiu*, *griéžti*; *knyslẽ* (4) „groin de cochon" < *knìsti*; *krems/zlė* et *krams/zlẽ* (4) „cartilage" < < *kremtù*, *krim̃sti*; *kvarkšlẽ* (4) „poule couveuse" < *kvarkiù*, *kvar̃kti*.

Appartiennent à la classe (1) : *báilė* „crainte" < *bijaũ*, *bijóti*; *dùmplės* „soufflet" < *dumiù*, *dùmti*; *jùnklė* „appât", cf. *jùnkti*; *úoslė* „odorat" < < *úodžiu*, *úosti* [57]; *žnýplės* „pincette etc." < *žnýbu*, *žnýbti*.

La répartition (4) : (1) rappelle les dérivés en *-a* (v. ci-dessus n° 2).

50) suffixe *-lus* (adjectifs) : *derlùs* (4) „prospère" < *derù*, *derė́ti*; *gaišlùs* (4) „tardif" < *gaištù*, *gaĩšti*; *riklùs* (4) < *rinkù*, *rìkti*; *seklùs* (4) „plat, bas" < *sèkti*; *tuklùs* (4) „facile à engraisser" cf. *tunkù*, *tùkti*; *vislùs* (4) „fécond" < *vìsti*; *veiklùs* (4) „actif" < *veikiù*, *veĩkti*

51) suffixe *-alas* : *ãvalas* (3b) „chaussure" < *aunù*, *aũti*; *bar̃škalas* (3b) „crécelle" < *báršku*, *barškė́ti*; *bẽralas* (3b) „blé non vanné" < *beriù*, *ber̃ti*; *bim̃balas* (3b) „taon" < *bimbiù*, *bim̃bti*; *dañgalas* (3b) „le voile" < < *dengiù*, *deñgti*; *dẽgalas* (3b) „mèche" < *degù*, *dègti*; *draĩkalas* (3b) „désordre, pêle-mêle" < *draikýti*, *driẽkti*; *ė̃dalas* (3b) „pâture pour les

[57] Skardžius: (2), donc *uõslė*, *-ės*.

porcs" < *ė́du, ė́sti*; *geĩdalas* (3b) „désir, envie" < *geidžiù, geĩsti*; *gẽmalas* (3b) „germe, embryon" < *gemù, giñti*; *gẽralas* (3b) „boisson" < < *geriù, gérti*; *kẽpalas* (3b) „miche (de pain)" < *kepù, kèpti*; *krė̃talas* (3b) „crible" < *krečiù, krė̃sti*; *kvė̃palaĩ* (3b) „parfum" < *kvepė́ti*; *lė̃salas* (3b) „mangeaille pour les oiseaux" < *lesù, lèsti*; *maĩšalas* (3b) „mélange" < *maišaũ, maišýti*; *meñtalas* (3b) „bouillie" < *menčiù, mę́sti*; *mýžalaĩ* (3b) „urine" < *męžù, mýžti*.

Le suffixe a dû appartenir au groupe balto-slave Ia, comme l'atteste le paradigme rude de *ráugalas* „levain", cf. *rúgstu, rúgti*; *sprógalas, sprogalal* „explosif" < *sprógti*; *spiáudalas, spiaudalaĩ* „crachat" < *spiáuju, spiáuti* — rendu mobile sous l'influence des thèmes doux, dominés eux-mêmes par les composés correspondants (*ãpdangalas, į̃maišalas, pãdegalas*, etc., de la classe 3b).

52) suffixe *-ulas* : *gniùžulas* (3b) „boule" < *gniáužiu, gniáužti*; *grą́žulas* et *grį̃žulas* (3b) „timon; tropique" < *grę́žti, grį̃žti*; *grùmulas* (3b) „boule" < *grumiù, grùmti*; *kurkulaĩ* (3b) „frai de grenouilles" < *kurkiù, kur̃kti*

53) suffixe *-ulỹs* : *alpulỹs* (3b) „accès de faiblesse" < *alpstù, al̃pti*; *blizgulỹs* (3b) „clinquant" < *blizgù, blizgė́ti*; *čiaudulỹs* (3b) „éternuement" < *čiáudžiu, čiáudėti* [58]; *dygulỹs* (3b) = *dyglỹs*; *drebulỹs* (3b) „tremblement" < *drebù, drebė́ti*; *dūsulỹs* (3b) „asthme" < *dūstù, dùsti*; *geidulỹs* (3b) „désir, envie" < *geidžiù, geĩsti*; *grįžulỹs* (3b) „timon" < < *grį̃žti*; *kaitulỹs* (3b) „rougeur (du visage) résultant d'échauffement" < < *kaistù, kaĩsti*; *kimulỹs* (3b) „enrouement" cf. *kìmstu, kìmti*; *mitulỹs* (3b) „veau ou poulain d'un an" < *mìsti, maitìnti*; *našuliaĩ* (3b) „besace" < *nešù, nèšti*.

Un certain nombre d'exemples à paradigme mobile rude plaident l'appartenance du suffixe au groupe balto-slave Ia: *kosulỹs* (3a) „toux" < < *kósiu, kósėti*; *sopulỹs* (3a) „douleur" < *sópti, sopė́ti*; *žiovulỹs* (3a) „envie de bâiller" cf. *žióvauti*; avec *uo* on a *branduolỹs* (3a) „noyau" < *brę́stu, brę́sti*.

54) suffixe *-klas* (et *-kla*) : *árklas* (3) „charrue" < *ariù, árti*; *giñklas* (2) „arme" < *genù, giñti*; *gìrklas* (1) „boisson" < *geriù, gérti*; *ìrklas* (1) et *ir̃klas* (2) „rame" < *iriù, ìrti* [59]; *tiñklas* (2) „rets" cf. lette *tinu, tît*; *ženklas* (3) „signe" < *žinaũ, žinóti*; fém. *būklà* (3) „demeure" etc. < < *búti*; *sė̃kla* (1) „semence" < *sė́ju, sė́ti*.

Groupe balto-slave Ia: rudes immobiles et oxytons. Ces derniers sont devenus immobiles (= accentués sur la more présuffixale), les dérivés rudes hésitent entre (1) et (3). Anciens neutres.

---

[58] (3a) d'après Skardžius.

[59] Mais Skardžius *ìrklas, -aĩ* (3); le lette atteste un ancien paradigme rude immobile (*ir̃klis*).

55) suffixe *-klė*: il s'agit sans nul doute d'un élargissement secondaire (*-i̯ā-*) du suffixe précédent; *piñklės* (2) „rets" < *pinù, pìnti*; *stãklė* (2) „métier à tisser" < *stóti, statýti*; *dúoklė* (1) „impôt" < *dúoti*[60]. Fait difficulté le paradigme rude mobile de *būklė̃* (3) = *būklà*[61]. Quant à *gerklė̃* „gosier" < *gérti* son accentuation est incertaine: (4) d'après Nied., (3) suivant Skardžius.

Ajouté au thème de verbes dérivés en *-yti* : *baidỹklė* (2) „épouvantail" < < *baidýti*; *ganyklà* (2) „pâture" < *ganýti*; *gydyklà* (2) et *gýdykla* (1) „maison de santé" < *gýdyti*; *girdyklà* (2) „abreuvoir" < *gìrdyti*; *gramdỹklė* (2) „racloir" < *grámdyti*; *klastỹklė* (2) < *klastýti* „épousseter le grain"; *maudỹklė* et *maudyklà* (2) „(cabinet de) bain" < *máudyti*. — Sont plus rares les dérivés tirés d'autres verbes secondaires: *dabõklė* (2) „sentinelle" < *dabóju, dabóti*; *girtuõklis, -ė* (2) „ivrogne" < *girtúoti*; *šykštuõklis* (2) „avare" < *šykštáuti*; *kapõklis* (2) < *kapóti* „fendre"; *medžiõklė* (2) „chasse" < *medžióti*; *viliõklis, -ė* (2) „séducteur" < *vilióti*.

Le suffixe *-yklà, -ỹklė* est devenu autonome p. ex. dans *džiovỹklė* (2) „séchoir" < *džiovìnti*; *gulyklà* (2) „couche" < *gul̃ti, gulė́ti*; *nešỹklė* (2) „brancard" < *nešù, nèšti*.

Il paraît donc qu'il s'agit en somme d'anciens dérivés oxytons. Mais ce qui est difficile à expliquer c'est (à en croire Šl.) l'existence de la classe (3): *výstyklas* (3a) „maillot" < *výstyti*; *vėtyklė̃* (3a) „pelle à vanner" < *vė̃tyti*[62]; *sūpyklė̃* et *súpuoklės* (3a) „balançoire" < *súpoti(s)*[63]. Ce sont des formes soit dues à une différenciation (p. 244) soit devenues immotivées à l'époque *B*.

56) suffixe *-eklis* : *durẽklis* (2) „poignard" < *duriù, dùrti*; *kabẽklis* (2) „gaffe" < *kabù, kabė́ti*; *ker(s)tẽklis* (2) „lancette" < *kertù, kir̃sti*; *kurẽklis* (2) „râble" < *kuriù, kùrti*; *mušẽklis* (2) „battoir" < *mušù, mùšti*

57) suffixe *-uklas* (*-uklis*) : *girdùklis* (2) „enfant allaité de manière artificielle" < *gìrdyti*; *kirstùklis* (2) „lancette" < *kir̃sti*; *perùklas* (2) „couvée" < *perė́ti*; *stebùklas* (2) „miracle" < *stebė́ti, stèbti*

58) suffixe *-ikas* (*-ė*; noms d'agent) : *degìkas* (2) „incendiaire" < *degù, dègti*; *gėrìkas* (2) „buveur" < *geriù, gérti*; *krovìkas* (2) „chargeur" < < *kráuju, kráuti*; *lipìkas* (2) „grimpeur" < *lipù, lìpti*; *lopìkas* (2) „raccommodeur, ravaudeur" < *lópau, lópyti*; *lupìkas* (2) „écorcheur" < < *lupù, lùpti*; *minìkas* (2) „qui foule (aux pieds)" < *minù, mìnti*; *nėrìkas* (2) „plongeur" < *neriù, nérti*; *siuvìkas* (2) „tailleur" < *siuvù, siúti* „coudre"

---

[60] (2) chez Skardžius.
[61] *bū́klė, -ės* (1) d'après Skardžius.
[62] Skardžius *vėtỹklė* (2).
[63] Skardžius *súpuoklės, -ių* (1).

59) suffixe -*(t)ukas* : *bandùkas* (2) „pierre de touche“ < *bandaũ, bandýti*; *bildùkas* (2) „lutin“ < *bìldu, bildė́ti*; *leidùkas* et *laidùkas* (2) „fronde“ < < *láidyti, léisti*; — *kauptùkas* (2) „houe“ < *kaupiù, kaũpti*; *muštùkas* (2) „battoir“ < *mušù, mùšti*

60) suffixe -*(s)tas* (anciens neutres dans la plupart des cas): avec vocalisme *o*: *grą̃žtas* (2) „foret“ < *gręžiù, grę̃žti*; *lãkštas* (2 et 4) „feuille (de papier)“ < *lekiù, lė̃kti*; *lañkstas* (2) et *lánkstas* (1) „courbe“ < *lenkiù, leñkti*; *mãgztas* (2) „aiguille (de bois) à tricoter“ < *mezgù, mègsti*; *maĩštas* (2) „émeute“ < *myštù, mìšti*; *miẽtas* (2) „palis“ cf. lette *mìenu, mìet*; *nar̃štas* et *ner̃štas* (2) „frai“ < *ner̃šti*; *piẽstas* (2 Šl.) „pilon“ < < $\sqrt{peis}$; *var̃stas* (2 Šl.) „acre“ < *verčiù, ver̃sti* „tourner“; *dáiktas* (1) „lieu; (3) „chose“ < *diegiu, díegti*; *láiptas* (1) „marche“ < *lipù, lìpti*; *sóstas* (1) „siège“ < *sė́du, sė́sti*; *spą́stas* (1) „filet, lacets“ < *spéndžiu, spę́sti*; *tvártas* (1) „étable à cochons“ < *tveriù, tvérti*.

Autres exemples: *aũtas* (2) „linge de pied“ < *aunù, aũti*; *grį̃stas* (2) „planche, ais“ < *grindžiù, grį̃sti*; *grum̃(s)tas* (2) „motte, glèbe“ cf. *grumiù, grùmti*; *ker̃štas* (2) „vengeance“ cf. *ker̃šyti, ker̃šinti*; *liẽptas* (2) „passerelle“ < < *lipù, lìpti*; *mãstas* (2) „mesure“ cf. *matúoti*; *bùrtai* (1) „sort“ < *buriù, bùrti*; *gniáužtas* (1) „poing serré, patte“ < *gniáužiu, gniáužti*; *káltas* (1) „ciseau etc.“ < *kalù, kálti*; *mìltai* (1) „farine“ < *malù, málti*; *síetas* (1) „crible“ cf. *sijóju, sijóti*.

L'état ancien, antérieur à *C*, est donc: barytonèse rude ou oxytonèse en fonction de la racine (cf. l'état slave). D'où l'état récent: accentuation immobile, classe (2) ou (1) suivant l'intonation radicale. Il n'y a que très peu d'exceptions à la règle: *kùpstas* (4) „petite élévation du terrain“ < *kaupiù, kaũpti*; *skãptas* (4) „ciseau“ < *skabiù, skõpti*; *žlùgtas* (4) „linge“ cf. *žlùgti* „tremper (intr.)“, les deux derniers exemples d'après Šl. Est aussi inattendue l'intonation rude de *gùltas* (1) „couche“ < *gulė́ti, gul̃ti*, et *tùmtas, tùntas* (1) „troupe“ < *tumė́ti*.

La productivité du suffixe semble s'être maintenue assez longtemps, à en juger par un dérivé comme *žibiñtas* (2) „lanterne, chandelier“, tiré d'un *žìbinti* „allumer“, verbe secondaire dérivé lui-même de *žibù, žibė́ti* „luire“.

61) suffixe -*(s)tis* (< -*tii̯o*-) : *dañgtis* (2) „couvercle etc.“ < *dengiù, deñgti*; *giñčas* (2) „querelle“ < *genù, giñti*; *kaĩ(k)štis* (2) „bouchon“ < *kaišýti, kìšti*; *kam̃štis* (2) „bouchon“ < *kemšù, kim̃šti*; *lañktis* (2) „dévidoir, aspe“ < *lenkiù, leñkti*; *nãščiai* (2) „palanche“ < *nešù, nèšti*; *raĩštis* (2) „lien“ < *rišù, rìšti*; *ram̃stis* (2) „étai“ < *remiù, rem̃ti*; *svar̃tis* (2) „levier“ < *sveriù, sver̃ti*; avec intonation rude: *pántis* (1) „lien, entrave“ < < *pinù, pìnti*; *sámtis* (1) „puisoir“ < *semiù, sémti*.

Anciens neutres (cf. slave *pьtj|e*). Répartition de l'accent comme chez les dérivés neutres en -*to*-.

62) suffixe -(*s*)*ta* : *gamtà* (4) „nature" < *gemù, gim̃ti*; *gultà* (4) et *gùlta* (1) „couche" < *gulė́ti, gul̃ti*; *gūžtà* (4) „nid" < *gūžiù, gū̃žti*; *lak*(*š*)*tà* (4 et 2) „perchoir, juchoir" < *lekiù, lė̃kti*; *ląstà* (4 et 2) et *lą́sta* (1) „cage aux poulets" < *lendù, lį̃sti*; *naštà* (4) „charge" < *nešù, nèšti*; *slaptà* (4) „cachette" < *slepiù, slė̃pti*; *sr*(*i*)*ùtos* (4) „purin" < *sraviù, sravė̃ti*; *šnektà* (4) „(le) parler" < *šnekù, snekė̃ti*; *vaštà* (4) „bagage, cargaison" < < *vežù, vèžti*.

Il y a parfois flottement entre (2) et (4) (*laktà, ląstà*). Pour certains dérivés, comme *brastà* „gué" < *bredù, brìsti*, Nied. n'atteste que (2). Il faut supposer que l'hésitation entre (2) et (4) correspond à un contraste entre motivés et immotivés datant de la période *B*/*C*. Il y a eu syncrétisme partiel des neutres en -*to*- avec les féminins en -*tā*-, cf. la coexistence de *butà* (2) et *bùtas* (2) „maison", *gniáužta* (1) = *gniáužtas* (1), *láipta* (1) = *láiptas* (1), *pánta* (1) = *pántas* (1) „perchoir". Les dérivés en -*ta* de la classe (1) peuvent aussi continuer des résidus à valeur concrète, détachés de la série avant *B*. Exemples sans alternance -*ta*/-*tas* : *bė́gsta* (1) „fuite" < *bė́gu, bė́gti*; *gráižtos* (1) „entaille" < *griežiu, griežti*; *júosta* (1) „ceinture" < *júosiu, juósti*; *kóptos* (1) „échelle" < *kópiu, kópti*; *šlúota* (1) „balai" < *šlúoju, šlúoti*.

63) suffixe -*čia* : *delcià* (4) „lune décroissante" < *delù, dil̃ti*; *dė́čios* (1) „ponte" < *dedù, dė́ti*; *ekė́čios* (*akė́čios* 1) „herse" < *ekė́ti* (*akė́ti*)

64) suffixe -(*s*)*tis* (-*ti*-; féminin) : *gimtìs* (4) „sexe" < *gemù, gim̃ti*; *gaištìs* (4) „hésitation" < *gaištù, gaĩšti*; *grūžtìs* (4) „colique" < *gráužiu, gráužti*; *kiltìs* (4) et *kìltis* (1) „ascension" < *keliù, kélti*; *kliūtìs* (4) et *kliútis* (1) „obstacle" < *kliūvù, kliúti*; *klotìs* (4) „succès" < *klóju*(*s*), *klóti*(*s*); *lytìs* (4) „forme" < *líeju, líeti*; *mirtìs* (4) „mort" < *mìrštu, mir̃ti*; *pirtìs* (4) „étuve" < *periù, per̃ti*; *rakštìs* (4) „écharde" < *ràkti*; *slaptìs* (4) „secret" < *slepiù, slė̃pti*; *sprūstìs* (4) „foule, presse" < *spráudžiu, spráusti*; *šlitìs* (4) „gerbes en meule" cf. *šliejù, šliẽti*; *viltìs* (4) „espoir" < < *viliúos, vìltis*[64]; *vytìs* (4) „verge (de saule)" < *vejù, výti*.

Vu la métatonie douce, commune au lituanien et au slave, on a affaire à des dérivés balto-slaves à accentuation récessive. Le paradigme est rude immobile dans les exemples suivants: *dė́tys* (1) „ponte" < *dedù, dė́ti*; *dìngstis* (1) „prétexte" < *dingstù, diñgti*[65]; *gniū́žtis* (1) „colique" < *gniáužiu, gniáužti*; *kliáutis* (1) „confiance" < *kliáuju, kliáuti*; Šl.: *skìltis* (1) „section, segment, etc." < *skiliù, skìlti*; *žiótys* (1) „gueule" < *žióju, žióti*. Ne s'agit-il pas, au moins en partie, de noms concrets qui se sont détachés de la série en -*ti*- avant la période *B*?

65) suffixe -*tas* (adjectifs verbaux): cf. surtout *gìrtas* (3) „ivre" < *geriù, gérti*; *kìltas* (3, 1) „élevé" < *keliù, kélti*; *pìktas* (4) „mauvais" < *peikiù,*

[64] Skardžius: (3).

[65] Classe (4) chez Skardžius: *dingstìs, -iẽs*.

peĩkti; *skýstas* (3) „fluide, clair“ < *skíedžiu*, *skíesti*; *tir̃štas* (4) „épais“ (en parlant d'un liquide) < *ter̃šti*; *tvìrtas* (3) „dur, fort“ < *tveriù*, *tvérti*, adjectifs qui se distinguent tous des participes correspondants, le vocalisme de ces derniers ayant été refait (*gértas*, *kéltas*, *peĩktas*, *skíestas*, *ter̃štas*, *tvértas*).

66) suffixe *-štus* (et *-štas*; adjectifs): *baugštùs* (4) et *bũgštùs* (3) „timide“ < < *baugìnti*, *búgti*; *darbštùs* (4) „laborieux“ < *dìrbu*, *dìrbti*; *rūgštùs* et *rū̃gštas* (3) „aigre“ cf. *ráugiu*, *ráugti*; *áukštas* (3) „haut“ cf. *áugu*, *áugti*; *mìnkštas* (3) „mou, délicat“ cf. *mìnkau*, *mìnkyti*

67) suffixe *-(s)čias* (adjectifs): *gul̃sčias* (4) „étendu, couché“ < *gulė́ti*, *gul̃ti*; *klùpsčias* (4) „agenouillé“ < *kl(a)ũpti*; *kniū́bsčias* (1) „touchant du visage la terre“ < *kniumbù*, *kniùbti*; *nėščià* (4) „enceinte“ < *nešù*, *nèšti*; *slapčià*, *slapčiomìs* (4) „en secret“ < *slepiù*, *slė̃pti*; *stãčias* (4) „debout, vertical“ cf. *statýti*, *stóti*

68) suffixe *-tojas* (noms d'agent): *artójas* „laboureur“ < *ariù*, *árti* „labourer“; *ieškótojas* ou *íeškotojas* „chercheur“ < *ieškóti* ou *íeškoti*; *rašýtojas* (1) „écrivain“ < *rašýti*, etc.

Ce suffixe (tout comme *-ėjas*) semble conserver l'accentuation de l'infinitif du verbe-base.

69) suffixe *-tva* : *brastvà* (2) „gué“ < *bredù*, *brìsti*; *gráižtvos* (1) „entaille“ < < *grіéžiu*, *grіéžti*; *ląstvà* (4 et 2) „cage aux poulets“ < *lendù*, *lį̃sti*; = *brastà* (2), *gráižtos* (1), *ląstà* (4 et 2)

70) suffixe *-tuvas* (noms d'instrument): *autùvas* (2) „chaussure“ < *aunù*, *aũti*; *brauktùvas* (2) „brisoir“ < *braukiù*, *braũkti*; *drožtùvas* (2) „couteau à deux manches, rabot“ < *dróžiu*, *dróžti*; *koštùvas* (2) „filtre“ < < *kóšiu*, *kóšti*; *laužtùvas* (2) „levier“ < *láužiu*, *láužti*; *mastùvai* (2) „aspe“ < *matóju*, *matóti*.

Dans plusieurs exemples on constate des flottements entre (2) et (3a): *mintùvai* (Nied. 2 et 3a *mintuvaĩ*, d'où aussi 1 : *mìntuvai*) „brisoir“ < *minù*, *mìnti*; *veltùvas* (Šl. 2 et 3a *véltuvas*) „foulerie“ < *veliù*, *vélti*; *piáutuvas* (Šl. 3a, mais Niedermann *piáutuvas* 1) „faucille“ < *piáuju*, *piáuti*; *vytùvai* (Šl. 2, mais Leskien 565 *vytuvaĩ* 3a) „dévidoir“ < *vejù*, *výti*; cf. aussi *skìltuvas* (Šl. 3a) „briquet“ < *skìlti*, *skélti*[66].

71) suffixe *-tuvė* (noms d'instrument): *dažytùvė* (2) et *dažýtuvė* (1) „teinture(rie)“ < *dažaũ*, *dažýti*; *gimtùvė* (2) „lieu de naissance“ < *gemù*, *gim̃ti*; *mazgotùvė* (2) „cuvette“ < *mazgóju*, *mazgóti*; *peštùvės* (2) „querelle“ < *pešúos*, *pèštis*; *skerstùvės* (2) < *skerdžiù*, *sker̃sti* „saigner un porc“.

D'autres dérivés appartiennent à la classe (3). Parfois il y a des flottements : *keltuvė̃* (3a) „(le) manche“ en face de *keltùvės* (2) „le lever des

[66] Classe (1) chez Skardžius (*skìltuvas*, *-ai*).

jeunes mariés" < *keliù, kélti*; *kultuvẽ* (3a), d'où aussi *kùltuvė* (1), en face de *kultùvė* (2) „batte de blanchisseuse" < *kuliù, kùlti*; *kùrtuvės* (1 supposant un 3a préalable) à côté de *kurtùvės* (2) „érection" < *kuriù, kùrti*. Par ailleurs on ne trouve plus que la classe (3) ou même la classe (1) : *milžtuvẽ* et *melžtuvẽ* (3a) „seau" < *mìlžti, mélžti*; *praustuvẽ* (3b) „cuvette" < < *prausiù, praũsti*[67]; *sėtuvẽ* (3a) < *sė́ju, sė́ti* „semer"; *šleiktuvẽ* (3b) „queux" < *šleikiù, šleĩkti* „aiguiser"; classe (1) : *kártuvės* (1) „potence" < < *kariù, kárti*; *máltuvė* (1) < *malù, málti* „moudre". — Dans nº 70 et 71 on constate donc une différenciation de l'ancienne série oxytone: (2), et (3) > (1).

72) suffixe *-atis* (fém.): *gaišatìs* (3b) „hésitation" < *gaištù, gaĩšti*; *káršatis* (1) „caducité" < *kárštu, kéršti*

73) suffixe *-utis* (*-utė*) : *barškùtis* (2) „crécelle" < *báršku, barškė́ti*; *dygùtis* (2) = *dygẽ* (v. sous *-ė*) < *díegiu, díegti*; *skambùtis* (2) „clochette etc." < *skambù, skambė́ti*; *sukùtis* (2) „toupie" < *sukù, sùkti*; *šnekùtis* „parleur" < *šnekù, šnekė́ti*; *žibùtė* (2) „clinquant" < *žibù, žibė́ti*

74) suffixe *-estis* (m. *-i̯o-* et f. *-i-*) : *genestỹs* (3b) m. „chemin pour le bétail" < *genù, giñti*; *keĩkestis* (1) m. „malédiction" < *kéikiu, kéikti*; *lū̃kestis* (1) m. et f. „attente" < *lūkė́ti, láukti*; *mõkestis* (1) m. et f. „payement" < *móku, mokė́ti*; *rū̃pestis* (1) m. et f. „chagrin" < *rūpė́ti*

75) suffixe *-ybė* : *esỹbė* (2) „être" < *esù*; *galỹbė* (2) „capacité" < *galiù, galė́ti*[68]; *-yba* dans *dalýba* (1) „division" < *dalìnti, dalýti*; *derýbos* (1) action de marchander" < *deriù, derė́ti*; *lažýbos* (1) „gageure" < *lažìntis, lažýtis*; *radýbos* (1) „récompense au trouveur" < *randù, ràsti*; *rašýba* (1) „orthographe" < *rašaũ, rašýti*; *tikýba* (1) „foi" < *tikiù, tikė́ti*

76) suffixe *-esys* : *bildesỹs* (3a) „tapage" < *bìldu, bildė́ti*[69]; *bruzdesỹs* (3b) „mouvement, émeute" < *bruzdù, bruzdė́ti*; *gailesỹs* (3b) „regret" < *gailiù, gailė́ti*; *gaudesỹs* (3b) „résonnement" < *gaudžiù, gaũsti*; *genesỹs* (3b) „chemin pour le bétail" < *genù, giñti*; *kalbesỹs* (3b), d'où aussi *kal̃besis* immob. „conservation" < *kalbù, kalbė́ti*; *klegesỹs* (3b) „caquet" < *klegù, klegė́ti*; *kliedesỹs* (3a) „chimère" < *klíedu, kliedė́ti*; *ė̃desis* (1) et *ėdesỹs* (3b) „action de manger" < *ė́du, ė́sti*

77) suffixe *-ėsis* : *degė̃siai* (2) „lieu d'un incendie" < *degù, dègti*; *gr(i)uvė̃siai* (2) „ruines" < *griū̃vù, griúti*; *puvė̃sis* (2) „pourriture" < *pū̃vù, púti*

78) suffixe *-sas* : *bal̃sas* (4) „voix" < *bìlstu, bìlti*; *gar̃sas* (4) „son" < *gir̃sti, girdė́ti*(?); *nar̃sas* (4) „fougue" < *nirstù, nir̃sti*

79) suffixe *-sa* : *baisà* (4) „épouvante" < *bijaũ, bijóti*; *šviesà* (4) „lumière" < < *šviẽsti*; *tamsà* (4) „obscurité" < *témti*. — Métatonie douce, ancienne oxytonèse comme dans les dérivés en *-ā-*.

[67] Mais Skardžius et aussi Nied.: *praustùvė, -ės* (classe 2).
[68] Skardžius: *galýbė, -ės* (1).
[69] Mais Skardžius: *bildesỹs, bil̃desio* (3b).

Dérivés nominaux secondaires

80) suffixe *-us* (adjectifs) : *alsùs* (4) „fatigant“, cf. *alsà* (4) „fatigue“; *bailùs* (4) „timide, lâche“ < *báilė* (1) „peur“; *baisùs* (4) „terrible“ < *baisà* (4) „terreur“; *balsùs* (4) „haut (voix)“ < *bal̃sas* (4) „voix“; *daigùs* (4) „qui peut germer“ < *daĩgis* (2) „germination“; *darbùs* (4) „assidu“ < < *dárbas* (3) „travail“; *dargùs* (4) „qui aime à calomnier“ < *dárga* (1) „calomnie“; *drąsùs* (4) „hardi“ < *drąsà* (4) „courage“; *draugùs* (4) „affable“ < *draũgas* (4) „ami“; *gaidrùs* (4) „serein“ < *gaidrà* (4) „sérénité (du ciel)“; *garbùs* (4) „honorable“ < *garbẽ* (4) „honneur“; *garsùs* (4) „sonore“ < *gar̃sas* (4) „son“; *gausùs* (4) „abondant“ < *gausà* (4) „abondance“; *giedrùs* (4) < *giedrà* (4) et *giedra* (1), cf. *gaidrùs* : *gaidrà*; *kaitrùs* (4) „dégageant la chaleur“ < *kaitrà* (4) et *káitra* (1) „chaleur“; *kantrùs* (4) „patient“ < *kantrà* (4) „patience“; *klaidùs* (4) „erroné“ < < *klaidà* (4) „erreur, méprise“; *klampùs* (4) „marécageux“ < *klampà* (4) „marécage“; *klausùs* (4) „obéissant“ < *klausà* (4) „obéissance“; *kvapùs* (4) „odorant“ < *kvãpas* (4) „arome“; *laimùs* (4) „abondant“ < < *láimė* (1) „bonheur“; *lankùs* (4) „flexible“ < *lañkas* (4) „arc etc.“; *malonùs* (3 : *malónų*) „bienvenu“ < *malónė* (1) „faveur“ [70]; *maršùs* (4) „oublieux“ < *mar̃šas* (2) „oubli“; *meilùs* (4) „aimable“ < *méilė* (1) „amour“; *mokslùs* (4) „docile, intelligent“ < *mókslas* (1) „connaissance, science“; *narsùs* (4) „en colère“ < *nar̃sas* (4) „fougue, colère“.

Exemple isolé de classe (3) : *brandùs* (3) „riche en grains“ < *brandà* (3) „riche moisson“.

81) suffixe *-ė* (formation du féminin) : *élnė* (1) „biche“ < *élnis* (1) „cerf“; *sárgė* (1) „gardienne“ < *sárgas* (3) „garde“; *vérgė* (1) f. < *vérgas* (3) m. „esclave“; *deivẽ* (4) et *deĩvė* (2) „déesse; spectre“ < *diẽvas* (4) „dieu“; *piemẽnė* (2) „bergère“ < *piemuõ* (3a) „berger“; tirés d'adjectifs: *ãklė* (2) „taon“ < *ãklas* (4) „aveugle“; *klìšės* (2) „pinces (d'écrevisse)“ < *klìšas* (4); *mėlynė* (1) „couleur bleue“ < *mė̃lynas* (3a) „bleu“; *mėlỹnė* (2) „myrtille“ < *mė̃lynas* (3a) „bleu“; *plìkė* (2) „calvitie“ < *plìkas* (4) „chauve“; *plýnė* (1) „plaine etc.“ < *plýnas* (3) „plain“; *šveñtė* (2) „fête“ < *šveñtas* (4) „saint“.

Métatonie rude: *vìlkė* (1) „louve“ < *vil̃kas* (4) „loup“; *láisvė* (1) „liberté“ < *laĩsvas* (4) „libre“; *téisė* (1) „justice“ < *teisùs* (4) „juste“. Comme il s'agit à l'origine du suffixe adjectif *-i̯os*, fém. *-i̯ā*, les formes en *-i̯ā* qui, à l'époque *A/B*, avaient passé au camp des substantifs, se sont détachées du reste de la série en adoptant l'intonation rude (v. le suffixe primaire *-ā-*). Par opposition, les adjectifs secondaires vivants en *-i̯os*, *-i̯ā* restaient oxytons. A l'époque *B/C* ils sont entrés dans la classe (2)

[70] *malonùs*, *-õnų* suivant Skardžius.

ou (1), suivant le mot-base. Excepté les formes à métatonie rude, les féminins d'en haut proviennent d'une substantivation (d'adjectifs féminins) datant de l'époque *C*. Cf. p. ex. *draũgė* (2) „amie, compagne" < *draũgas* (4) en face de *draugė̃* (4) „société", la dernière forme ayant été traitée comme un nom *primaire* en *-ė*.

82a) suffixe *-is* (< *-i̯o-*, abstraits neutres) : *aũkštis* (2) „hauteur" < *áukštas* (3) „haut"; *baĩtis* (2) „blancheur" < *báltas* (3) „blanc"; *drũtis* (2) „épaisseur" < *drútas* (3) „épais"; *ilgis* (2) „longueur" < *ìlgas* (3) „long"; *juõdis* (2) „noirceur" < *júodas* (3) „noir"; *kar̃štis* (2) „chaleur" < *kárštas* (3) „chaud"; *nuõgis* (2) „nudité" < *núogas* (3) „nu"; *saũsis* (2) „psore" < *saũsas* (4) „sec"; *sùskis* (2) = *saũsis*; *trum̃pis* (2) „qualité d'être court" < *trum̃pas* (4) „court".

Il s'agit probablement du suffixe primaire *-is* neutre (type *bė̃gis*), lequel étendant son emploi pendant la période *B* a donné origine au type *aũkštis*.

82b) suffixe *-is* (< *-i̯o-*, noms concrets masculins) : *gývis* (1) „être vivant" < *gývas* (3) „vivant"; *glùmis* (2) „animal sans cornes" < *glùmas* (4) „sans cornes"; *júodis* (1) „homme à teint foncé, brun etc." < < *júodas* (3) „noir"; *kéršis* (1) „animal pie foncé" < *kéršas* (3); *kíetis* (1) „armoise" < *kíetas* (3) „dur, solide, tenace", mais *kiẽtis* (2) „dureté, solidité, tenacité; *klìšis* (2; et *klišỹs* 4) „personne à jambes tordues" < *klìšas* (4); *laũkis* (2) „animal ayant une tache blanche au front" < *laũkas* (4); *márgis* (1) „boeuf bariolé" < *márgas* (3).

La répartition classe (1) : (2) provient d'une transformation de *barytons rudes* : *oxytons* (balto-slave Ia). On a la classe (4) p. ex. dans *dvylỹs* (4) „(boeuf) brun à tête noire" < *dvỹlas* (4); *kvailỹs* (4) „homme stupide, imbécile" < *kvaĩlas* (4); *žvairỹs* (4) „qui a l'oeil louche" < *žvaĩras* (4).

82c) suffixe *-is*, *-ys* (anciens adjectifs). Ici encore on constate une hésitation entre (2) et (4). — Classe (2) : *avìžis* (2) „hanneton" et *avìžė* (2) „libellule" < *avižà* (3b) „avoine"; *lietùvis* (2) „Lituanien" < *Lietuvà* (3a); *piẽnė* (*žuvìs*) „(poisson) laité" < *píenas* (1) „lait"; *vasãris* (2) „février; vent méridional" < *vãsara* (1) „été".

Classe (4) : *kuodỹs* (4) „alouette huppée" < *kuõdas* (2) „huppe"; *pietỹs* (4) „(vent) méridional" < *piẽtūs* (4) „(repas du) midi"; *žiemỹs* (4) „(vent) septentrional" < *žiemà* (4) „hiver". Flottement p. ex. dans *kùpris* (2) et *kuprỹs* (4) „personne bossue" < *kuprà* (2) „bosse".

83) suffixe *-ija(s)*: *draugijà* (2) „société, union" < *draũgas* (4) „ami, compagnon"; *galvìjas* (2) „tête de bétail" < *galvà* (3) „tête"; *kankalijà* (2) „campanule" < *kañkalas* (3b) „cloche(tte)"; *lapijà* (2) „feuillage" < < *lãpas* (2) „feuille"; *molijà* (2) „terrain argileux" < *mólis* (1) „argile"; *vilkijà* (2) „bande de loups" < *vil̃kas* (4) „loup".

Avec intonation rude: *perkūnija* (1) „roulements de tonnerre" < *perkū́nas* (1) „tonnerre"; *sė́menija* (1) à côté de *sėmenijà* (2) „temps favo-

rable à l'ensemencement du lin" < *sémens* (1) „semence de lin". Si le suffixe est ancien, il y a eu, avant *C*, une opposition entre les barytons rudes et les oxytons.

84) suffixe -(*oč*)*ius* (substantifs < adjectifs) : *ąsõčius* (2) „vaisseau muni d'anses" < *ąsótas* (1); *barzdõčius* (2) „homme barbu" < *barzdótas* (1); *galvõčius* (2) „sage, malin" < *galvótas* (1); *karpõčius* (2) „verruqueux" < < *kárpotas* (1); *kuprõčius* (2) „personne bossue" < *kuprótas*; *garbanõčius* (2) à côté de *garbãnius* (2) „aux cheveux crépus" < *gárbana* (1) à côté de *garbanà* (3b), *gárbanotas* et *garbanótas* (1); *klìšius* (2) = *klìšis* (2) < *klìšas* (4); *raũdžiai* (2) „coeur" (au jeu de cartes) < *raũdas* (4) „roux"

85) suffixe -*ius* (substantifs < substantifs) : *añglius* (2) „charbonnier" < < *anglìs* (2) „charbon"; *bal̃nius* (2) „sellier" < *bal̃nas* (4) „selle"; *bìčius* (2) „éleveur d'abeilles" < *bìtė* et *bitìs* (2) „abeille"; *blùsius* (2) „homme plein de puces" < *blusà* (2) „puce"; *daĩnius* (2) „chanteur" < < *dainà* (4) „chanson"; *dar̃bius* (2) „travailleur infatigable" < *dárbas* (3) „travail"; *garbãnius* v. *garbanõčius*; *kaĩlius* (2) „pelletier" < *káilis* (1) „peau"; *katìlius* (2) „chaudronnier" < *kãtilas* (3b) „chaudron"; *kaũlius* (2) „qui ramasse les os" < *káulas* (1) „os"; *klum̃pius* (2) „sabotier" < *klùmpis*, -*ė* (1) „sabot"; *kur̃pius* (2) „cordonnier" < *kùrpė* (1) „soulier"; *lañgius* (2) „vitrier" < *lángas* (3) „fenêtre"; *lašìnius* (2) „amateur du lard" < *lašiniaĩ* (3b) „lard"

86) suffixe -*ojas* : *apynójas* (1) „tige du houblon" < *apynỹs* (3b) „houblon"; *šilójas* (1) „bruyère" < *šìlas* (4) „bois"; *vasarójas* (1) „blés de mars" < *vãsara* (1) „été"

87) suffixe -*ienojas* : *miežienójai* (1) „chaume d'orge" < *miẽžis* (2) ou *miežỹs* (4) „orge"; *pupienójas* (1) „chaume de fèves" < *pupà* (2) „fève"; *uogienójas* (1) „arbrisseau baccifère" < *úoga* (1) „baie"; *žirnienójas* (1) „chaume de pois" < *žìrnis* (1) „pois"

88) suffixe -*ujis* : *paskùjis* (2) „postérieur, dernier" < *paskuĩ*; *vidùjis* (2) „interne" < *vidùs* (4) „intérieur"; *viršùjis* (2) „supérieur" < *viršùs* (4) „partie supérieure etc."

89) suffixe -*svas* : *bal̃svas* (4) „blanchâtre" < *báltas* (3) „blanc"; *gel̃svas* (4) „jaune pâle" < *gel̃tas* (4) „jaune"; *juõsvas* (4) et *júosvas* (3) „noirâtre" < < *júodas* (3) „noir"; *raũsvas* (4) „rosé" cf. *raũdas* (4) „roux"; *rùsvas* (4) „couleur de bronze" cf. *rùdas* (4) „roux"; *žal̃svas* (4) „verdâtre" < *žãlias* (4) „vert".

Suffixe probablement primaire de provenance.

90) suffixe -*ovė* : *bendróvė* (1) „société (de commerce")" < *beñdras* (4) „commun"; *daržóvės* (1) „légumes" < *dar̃žas* (4) „jardin"; *rankóvė* (1) „(la) manche" < *rankà* (2) „main"; *senóvė* (1) „antiquité" < *sẽnas* (4) „vieux"; *vietóvė* (1) „localité" < *vietà* (2) „lieu"

91) suffixe *-enybė* : *biaurenỹbė* (2), *kaltenỹbė* (2) = *biaurỹbė, kaltỹbė*

92a) suffixe *-ėnas* (provenance) : *girė̃nas* (1) „habitant de bois" < *gìrė* (2) „forêt"; *kalnė̃nas* (1) „montagnard" < *kálnas* (1 et 3) „montagne"; *Ragainė̃nas, Tilžė̃nas* etc. („habitant de")

92b) suffixe *-ėnas* (autres acceptions) : *brólėnas* (1) „neveu" < *brólis* (1) „frère"; *seserė̃nas* (1) „neveu" < *sesuõ* (3b) „soeur"; *tetė̃nas* (1) „mari de la tante" < *tetà* (4) „tante"; *varnė̃nas* (1) „étourneau" < *var̃nas* (4) „corbeau".

Ancienne répartition de l'accent (groupe Ia du balto-slave).

93) suffixe *-onas* : *geltónas* (Nied. et Skardžius 1, Šl. 3) [71] „jaune" = *gel̃tas* (4); *raudónas* „rouge, alezan" < *raũdas* (4) „roux"; *kitóniškas* (1) „différent" supposant **kitónas* < *kìt(a)s* (4) „autre"

94) suffixe *-onis* : *ligónis* (1), gén. *-ies* et *-io* „malade" < *ligà* (4) „maladie"; *tėvonìs* (3a), gén. *-iẽs* „héritier" < *tė́vas* (1) „père"; *velionìs* (3b), gén. *-iẽs* „le défunt" < *velė̃* (4) [72]

95) suffixe *-ūnė* : *galū́nė* (1) „extrémité" < *gãlas* (4) „bout"; *viršū́nė* (1) „sommet" < *viršùs* (4) „partie supérieure"

96a) suffixe *-inas* (adjectifs) : *ámžinas* (3a) „éternel" < *ámžius* (1) „âge, siècle"; *dum̃blinas* (3b) „bourbeux" < *dum̃blas* (4) „bourbe"; *kaũpinas* (3b) „rempli à mesure comble" < *káupas* (1), *kaũpas* (4) „tas"; *liũginas* (3b) „boueux" < *liũgas* (2) „mare, flaque"; *mẽdinas* (3b) „sylvain" < *mẽdė* (2) „forêt"; *mìltinas* (3a) „farineux" < *mìltai* (1) „farine"; *mólinas* (3a) „couvert d'argile" ou „couleur d'argile" < *mólis* (1) „argile"; *mul̃vinas* (3b) „bourbeux" < *mul̃vė* (2) „bourbe".

Ancienne répartition de l'accent (groupe Ia du balto-slave). Introduction ultérieure de la mobilité propre aux adjectifs. Mais *áuksinas* (1) „une monnaie d'argent" < *áuksas* (1) „or"; *dùlkinas* (1) „poussiéreux" < < *dùlkė* (1) „grain de poussière", tandis que les dérivés de *ámžius, mìltai, mólis* sont mobiles.

Sont formés sur des adjectifs : *ãklinas* (3b) < *ãklas* (4) „aveugle", *kur̃tinas* (3b) = *kur̃čias* (4) „sourd".

96b) suffixe *-inas* (amplificatifs, noms de mâles): *ãkstinas* (1) „aiguillon" < *akštìs* (4) „broche" et *akstìs* [73]; *ãvinas* (3b) „bélier" < *avìs* (4) „brebis"; *bìtinas* (3b) „mère abeille" < *bìtė* (2) „abeille"; *ger̃vinas* (3b) „grue mâle" < *gérvė* (1) „grue"; *gul̃binas* (3b) „cygne mâle" < *gul̃bė* (2) „cygne"; *kãtinas* (3b) „matou" < *katė̃* (4 et *kãtė* 2) „chat(te)"; *kur̃-*

[71] La mobilité du type *geltónas* est en tout cas secondaire. La coupe morphologique *gelt* + *onas* a permis d'introduire à l'intérieur d'un suffixe productif la mobilité propre aux adjectifs dissyllabiques: *-ónas* : *-onì* d'après *plónas* : *plonì, pìlnas* : *pilnì*, etc. Ceci rappelle le type mobile russe *udʹilo* : *udilʹa*.

[72] Skardžius: *velionis, -io*.

[73] *ãkstinas, -aĩ* (3) d'après Skardžius.

kinas (3b) „dindon“ < *kùrka, -ė* (1) „dinde“; *mẽškinas* (3b) „ours mâle“ < *meškà* (2 et 4) „ours(e)“; *mùsinas* (3b) „mouche à viande“ < < *mùsė* (2 et *musẽ* 4) „mouche“.

Immobilisés : *añginas* (1) „serpent vénimeux“ < *angìs* (4); *añtinas* (1) „canard mâle“ < *ántis* (1) „canard“ [74]; *kir̃minas* (1) = *kirmìs* (4) „ver“.

Il s'agit d'anciens dérivés mobiles à métatonie douce (*ger̃vinas, kur̃kinas, añtinas*).

97) suffixe *-inis* : *akmenìnis* (2) „de pierre“ < *akmuõ* (3b) „pierre“; *ašmìnis* (2) „une petite monnaie d'argent“ < *ãšmas* (4) „huitième“; *daržìnis* (2) < *dar̃žas* (4) „jardin“; *dešimtìnė* (2) „dîme etc.“ < *dešim̃tas* „dixième“; *draugìnis* (2) „amical“ < *draũgas* (4) „ami“; *gaktìnė* (2) „traverse antérieure du traîneau“ < *gaktà* (4) „le devant“; *geležìnė* (2) „orvet“ < *geležìs* (3b) „fer“; *girìnis* (2) „de bois“ < *gìrė* (2) „bois“; *ilgìnis* (2) „étendu selon la longueur“ < *ìlgas* (3) „long“; *ištisìnis* (2) = *ìštisas* (3b) „continu“; *krūtìnė* (2) „poitrine“ = *krūtìs* (3 et 4); *ledìnis* (2) „de glace“ < *lẽdas* (4) „glace“; *molìnis* et *mólinis* (1) „d'argile“ < *mólis* (1) „argile“; *namìnis* (2) „de maison“ < *nãmas* (4) „maison“; *vakarìnis* (2) „du soir“ < *vãkaras* (3b) „soir“; *žemìnis* (2) < < *žẽmė* (2) „terre“; *žiemìnis* (2) „hivernal“ < *žiemà* (4) „hiver“.

Le suffixe est du groupe Ia (cf. Senn *Kleine litauische Sprachlehre*, 1929, p. 99—101), mais l'accentuation constante *-ìnis* est en train d'être généralisée.

Il semble que les dérivés à valeur substantive résultent du scindement de la série *-inis*: tandis que les adjectifs joignent la classe (1) et (2), les substantifs entrent dans la classe (3) d'où aussi, par immobilisation, (1) : *baltiniaĩ* (3a) „linge“ < *báltas* (3) „blanc“; *dažiñys* (3b) „sauce“, cf. *dažaĩ* (4) „teinture“; *kailiniaĩ* (3a) et *káiliniai* (1) „pelisse“ < *káilis* (1) „peau“; *kurtiñys* (3b) „homme sourd“ < *kur̃čias* (4) „sourd“; *statiñys* (3b) „palissade“ < *statùs* (4) „droit etc.“, mais *statìnis* (2) „vertical“; *šuliñys* (3b) „fontaine“ < *šùlas* (4) „douve“; *dešinẽ* (3b) „main droite“ < *dẽšinas* (3b) „droit“; *liepinẽ* (3a) „saloir etc. en bois de tilleul“ < *líepa* (1) „tilleul“; *marginẽ* (3b) „tissue bigarrée“ < *márgas* (3) „bigarré“. D'autre part, avec immobilisation de l'accent, *Deviñtinės* (1) „Fête-Dieu“ < *deviñtas* „neuvième“ [75]; *drùskinė* (1) „salière“ < *druskà* (2) „sel“; *gañdrinė* (1) et *gandrìnės* „Annonciation“ < *gañdras* (2) „cigogne“; *nãginė* (1) „espèce de chaussure“ < *nãgas* (4) „ongle“; *abìšalinis* (1) „réciproque“ < *abìšaliai* „des deux côtés“; *ligšiõlinis* (1) < *lìg šiõl* „jusqu'ici“ [76].

98) suffixe *-tinis* (adjectifs < adverbes) : *dabartìnis* (2) „actuel“ < *dabar̃* „maintenant“; *paskutìnis* (2) „dernier“ < *paskuĩ* „ensuite, après“

[74] Mobile d'après Skardžius (*añtinas, -aĩ*).
[75] Skardžius: *Devintìnės, -ių* (2).
[76] Skardžius: *ligšiolìnis, -ė* (2).

99) suffixe -(*u*)*tinis* (adjectifs) : *vidutìnis* (2) „moyen" < *vidùs* (4) „intérieur"; *viršutìnis* (2) „supérieur" < *viršùs* (4) „partie supérieure" *aukštutìnis* (2) „supérieur", cf. *aũkštas* (2) „étage"; *galutìnis* (2) „extrême" < *gãlas* (4) „bout"; *šalutìnis* (2) „latéral" < *šalìs* (4) „côté"; *vienutìnis* (2) „unique" < *víenas* (3) „un"

100) suffixe -*ynas* (collectifs etc.) : *akmenýnas* (1) „tas de pierres" < *akmuõ* (3b) „pierre"; *ąžuolýnas* (1) „chênaie" < *ą́žuolas* (3a) „chêne"; *beržýnas* (1) „boulaie" < *béržas* (3) „bouleau"; *dilgýnas* (1) „lieu couvert d'ortie" < *dìlgė* (1) „ortie"; *dumblýnas* (1) „marécage" < *dum̃blas* (4) „bourbe"; *elksnýnas* et *alksnýnas* (1) „aunaie" < *el̃ksnis* et *al̃ksnis* (2) „aune"; *kadagýnas* (1) < *kadagỹs* (3b) „genévrier"; *kemsýnas* et *kimsýnas* (1) „marais couvert de troncs d'arbre pourris" < < *kémsa* (1) et *kìmsa* (1) „tronc d'arbre pourri couvert de mousse"; *klevýnas* (1) < *klẽvas* (4) „érable"; *krūmýnas* (1) „lieu couvert d'arbrisseaux" < *krū́mas* (1) „buisson"; *liūgýnas* (1) „lieu couvert de flaques" < *liũgas* (2) „flaque"; *meldýnas* (1) „lieu couvert de joncs" < < *meldà* (4) „jonc"; *mulvýnas* (1) „marais" < *mul̃vė* (2) „bourbe"; *nendrýnas* (1) „roseaux, cannaie" < *néndrė* (1) „roseau"

101) suffixe -*um-ynas* : *brangumýnas* (1) „objet de valeur" < *brangùmas* (2) „valeur"; *gardumýnai* (1) „friandises" < *gardùmas* (2) „saveur"; *juodumýnai* (1) „taches, souillures" < *juodùmas* (2) „saleté"; *kartumýnai* (1) „choses amères" < *kartùmas* (2) „amertume".

Pour la plupart des exemples en -*ynas* et -*umynas* Šl. signale la classe (3) ou bien l'hésitation entre (3) et (1). — Chez Nied. on trouve *gandrýnas* (3) „volée de cigognes" < *gañdras* (2) „cigogne".

102) suffixe -*yna* : *lentýna* (1) „tablette, rayon" < *lentà* (4) „planche"; *mótyna* (1) „mère" < *mótė* (1) „femme"; *šeimýna* (1) „domestiques" < < *šeimà* (4) „famille"

103) suffixe -*ynė* : *akmenỹnė* = *akmenýnas*; *dumblỹnė* = *dumblýnas*; *e*/*alksnỹnė* = *e*/*alksnýnas*; *ke*/*imsỹnė* = *ke*/*imsýnas*; *nendrỹnė* = *nendrýnas*; *dilgỹnė* = *dil̃gė*; *kankỹnė* (2) = *kankà* (4) „tourment"; *kupstỹnė* (2) „terrain couvert de mottes" < *kùpstas* (4) „motte"

104) suffixe -*iena* représenté par classe (1) et classe (2).

Classe (1) : *ántiena* (1) et *antíena* (1) „viande de canard" < *ántis* (1) „canard"; *avíena* (1) „viande de mouton" < *avìs* (4) „brebis"; *briedíena* (1) „viande de cerf" < *bríedis* (1) „cerf"; *jáutiena* (1) „viande de boeuf" < *jáutis* (1) „boeuf"; *kárviena* (1) et *karvíena* (1) „viande de vache" < *kárvė* (1) „vache"; *kiaulíena* (1) „viande de porc" < *kiaũlė* (2) „cochon"; *kiškíena* (1) „viande de lièvre" < *kìškis* (2) „lièvre"; *kurkíena* (1) „viande de dinde" < < *kùrkė* (1) „dinde"; *meškíena* (1) „viande d'ours" < *mẽškė* (2) „ours"; *maitíena* (1) „charogne" < *maità* (4) et *máita* (1); *ožíena* (1) „viande de bouc" < *ožỹs* (3) „bouc".

Le dictionnaire de Šl. a *kiaulienà, kiškienà, kurkienà, meškienà, ožienà*, classe (2), mais signale la classe (3 pour *varnienà* „viande de corbeau" < *var̃nas* (4) „corbeau"; *veršienà* „viande de veau" < *ver̃šis* (2) „veau" [77]; *vištienà* „viande de poule" < *vištà* (2) „poule" [77]; *žąsienà* „viande d'oie" < *žąsìs* (4) „oie".

Classe (2) : *avižienà* (2) „avoinerie" < *avižà* (3b) „avoine"; *kanapiena* (1) < *kanãpė* (2) „chanvre"; *kvietienà* (2) „champ de froment" < *kvietỹs* (4) „froment"; *linienà* (2) „linière" < *lìnas* (4) „lin"; *miežienà* (2) „champ d'orge" < *miẽžis* (2) et *miežỹs* (4) „orge"; mais *pupiena* (1), *ražiena* (1), *rugiena* (1); etc.

Le dictionnaire de Šl. présente *kanapienà* (2), *linienà* (2), *miežienà* (2), *roputienà* (2) < *ropùtė* (2) „pomme de terre", mais *kvietienà* (3), *pupienà* (3) „champ de fèves" < *pupà* (2) „fève"; *ražienà* (3) „chaume" < *rãžas* (4); *rugienà* (3) „chaume de seigle" < *rugiaĩ* (4) „seigle" [78]; *žirnienà* (3) „champ semé de pois" < *žìrnis* (1) „(grain de) pois" [78].

On voit donc que pour le suffixe *-iena* l'état de choses est loin d'être simple.

105) suffixe *-ienis* : *kvietiẽnis* (2) „de froment" < *kvietỹs* (4) „froment"; *rugiẽnis* (2) „de seigle" < *rugiaĩ* (4) „seigle"

106) suffixe *-ienė* représenté par les classes (2) et (1).

Classe (2) : *kriaušiẽnė* (2) „marmelade de poires" < *kriáušė* (1) „poire"; *lapiẽnė* (2) „soupe aux choux" < *lãpas* (2) „feuille"; *miltiẽnė* (2) „bouillie" < *mìltai* (1) „farine"; *obuoliẽnė* (2) „marmelade de pommes" < *obuolỹs* (3a) „pomme"; *vakariẽnė* (2) „repas de soir" < *vãkaras* (3b) „soir".

Classe (1) : *ker̃džiuvienė* (1) „femme du berger" < *ker̃džius* (2); *kur̃piuvienė* (1) „femme du cordonnier" < *kur̃pius* (2); *kùpčiuvienė* (1) „femme du marchand" < *kùpčius* (2); mais *karalíenė* (1) „reine" < *karãlius* (2).

107a) suffixe *-ainis* : *grikaĩnis* (2) „de sarrasin" < *grìkas* (2) „sarrasin"; *kvietaĩnis* (2) „(pain) de froment" < *kvietỹs* (4) „froment"; *miežaĩnis* (2) „d'orge" < *miẽžis* (2) et *miežỹs* (4) „orge"; *tėvaĩnis* (2) „héritier" < *tė̃vas* (1) „père"; *varškaĩnis* (2) „tartine de fromage blanc" < *varškė̃* (3) „fromage blanc".

Mais *gentáinis* (1) „parent par alliance" = *gentìs* (4).

107b) suffixe *-ainis* (adjectifs < adjectifs) : *ketvirtaĩnis* (2) et *ketvirtáinis* (1) „carré" < *ketvir̃tas* (4) „quatrième"; *saldaĩnis* (2) „bonbon" < *saldùs* (4) „doux"; *sausaĩnis* (2) „biscuit" < *saũsas* (4) „sec"; *šeštaĩnis* (2) „hexagone" < *šẽštas* (4) „sixième"; *žydraĩnis* (2) < *žýdras* (3) „couleur de ciel, azur"

[77] Skardžius: *veršíena, vištíena* (1).
[78] Skardžius: *rugíena, žirníena* (1).

108) suffixe *-mė* : *ertmẽ* (4) „intervalle" < *ẽrtas* (4) „étendu"; *lygmẽ* (3) „plaine" < *lýgus* (1) „égal"

109) suffixe *-mena* : *gilmenà* (3b) = *gelmẽ* (4) „profondeur" < *gilùs* (4) „profond"; *smulkmenà* (3a) „bagatelle" < *smùlkus* „menu" [79]; *dìdmena* (1) „objet gros" < *dìdis* (4) „gros, grand"

110) suffixe *-uomenė* : *didúomenė* (1) „noblesse, aristocratie" < *dìdis* (4) „grand"; *jaunúomenė* (1) „jeunesse" (collectif) < *jaúnas* (3) „jeune"; *kariúomenė* (1) „armée" < *karỹs* (4) „guerrier"; *visúomenė* (1) „société" < *vìsas* (4) „tout, chaque"

111) suffixe *-(i)mas* : *artimas* et *ártimas* (3b, a) „proche" < *artì*; *tólimas* (3a) „éloigné" < *tolì* „loin"; *šãlimas* (3b) „voisin" < *šalìs* (4) „côté"; *svẽtimas* (3b) „étranger" < *svẽčias* (4) „hôte"

112) suffixe *-imas* (abstraits tirés d'adjectifs) : *jaunìmas* (2) „jeunesse" (collectif) < *jáunas* (3) „jeune"; *margìmas* (2) < *márgas* (3) „bigarré"; *skystìmas* „fluide, liquide" < *skýstas* (3)

113) suffixe *-umas* (abstraits d'adjectifs) : *baisùmas* (2) „horreur" < *baisùs* (4) „horrible"; *biaurùmas* (2) „laideur" < *biaurùs* (4) „laid"; *didùmas* (2) „grandeur" < *dìdis* (4) „grand"; *mažùmas* (2) „petitesse" < *mãžas* (4) „petit", mais *mãžumas* (3b) „petit objet".

Le suffixe *-umas* appartenait jadis au groupe Ia, comme il résulte des matériaux réunis par E. Sittig (Studî Baltici 3, 1933, p. 161—166). L'immobilisation de l'accent sur *-ùmas* semble une conséquence de l'abolition de la différence, datant de la période *C*, entre les paradigmes adjectifs immobiles et mobiles, v. p. 215 sq.) et la remarque à propos du suffixe *-ata* (nº 135).

114) suffixe *-uma* : *ankštumà* (3b) „passage étroit" < *añkštas* (4) „étroit"; *aukštumà* (3a) „hauteur" < *áukštas* (3) „haut"; *baltumà* (3a) „tache blanche" < *báltas* (3) „blanc"; *didumà* (3b) „majorité" < *dìdis* (4) „grand"; *drūtumà* (3a) „épaisseur" < *drū́tas* (3) „gros"; *gilumà* (3b) „profondeur" < *gilùs* (4) „profond"; *gražumà* (3b) „le moment le plus beau" < *gražùs* (4) „beau"; *juodumà* (3a) „tache noire" < *júodas* (3) „noir"; *mėlynumà* (3a) „couleur bleue" < *mė̃lynas* (3a) „bleu"; immobile : *lýguma* (1) „plaine" < *lýgus* (1) „égal".

Vu le rapport *mažùmas* : *mãžumas* (nº 113), on peut supposer l'existence préhistorique d'adjectifs en *-umas* (2), à valeur abstraite, dont les féminins, de la classe (3), se seraient détachés par différenciation.

115) suffixe *-eri* : *penkerì* (3b) < *penkì* (4) „cinq"; *šešerì* (3b) < *šešì* (4) „six"; *kelerì* (3b) „combien, quelques" < *kelì* (4); avec *l* : *kokelỹs*, *tokelỹs* (3a) < *kóks*, *tóks*

116) suffixe *-alas* : *draũgalas* (3b) „compagnon, camarade" < *draũgas* (4)

[79] Classe (1) d'après Skardžius (*smùlkmena*).

„ami, camarade“; *núogalas* (1) „nudité“ < *núogas* (3) „nu“; *rieba-las* (3a) „graisse“ < *riebùs* (4) „gras“

117) suffixes *-ėlis*, *-ėlė*; *-elis*, *-elė* après un thème monosyllabique : suffixes très productifs formant des noms diminutifs, hypocoristiques, etc., p. ex. *tėvẽlis* (2) < *tė̃vas* (1) „père“; *mamẽlė* (2) < *mamà* (2, 4) „maman“; *avinẽlis* (2) < *ãvinas* (3b) „bélier“; *motinẽlė* (2) < *mótina* (1) „mère“

118) suffixe *-ėlė* (noms d'insectes) : *kirmėlė̃* (3b) „larve, ver“ < *kirmìs* (4) „ver“; *musėlė̃* (3b) „mouche“ < *musė̃* (4) et *mùsė* (2); *skru(z)dėlė̃* (3b) „fourmi“ < *skrùzdė* (2); *utėlė̃* (3b) „pou“ < *utė̃*, *utìs* (4)

119) suffixe *-ilis* : *dagìlis* (2) = *dagỹs* (4) et *dãgis* (2) „chardon“; *vagìlis* (2) < *vagìs* (4) „voleur“

120) suffixe *-ylas* (emprunté du slave) : *baltỹlai* (2) „fard blanc“ < *báltas* (3) „blanc“; *dažỹlai* (2) „teinture“ = *dažaĩ* (4); *gražỹlas* (2) „fard“ < < *gražùs* (4) „beau“; *juodỹlai* (2) „encre“ < *júodas* (3) „noir“

121) suffixe *-ulis* (*-ulys*) : *gardulỹs* (3b) „friandise“ < *gardùs* (4 et 3) „savoureux“; *gyvulỹs* (3a) „animal“ < *gývas* (3) „vivant“; *juodulỹs* (3a) „noirceur“ < *júodas* (3) „noir“; *kreivulỹs* (3b) „arbre tordu“ < < *kreĩvas* (4) „tordu“; *sunkulỹs* (3b) „poids“ < *sunkùs* (4) „lourd“; immobilisé: *týruliai* (1) < *týrai* (1) „steppes“

Classe (2) : *gerùlis* „homme doux“ < *gẽras* (4) „bon“; *keršùlis* (2) „pigeon ramier“ < *kéršas* (3) „pie foncé“; (anciens diminutifs?): *bičiùlis* (2) = *bìčius* (2) „éleveur d'abeilles“; *mėnùlis* (2) = *mė̃nuo* (1) „lune“.

Différenciation accentuelle entre (2) et (3) comme pour n° 97.

122) suffixe *-uolis* : *kytruõlis* (2) „finaud“ < *kỹtras* (4) „rusé“; *sen(u)õlis* (2) „arrière-grand-père“ < *sẽnas* (4) „vieux“; *varguõlis* (2) „misérable“ (substantif) < *var̃gas* (4) „misère“

123) suffixe *-ikė* (diminutifs) : *avìkė* (2) „agneau“ < *avìs* (4) „brebis“; *bitìkė* (2) dim. de *bìtė* (2) „abeille“; *galvìkė* (2) < *galvà* (3) „tête“; *mergìkė* (2) < *mergà* (4) „fille“; patronymiques comme *Naujokìkė* „fille de Naujoks“ etc.

124) suffixe *-ok(i)s* : *dvejóks* (1) „de deux espèces“ < *dvejì* (4); *vienók(i)s* „de la même espèce“ < *víenas* (3) „un“

125) suffixe *-ukas* (diminutifs) : *ančiùkas* (2) < *ántis* (1) „canard“; *arkliùkas* (2) < *arklỹs* (3) „cheval“; *bern(i)ùkas* (2) < *bérnas* (3) „garçon“; *broliùkas* (2) < *brólis* (1) „frère“; *gaidžiùkas* (2) < *gaidỹs* (4) „coq“; *jaučiùkas* et *jautùkas* (2) < *jáutis* (1) „boeuf“; *ožiùkas* (2) < *ožỹs* (3) „bouc“; *mergiùkė* (2) < *mergà* (4); patronymiques comme *Baltrušaičiùkė* < *Baltrušáitis*, *Jurgaičiùkė* < *Jurgáitis*, etc.

126) suffixe *-ininkas* (répartition accentuelle bien connue) : *krõmininkas* (1) „marchand“ < *krõmas* (2) „boutique“; *malūnininkas* (1) „meunier“ < < *malū̃nas* (2) „moulin“; *šim̃tininkas* (1) „centurion“ < *šim̃tas* (2) „cent“;

úkininkas (1) „paysan“ < *úkis* (1) „ferme“; *vargõn(in)inkas* (1) „organiste“ < *vargõnai* (2) „orgue“; *var̃tininkas* (1) „portier“ < *var̃tai* (2) „porte“; mais *arkliniñkas* (2) „garçon d'écurie“ < *arklỹs* (3) „cheval“; *daininiñkas* (2) „chanteur“ < *dainà* (4) „chanson“; *darbiniñkas* (2) „travailleur“ < *dárbas* (3) „travail“; *laukiniñkas* (2) „paysan, villageois“ < *laũkas* (4) „champ“; *maldiniñkas* (2) „bigot; pèlerin“ < < *maldà* (4) „prière“; *šuliniñkas* (2) „fontenier“ < *šulinỹs* (3b) „fontaine“. Par conséquent *lietùvininkas* (1) ne procède pas de *Lietuvà* (3a), mais de *lietùvis* (2).

127) suffixe *-iškas* (adjectifs) : *bérniškas* (1) < *ber̃nas* (3) „valet“; *bróliškas* (1) < *brólis* (1) „frère“; *dañgiškas* (1) < *dangùs* (4) „ciel“; *móteriškas* (1) < *mótė* (1) „femme“; *žẽmiškas* (1) < *žẽmė* „terre“.

De Saussure n'a pas eu raison de considérer le suffixe *-iškas* comme le représentant d'un groupe accentuel à part (accentuation constante de la racine). Il s'agit d'un sous-groupe de Ia (maintien de l'intonation du mot-base).

Seulement, à la place de la répartition (1) : (2), comme dans le cas de *-ininkas*, il y a ici généralisation de la classe (1). C'est que les dérivés bâtis sur des mots-bases de la classe (2), p. ex. *lietùviškas* de *lietùvis*, offraient l'accentuation de la more présuffixale. Cette dernière est donc pour ainsi dire prédestinée à évincer l'accent suffixal qu'elle implique. Mais si **dangìškas* cède la place à *dañgiškas*, **bernìškas* devient, du même coup, *bérniškas* (cf. le développement analogue du slave p. 298).

128) suffixe *-gys* : *dveigỹs* (4), *treigỹs* (4) „poulain de deux, trois ans“ < *dù*, *trỹs*

129) suffixe *-ergis* : *penkérgis*, *šešérgis*, *septynérgis*, *aštuonérgis*, *devynérgis*, *dešimtérgis* „de 5, 6, 7, 8, 9, 10 ans“ < *penkì* etc.

130) suffixe *-ìngas* (adjectifs) : *akmenìngas* (1) „pierreux“ < *akmuõ* (3b) „pierre“; *baisìngas* (1) „terrible“ < *baisà* (4) „terreur“; *balsìngas* (1) „doué d'une belle voix“ < *bal̃sas* (4) „voix“; *barnìngas* (1) „querelleur“ < *bar̃nis* (2) et *barnìs* (4) „querelle“; *darbìngas* (1) „capable de travail“ < *dárbas* (3) „travail“; *dusulìngas* (1) „asthmatique“ < *dusulỹs* (3b) „asthme“; *džiaugsmìngas* (1) „joyeux“ < *džiaũgsmas* (4) „joie“; *gailestìngas* (1) „digne de pitié“ < *gaĩlestis* (1) m. f. „pitié“; *galìngas* (1) „puissant“ < *galià* (2) „puissance“; *garbìngas* (1) „honorable“ < < *garbė̃* (4) „honneur“; *geidulìngas* (1) „cupide, lascif“ < *geidulỹs* (3b) „convoitise“; *marìngas* (1) „mortel“ < *mãras* (4) „*mort > peste“.

Mais *gė̃dingas* (1) „pudique“ < *gė̃da* (1) „pudeur“; *kúningas* (1) „corpulent“ < *kúnas* (1) „corps“; *lýtingas* (1) et *lietingas* (1) „pluvieux“ < *lytùs* (3) ou *lietùs* (3) „pluie“.

Sur ce suffixe cf. les matériaux de T. Torbiörnsson dans Studî Baltici 3, 1933, p. 152—156.

131) suffixe *-uotas* (répartition accentuelle connue): *ánkščiuotas* (1) „ayant beaucoup de cosses" < *ánkštis* (1) „cosse"; *mìltuotas* (1) „farineux" < < *mìltai* (1) „farine"; *vė̃juotas* (1) „venteux" < *vė̃jas* (1) „vent"; mais *ūsúotas* „ayant une moustache" < *ū̃sas, ū̃sai* (2) „moustache"; *akmeñúotas* (1) „pierreux" < *akmuõ* (3b) „pierre"; *debesúotas* (1) „nuageux" < *debesìs* (3b) „nuage"; *vandeniúotas* (1) „aqueux" < *vanduõ* (3a) „eau"; *žvynúotas* (1) „couvert d'écailles" < *žvýnas* (3) „écaille"; *gaurúotas* (1) „poilu" < *gaũras* (4) „poil"; *gumbúotas* (1) „noueux" < < *guñbas* (4) „noeud, excroissance"; *kraujúotas* (1) „sanglant" < *kraũjas* (4) „sang"; *medúotas* (1) „emmiellé" < *medùs* (4) „miel"; *ragúotas* (1) „cornu" < *rãgas* (4) „corne"; *raupsúotas* (1) „lépreux" < *raupsaĩ* (4) „lèpre". — Leskien 561 cite *lúpuotas* „lippu" < *lúpa* (1) „lèvre", tandis que Nied. accentue *lūpúotas*.

132) suffixe *-otas* (accentué comme *-uotas*) : *ãšakotas* (1) „qui a beaucoup d'arêtes" < *ãšaka* (1) „arête"; mais *kudlótas* (1) „ébouriffé" < *kudlà* (2) „touffe (de poils ou cheveux)"; *kuprúotas* (1) „bossu" < *kuprà* (2) „bosse"; *galvótas* (1) „intelligent" < *galvà* (3) „tête"; *barzdótas* (1) „barbu" < *barzdà* (4) „barbe"; *dujótas* (1) „plein de gaz" < *dùjos* (4) „gaz"; *miglótas* (1) „brumeux" < *miglà* (4) „brouillard"; *rasótas* (1) < < *rasà* (4) „rosée"; *šakótas* (1) < *šakà* (4) „branche"; *žambótas* (1) < *žam̃bas* (4) „carne, arête"

133) suffixe *-ėtas* (accentué comme *-uotas, -otas*) : *ánkštėtas* (1) = *ánkščiuotas* < *ánkštis* (1); *dìrsėtas* (1) „entremêlé de brome" < *dìrsė* (1) „brome"; *kùrpėtas* (1) „chaussé" < *kùrpė* (1) „soulier"; *sáulėtas* (1) „ensoleillé" < *sáulė* (1) „soleil"; mais *šukė̃tas* (1) < *šùkė* (2) „tesson"; *dedervinė̃tas* (1) „dartreux" < *dedervinė̃* (3b) „dartre"; *debesė̃tas* (1) = *debesúotas* < *debesìs* (3b); *duobė̃tas* (1) < *duobė̃* (4) „trou"; *kekė̃tas* (1) „ombelliforme" < *kekė̃* (4) et *kẽkė* (2) „ombelle"; *krems/zlė̃tas* „cartilagineux" < *krems/zlė̃* (4) „cartilage". — Leskien 562 *kẽlinėtas* < *kẽlinės* (1) „pantalon": Nied. *kelinė̃tas*.

134) suffixe *-tas* (noms de nombre ordinaux): *ketvir̃tas* (4) < *keturì* „quatre"; *peñktas* (4) < *penkì* „cinq"; *šẽštas* (4) < *šešì* „six"; *septiñtas* (4) < < *septynì* „sept"; *aštuñtas* (4) < *aštuonì* „huit"; *deviñtas* (4) < *devynì* „neuf"

135) suffixe *-ata* : *gyvatà* (2) „vie" < *gývas* (3) „vivant"; *nuogatà* (2) „nudité" < *núogas* (3) „nu"; *sveikatà* (2) „santé" < *sveĩkas* (4) „sain" [80]

[80] La disparition, en lituanien, des formes rudes **gývata*, **pìlnata* est une conséquence naturelle de l'évolution de l'adjectif dans cette langue. Le paradigme de *gývas*, *pìlnas*, etc., y étant devenu mobile (p. 215), l'accentuation des dérivés en *-atā-* respectifs a coïncidé avec celle de *sveikatà* etc., donc *gyvatà*, **pilnatà*. L'ancienne forme, un peu modifiée, est peut-être continuée dans *pìlnatis* à côté de *pilnatìs* (3a) „pleine lune".

136) suffixe *-etas* : *dvẽjetas* (1) „dualité" < *dù* „deux"; *trẽjetas*, *peñketas*, etc.; *ãbejetas* (1) „paire, couple" < *abejì* (3b) „les deux"; *kẽletas* (1) „un certain nombre, quelques" < *kelì* (4) „combien, quelques"

137) suffixe *-ytis* (jeunes animaux) : *ungurýtis* (1) < *ungurỹs* (3b) „anguille"; *varnýtis* (1) < *vařnas* (4) „corbeau"; *vilkýtis* (1) < *vil̃kas* (4) „loup"; *žąsýtis* (1) < *žąsìs* (4) „oie"; désigne aussi la provenance: *Veluonýtis* < *Veluonà*

138) suffixe *-aitis* : *dieváitis* (1) „dieu" < *diẽvas* (4); *gimináitis* (1) et *giminaĩtis* (2) „parent" < *giminė̃* (3b) „parenté"; *jaunikáitis* (1) „jeune homme" cf. *jaunìkis* (2) „célibataire"; *žemaĩtis* (2) „žemaite" < < *žẽmė* (2); noms de famille p. ex. *Poviláitis* < *Póvilas* „Paul"

139) suffixe *-utis* (*-utė*; substantivation d'adjectifs et diminution): *gajùtė* (2) „achillée" < *gajùs* (4) „qui réussit, prend bien" (en parlant de plantes); *senùtis* (2) „vieillard" < *sẽnas* (4) „vieux"; *vasarùčiai* (2) „blé de mars" < *vãsara* (1) „été"; *menkùtis* (2) dim. de *meñkas* (4) „menu"; *karvùtė* (2) dim. de *kárvė* (1) „vache"; *lapùtė* (2) < *lãpė* (2) „renard"; *lietùtis* (2) < *lietùs* (3) „pluie"; *meškùtis* (2) < *meškà* (4, 2) „ours".

Mais *riešutỹs* (3a) „noisette" < *ríešas* (3) „noix".

140) suffixe *-estis* (*-astis*) : *gaĩlestis* (1) m. f. „pitié" < *gailùs* (4) „digne de pitié"; *gaĩvestis* (1) „délassement, rétablissement" < *gaivùs* (4) „rafraîchissant"; *ámžinastis* (1) „éternité" < *ámžinas* (3a) „éternel"; *gývastis* (1) et *gyvastìs* (3a) „vie" < *gývas* (3) „vivant"

141) suffixe *-ystė* (*-ysta*) : *brolỹstė* (2) „fraternité" < *brólis* (1) „frère; *dievỹstė* (2) „nature divine, divinité" < *diẽvas* (4); *draugỹstė* (4) „amitié" < *draũgas* (4) „ami"; *gentỹstė* (2) „parenté par alliance" < *gentìs* (4); *jaunỹstė* (2) „jeunesse" < *jáunas* (3) „jeune"; *kareivỹstė* (2) „service militaire" < *kareĩvis* (2) „soldat"; *lepỹstė* (2) „mollesse, délicatesse" < *lepùs* (4) „mou, délicat"; *mergỹstė* (2) „virginité" < *mergà* (4) „fille"; *moterỹstė* (2) „mariage" < *mótė* (1) „femme".

La forme *-ysta* p. ex. dans *jaunystà* (2) = *jaunỹstė*; *kareivystà* (2) = *kareivỹstė*; *mergystà* (2) = *mergỹstė*; mais *gáilysta* (1) „pitié" (< *gailùs*) chez Nied.

142) suffixe *-intelis* : *aiškiñtelis*; (1) „clair comme le jour" < *áiškus* (1) „clair"; *vieniñtelis* (1) „unique" < *víenas* (3) „un"

143) suffixe *-*(*eri*)*opas* : *abejópas* (1) „des deux espèces" < *abejì* (3b); *dvejópas* (1) „de deux espèces" < *dvejì* (4); *ketveriópas* (1) „de quatre espèces" < *ketverì* (3b); *dvylikeriópas* (1) „de douze espèces" < *dvýlika*; *keleriópas* (1), interrogatif et indéfini, < *kel*(*er*)*ì* (3b) „combien, quelques"

144) suffixe *-yba* : *gyvýba* et *gývyba* (1) „vie" < *gývas* (3) „vivant"; *sargýba* (1) „la garde" < *sárgas* (3) „gardien"; *piršlýbos* (1) „entremise" < < *piršlỹs* (4) „entremetteur"

145) suffixe *-ybė* : *aukštỹbė* (2) „hauteur“ < *áukštas* (3) „haut“; *baisỹbė* (2) „horreur“ < *baisùs* (4) „horrible“; *brangỹbė* (2) „objet précieux“ < < *brangùs* (3) „cher“; *didỹbė* (2) „grandeur“ < *dìdis* (4) „grand“; *gerỹbė* (2) „bonté“ < *gẽras* (4) „bon“; *gilỹbė* (2) „profondeur“ < *gilùs* (4) „profond“; *gražỹbė* (2) „beauté“ < *gražùs* (4) „beau“. — Mais les dialectes accentuent *-ýbė*.

146) suffixe *-ybas* : *ankstýbas* (1) „prématuré“ < *ankstì*; *vėlýbas* (1) „tard“ < < *vėlaĩ*, *vėlùs*

147) suffixe *-esa* : *glìtesos* (3b) „mucosité“ < *glitùs* (4) „muqueux“; *žalesà* (3b) „légumes“ < *žãlias* (4) „vert“

148) suffixe *-išius* (emprunté du slave; *-ъšь*) : *godìšius* (2) „homme avide, cupide“ < *gõdas* (2) „avidité“; *karvìšius* (2) „vacher“ < *kárvė* (1) „vache“; *kiaulìšius* (2) „porcher“ < *kiaũlė* (2) „cochon“; *mergìšius* (2) „coureur de filles“ < *mergà* (4) „fille“

149) suffixe *-užis* (*-užė*; diminutifs), très productif; p. ex. *bernùžis* (2) < *bérnas* (3) „valet“; *kunigùžis* (2) < *kùnigas* (3b) „abbé, curé“.

Remarques sur les dérivés nominaux du lituanien

Appartiennent à Ib les suffixes primaires *syllabiques* jadis oxytons ou rudes, p. ex. 4, 8, 13, 14(?), 26, 27, 31, 33, 34, 36, 41, 49, 55, 56, 57, 58, 59, 70, 71, 73, 75, 77. Le groupe Ia des suffixes syllabiques est probablement représenté sous 22, 23, 24, 25, 30, 32, 51, 53, 61, 68, 72, 76. Enfin les dérivés sous 74 s'expliquent le mieux par l'hypothèse d'une ancienne accentuation IIa (métatonie douce et paradigme mobile).

Le groupe balto-slave Ib est représenté par les dérivés primaires à suffixes *asyllabiques* dans 2, 6, 9, 15, 37, 43, 62, 79. Pour ce qui est des dérivés primaires appartenant au groupe balto-slave Ia, le genre neutre a sans doute favorisé, dans certains cas, la répartition (2) : (1) plutôt que (4) : (3). Cf. les anciens neutres sous 47) *-slan*, 54) *-klan*, 60) *-stan*. Autres dérivés appartenant à Ia: 1, 35, 39(?), 40(?), 46, 48, 63(?), 65. Le groupe balto-slave IIa est représenté par 1, 64, le groupe IIb, par 2, 4, 9.

L'accentuation suffixale (groupe Ib) prédomine chez les dérivés secondaires. Voici les suffixes syllabiques accentués: 82a, 82c, 84, 86, 87, 88, 90, 91, 93, 95, 97 adjectifs (cf. 32), 98, 99, 100, 101, 103, 104 type *avižienà*, 105, 106 type *kriaušiẽnė*, 107a, 107b, 110, 112, 113, 114, 117, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 129, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 149 [81]. — La répartition accentuelle (groupe Ia) est attestée pour 82b, 83, 92a(?), 92b, 96a, 102, 104 type *ántiena*, 106 type *kerdžiuvienė*,

[81] Cette liste peut être facilement augmentée: *-iẽtis*, *-iẽtė*; *-ìškis*, *-ìškė*; *-ìdė* etc.

108, 116, 126, 127, 130—133, 135, 140. Pour les suffixes non-syllabiques le groupe balto-slave Ib est représenté par 80, 89, 134. Les types IIa et IIb sont rares: 96b, 136 (suffixes IIa syllabiques) et 81 (suffixe IIb syllabique : type *vìlkė*).

Une remarque à propos du suffixe nº 134.

Les noms de nombre ordinaux: *ketvir̃tas, septiñtas, aštuñtas, deviñtas, dešim̃tas*, bien qu'ils soient accentués sur la more présuffixale, suivent la courbe accentuelle (4) au lieu de (2). L'accentuation attendue (2) n'est que dialectale. Torbiörnsson (Archivum Philologicum 1, Kaunas 1935, p. 92—94) les a considérés à juste titre comme anciens oxytons. Or on sait que les noms de nombre forment une série dont chaque membre s'appuie, au point de vue du sens, sur les termes précédents. Ce fondement sémantique se révèle dans la forme, pour peu que les conditions phonétiques soient favorables. Les noms ordinaux immotivés *añtras, trẽčias* (et les formes vieillies *sẽkmas, ãšmas*) opposent les formes casuelles Z, accentuées sur la more prédésinentielle, aux cas oxytons $Z\alpha$, Ω, $\Omega\alpha$. Les formes dissyllabiques *peñktas, šẽštas* et trisyllabiques *ketvir̃tas, septiñtas*, etc., adoptent la même courbe accentuelle en faisant avancer l'accent dans les cas Ω [82]. Le pivot de ce changement „analogique" est constitué par l'identité de l'accent dans les cas Z, $Z\alpha$, $\Omega\alpha$. Il s'agit du reste d'adjectifs, dans lesquels la substitution du paradigme mobile à la place d'un paradigme immobile n'est pas pour nous surprendre (p. 245).

En résumant constatons que par rapport au balto-slave l'innovation foncière du lit. consiste dans la *dissociation de l'intonation radicale d'avec la courbe accentuelle du paradigme*. Cette dissociation, entraînée par la loi de Saussure et le changement d'intonation qui en résulte (v. p. 210 ssq.), est évidente dans la déclinaison aussi bien que dans la formation des noms. Les quatre classes accentuelles sont fondées sur l'entrecroisement des deux principes indépendants de l'intonation et de la courbe accentuelle du paradigme. Dans la dérivation nominale, les dérivés peuvent suivre une seule classe, p. ex. (2). S'ils en suivent deux, c'est soit le couple (1) et (2), soit le couple (3) et (4), c.-à-d. soit les classes immobiles soit les classes mobiles. Si une série contient en même temps des dérivés immobiles *et* mobiles, il faut soit envisager un scindement sémantique, et par conséquent aussi formel, d'une série jadis homogène, ou bien attribuer l'une de ces accentuations à des *résidus* (= noms devenus à un moment donné immotivés).

La classe douce immobile doit son origine aux procédés de dérivation. La plupart des thèmes immotivés appartenant aujourd'hui à cette classe

[82] Dans les dialectes, c'est au contraire *añtras*, qui adopte le paradigme (2) de *ketvir̃tas, septiñtas*, etc.

s'expliquent comme des résidus détachés de séries productives ou comme des traces de procédés de dérivation vieillis, pour peu qu'on n'attribue pas leur accent à des causes individuelles et indéterminables. Il en est comme des oxytons immotivés balto-slaves, qui constituent des problèmes étymologiques en même temps qu'une source d'information sur les procédés morphologiques disparus. La classe (2) consiste d'ailleurs d'éléments hétérogènes de date très différente: formes devenues immotivées, anciens neutres, emprunts slaves, néologismes modernes.

Dans la mesure où ils sont restés vivants en lituanien, les dérivés balto-slaves à accentuation mobile y ont conservé la métatonie douce (cf. p. ex. *añtinas*, *ger̃vinas* du n° 96b). La métatonie rude du balto-slave est aussi bien représentée (n° 2, 81). Mais la grande masse d'exemples de métatonie douce est d'origine proprement lituanienne: elle apparaît chez les dérivés balto-slaves oxytons. Il y a enfin aussi une métatonie lit. rude, laquelle n'est du reste caractéristique que de noms immotivés, cf. plus haut p. 213 sq. l'explication de *dieverį*, *piemenį*, *vándenį*, etc.

La liste des dérivés nominaux lituaniens présentée ci-dessus n'est sans doute ni complète ni exempte de défauts. Il faudra beaucoup de recherches détaillées pour délimiter les formations motivées d'avec les mots immotivés, les innovations d'avec les archaïsmes. Des exemples plus complets nous obligeront peut-être de changer la définition de l'accent de telle ou telle formation ou d'en ajouter de nouvelles. Il n'en est pas moins vrai, et c'est la seule chose qui importe ici, que le classement des dérivés établi par de Saussure, critiqué ou complété par Torbiörnsson, n'embrasse pas la totalité du système. Il convient de poser maintenant un schéma qui définisse la fonction morphologique de l'accent lituanien en termes adéquats: more initiale, finale, précédente.

On s'aperçoit que dans un dérivé secondaire il existe *quatre points accentuables* (au maximum):

A) Conservation de l'accent du mot-base p. ex. *malū̃nininkas*; *ãšakotas*; *dañgiškas*; *dum̃blinas*

B) Accentuation du suffixe p. ex. *-ùkas*

C) Accentuation de la première more p. ex. *vìlkė*

D) Accentuation de la more présuffixale p. ex. *aũkštis*.

Les groupes ABCD peuvent être subdivisés suivant le caractère des paradigmes, immobiles ou mobiles, que revêtent les dérivés en question, cf. p. ex., pour A, les types immobiles *malū̃nininkas*, *ãšakotas* et *dañgiškas*, et de l'autre côté le type mobile *dum̃blinas*. C'est donc en somme l'accentuation et l'intonation des cas forts qui est décisive.

Malgré tous les changements dus aux effets phonétiques et phonologiques de la loi de Saussure, le lituanien a rejoint le système quaternaire du balto-slave et de l'indo-européen. C'est que ce système est bâti sur les

termes élémentaires définissant la place de l'accent: termes absolus *initial* et *final*, et termes relatifs *précédent* et *suivant* (il se trouve que ce dernier ne joue aucun rôle). Voici les éléments des différents systèmes qui se correspondent exactement au point de vue *fonctionnel* [83]:

v. indien (p. 36)	balto-slave (p. 240)	lituanien
a	I a	A
b	I b	B
c	II a	C
d	II b	D

La différence entre les états indien et balto-slave ou lituanien est essentiellement conditionnée par les unités employées dans les deux systèmes: *syllabes* et *mores*. Les racines indiennes étant monosyllabiques (car -ǐ- des racines seṭ n'est plus qu'une „voyelle de liaison"), elles n'admettent qu'une seule accentuation et c'est pour cela que les dérivés primaires de l'indien ne comportent qu'une accentuation soit radicale soit suffixale. Au contraire, une racine balto-slave, bien que monosyllabique, est capable de changement d'accent, de *métatonie*, ce qui met les dérivés primaires sur le pied d'égalité avec les dérivés secondaires. On trouve en balto-slave, pour les racines-bases ⊥, ≃:

I a	(dérivés	primaires)	⊥, —	
I b	„	„	—, —	(accent suffixal)
II a	„	„	≃, ≃	(métatonie douce)
II b	„	„	⊥, ⊥	(métatonie rude)

Au point de vue *historique* le groupe lituanien A continue balto-slave I a, mais contient aussi des représentants de I b [84]; lit. B semble toujours continuer I b; lit. C et D proviennent d'un renversement de II a et II b dû au changement du caractère des intonations [85], mais D (accentuation de la more présuffixale) procède aussi de I b [86].

Le but que nous poursuivons, la démonstration de l'accord primitif entre les accentuations lit. et slave, nous dispense de traiter les matériaux slaves dans toute leur ampleur. Il suffira de se borner aux suffixes qui trouvent leurs correspondants en lit.

[83] v. indien c ≐ balto-slave II a = lit. C peut être défini soit comme accentuation de la dernière syllabe (more) du thème-base, soit comme accentuation présuffixale.

[84] P. ex. nº 97 = substantifs en *-inỹs*.

[85] P. ex. type *vìlkė* = balto-slave II b et lit. C; type *añtinas* = balto-slave II a et lit. D.

[86] P. ex. nº 4 b = substantifs du type *dỹgė*.

Pour rendre la confrontation entre le slave et le lit. plus facile, on a retenu l'ordre des suffixes adopté pour ce dernier. Ainsi p. ex. 1) suffixe slave *-ъ* (< *-os*) correspond, par sa provenance, à 1) suff. lit. *-as*; 60) suff. slave *-to* = 60) suff. lit. *-tas* (anciens neutres); et ainsi de suite. Il en résulte que le numérotage des suffixes slaves ne saurait être continu puisque la plupart des suffixes lituaniens n'ont pas de correspondants exacts en slave (p. ex. le suff. adjectif *-us* sous 6).

D'autre part, vu la nécessité du contrôle pour ce qui est de l'accent et de l'intonation, les exemples slaves ont été tirés exclusivement des langues modernes, le russe constituant le point de départ [87]. On a choisi les dérivés dont l'ancienne accentuation se laisse déterminer par l'accord du russe et du serbo-croates ou, parfois, du slovène.

Les mots-bases sont cités sous la forme slave commune.

Dérivés nominaux primaires

1) suffixe *-ъ* (< *-os*). Autrement qu'en lit. l'ancienne opposition entre les barytons (type τόμος) et les oxytons (τομός) a été maintenue. Elle prime toutes les autres distinctions, notamment celle entre les différents vocalismes (degré *-o-*, degré long, etc.)

a) anciens barytons: russe *beg, -a* „course"; s.-cr. *bȉjeg, bȉjega* „fuite" < < **běžati*
r. *blesk, -a* „éclat"; slov. *blę̂sk* < **blьsnǫti*
r. *boj, -a*, plur. *boˈi* „combat"; s.-cr. *bôj, bȍja* < **biti*
r. *brod, -a* „gué"; s.-cr. *brôd, brȍda* < **bresti*
r. *cvet, -a*, plur. *-ˈy* „fleur"; s.-cr. *cvȉjet, cvȉjeta* < **kvisti*
r. *duch, -a*, „esprit"; s.-cr. *dûh, dȕha* < **dъxnǫti*
r. *glot, -a* „gorgée, bouchée"; s.-cr. *gût* „gorge" < **glъtati*
r. *gnoj, -a* „pus"; s.-cr. *gnôj, gnȍja* < **gniti*
r. *gˈolod, -a* „faim"; s.-cr. *glâd, glâda* < **žьlděti*
r. *grom, -a*, plur. *-y, -ˈov* „tonnerre"; s.-cr. *grôm, grȍma* < **grьměti*
r. *chod, -a*, plur. *-y* et *-ˈy* „marche, allure"; s.-cr. *hôd, hȍda* cf. **xoditi*
r. *klik, -a* „cri"; s.-cr. *klîk* < **kliknǫti*
r. *krik, -a* „cri"; s.-cr. *krîk* < **kriknǫti*
r. *kroj, -a* „façon"; s.-cr. *krôj, krȍja* < **krojiti*
r. *kus, -a* plur. *-ˈy* „morceau"; s.-cr. *kûs*, cf. **kǫsati*
r. *kvas, -a* plur. *-ˈy* „levain"; s.-cr. *kvâs, kvâsa* < **kyseti, *kysnǫti*
r. *lët, -a* „vol"; s.-cr. *lêt* < **letěti*
r. *log, -a* „vallée; friche"; s.-cr. *lȍg, lȍga* „le fait d'être couché" < **ležati*

[87] L'accent russe a été vérifié à l'aide du dictionnaire d'Ušakov.

r. *loj*, *-a* „suif"; s.-cr. *lȍj*, *lòja* < **liti*
r. *lov*, *-a* „prise, capture"; s.-cr. *lôv*, *lȍva* „chasse" < **loviti*
r. *luk*, *-a* „arc"; s.-cr. *lûk*, *lûka* < **lękti*
r. *mach*, *-a* et *-u* „branle"; s.-cr. *mâh*, *màha* < **maxati*
r. *mig*, *-a* „instant"; s.-cr. *mîg*, *mîga* „signe" < **mьgnǫti*
r. *mor*, *-a* „peste"; s.-cr. *môr* < **merti*
r. *mˈorok*, *-a* „obscurité"; s.-cr. *mrâk*, *mrâka* < **mьrknǫti*
r. *plav*, *-a* „action de nager"; slov. *plâv* < **pluti*, **plaviti*
r. *pˈoloz*, *-a* „barre du traîneau"; s.-cr. *plâz*, *plâza* „partie de la charrue" < **pelzti*
r. *pˈoroch*, *-a* „poussière"; s.-cr. *prâh*, *pràha* < **pьrxati*
r. *raz*, *-a*, plur. *-ˈy* „fois"; s.-cr. *râz*, *râza* „allumette" < **rězati*
sl. *ręz* „incision, coupure" < **rězati*
r. *rok*, *-a* „sort"; s.-cr. *rôk*, *ròka* „terme, délai" < **rekti*
r. *sˈolod*, *-a* et *-u* „malt"; slov. *slâd*, *slâda* et *sladû* < **solditi*
r. *stav*, *-a* „châssis etc."; s.-cr. *stâv* „gerbes en meule" cf. **staviti*
r. *strug*, *-a* „rabot"; slov. *strûg* „racloir etc." < **strъgati*
r. *svet*, *-a* „lumière"; s.-cr. *svȉjet*, *svȉjeta* „monde" < **svьtěti*
r. *šum*, *-a* „bruit"; slov. *šûm* cf. **šuměti*
r. *tresk*, *-a* „fracas"; slov. *trę̂sk* < **trěščati*
r. *trus*, *-a* „tremblement de terre"; s.-cr. *trûs* < **tręsti*
r. *val*, *-a* plur. *-ˈy* „onde"; s.-cr. *vâl*, *vâla* cf. **valiti*
r. *var*, *-a* „eau bouillante"; s.-cr. *vâr*, *vâra* „ardeur" < **vьrěti*, **variti*
r. *vir*, *-a* „tourbillon"; slov. *vîr* < **vьrěti* (ou *vi-rъ* < *viti*)
r. *vˈorot*, *-a* „col(let)"; s.-cr. *vrât*, *vrâta* „cou" < **vьrtěti*
r. *voz*, *-a*, plur. *-ˈy* „char"; s.-cr. *vôz*, *vȍza* < **vezǫ*, **vesti*
r. *znoj*, *-a* „chaleur étouffante"; s.-cr. *znôj*, *znȍja* „sueur" < **znijati*
r. *zvon*, *-a* „son (des cloches)"; slov. *zvǫ̂n* „cloche" < **zvьněti*
r. *žar*, *-a*, plur. *-ˈy* „chaleur, ardeur"; s.-cr. *žâr*, *žâra* „braise" < **gorěti*

β) anciens oxytons: r. *kol*, *-ˈa* „pieu"; slov. *kòl*, *kóla* < **kolti*
r. *stol*, *-ˈa* „table"; s.-cr. *stô*, *stòla* < **stьlati*
s.-cr. *štâp*, *štápa* „bâton" < **ščepati*
(r. *kraj*, *-a* „bord"; s.-cr. *krâj*, *kràja* (int. rude) < **krojiti*
r. *morˈoz* „gelée"; s.-cr. *mràz*, *mràza* < **mьrzěti*, **mьrznǫti*).

Dans quelques cas il y a divergence entre le russe et le slave méridional: r. *gnët*, *-a* „oppression", mais slov. *gnèt*, *gnéta* „presse" < **gnesti*; r. *gon*, *-a*, mais s.-cr. *gȍn* < **gъnati* „pousser, chasser"; r. *grob*, *-a* plur. *-ˈy* (vieilli *-y*), *-ˈov* „cercueil", mais s.-cr. *grȍb*, *gròba* „tombe" < **gre(b)ti*; r. *laz*, *-a* „refuge", slov. *lâz* „percée", mais s.-cr. *làz* „sentier" < **lězǫ*, **lěsti*; r. *lom*, *-a*, plur. *-y*, *-ˈov* „levier", mais slov. *lòm*, *lǫ́ma* „action de rompre, casser", cf. **lomiti*; r. *styd*, *-ˈa* „pudeur", mais slov. *stîd* < **styděti sę*; r. *tok*, *-a* „rivière; aire", mais slov. *tòk*, *tǫ́ka* „courant" < **tekti*;

r. *vid*, *-a* „extérieur, vue“, s.-cr. *vîd*, *vîda*, mais čak. *vȉd*, *vȉda* < **viděti*; r. *zev* ou *zëv*, *-a* „gorge, gouffre“, mais slov. *zę̑v*, *zę́va* < **zěvati*; r. *zov*, *-a* (et *zva*) „appel“, mais slov. *zòv*, *zóva* < **zъvati*.

Les anciens barytons (1*a*) se reconnaissent à la métatonie douce et au paradigme mobile. Cf. s.-cr. *bȉjeg*, *klîk*, *krîk*, *kvâs*, *mâh*, *râz*, *stâv*, *vâl*, *vâr*, *žâr*; slov. *plâv*, *trę̑sk*, *vȋr*. Dans la mesure où le pluriel est employé, les formes casuelles à partir du gén. plur. sont encore souvent oxytones en russe, ce qui garantit l'ancienne mobilité du paradigme (au nom. plur. il y a des flottements): gén. sg. *b'oja*, plur. *boj'ëv*; *cv'eta* : *cvet'ov*; *gr'oma*: *grom'ov*; *ch'oda* : *chod'ov*; *k'usa* : *kus'ov*; *kv'asa* : *kvas'ov*; *v'ala*: *val'ov*; *v'oza* : *voz'ov*; *ž'ara* : *žar'ov*.

Quant aux anciens oxytons (1 β) ils se sont scindés, suivant l'intonation radicale, en oxytons et barytons rudes (v. p. 238 sq.): **kol'ъ*, **stol'ъ*, mais **kràjь*. Ce groupe, peu nombreux, a dû perdre sa productivité dès l'époque *B*. Mais il faut constater, d'autre part, qu'un nom comme **stol'ъ* n'aurait pu être immotivé *avant* la période *B* sans devenir un thème mobile. Si donc, à en croire Trautmann (*Baltisch-Sl. W.* p. 284) **stalas* appartient à l'ancien fond lexical balto-slave, il est indiqué de le considérer comme un dérivé, vivant à l'époque *A*, de **stelį̄ō* (ibid. p. 286).

2) sufffixe *-a* (vocalisme différents): r. *bed'a*, acc. *-'u* „détresse“; s.-cr. *bijèda*, acc. *bijèdu* „accusation injuste“ < **běditi*; r. *ezd'a*, acc. *-'u* „action d'aller en voiture etc.“; s.-cr. *jézda* (*jízda*), acc. *jézdu* cf. **jazditi*; r. *luk'a*, acc. *luk'u* „détour, coude (d'un fleuve)“; s.-cr. *lúka*, acc. *lúku* „prairie“ < **lękti*; r. *muk'a*, acc. *-'u* „farine“; s.-cr. *múka* < < **męknǫti*, **męčiti*; r. *nor'a*, acc. *-'u* „tanière“; slov. *nora* < **nerti*; r. *ščep'a*, acc. *-'u* „éclat de bois“; slov. *ščépa* cf. *ščépati*; r. *trav;a*, acc. *-'u* „herbe“; s.-cr. *tráva*, acc. *trávu* < **truti*, **traviti*.

Dérivés qui se sont détachés de la série avant la période *B* en subissant la métatonie rude (ou en gardant l'intonation rude): r. *m'uka* „tourments“; s.-cr. *mȕka* < **męknǫti* ou **męčiti* (*mǫčiti* étant dénominatif) [88] r. *škv'ara* „cretons“; s.-cr. *skvȁra*, *ckvȁra* „pommade (pour les cheveux)“ < < **skverti*; r. *st'upa* „mortier“; s.-cr. *stȕpa* < **stǫpiti* (au sens de „fouler“). [89] — Cf. aussi les barytons russes du type *r'ëva* „(enfant) qui pleurniche“ < < *rev'etь*. Il va sans dire que nous ne soutenons que l'ancienneté du *type*, pas celle des exemples individuels. L'explication de la métatonie rude a été donnée p. 237 sq. Ajoutons qu'il faut aussi compter avec la possibilité de noms en *-ā-* dégagés de composés, p. ex. *plȁta* d'après *doplȁta*, *zaplȁta*, etc., où l'accentuation radicale est de rigueur (§ 5, p. 305 du présent chapitre).

[88] Le contraste *mǫk'a* (ox.) : *mǫ̃ka* se répète dans s.-cr. *dúga* (< *dǫg'a*) „arc-en-ciel“ : *dȕga*, sl. *dǫ́ga* „douve“.

[89] Mais peut-être s'agit-il d'un mot emprunté au germanique (p. 234).

3) suffixe *-ь* (*-i̯os*) : ici encore on peut distinguer entre barytons et oxytons. Mais il paraît que les premiers, consistant surtout de noms d'action comme r. *klič*, *-a* „cris" = slov. *klîč* < **kliknǫti*, ou r. *plač*, *-a* „pleurs" = s.-cr. *plȁč*, *plȁča* < **plakati*, sont en réalité des noms d'action en *-o-*, la consonne palatale étant due aux formes mouillées du verbe personnel (**kričitъ*, **plačetъ*). La formation récente de *plȁč* est révélée par le vocalisme bref emprunté au verbe. Oxytons p. ex.: r. *nož*, *-ˈa* „couteau"; s.-cr. *nôž*, *nóža* < **nьznǫti*, **noziti*; r. *pryšč*, *-ˈa* „bouton"; s.-cr. *prîšt*, *príšta* „tumeur" < **pryskati*. Neutre: r. *lˈože* „couche"; sl. *lǫ̑že* < **ležati*.

4) suffixe *-ja*: r. *grˈabli*, *-ej* „râteau"; s.-cr. *grȁblje* < **grabiti*; r. *kˈaplja* „goutte"; s.-cr. *kȁplja* < **kapati*; r. *krˈaža* „larcin"; s.-cr. *krȁđa* < < **krasti*; r. *kˈuplja* „achat"; s.-cr. *kûplja* < **kupiti*; r. *lˈovlja* „prise, capture, chasse"; slov. *lǫ̑vlja* < **loviti*; r. *prjˈaža* „fil, fusée"; slov. *prẹ́ja* < **prẹsti*; r. *sˈaža* „suie"; slov. *sája* < **sěsti*; r. *sˈeča* „bataille; percée (dans un bois)"; s.-cr. *sjȅča* „branches abattues" < **sěkti*; r. *stˈaja* „volée"; s.-cr. *stȁja* „étable" < **stati*; r. *storˈoža* „garde"; s.-cr. *strȃža* < **stergǫ*, **sterkti*; r. *vˈolja* „volonté"; s.-cr. *vȍlja* < **velěti*.

L'ancienne répartition *barytons rudes* : *oxytons* a été remplacée par *barytons rudes* : *barytons néorudes*. Cela s'explique par la circonstance que l'accentuation des verbes-bases doux mobiles, qui fournissaient des dérivés oxytons, avait subi un réarrangement en adoptant l'intonation néorude sur la dernière syllabe de la racine (cf. plus bas le § 6, consacré au verbe). La néorude d'une forme comme slave **kúplja* reproduit donc celle de **kúpiši*, **kúpitъ*, etc. En partant de cas comme **kúplja*, l'intonation néorude a évincé l'ancienne oxytonèse auprès tous les dérivés oxytons vivants parce que l'accentuation de la more *présuffixale* était pour ainsi dire prédestinée à l'emporter. Le maintien de l'accentuation finale dans une forme comme r. *svečˈa*, acc. *svečˈu* „chandelle", s.-cr. *svijèća*, prouve que le mot a cessé d'être motivé avant l'époque *C*. Une couche de mots en *-ja*, plus ancienne encore, survit dans des résidus à paradigme mobile comme r. *dušˈa*, acc. *dˈušu* „âme", s.-cr. *dúša*, acc. *dûšu*, devenus immotivés dès avant la période *B*. Il va sans dire que parmi les mots à intonation rude il peut être caché un certain nombre de formes devenues immotivées avant *B* (p. ex. *sˈaža*, *stˈaja*, etc.).

5) suffixe *-(t)ь* (< *-is* fém.): r. *bolь*, *-i* „douleur"; s.-cr. *bôl*, *bȍli* < **bolěti*; r. *garь*, *-i* „odeur de brûlé"; s.-cr. *gâr* „cendre de paille brûlée" < **gorěti*; r. *grjazь*, *-i*, plur. *-i*, *-ˈej* „boue"; slov. *grę̑z* < **gręznǫti*; r. *mazь*, *-i*, plur. *-i*, *-ˈej* „graisse, oing"; slov. *mâz* < **mazati*; r. *rečь*, *-i*, plur. *-i*, *-ˈej* „discours"; s.-cr. *rìječ* (*rêč*) < **rekti*.

Ancienne accentuation récessive (métatonie douce) + paradigme mobile. Les dérivés primaires en *-(t)i-* semblent s'être dégagés de *composés*

dont ils constituaient souvent le second membre (v. plus loin p. 306). Tout comme chez les dérivés primaires grecs en -σις, leur accentuation récessive correspond à l'accentuation du premier membre de composé, p. ex. r. *padъ* „gorge de montagne“, proprement „chute“, comme *vˈodopadъ* (à côté de *vodopˈad*) „chute d'eau“. Cf. Leskien *Gramm. d. skr. Spr.*, p. 189 sq., 184 sq., et 131 sq. Il est moins probable qu'il s'agisse d'une continuation (balto)-slave du type baryton v. ind. *śrúti-* (p. 63).

8) suffixe *-ajь* (avec palatale précédente): désaccord entre le s.-cr., qui accentue comme dans le groupe précédent (5), p. ex. *pȍrođâj* „couches“ < **roditi*, *ȍbičâj* „coutume“ < **vyknǫti*, et le russe, p. ex. *urožˈaj* („riche) moisson“, *obˈyčaj* „coutume“!

9) suffixe *-va*: p. ex. r. *krˈjakva* „canard sauvage“ < **krękati*, mais le suffixe apparaît surtout sous la forme élargie *-a* + *va* : r. *deržˈava* „état“; s.-cr. *dȑžava* < **dьržati*; r. *strekˈava* „ortie“ < *strьkati*; s.-cr. *lòmljava* „action de casser“ < **lomiti*.

Ancienne intonation rude sur *-av-*.

14) suffixe *-ivo* : le russe accentue *mˈesivo* „dragée“ < **měsiti*; *molˈozivo* „colostrum“ < **mьlzǫ*, **melsti*; *pˈečivo* (*pˈečevo*) „nourriture cuite (surtout pain)“ < **pekti*; *tˈoplivo* „combustibles“ < **topiti*; *vˈarivo* (et *vˈarevo*) „soupe, bouillon“ < **variti*; s.-cr. *pèčivo* „rôti“, *vȁrivo* „légumes“, *sjȅčivo* „espèce de marteau“, etc.

Une ancienne accentuation récessive est suggérée par s.-cr. plur. *sječíva*, *jestíva*. L'intonation douce de **pȋvo* < **piti* est garantie par čak. *pȋvo* et la brève de tchèque *pivo*. Mais la pléophonie *olˈo*, *orˈo* des formes comme *molˈozivo*, ukr. *morˈozyvo* „glace“ (< **morziti*) suggère l'hypothèse d'une répartition ancienne comme sous 4) (néorude). Est-ce que dans ce groupe dialectal l'accentuation de l'initiale fut remplacée par celle de la syllabe présuffixale?

15) suffixe *-nъ*, *-na*, *-no* (procédé de dérivation devenu obsolète pendant la période *B*): masc. p. ex. russe *stan*, *-a* „taille etc.“; s.-cr. *stân*, *stâna* „métier de tisserand; domicile“ < **stati*; fém. r. *volnˈa*, acc. *-ˈu*; bulgare *vъlnˈa* cf. *valiti* (verbe primaire lit. *vélti*), tandis que r. *storonˈa*, s.-cr. *strána* (< **sterti*) est déjà mobile; neutres: r. *runˈo* „toison“, s.-cr. *rúno* < **rъvati*; r. *suknˈo* „drap“, s.-cr. *súkno* < **sъkati* (tordre > filer)?

20) suffixe *-(s)nь* : r. *danь* „tribut“ < **dati*; s.-cr. *brân* „combat“ < **borti*; r. *basnь* „fable“, slov. *bâsən* < **bajati*; r. *pesnь* „chant“ < **pěti*

24) suffixe *-enъ* (*-ena*, *-eno*) : r. *veretenˈo* „fuseau“; slov. *vrẹténo* < **vьrtěti*. Le suffixe sert surtout à former des part. passés. L'ancienne répartition entre les barytons rudes (p. ex. r. *sjˈečen*, *-a*, *-o* < *sječь* „frapper etc.“; s.-cr. *sjȅčen*, *sjȅčena*) et les oxytons (p. ex. r. *pletˈёn*, *-ˈa*, *-ˈo* < < *plestˈi* „tresser“; s.-cr. *plèten*, *pletèna*) a été compliquée par suite de

l'extension de la néorude provenant du présent: r. *pˈuščen, -a, -o* „laissé", *nˈošen, -a, -o* „porté" comme s.-cr. *hvȃljen, hvȃljena, nȍšen, nȍšena.*

27) suffixe *-anъ* : r. *pьjˈanyj* „ivre" < **piti*; r. *rьjˈanyj* „empressé, ardent" < **rinǫti*; s.-cr. *pìjan* (*pjàn*); s.-cr. *bjèžan* „fuyard" < **běžati.* Intonation rude sur *a*.

31) suffixe *-ьnja* : r. *gryznjˈa* „invectives mutuelles" < **gryzǫ, *grysti* „mordre"; r. *pečˈatnja* „imprimerie" < **pečętati*; r. *reznjˈa* „massacre" < **rězati*; r. *strjapnjˈa* < **strjapati* „préparer le repas"; r. *voznjˈa* „tracasseries" < **voziti*; s.-cr. *gátnja* „narration" < **gatati*; s.-cr. *hítnja* „hâte" < **xytěti*; s.-cr. *gròžnja* „menace" < **groziti*; s.-cr. *jéžnja* „frisson" < **ežiti*; s.-cr. *kòpnja* < **kopati* „labourer à la bêche"; s.-cr. *kúpnja* „achat" < **kupiti.*
Ancienne oxytonèse.

32) suffixe *-ьnь* (< *-inios*) : r. *bˈalovenь* „enfant gâté" < **balovati*; r. *kˈipenь* „eau bouillante" < **kypěti*; r. *lˈeženь* „seuil (poutre horizontale)" < < **ležati*; r. *lˈivenь* „averse" < **liti* (*lьjati*); r. *pletˈenь* „clayonnage" < < **plesti*; r. *sˈaženь* „toise" < **sęgati*; r. *sˈidenь* „homme sédentaire" < < **sěděti*; s.-cr. *mètanj* „trame" < **mesti*; s.-cr. *pȗcanj* „fracas" < *pùcati* (**pǫkati*); s.-cr. *rèžanj* „tranche, segment" < **rězati*; s.-cr. *sȅžanj* „toise"

35) suffixe *-mę* : r. *berˈemja* „charge"; s.-cr. *brȅme*, gén. *brȅmena* < **berǫ, bьrati*; r. *pˈolymja* (s.-cr. *plȁmên*, gén. *plȁmena*) „flamme" < **polěti*; r. *sˈemja* „semence"; s.-cr. *sjȅme* < **sě(ja)ti*; r. *znˈamja* „drapeau" (s.-cr. *znȁmênje*) < **znati*

44) suffixe *-rъ*; substantifs r. *dar, -a*, plur. *-ˈy* „don"; s.-cr. *dȃr, dȃra* < < **dati*; r. *pir, -a*, plur. *-ˈy* „banquet, beuverie"; s.-cr. *pȋr* < **piti*; r. *vir, -a* „tourbillon"; slov. *vȋr* < **viti*; r. *žir, -a- ˈy* „graisse"; s.-cr. *žȋr* „glands" < **žiti*; adjectifs.r. *bˈodryj* „gaillard etc." < **bъděti*; r. *dˈobryj* „bon"; r. *pˈëstryj* „bigarré" < **pьsati*; r. *spˈoryj* „réussi"; r. *stˈaryj* „vieux" < **st(oj)ati*: r. *chˈitryj* „rusé" < **xytiti*; s.-cr. *bàdar, dȍbar, spȍr, stȁr, hȉtar.*

Les substantifs sont caractérisés par l'accentuation récessive (métatonie douce et paradigme mobile). Chez les adjectifs il y avait une répartition entre les oxytons (p. ex. **bъdrˈъ, *pьstrˈъ*) et les barytons rudes (**stȁrъ, *xy̑trъ*). Les oxytons, quand ils sont composés avec l'article, sont régulièrement continués par des formes à accentuation de la dernière more de la racine (v. p. 229 ssq.): r. *bˈodryj, pˈëstryj.*

46) suffixe *-lъ, -lo* : substantifs r. *dˈelo* „oeuvre, affaire"; s.-cr. *djȅlo* < **děti*; r. *dˈulo* „bouche (d'un canon)"; slov. *dúlǫ* „forme de chapeau" < **dujǫ, *duti*; r. *skreblˈo* „racloir" < **skre(b)ti*; adjectifs r. *kˈislyj* „aigre" < < **kysěti, *kysnǫti*; r. *mˈozglyj* „moisi, infect" < **mъzžati*; r. *rˈoslyj*

„élancé, grand“ < **orsti*; r. *rˈychlyj* „poreux, rare“ cf. **rušiti*; r. *smˈelyj* „hardi“ < **smĕti*; r. *spˈelyj* „mûr“ < **spěti*; r. *tˈëplyj* „chaud“ cf. **topiti*; r. *vjˈalyj* „fané“ < **vędnǫti*; r. *vˈolglyj* „humide“ < **vьlgnǫti*; r. *gorˈelyj* „brûlé“ < **gorěti*; r. *zrˈelyj* „mûr“ < **zьrěti*, *zoriti*.

L'accentuation est la même que pour les adjectifs sous 44).

47) suffixe *-slo* : r. *mˈaslo* „beurre, huile“; s.-cr. *màslo* < **mazati*; r. *prjˈaslo* „chaînon, étage, etc.“; slov. *prẹ́slo* „quenouille“ < **prędǫ*, **pręsti*; ukr. *čereslˈo* „coutre“; s.-cr. *črijèslo* < **čersti*; r. *čislˈo* „nombre“; s.-cr. *číslo* < **čьtǫ*, *čisti*; r. *teslˈo* „hache de charpentier“; slov. *tésl̥ǫ* < **tesati*; r. *veslˈo* „rame“; s.-cr. *vèslo* < **vezǫ*, **vesti*.

Répartition connue entre oxytons et barytons rudes.

54) suffixe *-dlo* (noms d'instrument) : r. *bˈilo* „battant“; s.-cr. *bȉlo* „partie transversale du râteau“ < **biti*; r. *gˈorlo* „gorge“; s.-cr. *gȑlo* < **žьrǫ*, **žerti*; r. *mjˈalo* „macque“; slov. *mẹ́lǫ* < **mьnǫ*, **męti*; r. *mˈylo* „savon“; s.-cr. *mȉlo* „lessive“ < **myti*; r. *pjˈalo* < **pьnǫ*, **pęti* „tendre“; r. *rˈalo* „charrue“; s.-cr. *rȁlo* < **orati*; r. *rˈylo* „groin“; s.-cr. *rȉlo* „bouche“ < < **ryti*; r. *šˈilo* „alêne“; s.-cr. *šȉlo* < **šiti*; mais r. *krylˈo* „aile“; s.-cr *krílo*, lit. *skriẽti* „voler“; r. *silˈo* „lacet, lacs“, lit. *siẽti* „lier“

58) suffixe *-ьcь* (noms d'agent) : r. *dˈumec* „conseiller municipal“ < **dumati* (*u* rude); r. *kosˈec* „faucheur“ < **kositi*; *lovˈec* „chasseur“ < **loviti*; r. *lžec* „menteur“ < **lъgati*; r. *pisˈec* „scribe“ < **pьsati*; r. *plovˈec* „nageur“ < **plovǫ*, **pluti*; r. *torgˈovec* „marchand“ < **tъrgovati*; s.-cr. *kòsac*, *lòvac*, *làžac*, *písac*, *plòvac*, *trgòvac*, mais *bjȅgac* „fugitif“ < **běgnǫti*

59) suffixes *-ъkъ*, *-ьkъ* (noms d'action et d'agent) : r. *glotˈok* „gorgée, trait“ < **glъtati*; r. *kivˈok* „signe“ < **kyvati*; r. *letˈok* „entrée (d'une ruche)“ < **letěti*; r. *pinˈok* „coup de pied“ < **pinati*; r. *plevˈok* „crachat“ < **plьvati*; r. *pryžˈok* „saut“ < **prygati*; r. *zevˈok* „bâillement“ < < **zěvati*; noms d'agent *edˈok* „mangeur“ < **ěsti*; *igrˈok* „joueur“ < < **igrati*; *sedˈok* „voyageur, cavalier“ < **sěsti*; *sverčˈok* „grillon“ < **svьrčati*; noms d'instrument r. *smyčˈok* „archet“ < **smykati*; r. *sovˈok* „pelle (à vanner)“ < **sovati*; r. *valˈëk* „battoir“ < **valiti*.

D'après Leskien *o. c.*, p. 281, le s.-cr. emploie *-ak* comme suffixe de noms d'action presque exclusivement dans des composés à préverbe. Pour les noms d'instrument il est attesté p. ex. dans *tòčak* „roue“ < **točiti*, *váljak* „cylindre, rouleau“ (r. *valˈëk*) < **valiti*; nom d'agent *cvŕčak* = *r. sverčˈok*.

60) et 62) suffixes *-to*, *-ta*, *-tъ* : r. *dolotˈo* „ciseau“ < **dъl(b)ti*, mais r. *pˈuto* „trousse-pied“ < **pęti*; r. *sˈito* „crible“ < **sě(ja)ti*; r. *žˈito* „blé“ < **žiti*; s.-cr. *pȕto*, *sȉto*, *žȉto*; r. *verstˈa* „série; âge“; s.-cr. *vŕsta* < **vьrtěti*; r. *pest*, *-ˈa* „pilon“ < **pьxati*

61) suffixe *-tьje* (noms d'action) : r. *bitьˈë* „action de battre“ < **biti*; r. *britьˈë* < **briti* „raser“; r. *bytьˈë* < **byti* „être“; r. *čutьˈë* „sentiment,

instinct" < ***čuti*; r. *kolotьˈë* „points de côté" < ***kolti*; r. *pitьˈë* „boisson" < ***piti*; r. *žitьˈë* „vie" < *žiti*

64) suffixe *-tь* (< *-tis*) : r. *čestь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „honneur" < ***čьtǫ, *čisti*; r. *gorstь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „poignée" < ***gъrtati*; r. *mastь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „couleur (au jeu de cartes)" < ***mazati*; r. *pastь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „gueule" < ***padati*; r. *pečь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „poêle" < ***pekti*; r. *statь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „taille etc." < ***st(oj)ati*; r. *šerstь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „poil (d'animaux)" < ***sьršati*; r. *vestь, -i*, plur. *-i, -ˈej* „nouvelle" < ***věděti*; r. *vˈolostь* „district" < ***volsti*; r. *znatь* „noblesse" < ***znati*; cf. s.-cr. *čâst, gȓst, mâst, pêć, vlâst*; slov. *pît* „boisson" < ***piti*, *vît* „vis" < ***viti*.

Ancienne accentuation récessive, métatonie douce et paradigme mobile.

68) suffixe *-tajь* (noms d'agent) : s.-cr. *ràtaj* „laboureur" < ***orati*; élargissement *-a-tajь* dans r. *glašˈataj* „héraut" < ***glasiti*; r. *orˈataj* „laboureur" < ***orati*; r. *chodˈataj* „qui défend les intérêts de q." < ***xoditi, *xodati*; r. *vožˈataj* „guide" < ***voditi*.

La différence accentuelle entre s.-cr. *ràtaj* et r. *orˈataj* correspond à celle entre lit. *artójas* et lit. *nešiótojas* (< *nešióti*).

69) suffixes *-tva, -tvo* : r. *bˈitva* „bataille" < ***biti*; r. *brˈitva* „rasoir" < ***brˈiti*; r. *kljˈatva* „serment" < ***klęti*; r. *molˈitva* „prière" < ***modliti*; r. *pˈastva* „ouailles (d'une paroisse)" < ***pasti*; r. *žˈatva* „moisson" < ***žьnǫ, *žęti*; s.-cr. *brìtva, klêtva, žètva*; s.-cr. *ljèstva* „échelle" < ***lězǫ, *lěsti*; s.-cr. *pljètva* „sarclage" < ***pelvǫ, *pelti*; s.-cr. *sjètva* „semailles" < ***sě(ja)ti*; s.-cr. *stàtva* „poutre sur laquelle repose l'ensouple" < ***st(oj)ati*; neutres r. *šitvˈo* „action de coudre" < ***šiti*; r. *žnitvˈo* (= *žˈatva*) < *žęti* (l'emploi de *-tvo* en fonction de suffixe primaire semble relativement récent); adjectif r. *mˈërtvyj* „mort"; s.-cr. *mȑtav* < ***merti* (***mьrtvъ*).

La néorude de *klêtva* „malédiction" < ***klьnǫ, klęti* prouve qu'on a affaire à une ancienne répartition *barytons rudes : oxytons*.

75) suffixe *-ьba* : r. *rˈezьba* à côté de *rezьbˈa* „action de tailler, sculpter" < ***rězati*; r. *boronьbˈa* nom d'action < ***borniti* „herser"; r. *borьbˈa* „combat" < ***borti*; r. *božьbˈa* nom d'action < ***božiti sę* „jurer par Dieu"; r. *gonьbˈa* < ***goniti* „chasser"; r. *gorodьbˈa* < ***gorditi* „entourer d'une haie"; r. *gulьbˈa* < ***guljati* „se promener etc."; r. *chodьbˈa* < ***xoditi* „marcher"; r. *kosьbˈa* < ***kositi* „faucher"; r. *molьbˈa* „prière" < ***modliti*; r. *palьbˈa* < ***paliti* „tirer"; r. *sudьbˈa* „sort" < ***sǫditi*; r. *vorožbˈa* „divination" < ***voržiti*.

L'accentuation de r. *prˈosьba* „prière" < ***prositi*, *slˈužba* „service" < ***služiti* semble refléter l'intonation néorude. Mais le s.-cr. ne connaît que l'oxytonèse, du moins pour ce qui est des formes dissyllabiques (Leskien *o. c.*, p. 282 sq.): *bòrba, móba* (< ***moòba*), *slùžba*, etc.

Dérivés nominaux secondaires

81) suffixe *-ja* (servant à former des féminins): r. *gospož'a* „maîtresse"; s.-cr. *gòspođa* < **gospodь* (mob.); r. *t'ëšča* „belle-mère"; s.-cr. *tàšta* < < **tьstь*; r. *gr'eča* (= *greč'ixa*) < **grьkъ*. — Mais on trouve aussi la forme *-ьja* : r. *g'ostьja* < **gostь* (mob.) „hôte"; *ig'umenьja* „abbesse" < *ig'umen*; r. *sv'atьja* „belle-mère" < **svatъ*; r. *beg'unьja*, *gorb'unьja*, *krik'unьja*, fém. < *beg'un* (ox.) „coureur", *gorb'un* (ox.) „homme bossu", *krik'un* (ox.) „crieur".

En face de *beg'un*, gén. *begun'a* le fém. *beg'unьja* continue sans doute l'accentuation de la more présuffixale (intonation néorude).

Le suffixe secondaire *-ja* sert surtout à former des noms abstraits tirés d'adjectifs: r. *č'ašča* „fourré, hallier" < **cęstъ*; r. *g'ušča* < **gǫstъ*; r. *p'ušča* „forêt vierge" < **pustъ*; r. *s'uša* „sécheresse" < **suxъ*; r. *t'olšča* „épaisseur" < **tъlstъ*; r. *ž'iža* „liquide épais" < **židъkъ*; sont tirés de substantifs r. *rog'oža* „natte" < **rogozъ*; r. *v'ečerja* „repas de soir" < **večerъ* (mob.); s.-cr. *gȕšta*, *sȗša*, *tvȑđa* „fermeté" < **tvьrdъ*.

Néorude comme sous 4).

82a) suffixe *-ьje* (abstraits et collectifs neutres): r. *gnilь'ë* „matière putréfiée" < **gnilъ*; r. *ostri'ë* „pointe" < **ostrъ* (ox.) „aigu"; r. *starь'ë* „friperie" < **starъ* (rude); r. *syrь'ë* „matières premières" < **syrъ* (rude); r. *babь'ë* „femmes (collectif)" < **baba* (rude); r. *duračь'ë* „imbéciles" (coll.) < **durakъ* (ox.); r. *voronь'ë* coll. < **vorna* (rude) „corneille"; r. *zverьj'ë* coll. < **zvěrь* „animal (sauvage)"; s.-cr. collectifs *grȃblje* < *grȁb* „charme (arbre)"; *òrȃšje* < *òrah* „noix"; *zȓnje* < < *zȑno* „grain"; *bȏrje* < *bȏr* „pin"; *brȉješće* < *brȉjest* „orme"; *gòlûblje* < < *gòlûb* „pigeon"; *grȏblje* < *grȍb* „tombe ";*grȏžđe* < *grȏzd* „grappe"; *kàmênje* < *kàmên* „pierre"; *klȃsje* < *klȃs* „épi"; *lȍzje* < *lòza* „vigne"; *pȇrje* < *pèro* „plume"; *vlȃće* < *vlȃt* „épi": Cf. aussi les pluriels russes du type *kam'enьja*, *kol'osьja*, *p'erьja*.

Les formes comme *gòlûblje*, *grȏblje*, *kàmênje*, *pȇrje* démontrent une ancienne accentuation de la more prédésinentielle, alors que dans *grȃblje*, *òrȃšje*, *zȓnje* l'ancien vocalisme intoné rude, abrégé d'abord, a subi un allongement secondaire devant *-(ь)je*, tout comme les anciennes brèves. Au point de vue de l'accent, on a affaire à une répartition primitve *barytons rudes*: *oxytons*.

82b) suffixe *-jь* (< *-i̯os*) : s.-cr. *cȓnj* „panaris" < **čьrnъ* (ox.); s.-cr. *mlȃđ* „jeune vigne" < **moldъ* (mob.); s.-cr. *pȕšt* „vaurien" < **pustъ* (mob.); cf. aussi l'élargissement secondaire *-ią-* de **ež'ь*, *kl'juč'ь*, *ǫž'ь*, etc.

82c) suffixe *-ьjь* (adjectifs possessifs de noms d'êtres animés): r. *govj'ažij*; s.-cr. *gòveđî* < **govędo* (ę rude) „boeuf"; r. *k'ozij*; s.-cr. *kȍzjî* < **koza*

(mob.) „chèvre"; r. *kor'ovij*; s.-cr. *krävljî* < **korva* (rude) „vache"; r. *p'esij*; s.-cr. *päsjî* < **pьsъ* „chien"; r. *telj'ačij*; s.-cr. *tèlećî* < **telęt-* (*ę* rude) „veau"; r. *v'olčij*; s.-cr. *vûčjî* < **vьlkъ* (mob.) „loup"; r. *b'ožij*; s.-cr. *bòžjî* < **bogъ* (mob.) „Dieu"; r. *čelov'ečij*; s.-cr. *čòvječî* < **čelověkъ* (*ě* rude) „homme".

Répartition ancienne : *barytonèse rude* et *oxytonèse*. Répartition récente : *barytonèse rude* (= vocalisme bref) et *néorude*. L'ancienne oxytonèse a été conservée p. ex. dans s.-cr. *vrážjî* < **vorgъ* (mob.) „ennemi, diable". Dans plusieurs cas les dérivés en *-ьjь* sont devenus des substantifs: r. *č'irej*, gén. *č'irьja* „abcès", cf. s.-cr. et slov. *čîr*; r. *pyr'ej*, gén. *pyrьj'a* „chiendent" < **pyrъ*, cf. s.-cr. *pȉr*, tchèque *pýr*.

83) suffixe *-ьja* (collectif) : pluriels russes du type *br'atьja*, *druzьj'a*, *knjazьj'a*, *deverьj'a*, et ainsi de suite. Cf. aussi **sǫdьj'a* „juge" (r. *sudьj'a*)

90) suffixe *-(j)avъ*: r. *kudrj'avyj* „à cheveux crépus" < **kǫdrь*; r. *luk'av* „rusé" < **lǫka*; r. *rž'avyj* „rouillé" < **rъdja*; r. *sljunj'avyj* „baveux" < < **sljuna*; r. *suchošč'avyj* „desséché, maigre" < **suxostь*; r. *chudošč'avyj* < < **xudostь*; s.-cr. *gròzničav* „fiévreux" < **grozьnica*; *pepèljav* „plein de cendre" < **pepelъ*; *lùkav* „rusé", *r̀đav* „rouillé"

92a) suffixe *-jan-* (formant des noms ethniques): r. *dvorj'ane* „gentilshommes; s.-cr. *dvòrani* < **dvorъ* (ox.); r. *gr'aždane* „citoyens"; s.-cr. *grä-đani* < **gordъ* (mob.); r. *R'imljane*, mais s.-cr. *Rìmljani* „Romains" < < **Rimъ*; cf. nº 100.

92b) suffixe *-janъ* (formant des adjectifs) : r. *derevj'annyj* „en bois" < < **dervo* (mob.); r. *konoplj'anyj* „de chanvre" < *konoplja* (ox.); r. *k'ožanyj* „de cuir" < **koža* (néorude); r. *ledjan'oj* et *ledj'anyj* (vieilli) „(couvert) de glace" < **ledъ* (mob.); r. *n'itjanyj* „en fil" < **nitь* (rude); r. *olovj'annyj* „de plomb" < **olovo* (mob.); r. *ovsj'anyj* et *ovsjan'oj* „d'avoine" < **ovьsъ* (ox.); r. *soljan'oj* „de sel" < **solь* (mob.); r. *šerstjan'oj* „de laine" < **sьrstь* (mob.); r. *travjan'oj* „d'herbe" < **trava* (ox.); r. *voščan'oj* et *vošč'anyj* „de cire" < **voskъ* (mob.); r. *zemljan'oj* „de terre" < **zemlja* (mob.).

L'ancienne répartition de l'accent, évidente en russe (cf. H. Hartmann *Studien über die Betonung der Adjektiva im Russischen*, 1936), a été abolie en s.-cr. dans les dérivés dissyllabiques, au détriment de l'accentuation suffixale (Leskien, *o. c.*, p. 311 sq.), p. ex. *däščan* „de planches" < **dъska*, *kòštan* „en os" < **kostь* (mob.), *ȑžan* „de seigle" < **rъžь*, cf. r. *kostjan'oj*, *doščan'oj*, *ržan'oj*. Mais en s.-cr. même cette répartition transparaît dans les polysyllabes comme *kònopljan* „de chanvre" < **konopja* (conservation de l'accent du mot-base *kònoplja*).

93) suffixe *-anъ* : r. *brat'an* „cousin" < **bratъ* (rude) „frère"; r. *brjuch'an* „homme ventru" < **brjuxo*, et d'autres dérivés signifiant „pourvu de qc.": r. *golov'an* < **golva* „tête"; r. *gorl'an* „qui a une voix assourdis-

sante“ < *gъrlo; r. lobˈan < *lъbъ „front“; s.-cr. gȁćân „espèce de pigeon“ < gȁće „culotte“; gȕšân „pigeon grand-gosier“ < gȕša „gosier“; bȕkvan „imbécile“ < bȕkva „hêtre“; klȉpan „homme gauche, maladroit“ < klîp (ox.) „bâton“; kopȉlan „enfant illégitime“ < kȍpile

96 a) suffixe -ьnъ (formant des adjectifs) : r. dˈolžnyj „dû“ < *dъlgъ; r. grˈešnyj „pécheur“ < *grěxъ; r. cholˈodnyj „frais“ < *xoldъ; r. jazˈyčnyj „se rapportant à la langue“ < *ęzykъ; r. krˈovnyj „se rapportant au sang“ < *krъvь; r. nebˈesnyj „céleste“ < *nebo; r. pˈepelьnyj < *pepelъ „cendre“; r. pˈilьnyj < *pila „scie“; r. rˈadostnyj „joyeux“ < *radostь; r. sˈilьnyj < *sila „force“; r. smešnˈoj „ridicule“ < *směxъ; r. šˈumnyj < šumъ „bruit“; r. telˈesnyj < *tělo „corps“; r. trˈudnyj „difficile, pénible“ < trudъ; r. vjˈernyj „fidèle“ < *věra; r. zˈapadnyj „occidental“ < *zapadъ; r. zvˈezdnyj < *gvězda „étoile“; s.-cr. grjȅšan, jèzičan, kȉšan < kȉša „pluie“, rȁdostan, siròmašan < siròmah „(homme) pauvre“, trȗdan, vjȅran, zȁpadnī; mais dúžan, hládan, smijèšan, mástan < mȃst „graisse“, zlátan < zlȃto „or“.

On se demande ici s'il s'agit d'une répartition accentuelle ancienne (groupe Ia du balto-slave) ou d'une répartition récente résultant de la *disparition* du yer faible de -ьnъ. Car la coïncidence des colonnes accentuées du mot-base et du dérivé dans *golvˈa : golvьnˈa, *golvьnˈu, *golvьnˈo, etc., aurait pu transformer le rapport (*rȅpa:) *rěpьnˈa, *rěpьnˈu, *rěpьnˈo, etc., en *rȅp(ь)na, *rȅp(ь)nu, *rȅp(ь)no, et ainsi de suite. Nous inclinons plutôt vers la première possibilité. L'accentuation de la dernière more (syllabe) radicale dans les exemples russes comme nebˈesnyj, telˈesnyj résulte de la transformation d'anciennes formes simples oxytones (*nebesьnˈъ, *telesьnˈъ). Dans beaucoup d'exemples l'oxytonèse primitive a été maintenue dans la forme composée de l'adjectif : r. cvetnˈoj, golovnˈoj, lesnˈoj, nožnˈoj, ručnˈoj, zubnˈoj. Ce scindement, sans doute d'ordre sémantique, réclame une explication plus approfondie que celle donnée par Hartmann o. c.[90]. En tout cas -nyj avec accent sur la more présuffixale représente d'abord la partie productive de la série. La différence entre -nyj et -nˈoj a fourni le point de départ de deux procès de dérivation distincts, conformément à la théorie de la différenciation exposée p. 47—49. Mais il y a plus. En accord avec le principe établi p. 49 les adjectifs en -noj qui se rattachent directement aux verbes-bases, conservent l'ancienne

[90] P. 21: Les adjectifs au sens propre et les adjectifs de relation en -ьnъjь sont différenciés au moyen de l'accent : accentuation de la syllabe présuffixale (ancienne néorude) pour les adjectifs au sens propre, oxytonèse pour les adjectifs de relation. Ainsi lˈičnyj „personnel“: ličnˈoj „du visage“; pˈylьnyj „poussiéreux“: pylьnˈoj „servant à épousseter“ (pylьnˈaja trjapka); strˈastnyj „passionné“: strastnˈoj „de la Passion“; vrˈemennyj „temporel“: vremennˈoj „de temps“.

oxytonèse là où les dérivés dénominatifs, fondés sur les noms d'action correspondants, font reculer l'accent sur la syllabe présuffixale. Cf. les oppositions *perechˈodnyj* : *perechodnˈoj*; *perevˈodnyj* : *perevodnˈoj*; *podrˈyvnyj* : *podryvnˈoj*; *prizˈyvnyj* : *prizyvnˈoj*; *okrˈužnyj* : *okružnˈoj*; *osnˈovnyj* : *osnovnˈoj*; *ustˈavnyj* : *ustavnˈoj*, etc. D'après M. Bulachovskij (*Kurs russkogo literaturnogo jazyka*, 1938, p. 144 sq.) la répartition entre *-nyj* et *-noj* est en fonction du sens des adjectifs correspondants — suivant qu'ils connaissent des formes simples ou non [91].

Substantifs: r. *brevnˈo* „poutre", s.-cr. *bȑvno* < **brьvь*; r. *grˈivna* „(collier >) espèce de poids", s.-cr. *grîvna* (allongement secondaire) < **griva*.

97) suffixe *-ьnjь-* (adjectifs) : r. *dˈalьnij* < **dalь* „le lointain"; r. *dočˈernij* < **dъkter-* „fille"; r. *dˈolnij* „inférieur" < **dolъ*; r. *drˈužnij* < **drugъ* „ami"; r. *gˈornij* < **gora* „montagne"; r. *krˈajnij* < *krajь* „marge"; r. *lˈetnij* < **lěto* „été"; r. *mˈaternij* < **mater-* „mère"; r. *mˈužnij* < **mǫžь* „homme"; r. *ˈosennij* < **esenь* „automne"; r. *perˈednij* < **perdъ* „le devant"; r. *serˈednij* < **serda* „milieu"; r. *sosˈednij* < **sǫsědъ* „voisin"; r. *ˈutrennij* < **utro* „matin"; r. *večˈernij* „du soir" < **večerъ* „soir"; r. *včerˈašnij* < **večerasь* „hier"; r. *vnˈutrennij* „interne" < **vъnǫtrь*; r. *vˈyšnij* „supérieur" < **vyšь*; r. *zˈadnij* < **zadъ* „le derrière"; r. *zˈimnij* < **zima* „hiver"; s.-cr. *dônjî*, *gôrnjî*, *jèsênji*, *krâjnjî*, *prȅdnjî*, *srȅdnjî*, *jȕtarnjî*, *vèčērnjî*, *večèrašnjî*, *nùtarnjî*, *vȉšnjî*, *zȁdnjî*; abrègement secondaire dans *prȅdnjî*, *srȅdnjî*, *zȁdnjî*, et peut-être allongement tertiaire, devant *j* tautosyllabique, dans *krâjnjî* (cf. *gôrnjî*).

---

[91] Comparez à ce propos ce que dit M. Unbegaun (Recueil Linguistique de Bratislava 1, 1948, p. 169) sur la différenciation des finales adjectives *-ovˈoj* et *-ovyj*: „Pour que la finale *-ovˈoj* devienne effectivement une marque spéciale de l'adjectif substantivé, il faut qu'elle se distingue de la finale des adjectifs non substantivés. Or dans plusieurs cas on aperçoit une telle distinction. En effet, là où l'adjectif primitif porte l'accent sur la finale, l'adjectif substantivé ne s'en distingue par aucune marque extérieure (sauf, bien entendu, la perte des genres féminin et neutre), comme c'est le cas par exemple pour *rjadovˈoj*, *rulevˈoj*, *lomovˈoj*, etc. Mais là où l'adjectif en *-ov-* n'est pas accentué sur la finale, sa substantivation lui confère, automatiquement, cette accentuation. Ainsi: adj. *mˈarsovyj* — subst. *marsovˈoj*, adj. *kˈordovyj* — subst. *kordovˈoj*, adj. *vˈalьcovyj* — subst. *valьcevˈoj*, adj. *kružkˈovyj* — subst. *kružkovˈoj*, adj. *domˈovyj* — subst. *domovˈoj*". — L'oxytonèse (*-ovˈoj*) est plus ancienne que l'accentuation prédésinentielle (*-ˈovyj*). C'est le contraste *domˈovyj* : *domovˈoj* qui a fourni le point de départ de formations comme *marsovˈoj* en face de *mˈarsovyj*.

Les contrastes attestés à l'intérieur des dérivés en *-ьnъjь*, *-ovъjь* et aussi *-ьskъjь*, s'accordent avec la règle suivant laquelle, en cas de différenciation, c'est la forme nouvelle (ici la forme à ancienne intonation néorude) qui se charge de la fonction primaire du dérivé (v. p. 47).

-ьnja : r. *dvˈojnja, sˈotnja, četvernja* „ensemble de 2, 100, 4“ < **dvoje*, **četvero*, **sъto*; r. *golubjˈatnja* „colombier“ < **golǫbь*; r. *kolokˈolnja* „clocher“ < **kolkolъ* (mob.); r. *konjˈušnja* „écurie“ < **konjuxъ*; r. *kvašnjˈa* „pétrin“ < **kvasъ* (mob.); r. *obˈednja* „messe de midi“ < **obědъ* (*ě* rude); r. *svetˈilьnja* „mèche“ < **světilo* (*i* rude). Outre dans *dvˈojnja, kolokˈolnja* la néorude apparaît p. ex. dans *dvˈornja* „domestiques“ < **dvorъ* (ox.).

100) suffixe *-inъ* [92]: r. *gospodˈin* „monsieur“; s.-cr. *gospòdin* < **gospodь*; r. *rusˈin* < **Rusь*; r. *vˈoin* „guerrier“ < **vojь*; combiné avec *-jan-*; r. *čužanˈin* „étranger“ < **tjudjь*; r. *krestьjˈanin* „paysan“; r. *meščanˈin* „petit bourgeois“ < **město*; r. *ogniščˈanin* „baron, conseiller du knjazь“ < **ognišče*; r. *seljanˈin* „villageois“ < **selo*; r. *selьčˈanin* < < **selьco*; r. *semьjanˈin* „père de famille“ < **sěmьja*. Alors que le russe accentue *čužanˈin, meščanˈin, seljanˈin, semьjanˈin*, le s.-cr. ne connaît que l'accentuation soit du thème-base soit de la première syllabe suffixale (*-ànin*), p. ex. *mjȅštanin* „habitant“, *kȕćanin* „habitant de la maison“ < **kǫtja*, mais *dvòranin* „courtisan“ < **dvorъ*, *kr̀šćanin, gòranin* „montagnard“ < **gora, sèljanin* „villageois“ < **selo*.

Mais le suffixe sert surtout à former des adjectifs: r. *golubˈinyj* < **golǫbь* „pigeon“; r. *gusˈinyj* < **gǫsь* „oie“; r. *kurˈinyj* < **kurъ* „coq“; r. *orlˈinyj* < **orьlъ* „aigle“; r. *solovьˈinyj* < **solvьjь* „rossignol“; r. *mˈaterin* < < **mater-* „mère“; r. *sˈestrin* < **sestra* „soeur“; r. *žˈenin* < **žena* „femme“.

Ancienne répartition connue, cf. s.-cr. *bàbin* < **baba* „vieille femme“, *màterin*, mais *sèstrin, žènin*.

104) suffixe *-ina* : r. *barˈanina* „viande de mouton“ < **baranъ*; r. *golubjˈatina* „v. de pigeon“ < **golǫbęt-*; r. *govjˈadina* „v. de boeuf“ < **govędo*; r. *medvˈedina* „v. ou peau d'ours“ < **medvědь*; r. *ovčˈina* „peau de brebis“ < **ovьca*; r. *psˈina* „v. de chien“ < **pьsъ*; r. *svinˈina* „viande de porc“ < **svinьja*; r. *ščˈučina* „v. de brochet“; r. *teljˈatina* „viande de veau“ < **telę*; r. *zˈajačina* „viande de lièvre“ < **zajęcь*.

L'accent frappe soit la racine soit le suffixe *-ina* (intoné rude), cf. s.-cr. *gòvedina, mèdvjedina, tèletina*, mais *vùčina* „peau de loup“.

Avec une valeur augmentative (dépréciative) le suffixe s'emploie p. ex. dans r. *domˈina* < **domъ* (mob.) „maison“; r. *kupčˈina* < **kupьcь* (ox.) „marchand“; r. *molodčˈina* < **moldьcь* (ox.) „gaillard“; r. *mužičˈina* < < **mǫžikъ* (ox.) „paysan“; r. *psˈina* < **pьsъ*; r. *zverˈina* < **zvěrь* (mob.) „bête sauvage“; s.-cr. *psìna, bòčina* < **bokъ* (mob.) „côté“, *brèžina* < **bergъ* (mob.) „colline“, *gràdina* < **gordъ* (mob.) „ville“, mais *gràšina* < **gorxъ* (rude) „pois, fève“, *jàvorina* < **javorъ* (rude) „plane, érable“.

115) suffixe *-e/oro* : r. *čˈetvero, pjˈatero, šˈestero, sˈemero, vˈosьmero, dˈevja-*

[92] Il n'est pas possible de délimiter en slave, d'une façon rigoureuse, les deux suffixes *-*īnos* et *-*einos* (= lit. *-ýnas* et *-íenas*).

tero, dˈesjatero = s.-cr. *čȅtvori, pȅtori, šȅstori, sȅdmori, ȍsmori, dȅvetori, dȅsetori* (à côté de *čȅtvoro, pȅtoro, sȅdmoro,* etc.)

123) suffixe *-ьcь* (diminutif et adjectifs > substantifs): r. *brˈatec* < **bratъ* (*a* rude); r. *černˈec* „moine" < **čьrnъ* (ox.); r. *golubˈec* „bleu de montagne" < **golǫbь* (mob.); r. *chlˈebec* < **xlěbъ* (*ě* rude); r. *chromˈec* „boiteux < **xromъ*; r. *istˈec* „demandeur, plaignant" < **istъ*; r. *junˈec* „jeune marié" < **junъ*[93]; r. *lˈipec* „miel" < **lipa* (rude); r. *lukˈavec* „homme rusé" < **lǫkavъ* (*a* rude); r. *mertvˈec* „cadavre" < < **mьrtvъ* (ox.); r. *samˈec* „mâle" < **samъ* (mob.); r. *skupˈec* „avare" < < **skǫpъ* (mob.); r. *slepˈec* „aveugle" < **slěpъ* (mob.); r. *stˈarec* „vieillard" < **starъ* (rude); bulg. *svetˈec* „saint" < **svętъ*; r. *zubˈec* < **zǫbъ* (mob.) „dent"; r. *zverˈinec* „jardin zoologique" < **zvěrina* (*i* rude); s.-cr. *dòlac* < **dolъ* (mob.) „vallée", *grádac* < **gordъ* (mob.) „ville", *komárac* < *kòmâr* „moucheron", *pòpac* < **popъ* (ox.) „prêtre", *zúbac* < **zǫbъ* (mob.) „dent", mais *brȁtac, jèzičac* < **ęzykъ* „langue", *mlȉnac* < **mъlinъ* (rude) „moulin"; *hròmac, júnac, mȑtvac, sámac, skúpac, slijèpac, stȁrac.*

Neutres: s.-cr. *jájce* < **jaje* (ox.) „oeuf", *sèoce* (= **selьce*) < **selo* (ox.) „village", *slóvce* (allongement secondaire) < **slovo* (mob.) „mot", *vreténce* (all. sec.) < **verteno* (ox.) „fuseau", mais *gȑoce* < **gъrlo* (rude) „gorge", *zȓnce* (all. sec.) < **zьrno* (rude) „grain". Cf. russe *jajcˈo, selьcˈo, slovˈco,* mais *polotˈence, veretˈence* à cause de la voyelle „mobile" *e* dans *-ьno* de **poltьno* etc. (ancienne rude dans *kopˈytce, mˈylьce, sˈalьce*).

125) suffixe *-ъkъ* et *-ьkъ* (diminutif): r. *cvetˈok* < **květъ* (mob.) „fleur"; r. *čelnˈok* < **čьlnъ* „canot"; r. *denˈёk* < **dьnь* „jour"; r. *golubˈok* < < **golǫbь* (mob.) „pigeon"; r. *gusˈёk* < **gǫsь* (mob.) „oie"; r. *chorˈёk* < < **dъxorь* (ox.)„putois"; r. *klinˈok* < **klin* (rude; cf. s.-cr. *klȉuac*) „coin"; r. *konˈёk* < **konь* (ox.) „cheval"; r. *listˈok* < **listъ* (mob.) „feuille"; r. *nosˈok* < **nosъ* (mob.) „nez"; r. *perstenˈёk* < **perstenь* (mob.) „anneau"; r. *porošˈok* < **porxъ* (mob.) „poussière"; mais r. *čelovˈeček* < **čelověkъ* (*ě* rude) „homme"; r. *orˈešek* < **orěxъ* (*ě* rude) „noix"; substantifs dérivés d'adjectifs: r. *belˈok* „blanc de l'oeil; blanc d'oeuf" < **bělъ* (ox.); r. *željtˈok* „jaune d'oeuf" < **žьltъ* (ox.); r. *kipjatˈok* „eau bouillante" < **kypęt-*; r. *četvertˈok* „jeudi" < **četvьrtъ*; r. *pjatˈok* „vendredi"; r. *desjˈatok* „dizaine" < **desętь*; s.-cr. *cvijètak, čȗnak, dárak* < **darъ* (mob.) „don", *golúbak, lístak, nòsak, prsténak, prášak, vòlak* < **volъ* (ox.) „boeuf"; *desétak.*

Chez les féminins diminutifs en *-ъka* et *-ьka* l'ancienne oxytonèse a été remplacée par *l'intonation néorude* (= accentuation de la dernière more du thème-base)[94]. Ce changement a été provoqué par la transformation

[93] Cf. lit. *jaunìkas.*

[94] D'où la répartition accentuelle *rude* : *néorude.*

correspondante des thèmes-bases oxytons, transformation consistant dans l'apparition de la néorude au gén. plur. et ensuite au nom.-acc. plur. (v. p. 224 sq.):

r. *cˈevka* < **cěva* „tuyau"; r. *dˈevka* < **děva* (rude) „fille"; r. *golˈovka* < < **golva* (mob.) „tête"; r. *kobˈylka* < **kobyla* (*y* rude) „jument"; r. *mˈyška* < < **myšь* (rude) „souris"; r. *ovˈečka* < **ovьca* „brebis"; r. *pˈečka* < **pe(k)tjь* (mob.) „poêle"; r. *rešˈëtka* < **rešeto* (ox.) „crible"; r. *sˈečka* < **sěča* (rude) „action de hacher"; r. *solˈomka* < **solma* (rude) „paille"; r. *tˈëtka* < **teta* „tante"; r. *trˈavka* < **trava* (ox.) „herbe"; r. *žˈënka* < **žena* (ox.)„ femme"; s.-cr. *mȉška* „bras", *pȅčka*, *rèšētka*, *sjȅčka*, *slâmka*, *tètka*, *trâvka*, *žȅnka* (all. sec. comme dans *slâmka*) [95]. Le suffixe forme aussi des noms de femmes (et femelles): r. *bogˈačka* < *bogačь* (ox.) „(un) riche"; r. *dvorjˈanka* < *dvorjaninъ* „(un) noble"; r. *grˈaždanka* et *graždˈanka* < *graždanin* „citoyen"; r. *meščˈanka* < *meščanin* „(petit) bourgeois"; r. *seljˈanka* < *seljanin* „villageois"; r. *poljˈačka* < *poljak*, -ˈ*aka* „Polonais"; r. *sosˈedka* < **sǫsědъ* (*ě* rude) „voisin"; r. *zemljˈačka* < *zemljak* (ox.) „compatriote"; dérivés d'adjectifs: r. *bˈelka* „écureuil" < **bělъ* „blanc"; r. *jˈalovka* < **jalovъ* „stérile"; r. *lˈakomka* < **lakomъ* (= **lakomьcь*) „friand"; r. *skljˈanka* „verre" < **stьkljanъ*; r. *serdˈitka* < **sьrditъ* „fâché"; r. *dvˈojka*, *trˈojka*, *četvˈërka*, *šestˈërka*, etc. (au jeu de cartes) < **dvoje*, **troje*, **četvero*, **šestero*, etc.; s.-cr. *vodèničārka* „meunière" < **vodeničarь* (*i* rude), *zvònārka* „femme du sonneur" < **zvonarь* (ox.); dérivés d'adjectifs *bȉjelka* „poule blanche" < < **bělъ*, *plâvka* „femme blonde" < **polvъ* (mob.); *dvôjka*, *trôjka*, *čètvôrka*, *desètôrka*, etc.

126) suffixe -*ьnikъ*: r. *bˈabnik* „ami des femmes" < **baba* (rude); r. *dˈannik* „tributaire" < **danъ*; r. *dolžnˈik* „débiteur" < **dьlgъ* (mob.); r. *grˈešnik* „pécheur" < **grěxъ* (ox.); r. *krˈovnik* < **krъvь*; r. *nočnˈik* „veilleuse" < **no(k)tjь* (mob.); r. *plˈotnik* „charpentier" < **plotъ* (mob.); r. *pustˈynnik* „ermite" < **pustynja* (*y* rude); r. *pˈutnik* „voyageur" < < **pǫtь* (ox.); r. *ručnˈik* „essuie-main" < **rǫka* (mob.); r. *trˈavnik* et *travnˈik* „pré etc." < **trava* (ox.); r. *tˈysjačnik* < **tysętja* (*y* rude) „mille"; r. *učenˈik* „élève" < **učenъ* (ox.); dérivés de noms d'arbres: *berˈeznik* „boulaie" < **berza* (rude); r. ˈ*elьnik* „forêt de sapins" < **elь* (mob.); r. *osˈinnik* „tremblaie" < **osina* (*i* rude).

L'ancienne répartition apparaît aussi en s.-cr., où les dérivés en -*nik* sont souvent oxytons: *dùžnîk*, *glàsnîk* „messager" < **golsъ* (mob.), *grjèšnîk*,

[95] On a vu (nº 123) que l'oxytonèse se maintient dans les diminutifs, neutres en -*kˈo* et -*cˈo* (russe *moločkˈo*, *selьcˈo*) malgré la néorude du pluriel (*vˈina*, *molˈoki*, *sˈëla*). C'est que le neutre étant subordonné au masculin, l'accord accentuel entre les diminutifs masculins et les diminutifs neutres tirés de thèmes rudes ou mobiles empêche la création d'un type **molˈočko* (divergent de *byčˈok*) bâti sur les anciens thèmes oxytons.

kr̀vnîk „assassin", *nòćnîk* „vent de nuit", *rùčnîk*, *vlàsnîk* „propriétaire" < < **volstь* (mob.), mais *càrinîk* „douanier" < *càrina*, *pústinîk*, *tìsućnîk*. La néorude est attestée par r. *vor|otnik* „portier", bulg. *vr|atnik* < **vorta* (ox.), etc.

127) suffixe *-ьskъ* (adjectifs) : r. *br|atskij* < **bratъ* (rude) „frère"; r. *čelo-v|ečeskij* < **čelověkъ* (*ě* rude) „homme"; r. *dьj|avolьskij* < *dьjavol* „diable"; r. *gorodsk|oj* < **gordъ* (mob.) „ville"; r. *g|orskij* < **gora* (mob.) „montagne"; r. *k|onskij* < **konь* (ox.) „cheval"; r. *ljudsk|oj* < < **ljudьje* (mob.) „gens"; r. *m|aterskij* „maternel" < **mater-* (*a* rude); r. *morsk|oj* < **morje* (mob.) „mer"; r. *ot|ečeskij* < **otьcь* (ox.) „père"; r. *r|ajskij* < **rajь* (rude) „paradis"; r. *z|emskij* „du pays" < **zemlja* (mob.) „terre"; r. *zv|erskij* < **zvěrь* (mob.) „bête (sauvage)", etc. Cette répartition est confirmée par s.-cr. *bràtskî*, *čòvječkî*, *đavòlskî*, *òtačkî*, *rȁjskî*, *stàračkî* < **starьcь* (*a* rude) „vieillard", *udòvičkî* < **vьdovica* (*i* rude) „veuve", avec conservation de l'accent du mot-base, en face des oxytons *gràdskî*, *gòrskî*, etc.

131/2) suffixe *-atъ* (adjectifs) : r. *bog|atyj* „riche" < **bogъ* (mob.) „part"; r. *borod|atyj* < **borda* (mob.) „barbe"; r. *brjuch|atyj* < **brjuxo* „ventre"; r. *črev|atyj* < **červo* „ventre"; r. *gorb|atyj* < **gъrbъ* (ox.) „bosse"; r. *kosm|atyj* < **kosma* „touffe"; r. *kryl|atyj* < **kridlo* (ox.) „aile"; r. *nos|atyj* < **nosъ* (mob.) „nez"; r. *uš|atyj* < **uxo*, **uši* „oreille"; r. *volos|atyj* < **volsъ* (mob.) „cheveu"; r. *žen|atyj* < **žena* (ox.) „femme"; s.-cr. *bògat*, *bràdat*, *krìlat*, *nòsat*, et ainsi de suite [96].

D'après Leskien *o. c.*, p. 305, les formes offrent une accentuation suffixale constante, mais cet état de choses paraît secondaire.

134) suffixe *-tъ* (noms de nombre ordinaux): en slavc, par suite de la transformation des noms de nombre cardinaux (adjonction de *-ti-*) le suffixe se réduit à *-ъ*: (**četvьrtъ*), **pętъ*, **šestъ*, **devętъ*, **desętъ*.

Toutes ces formes étaient oxytones. Cf. T. Torbiörnsson Symbolae in honorem J. Rozwadowski II, p. 527, et Archivum Philologicum 5, Kaunas 1938, p. 92—94. Ajoutons que l'oxytonèse slave est démontrée par la néorude des formes composées r. *čertv|ërtyj*, *pj|atyj*, *devj|atyj*, *desj|atyj*; s.-cr. *čètvr̂tî*, *pêtî*, *šêstî*, *dèvêtî*, *dèsêtî*.

135) suffixe *-ota* (abstraits dénominatifs): r. *bystrot|a* „vitesse" < **bystrъ* (rude); r. *čistot|a* „pureté" < **čistъ* (rude); r. *dobrot|a* „bonté" < **dobrъ* (ox.); r. *dolgot|a* „longueur" < **dьlgъ* (rude); r. *gluchot|a* „surdité" < < **gluxъ* (mob.); r. *nagot|a* „nudité" < **nagъ* (ox.); r. *nemot|a* „mutisme" < **němъ* (mob.); r. *ostrot|a* < **ostrъ* (ox.) „tranchant, aigu"; r. *prostot|a* „simplicité" < **prostъ* (mob.); r. *pustot|a* < **pustъ* (mob.)

[96] S'accordent avec le lituanien: **golvȁtъ* = *galvótas*, **rosȁtъ* = *rasótas*, **soxȁtъ* = *šakótas*, **zǫbȁtъ* = *žambótas*; *rogȁtъ* = *ragúotas*.

„vide"; r. *slepot'a* < **slěpъ* (mob.) „aveugle"; r. *suchot'a* < **suxъ* (mob.) „sec"; r. *sirot'a* < **sirъ* „orphelin"; r. *temnot'a* < **tьmьnъ* „obscur"; r. *tjagot'a* „lourdeur" < **tęžьkъ* (ox.); sont dérivés de substantifs r. *duchot'a* „chaleur étouffante" < **duxъ* (mob.); r. *krasot'a* „beauté" < *krasa* (ox.). Les formes s.-cr. confirment l'oxytonèse générale: *čistòta, dobròta, gluhòta, njemòta, prostòta, siròta, sljepòta, tegòta*; *grjehòta* < **grěxъ* (ox.) „péché"; *strahòta* < **straxъ* (mob.) „terreur". Masculins: r. *živ'ot, -'a* „vie; ventre", s.-cr. *život, živòta* < < **živъ* (ox.)[97]

137) suffixe *-itjь*: r. *knj'ažič* „fils du knjazь" < **kъnęgъ*; r. *r'odič* „parent" < **rodъ* (mob.) En s.-cr. la répartition accentuelle connue est palpable: *brȁtić* „fils du frère" < **bratъ* (rude); *udòvičić* „fils d'une veuve" < **vъdovica* (*i* rude); *kràljić* „fils d'un roi" < **korlь* (ox.); *sèstrić* „fils de la soeur" < **sestra* (ox.); *bòžić* „Noël" < **bogъ* (mob.) „Dieu"; sens diminutif: *grȁbić* „jeune charme" < **grabъ* (rude), *rȉbić* < **ryba* (rude) „poisson", *žȁbič* „têtard" < **žaba* (rude) „grenouille", mais *òrlić* < **orьlъ* (ox.) „aigle", *vùčić* < **vьlkъ* (mob.) „loup", etc. Les dérivés portaient l'intonation rude soit sur la racine soit sur le suffixe.

140) suffixe *-ostь* (abstraits < adjectifs): r. *b'odrostь* „courage" < **bъdrъ*; r. *d'olžnostь* „devoir" < **dьlžьnъ*; r. *kor'otkostь* „brièveté" < **kortъkъ* (ox.); r. *kr'otostь* „douceur" < **krotъkъ*; r. *m'udrostь* „sagesse" < < **mǫdrъ*; r. *m'olodostь* „jeunesse" < **moldъ* (mob.); r. *r'adostь* „joie" < < **radъ* (rude); r. *st'arostь* „vieillesse" < **starъ* (rude); r. *tj'ažestь* „pesanteur" < **tęžьkъ* (ox.); r. *vj'ernostь* „fidélité" < **věrьnъ* (*ě* rude); s.-cr. *krȍtôst, mlȁdôst, mȕdrôst*, etc., mais les adjectifs dérivés comme *dúžan, míran, vjȅran* forment *dúžnôst, mírnôst, vjérnôst*, cf. aussi *krátkôst*.

C'est un remplacement s.-cr. de l'ancien contraste entre les dérivés oxytons et les dérivés rudes (groupe I a) par une opposition *longue prétonique: brève accentuée* (v. l'évolution de l'adjectif en serbo-croate p. 231).

144/5) suffixe *-ьba* (abstraits tirés de substantifs): r. *dr'užba* „amitié" <

---

[97] Il y a, en russe, des dérivés à accentuation *-'ota* dont le sens est en général moins abstrait que celui des formes oxytones: en face de *dobrot'a* „bonté" on rencontre *dobr'ota* „bonne qualité (matérielle)", en face de *mokrot'a* „humidité", *mokr'ota* „glaire". — On a, de même, *nizin'a*, abstrait de *n'izkij* „bas", mais *niz'ina* „terrain bas", *redin'a*, abstrait de *r'edkij*, mais *red'ina* = tissu ayant cette qualité.

Tout comme le lituanien, le slave manque de formes barytones du type **dьlgota* à intonation rude. C'est que l'abrègement vocalique qui a eu lieu en syllabe antépénultième, a en même temps aboli la raison d'être d'une différence accentuelle entre *dobrot'a* ou *gluxot'a* et *dьlgota*.

< *drugъ* (mob.); r. *sv*ˈ*adьba* „noces" < **svatъ*; r. *tatьb*ˈ*a* „larcin" < **tatь*. Le s.-cr. accentue *svȁdba*, mais *drȕžba*. Les dérivés déverbatifs sont oxytons en russe: *borьb*ˈ*a*, *palьb*ˈ*a*, *sudьb*ˈ*a*, *rezьb*ˈ*a* (à côté de *r*ˈ*ezьba*).

Remarques sur les dérivés nominaux du slave

Les dérivés primaires en *-o-* continuent des barytons ou des oxytons, ces derniers étant relativement rares. Les deux groupes s'opposent directement par leur accent chez les thèmes à vocalisme bref ou doux (p. ex. *vozъ* mobile: *stolъ* oxyton). Quand on a affaire à un ancien vocalisme long, la différence se reflète d'abord dans l'intonation (douce: rude, p. ex. *râzъ*: *krȁjь*), laquelle entraîne de son côté une différence de paradigme (mobile : baryton immobile). Chaque fois une partie seulement de thèmes portent une marque caractéristique qui les distingue des immotivés en *-o-*: chez les thèmes à vocalisme bref c'est l'oxytonèse, chez ceux qui comportent un vocalisme long, c'est la métatonie douce. Les types *vozъ* et *krȁjь* ne se distinguent pas du tout des noms immotivés.

Le groupe balto-slave principal, Ia (= conservation de l'accent du mot-base ou accentuation suffixale) est transparent en slave. Cf. 1, 4, 24, 44 (adjectifs), 46, 47, 54, 60 et 62, 68, 69, 81, 82a, 82c, 83, 90, 92a, 92b, 100, 104, 126, 131/2 (point d'exemples accentués sur la racine), 135, 137, 140.

L'ancien groupe Ib (= accentuation suffixale) est représenté par 2, 31, 58, 59, 61, 75, 93, 96a, 97, 123, 125, 127, 134.

Le groupe IIa (accentuation récessive, métatonie douce et paradigme mobile) s'est conservé dans 1, 5, 44 (substantifs), 64, 115.

Enfin de maigres restes de IIb (métatonie rude) apparaissent dans n° 2.

Les modifications de l'état balto-slave doivent être attribuées à l'affaiblissement des yers et à la constitution de l'intonation néorude, ensuite à la disparition des yers, enfin à l'abrègement général du vocalisme accentué long en syllabe antépénultième.

La tendance à l'extension morphologique de l'accentuation prédésinentielle, c.-à-d. de l'intonation néorude, est un trait saillant de la morphologie slave. Pour ce qui est des noms immotivés, la néorude apparaît au pluriel des neutres en *-o-* et des féminins en *-ā-* (p. 224 sq.). Les dérivés secondaires appartenant au groupe Ia, c.-à-d. conservant l'accentuation du mot-base, tendront à remplacer l'oxytonèse des dérivés bâtis sur les mots-bases oxytons ou mobiles par l'accentuation de la more présuffixale, pour peu qu'elle apparaisse dans le paradigme du mot-base. Des deux accentuations, désinentielle et prédésinentielle, c'est la dernière qui évince la première, puisqu'elle comporte une implication (more prédésinentielle = syllabe désinentielle + recul sur la more précédente). Les dérivés primaires

(déverbatifs) se trouvent dans une situation analogue. Car on verra plus loin que les verbes immotivés en *-ne/o-*, *-i̯e/o-* et *-i-* généralisent l'intonation néorude (ou l'accentuation de la more prédésinentielle) au paradigme du présent et dans certaines formes impersonnelles (cf. les participes en *-enъ* sous 24).

A titre de marque morphologique additionnelle, la néorude apparaît dans les formations suivantes des groupes Ia ou Ib: 4, 14, 24, 44 et 46 (adjectifs composés), 69, 81, 82a, 82c, 96a, 97, 125 (féminins), 126, 127, 134 (noms de nombre composés).

De l'autre côté, dans une série de suffixes du groupe Ib (accentuation suffixale) la chute d'un yer faible a fait coïncider les colonnes accentuées d'un mot-base oxyton ou doux et du dérivé correspondant (cf. plus haut suffixe *-ьcь* à la p. 236). Cette coïncidence a été conçue comme un renouvellement du procédé de la dérivation, et les suffixes respectifs ont rejoint le groupe Ia (conservation de l'accent du mot-base). Il pourrait s'agir des suffixes *-ьcь* (58 et 123), *-ъkъ*, *-ьkъ* (59 et 125), *-ьnъ* (96a), *-ьnjь* (97), *-ьskъ* (127), tandis que *-ьnja* (31), *-ьje* (61), *-ьba* (75) conservent toujours, ou presque, l'ancienne oxytonèse constante. Cf. lit. *-ìkas*, *-ùkas*, *-ìnis* qui supposent tous une ancienne oxytonèse. Il n'est du reste point exclu, à en juger par le lit., que quelques-uns de ces suffixes, p. ex. *-ьnъ*, *-ьskъ*, aient toujours appartenu à Ia.

Quant à l'abrègement des voyelles accentuées longues en syllabe antépénultième (p. ex. s.-cr. *mlàdôst* d'après *mlàdosti* etc.), il a conduit à l'identification des thèmes doux avec les thèmes correspondants rudes. Il en résulta 1) une immobilisation assez fréquente des thèmes polysyllabiques jadis doux mobiles; 2) le remplacement des dérivés Ia oxytons, bâtis sur de tels thèmes, par des dérivés barytons. Mais comme le phénomène de l'abrègement paraît d'une date dialectale assez tardive, nous nous contentons ici de le signaler comme une source possible de réarrangements serbo-croates et surtout russes.

De ce qui précède il résulte qu'un dérivé slave (surtout secondaire) peut être accentué de quatre manières différentes:

A) Conservation de l'accent du mot-base (**bràtьcь*)
B) Accentuation du suffixe (*-ot|a*)
C) Accentuation de la première more de la racine (**d|esętero*)
D) Accentuation de la dernière more de la racine (**desę́tъjь*) [98]

[98] Ce schéma fournit la justification historique de l'état russe, décrit par le regretté Trubetzkoy dans *Das morphonologische System der russischen Sprache* (Travaux du Cercle Linguistique de Prague 5_2), 1934, p. 33, de la manière suivante: „Es muß besonders hervorgehoben werden, daß in mehr als zweisilbigen Wurzelmorphemen der Ton entweder auf der letzten oder auf der ersten Silbe ruhen muß".

Quand on compare ce schéma à celui du lit. (p. 279), on s'aperçoit qu'il s'agit de systèmes au fond *identiques* bien que les termes qui se correspondent soient nécessairement de provenance différente.

La différence est en dernière ligne conditionnée par les valeurs opposées des intonations lituaniennes et slaves. En lit. l'intonation proprement dite, c.-à-d. l'intonation marquée, a un caractère descendant (_́ = ◡́◡). En slave, que l'on envisage le système ancien (*douce* : *rude*) ou l'opposition récente (*douce* : *néorude*), l'intonation marquée est montante (_́ = ◡◡́).

Par rapport au système balto-slave (p. 240), le slave a subi deux changements importants, étroitement liés à la genèse de la néorude. Le groupe balto-slave IIb (métatonie rude) ayant perdu l'intonabilité de la tranche radicale, c'étaient les dérivés à intonation néorude, c.-à-d. à accentuation de la more présuffixale, qui ont pris sa place. De l'autre côté le groupe Ia (maintien de l'accentuation du mot-base) s'est scindé en slave en deux sous-groupes, suivant que l'ancien contraste *barytonèse rude* : *oxytonèse* est continué ou bien remplacé par *barytonèse* (*rude*) : *accentuation néorude*, comme c'est le cas p. ex. pour les diminutifs féminins en *-ъka*.

Les oxytons *immotivés* du slave en constituent un trait archaïque, qui jette une lumière sur les procédés de dérivation tombés en désuétude dès l'époque balto-slave. Dans le paragraphe consacré à la déclinaison nous avons cité des listes de thèmes rudes immobiles et doux mobiles continuant les anciens immotivés, oxytons aussi bien que barytons. Or il y a aussi des exemples de thèmes qui sont mobiles en lit. mais oxytons en slave. Ils s'expliquent comme noms jadis motivés, devenus ensuite immotivés et traités comme tels en lit. (c.-à-d. identifiés aux thèmes mobiles, cf. p. 212 sq.). En slave ils conservent leur oxytonèse. Ainsi lit. *lìzdas* (mob.) „nid": sl. **gnězdo* (ox.); lit. *strãzdas* (mob.) „grive": sl. **drozdъ* (ox.); lit. *stul̃pas* (mob. Šl.) „poteau": sl. **stьlpъ* (ox.); lit. *ežỹs* (mob.) „hérisson": sl. **ežь* (ox.); lit. *petỹs* (mob.) „épaule": sl.* *pletje* (ox.); lit. *lankà* (mob.) „prairie, vallée": sl. **lǫka* (ox.); lit. *raudà* (doux mob.; Šl.) „le rouge": sl. **ruda* (ox.); lit. *slaugà* „service": sl. **sluga* (ox.); lit. *straujà* „courant, fleuve": sl. **struja* (ox.); lette *vilna* (lit. *vilnìs* et *vilnià*) „onde": sl. **vьlna* (ox.). Les féminins en *-ā-* dont la mobilité en slave est de date récente et consiste dans l'alternance de l'oxytonèse et de l'intonation néorude, peuvent être d'anciens dérivés primaires. Cela est surtout clair pour *lankà*, *straujà*, *vilnà*. Le caractère déverbatif de slave **pletje* n'est non plus douteux. Le nom du hérisson est probablement un adjectif en *-i̯os* substantivé, tiré d'un nom-racine (cf. v.-h.-a. *ig-il*, grec ἐχ-ῖνος). On ne peut pas enfin exclure la possibilité de changements *individuels* de thèmes mobiles en thèmes oxytons, changements imposés par des mots synonymes à paradigme oxyton. L'accentuation des cas faibles étant commune aux paradigmes oxyton et mobile, elle a pu servir de

point de départ à une „action analogique“ exercée par un mot oxyton sur un synonyme qui lui était subordonné au point de vue sémantique.

On peut dire d'une façon générale que chaque thème oxyton immotivé du slave constitue un problème morphologique particulier. Ainsi un substantif comme **dvorˡъ*, gén. **dvorˡa* „cour“, à force d'être oxyton, nous invite à poser, pour l'époque *B*, un dérivé vivant en *-ˡo-* bâti sur le nom-racine **du̯or/dur-* „porte“. D'autre part, le mot-base ayant parfois complètement disparu, on cherchera en vain de rendre compte de l'oxytonèse d'une forme isolée comme **snopˡъ*, gén. **snopˡa* „gerbe“. Il s'agit du reste en partie de mots d'emprunt (cf. à la fin du § 3 les remarques sur les emprunts de provenance germanique).

De son côté le lituanien, avec ses paradigmes doux imm., pose des problèmes analogues. Ainsi p. ex. l'appartenance à la classe douce mobile (2) rend suspectes les correspondances balto-slaves suivantes:

lit. *bãbras* et *bẽbras* (2) „castor“: sl. **bobrъ*; lit. *klõdas* (2) „couche“: sl. **kladъ*; lit. *pãdas* (2) „semelle“: sl. **podъ*; lit. *sal̃pas* (2 et 4) „golfe“: sl. **solpъ*; lit. *stãlas* (2) „table“: sl. **stolъ*; lit. *vãškas* (2; ancien neutre?) „cire“: sl. *voskъ*.

Il est sûr que ni l'ouvrage de Brückner (*Die slavischen Lehnwörter im Lituauischen* 1877) ni le critère d'intonation indiqué par de Saussure (p. ex. l'intonation douce de *vỹnas*) n'épuisent le problème des anciens emprunts slaves en baltique. Un mot comme lit. *vãškas* se retrouve en lette (*vaski*) et paraît par conséquent appartenir au fond ancien. Mais chaque fois qu'un nom actuellement immotivé présente en lit. la flexion douce immobile, il faut le considérer soit comme un dérivé devenu isolé, soit comme un ancien neutre (thème en *-o-*), soit enfin comme un mot d'emprunt — si l'on écarte l'hypothèse indémontrable d'un accident qui aurait changé la courbe accentuelle du paradigme. Pour les formes d'en haut l'emprunt au slave s'impose. Mais on ne se déciderait qu'à contre-coeur d'adopter cet expédient pour lit. *blusà* (2) „puce“, *rankà* (2) „main“, ou *anglìs* (2) „charbon“, mots attestés dans les autres langues baltiques.

D'autres divergences accentuelles entre le baltique et le slave seront examinées à la fin du § 7 du présent chapitre.

Spécimens de dérivés balto-slaves vivants (relevés par Trautmann, *o. l.*).

41) **peišimˡa* (neutr. ox.) < **peišio̯ō* : lit. *piešìmas* „action d'écrire“ (Trautmann 211); s.-cr. *písmo*, r. *pisьmˡo*

35) **sē̍men-* < **sēi̯o* : lit. *sė́mens* „linette“; s.-cr. *sjȇme* „semence“, r. *sˡemja*

58) **minikˡas* (ox.) < **minō* : lit. (*linų̃*) *minìkas* „broyeur“; slov. *mεnèc* „fouleur de millet“

*siu̯u̯ikˈas (ox.) < *si̯ū̯i̯ō- : lit. *siuvìkas* „tailleur"; s.-cr. *šávac*, gén. *šávca* „cordonnier", r. *švec*, -ˈ*a* „tailleur"

68) *artā̆i̯as < *ari̯ō : lit. *artójas* (*artójis*) „laboureur" = s.-cr. *ràtaj*, ukr. *ratˈaj*

92 b) *ses(e)rẽnas < *seser- : lit. *seserẽnas* „fils de la soeur"; ukr. *sestrˈineć* (supposant *sestrẽnъ)

97) *u̯ekerinii̯ˈas (ox.) < *u̯ekeras : lit. *vakarìnis* „du soir" = s.-cr. *večêrnjî*, r. *večˈernij*

*žeiminii̯ˈas (ox.) < *žeimā : lit. *žiemìnis* „hivernal" = s.-cr. *zîmnî*, r. *zˈimnij*

104) *ẽreinā < *ēras : lit. *ėríena* „viande d'agneau"; r. *jarˈina* „laine de brebis" (mais s.-cr. *jàrina*)

*kāru̯einā < *kāru̯ā : lit. *kárviena* et *karvíena* „viande de vache" = slov. *kravína* „peau (ou viande) de v.", tchèque *kravina*

*au̯ikeinā < *au̯ikā : lit. *avikíena* „viande de brebis" = slov. *ovčína*, r. *ovčˈina* „peau de brebis"

123) *šu̯entikˈas (ox.) < *šu̯entas : lit. *šventìkas* „ecclésiastique"; bulgare *svetˈec* „saint"

*u̯ainikˈas (ox.), diminutif : lit. *vainìkas* „couronne de fleurs" = s.-cr. *vijènac*, r. *venˈec*, gén. *vencˈa*

126) *u̯artininkˈas (ox.) < *u̯artā (neutre plur.) : lit. *var̃tininkas* (d'après *var̃tai*, classe 2) „portier" = r. *vorˈotnik* (néorude < oxytonèse), tchèque *vrátník*

127) *mā̆teriskas < *māter- : lit. *móteriškas* „féminin"; slov. *máterski* „maternel", r. *mˈaterskij*

*žemiskˈas (ox.) < *žemi̯ā: lit. *žẽmiškas* „terrestre"; bulg. *zˈemski*, r. *zˈemskij*

131) *ragṓtas < *ragas : lit. *ragúotas* „cornu" = s.-cr. *rògat*, r. *rogˈatyj*

132) *bardā̆tas < *bardā : lit. *barzdótas* „barbu" = s.-cr. *bràdat*, r. *borodˈatyj*

*galu̯ā̆tas < *galu̯ā : lit. *galvótas* „ayant une tête"; s.-cr. *glàvat* „à grande tête"

*rasā̆tas < *rasā : lit. *rasótas* „couvert de rosée = slov. *ròsat*

134) *ketu̯irtˈas, *penktˈas, *(k)ṣeštˈas, *ašmˈas, *deu̯intˈas, *dešimtˈas (noms de nombre ordinaux, oxytons)

135) *nōgatˈā (ox.) < *nōgas : lit. *nuogatà*, gén. *nuogãtos* „nudité" = slov. *nagóta*, r. *nagotˈa*

137) *putī̆ti̯as < *putā : lit. *putýtis* „poulet, poussin (terme hypocoristique)"; s.-cr. *ptìć* „jeune oiseau", slov. *ptìč* „oiseau"; *u̯ilkī̆ti̯as < *u̯ilkas : lit. *vilkýtis* „louveteau" = s.-cr. *vùčić*; *žansī̆ti̯as < *žansis : lit. *žąsýtis* „oison" = slov. *gosìč*.

§ 5. Les composés nominaux

Grâce à la conservation fidèle de l'ancienne forme, le témoignage du slave prend ici le pas sur celui du lituanien. En effet, les composés lituaniens, du moins pour ce qui est des types productifs (bahuvrīhi, composés déverbatifs synthétiques), ont été élargis par le suffixe *-i̯os* (*-i̯ā*), servant jadis à souligner la valeur adjective du composé, mais devenu ensuite un pur suffixe de composition. Il est licite de poser un stade préhistorique du lit. où la langue distinguait encore, tout comme le v. ind. (p. 76 sq.), entre les *dérivés* en *-i̯os* et les anciens *composés*-bases (cf. v. ind. *sa-garbha-* : *sagarbh-ya-*).

Les composés déverbatifs du slave sont formés à l'aide des suffixes *-o-*, *-ā-*, *-(t)i-*. Il y a en outre le type à *premier* membre verbal, p. ex. s.-cr. *kàži-put* „index" (proprement: „montre-voie"), correspondant au type v. ind. *trasá-dasyu-*, grec φερέσσακος. Dans les composés en *-o-*, *-ā-*, *-(t)i-* le membre initial est soit un préverbe soit un nom. Il est clair que dans le premier cas on pourrait, comme en indien (p. 73), distinguer deux couches chronologiques: a) véritables *composés* datant de l'époque antérieure à la fusion du verbe avec le préverbe; b) *dérivés* postérieurs à cette époque. Mais cette différence ne semble avoir laissé aucune trace dans l'accent.

D'après Leskien (*Gramm. d. s.-kr. Spr.* p. 186 ssq.) les composés en *-o-* serbo-croates sont représentés par deux types principaux, illustrés par les exemples *pȍtprûg* „sangle" et *pòprug* „sangle", continuant slave commun **pˈodъprǫgъ* et **poprǫ̏gъ*. Pour les racines à vocalisme bref cf. p. ex. *ȍtok* „île": *pòtok* „ruisseau". Il y a donc la possibilité d'un choix entre l'intonation rude du second membre (**poprǫ̏gъ*) et l'accentuation récessive du composé (**pˈodъprǫgъ*). Les deux types accentuels existent aussi en russe. Mais l'accentuation du premier membre n'y semble plus un procédé vivant puisque dans la plupart des exemples respectifs le lien sémantique existant entre le composé (ou plutôt dérivé) et le verbe a été plus ou moins relâché, p. ex. dans *pˈodvig* „exploit", *vˈozduch* „air", *zˈapad* „occident". Les exemples sont du reste en nombre limité et ne dépassent pas de beaucoup une centaine, tandis que le type à accentuation du second membre est infiniment productif. Mais quel que soit le rapport des deux types, leur existence simultanée en slave ne saurait être niée.

Dans les composés en *-o-* de l'indien et du grec, l'accent frappait jadis la voyelle thématique (v. p. 89 sq. et 146 ssq.). Or en slave *-o-* ne fonctionne pas comme un suffixe de dérivation pur et simple entraînant de ce chef soit la conservation de l'ancienne oxytonèse soit une répartition entre

l'oxytonèse et l'accentuation d'un second membre intoné rude. L'-*o*- n'est pas un suffixe de dérivation parce que le type **poprǫgъ* s'oppose non pas à une forme-base athématique inexistante **poprǫg-*, mais au groupe *po* (adverbe) + *pręgǫ* (verbe). La voyelle -*o*- est par conséquent un suffixe synthétique, subordonné au procès de la composition. Les seconds membres, jadis oxytons, des composés comme **poprǫgъ* ont été traités comme les oxytons en -*o*- *immotivés*, en devenant soit des barytons rudes (accentués sur la racine) soit des thèmes mobiles (accentués aux cas forts sur la syllabe initiale du composé). Par opposition à l'état actuel du russe et du s.-cr., il faut poser, pour le slave commun, la mobilité du type à accentuation récessive partout où le préverbe ne comportait pas une ancienne voyelle longue. Si elle était longue, le résultat du recul fut une barytonèse rude constante du composé. De plus, il est probable qu'après l'abrègement des diphtongues longues en balto-slave (166 sq.) les préverbes comme *pri*-(< **prei*), *sǫ*-, etc., ont subi la métatonie rude.

Par suite de la fusion du préverbe avec le verbe personnel suivant, le verbe composé a généralisé, tout comme la préposition dans les groupes *préposition* + *substantif*, l'intonation douce du préverbe (à tranche longue). Elle a peu à peu pénétré dans les dérivés déverbatifs en évinçant en partie l'ancienne intonation rude conservée en baltique. L'intonation douce est attestée par le mouvement progressif de l'accent en slovène et par le recul connu sur une préposition précédente. Dans les langues historiques a mobilité a été abolie. La raison en est peut-être à chercher dans l'abrègement de la syllabe initiale et l'opposition existant entre les composés accentués sur le deuxième membre et les composés à accentuation du premier.

Mais si, pour des raisons purement phonétiques, l'accent quittait une syllabe intonée doux pour reculer sur le premier membre, l'unité du type morphologique était restituée moyennant la *métatonie rude*, qui permettait de garder l'accent sur la syllabe radicale du deuxième membre. C'est ainsi que tous les composés *vivants* du type en question portent l'intonation rude sur le deuxième membre *pour peu que son vocalisme soit long*. C'est seulement dans le cas d'un ancien vocalisme bref (*o*, *e*, *ъ*, *ь*) qu'il n'y a eu à l'origine que la possibilité de l'accentuation récessive; la syllabe du second membre n'étant pas intonable, elle ne pouvait pas subir la métatonie rude.

Après l'affaiblissement des yers, l'accentuation des syllabes internes étant devenue possible, tous les trois types de racines (rude, doux, bref) se trouvent sur un pied égal: le composé est accentué sur le second membre, qui présente régulièrement en s.-cr. une voyelle brève, qu'il s'agisse d'une ancienne rude, d'une ancienne douce ayant subie la métatonie rude, ou d'une brève primitive.

Le type à accentuation récessive, immobilisé, survit grâce à une différenciation dont le côté sémantique reste un problème ouvert. Mais il est probable que les composés à accentuation du deuxième membre représentent foncièrement des noms d'action (abstraits), tandis que le type à accentuation récessive contient une ou deux couches [99] de formes à sens plutôt concret.

Mais on constate des flottements. En russe l'accent de *zˈagovor*, *ˈotzyv*, *prˈizrak* l'a emporté, comme littéraire, en face de *zagovˈor*, *otzˈyv*, *prizrˈak*, qui passent pour archaïques.

Pour les composés déverbatifs en *-ā-*, correspondant au type oxyton grec ἐπ-οχή, l'identité du point de départ (ancienne oxytonèse) nous fait attendre les mêmes reflets accentuels que pour les composés en *-o-*. En russe et en bulgare le type en *-ā-* est en effet accentué constamment sur la syllabe radicale du deuxième membre : russe *navˈada*, *osnˈova*, etc. Cela est en accord avec l'accentuation radicale dans le type en *-o-* (russe *obrˈub*, *prosjˈek*, etc.). Mais cette accentuation n'est qu'une des *deux* possibilités attestées en s.-cr. A côté de *návada*, *ònova*, etc., recouvrant les formes russes, on y rencontre trois fois autant d'exemples avec une ancienne accentuation récessive: *dòsada* en face de russe *dosˈada*, *ȍbrana*: russe *oborˈona*, et ainsi de suite (Leskien 190 sq.). Il paraît donc qu'il y a eu deux types d'accentuation, tout comme pour les thèmes en *-o-*, et qu'en s.-cr., autrement qu'en russe ou en bulgare, c'est le type à accentuation récessive qui l'a emporté. La difficulté principale à laquelle se heurte cette explication, c'est le manque de quantité longue dans *dòsada*, *ȍbrana*, cf. la quantité longue du type *pòprûg*. Mais puisque dans la plupart des cas (à savoir partout où le préverbe ne contient pas une ancienne voyelle longue) il faut partir d'un ancien paradigme mobile, les formes casuelles **dosādȁmъ*, **dosādȁmi*, **dosādȁxъ*, dans lesquelles l'abrègement est de rigueur (cf. *rùkama*, *màlina*) peuvent être considérées comme le point de départ de l'abrègement radical caractéristique du type.

L'accentuation des composés déverbatifs en *-o-* et *-ā-* s'explique bien en partant d'une ancienne oxytonèse. Mais il faut en même temps se rendre compte du fait qu'elle ne saurait *prouver* une ancienne oxytonèse. Le résultat serait exactement le même si l'accent avait jadis reposé sur la syllabe radicale du second membre. Il s'agit en tout cas d'une ancienne accentuation du second membre, laquelle contraste avec la barytonèse récessive des composés en *-(t)i-*. Chez ces derniers nulle trace d'une alternance accentuelle du type **pˈodъprǫgъ*: **poprȍgъ*. L'accentuation ré-

[99] Première couche : composés à int. douce du second membre lesquels n'ont pas subi la métatonie rude. — Deuxième couche : composés à vocalisme bref du second membre lesquels ont gardé l'accentuation récessive.

cessive y est *constante*, p. ex. s.-cr. *ȍblâst*, *pȍmôć*, *prȍpâst* = russe *ˈoblastь*, *pˈomočь*, *prˈopastь*.

Le suffixe du second membre est *-ti-* (racines **vold-*, **mog-*, **pad-*), mais on rencontre aussi *-i-*, ainsi s.-cr. *nȁzêb*, *pȍklîč*, russe *nˈadpisь*, *zˈapovedь*. Le suffixe *-i-* a peut-être été dégagé de *-ti-* dans des oppositions comme *-tь-* du dérivé: *-ti* (infinitif), *-tъ* (supin), *-tъ* (part. passé) du verbe-base.

Le slave continue ici l'accentuation du premier membre, laquelle est une particularité des composés en *-ti-*, due au fait qu'ils étaient des composés purs et non synthétiques (p. 78, 145). Autrement que chez les composés en *-o-*, la mobilité se trouve bien attestée. Cf. p. ex. russe plur. nom. *ˈoblasti*, gén. *oblastˈej*, nom. *pˈovesti*, gén. *povestˈej*; s.-cr. plur. nom. *ȍblâsti*, gén. *oblástī*, etc. La mobilité a disparu par suite de l'abrègement des longues accentuées en syllabe antépénultième, lequel a effacé l'ancienne différence entre les thèmes doux et rudes [100].

On sait qu'en indien et en grec l'accentuation des adjectifs verbaux en *-to-*, *-no-* composés est pareille à celle des noms en *-ti-*. On constate, de même, en s.-cr. (Leskien 567 sq.) que tous les participes passés bâtis à l'aide de *-to-* ou *-no-* sur des racines verbales monosyllabiques se comportent comme les noms en *-ti-*, c.-à-d. présentent une accentuation récessive sur le préverbe:

s.-cr. *prȍklêt*, *prȍklėta*: russe *prˈokljatyj* (*prokljatˈoj* vieilli, *prokljˈatyj* adjectif)
s.-cr. *nȁčêt*, *nȁčêta*: russe *nˈačatyj* (*načˈatyj* vieilli)
s.-cr. *pȍlît*, *pȍlîta*: russe *pˈolityj* (à côté de *polˈityj* et *politˈoj*)
s.-cr. *pȍslân*, *pȍslâna*: russe *pˈoslanyj*
s.-cr. *ȉzbrân*, *ȉzbrâna*: russe *ˈizbrannyj* (*izbrˈannyj* vieilli)
s.-cr. *ȉzgnân*, *ȉzgnâna*: russe *ˈizgnannyj*
s.-cr. *ȉstkân*, *ȉstkâna*: russe *ˈistkannyj* (*istkˈannyj* vieilli)
s.-cr. *sȁzdân*, *sȁzdâna*: russe *sˈozdannyj* [101]

Tandis qu'en s.-cr. les participes correspondants des verbes simples suivent le modèle des formes composées en adoptant l'accentuation récessive (*klêt*, *klêta*; *lît*, *lîta*; *slân*, *slâna*; *brân*, *brâna*; *gnân*, *gnâna*; *tkân*,

---

[100] Chez les composés en *-o-* l'immobilité des paradigmes à accent récessif contraste avec l'accentuation du deuxième membre. Les composés en *-i-*, qui ne connaissent que l'accent récessif, semblent avoir suivi le modèle des composés en *-o-* immobilisés.

[101] Autres exemples russes de l'accentuation du préverbe: (*razˈo-)brannyj*, (*ˈiz-*, *pˈere-*, *rˈoz-*, *vˈoz-)dannyj*, (*sˈo-)drannyj*, (*zˈa-)gnannyj*, (*nˈa-*, *ˈob-*, *ˈot-*, *pˈere-*, *pˈo-*, *vosprˈi-)njatyj*, (*dˈo-)pityj*, (*ˈot-*, *zˈa-)pertyj*, (*izˈo-*, *otˈo-)rvannyj*, (*pˈo-)slannyj*, (*pˈo-)stlannyj*, (*ˈu-)znannyj*, (*pˈere-)ždannyj*; flottement entre *nˈačatyj* et *načˈatyj*, *rˈaspjatyj* et *raspjˈatyj*.

tkâna)[102], le russe semble au contraire avoir remplacé les anciens *composés* par des *dérivés*, qui suivent le modèle des *verbes composés* correspondants en gardant l'accent sur la syllabe radicale. P. ex. *prostˈërtyj*, *požˈatyj*, *nadˈutyj* en face de s.-cr. *prȍstȑt*, *pȍžêt*, *nȁdût*.

A première vue on serait donc enclin à considérer l'accent du type russe *pˈoslanyj* = s.-cr. *pȍslân* comme un archaïsme datant de l'époque indo-européenne. Or il admet une explication plus réaliste. Le phénomène en question n'est pas isolé puisqu'il trouve un pendant dans l'accentuation des participes en *-lъ* (*-la*, *-lo*, *-li*). Les formes en *-l-* d'un verbe simple portaient l'intonation rude sur la racine ou étaient oxytones, p. ex. russe *bˈila*, *žˈala*, *znˈala*, mais *pilˈa*, *žilˈa*, *bralˈa*, *zvalˈa*, etc. Cf. ensuite les formes réfléchies *bralsjˈa*, *bralˈosь*, *bralˈisь*; *dalsjˈa*, *dalˈosь*, *dalˈisь*; *udalsjˈa*, *udalˈosь*, *udalˈisь*; *sžilsjˈa*, *sžilˈosь*, *sžilˈisь*; *rodilsjˈa*, *rodilˈasь* (et non réfléchi *rodilˈa*); *slučilˈosь*; *godilˈosь*, citées par M. Bulachovskij, Izvestija Akademii Nauk SSSR vol. 5, 1946, p. 469. Mais en composition avec les préverbes un type accentuel plus ancien s'est conservé dans des formes comme *prˈopil*; *pˈožil*; ancien et dialectal *pˈobral*, *pˈobralo*, *pˈobrali*; *nˈarval*, *nˈarvalo*, *nˈarvali*; *prˈospal*, *prˈospalo*, *prˈospali* en face de *pobˈil*, *pobˈilo*, *pobˈili*; *požˈal*, *požˈalo*, *požˈali*; *uznˈal*, *uznˈalo*, *uznˈali* (Bulachovskij *l. c.*).

On peut dire que les deux types *udalˈo*, *udalˈi* et *pˈobralo*, *pˈobrali* représentent des dérivés et des composés, respectivement. Mais les composés en *-lo-*, tout comme ceux en *-to-* ou *-no-*, étaient scindés, exactement comme les composés synthétiques en *-o-*, en un type portant l'intonation rude sur la racine et un type (mobile) accentué sur le préverbe. C'est ainsi que *pobˈil*, *pobˈila* marche avec *bil*, *bˈila*, et *pˈobral*, *pobralˈa*, avec *bral*, *bralˈa*. On peut donc parler, dans le cas de *pˈobral*, de composés, mais de composés de date (balto-)slave, copiant l'accent tantôt préfixal tantôt radical du verbe personnel correspondant (v. § 6).

Cf. le grec, où à côté d'*anciens* composés du type διάλυτος, -ον il existe (avec une autre nuance sémantique) des formes comme διαλυτός, -ή, -όν bâties sur des verbes composés tout faits. Mais les composés *slaves* ne continuent que le type διαλυτός, pour les formes en *-to-*, *-no-* aussi bien que pour celle en *-lo-*. Car le rapport *prˈokljat*, *prˈokljato*, *prˈokljaty* : *prokljatˈa*; *nˈačat* : *načatˈa*; *pˈoslan* : *poslanˈa*; *sˈozdan* : *sozdanˈa* y est identique à *pˈobral* : *pobralˈa*. De l'autre côté, si le type *pˈobralo*, *pˈobrali* est postérieur au type préfixal indo-européen, il est plus ancien que le type *udalˈo*, *udalˈi*, le plus récent de tous.

Les bahuvrīhi, bien représentés en slave, y suivent la flexion en *-o-*

---

102 On peut rapprocher les formes russes *kˈolotyj*, *mˈolotyj*, *pˈolotyj*, *pˈorotyj*, formes courtes *kˈolot*, *-a*, *-o*, *-y*, etc., avec accentuation récessive.

(*-ā-*), la voyelle thématique n'étant qu'un ancien suffixe adjectif attesté aussi en v. ind. et en grec. La forme des bahuvrīhi slaves est donc archaïque. Pour ce qui est de l'accent, ils ont été à l'origine oxytons tout comme en indien p. 72 (Wackernagel *Altind. Gramm.* II, I, p. 298 ssq.). Il en résultera la même répartition accentuelle que chez les composés synthétiques en *-o-*: intonation rude ou métatonie rude du deuxième membre en face de l'accentuation récessive du premier membre (avec mobilité ou immobilité du paradigme suivant la syllabe initiale) — répartition tombant en désuétude à l'époque *C*. Les résidus accentués sur le premier membre semblent avoir acquis une certaine indépendance sémantique comme tatpuruṣa: s.-cr. *dȉvokoza* „chèvre sauvage", *gȍro-cvijet* „adonis vernalis (fleur de montagne)", *mȍdro-kôs* „espèce d'oiseau (merle bleu)", *sȕho-zîd* „mur construit sans mortier (mur sec)", *zȉmo-lîst* „espèce de plante (ayant des feuilles en hiver)", noms propres comme *Cȑno-glâv* („à tête noire"), *Vȉše-grâd* („citadelle"). Bref, on constate ici un procès de différenciation entre les bahuvrīhi, formation productive, et les tatpuruṣa nominaux représentant des résidus, comparable au procès analogue qui s'est déroulé en v. ind. Si cette différenciation est ancienne, elle a sans doute entraîné, après l'abrègement du 1er membre, l'immobilisation des tatpuruṣa, ce qui a permis d'opposer, d'une façon nette, les deux catégories des composés.

Il incombera encore aux recherches futures de délimiter les deux types au point de vue sémantique. La tâche ne sera pas facile puisque les adjectifs aussi bien que les substantifs sont représentés dans chacun des deux groupes accentuels. Mais les résultats sémantiques seront importants pour l'appréciation du mécanisme de scindements de date plus reculée, comme p. ex. celui entre les formations oxytones et barytones à vṛddhi en v. ind. (p. 49—53).

En russe les bahuvrīhi accentuent constamment la syllabe radicale du second membre: *boso-n'ogij* „nu-pieds" = s.-cr. *bosònog*, etc.

En lituanien les composés synthétiques en *-o-* et *-ā-* à préverbe sont, par leur forme, des composés et non des dérivés tirés de verbes composés. En effet le préverbe y revêt souvent une forme phonique différente de celle qu'offre le verbe composé. Qu'on compare les préverbes *àp-*, *àt-*, *pà-*, *prà-*; *ãnt-*, *į̃-*; *nu-*, *pri-*, *su-* avec les premiers membres de composés nominaux synthétiques *ãp-*, *ãt-*, *pã-*, *prã-*; *ánt-*, *į́-*; *núo-*, *príe-*, *są́-*. Une couche plus récente de *dérivés* conserve les préverbes du verbe personnel sans aucun changement, p. ex. *sutartìs* de *su-tar̃ti*.

Un rapport analogue entre les deux groupes de composés existe en slave. Les voyelles des préverbes *na*, *pri*, *u*, *za*... n'y sont jamais longues dans les verbes composés. Par conséquent il y a une opposition entre la voyelle brève du verbe-base comme **ză-ložǫ*, et la longue du dérivé nomi-

nal correspondant (**zā̆l|ogъ*, **zā̆x|odъ*, **nā̆r|odъ*; avec un préfixe obsolète **vǭd|olъ* etc.). Cette différence quantitative constitue un morphème accessoire de dérivation. La brévité constante du préverbe (des verbes composés) nous fait penser à la possibilité d'un abrègement antérieur(?) à la fusion du préverbe et du verbe personnel, abrègement parallèle à celui rencontré en lituanien. Dans ce cas on ne saurait plus parler d'une *métatonie douce* de préverbes monosyllabiques *na*, *u*, *pri*, *za*..., lesquels comportent simplement un vocalisme abrégé. La même remarque vaut pour les prépositions slaves (**n|ă rǫkǫ* etc.).

La répartition accentuelle balto-slave : intonation rude du second membre en cas de vocalisme long en face de l'accentuation de la syllabe initiale dans les autres cas, a été modifiée en baltique après l'„univerbation" des préverbes avec le verbe personnel. Dans le verbe composé l'accentuation du préverbe (laquelle remplace l'accentuation de la syllabe radicale brève ou intonée doux) est due aux facteurs morphologiques, et frappe toujours la première more du préfixe, tout comme dans les tours prépositionnels du slave (accentuation récessive). Il se développe par conséquent une opposition entre le *nuõ-* (lit. *nu-*) d'un verbe composé et le *núo-* de l'ancien composé nominal (devenant un *dérivé* du verbe composé). Le rapport métatonique *douce* : *rude* s'impose à d'autres préverbes à tranche rude, d'où *ánt-*, *į́-*, *príe-*, *są́-* des composés nominaux en face de *añt-*, *į̃-*, **priẽ-* (lit. *pri-*), **są̃-* (lit. *su-*) des composés verbaux.

Suivant M. Endzelin (*Lettische Gramm.* p. 31) le lette aussi connaît le contraste entre *ìe-*, *nùo-*, *pìe-* des composés verbaux et *iẽ-*, *nuõ-*, *piẽ-* de nombreux composés (ou plutôt dérivés) nominaux.

L'état lituanien historique est en gros le suivant: 1) accentuation de la première more du composé, avec préverbe intoné rude ou subissant la métatonie rude (*ánt-*, *į́-*, *príe-*, *są́-*) et paradigme immobile; 2) accentuation d'un préverbe à vocalisme bref et paradigme mobile; après l'action de la loi de Saussure, les paradigmes immobiles du type ⌣́xx étant devenus possibles, l'accent des cas faibles a été de plus en plus assimilé à celui des formes fortes. Cette assimilation s'effectue pour les composés préverbiaux dans la mesure où ils sont perçus comme des formes *fondées* (motivées); 3) conservation d'un nombre restreint de composés à intonation rude (ou métatonie rude) du deuxième membre et de composés à intonation douce du préverbe (*priẽ-* etc.).

Pour nous rendre compte de la délimitation des types immobile et mobile, nous avons pris à tout hasard les exemples relevés par Leskien (*Die Bildung der Nom. im Lit.*, thèmes primaires en *-o-*) en contrôlant leur ancienne accentuation à l'aide des dictionnaires de Nied. et Šl. Voici sauf erreur la statistique des exemples accentués sur le préverbe:

ãp-:	12	exemples	mob.		zéro	exemples	imm.	
ãt-:	15	”	”		”	”	”	
pã-:	14	”	”		”	”	”	
prã-:	3	”	”		1	”	”	
į̃-:	8	”	”	*į́-*	3	”	”	1 ex. mob.
ìš-:	6	”	”		2	”	”	
ùž-:	3	”	”		1	”	”	
ánt-:	zéro	”	”		1	”	”	
núo-:	1	”	”		3	”	”	
príe-:	3	”	”		2	”	”	
są́-:	1	”	”		1	”	”	
per̃-:	1	”	”	*pér-*	1	”	”	
apý-:	zéro	”	”		1	”	”	

Exemples de composés à intonation rude du second membre: ***išdríekas* < *išdriẽkti*, *padárgas*, *paláidas* < *paléisti*.**

Autre est la répartition des composés à préverbe accentué chez les thèmes en *-ā-*:

ap-:	9	exemples	mob.	4	exemples	imm.
at-:	9	”	”	8	”	”
pa-:	17	”	”	2	”	”
pra-:	1	”	”	zéro	”	”
į-:	1	”	”	11	”	”
iš-:	zéro	”	”	18	”	”
už-:	zéro	”	”	5	”	”
nuo-:	1	”	”	17	”	”
prie-:	zéro	”	”	9	”	”
są-:	3	”	”	8	”	”
(*su-*:	2	”	”	zéro	”	”)
per-:	zéro	”	”	2	”	”
apy-:	zéro	”	”	5	”	”
užuo-:	zéro	”	”	1	”	”

On peut constater une tendance assez forte à immobiliser le paradigme des formes préverbiales en *-ā-*. D'une part, avec les préverbes *nuo-*, *prie-*, *są-*, l'ancienne immobilité est beaucoup plus prononcée que pour les thèmes en *-o-*. Ensuite, dans le cas des composés avec *ap-*, *at-*, *pa-*, toujours mobiles chez les thèmes en *-o-*, il y a un pourcentage considérable d'exemples immobiles. Enfin l'immobilité l'a emporté, complètement ou presque, dans les formes à préverbes *iš-*, *už-*, *į-*.

Exemples de composés préverbiaux à intonation rude du second membre: *padráika* < *padriẽkti*, *padáuža* < *padaũžti*, *padárga* < *padìrgti*, *pagálba* < *pagélbėti*, etc.

Les composés à second membre en *-ti-* et accentuation primitive de la syllabe initiale comportaient en balto-slave un paradigme mobile. En lit., malgré la métatonie rude des préverbes ils conservent presque toujours la flexion mobile. Sont donc de la classe (3a) ou (3b) non seulement *aptartìs*, *atmintìs*, *paslaptìs*, *prapultìs*, *pražūtìs*, *išimtìs*, mais aussi *nuotartìs*, *priežastìs*, et ainsi de suite (avec une forme de préverbe plus récente: *prigimtìs*, *sugaištìs*, *sukaktìs*).

L'ancienne accentuation préverbiale des adjectifs (participes) en *-to-ne* s'est guère maintenue en lituanien. Ils ont été refaits sur les verbes composés, ce qui est révélé par la forme du préverbe:

dedù, *dė̃jau*, *dė̃ti*, etc.: *dė̃tas* (imm.) = *nùdedu*, *nudė̃jau*, *nudė̃ti* : x (= *nudė̃tas* imm.);

nešù, *nešiaũ*, *nèšti*, etc.: *nèštas* (mob.) = *nùnešu*, *nùnešiau*, *nunèšti* : x (= *nùneštas* mob.).

La catégorie des bahuvrīhi a subi en baltique un renouvellement formel consistant en un élargissement du deuxième membre moyennant -(*i*)*i̯os*, -(*i*)*i̯ā* (lit. *-is*, *-ė*), ancien suffixe d'adjectif: *did-gal̃vis* „à grande tête"; *ìlga-kõjis* „qui a les jambes longues", etc. (cf. p. 77). Originairement dérivés tirés de bahuvrīhi en *-o-*, *-ā-*, ces formes ont complètement évincé le type hérité **did-gálvas*, **ilga-kójas* conservé en slave. Cela ne veut pas dire que les composés en -(*i*)*i̯os*, -(*i*)*i̯ā* ne soient pas anciens. C'est seulement leur fonction qui a changé, puisqu'au lieu de s'opposer au type en *-o-*, *-ā-*, dont ils servaient à souligner la valeur adjective, ils ont fini par le remplacer, d'où la perte de l'ancienne valeur du suffixe -(*i*)*i̯os*, -(*i*)*i̯ā*, ou plutôt son changement en suffixe synthétique (= de composition).

La métatonie douce du second membre est de règle et plaide une ancienne oxytonèse, conservée dans les cas Z*a*, Ω*a* (cf. p. 244). L'intonation douce équivaut à l'accentuation de la dernière more de la racine. Si, par suite de déviation sémantique, le composé s'était détaché de la série vivante des bahuvrīhi, il était traité comme un thème oxyton immotivé, c.-à-d. il faisait reculer, aux formes casuelles Z et Z*a*, l'accent sur la syllabe initiale. Il en résulta une opposition entre les bahuvrīhi, accentués sur la dernière more du thème, et les tatpuruṣa portant l'accent sur le premier membre. Ce procès de différenciation des formes Z, Z*a* entraîna nécessairement un scindement correspondant des cas Ω, Ω*a*, d'où un paradigme immobile, accentué sur le premier membre, des composés tatpuruṣa, p. ex. *dvì-ratis* (classe 1) „bicyclette" en face du bahuvrīhi *dvi-rãtis* (classe 2) „ayant deux roues". Mais de l'autre côté les tatpuruṣa ainsi créés s'étant mis en opposition directe avec les formes-bases (= groupes de mots servant de base), ont adapté l'accentuation du premier membre à celle du mot simple correspondant. M. Senn (*Kleine litauische Sprach-*

lehre p. 254) formule la règle de la façon suivante: „Dans le cas où la voyelle thématique du premier membre est conservée, l'accent du composé (tatpuruṣa à valeur substantive) frappe soit cette voyelle soit la racine du premier membre, suivant que celui-ci est mobile (classes 3, 4) ou immobile (classes 1, 2). En cas de syncope de la voyelle thématique l'accent repose sur la syllabe radicale du premier membre".

Autrement que chez les bahuvrīhi, où il a été traité comme un suffixe de dérivation, le même élément -*(i)i̯os*, -*(i)i̯ā* fonctionnait comme un suffixe synthétique (= de composition) chez les composés à valeur verbale du second membre. Or on sait déjà par ce qui a été dit p. 71 et 86 que les deuxièmes membres à suffixe de composition sont traités comme les noms immotivés. Les oxytons comme *juok-darỹs* „farceur", *duob-kasỹs* „fossoyeur", *krau(ja)-leidỹs* „saigneur, chirurgien", retirent donc l'accent, aux cas forts Z et Z*a*, sur la voyelle du thème ou sur la racine du premier membre suivant le type accentuel représenté par le simple correspondant, ainsi *barzda-skutỹs* „barbier", acc. *barzdã-skutį*. La conséquence en est que l'accent est parfois immobilisé sur le premier membre, p. ex. *alù-daris* „brasseur", tandis que dans certains exemples le composé hésite encore entre la flexion mobile et la flexion immobile: *kar-žygỹs* (3b) et *kar̃žygys* (1) „guerrier, héros", *lap-kritỹs* (3b) et *lãp-kritys* (1) „novembre (chute des feuilles)".

§ 6. Le verbe

Dans le domaine du verbe la reconstruction des paradigmes balto-slaves se heurte à des difficultés considérables. Non seulement les systèmes de conjugaison lituanien et slave diffèrent d'un bout à l'autre (imparfait : aoriste slave en face du prétérit lit., manque du futur en -*s*- en slave etc.), mais ce qui est plus grave, les désinences flexionnelles conservées dans les deux groupes ne se recouvrent que partiellement. Il y a d'autres divergences (ainsi le traitement de la voyelle thématique *e*/*o*), que l'on peut cependant passer ici sous silence puisqu'elles ne semblent point avoir influencé l'accentuation.

L'unique méthode plausible serait d'examiner les deux groupes linguistiques séparément pour dégager les facteurs phonétiques et morphologiques communs qui y ont conditionné l'accentuation. Or ces facteurs, surtout les facteurs phonétiques, nous les connaissons d'avance, ils seront nécessairement les mêmes que l'on a déjà pu déterminer à l'intérieur de la morphologie nominale. De sorte que leur applicabilité dans le domaine de la conjugaison et de la dérivation verbale fournira une confirmation de la justesse des résultats acquis aux paragraphes précédents.

Le phénomène le plus important qui entre ici en ligne de compte, c'est sans doute la courbe accentuelle des paradigmes verbaux, leur mo-

bilité ou immobilité. On a vu p. 174 sq. comment et pourquoi dans la flexion nominale la mobilité des thèmes en consonne, de provenance purement phonétique, a fini par se greffer sur les thèmes vocaliques. La raison en était la structure tripartite des thèmes consonantiques, en face de laquelle les thèmes en voyelle apparaissent comme structures bipartites, donc réduites. Il se pose donc la question 1) quels paradigmes verbaux hérités se sont transformés, d'une façon purement phonétique, en paradigmes mobiles; 2) s'il y a eu un transfert morphologique de cette mobilité sur d'autres paradigmes.

Remarquons tout d'abord qu'entre la flexion athématique (p. ex. slave *gorjǫ*, *gorěti*) et la flexion thématique (p. ex. slave *berǫ*, *bьrati*) il n'y a aucun rapport de hiérarchie ou de subordination structurale, comme c'était le cas dans le domaine du nom. Les formes comme *gor-i-ši*, *gor-i-tъ*, *gor-i-mъ*, etc., sont tripartites au même degré que *ber-e-ši*, *ber-e-tъ*, *ber-e-mъ*, etc. Mais il y a un autre phénomène conditionnant une hiérarchie, à savoir l'opposition entre les paradigmes à désinences primaires et ceux à désinences secondaires, p. ex. dans le type thématique. Cf. l'état hérité:

		désinences primaires	désinences secondaires
sg.	1re p.	*-ǫ*	*-ъ*
„	2e „	*-e-ši*	*-e*
„	3e „	*-e-tъ*	*-e*
duel	1re „	*-e-vě*	*-o-vě*
„	2e „	*-e-ta*	*-e-ta*
„	3e „	*-e-te*	*-e-te*
plur.	1re „	*-e-mъ*	*-o-mъ*
„	2e „	*-e-te*	*-e-te*
„	3e „	*-ǫtъ*	*-ǫ*

Les désinences de 2e 3e p. sing., 3e p. plur. du type secondaire coïncident avec la première syllabe des désinences primaires correspondantes (*-e-ši* : *-e*, *-e-tъ* : *-e*, *-ǫ-tъ* : *-ǫ*). En vue du caractère réduit des paradigmes secondaires, ils étaient prédestinés à suivre les répartitions accentuelles créées à l'intérieur des paradigmes primaires.

Pour déterminer ces dernières, nous partons du schéma quadriparti rencontré dans n'importe quelle classe des verbes immotivés, p. ex. celle en *-e/o-*:

a) *oxytons à vocalisme radical bref*; b) *barytons à vocalisme r. bref*; c) *oxytons à vocalisme r. long*; d) *barytons à vocalisme r. long.*

Il suffit de répéter ici le raisonnement de la p. 172—174. La transformation est déclenchée par les paradigmes oxytons, qui font reculer tous les accents internes. Or ce sont, dans les paradigmes thématiques primaires (= à désinences primaires), les accents de toutes les formes person-

nelles excepté la 1[re] p. sing. (-ˈ*eši*, -ˈ*etъ*, -ˈ*emъ*, etc.). Les paradigmes oxytons, présentant jusqu'ici une accentuation columnale, deviennent des paradigmes *mobiles* avec la 1[re] p. sing. comme forme faible s'opposant à tout le reste du paradigme, accentué sur la syllabe initiale. Dans le type oxyton à vocalisme long, le recul accentuel engendre l'intonation rude sur la syllabe radicale. Le rapport *paradigme mobile à vocalisme bref* : *paradigme mobile à vocalisme intoné rude* entraîne un réarrangement correspondant des barytons, d'où *paradigme baryton à vocalisme bref* : *paradigme baryton à vocalisme intoné rude*. Ceci équivaut à l'extension de l'intonation rude sur toutes les longues radicales, qu'elles aient été à l'origine toniques ou atones.

En même temps le recul accentuel qui s'effectue dans a), fait coïncider les formes fortes de a) avec les formes correspondantes de b), et conduit à l'identification de a) et b); a) transmet à b) l'oxytonèse de la 1[re] p. sing. tout comme **dukter-* impose à **seser-* l'oxytonèse des cas faibles. Le résultat définitif c'est la fusion des anciens barytons et oxytons en un seul paradigme: mobile (a) en cas de vocalisme bref (ou intoné doux), immobile (d) en cas de vocalisme long intoné rude. Tout comme chez les noms (p. 173), l'immobilité du paradigme rude doit être considérée comme l'effet d'une *polarisation* s'expliquant par le fondement *brève→longue* (longue fondée sur brève). La généralisation du paradigme immobile dans c + d (types à vocalisme long) n'est qu'un contre-coup de l'extension du paradigme mobile dans a + b (types à vocalisme bref).

De cette façon le paradigme primaire (= à désinences primaires) des verbes immotivés est déterminé dans son accentuation par le vocalisme de la racine : barytonèse rude ou mobilité, cette dernière consistant en l'oxytonèse de la 1[re] p. sing. opposée à l'accentuation récessive de toutes les autres formes du paradigme. La courbe accentuelle du paradigme étant ainsi déterminée par la structure de la racine, il n'existe en réalité qu'un seul paradigme représentant un syncrétisme de l'ancienne différence entre barytons et oxytons. Ces derniers disparaissent de la langue, du moins pour ce qui est des verbes immotivés.

Dans le paradigme secondaire l'accent garde sa place non seulement à la 1[re] p. sing., mais aussi dans les formes de la 2[e] p. sing., 3[e] p. sing., 3[e] p. plur. Mais le paradigme secondaire étant subordonné au paradigme primaire, pour des raisons qu'on vient de voir, il en adopte la courbe accentuelle. La mobilité et l'immobilité revêtiront donc toujours la même forme, qu'il s'agisse de paradigmes primaires ou secondaires.

L'ancienne mobilité s'est bien conservée en slave, surtout dans le groupe oriental, où l'oxytonèse de la 1[re] p. sing. et de la 2[e] (et 3[e]) p. de l'impératif, dont la désinence est monosyllabique, est mise en contraste avec l'accentuation radicale des autres formes. En s.-cr. le remplacement

de l'ancienne désinence thématique *-ǫ* de la 1re p. sing. par la désinence athématique *-m* a oblitéré cette répartition de l'accent. En revanche le čakavien nous atteste directement la présence, dans les formes fortes, de l'intonation néorude de la racine, dont on trouvera un peu plus loin l'explication.

La restitution de la catégorie disparue d'oxytons est un autre parallélisme entre le nom et le verbe. Les oxytons, comme type, continuent d'anciens motivés, nonobstant le fait que dans beaucoup de cas individuels ils ont cessé de l'être. Les verbes dérivés se scindent, tout comme les dérivés nominaux (Ia, v. p. 235 sq.), en un groupe à accent radical et intonation rude, et un groupe à oxytonèse *marginale* (en cas de vocalisme radical doux ou bref). Qu'il s'agisse de verbes dénominatifs ou déverbatifs, c'est le contraste existant à l'intérieur des formes *faibles* des mots-bases (p. ex. nom. sing. **slăbъ*, **slĕpˈъ*) qui est continué par les dérivés (p. ex. **slăbitъ* : *slĕpitˈъ*). L'accentuation du paradigme primaire des verbes motivés, p. ex. en *-ne/no-* (classe II de Leskien) ou en *-ī-* (classe IV de Leskien) aurait donc été:

			verbes oxytons en *-ne/no-*	verbes oxytons en *-i-*
sing.	1re	p.	*-nˈǫ*	*-jˈǫ*
„	2e	„	*-nešˈi*	*-išˈi*
„	3e	„	*-netˈъ*	*-itˈъ*
duel	1re	p.	*-nevˈě*	*-ivˈě*
„	2e	„	*-netˈa*	*-itˈa*
„	3e	„	*-netˈe*	*-itˈe*
plur.	1re	p.	*-nemˈъ*	*-imˈъ*
„	2e	„	*-netˈe*	*-itˈe*
„	3e	„	*-nǫtˈъ*	*-ętˈъ*

Est surtout frappante l'oxytonèse marginale de la 2e 3e p. sing. et de la 3e p. plur. Or le čakavien l'atteste directement à la 1re 2e p. plur. (*-emȍ, -etȅ*; *-īmȍ, -ītȅ*), indirectement dans les formes 3e p. plur. *-ú*, 2e p. sing. *-ìš*, 3e p. sing. *-í*, 3e p. plur. *-é*, dont la néorude n'admet qu'une seule explication : ancienne oxytonèse.

Les verbes détachés des séries productives devenant immotivés, on distinguera pour le verbe immotivé, tout comme pour le nom immotivé, trois types accentuels en (balto)-slave: barytons rudes, mobiles doux (ou à vocalisme bref) et oxytons. Cette triade continue, mutatis mutandis, jusqu'en russe moderne, p. ex. (classe II):

			anciens barytons rudes	a. mobiles doux	a. oxytons
sing.	1re	p.	*gˈibnu*	*tonˈu*	*tolknˈu*
„	2e	„	*gˈibnešь*	*tˈonešь*	*tolknˈëšь*
„	3e	„	*gˈibnet*	*tˈonet*	*tolknˈët*

		anciens barytons rudes	a. mobiles doux	a. oxytons
plur.	1re „	*gˈibnem*	*tˈonem*	*tolknˈëm*
„	2e „	*gˈibnete*	*tˈonete*	*tolknˈëte*
„	3e „	*gˈibnut*	*tˈonut*	*tolknˈut*
		ou bien (classe IV a):		
sing.	1re p.	*stˈavlju*	*puščˈu*	*kreščˈu*
„	2e „	*stˈavišь*	*pˈustišь*	*krestˈišь*
„	3e „	*stˈavit*	*pˈustit*	*krestˈit*
plur.	1re „	*stˈavim*	*pˈustim*	*krestˈim*
„	2e „	*stˈavite*	*pˈustite*	*krestˈite*
„	3e „	*stˈavjat*	*pˈustjat*	*krestjˈat*

Comme le prouve la forme abrégée du préverbe en lit., la position du pronom réfléchi *si* (entre préverbe et verbe), etc., la fusion du verbe personnel avec le préverbe n'est pas un héritage balto-slave, mais s'est effectuée indépendamment dans les deux groupes apparentés, bien que ses effets, pour ce qui est de l'accent, soient les mêmes. Autrement qu'en indien ou en grec, où le résultat de la fusion est l'enclise du verbe, en balto-slave c'est le préverbe qui devient proclitique, la forme personnelle gardant l'ancienne accentuation. Mais si dans le type (baryton) rude et dans les formes oxytones l'accent est maintenu sur le verbe, il est nécessairement remplacé, pour des raisons purement morphologiques, tout comme dans les tours prépositionnels du slave, par l'accentuation préverbiale dans toutes les formes du paradigme mobile dans lesquelles l'accent récessif est de règle. A l'époque *B* (= précédant l'affaiblissement des yers) le slave connaissait donc des paradigmes mobiles à accentuation du préverbe, soit: *do-pustjˈǫ*, **dˈo-pustiši*, **dˈo-pustitъ*, etc. Il paraît évident que la disparition de ce type accentuel n'est qu'une conséquence du fait que dans les verbes simples correspondants l'accent récessif a été évincé par celui de la dernière more de la racine. Si à **pûstiši* correspond le composé **dˈo-pustiši*, le remplacement de **pûstiši* par *pústiši* exigera celui de **dˈo-pustiši* par *do-pústiši*. Il n'y a pas en slave historique des présents composés accentués sur le préverbe parce qu'il n'y a pas de présents simples à accentuation récessive. A l'aoriste, où la 2e 3e p. sing. présente l'intonation douce [103], les formes composées portent l'accent sur

[103] Les formes de la 2e 3e p. sing. de l'aoriste sigmatique étaient, en tant que monosyllabes, toujours intonées doux. Cela résulte d'exemples comme s.-cr. *bî* „il fut": *bì* „il frappa", *vî* „il entortilla, enveloppa": *vì* „il hurla", etc., où les formes à vocalisme bref s'expliquent comme adaptations au reste du système flexionnel (p. ex. au prés.), v. plus loin p. 322. La structure de la 2e 3e p. sing. de l'aoriste sigmatique slave est tout à fait parallèle au futur lituanien, la métatonie y étant de règle pour la même raison (ancien monosyllabisme), p. ex. *dė̃s* lit. „il mettra" < **dhēst*.

le préverbe (Leskien 542): s.-cr. *sȉječe* : *ȍdsiječe*, *plȅte* : *zȁplete*, et ainsi de suite. Si l'on fait abstraction des présents perfectifs russes à préverbe *vy-*, on ne trouve qu'une seule trace de l'ancienne accentuation préverbiale du présent: s.-cr. *pȍ-čnêš*, *nȁdmêš*, etc. (Leskien 515—519). En effet, le remplacement de l'accentuation récessive par celle de la syllabe radicale ne pouvant s'effectuer à cause du yer faible, l'accent s'arrête sur la syllabe precédant celui-ci, autrement dit sur la dernière syllabe du préverbe. Cf. v. russe *perˈebъjutъ*, *rozˈobъjutъ*, *otˈomknetъ*.

Dans les préverbes à tranche longue l'accent récessif était naturellement rendu par l'intonation douce. Par conséquent dans les dérivés nominaux bâtis sur les verbes composés l'intonation rude du préverbe (p. 308 sq.) a été peu à peu remplacée par l'intonation douce.

Qu'on se souvienne du rapport mutuel des trois types accentués chez les noms immotivés (p. 204 sq.): fondement des oxytons sur les barytons (rudes), les thèmes mobiles n'étant qu'une variante des barytons. Exactement le même rapport régit les thèmes verbaux immotivés:

				barytons (rudes)	mobiles (doux)	oxytons
formes fortes	sing.	2e	p.	*gy̏bneši*	*tˈoneši*	*tъlknešˈi*
	„	3e	„	*gy̏bnetъ*	*tˈonetъ*	*tъlknetˈъ*
	duel	1re	„	*gy̏bnevě*	*tˈonevě*	*tъlknevˈě*
	„	2e	„	*gy̏bneta*	*tˈoneta*	*tъlknetˈa*
	„	3e	„	*gy̏bnete*	*tˈonete*	*tъlknetˈe*
	plur.	1re	„	*gy̏bnemъ*	*tˈonemъ*	*tъlknemˈъ*
	„	2e	„	*gy̏bnete*	*tˈonete*	*tъlknetˈe*
	„	3e	„	*gy̏bnǫtъ*	*tˈonǫtъ*	*tъlknǫtˈъ*
forme faible	sing.	1re	„	*gy̏bnǫ*	*tonˈǫ*	*tъlknˈǫ*

Le fait primordial qui change le rapport de ces trois paradigmes c'est l'affaiblissement des yers. L'accent recule sur la syllabe précédente dans les formes oxytones de la 3e p. sing. et plur. et de la 1re p. plur. (et dans la mesure où *-ši* a été remplacé par *-šь*, aussi dans la 2e p. sing.) [104]. Sous la dominance des barytons rudes, les oxytons changent leur oxytonèse marginale en oxytonèse columnale: le recul phonétique dans les 4 formes précitées entraîne un recul morphologique à la 2e p. plur. et au duel, mais — et c'est là un argument en faveur de notre explication — uniquement en cas de voyelle radicale longue. C'est que les thèmes barytons rudes, dont l'accentuation columnale sert de modèle aux anciens oxy-

[104] Au contraire, dans les langues comme p. ex. le s.-cr. ou l'ukr. où, pour une raison quelconque, la désinence de la 1re p. plur. reste syllabique (*-mo*), elle marche avec la désinence de la 2e p. plur. et avec celles du duel.

tons, contiennent nécessairement tous d'anciennes voyelles longues. On aura par conséquent en s.-cr. *trúbîmo, trúbîte*, mais *lomímo, lomíte* (et aussi, v. plus bas, *trésêmo, trésête*, mais *pletémo, pletéte*). Les anciens thèmes oxytons se trouvent ainsi dédoublés en oxytons columnaux, qui rejoignent les thèmes columnaux hérités (= barytons rudes), et oxytons marginaux conservant l'accentuation finale des désinences de la (1[re] et) 2[e] p. plur. et du duel. La quantité s'étant perdue en slave oriental, la différence entre les deux types oxytons y est continuée par l'opposition entre russe *ber|ëm, ber|ëte* (mais dialectal *neset|e, neset|ë, paset|ë*), et ukr. *berem|o, beret|e*, etc.

Les oxytons à voyelle flexionnelle longue (*-i-*) présentent régulièrement une néorude phonétique dans les formes de la (2[e]) 3[e] p. sing., (1[re]) 3[e] p. plur. et, en cas d'oxytonèse columnale, une néorude morphologique dans la 2[e] p. plur. (et le duel). Cf. čak. (*kropín*), *kropíš, kropí, kropīmȍ, kropītȅ, kropé*. Dans les types à voyelle flexionnelle brève (*-e-*) on aura, au lieu de la néorude, tout simplement l'accentuation de cette voyelle brève. Mais si pour une raison quelconque celle-ci est allongée, la néorude morphologique, jusqu'ici latente, apparaît: čak. (*berén*), *berȅš, berȅ, beremȍ, beretȅ*, mais štok. (langue littéraire) *trésêm, trésêš, trésê, trésêmo, trésête, trésû*.

Passons maintenant à la transformation du type mobile (doux) et de l'accentuation du verbe composé, entraînée par le dédoublement du paradigme oxyton. Le recul de l'accent quittant les yers finals implique l'incorporation des oxytons dans la catégorie des paradigmes columnaux, représentés jusqu'ici uniquement par les thèmes rudes. La conséquence en est que l'accentuation récessive des paradigmes mobiles devient déterminable par rapport aux oxytons columnaux, dans tous les cas où l'accent récessif frappe une tranche radicale brève d'un verbe simple (monosyllabique). Ainsi dans *t|oneši, n|osiši* l'accent récessif, c.-à-d. reposant sur la more initiale, devient, du moment où se constitue le paradigme oxyton columnal, un accent de la more prédésinentielle. Or cette réinterprétation de l'accent récessif conduit à un réarrangement de tous les paradigmes mobiles, à savoir à l'accentuation de la more prédésinentielle dans toutes les formes fortes, simples ou composées: russe *stanovlj|u*, mais *stan|oviš* (et non **st|anoviš*), čak. *pústiš* (néorude = accentuation de la more prédésinentielle), *zapústiš*, et ainsi de suite. A ce moment les formes fortes des verbes composés perdent nécessairement l'accentuation préverbiale en la remplaçant par l'accentuation de la more prédésinentielle. Cela veut dire qu'abstraction faite des verbes à syncope de yer médian (v. p. 317), l'accentuation préverbiale disparaît dans les présents slaves. Les verbes oxytons devenus immotivés pendant l'époque *B* adoptent aussi la mobilité *accent désinentiel* : *a. prédésinentiel*, d'où les hésitations russes *bel|it* : *b|elit* etc

De cette façon est atteint l'état historique des classes verbales tripartites: 1) l'immobilité des anciens thèmes rudes est conservée; 2) les oxytons à vocalisme long deviennent columnaux (pour des raisons en partie phonétiques, en partie morphologiques); 3) la mobilité ancienne, *accentuation de la more initiale : oxytonèse*, est remplacée par une mobilité nouvelle, *accentuation désinentielle : accentuation prédésinentielle.*

Le paradigme mobile étant ainsi fondé sur le paradigme oxyton, le schéma accentuel des classes tripartites du verbe sera le suivant:

$$\text{barytons imm.} \rightarrow \left| \begin{array}{c} \text{oxytons} \\ \downarrow \\ \text{mobiles} \end{array} \right.$$

C.-à-d. les paradigmes mobiles, accentués sur la more prédésinentielle ne sont qu'une sous-espèce de l'espèce *oxytons* (le terme *prédésinentiel* se définissant par le terme *désinentiel*).

Ce schéma exerce une influence décisive sur l'évolution ultérieure de la classe bipartite en -*e/o*- (classe I de Leskien). Etant improductifs dès l'époque *A* les verbes en -*e/o*- ne connaissaient que deux types de paradigmes : barytons rudes et mobiles doux. Comparé avec le schéma triparti, leur système est par conséquent défectif et s'appuyant sur le système développé (triparti) en suit la transformation. Les verbes en -*e/o*- mobiles deviennent oxytons, columnaux ou marginaux, suivant la quantité du vocalisme radical. Autrement que les classes tripartites, ils ne connaissent pas l'intonation néorude parce que le type à accentuation prédésinentielle ne peut exister que par opposition aux oxytons. C'est justement le manque primordial d'oxytons balto-slaves en -*e/o*- qui nous explique le paradigme *pletˈǫ, pletˈeši, pletˈetъ, pletetˈe* ou *tręsˈǫ, tręsˈeši, tręsˈetъ, tręsˈete* en face de balto-slave **u̯ežˈō, *u̯ˈežeti, *u̯ˈežete*, etc.

Mais l'oxytonèse slave envahit aussi les anciens verbes rudes immobiles en -*e/o*-. C'est du moins ce que prouve l'état historique s.-cr. aussi bien que russe. Dans les présents composés le remplacement d'un ancien **pˈotręsetъ* par *potręsˈetъ*, **zˈapletetъ* par *zapletˈetъ*, dû à l'évincement de **trˈęsetъ* par *tręsˈetъ*, **plˈetetъ* par *pletˈetъ*, représente un mouvement progressif de l'accent, qui est transposé de la syllabe initiale à la syllabe désinentielle en passant par la syllabe radicale du verbe. Par conséquent **otsě̀četъ* sera remplacé par *otsěčˈetъ*, etc., le mouvement d'accent *syllabe radicale→syllabe désinentielle* étant impliqué dans le mouvement *syllabe préfixale→syllabe désinentielle.* Mais, de l'autre côté, si toutes les formes composées deviennent oxytones, les verbes simples correspondants le deviennent aussi (cf. plus haut le développement accentuel du verbe simple en v. ind. et grec et aussi *Acta Linguistica* 5, p. 25—28); c.-à-d. le terme final auquel aboutissent tous les verbes de la classe I,

sera l'oxytonèse (soit marginale soit columnale), donc *sěk|ǫ, sěč|eši, sěč|etъ, sěč|ete*, et ainsi de suite.

Ce n'est pas à dire que la barytonèse et l'intonation rude de verbes comme **sěkti* n'ait pas laissé de traces dans les langues historiques. La différence des types *tręsǫ* et *sěkǫ* est encore sensible au moins dans les formes impersonnelles comme l'infinitif et les participes en *-lo-*, *-eno-*. Est surtout instructif le contraste, en s.-cr., entre l'ancienne oxytonèse accompagnée d'une longue radicale et l'ancienne barytonèse liée à l'abrègement du vocalisme radical. Ainsi: *grésti* „venir" (r. *grjast|i*), *mésti* „remuer" (r. *mjast|isь*), *rásti* „croître" (r. *rast|i*), *trésti* „secouer" (r. *trjast|i*), *túći* „battre" (r. *tol|očь*), *vúći* „traîner" (r. *vol|očь*), *žívsti* „vivre" (r. *žitь*), en face de *grȉsti* „mordre" (r. *gryztь*), *klȁsti* „mettre" (r. *klastь*), *krȁsti* „voler" (r. *krastь*), *pȁsti* „tomber" (r. *pastь*), *pȕsti se* „glisser" (mais r. *polzt|i*), *sjȅći* „frapper" (r. *sečь*), *strȉći* „tondre" (r. *stričь*).

Et, naturellement, avec voyelle radicale brève, s.-cr. *grèpsti, nèsti, pèći, plèsti, tèći, vèsti* (*ved-*), *vèsti* (*vez-*), *žèći* = r. *grest|i, nest|i, pečь* (à côté du provincialisme *peč|i*), *plest|i, tečь, vest|i, vezt|i, žečь*.

Mais c'est surtout au passé (ancienne forme nominale) que l'intonation rude est révélée par l'accentuation radicale de formes comme (fém.) *gr|yzla, kl|ala, p|ala, s|ekla, str|igla* contrastant avec *rasl|a, trjasl|a, tolkl|a, volokl|a, žil|a*, et aussi *nesl|a, pekl|a*, etc. Le participe s.-cr. en *-lo-* suit aussi, pour ce qui est de l'accent, le modèle de l'infinitif (Leskien 564); *krȁla* : *trésla, plèla*.

Même opposition pour le participe en *-eno-* : r. (*po*)*gr|yzennyj* (*gr|yzen, -ena, -eno*), *kl|adenyj, kr|adennyj, prj|adenyj, s|ečennyj* (*s|ečen*), *str|ižennyj*, mais (*po*)*trjas|ënnyj, tolč|ënnyj*, et aussi *nes|ënnyj, peč|ënnyj*, etc. En s.-cr. (Leskien 569) cette opposition est plus compliquée, s'y étant combinée avec la bifurcation de l'oxytonèse en ox. columnale et ox. marginale: *prȅden* (*-ena, -eno*), *sjȅčen* (*-ena*); *trésen, trésena, tréseno* (= ancienne accentuation de l'*e* suffixal), mais *plèten, pletèna, pletèno* (< *plet|en, pleten|a, pleten|o*); čak. *pečén, -enä, -enȍ*; *tresén, -enä*. La répartition s.-cr. reflète fidèlement la structure du présent antérieure à la généralisation de l'oxytonèse chez les verbes en *-e/o-*. La raison pourquoi l'ancienne différence entre les thèmes rudes et doux fut retenue dans les formes impersonnelles, ne saurait nous échapper. Les infinitifs et les participes en *-eno-*, étant soit rudes soit oxytons, n'accentuaient jamais le préverbe: il n'eut donc pas de possibilité d'influencer les formes intonées rude par l'intermédiaire de formes composées accentuées sur le préverbe, comme ce fut le cas au présent. En second lieu, les formes impersonnelles étant fondées sur les formes personnelles, elles n'en suivent que peu à peu les transformations.

Les présents de tous ces verbes sont identiques (*grízêm, grízêš, grízê, grízête* comme *trésêm, trésêš, trésê, trésête*) à ceci près que les verbes à an-

cien vocalisme radical bref ont l'oxytonèse marginale (*plètêm*, *plètêš*, *plètê*, *pletéte*). Le russe garde encore, à côté de formes normales comme *gryz'u*, *gryz'ëš*, *gryz'ët*, *gryz'ëte*, une faible trace de l'ancienne barytonèse (rude) dans le présent *kr'adeš* (vieilli) à côté de *krad'ëš*.

Il y a cependant dans la classe I un certain nombre de verbes, communs au s.-cr. et russe, qui ont gardé l'ancienne barytonèse rude; ce sont d'abord:

s.-cr. *lèžêm*, *lèžêš*, *lèći* = r. *lj'agu*, *lj'aževь*, *lečь*
s.-cr. *sjèdêm*, *sjèdêš*, *sjësti* = r. *sj'adu*, *sj'adešь*, *sestь*
s.-cr. *srëtêm*, *srëtêš*, *srësti*, cf. v. slave *sъ-ręštǫ*, *sъ-rěsti*

Les formes verbales en question contiennent un infixe nasal qui ne caractérise que le présent et enraye l'action assimilatrice exercée par les présents radicaux en *-e/o-*.

D'autre part il y a s.-cr. *ljëzêm*, *ljëzêš*, *ljësti*, r. *l'ezu*, *l'ezeš*, dont la barytonèse reste aussi énigmatique que la mobilité de *mògu*, *mòžêš* (r. *mog'u*, *m'ožešь*).

Quant aux débris des verbes athématiques, voici leurs paradigmes en s.-cr.:

jèsam „je suis“	*dâm* „je donnerai“	*vêm* „je sais“	*jêm* „je mange“
jèsi	*dâš*	*vêš*	*jêš*
jëst	*dâ*	*vê*	*jê*
jèsmo	*dámo*	*vémo*	*jémo*
jèste	*dáte*	*véste*	*jéte*
jèsu	*dádû*	*védê* (*védû*)	*jédû*

Tous ces paradigmes sont oxytons de provenance (cf. čak. *dám* avec néorude, etc.). Les verbes radicaux athématiques aboutissent ainsi au même terme de développement que les verbes thématiques, sur lesquels, vu leur structure réduite, ils ont dû s'appuyer.

L'accentuation de l'ancien aoriste sigmatique des thèmes monosyllabiques est d'origine complexe. La 2e—3e p. sing. dépend en partie des formes personnelles du présent tandis que le reste du paradigme, muni de désinences consonantiques, est dominé par l'infinitif.

La 1re p. sing. et le pluriel montrent exactement la répartition accentuelle propre aux dérivés Ia de la p. 315: accent radical en cas d'intonation rude de la forme-base (de l'infinitif), oxytonèse dans les autres cas. P. ex. s.-cr. *pȉh*, *pȉsmo*, *pȉste*, *pȉše* en face de *klêh* (ancienne néorude provenant d'oxytonèse), *klésmo*, *kléste*, *kléše*; formes à préverbe *zàklêh* etc.

La 2e—3e p. sing. ne dépend de l'infinitif que dans la mesure où il s'agit de racines en liquide ou en nasale. Ici encore l'intonation rude commande l'accent radical, mais l'intonation douce, l'accent récessif. Ainsi: *tȓ* de *tȑti*, mais *dȑje* (*zȁdrije*) de *drijèti*, *mȑje* (*ȕmrije*) de *-mrijèti*;

dȕ de *dȕti*, *žȅ* de *žȅti* (*žànjêm*), mais *dȍčê* < *-čéti*, *ȍtê* < *-jéti*, *klê* < *kléti*, *pê* < < *péti*, *žê* (*zàžê*) < *žéti* (*žmêm*).

Dans les thèmes monosyllabiques en voyelle on a p. ex. *lî*, *pî*, *vî* de *lȉti*, *pȉti*, *vȉti* mais *čȕ* de *čȕti*, *krȉ* de *krȉti*. Nous considérons *lî*, *pî*, *vî* comme formes phonétiques étant donné que l'intonation rude (c.-à-d. montante) n'aurait pu exister à l'origine dans les monosyllabes. Le type *čȕ*, *krȉ*, par contre, doit son intonation (ou tout simplement son vocalisme bref) à l'influence du *présent* **čujǫ*, **kryjǫ*. La même remarque est applicable à *tȑ*, *dȕ* et *žȅ* (*žȁnjem*), à ceci près qu'ils ont subi l'influence de *l'infinitif*.

Les formes monosyllabiques de la 2ᵉ—3ᵉ p. de l'aoriste ont donc en règle générale *l'intonation douce*, mais l'intonation rude y est introduite sous l'influence tantôt de l'infinitif tantôt du présent.

Pour ce qui est des formes dissyllabiques de la 2ᵉ—3ᵉ p. sing., celles du type *vede* sont d'un intérêt particulier. Comme elles continuent l'ancien imparfait, leur barytonèse récessive confirme l'image qu'on se fait de l'accentuation primitive de la 1ʳᵉ classe verbale en balto-slave (p. 319). On a de *plèsti*, *plètêm* la 2ᵉ—3ᵉ p. sing. de l'aor. *plète* (*zàplete*); de *trésti*, *trésêm* : *trêse*, *ȉstrêse*, et de même de *prȅsti*, *prédêm* : *prêde*, *ȍprêde*, la forme de l'aoriste étant bâtie sur le présent et non pas sur l'infinitif.

Mais les rares verbes en *-e/o-* qui pour une raison quelconque ont gardé un présent mobile, sont oxytons à l'aoriste:

ìti, *ȉdêm*:	2ᵉ—3ᵉ p. aor.		*ìde*
lèći, *lȅžêm*:	,,	,,	*lèže*
mòći, *mȍžêš*:	,,	,,	*mòže*
rèći, *rȅčêm*:	,,	,,	*rèče*

Il s'agit évidemment de l'opposition *type rude* : *type mobile* existant au présent (*sjȅsti*, *sjȅdêm* : *ìti*, *ȉdêm*) et imposée à l'aoriste:

sjȅdêm (**sḙ́dǫ*): aor. *sjȅde* (*zàsjede*) = *ȉdêm* (**idǫ*): aor. *ìde*.

Certains dérivés déverbatifs attestent indirectement l'accentuation préverbiale des verbes-bases personnels.

Au § 5 il a déjà été question des participes en *-lo-*, *-no-*, *-to-* qui accentuent le préfixe verbal. Dans le verbe personnel le préfixe était toujours inaccentué a) quand la racine portait l'intonation rude; b) quand le paradigme était oxyton. L'accentuation du préverbe n'était possible que lorsque le paradigme était mobile. Or la mobilité a été abolie dans la majorité de verbes de la 1ʳᵉ classe (*-e/o-*), et probablement dans une partie de verbes de la 3ᵉ classe (*-i̯e/o-*), en faveur de l'oxytonèse. De l'autre côté, dans les verbes mobiles des classes II (*-ne/o-*), III (*-i̯e/o-*) et IV (type *-jǫ*, *-iti*), on a remplacé l'accentuation récessive des formes fortes par l'accentuation de la syllabe prédésinentielle (plus intonation néorude en cas de vocalisme long).

Le dernier groupe conserve l'oxytonèse de la 1re p. sing. et de l'impératif (sans parler des formes nominales) en s'opposant par là aux thèmes barytons à intonation rude et à flexion immobile. Les oppositions *g'y(b)nǫ*: *ton'ǫ*, *r'ěžǫ* : *klepljǫ'*, *b'avljǫ* : *ljubljǫ'* fixent l'accent des dérivés en *-lo-*, *-no-*, *-to-* tirés des types mobiles *ton'ǫ*, *klepljǫ'*, *ljubljǫ'*. Bien que par leur accent ils se distinguent des dérivés de *g'y(b)nǫ*, *r'ěžǫ*, *b'avljǫ*, ils en partagent l'immobilité. Ainsi *r'ězalъ*, *r'ězala* : *klep'alъ*, *klep'ala*; *b'avilъ*, *b'avila* : *ljub'ilъ*, *ljub'ila*.

Mais dans les participes du premier groupe (verbes I, III jadis mobiles et devenus oxytons) l'accentuation préverbiale s'est conservée à titre d'archaïsme, souvent lorsque ces verbes comportaient un second thème en *-ā-*.

Exemples. Participes en *-lo-*: russe *z'abralo*; *n'ačal*, *načal'a*; *pr'odal*, *prodal'a*, *pr'odalo*, *pr'odali*; *'umer*, *umerl'a*, *'umerlo*, *'umerli*; *s'ozval...*; čak. *pȍbrālo*, *pobrālȁ*; *dȍbīl*, *dobīlȁ*; *prȍdāl*, *prodālȁ*, *prȍdālo*; *pȍpīl*, *popīlȁ*; *ȍprāl*, *oprālȁ*; *ȕmrl*, *umrlȁ*, *ȕmrlo*, *ȕmrli*. Il y a mieux. L'accentuation préverbiale des formes composées est imitée par les simples correspondants, qui remplacent l'ancienne oxytonèse par l'accentuation récessive des cas forts (nom. sing. masc. et neutre, et pluriel): russe *bral*, *bral'a*, *br'alo*, *br'ali*; *byl*, *byl'a*, *b'ylo*, *b'yli*; *dal*, *dal'a*, *d'alo*, *d'ali*; *dral*, *dral'a*, *dr'alo*, *dr'ali*; *pil*, *pil'a*, *p'ilo*, *p'ili*; *zval*, *zval'a*, *zv'alo*, *zv'ali*; et ainsi de suite; čak. *dâl*, *dālȁ*, *dâlo*, *dâli*; *prâl*, *prālȁ*, *prâlo*; *zvâl*, *zvālȁ*; etc. Ainsi s'explique l'intonation douce du čakavien, inattendue au point de vue étymologique, étant de provenance morphologique et remplaçant l'accent récessif des formes composées.

Participes en *-no-*: russe *s'obran*, *sobran'a*, *s'obrano*; *pr'odan*, *prodan'a*, *pr'odano* (mais au simple *dan*, *dan'a*, *dan'o*); *n'azvan*, *nazvan'a*, *n'azvano*; čak. *nȁbrān*, *nabrānȁ*; *pȍzvān*, *pozvānȁ*. Au simple: čak. *ȍrān*, *orānȁ*, *ȍrāno*, cf. *skȍvān*, *skovānȁ*.

Participes en *-to-*: russe na *n'ačat*, *načat'a*; *n'anjat*, *nanjat'a*, *n'anjato*, *n'anjaty*; *pr'okljat*, *prokljat'a*; *pr'olit*, *prolit'a*; *pr'ožit*, *prožit'a*; štok. *nȁčêt*, *prȍdȓt*, *ȍtêt*, *zȁpêt*; čak. *pȍčēto*, *počētȁ*; *zȁpēto*, *zapētȁ*. Simples mobiles et à accentuation récessive stok. *klêt*, *žêt* (*žmêm*), *lît*, *pît*, *vît*.

Ces catégories paraissent témoigner de l'accentuation préverbiale des verbes immotivés à intonation douce (ou à vocalisme bref). Ajoutons que l'influence du verbe personnel sur les participes en question a pu s'exercer aussi à travers l'aoriste, cf. ci-dessus la 2e—3e p. sing. à intonation douce et à accentuation récessive comme *dâ*, *bŷ*, *lî*, *pî*, *vî*.

Il convient maintenant, à la lumière des remarques précédentes, de justifier l'accentuation historique des classes verbales II, III, IV de Leskien.

Il est vrai qu'en s.-cr. la classe II (*-ne/o-*) ne continue que deux ty-

pes : barytons rudes, p. ex. *g̀inêm*, *g̀inêš*, et mobiles doux: *tȍnêm*, *tȍnêš* (Leskien 517). Mais le russe connaît les perfectifs momentanés en *-n'ǫ*, *-neš'i*, qui sont en règle générale oxytons. Leur immobilité et leur accentuation s'accordent avec leur caractère motivé.

De l'autre côté il y a les verbes dénominatifs en *-nǫti* à *métatonie rude*. Cf.

r. *gl'ochnutь*, s.-cr. *glȕhnuti* < **gluxъ* (int. douce)
r. *mj'aknutь*, s.-cr. *mȅknuti* < **mękъkъ* (int. douce)
r. *slj'epnutь* < **slěpъ* (int. douce)
s.-cr. *-gȕsnuti* < **gǫstъ* (int. douce), *tvȑdnuti* < **tvьrdъ* (int. douce), et ainsi de suite.

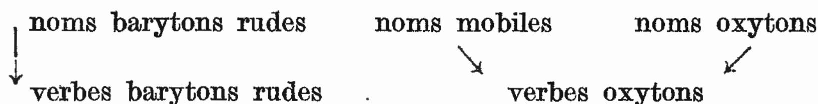
Le contraste primitif a dû exister entre les dérivés en *-nǫti* bâtis sur les verbes primaires, et ceux tirés de verbes dénominatifs *glušiti*, *slě-piti*, etc.

L'accentuation de ces dérivés dénominatifs est comparable à celle des dérivés nominaux du groupe IIb (p. 237). Elle doit être le résultat d'un scindement très ancien entre les dérivés oxytons et les résidus barytons, ces derniers s'étant ensuite constitués en série autonome. Si cette interprétation est correcte, le suffixe déverbatif aurait impliqué l'oxytonèse, le suffixe dénominatif *-nǫ* étant, par polarisation, accompagné de métatonie rude (p. 237). Il faudra des recherches plus détaillées pour étayer la première moitié de la formule. L'ancienneté du procédé dénominatif transparaît dans les exemples sûrs d'apophonie comme **slьpnǫti*, **glъxnǫti* (< **slěpъ*, **gluxъ*), comparables à lit. *sųsù* < *saũsas*.

Est plus difficile la question de la classe III (*-i̯e/o-*). Ici encore, cf. Leskien 519, le s.-cr. accentue uniformément la racine en continuant soit les anciens barytons rudes (*rȅžêm*, *rȅžêš*) soit les thèmes mobiles (*pîšêm*, *pîšêš*). Or les thèmes mobiles à eux seuls sont déjà un indice de l'existence préhistorique d'oxytons, on n'a qu'à se rappeler l'explication de l'accent des verbes en *-e/o-*. Les verbes en *-i̯e/i̯o-* ont dû être dans une certaine mesure productifs, cf. les dérivés dénominatifs comme **golgoljǫ*, **golgolati* ou **klopotjǫ*, **klopotati*. Les dérivés tirés de noms-bases mobiles ou oxytons étaient oxytons tout comme p. ex. les dérivés dénominatifs en *-iti* (v. infra). L'état actuel du s.-cr. et du russe reposerait ainsi sur une simplification relativement récente subie par la classe III, consistant en une élimination complète de l'oxytonèse.

Dans la classe IVa (en *-iti*) les verbes immotivés sont représentés par tous les trois types (baryton, mobile, oxyton). Les verbes dérivés sont tantôt déverbatifs (anciens itératifs, en nombre restreint: *broditi*, *goniti*, *xoditi*, *nositi*, *voditi*, *voziti*, *laziti*, etc.), tantôt dénominatifs. Tout comme l'indien, le slave (ou plus probablement le balto-slave) a différencié entre les dénominatifs, qui suivent le paradigme oxyton, et les

déverbatifs, qui retiennent la mobilité propre aux immotivés [105]. Au sujet des verbes dénominatifs Karcevski (*Système du verbe russe* p. 57) dit qu'il n'est pas encore possible d'établir le rapport entre l'accentuation des verbes en *-iti* et celle des noms sur lesquels ils sont formés. Or étant donné la suppression de la quantité et de l'intonation en russe, il faut avouer que l'ancienne répartition accentuelle:



y est assez bien conservée. Il n'est pas possible d'énumérer ici, même partiellement, les faits pertinents puisqu'il s'agit d'une catégorie productive. Voici quelques exemples:

anciens barytons rudes	anciens thèmes mobiles	anciens oxytons
balagˈur, grˈamota >	*borozdˈa, boronˈa* >	*vinˈa, ključь* >
balagˈuritь, grˈamotitь;	*borozdˈitь, boronˈitь*;	*vinˈitь, (v)ključˈitь*;
dˈolgij, pˈolnyj, slˈabyj >	*slepˈoj, vesˈëlyj* >	*ˈostryj* > *ostrˈitь*
(pro)dˈolžitь, (na)pˈolnitь, slˈabitь	*slepˈitь, veselˈitь*	

Il va sans dire que ce n'est là qu'un point de départ d'une explication complète des faits russes modernes.

D'après leur provenance on peut diviser les verbes de la classe IVa en

A 1) verbes primaires à vocalisme radical long
  2) verbes itératifs " " " "
  3) verbes dénominatifs à " " rude
} = *barytons rudes*

B 1) verbes primaires à vocalisme radical bref (doux)
  2) verbes itératifs " " " " "
} = *mobiles*

C verbes dénominatifs tirés de noms mobiles ou oxytons = *oxytons*.

Dans la classe IVb (*-ěti*, 3ᵉ p. sing. *-itъ*) la grande majorité de verbes sont oxytons (Leskien 524). En russe il y a quelques thèmes mobiles: *deržˈu, dˈeržiš* (en face des .-cr. *dr̀žîš*); *dyšˈu, dˈyšiš*; *smotrjˈu, smˈotriš* (mais ancien infinitif *smotriti*); *terpljˈu, tˈerpiš*; *verčˈu, vˈertiš* (et *vertˈiš*). Dans les deux langues il y a en outre un nombre restreint de barytons rudes: s.-cr. *vȉdîm, vȉdîš*; *stȁrîm, stȁrîš*; r. *obˈidetь, slˈyšatь, vˈidetь, zavˈisetь* (mais *visˈetь*). Cet état de choses nous fait supposer que malgré son improductivité à l'époque historique, la classe IVb était par son origine une

[105] En cas de vocalisme radical rude les dénominatifs, aussi bien que les itératifs, accentuent la racine: *làziti, slȁbiti*.

classe essentiellement *motivée* caractérisée par un accent radical *ou* suffixal constant (type accentuel Ia de la p. 240).

Enfin la classe IIIb de Leskien consiste de types en *voyelle* + *ajǫ* lesquels, dans une large mesure, sont restés vivants jusqu'à nos jours: *-a-jǫ*, *-ě-jǫ*, *-u-jǫ*. Pour ce qui est des deux derniers groupes, noter que leur accentuation semble suivre celle des noms-bases, p. ex. *berˈemjenetь*, *barˈyšničatь*, *besstˈydničatь* (noms-bases barytons), *večerˈetь* (*vˈečer* mob.), *vdovˈetь* (*vdova* ox.); d'autres exemples chez Karcevski *o. c.*, p. 50 sq. Les verbes dénominatifs en *-ovatь* se forment surtout sur les substantifs neutres en *-stvo* et *-stvie* et reproduisent l'accentuation de leurs primitifs (ibid. p. 53). Au point de vue du rôle joué dans la grammaire, le suffixe *-ajǫ*, étant à la base des formes imperfectives de la conjugaison, est sans doute le plus important. On sait que dans les verbes imperfectifs il est constamment accentué sur *a* (intoné rude). La raison pourquoi les itératifs ne retiennent pas l'intonation des verbes-bases intonés rude est à chercher dans l'alternance vocalique accompagnant l'emploi de *-ajǫ* itératif. Cf. à titre de parallèle les dérivés nominaux primaires du groupe Ib, qui grâce à l'apophonie vocalique gardent toujours l'ancienne oxytonèse, quelle que soit l'intonation du mot-base (p. 239). Ainsi s'éclaire la différence de traitement entre les membres de couples comme r. *nasˈypatь* (1re p. *nasˈyplju*) et *nasypˈatь* (1re p. *nasypˈaju*)[106]. La forme perfective, immotivée, reçoit l'intonation rude dès l'époque *A/B*, au moment même de la naissance de la catégorie de l'intonation. L'imperfectif, étant motivé, retient l'accentuation suffixale à cause de l'allongement simultané du vocalisme radical, allongement qui du reste, dans le cas de *-sypati*, n'est que virtuel.

Les remarques précédentes, quoique sommaires, nous permettent de constater que les points de vue appliqués aux catégories nominales se montrent féconds aussi dans la morphologie du verbe. Soulignons ici, pour résumer, la réduction du schéma quadriparti en deux paradigmes (imm. rude et mob. doux), le rôle de l'oxytonèse (marginale) limitée aux types productifs, la distinction entre les dérivés du type Ia (p. ex. *-nǫti*, *-iti*, *-jǫ/-ěti*, *-ějǫ*, *-ovati*), Ib (imperfectifs en *-ajǫ*) et IIb (p. 324).

---

[106] A l'infinitif, les formes composées de *-klikatь*, *-rezatь* et *-sypatь* différencient par l'accent les aspects perfectif et imperfectif. P. ex. *narˈezatь* (perfectif): *narezˈatь* (imperfectif). L'opposition s'étend sur tout le paradigme dans *doklikatьsja*, *napadatь*, *obegats* et les composés de *-tykatь* (*na-*, *ob-*, *pod-*, *ras-*, *u-*). Il n'y a pas, par contre, d'opposition entre les barytons *-bˈegatь* (hormis *obegatь*), *-čˈerpatь*, *-dvˈigatь*, *-pˈadatь* (hormis *napˈadatь*), *-pˈolzatь* et les oxytons correspondants, *podvˈigatь* étant un dérivé de *dvˈigatь*, mais *podvigˈatь* la forme imperfective de *podvˈinutь*, etc.

L'incertitude concernant les désinences du présent lituanien devient un obstacle à la reconstruction de l'accent dans les formes de la 2e et 3e p. sing. Celles de la 1re et la 2e p. duel et plur., ayant le même poids syllabique que les formes slaves correspondantes (lit. *-ava*, *-ata*, *-ame*, *-ate*: slave *-evě*, *-eta*, *-emъ*, *-ete*), ne s'en distinguent que par des traits qui n'impliquent guère une différence d'accentuation. L'unification, en lit., des désinences primaires et secondaires en une seule série a fait complètement disparaître la finale *-eti* (3e p. sing.). Or il paraît licite de la poser comme la désinence primitive des présents thématiques et d'admettre par conséquent le caractère *fort* de **-at* (**-et*) en baltique (subordination accentuelle des désinences réduites aux désinences pleines correspondantes).

Mais le problème de *-i* (< *-*ie*) de la 2e p. sing. n'est pas aussi simple. Nous n'avons à notre disposition aucun indice nous permettant de décider quelle place l'élément *-*ie* occupait dans le système des désinences, si par son origine il était primaire ou secondaire. L'accord du slave avec la plupart des autres langues indo-européennes nous oblige de ne compter qu'avec l'existence des désinences *-esi* (primaire) et *-es* (secondaire). Quant à *-*ie*, il faut lui attribuer, en vue de sa *structure monosyllabique*, la qualité de désinence faible.

Dans le paradigme primitif du présent il y aurait donc eu deux espèces de formes:

Z: 3e p. sing., tout le duel et plur.
Ω: 1re et 2e p. sing.

(Z = formes fortes, Ω = formes faibles).

La pointe de ces remarques gît dans la constatation que *-*uo* > *-u* (1re p. sing.) et *-*ie* > *-i* (2e p. sing.) sont du même ordre que p. ex. *-à* du nom. sing. dans *žiemà* (**žiemõ* > *žiemà*).

Appliqué au cas spécial des désinences lituaniennes, le principe de mobilité conduit au paradigme suivant: **veduõ*, **vediẽ*, *vˈeda*, *vˈedame*, *vˈedate*. La différence d'avec le slave est constituée par le caractère faible de la 2e p. sing. L'abrègement des finales fournit le paradigme historique (oxytonèse des deux premières personnes en face de la barytonèse des autres formes). Mais *l'appréciation* de l'ancien paradigme mobile subit un changement total. Confronté avec le paradigme rude immobile, il présentera deux formes, celles des 1re 2e p. sing., dont l'oxytonèse sera perçue comme découlant de l'intonation douce de la racine, c.-à-d. de l'accentuation de la more prédésinentielle, p. ex. *liẽka* : *liekù*, *liekì*. Cela veut dire que désormais *liekù*, *liekì* passeront pour les formes Zα d'un paradigme foncièrement baryton.

Les verbes radicaux athématiques, qui sont bipartis (racine + dési-

nence), s'appuient sur les verbes thématiques (racine + suffixe + désinence) et en adoptent la courbe accentuelle. Le rapport entre paradigmes rudes et paradigmes doux, greffé sur la mobilité indo-européenne héritée des verbes radicaux, conduit à l'opposition:

sg. 1re p. *kósmi* (cf. *bĕgu*) en face de *eimì* (cf. *liekù*)
„ 2e „ *kós(s)i* („ *bĕgi*) *eisì* („ *liekì*)
„ 3e „ *kósti* („ *bĕga*) *eĩti* („ *liẽka*)
plur. *kosmè* comme *eimè*, etc. (= formes Ω).

L'immobilité des thèmes barytons rudes ne donne lieu à aucune remarque. Les verbes oxytons devenus immotivés à l'époque *B* ont été traités comme les oxytons nominaux. C.-à-d. au moment de l'action de la loi de Saussure ils ont été assimilés aux anciens thèmes mobiles (désormais barytons) moyennant un recul morphologique de l'accent dans les formes Z. Les tranches radicales longues jusqu'ici atones adoptent une intonation rude secondaire. Cf. le développement analogue des oxytons immotivés nominaux p. 213 [107].

Quant aux oxytons motivés, ils ont fait reculer l'accent, tout comme les noms motivés et pour la même raison, sur la more prédésinentielle (p. 241). Tandis que dans un présent comme *peřša* (immotivé) l'intonation douce repose sur la *première syllabe* du mot, dans *liñpa* et d'autres présents à infixe nasal (motivés) elle équivaut à l'accentuation de la *dernière more* du thème (= more prédésinentielle).

On a déjà remarqué (cf. p. 316) que la fusion du préverbe avec le verbe personnel n'était pas un héritage balto-slave, mais s'est effectuée indépendamment dans les deux groupes linguistiques en question. Mais son résultat est dans les deux cas le même: la proclise du préverbe. L'accent du verbe personnel est maintenu dans les barytons rudes et les oxytons, il est reporté, pour des raisons morphologiques, sur la syllabe préverbiale dans les formes fortes des paradigmes mobiles. Ce fait démontre clairement que la fusion a dû avoir lieu *avant* l'action de la loi de Saussure, c.-à-d. pendant la période *B*. Car *après* cette période un accent interne doux aurait pu garder sa place, ce qui aurait résulté en une identité complète de l'accentuation des verbes composés avec celle des simples.

Le rapport accentuel des formes composées aux verbes simples donne lieu à quelques observations.

---

107 Les exemples de métatonie rude continuant l'oxytonèse balto-slave (dans le verbe et dans le nom) seront donnés au paragraphe suivant, à propos des intonations lettes.

Classe I[108]: accentuation du préverbe en cas d'intonation douce: *nùnešu, nùneša, nùlipu, nùlipa, nùperku, nùperka.*

Présent simple pendant la période *B*: **nešuõ, *nešiẽ, n'neša, n'nešate.*

Présent composé pendant la période *B*: **atnešuõ, *atnešiẽ, 'atneša, 'atnešate.*

Après l'action de la loi de Saussure, les paradigmes immobiles du type ⌣xx étant devenus possibles, l'accent des formes faibles (1[re], 2[e] p. sing.) a été assimilé à celui des formes fortes, donc *'atnešu, 'atneši* comme *'atneša, 'atnešate* sur le modèle du type immobile à intonation rude *atbė́gu.* Cette assimilation ne s'effectue que pour les verbes composés parce qu'ils représentent des formes fondées (motivées).

L'accentuation préverbiale des verbes doux de la classe I s'accorde avec leur mobilité originelle, qui n'a pas survécu en slave (plus haut p. 319). Elle s'explique avec T. Torbiörnsson (*De litauiska akcentförskjutningarna och den litauiska verbalakcenten*) comme une nécessité phonologique (à notre avis plutôt morphologique), et non avec M. Endzelin (KZ 51, p. 1 ss.) comme un accent secondaire équilibrant l'oxytonèse marginale des formes du duel et plur.

Classe IV (verbes en *-i̯e/o-*): ces verbes aussi, étant immotivés, suivaient, en cas d'intonation douce de la racine, le paradigme mobile. Or dans les formes composées l'accentuation est *radicale* non seulement pour les thèmes rudes, mais en général pour les thèmes à tranche intonable (longue) : *iššaukiù, iššaũkia*; *apverkiù, apver̃kia,* tandis que les verbes à vocalisme bref accentuent le préverbe: *ìštariu, ìštaria*; *ìškeliu, ìškelia*; *ìškuliu, ìškulia.*

Cette répartition ne saurait être surprenante. Dès l'époque *B/C*, l'intonation douce étant devenue admissible en syllabe interne, l'exemple des verbes rudes (*rė́žiu* : *nurė́žiu* etc.) s'imposait aux thèmes doux, entraînant la substitution de l'accent préverbial par celui de la racine. Les thèmes à voyelle brève n'avaient pas de modèle à suivre puisque l'intonation (rude) ne pouvait exister que sur une tranche longue. C'est pour cela qu'ils ont gardé l'accentuation archaïque du préverbe.

On se demande si la tendance à remplacer l'accentuation du préverbe par celle de la racine n'a également joué à l'intérieur de la classe I. M. Senn (*Kleine litauische Sprachlehre*, 1929, p. 129) et le dictionnaire de Niedermann *s. v.* citent, comme normale, l'accentuation *atliekù, atliẽka*; cf. aussi *išmiegù, išmiẽga.* En parcourant la liste, qui n'est pas complète, des verbes en *-a-* (*-e/o-*) chez Jaunius, traduction russe, p. 168—172, on constate qu'à part *kalbù* et *miegù* les verbes à tranche *longue douce*

108 Nous suivons ici l'ordre adopté par Leskien dans son *Litauisches Lesebuch*, p. 190—197.

y sont représentés par des thèmes à alternance *e/zéro*, comme ***kemšù, kimšaũ*** „fourrer"; ***kerpù, kirpaũ*** „tondre"; ***kremtù, krimtaũ*** „mordre"; ***lendù, lindaũ*** „se glisser etc."; ***renkù, rinkaũ*** „cueillir"; ***sergù, sirgaũ*** „être malade"; ***slenkù, slinkaũ*** „ramper"; ***telpù, tilpaũ*** „trouver de la place"; ***trenkù, trinkaũ*** „laver"; ***velkù, vilkaũ*** „traîner". — De l'autre côté, les verbes rudes de la classe I, hormis ***mélžu, mìlžau*** „traire", ne connaissent guère l'alternance vocalique: ***áugu, áugau*** „croître"; ***bė̃gu, bė̃gau*** „courir"; (***bìldu, bildė̃jau*** „faire du bruit"); ***dìrbu, dìrbau*** „travailler"; (***ė̃du, ė̃džiau*** „manger", ancien athématique); (***gélbu, gélbėjau*** „aider"); (***giedu, giedójau*** „chanter"); ***kándu, kándau*** „mordre"; (***móku, mokė̃jau*** „savoir etc."); ***púolu, púoliau*** „tomber"; (***ráudu, raudójau*** „pleurer", ancien athématique); ***sė̃duo-s, sė̃dau-s*** „s'asseoir"; (***skámbu, skambė̃jau*** „sonner"); (***skéldu, skéldėjau*** „se fendre"); (***skéndu, skéndėjau*** „se noyer"); ***šóku, šókau*** „sauter"; (***žémbu, žémbėjau*** „éclore"); ***žìndu, žìndau*** „sucer".

Le schéma synoptique

	int. rude	int. douce
sans alternance	8 (18)	0 (2)
avec alternance	1	10

montre une association tellement forte entre l'intonation et la présence ou l'absence de l'apophonie vocalique, qu'une influence du type rude sur les thèmes doux paraît peu possible. Si dans la classe IV l'exemple des thèmes rudes non-alternants fut suivi par les thèmes doux non-alternants, dans la classe I les thèmes rudes non-alternants ne pouvaient pas servir de modèle aux thèmes doux à alternance vocalique. Les verbes de la classe I à alternance *er/ir, el/il, en/in, em/im* conservent donc l'ancienne accentuation préverbiale (Senn *o. c.*, p. 191): ***nùperku, nùperka*** < ***perkù, pir̃kti*** „acheter"; ***nùkertu, nùkerta*** < ***kertù, kir̃sti*** „couper"; ***nùvelku, nùvelka*** < ***velkù, vil̃kti*** „traîner"; ***sùrenku, sùrenka*** < ***renkù, riñkti*** „cueillir"; ***į̃lendu, į̃lenda*** „se glisser dans" < ***lendù, lį̃sti***; ***sùkemšu, sùkemša*** < ***kemšù, kimšti*** „fourrer".

Il est possible que (***at)liekù***, (***at)liẽka***, avec son vocalisme isolé *ie/i*, a subi l'influence de (***iš)miegù***, (***iš)miẽga*** lequel, à son tour, fut le premier à suivre l'exemple des thèmes rudes formant leur prétérit en ***-ójau*** (***giedójau, raudójau*** comme ***miegójau***).

Les verbes de la classe V (en *-i-*) se trouvent d'après M. Senn (p. 190 note) dans un état de transition. Ils montrent la tendance à se conformer au modèle de la classe IV (maintien de l'accentuation radicale en cas de tranche intonable, accentuation préverbiale des thèmes à vocalisme bref). Cf. ***lydė́ti*** „accompagner" : ***nulydžiù, nulỹdime***; ***girdė́ti*** „entendre": ***negirdžiù, negir̃dime***; mais ***tikė́ti*** „croire": ***nètikiu, nètikime***; ***minė́ti*** „mentionner": ***nèminime***. De l'autre côté on rencontre aussi ***neturiù, netùrime*** con-

currençant *nèturiu*, *nèturime* (*turẽti* „avoir“), ou *negaliù*, *negãlime* contrastant avec *ìšgaliu*, *ìšgalime* (*galė́ti* „pouvoir“).

Il s’agit de verbes jadis motivés, parallèles aux verbes slaves en *-jǫ*, *-ěti*, par conséquent (soit rudes soit) oxytons [109]. L’accentuation du thème semble donc plus ancienne que celle du préverbe.

Les verbes à infixe nasal (classe II), formant une catégorie productive, étaient à l’origine oxytons. Mais leur oxytonèse marginale ne recouvre qu’accidentellement et partiellement celle du type v. ind. *piṁśáti*, laquelle est columnale. Après la période *B* un paradigme comme **limpuõ*, **limpiẽ*, **limp*ˈ*a* etc. fut transformé en *limpù*, *limpì*, *liñpa*, c.-à-d. en un paradigme à accentuation de la more prédésinentielle (plus complication apportée aux deux premières personnes par la „loi de Saussure“). Les composés se comportent comme les simples, en remplaçant aussi l’oxytonèse marginale par l’accentuation de la dernière more du thème: *sutinkù*, *sutiñka*, *su-tìkti* „être en accord“; *atbunkù*, *atbuñka*, *atbùkti* „s’émousser“; *pagendù*, *pageñda*, *pa-gèsti* „s’empirer“. — Bref, l’absence d’accent préverbial chez les thèmes à infixe découle de l’absence d’une ancienne mobilité.

Toutes semblables sont les conditions qui régissent l’accent des verbes de la classe III (en *-sta-*). C’est aussi une classe productive fournissant des dérivés dénominatifs aussi bien que déverbatifs. P. ex. *linkstù*, *linkaũ* „s’incliner un peu“ de *lenkù*, *lenkiaũ* „incliner, courber“; *dýgstu*, *dýgau* „éclore“ < *díegiu*, *díegti* „poindre“; *vargstù*, *vargaũ* „souffrir, être dans la misère“ < *var̃gas* „misère“; *lýgstu*, *lýgau* „devenir égal“ < *lýgus* „égal“. Les dérivés sont du type I a, c.-à-d. soit barytons rudes soit oxytons. Ces derniers échangent leur oxytonèse marginale, à partir de la période *B/C*, contre l’accentuation de la dernière more du thème. Dans les formes composées c’est par conséquent toujours la racine qui sera accentuée: *pavirstù*, *pavir̃sta* „devenir“ < *virstù*, *vir̃sta*.

Enfin les verbes de la classe VI (en *-au*, *-yti* et *-au*, *-oti*) accentuent, comme les verbes slaves en *-jǫ(-iti)* ou *-ajǫ* (*-ati*), soit la racine (intonée rude) soit le suffixe: *ródau*, *ródyti* „montrer“, mais *daraũ*, *darýti* „faire“. Dans le dernier cas c’est la more prédésinentielle qui porte l’accent, au simple aussi bien qu’en composition: *padaraũ*, *padãro* < *daraũ*, *dãro*.

Somme toute il paraît qu’en lituanien l’accentuation préverbiale a perdu du terrain dans la classe IV et dans quelques cas isolés de la classe I, comme *-liekù* et *-miegù*, mais que cette perte a été compensée

[109] Restes de l’ancienne oxytonèse chez Daukša (Skardžius *Daukšos akcentologija* p. 195—196): *minimè*, *regimè*, *turimè*, cette dernière forme 13 fois en face de 4 *tùrime*. Les autres formes oxytones citées par Skardžius sont des hapax: *bilomè*, *žinomè*, *ne žinotè*; *imamè*, *priimatè*, *surenkamè*, *keliamè*, *giriamè*.

par l'extension de l'accent préverbial dans les verbes à vocalisme radical bref de la classe V. En général le lituanien, avec son maintien du préverbe accentué, représente un type plus archaïque que le slave.

Pour ce qui est de la dérivation verbale, certaines formations de verbes dénominatifs respectent l'accent des noms-bases. C'est notamment le cas des verbes en *-ẽti, -óti, -úoti*, dont la répartition accentuelle rappelle celle des dérivés en *-ẽtas, -ótas, -úotas* (p. 275):

akmuõ (3b) „pierre“: *akmenẽti* „se pétrifier“; *daũg* „beaucoup“: *daugẽti* „augmenter“ (intr.); *gẽras* (4) „bon“: *gerẽti* „s'améliorer“; *gražùs* (4) „beau“: *gražẽti* „s'embellir“; *mẽdis* (2) „bois“: *medẽti* „se lignifier“; mais *káulas* (1) „os“: *káulėti* „s'ossifier“; *kérpė* (1) „lichens (d'Islande)“: *kérpėti* „se couvrir de lichens“; *mólis* (1) „argile“: *mólėti* „devenir argileux“. Un certain nombre d'exemples accentuent le suffixe malgré l'intonation rude du mot-base. Ainsi *lénkas* (1) „Polonais“: *lenkẽti* „se poloniser“; *malónė* (1) „grâce, faveur“: *malonẽti* „caresser“; *mótė* (1) „femme“: *moterẽti* „devenir femme, efféminer“

dovanà (3a) „cadeau“: *dovanóti* „faire cadeau de qc.“; *nãkvinas* (3b) „passant la nuit“: *nakvinóti* „passer la nuit“; mais *ãšara* (1) „larme“: *ãšaroti* „verser des larmes“; *áudra* (1) „tempête, orage“: *áudrotis* „tempêter“; *dárgana* (1) „temps pluvieux, humide“: *dárganoti* „être pluvieux“; *kìlpa* (1) „lacet“: *kìlpoti* „munir de lacets“; *kùmščia* (1) „poing“: *kùmščioti* „bourrer, gourmer“; *kúopa* (1) „amende“: *kúopoti* „punir d'une amende“

dìdis (4) „grand“: *didžiúotis* „se vanter“; *gãras* (4) „vapeur“: *garúoti* „s'évaporer“; *mẽlas* (4) „mensonge“: *melúoti* „mentir“; mais *áuksas* (1) „or“: *áuksuoti* „dorer“; *mólis* (1) „argile“: *móliuoti* „enduire d'argile“. L'accent repose sur le suffixe malgré la classe (1) du mot-base dans *dúmai* (1) „fumée“: *dūmúoti* „se couvrir de fumée, de nuages“; *dùmplės* (1) „soufflet“: *dumpliúoti* „souffler, haleter“; *ìšgastis* (1) m. f. „peur“: *išgasčiúoti* „avoir peur“; *júra* (1) „mer“: *jūrúoti* „ondoyer“; *ką́snis* (1) m. „bouchée“: *kąsniúoti* „faire honneur à un repas“; *kùmščia* (1) „poing“: *kumščiúoti* „boxer“; *kúopa* (1) „troupe“: *kuopúoti* „se réunir en une troupe“; *lénkas* (1) „Polonais“: *lenkúoti* „parler (lituanien) avec un accent polonais“. Il s'agit probablement d'une influence accentuelle du suffixe *-áuti*, justifiée par l'identité des prétérits des verbes en *-uoti* et *-auti* (*-avau*).

Les dérivés en *-ėti, -oti, -uoti* correspondent en gros au groupe accentuel Ia des dérivés nominaux balto-slaves (conservation de l'accent de la forme-base). Les dérivés en *-auti*, par contre, représentent le groupe accentuel Ib (accentuation constante du suffixe):

draũgas (4) „ami“: *draugáuti* „avoir des relations amicales“; *šiẽnas* (4) „foin“: *šienáuti* „faner“; *bičiùlis* (2) „ami“; *bičiuliáuti* „avoir des relations amicales“; *grỹbas* (2) „champignon“: *grybáuti* „cueillir des champignons“; *kùningas* (3b) „prêtre“: *kuningáuti* „exercer la profession d'un

prêtre"; *bérnas* (3) „garçon, valet": *bernáuti* „être valet"; *riešutas* (3a) „noisette": *riešutáuti* „cueillir des noisettes"; *úoga* (1) „baie": *uogáuti* „cueillir des baies"; *apãštalas* „apôtre": *apaštaláuti* „agir en apôtre"; *ìšgastis* (1) „peur": *išgastáuti* „avoir peur"; *málka* (1) „tas (de bois)": *malkáuti* „ramasser du bois"; *malūnininkas* (2) „meunier": *malūnininkáuti* „être meunier".

Parmi les verbes déverbatifs les intensifs-itératifs en *-yti* (*-dýti*, *-stýti*) offrent une répartition en fonction de l'intonation radicale du verbe-base. P. ex. *bèsti* „poindre, piquer": *badýti*; *beȓti* „répandre, éparpiller": *barstýti*; mais *bélsti* „frapper": *báldyti*; *kárti* „accrocher, suspendre": *kárstyti*; *tìrti* „rechercher": *tárdyti*.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du présent (indicatif). Les autres formes du système complet de la conjugaison sont bâtis, *directement* ou *indirectement*, sur le présent. Quoiqu'elles soient des formes flexionnelles et non des dérivés au sens propre du mot, elles sont sujettes aux mêmes règles formelles que ces derniers en ce sens que l'accentuation et l'intonation du présent conditionnent, d'une certaine manière définie, celles des autres formes flexionnelles du verbe. On peut attendre, théoriquement, les mêmes possibilités que chez les dérivés nominaux (p. 240), donc:

Ia) barytonèse rude ou oxytonèse, suivant que le présent est baryton rude, ou bien soit mobile soit oxyton;

Ib) oxytonèse constante;

IIa) accentuation récessive (accompagnée de métatonie douce).

En pratique c'est Ia qui joue ici le rôle principal [110]. Il est représenté d'abord par les formes flexionnelles suivantes:

1) l'ancien optatif (impératif) en *-*oit*, lit. *-ie*, slave *-i*
2) le participe présent actif en *-(o)nt-*
3) le participe présent passif en *-omo-*
4) l'infinitif en *-*tei*, lit. *-ti*, slave *-ti*
5) le participe en *-to-*
6) les participes en *-eno-* et *-lo-* (en slave).

En slave les formes 1), 4), 6) conservent la barytonèse rude du présent de l'indicatif, p. ex. *lě̏zi*, *rě̏ži*; *lě̏zti*, *rě̏zati*; *rě̏ženъ*; *lě̏zlъ*, *rě̏zalъ*, mais *nes|i*, *piš|i*; *nest|i*, *pisȁti*; *nesen|ъ*, (**pisȁnъ*); *nesl|ъ*, *pisȁlъ*; *stȁvi*, *stȁviti*, *stȁvljenъ*, *stȁvilъ*, mais *uč|i*, *učȉti*, **učen|ъ*, *učȉlъ*, et ainsi de suite.

---

[110] Le supin en *-*tun*, lit. *-tų*, slave *-tъ* est l'unique exemple de IIa (v. infra). Quant à l'oxytonèse constante (Ib), elle remplace Ia dans quelques formes flexionnelles (surtout l'optatif) de certaines classes verbales lituaniennes (v. ci-dessous).

Dans la période *C* l'intonation néorude, s'étant solidement installée à l'indicatif présent, commence à envahir le domaine du participe en *-eno-*. Tout comme chez les dérivés nominaux primaires (cf. p. 284 les dérivés du type r. *kˈuplja*), l'accentuation de la more présuffixale du participe passé passif était d'abord directement conditionnée par la présence de la néorude à l'indicatif, p. ex. *pústiši, pústitъ*, d'où aussi *púščenъ*, à la place d'un ancien **puščenˈъ* et en face de *sǫdenˈъ* (russe *pˈuščen, -a, -o, -y*, mais *suždën, -enˈa, -enˈo, -enˈy*). Chez les verbes en *-iti, -ajǫ, -ujǫ, -ějǫ* l'accentuation de la syllabe présuffixale (= „antépénultième" de Karcevski *o. c.* 79) est devenue une règle: *potˈoplennyj, pročˈitannyj, razrisˈovannyj*. Des phénomènes analogues s'observent en s.-cr.: *kûpljen, ljûbljen, čûvân, -ana, -ano, pîsân, -ana, -ano*, etc. (ancienne néorude). La néorude des participes en *-anъ, -ovanъ, -ěnъ* s'explique bien par la proportion **puščenˈъ* : *púščenъ* (d'après *pústiši*) = **pisànъ* : *písanъ* (d'après *píšeši*) = **cuvànъ* : *čúvanъ*, etc. L'extension de la néorude aurait ainsi compris plusieurs étapes, la dernière étant représentée par les verbes productifs en *-ajǫ, -ujǫ, -ějǫ* [111].

Le participe présent en *-(o)nt-* conserve l'accent et l'intonation primitive en čakavien, cf. pour ce qui est des thèmes à syllabe douce ou brève: *pekúć-* (avec néorude) < **pekontịo-, trēsúć-, kradúć-, perúć-, želéć-* en accord avec l'oxytonèse du présent et, avec la néorude de l'indicatif, *píšûć-, pálêć-*, et ainsi de suite (en štokavien il y a un scindement, d'origine tardive, en fonction de la quantité radicale, ainsi *tònûći, òrûći, nòsêći*, mais *tȑnûći, píšûći, hválêći*). En russe la néorude de l'indicatif n'a agi que dans les classes II, III (*tjˈanuščij, drˈemljuščij* d'après *tjˈanet, drˈemljet*), mais non dans la classe IV (*terpjˈaščij, nosjˈaščij* malgré *tˈerpit, nˈosit*). Le type *ljˈubjaščij*, qui est plus rare, comporte un double recul de l'accent: **ljubętjˈ- > *ljubę́tj-* (dans la forme composée), puis **ljubę́tj-* (de la forme composée) > **ljúbętj-* sous l'influence du verbe personnel: **ljúbitъ*, etc.

De la même façon, les changements de l'état lituanien propres à la période *C* (= après l'action de la loi de Saussure) sont comparables à ceux qui ont eu lieu dans la dérivation nominale. Le système verbal, lui aussi, doit s'adapter au fait primordial du renversement des intonations. C'est évident surtout à l'optatif et au part. présent.

[111] L'accentuation de la more présuffixale gagne de terrain. A côté du type ancien *najdˈënnyj, odolžˈënnyj* (verbes oxytons), *potoplˈënnyj, pritvorˈënnyj, zatvorˈënnyj, zaslužˈënnyj* (verbes mobiles), est représenté le type nouveau *nˈajdennyj, odˈolžennyj, potˈoplennyj, pritvˈorennyj, zatvˈorennyj, waslˈužennyj*. — Ou bien, la langue littéraire maintient encore l'état ancien, p. ex. *otprjažˈënnyj, podarˈënnyj, povtorˈënnyj, pribodrˈënnyj, projdˈënnyj, razdvojˈënnyj, razdroblˈënnyj, razgromlˈënnyj, razgružˈënnyj, zasorˈënnyj* là où la langue courante, en la devançant, a déjà adopté l'accent présuffixal (*otprjˈažennyj, podˈarennyj, povtˈorennyj*, etc.).

Aux infinitifs slaves **želkt|i*, *mest|i*, *nest|i*, **pekt|i*, *tet|i*, *vest|i* (< *vedǫ* et *vezǫ*) [112] correspondent lit. *dègti*, *mèsti*, *nèšti*, *kèpti*, *tèpti*, *vèsti*, *vèžti*; slave *bljust|i*, *męst|i*, **telkt|i*, *verst|i* [112], mais lit. *baũsti*, *mę̃sti*, *teĩkti*, *veř̃žti*. En cas d'intonation rude il y a accord entre le slave, p. ex. *dǫ̏ti*, **klę̏kti*, *mȅlsti* (de *mьlzǫ*), *sȇsti*, **bȇkti* (de *běgǫ*), *prȇsti* [112], *et le lit. (*dùmti*, *klénkti*, *mélšti*, *sésti*, *bégti*, *spręsti*). Dans le type *nèšti*, *baũsti* il s'agit d'un recul de l'accent d'ordre morphologique, lequel est en accord avec la disparition, au moment *B/C*, du paradigme mobile de l'indicatif (p. 327). Le manque d'une différence accentuelle entre *dìrbti* et *nèšti* se répète dans (*te*)*dirbiẽ* : (*te*)*nešiẽ* et *dirbą̃s* : *nešą̃s*, où le slave conserve l'ancienne répartition.

Les présents lituaniens à intonation rude et à infinitif en *-ėti*, *-óti* ont jadis appartenu aux thèmes oxytons immotivés, devenus ensuite rudes conformément à ce qu'on vient d'établir p. 328: ainsi *bìldu*, *bildėti* „faire du bruit", *dų̀zgu*, *dųzgėti* „trembler, résonner", *móku*, *mokėti* „savoir", *skámbu*, *skambėti* „sonner", *gíedu*, *giedóti* „chanter", *ráudu*, *raudóti* „pleurer"; *mýliu*, *mylėti* „aimer", *nóriu*, *norėti* „vouloir", *sédžiu*, *sėdėti* „être assis", *stóviu*, *stovėti* „être debout", *tìngiu*, *tingėti* „fainéanter", *véizdžiu*, *veizdėti* „regarder", *žýdžiu*, *žydėti* „fleurir" (*giedu* et *ráudu* sont d'anciens verbes athématiques). L'association des formes du présent rude et de l'infinitif accentué sur le suffixe est donc relativement récente. Si le présent rude était ancien, l'infinitif aurait nécessairement adopté l'intonation du présent.

Une remarque s'impose à propos du supin balto-slave. Le supin indo-européen en *-tum* portait l'accent sur la syllabe radicale, cf. les formes indiennes (p. 62). Son accentuation en balto-slave est donc d'abord **n|eštun*, **sėktun*. Et en effet, une ancienne métatonie douce, contrastant avec l'intonation rude de l'infinitif, semble garantie par le slovène, le tchèque et certains dialectes lituaniens, anciens et modernes. Cf. slovène inf. *bráti*, *píti*, *pręsti*, *spáti*: supin *brât*, *pît*, *prę̂st*, *spât*, tchèque inf. *bráti*, *píti*, *přísti*, *spáti*: supin *brat*, *pit*, *přest*, *spat*; lit. (dial.) inf. *búti*: supin (conditionnel) *bū̃tų* (*tarỹtų*, *nugañtų*, etc.). Cf. van Wijk *Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme* p. 90; R. Sl. 9, p. 87 (avec littérature).

Mais, comme l'atteste amplement le vocalisme radical, le supin balto-slave est tombé de bonne heure sous la dominance de l'infinitif. Non seulement échange-t-il le degré vocalique plein, qui lui était propre, contre le vocalisme réduit de l'infinitif, il adopte aussi la répartition accentuelle caractéristique de ce dernier. Donc lit. *dìrbtų* : *nèštų* à la place d'un ancien

[112] s.-cr. *žèći* (r. *žečь*), r. *mest|i*, s.-cr. *nèsti* (r. *nest|i*), *pèći* (r. *pečь*), *tèpsti* (ukr. *tept|y*), *vèsti* (r. *vest|i*) < *vedǫ* et *vezǫ*; r. *bljust|i*, s.-cr. *mésti* (r. *mjast|i*), *túći* (r. *tol|očь*), *-vŕsti*; s.-cr. *dȕti* (r. *dutь*), *klȅći*, *mȕsti*, *sjȅsti* (r. *sestь*), *-bjȅći* (ukr. *b|ičy*), *prȅsti* (r. *prjastь*).

**neštų̃*, cf. ancien infinitif **nešteĩ*. La forme **neštų̃* continue à être employée en fonction secondaire, à savoir comme 3e p. du subjonctif (conditionnel), dans les dialectes orientaux et méridionaux. Le contraste *nèštų* (supin) : *neštų̃* (subjonctif) y a entraîné la création de *dirbtų̃* (subjonctif) en face de *dìrbtų* (supin).

Les participes (du passé passif) à intonation rude sont immobiles, les participes dissyllabiques à vocalisme radical doux ou bref sont mobiles (Senn 228). L'ancienne répartition des formes composées (p. 311) est gardée: *dúotas*, *dúota*; *dė̃tas*, *dė̃ta*; *matýtas*, *matýta* (imm.); mais *nèštas*, *neštà*; *sùktas*, *suktà*; *im̃tas*, *imtà*; *šaũktas*, *šauktà* (mob.). En lit. oriental les participes dissyllabiques rudes ont adopté la mobilité des participes à intonation douce (c.-à-d. ont été traités comme les adjectifs dissyllabiques). En composition avec l'article les participes dissyllabiques rudes sont *partout* traités comme les adjectifs, donc *duotàs-is*, *dėtàs-is*, avec paradigme mobile, comme *ilgàs-is*, *pilnàs-is*. Il paraît donc qu'il ne serait pas trop hasardé de partir d'un ancien scindement des formes rudes, suivant la fonction, en un type mobile (emploi adjectif) et un type immobile (emploi proprement participial). Cette distinction se serait ensuite effacée en se transformant en une différence dialectale.

L'accentuation de l'optatif se conforme à une loi assez simple: les types improductifs (classes I, IV, V) accentuent le suffixe *-ie*; les verbes des classes productives II, III, VI accentuent la racine. P. ex. *vèžti* : *tevežiẽ*; *dìrbti* : *tedirbiẽ*; *ver̃sti* : *tevertiẽ*; *gulė̃ti* : *teguliẽ*; mais *trùkti* (*trunkù*) : *tetruñkie*; *pỹkti* (*pykstù*) : *tepỹkstie*; *sakýti* : *tesãkai*, *žinóti* : *tesìžinai*. Chez les verbes motivés l'optatif est accentué, tout comme l'indicatif correspondant, sur la dernière more du thème.

L'optatif lituanien, lequel retenant le thème de l'indicatif en est pour ainsi dire un dérivé secondaire, a nécessairement connu à l'origine la même répartition accentuelle que l'optatif slave:

indicatif	optatif
baryton rude	baryton rude
mobile }	oxyton
oxyton }	

L'état actuel est le résultat de deux tendances nées à l'époque *C* et travaillant dans une certaine mesure en sens opposés:

1) La dissociation entre l'intonation et l'accent demande un traitement uniforme de *tevežiẽ* et **tedìrbie*. Or le saut accentuel entre *nù-vežu* et *nu-vežiẽ* impliquant celui entre *nu-dìrbu* et *nu-dirbiẽ* (pour **nu-dìrbie*), c'est la forme oxytone qui est généralisée en face des indicatifs barytons (cf. le raisonnement p. 319 a propos de l'accent de la classe I du verbe slave).

2) L'accent de l'indicatif dans les classes II, III, VI a pénétré dans l'optatif correspondant ou plutôt: le remplacement, à l'indicatif, des formes oxytones par les formes accentuées sur la dernière more du thème fut accompagné d'un changement parallèle à l'optatif. Dans les mêmes classes l'intonation rude maintient son ancienne place: *teálkstie*, *teieškai*.

Le part. prés. en -(*a*)*nt*- se trouve, au nom. sing. masc., exactement dans la même situation que l'optatif. Il est donc légitime de s'attendre à un résultat identique, ce qui est en effet le cas. Ainsi *vèžti* : *vežą̃s*, *dìrbti* : *dirbą̃s*; *ver̃sti* : *verčią̃s*; *gulė́ti* : *gulį̃s*, en face de *trùkti* (*trunkù*) : *trum̃kąs*; *pỹkti* (*pykstù*) : *pỹkstąs*; *sakýti* : *sãkąs*, *žinóti* : *žìnąs*. Mais il y a des flottements accentuels considérables dus au fait que le participe en -(*a*)*nt*- a été dans une large mesure ressuscité par la langue littéraire (Senn 206). M. Senn signale l'hésitation entre *mylį̃s* et *mýlįs*, *lydį̃s* et *lỹdįs* (classe V), et l'accentuation de la classe IV de Jaunius (*o. c.* p. 213: *láukiąs*, *ver̃čiąs*) va à l'encontre de la règle posée par M. Senn (p. 206 sous c).

L'accent du part. prés. est un exemple instructif de l'importance de l'analyse structurale, qui nous permet de mettre de l'ordre dans le chaos de faits historiques. Maint problème linguistique devient insoluble si l'on se borne à des considérations purement chronologiques en juxtaposant ce qui est avant et ce qui est après. Il a y des relations immanentes entre les membres du système, lesquelles peuvent être tenues en échec par d'autres facteurs sans pouvoir être supprimées, et dont il faut tenir compte justement pour être en état d'apprécier les facteurs qui les contrecarrent.

L'accentuation du part. prés. chez Daukša (cf. P. Skardžius *Daukšos akcentologija* p. 211—215) est la suivante: pour les classes II (infixe nasal), III (-*sta*-), VI (-*o*-) comme aujourd'hui = sur la dernière more du thème (ou bien intonation rude). Pour les classes I (-*a*-), IV (-*ia*-), V (-*i*-) = hésitation, avec une forte prépondérance de l'oxytonèse chez les verbes en -*a*-, ce qui s'accorde aussi avec l'état actuel.

La répartition primitive était encore la même pour le part. prés. en -*amas* (*barytonèse rude* : *oxytonèse*, en fonction de l'intonation radicale de l'indicatif). Les formes oxytones sont devenues mobiles (3). Les formes à intonation rude correspondant à des infinitifs dissyllabiques gardent l'ancienne immobilité, mais en composition avec l'article elles deviennent mobiles: *dìrbamas*, -*a*, mais *dirbamàsis*. Cette dernière différence s'explique comme celle entre *dúotas*, -*a* et *duotàsis* (v. ci-dessus). Il faut encore ajouter (Senn 226 sq.) que les participes mobiles des classes V, p. ex. *tùrimas*, fém. -*à*, *gir̃dimas*, f. -*à*, *lỹdimas*, f. -*à*, et I, IV (seulement en cas de syllabe radicale lourde), p. ex. *per̃kamas*, fém. -*à*, *liẽkamas*, f. -*à*, *ver̃kiamas*, f. -*à*, sont en train de redevenir immobiles. Les formes féminines *tùrima*, *gir̃dima*, *lỹdima*; *per̃kama*, *liẽkama*, *ver̃kiama* sont donc aussi permises.

En prenant le terme *paradigme* au sens large (ind. + optatif + part. prés.) on pourrait parler d'une différence entre paradigmes immobiles et mobiles. Les formes Z et Zα seraient alors représentées par l'indicatif (Zα = 1[re] 2[e] p. sing.), les formes Ω par l'optatif et le participe prés. actif. Un verbe comme *ródau* est rude immobile (*ródau, ródai, ródo*; *teródai, ródąs*); *rašaũ* est doux immobile (*rašaũ, rašąĩ, rãšo*; *terãšai, rãšąs*); *dìrbu* est rude mobile (*dìrbu, dìrbi, dìrba*; *tedirbiẽ, dirbą̃s*); *liekù* est doux mobile (*liekù, liekì, liẽka*; *teliekiẽ, lieką̃s*).

Spécimens de conjugaison balto-slave

prés. ind. sing. 1[re] p.	*sē̍kō*	*neš|ō*
„ „ „ 3[e] „	*sē̍keti*	*n|ešeti*
„ „ plur. 2[e] „	*sē̍kete*	*n|ešete*
„ opt. sing. 3[e] „	*sē̍kai*	*neš|ai*
part. prés. actif	*sē̍kant-*	*nešant|-*
part. prés. passif	*sē̍kamas*	*nešam|as*
infinitif	*sē̍ktei*	*nešt|ei*
supin	*sē̃ktun*	*n|eštun*
prés. ind. sing. 1[re] p.	*rē̍ži̯ō*	*leiži̯|ō*
„ „ „ 2[e] „	*rē̍ži̯eti*	*leĩži̯eti*
„ „ plur. 2[e] „	*rē̍ži̯ete*	*leĩži̯ete*
„ opt. sing. 3[e] „	*rē̍ži̯ai*	*leiži̯|ai*
part. prés. actif	*rē̍ži̯ant-*	*leiži̯ant|-*
part. prés. passif	*rē̍ži̯amas*	*leiži̯am|as*
infinitif	*rē̍žtei*	*leižt|ei*
supin	*rē̃žtun*	*leĩžtun*
prés. ind. sing. 1[re] p.	*dṓ(d)mi*	*|esmi*
„ „ „ 3[e] „	*dṓsti*	*|esti*
„ „ plur. 2[e] „	*dōst|e*	*est|e*
„ opt. sing. 3[e] „	*dōd|ī(t)*	*es|ī(t)*
part. prés. actif.	*dōdint-*	*sant-*
infinitif	*dṓtei*	*bū́tei*
supin	*dō̃tun*	*bū̃tun*

§ 7. Remarques sur l'accentuation lette

Depuis le mémoire *Über den lettischen Silbenaccent* publié par M. Endzelin en 1899 (Bezzenbergers Beiträge 25, p. 259—274) il semble acquis que 1) les intonations ˋ et ˜ du lette correspondent respectivement, quant à l'origine, aux intonations lituaniennes ˜ et ´; 2) sur les syllabes

initiales inaccentuées en baltique qui portaient une intonation rude „latente", c.-à-d. qui y alternaient avec des rudes accentuées (*l. c.* p. 269 note), il s'est développé le coup de glotte (^).

Le coup de glotte n'est pas une troisième intonation mais représente une prononciation particulière des tranches longues *non intonées*. Il s'est constitué au moment où tous les accents hérités de l'époque baltique ont été remplacés en lette par l'accentuation initiale. Le trait caractéristique mentionné sous 2) fait que le coup de glotte apparaîtra surtout dans les thèmes qui suivent en lit. le paradigme *rude mobile*. A l'intonation rude du lit. correspond par conséquent tantôt l'intonation montante („allongée"), tantôt le coup de glotte, et cette répartition semble conditionnée par des alternances d'ordre morphologique. Mais avant de poursuivre citons, en nous bornant d'abord aux thèmes nominaux, quelques exemples de coup de glotte tirés du mémoire de M. Endzelin et du dictionnaire de R. Trautmann.

Thèmes nominaux à coup de glotte et leurs correspondants lituaniens:

Substantifs en *-ŏ-*:

âbuõls „pomme": lit. *óbuolas* (3a); *af̂klis* (gén. *-a*) „charrue": lit. *árklas* (3); *ârs* „le dehors": lit. *óras* (3 et 1) „temps, air"; *ceĩms* „tronc d'arbre: lit. *kélmas* (3); *dârbs*: lit. *dárbas* (3) „travail"; *diêgs* „germe": lit. *díegas* (3); *jêrs* „agneau": lit. (*j*)*ẽras* (3); *kaĩns* „montagne": lit. *kálnas* (3 et 1); *kâts*: lit. *kótas* (3 et 1) „(le) manche"; *krêsls* „chaise, siège": lit. *kréslas* (3); *luôgs*: lit. *lángas* (3) „fenêtre"; *lûks* „liber": lit. *lùnkas* (1); *mêsli* „ordures": lit. *mėšlaĩ* (3) „fumier"; *plaûks*: lit. *pláukas* (3) „cheveu"; *pluôsts* „radeau": lit. *plúostas* (1); *puôds* „pot": lit. *púodas* (1); *praûls* „bois pourri": lit. *piáulas* (3) „arbre pourri"; *raûgs*: lit. *ráugas* (3) „levain"; *rîts* „matin": lit. *rýtas* (3); *sar̂gs* („le) garde": lit. *sárgas* (3); *sêks* „herbage": lit. *šẽkas* (3); *siêts* „crible": lit. *síetas* (3 et 1); *spuôsts*: lit. *spą́stai* (1) „lacet"; *suôls*: lit. *súolas* (3) „banc"; *sviêsts*: lit. *svíestas* (1) „beurre"; *ûdris* „loutre": lit. oriental *údras* (3); *uôds* „moucheron: lit. *úodas* (3); *vâks* „couvercle, reliure": lit. *vókas*; *vêdars* „ventre, estomac": lit. *vė̃daras* (3a); *ver̂gs* „esclave": lit. *vérgas* (3); *ziêds*: lit. *žíedas* (3) „fleur; anneau"; *zir̂gs*: lit. *žìrgas* (3) „cheval"; *zuôds*: lit. *žándas* (3) „mâchoire".

Substantifs en *-ā-*:

âda: lit. *óda* (1) „peau"; *dâvana* „don": lit. *dovanà* (3a); *dzî*(*k*)*sla* „veine": lit. *gýsla* (1); *gaĩva* „tête": lit. *galvà* (3); *juôsta* „ceinture": lit. *júosta* (1); *lâpsta* „bêche, pelle": lit. *lopetà* (3a); *lâva*: lit. *lóva* (1) „bois de lit"; *maĩka*: lit. *málka* (1) „bois à brûler"; *naûda* „monnaie": lit. *naudà* (3) „profit"; *paîpala* „caille": lit. *píepala* (1); *pêda*: lit. *pėdà* (3) „pas"; *pûrna* „groin": lit. *burnà* (3); *saĩna* „frimas": lit. *šalnà* (4); *sar̂ma* „frimas": lit. *šarmà* (4); *siêna*: lit. *síena* (1) „mur"; *skaîda* „éclat de bois": lit. *skiedà* (3); *sluôta* „balai": lit. *šlúota* (1); *smiĩga*: lit. *smìlga* (1) „mauvaise herbe"; *sûnas*

(< *sumnas*) „(la) mousse“: lit. *sãmanos* (3b); *šķiêdra* „fil (de lin) etc.“: lit. *skiedrà* (3) „éclat (de bois)“; *uôga* „baie“: lit. *úoga* (1); *vìksna* „ulmus campestris“: lit. *vìnkšna* (1); *zaȓna* „boyau“: lit. *žarnà* (3) et *žárna* (1).

Autres thèmes:

âzis „bouc“: lit. *ožỹs* (3); *kraûklis* „corbeau“: lit. *krauklỹs* „corneille“; *lêlis* „engoulevent“: lit. *lėlỹs* (3) et *lė̃lis* (1); *mul̂kis* „sot“ (substantif): lit. *mùlkis* (1); *sprîdis* „empan“: lit. *sprìndis* (1); *uôsis* „frêne“: lit. *úosis* (1); *baîlė* „peur“: lit. *báilė* (1); *ẽde* „lichen“: lit. *ė́džios* (1) „mangeoire“; *caûne* „marte“: lit. *kiáunė* (1) et (dialectal) *kiaunė̃* (4); *vaȓde* „grenouille“: lit. *varlė̃* (4); *zâle* „herbe“: lit. *žolė̃* (4); lette oriental *âbels* „pommier“: lit. *obelìs*, acc. *óbelį*; *cil̂ts*: lit. *kìltis* (1) et *kiltìs* (4) „descendance, lignée“; *siȓds* „coeur“: lit. *širdìs*, acc. *šìrdį*; *ûdens* „eau“: lit. *vanduõ*, acc. *vándenį*; *uôlekts* „coude“: lit. *uolektìs*, acc. *úolektį*; *zvêrs* „bête féroce“: lit. *žvėrìs*, acc. *žvė́rį*; *liêtus* „pluie“: lit. oriental *lietùs*, acc. *lietų*.

Adjectifs:

aûksts „haut“: lit. *áukštas* (3); *ciêts* „dur“: lit. *kietas* (3); *dzîvs* „vivant“: lit. *gývas* (3); *glîts*: lit. *glytùs* (4) „lisse“; *jaûns* „jeune“: lit. *jáunas* (3); *kaȓsts* „chaud“: lit. *kárštas* (3); *mîksts* „mou, doux“: lit. *mìnkštas* (3); *muôdrs* „vif“: lit. *mandrùs* (4); *nuôgs* (dialectal) „nu“: lit. *núogas* (3): *plâns* „mince“: lit. *plónas* (3); *sal̂ds* „doux“: lit. *saldùs* (4); *sîksts*: lit. *šýkštas* (3) „dur, non fragile; avare“; *šķîsts* „fluide“: lit. *skýstas* (3); *tiêvs* „mince“: lit. *tę́vas*; *viêns* „un“: lit. *vienas* (3).

Le lien historique existant entre le coup de glotte et les paradigmes rudes mobiles du lituanien est indubitable. Sur 33 exemples de substantifs en *-ŏ-* non moins de 23 présentent en lit. le paradigme mobile, tandis que dans 4 autres il est admissible à côté du paradigme immobile. Dans cinq exemples le lituanien correspond par un paradigme immobile (*lûks*, *pluôsts*, *puôds*, *spuôsts*, *sviêsts*). Nous sommes enclin à y voir une innovation lituanienne consistant dans l'*immobilisation* du paradigme, quelle qu'en ait été la raison dans chaque exemple individuel. Comme il s'agit de thèmes immotivés, il ne semble pas indiqué de chercher l'innovation du côté lette puisque le remplacement de ~ par ^ ne trouve aucun appui dans le système de la langue. Le même phénomène se répète, sous une forme encore plus frappante, dans les thèmes en *-ā-*. Les 23 thèmes en *-ā-* à coup de glotte se répartissent en lit. de façon suivante: 9 mob., 11 imm., 1 mob. ou imm. (*žarnà* et *žárna*), 2 appartiennent à la classe douce mobile. Même observation que pour les thèmes en *-ŏ-*: l'innovation est à chercher plutôt du côté du lituanien. On exceptera cependant *lûks*, *siêts*, *dzî(k)sla* et *lâva*, dont l'ancienne rude est confirmée par les correspondances slaves.

Quant aux anciens adjectifs rudes, ils sont tous mobiles en lit. (p. 215) tandis qu'en lette ils offrent tantôt ^ tantôt ~ (p. ex. *il̃gs*, *lẽns*, *pil̃ns*,

sũrs). Ici M. Endzelin est obligé de recourir à une explication différente de celle qu'il admet pour les substantifs: la coexistence de ˜ et ˆ dans un seul et même paradigme aurait été la cause de la généralisation tantôt de ˜ tantôt de ˆ (*l. c.* 269). Or ce facteur ne semble avoir guère opéré dans le domaine des substantifs: un paradigme rude mobile du lit. y est régulièrement reflété par le coup de glotte; l'hésitation, ici, ne se rencontre qu'en lituanien, qui répond au coup de glotte par des thèmes rudes tantôt mobiles tantôt immobiles. C'est là une des moindres difficultés auxquelles s'achoppe la doctrine de M. Endzelin. Mais il y a une objection plus sérieuse, concernant le point de départ du développement lette.

Pour expliquer l'évolution du lette M. Endzelin s'appuie sur l'état lituanien. Il admet donc l'existence, en lette préhistorique, de paradigmes rudes mobiles. Or nous savons qu'en lituanien ceux-là représentent un effet morphologique de la loi de Saussure, étant par conséquent postérieurs à l'époque *B*. S'ils ont existé en lette primitif, c'est que la loi en question y a aussi agi. Cette supposition est-elle admissible?

Le fait primordial de la loi de Saussure, l'abrègement des voyelles longues finales *non entravées* (p. 205), n'a pu avoir lieu en lette. Toutes les longues finales, libres ou entravées, y ont été abrégées simultanément. Si avant l'abrègement général la finale d'un mot comme **bẵbā* avait été réduite à *ă* (**bẵbă*), elle aurait ensuite partagé le sort de la désinence de la 3ᵉ p. sing. (**veda > ved*). L'état lette s'explique bien si l'on admet comme fait fondamental la disparition des finales *brèves*; l'abrègement des finales longues, privées de leurs compléments brefs, en a été une conséquence automatique. Ainsi p. ex. le *ā* du nom. (*bā̃b-*)*ā* et du gén. (*bā̃b-*)*ās* a été traité d'une manière égale :nom. (*bā̃b*)*a*, gén. (*bā̃b*)*as*.

L'absence, en lette, des facteurs qui ont agi en lituanien, nous fait présumer qu'à la veille du recul accentuel général le lette continuait en gros l'état balto-slave. Un détail d'ordre phonétique vient confirmer cette supposition. Le caractère primitif des intonations héritées (' et ˜) s'est maintenu en lette sans subir le renversement particulier entraîné par la loi de Saussure (rude montante > rude descendante).

Il est donc légitime d'admettre pour le lette primitif trois types de paradigmes: rudes immobiles, doux mobiles et *oxytons*. On sait qu'en lituanien les oxytons immotivés à tranche intonable ont donné origine à la classe rude mobile. En lette tous les oxytons à tranche initiale intonable ont reçu le coup de glotte. Le paradigme lette, loin de résulter d'une généralisation de ˆ (cas faibles) aux dépens de ˜ (cas forts), est phonétique d'un bout à l'autre. La correspondance lit. *thèmes rudes mobiles* = lette *thèmes à coup de glotte* ne repose pas uniquement sur une innovation lette, comme l'a admis M. Endzelin, mais, représentant deux transformations distinctes des oxytons immotivés, lituanienne et lette, est d'ordre indi-

rect. Aucune des deux langues à elle seule ne saurait nous renseigner sur l'état baltique. Conjointement et comparées au slave, elles nous permettent de reconstruire une catégorie de thèmes immotivés oxytons de provenance secondaire, constitués à l'époque *B* et continuant certains thèmes motivés détachés de leurs séries *après* la période *A*. Elle a été traitée en lette de manière purement *phonétique*. En lituanien, au contraire, les rudes mobiles (immotivés) en représentent une transformation *morphologique*. Le lien entre la mobilité rude du lituanien et le coup de glotte du lette est indubitable, mais c'est un lien indirect.

Cette conclusion devient encore plus plausible quand on regarde de près les adjectifs à coup de glotte. En lituanien la différence entre thèmes rudes mobiles et rudes immobiles a été abolie en faveur des premiers, mais la différence lette entre *dzîvs*, *nuôgs* et *il̃gs*, *pil̃ns* est confirmée par le slave, qui n'offre l'intonation rude que dans les deux derniers exemples (s.-cr. *dȕg*, *pȕn*, cf. russe *dˈolgij*, *pˈolnyj*), tandis que le manque d'intonation rude dans s.-cr. *žȉv*, f. *žíva* et r. *živˈoj*, s.-cr. *nȃg*, f. *nága* et r. *nagˈoj* s'accorde avec l'hypothèse d'une ancienne oxytonèse, confirmée par la néorude de čak. *žívî*. Il est difficile de se prononcer sur la *motivation* de **gīu̯ˈas*, **nōgˈas* à l'époque *A/B*. Notons toutefois que **gīu̯ˈas* a pu être perçu comme le dérivé d'un verbe, p. ex. **gīu̯eti* (dont il avait jadis été la base), et que **nōgˈas* paraît une formation secondaire, bâtie sur un mot-base à vocalisme bref (**nŏg*$^{u̯}$- des langues occidentales et de l'indo-iranien).

Notre explication écarte aussi la difficulté qu'a dû éprouver M. Endzelin en établissant une différence de traitement entre rudes mobiles et doux mobiles. Chez les derniers l'intonation ˋ est à son avis phonétique, chez les premiers ˜ a été évincé par le coup de glotte des formes casuelles faibles. Or ceci équivaut à recourir à des intonations „latentes"- ce qui n'est guère acceptable au point de vue phonologique. Car c'est évidemment admettre des différences d'accent entre deux mores non accentuées. De telles différences, si elles existent, sont conditionnées par des accents secondaires, non phonologiques. Selon ce qui a été exposé ci-dessus, les thèmes nominaux à coup de glotte sont en règle générale une continuation directe des paradigmes oxytons. Pour ce qui est des anciens paradigmes doux, la généralisation de ˋ des cas forts (p. ex. de *vìlks* „loup") réclame une explication. Pour la trouver il suffit de se rappeler le schéma de fondement *cas forts→cas faibles*, garanti par le syncrétisme, aux cas faibles, des thèmes mobiles et oxytons (p. 204):

	thèmes mob.	thèmes ox.
cas forts	int. douce	oxytons
„ faibles	oxytons	

Lors du remplacement de l'oxytonèse par le coup de glotte (de la racine), l'identification accentuelle des cas faibles aux cas forts a eu lieu simultanément dans les deux types, p. ex. *dar̂bu* (acc.): *dar̂bs* = *vìlku* : x (= *vìlks* à la place de **vi̇̂lks*) sous la dominance du type à vocalisme bref (*nagu* : *nags*).

De cette façon les trois types lettes immotivés (˜, ˋ et ˆ) continuent, respectivement, les thèmes balto-slaves rudes, mobiles et oxytons. Il n'est pas du reste exclu que, dans des cas assez rares et pour des raisons individuelles inconnues, le coup de glotte l'ait emporté sur l'intonation ˋ (cf. plus haut *sal̂na*, *sar̂ma*).

Il n'y avait en baltique commun des paradigmes rudes mobiles que parmi les thèmes *radicaux* [113]. Ils s'appuyaient sur les paradigmes doux mobiles, qui existaient ici comme chez tous les autres thèmes. On a en lette d'une part *nakts* „nuit", *zuvs* „poisson" (dialectal), *zùoss* „oie" avec généralisation de l'intonation douce, de l'autre part *sir̂ds*, *zvêrs*, *âbels*, *uôlekts*.

La généralisation de l'intonation des cas forts dans le premier groupe (type *zùoss*) conduisait, en vertu de la loi de polarisation, à la généralisation du coup de glotte, propre d'abord aux cas faibles, dans le second groupe (type *zvêrs*). Il en résulte l'opposition ˋ (anciens thèmes doux): ˆ (anciens thèmes rudes), opposition qui remplace ensuite le contraste ˋ : ˜ des cas forts.

Les thèmes consonantiques mobiles *dieverìs*, *piemuõ*, *vanduõ* ont subi la métatonie rude en lituanien (acc. *díeverį*, *píemenį*, *vándenį*, cf. p. 214). Or *piemuõ* n'a pas de correspondant en lette, et entre lette *diẽveris* et *ûdens* il y a une divergence d'intonation. Il est difficile d'expliquer *diẽveris*, à moins d'admettre avec M. Trautmann un ancien **dãii̯er-*, qui semble douteux. Quant à *ûdens*, la généralisation du coup de glotte à la place de ˋ des cas forts devient compréhensible à la lumière du système accentuel défectif constitué par les thèmes consonantiques. Vu l'absence totale d'oxytons purs, les thèmes mobiles (p. ex. **u̯anden-*) s'y opposaient aux thèmes rudes immobiles (p. ex. **sḗmen-*), et le contraste ˜ : ˆ des cas faibles a évincé l'opposition ˜ : ˋ des cas forts.

On peut relever ici en passant la correspondance lit. *élnis*, gén. *élnio* „cerf": lette *al̂nis* „élan". Ces formes reposent sur un ancien paradigme

---

113 Il est vrai que même en lituanien il n'y a que quelques formes casuelles qui attestent l'ancienne flexion radicale, surtout le gén. sing. en *-ès*, le nom. plur. en *-es* et le gén. plur. en *-ų̃*. Cf. les noms à vocalisme doux ou bref *dañtes* (Daukša), *dantų̃*; *naktų̃*; *šuñs* (< *šunès*), dat. *šùni* (Daukša), *šùnes*, *šunų̃*; *žą̃ses*, *žąsų̃* et *žùves*, *žuvų̃* (dialectal). Pour les thèmes à vocalisme rude on trouve *širdès*, *širdų̃* (Daukša); *žvėres*, *žvėrų̃* (dialectal). Parmi les polysyllabes radicaux il y a *obel̃s* (< *obelès*), *óbeles*, *obelų̃*; *uolektų̃*; *vóveres*, *voverų̃* (dialectal).

sg. nom. **el'ō* ou **el'ē*, acc. *'*elenin* (cf. slave *jelenь*), gén. **eln'es*. La métatonie lituanienne (*él* au lieu de *el̃*) et le coup de glotte (*al̂nis*) s'expliquent comme dans *vánden-* : *ûden-*.

On se rend compte du fait que le coup de glotte de *sir̂ds, zvêrs, âbels, uôlekts, ûdens* n'a aucun lien *direct* avec l'intonation rude et la mobilité de ces mots en lituanien. Il résulte, indépendamment en lette et en lit., du *système* de paradigmes, du rapport entre les formes de fondement et les formes fondées (p. ex. lette *zùosi*→**zvẽri*, mais **sẽmeni*→**ùdeni*).

Mais c'est la morphologie du verbe qui profite le plus de cette nouvelle conception du lette primitif. En lituanien, on l'a vu au paragraphe précédent, il n'y a au fond qu'un seul type accentuel verbal, immobile, sujet aux modifications prévues par la loi de Saussure. Les oxytons baltiques à tranche longue qui étaient devenus immotivés, n'y ont pas par conséquent constitué un paradigme rude mobile, mais ont été absorbés, au présent de l'indicatif, par les anciens rudes immobiles. Or en lette la différence entre les deux groupes a subsisté. A l'intonation rude du lituanien, le lette répond tantôt par ˜, s'il s'agit d'une rude héritée du baltique commun, tantôt par ˆ, lorsque le verbe continue un paradigme oxyton (devenu immotivé seulement pendant la période baltique). En parcourant les différentes classes verbales on peut donc faire abstraction des anciens thèmes mobiles, représentés surtout par les verbes primaires (*-ō, -i̯ō*) à intonation radicale douce (p. ex. lit. *liẽka* = lette *lìek*, lit. *keñčia* = lette *cìeš*). Sont en revanche importantes les correspondances letto-lituaniennes des verbes rudes en *-ō, -i̯ō* et *-i-*, et des verbes radicaux athématiques.

En faveur de l'oxytonèse baltique des verbes à coup de glotte il existe plusieurs arguments:

1) Là où il y a accord d'intonation rude entre le slave et le lituanien, le lette répond par ˜, p. ex.:

v.-sl. *borjǫ, brati* „combattre", r. *bor'otь*; lit. *barù, bariaũ, bárti* „réprimander, injurier", lette *bar̃u, bãru, bar̃t*;

v.-sl. *dějǫ, děti* „mettre", s.-cr. *djȅti*, r. *detь*; lit. (*dedù*), *dė́jau, dė́ti*, lette *dẽju, dẽt* „souder" (mais *dêju, dêt* „pondre");

v.-sl. *koljǫ, klati* „tuer", s.-cr. *klȁti*, r. *kol'otь*; lit. *kalù, kaliaũ, kálti* „battre, marteler", lette *kal̃u, kalu, kal̃t*;

v.-sl. (*na*)*majǫ*, (*na*)*majati* „διανεύειν", ukr. *m'ajaty*; lit. *móju, mójau, móti* „faire signe", lette *mãju, mãt*;

v.-sl. *meljǫ, mlěti* „moudre", s.-cr. *mljȅti*, r. *mol'otь*; lit. *malù, maliaũ* (et *malaũ* dial.), *málti*, lette *mal̃u, malu, mal̃t*;

r. *r'ajatь* „résonner"; lette *rãju, rãt* „réprimander" (lit. *rojóju, rojóti*);

v.-sl. *sějǫ, sě(ja)ti* „semer", s.-cr. *sȅjati*, r. *s'ejatь*; lit. *sė́ju, sė́jau, sė́ti*, lette *sẽju, sẽt*;

v.-sl. *spějǫ, spěti* „προκόπτω, κατευοδόω“, r. *spetь*; lit. *spė́ju, spė́ti*, lette *spẽju, spẽt* „être en état, pouvoir“;

v.-sl. *sovajǫ, sovati* „jeter“, mais v. tchèque présent 3ᵉ p. sing. *suje*, r. *sᴵuju* (à côté de *sujᴵu*) „pousser“; lit. *šáuju, šóviau, šáuti* „pousser; tirer“, lette *šaũnu, šãvu, šaũt*.

2) L'intonation ~ apparaît aussi dans les verbes en *-ia-* (*-i̯e/o-*) à degré radical réduit confirmant le caractère ancien de la formation (cf. la IV classe indienne), laquelle est devenue obsolète dès l'époque *A/B*:

lit. *buriù, búriau, bùrti* „pratiquer la divination“, lette *buŕu, bũru, buȓt* „exercer la magie“;

lit. *duriù, dúriau, dùrti* „piquer“, lette *duŕu, dũru, duȓt*;

lit. *giriù, gýriau, gìrti* „célébrer“, lette *dziŕuôs, dzĩruôs, dziȓtiês* „se vanter“;

lit. *kuliù, kúliau, kùlti* „battre (en grange)“, lette *kuľu, kũľu, kuȴt*;

lit. *kuriù, kúriau, kùrti* „allumer le feu, chauffer“, lette *kuŕu, kũru, kuȓt*;

lit. *skiriù, skýriau, skìrti* „séparer“, lette *šķiŕu, šķĩru, šķiȓt*.

3) La correspondance *int. rude* (lit.) = *coup de glotte* est dans beaucoup de cas accompagnée de la métatonie rude d'anciennes diphtongues *brèves* en lituanien, indice d'un recul accentuel postérieur à l'époque baltique. Pendant la période *B* les formes respectives étaient donc oxytones:

lit. *áudžiu, áudžiau, áusti* „tisser“, lette *aûžu, aûst*;

lit. *jùngiu, jùngiau, jùngti* „mettre au joug“, lette *jûdzu, jûgt*;

lit. *kándu, kándau, ką́sti* „mordre“, lette *kuôžu, kuôdu, kuôst*;

lit. *léidžiu, léidau* (oriental *léidžiau*), *léisti* „lâcher“ cf. lette *laîžu, laîdu, laîst*;

lit. *láužiu, láužiau, láužti* „casser“, lette *laûžu, laûzu, laûzt*;

lit. *spráudžiu, spráudžiau, spráusti* „pousser“, lette *spraûžu, spraûdu, spraûst*;

lit. *spréndžiu, spréndžiau, sprę́sti* „mesurer à l'empan“, lette *spriêžu, spriêst*;

lit. *skíedžiu, skíedžiau, skíesti* „séparer“, lette *šķiêžu, šķiêdu, šķiêst* „dissiper“;

(lit. *miegù, miegóti* „dormir“, lette *miêdzu, miêgt*);

lette *spiêžu, spiêdu, spiêst* „presser, serrer“.

Une oxytonèse baltique est par conséquent probable aussi pour les formes suivantes, dont l'intonation rude serait de provenance lituanienne et non balto-slave:

lit. *gróbiu, gróbiau, gróbti* „saisir“, lette *grâbju, grâbu, grâbt*;

lit. *grúdžiu, grúdau, grústi* „broyer“, lette *grûžu, grûdu, grûst*;

lit. *gráužiu, gráužiau, gráužti* „ronger“, lette *graûžu, graûzu, graûzt* (v. sl. *gryzǫ, grysti*);

lit. *júosmi* (*júosiu*), *júosiau*, *júosti* „ceindre“[114]; lette *juôžu*, *juôzu*, *juôst*;
lit. *mě̃žiu*, *mě̃žiau*, *mě̃žti* „engraisser, fumer“, lette *mêžu*, *mêst* „enlever le fumier“;
lit. *sė́du*, *sė́dau*, *sė́sti* „s'asseoir“, lette *sêžu*, *sêdu*, *sêst*;
lit. *úodžiu*, *úodžiau*, *úosti* „sentir“, lette *uôžu*, *uôdu*, *uôst*.

Autrement que sous 1) et 2), il s'agit ici d'un suffixe *-ia-* oxyton, productif à l'époque *B*, continuant ou remplaçant (au moins en partie) le suffixe itératif-causatif et dénominatif *-ei̯e/o-*. Ainsi pour lit. *láužiu*, *gróbiu*, *púošiu* R. Trautmann (B.-Sl. Wörterbuch 153, 95, 229) croit pouvoir admettre une ancienne formation itérative-causative (**louĝei̯ō* etc.). La fécondité, et par conséquent aussi l'oxytonèse, de *-ia-* est souvent confirmée par la survivance des formes-bases auxquelles il a été appliqué: 3[e] p. sing. *áudžia* à côté de 3[e] p. sing. *áusti*, *júosiu* en face de *júosmi*; lette *kuôžu*, *miêdzu*, *sêžu* en face de lit. *kándu*, *miegù* (et *miegmì*), *sė́du*; lit. *jungiù* est évidemment un élargissement de **i̯ungō*, et *úodžiu* est bâti sur un verbe radical athématique (Trautmann 202).

La productivité de *-ia-* à l'époque *B* nous explique la multitude de formes verbales *à degré plein* de la racine comportant le coup de glotte. Cf. les verbes suivants, qui représentent la contre-partie des verbes sous 2):
lette *ceľu*, *cêlu*, *cel̂t* „lever“, lit. *keliù*, *kė̃liau*, *kélti*;
lette *dzeľu*, *dzêlu*, *dzel̂t* „piquer (en parlant des serpents)“, lit. *gẽlia*, *gẽlė*, *gélti* „fait mal“;
lette *dzeŕu*, *dzêru*, *dzeȓt* „boire“, lit. *geriù*, *gė̃riau*, *gérti*;
lette *smeľu*, *smêľu*, *smel̂t* „puiser“, lit. *semiù*, *sė̃miau*, *sémti*;
lette *speŕu*, *spêru*, *speȓt* „ruer“ (lit. *spiriù*, *spýriau*, *spìrti*);
lette *šķeľu*, *šķêľu*, *šķel̂t* „fendre“, lit. *skeliù*, *skė̃liau*, *skélti*;
lette *tveŕu*, *tvêru*, *tveȓt* „saisir“, lit. *tveriù*, *tvė̃riau*, *tvérti*;
lette *veľu*, *vêľu*, *vel̂t* „fouler, rouler“, lit. *veliù*, *vė̃liau*, *vélti*;
lette *zeľu*, *zêľu*, *zel̂t* „verdir“, lit. *želiù*, *žė̃liau*, *žélti*;
lette *zveľu*, *zvêlu*, *zvel̂t* „rouler, renverser“.

Baltique **geri̯o* est transformé de **gerō* ou **girō* cf. Trautmann 89; de même **spiri̯ō* (**speri̯ō*), de **spirō*.

Pour lette *kaûju* (*kaûnu*), *kâvu*, *kaût* „battre, tuer“, lit. *káuju*, *kóviau*, *káuti*, l'oxytonèse balto-slave est directement attestée par r. *kuj*|*u* „forger, marteler“. De même pour lette *bľaûnu*, *bľâvu*, *bľaût* „beugler, mugir“, lit. *bliáuju*, *blióviau*, *bliáuti*, r. *bljuj*|*u* „vomir“. Mais il y a divergence entre lette *spľaũju*, *spľãvu*, *spľaũt*, lit. *spjáuju*, *spjáuti* et r. *pljuj*|*u*.

4) L'intonation rude des présents lituaniens en *-a-* et *-i-* dont l'infi-

---

[114] Tandis que lit. *júosiu*, *júosti* est un verbe immotivé provenant d'un oxyton balto-slave, il faut attribuer la métatonie douce de *juosiù*, *juosė́ti* (3[e] p. sing. *juõsi*) „porter une ceinture“ au caractère motivé de la forme.

nitif est en *-ěti* (ou *-óti*), est de date récente. Elle s'explique, tout comme le coup de glotte qui lui correspond en lette, par un recul (phonétique en lette, morphologique en lituanien) de l'accent final. Si l'accentuation de la racine avait été ancienne, les infinitifs en *-ėti*, *-oti* correspondant aux présents rudes seraient accentués sur la racine:

lit. *kúpu*, *kūpěti* „bouillir", lette *kûpu*, *kûpêt* „fumer", cf. s.-cr. *kípjeti*, r. *kipletь* à côté des présents *kípîm*, *kipljlu*;

lit. *mìrgu*, *mirgěti* „briller, scintiller", lette *mir̂gu*, *mir̂dzêt*;

lit. *sědžiu*, *sėděti* „être assis", lette *sêdu*, *sêdêt*, r. *sižlu*, *sidletь* (v. russe *sěžu*, *sěděti*);

lit. *smìrdžiu* (oriental *smìrdu*), *smirděti* „puer", lette *smir̂du*, *smîrdêt*, cf. s.-cr. *smŕdîm*, *smŕdjeti*, r. *smerdlit*, *smerdletь*;

lit. *spìndžiu*, *spinděti* „briller, rayonner", lette *spîdu*, *spîdêt*;

lit. *gíedu*, *giedóti* „chanter", lette *dziêdu*, *dziêdât*;

lit. *ráudu* (*raudóju*), *raudóti* „se lamenter, se plaindre", lette *raûdu*, *raûdât* „pleurer" [115].

Le verbe balto-slave **bēgō* „courir, fuir" n'était non plus accentué sur la racine, cf. r. *beglu* (ukr. *bihlu*), inf. *bežlatь* (v. sl. *běžǫ*, *bežati*). Cette accentuation s'accorde avec l'intonation rude de lit. *běgu*, *běgau*, *běgti* et le coup de glotte de *bêgu*, *bêgt*.

L'intonation rude du verbe lit. *pérdžiu*, *pérdžiau*, *pérsti* „pedere" et le coup de glotte de *per̂du*, *pir̂žu*, *pir̂st* s'expliquent probablement par la transformation d'un **pirdįlō*, **pirděti* conservé en slave (s.-cr. *pr̂dîm*, *pr̂djeti*, r. *peržlu*, *perdletь*).

Le coup de glotte attendu n'apparaît pas dans lette *piñkstêt* „strider" en face de lit. *pýšku*, *pyškěti* „claquer" et r. *piščlu*, *piščlatь* „piauler"; lette *rũp*, *rũpêt*: lit. *rúp*, *rūpěti* „se soucier"; lette *stãvu*, *stãvêt* „être debout": lit. *stóviu*, *stověti*. Mais il faut aussi tenir compte du désaccord entre slave **vìdjǫ* **vìděti* et lit. (*pa*)*výdžiu*, (*pa*)*vyděti* (avec accentuation suffixale de l'infinitif).

5) L'intonation rude et le coup de glotte des verbes radicaux athématiques lit. *dúomi* (*dúodu*), lette *duômu* (*duôdu*); lit. *ěmi* (*ědu*) et lette *êmu* (*êdu*) correspondent exactement aux traits parallèles des substantifs radicaux athématiques (*širdìs*, *žvėrìs*).

6) Le caractère récent de la rude lituanienne correspondant au coup de glotte nous permet de faire le départ entre la couche baltique et la

---

[115] Les deux dernières formes semblent continuer des verbes athématiques. Cf. de Saussure *Recueil* p. 512: „Il sera nécessaire notamment de tenir grand compte d'une tendance curieuse du verbe en *-mi*, *-ėti* et *-mi*, *-oti* à la métatonie rude". Cf. encore *čiáudėti*, *gélbėti*, *mérdėti*, *riáugėti*, *sáugoti*, *sérgėti*, *véizdėti*, tous athématiques radicaux (= oxytons au duel et au pluriel) de provenance.

couche balto-slave de la conjugaison letto-lituanienne. Les verbes en *-sta-* présentent en lette toutes les trois accentuations:

a) Intonation descendante correspondant à l'intonation douce du lituanien: lette *àust* (inf. *àust*) „il fait jour" = lit. *aũšta, aũšti*; lette *kàistu, kàist* „devenir chaud" = lit. *kaistù, kaĩsti*; lette *lìkstu, lìku, lìkt* „se courber" = lit. *linkstù, linkaũ, liñkti*; et ainsi de suite.

b) Intonation montante („allongée") correspondant à l'intonation rude du lituanien: lette *mir̃stu, miru, mir̃t* „mourir" = lit. *mìrštu* (*miriaũ, mir̃ti*); lette *pũstu, puvu, pũt* „pourrir" = lit. *pústu* (et *pųvù*), *puvaũ, púti*; lette *rim̃stu, rimu, rim̃t* „devenir calme" = lit. *rìmstu, rimaũ, rìmti*.

c) Coup de glotte correspondant à l'intonation rude du lituanien: lette *briêstu, briêžu, briêst* „mûrir" = lit. *bręstu, bréndau, bręsti*; lette *dîgstu, dîgu, dîgt* „germer" = lit. *dýgstu, dýgau, dýgti*; lette *lûstu, lûzu, lûst* „se briser" = lit. *lúžtu, lúžau, lúžti*; etc.

Le groupe a) contient les formes à ancien paradigme mobile, par conséquent les verbes à intonation radicale douce lesquels étaient immotivés dès avant la période *B*. Dans le groupe b) on trouve les verbes à intonation rude datant de l'époque *A/B*; il peut s'agir soit de formes immotivées à ancien vocalisme long, soit de formes motivées à métatonie rude (comparable à la métatonie de *várna, vìlkė*). Le groupe c) enfin continue les oxytons de l'époque *B*, c.-à-d. les verbes qui étant d'abord motivés ont maintenu l'accentuation suffixale. Le recul de l'accent sur la racine a eu lieu *après* l'époque *B* pour une raison soit phonétique (en lette) soit morphologique (en lituanien); dans ce dernier cas la métatonie rude prouve que le verbe n'a plus été senti comme motivé.

Vu l'accentuation „allongée" du lette, il faudra attribuer à la métatonie rųde des itératifs baltiques une date reculée: lette *dãvât* „donner" (mais s.-cr. *dávati*, r. *dav'atь*), *gũbâtiês* „se pencher" (mais s.-cr. *gíbati*, r. *gib'atь*), lette *mẽtât* „jeter par-ci, par-là" (mais ukr. *vymit'aty*). La divergence entre le lette et le slave, ce dernier supposant une accentuation constante *-ā̆i̯ō, -ā̆tei*, est un des nombreux problèmes de la conjugaison balto-slave qui attendent encore la solution.

A l'intérieur du baltique même la métatonie apparaît p. ex. dans lette *jaũtât* „demander", lit. *jáutotis* en face de lit. *jaučiù, jaučiaũ, jaũsti* „sentir"; lette *klaĩgât* (itératif): *klìedzu, klìedžu, klìegt* „crier"; lette *krãkât* (itér.): *kràcu, kràču, kràkt* „croasser" = lit. *krokiù, krokiaũ, krõkti* „râler"; lette *lẽkât* (itér.): *lecu, lècu, lèkt* „bondir" = lit. *lekiù, lėkiaũ, lė̃kti* „voler"; lette *nẽsât* (itér.): *nesu, nešu, nest* „porter" = lit. *nešù, nešiaũ, nèšti*; lette *rãpâtiês* = *ràpuôs, ràptiês* „ramper"; lette *staĩgât* „marcher, se promener": *stèidzu, stèigt* „se hâter" = lit. *steigiúos, steĩgtis*; lette *sũkât* (itér.) „sucer": *sùcu, sùču, sùkt* = lit. *sunkiù, sunkiaũ, suñkti* „extraire (en pressurant)";

lette *vaĩkât* „porter (un habit)“ cf. lit. *válkioti* „traîner“: lette *vèlku, vìlku, vìlkt* „traîner“ = lit. *velkù, vilkaũ, vil̃kti.*

Cette métatonie est supportée par les itératifs lituaniens en *-ioju* comme *káišioju* < *kišù, knáisioju* < *knisù, láipioju* < *lipù, lándžioju* < < *lendù, páinioju* < *pinù, ráičioju* < *ritù, ráišioju* < *rišù,* etc. Nous ne croyons pas que le problème soit dès maintenant susceptible d'une solution définitive [116].

Nous nous bornons donc à l'hypothèse émise par M. Endzelin *Lettische Gramm.* p. 30. Le suffixe *-āi̯e/o-* servait d'abord à la dérivation de verbes dénominatifs bâtis sur les thèmes en *-ā-*. Les dérivés respectifs étaient comparables aux dérivés nominaux Ia (cf. p. 332), c.-à-d. réglaient leur accentuation sur les noms-bases correspondants, p. ex. lit. *dovanóti* „faire don de qc.“ < *dovanà* (3a) „cadeau, don“, mais *ãšaroti* „verser des larmes“ < < *ãšara* (1) „larme“. La catégorie des itératifs en *-ātei,* à intonation rude de la racine, provient de dénominatifs tirés de noms verbaux en *-ā-*, à vocalisme *a* (indo-eur. *o*) et intonation rude de la racine (p. 248 sq.), rattachés, par la suite, directement au verbe personnel. Donc

balt. verbe **u̯elk|ō, *u̯ilkt|ei*
dérivé nominal **u̯álkā*
verbe dénominatif **u̯álkāi̯ō, *u̯álkātei,*

avec rapprochement direct secondaire **u̯ilkt|ei* > **u̯álkātei.* Le passage *verbe dénominatif* > *itératif* ne fait pas de difficulté. La valeur des dérivés nominaux du type **u̯álkā* a probablement été celle de noms d'agent (v. p. 248). Cf. lette *luõža,* nom d'agent de *luõžât* = lit. *lándžioti* „ramper“ < *lendù, lį̃sti.* Cf. aussi l'emploi parallèle du suffixe *-ēi̯e/o-* dans russe *razb|ojničatь* „faire métier de brigand“ < *razb|ojnik* „brigand“ etc.

Le coup de glotte semble avoir été éliminé, dans une certaine mesure, chez les anciens thèmes *motivés.* On peut admettre le remplacement du coup de glotte par l'intonation soit sous l'influence du mot-base soit là où il existait des thèmes immotivés de la même structure à ancien paradigme soit mobile soit rude. Si les présents à infixe nasal offrent en lette l'intonation descendante, au lieu du coup de glotte, c'est qu'ils se sont assimilés aux présents immotivés de la même structure, lesquels en vertu de leur ancienne mobilité avaient généralisé l'intonation descendante. Le coup de glotte représente le manque d'intonation. Dans les verbes à infixe nasal et à intonation descendante cette dernière est perçue comme étant *impliquée* par l'infixe nasal; l'implication s'impose donc aux anciens

---

[116] Il n'est pas exclu que l'intonation de lette *braũcît, gruõzît, kar̃pît,* etc. (contrastant avec lit. *braukaũ, braukýti; grąžaũ, grąžýti; karpaũ, karpýti,* etc.) soit en rapport avec celle des itératifs en *-ât.*

verbes à infixe oxytons, lesquels de par la loi devraient offrir le coup de glotte. Les itératifs comme *màisu*, *màisît* (lit. *maišaũ*, *maišýti*) opposent leur intonation descendante, remplaçant le coup de glotte, à l'intonation allongée des anciens barytons rudes (*braũcît*, *gruõzît*, *kar̃pît*, etc.). L'évincement du coup de glotte par l'intonation descendante, facilité par l'existence de verbes immotivés en *-u*, *-ît* à intonation descendante, a été rendu possible par l'intonation descendante du mot-base (lit. *miešiù*, *miẽšti*). Ajoutons que dans le cas de vocalisme radical bref il y a toujours coïncidence accentuelle entre le mot-base et le dérivé.

Nous n'avons parlé que du coup de glotte de la première syllabe du mot, continuant l'oxytonèse balto-slave de certaines formes nominales et verbales. En lette primitif, dont le système accentuel n'a pas pu différer essentiellement de l'état balto-slave, toute syllabe interne accentuée présentait régulièrement l'intonation rude. Il faudra tenir compte de ce fait quand on procèdera à un examen systématique et détaillé du coup de glotte des syllabes non-initiales, ce qui toutefois dépasse la tâche qu'on s'est proposée ici [117].

Il est en revanche nécessaire de nous arrêter sur le rapport phonologique du coup de glotte aux deux intonations et sur le caractère fonctionnel de ces dernières.

Le lette est une langue à accent *immobile* c.-à-d. jouant un rôle délimitatif. L'accent ne sert qu'à signaler le commencement du mot. Or l'existence des intonations (\` et ~) semble contredire la fonction délimitative de l'accent puisque celui-ci peut frapper soit la première soit la deuxième more de la syllabe initiale. Conscient de cette contradiction, Trubetzkoy (*Grundzüge der Phonologie* 215) parle d'une mobilité relative, réalisée à l'intérieur de la syllabe initiale. Il paraît que dans le cas en question Trubetzkoy ait été induit par des considérations d'ordre phonétique et historique (peut-être même graphique) à regarder les intonations lettes comme une catégorie phonologique pareille aux intonations lituaniennes, serbo-croates, etc. On a là affaire à un lapsus commis précisément par le théoricien qui pendant dix ans nous avait enseigné comment délimiter la forme phonique d'avec sa fonction.

C'est qu'en réalité, nonobstant leur provenance historique, les intonations lettes ne correspondent pas à des différences d'accentuation, mais à des différences *quantitatives*.

En slave ou en lituanien une syllabe longue intonée correspond au schéma ⏑́⏑ ou ⏑⏑́, c.-à-d. équivaut à un complexe de deux syllabes brè-

---

[117] Il paraît que le coup de glotte en syllabe intérieure continue un ancien accent interne. Cela rappelle l'emploi du stød danois au second membre de composés.

ves dont soit la première soit la deuxième porte l'accent. Une syllabe intonée représente pour ainsi dire une condensation de deux syllabes brèves, qui en constituent le fondement phonologique. En lette, langue à accent initial constant, les intonations reflètent la structure du complexe syllabique qui le porte. Tout comme p. ex. en germanique ou en latin, le centre rythmique du mot y est constitué par une *syllabe longue* ou par un complexe *syllabe brève + syllabe suivante*. Cf. les Appendices 2. et 3. On y verra que l'équivalence ˈ— = ˈ⏑⏓ découle en dernière ligne de la syllabation des langues respectives; les syllabes accentuées en voyelle brève n'y existent guère parce qu'il n'y a pas de mots pleins monosyllabiques en voyelle brève. Le complexe ˈ⏑⏓ y forme un tout indissoluble et équivaut à une seule syllabe longue accentuée ˈ—.

Or c'est le même cas en lette. Le centre rythmique, porteur de l'accent du mot, y est représenté soit par ˈ⏑⏑, soit par ˈ⏑—, soit enfin par ˈ—. Tandis qu'en lituanien ou en slave c'est la différence de la *place de l'accent* qui est reflétée, à l'intérieur d'une seule et même syllabe, par les intonations, ce sont en lette les *différents types structuraux du centre rythmique*, ˈ⏑⏑ et ˈ⏑—, qui y apparaissent sous la forme d'intonation, une fois qu'ils sont condensés en une seule syllabe.

L'intonation descendante ` correspond au complexe syllabique accentué ˈ⏑⏑

L'intonation montante ou mieux „allongée" (Dehnton) correspond au complexe ˈ⏑—

Le coup de glotte ˆ correspond à une syllabe non intonable, c.-à-d. non divisible en mores ˈ—.

La distinction entre les deux intonations lettes ne concerne donc point la place de l'accent, lequel repose toujours sur la première more, mais la *quantité* de la seconde more, tantôt brève (int. descendante) tantôt longue (int. „allongée"). Ajoutons que l'aspect phonétique des deux intonations (cf. Endzelin *Lettische Grammatik* p. 22) s'accorde avec notre hypothèse.

Continuation historique de différences d'accent, les intonations lettes ont revêtu, en conséquence de son immobilisation, un caractère prosodique tout à fait nouveau.

Les remarques critiques de M. V. V. Ivanov (dans Voprosy Jazykoznanija 1954, no. 4, p. 125—136), visant l'hypothèse présentée ici, reposent sur un malentendu et en même temps sur une confusion des points de vue phonétique et phonologique. Il constate que notre explication du coup de glotte ne fait que répéter les opinions déjà exprimées par d'autres linguistes, et n'apporte par conséquent rien de nouveau. Or à notre avis les paradigmes lettes à coup de glotte ne continuent ni les paradigmes *rudes mobiles* du lituanien ni les paradigmes oxytons à intonation rude

(ce qui serait une *contradictio in adiecto*), mais les paradigmes oxytons à vocalisme long tout court. Cela veut dire que le lette continue un système plus ancien que le lituanien, un système ternaire conservé en slave (barytons rudes, barytons doux mobiles, et oxytons).

Quant à la position phonologique des voyelles à coup de glotte, nous les considérons comme neutres (= non décomposables en mores) 1) parce que les voyelles munies de ˆ sont insensibles aux différences d'intonation; 2) parce que ˆ apparaît aussi en dehors de la syllabe accentuée (initiale). Or selon M. Ivanov les mores n'ont une existence que justement dans les voyelles *â*, *ê*, etc., qui offrent un découpage articulatoire en deux parties (p. 135), tandis qu'il répudie le concept purement fonctionnel d'une more phonologique (p. 126). Mais la more phonologique est une notion qui sert à résumer l'équivalence de ⊥́ et ◡◡́, de ≃ et ◡́◡, lorsqu'il s'agit de déplacement et de fonctions d'accent comme en connaissent le grec, le balto-slave, le lituanien, et le slave.

Notre chronologie de l'état linguistique lette en fait une source nouvelle de renseignement sur le rôle morphologique de l'accent et de l'intonation en balto-slave, particulièrement précieuse parce qu'indépendante du lituanien. Là où l'intonation rude du slave s'accorde *soit* avec l'intonation rude du lit. *soit* avec l'intonation allongée du lette, il sera permis de l'attribuer au balto-slave. Une règle analogue vaudra pour l'intonation douce. L'intonation rude du lituanien correspondant à ˆ du lette attestera en même temps l'oxytonèse et le caractère immotivé de la forme baltique en question. Et ainsi de suite.

C'est le moment pour signaler les correspondances balto-slaves du dictionnaire de R. Trautmann dans lesquelles l'identité de structure phonétique est accompagnée de divergences d'accent et (ou) d'intonation. Plusieurs exemples respectifs ont été traités plus haut à propos de la correspondance lit. int. rude = lette ˆ, p. ex. les adjectifs **gīu̯as*, **nōgas* ou les verbes en -**i̯ō*, -**ētei*. En voici d'autres:

baltique int. rude, slave int. douce: lit. *klė́tis*, lette *klẽts* (acc. *klẽti*) „chambre aux provisions": s.-cr. *klȉjet*, *klȉjeti*, r. *kletь*, *-i*, plur. *-i*, *-ˈej*; lit. *kū́jis* „bâton" (lette *kũja*): slov. *kȋj*; lit. *lė́nas*, lette *lẽns* „lent": s.-cr. *lȉjen*, fém. *lijèna*; lit. *sūnùs* : s.-cr. *sȋn*, tchèque *syn* [118]; lit. *sū́ras*, lette *sũrs*

[118] Pour ce qui est de *sūnùs* : *synъ*, le changement du paradigme en slave est probablement dû à l'abrègement tardif du vocalisme long en syllabe antépénultième (s.-cr. *sȋn* : *sȉnovi*). La coïncidence des types rude et doux au dat. sing., nom. plur., conjointement avec le fait que les thèmes en *-u-*, en tant que défectifs (manque d'oxytons) étaient fondés sur les autres types flexionnels (v. p. 214 à propos de lit. *sūnùs*), est responsable de la disparition de toute différence entre les paradigmes de *synъ* d'un côté, **vьrxъ* ou *medъ*, de l'autre. Le type *synъ* est assimilé au type **vьrxъ*, et non inversement, parce que les

„salé“: r. *syrˈoj*, tchèque *syrý* (mais substantivé s.-cr. *sȉr*, tchèque *sýr* „fromage“); lit. *váltis* „panicule (d'avoine)“: slov. *vlât*, *vlatî*, r. *vˈolotъ* „épi“; lit. *žvėrìs*, lette *zvêrs* „bête féroce“: slov. *zvę̂r*, *zverî*, r. *zverь*, *zvˈerja*, plur. *zvˈeri*, *-ˈej*;

slave int. rude, baltique int. douce: lit. *gar̃šas* (4) „angélique“, lette *gā̃rsas*: s.-cr. *grȁh*, r. *gorˈoch*; lit. *glodùs* (4) „lisse, collant“: s.-cr. *glȁdak*, cf. aussi la rude du verbe dénominatif s.-cr. *glȁditi*, r. *glˈaditь*; (lit. *kaũkos* (2) „glande“: r. *kˈluka* „poing“); lit. *momà* (4 Šl.) „maman“: bulgare et r. *mˈama*; lit. *šaivà* (4 Šl.) „tuyau, bobine“: ukr. *cˈïva*;

baltique int. rude, slave oxytonèse: lette *baũgurs* „colline“: r. *bugˈor*, *bugrˈa*; lit. *krúokštas* (1) „arbrisseau“: r. *kust*, *-ˈa*;

slave int. rude, baltique oxytonèse: lit. *árklas* (3), lette *ârklis* „charrue“: s.-cr. *rȁlo*, r. *rˈalo*; lit. *burnà* (3) „bouche“, lette *pur̃ns* „groin“: bulg. *bˈъrna*; lit. *grúodas* (3) „terre ou boue gelée“: s.-cr. *grȁd*, *grȁda*, r. *grad*, *-a*;

baltique int. douce, slave oxytonèse: lit. *aldijà* (3b) „canot“: r. *ladьjˈa*, acc. *ladьjˈu*; lit. *lankà* (4) „prairie, vallée“: slave **lǫka* (ox.); lit. *raudà* (4 Šl.)[119] „(le) rouge; gardon“, lette *ràuda*: r. *rudˈa*, acc. *rudˈu* „minerai“; lit. *slaugà* (4) „service“: r. *slugˈa*, acc. *slugˈu* „serviteur“; lit. oriental *sraujà* (4) „courant“: s.-cr. *strúja*, r. *strujˈa*, *-ˈu*; lit. *stul̃bas* (4 Šl.) „poteau“, lette *stùlbs*: r. *stolb*, *-ˈa* (dans les deux groupes linguistiques il y a aussi des variantes en *-p*); lette *sàime* „domestiques“: r. *semьjˈa*, acc. *semьjˈu*; lette *šķèps* „épieu“: s.-cr. *štâp*, *štápa* „bâton“; lette *vilna* (lit. *vilnìs* et *vilnià*) „onde“: slave **vьlna* (ox.);

slave int. douce, baltique oxytonèse: lit. *bálnas* „blanc“ (en parlant de chevaux ou de boeufs)“: r. *bolonˈa* „pellicule“, acc. *bˈolonu* (mais tchèque *blána* s'explique mieux par une ancienne oxytonèse); lit. *galvà* (3) „tête“, lette *gal̂va*: s.-cr. *gláva*, acc. *glâvu*, r. *golovˈa*, acc. *gˈolovu*; lit. *krė̃slas* (3) „chaise, fauteuil“, lette *krêsls*: tchèque *křeslo*, ukr. *krˈislo*; lit. *lúobas* (3) „écorce“: s.-cr. *lûb*, *lûba*, r. *lub*, *-a*; lit. *nagùtis* „ongle“: r. *nˈogotь*, *nˈogtja*, plur. *nˈogti*, *-ˈej*; lit. *rúožas* (3 Šl.) „éraflure; fil (d'une tissue)“: s.-cr. *râz* „allumette“, r. *raz*, *-a*, plur. *-ˈy*, *-ˈov* (mais tchéque *ráz*) „coup“; lette *trûdi* „moisissure“: s.-cr. *trûd*, *trûda* „amadou“, slov. *trǫ̂d*.

Or la provenance balto-slave des intonations n'implique pas l'*identité* primordiale des vocabulaires baltique et slave. Les intonations ne représentent qu'une *isoglosse* balto-slave antérieure aux changements proso-

thèmes en *-u-* à voyelle étymologique brève (comme *medъ*) n'ont pu être que mobiles.

Nous nous abstenons ici de nous prononcer sur une interprétation analogue de certains thèmes en *-i-*, rudes en lituanien mais doux (mobiles) en slave, comme p. ex. *zvě̆rь* (ancien thème radical).

[119] Mais Skardžius: *raudà*, *-õs*, *ráudą* (3).

diques (de quantité vocalique, d'accent et d'intonation) particuliers à chaque groupe, lesquels ont eu lieu à date postérieure. Il est donc compréhensible que des formes par ailleurs identiques ont pu occuper dans les deux systèmes des positions différentes, étant immotivées en baltique et motivées en slave, ou vice versa, ce qui nous explique le contraste entre l'oxytonèse et la mobilité ou le paradigme rude (cf. lit. *nagùtis*: r. *n'ogotь*). Mais étant donné que la motivation nous échappe, nous ne pouvons être sûr si dans un cas particulier l'oxytonèse ne résulte pas d'un accident, c.-à-d. n'est pas due à des facteurs étrangers au système.

Une divergence qui se répète dans un certain nombre d'exemples, c'est le contraste entre l'accentuation immobile (classe 2) du lituanien et l'intonation douce (= paradigme mobile) du slave: lit. *sal̃pas* „baie": slov. *slâp*, *slapû* „chute d'eau"; lit. *žẽmė* „terre": s.-cr. *zèmlja*, acc. *zèmlju*, r. *zeml'a*, acc. *z'emlju*. Dans d'autres exemples la classe (2) correspond à des thèmes slaves oxytons: lit. *blusà* „puce": s.-cr. *bùha*, acc. *bùhu*, r. *bloch'a*, acc. *bloch'u*; lit. oriental *ìkrai* „mollets": r. *ikr'a*, acc. *ikr'u*; žemaite *mẽdė* „bois": r. *mež'a*, acc. *mež'u* „limite, entre-deux"; lit. *priẽdai* „supplément, extra": s.-cr. *prîd*, *prída* „arrhes".

D'une façon générale l'accentuation immobile (classe 2) à la place de la mobilité attendue se rencontre dans un certain nombre de mots lituaniens qui ne sont ni motivés ni empruntés ni, autant qu'on sache, d'anciens neutres: *aũkštas* „étage"; *butà*, *bùtos* (= *bùtas* „maison"); *dabà* „qualité"; *dùrys*, gén. *dùrų* „porte"; žemaite *krãkė* correspondant à grec κρόσσαι; *lãpas* „feuille"; *tẽlias* „veau"; *vãgis* „cheville de bois, coin"; *žvãkė* „chandelle".

Mais parfois lorsqu'il s'agit d'une syllabe radicale intonable, l'intonation descendante du lette garantit l'ancienne mobilité du paradigme: lit. *anglìs* (gén. *añglies*) „charbon" cf. lette *ùogle*; lit. *gul̃bis* „cygne", lette *gùlbis*; lit. *kir̃vis* „hache", lette *cìrvis*; lit. *miẽtas* „palis", lette *mìets*; lit. *pir̃štas* „doigt", lette *pìr(k)sts*; lit. *prõtas* „intellect", lette *pràts*; lit. *rankà* „main", lette *rùoka*; lit. *šer̃kšnas* „frimas", lette *sèrsni*; lit. *tiñklas* „rets", lette *tìkls*; lit. *ver̃šis* „boeuf, veau", lette *vèrsis*; lit. *žvir̃gzdai* „gravier, sable", lette *zvìrgzdi*. Le lette nous permet de choisir entre l'ancienne oxytonèse et l'ancienne mobilité en faveur de cette dernière. Dans une partie de ces exemples il peut du reste s'agir d'anciens neutres (*tiñklas*, peut-être *ver̃šis*, *pir̃štas*).

Dans un petit nombre de cas on peut contester, contre Trautmann, l'ancienneté de la forme lituanienne, dont l'accentuation favorise plutôt l'hypothèse d'un emprunt (cf. p. 301): *bãbras* „castor", *klõdas* „couche", *pãdas* „semelle", *stãlas* „table", empruntés tous au slave; *kar̃bija*, peut-être à l'allemand (v. le dictionnaire étymologique de Berneker p. 568).

Une oxytonèse slave héritée doit encore être admise p. ex. pour **bobrъ*

„castor"; **bǫbъljь* „bulle d'eau"; **čermъša* „allium ursinum"; **čьrnъ* „noir"; **duda* „pipeau"; **dvorъ* „cour"; **ędrъ* „rapide, fort" et **ędro* „noyau"; **ętro* „foie"; **jaje* „oeuf"; **kora* „écorce"; **kotъ* „chat"; **kǫtъ* „coin, angle"; **mьrtvъ* „mort"; **luna* „lune"; **ostrъ* „aigu"; **ǫsъ* „moustache"; **ǫzъkъ* „étroit"; **pelna* „lange, maillot"; **pletje* „épaule"; **plъtъ* „radeau"; **pǫtь* „chemin"; **prǫdъ* „courant; étang"; **sedъlo* „selle"; **snopъ* „gerbe"; **sǫdъ* „tribunal, cour"; (**strěla* „flêche"); **trudъ* „peine"; **žena* „femme".

L'oxytonèse baltique a été illustrée par les listes de correspondances lit. ⊥ = lette ⌃. Cf. en outre lette *bar̃gs* „sévère, dur"; lette *graûds* „grain"; lit. *ožkà* (3) „chèvre"; lit. *spùrgas* (3) „germe" mais fém. *spùrga*, cf. grec ἀσπάραγος; lit. *stámbas* (3) „tige, trognon"; lit. *ùrvas* (3) „cave" cf. véd. *ūrvá-*, en face de la forme féminine *ùrva* (1).

Une oxytonèse balto-slave enfin est admissible pour les formes: lette *dziĩna* (lit. *gilna*) „pic", čak. *žūnà*, r. *žoln|a*, pol. *żółna*; lit. *ežỹs* „hérisson", r. *ëž, ež|a*; lit. *jáunas* „jeune", lette *jaûns* (v. slave *junъ*); lette *laûska* „éclat, écharde", r. *lusk|a* „gousse, écale"; lit. *lìzdas* (mob.) „nid", r. *gnezd|o*; lette *muôdrs* „vif, éveillé" (v. slave *mǫdrъ*); lit. *strãzdas* „grive", s.-cr. *drözd, dròzda*, r. *drozd, -|a*; lit. *tvìrtas* „ferme", v.-sl. *tvrъdъ* „ὀχυρός, ἀσφαλής", cf. russe *tvërd*, fém. *tverd|a*, neutre *tverd|o* à côté de *tvërdo* (il n'est pas nécessaire d'admettre une différence des racines seṭ : aniṭ, comme le fait Trautmann p. 334); lit. *vainìkas* „couronne", s.-cr. *vijènac*, r. *ven|ec, venc|a* [120].

Certains parmi les exemples précités permettent d'entrevoir la raison de l'oxytonèse. Ainsi **kora*, **sluga*, **struja* sont probablement des abstraits déverbatifs en *-(i̯)ā* [121], **sěmьja* est un collectif dénominatif. A côté de **čermъša* il existe **čermъxa*; **pletje* est tiré de la racine verbale **plet* „étaler". Les formes **prǫdъ*, **sǫdъ*, s.-cr. *štâp*, lit. *rúožas*, *spùrgas* représentent le type τομός, étant dérivées, respectivement, de *prędǫ, pręsti*; (*sъ*)*děti*; *ščepati* [122]; *rěžti*; *sprógti*. Un élargissement *-ko-* inhère aux adjectifs comme **ǫzъkъ*, et au substantif lit. *ožkà* (cf. le nom du mâle *ožỹs*). Le nom du radeau **plъtъ* est évidemment tiré de *plovǫ, pluti*, celui de la charrue (lit. *árklas*, lette *ar̃klis*) de **ari̯ō* „labourer". R. Trautmann a eu sans doute raison de considérer lit. *tvìrtas* et slave **tvьrdъ* comme continuations de l'ancien participe de **tu̯eri̯o* (lit. *tveriù*). Même dans le cas de suffixes

[120] Sont par contre à écarter, à cause du vocalisme radical long, certains exemples cités à la p. 300 (*stul̃pas, lankà, raudà, slaugà, straujà, vilna*). Si vers la fin de l'époque *B* ils avaient été en lituanien immotivés *et* oxytons, ils seraient devenus rudes mobiles (p. 213).

[121] En lituanien ils appartiennent par conséquent régulièrement à la classe (4), v. p. 250.

[122] La forme lette *škèps* en serait au contraire un dérivé du type τόμος.

assez isolés et tombés en désuétude la forme-base est parfois transparente, cf. **mьrtvъ* < **mьrǫ* ou **sedъlo* < **sěděti*.

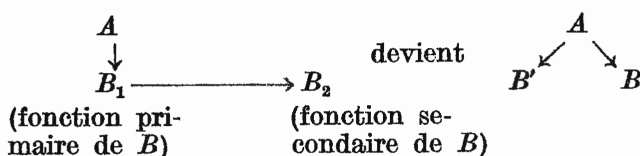
De même la métatonie douce ou rude des formes immotivées devient explicable à la lumière des rapprochements étymologiques. Les formes slaves à int. douce **pazъ*, **stadъ* (= lette *stàds*), **stavъ* (= lette *stàvs*) **znakъ* peuvent être interprétées comme anciens noms d'action en -(*k*)*o*- (barytons motivés). L'intonation rude de slave **dǫga* (cf. lette *dañga*), **gǫba*, **kuka*, **rupa* différenciait jadis ces mots, à sens concret, des noms d'action oxytons (cf. les verbes lit. *deñgti*, *raupýti* ou *ruõpti*) ou d'autres formes motivées oxytones.

Malgré tout cela il reste un nombre assez grand de résidus, à accent ou intonation non-explicable, dont le caractère complètement obscur et isolé plaide une date extrêmement reculée de la révolution accentuelle balto-slave.

CONCLUSIONS

La morphologie nominale v. indienne présente des indices multiples d'un état de langue préhistorique, caractérisé par la mobilité générale des paradigmes. Les barytons et les oxytons ne se distinguaient qu'aux cas forts; aux cas faibles tous les thèmes portaient l'accent sur la désinence. C'était l'inverse de ce qu'on rencontre en lituanien moderne, où certaines désinences casuelles ne sont jamais pourvues d'accent. La transformation des paradigmes préhistoriques de l'indo-européen est une conséquence morphologique de la disparition des voyelles affaiblies en syllabe médiane. Le paradigme mobile des thèmes oxytons devenant columnal, il entraîne l'immobilisation parallèle des thèmes barytons correspondants. Or chez certains types barytons motivés (à flexion dite „fermée") l'oxytonèse des cas faibles, conservée comme un trait accessoire de la dérivation, s'étend aussi aux cas forts, ce qui conduit à la différenciation accentuelle des motivés par rapport aux immotivés correspondants.

Parfois une série de dérivation comportant, à côté d'une fonction primaire, une ou plusieurs fonctions secondaires, subit un scindement en ce sens que les dérivés adoptent l'oxytonèse uniquement en tant que représentants de la fonction primaire, l'accent des formes à fonction secondaire étant, par opposition, rejeté sur la syllabe initiale. Si *A* désigne la forme-base, *B*, le dérivé, le procès en question peut être symbolisé par la formule



Au lieu d'*un seul* dérivé à fonctions primaire et secondaire (symbolisées par B_1 et B_2) on obtient *deux* dérivés, à formes et fonctions différentes.

Or la dérivation nominale v. indienne, primaire aussi bien que secondaire, atteste amplement l'existence de séries qui ne se distinguent entre elles que par l'accent (*-tṛ-*, *-man-*, *-a-*, dérivés à vṛddhi, etc.). Ce sont là justement les produits de scindements préhistoriques, en rapport étroit avec l'immobilisation des paradigmes. Elles correspondent à des diffé-

rences de fonction, dont les plus importantes sont *adjectif* (fonction primaire): *substantif* (f. secondaire); *substantif abstrait* (f. primaire): *substantif concret* (f. secondaire); *nom commun* (f. primaire): *nom propre* (fonction *secondaire*); *forme casuelle* (f. primaire): *adverbe* (fonction secondaire).

En même temps deux traits mystérieux de l'accentuation indo-européenne reçoivent leur explication:

1) La différence fréquente entre substantif baryton et adjectif oxyton. C'est que la substantivation d'un adjectif, son emploi en fonction secondaire comme nom autonome, n'exige aucun changement de la forme de l'adjectif, tandis que l'emploi appositif d'un substantif ne lui confère pas une valeur adjective s'il n'est pas accompagné d'un changement simultané de forme (de la faculté d'adopter, suivant le besoin, des désinences masculines, féminines ou neutres). Mais dans ce dernier cas on n'aurait plus à faire à une différence entre deux fonctions d'un seul et même mot, mais à un fait de dérivation (création de formes p. ex. féminines ou neutres, n'existant pas jusqu'ici dans la langue). En consultant les grammaires historiques on se convainc vite du fait que le passage *adjectif* > *substantif* y est illustré par des exemples massifs, et que le passage inverse n'est que rare et généralement isolé. Ce manque de symétrie nous explique pourquoi une différenciation accentuelle entre les deux catégories nominales n'a pas pu se réaliser dans une autre direction que *adjectif* (primaire, donc oxyton)→*substantif* (secondaire, baryton).

2) La grande majorité de dérivés vivants (primaires et secondaires) sont oxytons. Or cette oxytonèse n'est pas attribuable à des facteurs psychologiques, comme croyaient Benfey („la partie du mot destinée à modifier le sens porte l'accent") ou Benloew („principe de la dernière déterminante"), cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 18 note, mais résulte de facteurs historiques, n'étant qu'un contre-coup du recul de l'accent aux cas faibles des noms immotivés, c.-à-d. de la constitution des paradigmes à accent columnal.

L'analyse accentuelle nous permet aussi de relever les *résidus*, c.-à-d. les anciens dérivés qui ayant perdu le contact avec la série vivante (soit à cause de la disparition du mot-base soit par suite d'un changement de sens), sont devenus immotivés. Soit une série préhistorique de dérivés secondaires conservant l'accent des mots-bases. L'immobilisation des paradigmes les changera en oxytons. Les résidus, au contraire, généraliseront, tout comme les immotivés, la barytonèse des cas forts. Mais en outre, si les dérivés vivants se scindent en deux séries, il y en aura une qui sera oxytone, et une autre à accent initial (récessif). De cette manière il y aura aussi une différence formelle entre les résidus et les dérivés vivants à fonction secondaire. Ainsi p. ex. les dérivés barytons à vr̥ddhi plus suffixe -*(i)ya*- représentent, par rapport à la série oxytone, des formes *polarisées*, accen-

tuées sans exception sur la syllabe initiale: les deux séries résultent donc d'un *scindement* sémantique.

Au point de vue de l'accent les dérivés nominaux secondaires de l'indien forment quatre groupes:

a) Conservation de l'accent du mot-base
b) Accentuation du suffixe
c) Accentuation initiale
d) Accentuation de la syllabe présuffixale (= de la dernière syllabe du thème).

Chez les dérivés nominaux primaires il n'y a que deux groupes:

a) Accentuation de la racine
b) Accentuation du suffixe.

Autre était le système accentuel préindo-eur., dont on n'entrevoit que quelques détails. Il est probable que le premier groupe des dérivés secondaires (*-mant/vant-*) provient de dérivés indo-européens à accentuation suffixale, et que les deuxième et troisième groupes continuent des dérivés indo-européens à accentuation du thème ou accentuation récessive. Ce renversement partiel n'est qu'un effet compréhensible de l'immobilisation des paradigmes.

L'accent des composés, qui ne sont que des dérivés bâtis sur des groupes syntaxiques, reçoit une explication nouvelle et satisfaisante. Il paraît que le procès préhistorique de la fusion accentuelle des deux membres a abouti à un résultat uniforme: proclise du premier membre. L'accentuation du second membre est remplacée par celle du premier seulement *après* l'époque de l'immobilisation des paradigmes. Le remplacement n'eut lieu ni dans les composés synthétiques, leur accent étant *impliqué* par le suffixe de composition, ni dans les dérivés tirés de composés, sujets à la loi de l'oxytonèse tout comme les dérivés simples. Le recul a donc lieu en première ligne chez les bahuvrīhi à suffixe de composition zéro. S'il affecte aussi les composés à second membre en *-ti-*, *-ta-*, *-na-*, c'est la preuve qu'au moment donné ils n'étaient pas synthétiques; un *deva-bhakta-* était bâti sur *devéna* (*deváir*) *bhaktáḥ*, non sur *devéna* (*deváir*) *bhajyate*. Cette supposition est du reste étayée par le développement sémantique de la formation en *-to-* laquelle, bien qu'étant un adjectif (verbal) par son origine, tend partout à s'associer étroitement à la conjugaison jusqu'à devenir un véritable participe. Les formes en *-ti-* se trouvent dans une situation analogue (substantif abstrait > infinitif). Le recul de l'accent s'est aussi effectué dans les tatpuruṣa nominaux sans suffixe de composition, surtout quand le deuxième membre était un adjectif. Les tatpuruṣa nominaux avec un second membre substantif constituaient une catégorie peu productive.

Deux autres particularités de l'accentuation des composés trouvent

aussi leur explication. L'opposition accentuelle entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa nominaux se réduit à celle entre les bahuvrīhi et les résidus qui ont gardé l'accent sur le deuxième membre. L'opposition entre les barytons simples en *-ana-*, *-man-*, etc., ayant un sens substantif (noms d'action) et les tatpuruṣa verbaux dont les seconds membres en *-an-*, *-man-*, etc., ont la valeur de noms d'agent, s'éclaire par le fait que les simples ont subi le scindement accentuel connu (adjectifs oxytons : substantifs barytons), mais qu'au second membre de composés synthétiques l'accent a été immobilisé, tout comme chez les noms immotivés, en faveur des formes fortes. Les seconds membres en *-ana-* et *-man-* sont identiques, pour ce qui est de la valeur, aux simples oxytons (en *-aná-* et *-mán-*), non aux simples barytons.

Le déplacement **purubhyáḥ* > *purúbhyaḥ* etc., postérieur à l'immobilisation des paradigmes, est un critère chronologique dans la composition nominale et dans la dérivation (cf. p. ex. les formes en *-mant*, *-vant-*). L'explication de Wackernagel (tendance, de la part de *i*, *u*, *ṛ*, *ṇ*, à éviter l'accent) contient un grain de vérité. En réalité le principe d'accentuation columnale nous renseigne sur le fait que dans **purubhyáḥ* l'*u* thématique, fonçtionnant comme consonne, rendait la forme dissyllabique. Dès lors la chronologie relative des sonantes vocaliques s'impose. A notre opinion elles proviennent de l'identification de (*i̯*, *u̯*), *r*, *l*, *n*, *m* interconsonantiques d'une syllabe médiane avec (*ei*, *eu*), *er*, *el*, *en*, *em* étant en train de subir l'affaiblissement en syllabe initiale. Il en résulte (*i*, *u*), *ṛ*, *ḷ*, *ṇ*, *ṃ*, qui combinent l'aspect phonétique des consonnes avec la valeur syllabique des anciennes diphtongues (v. *L'apophonie* p. 118 sq.).

Dans le domaine verbal on relèvera un seul fait essentiel: le manque d'accent chez le verbe personnel, lequel est dû à la généralisation de l'enclise du verbe suivant immédiatement le préverbe. Malgré l'apparente liberté de la position du verbe par rapport au préverbe, l'univerbation, et par conséquent aussi la perte de l'accent de la part du verbe personnel, est déjà prélittéraire. Au point de vue du système de la langue, les formes verbales accentuées s'appuient sur les formes inaccentuées, ce qui déclenche certains réarrangements accentuels jusqu'ici inexpliqués.

En établissant l'origine commune de l'intonation et de la limitation de l'accent en grec, nous avons recouru pour la première fois à un raisonnement qui appliqué au latin et à certains phénomènes balto-slaves garde son utilité. Il s'agit du contraste entre la première et la deuxième brève du schéma ⏑⏑ x: par rapport à la finale x la première se détermine, d'une façon *absolue*, comme syllabe initiale; la deuxième, d'une manière *relative*, comme la pénultième. Dans le schéma ⏑ x la distinction entre initiale et pénultième est supprimée.

Au point de vue phonologique l'accent grec est limité à l'ensemble

des deux mores finales (dernière et pénultième) et la syllabe précédente. Aucune syllabe, outre la dernière, n'est décomposable en mores. Le circonflexe de la pénultième n'est qu'une variante combinatoire de l'aigu. Mais ce qui est important, c'est la transposition particulière de la limitation au plan morphologique: l'accent propre d'un mot (ou d'un thème) est remplacé par l'oxytonèse devant une enclitique, un suffixe secondaire ou le second membre de composé (nominal ou verbal). Cette loi de *limitation morphologique* (p. 138 sq.) s'oppose à la loi *d'accentuation récessive,* propre aux dérivés primaires portant le ton sur la racine (p. 134).

Excepté les thèmes en *-o-*, les oxytons et les barytons immotivés ont coïncidé en thèmes à accentuation récessive. L'accentuation du nom. plur. des noms en *-ā-* (avant-dernière more) provient d'une différenciation par rapport aux thèmes en -ιᾰ. L'oxytonèse se maintient chez les noms *motivés,* qu'il s'agisse de dérivés au sens propre du terme, de thèmes dont le suffixe a une valeur générale de classe (p. ex. adjectifs en -υς, -εος), ou enfin de thèmes dont l'oxytonèse découle du suffixe lui-même, celui-ci n'ayant jamais été employé sous forme inaccentuée. Les faits de différenciation sémantique qui se greffent sur le réarrangement accentuel des noms immotivés, rappellent vivement les scindements analogues du v. indien (indo-européen) : *noms abstraits→noms concrets, noms communs→noms propres,* et ainsi de suite.

Si l'on tient compte du fait essentiel que le circonflexe équivaut à une accentuation ↓́∪∪, son rôle morphologique en grec devient clair. Bien que sa source phonologique soit constituée par les contractions préhistoriques, les exemples les plus importants du circonflexe, tels les désinences -ῷ, -ῇ, -ῆς, -ῶν de la déclinaison, trouvent une explication *morphologique.* Puisque les déclinaisons vocaliques (thèmes en *-ā-*, *-o-*) ne connaissent en règle qu'*une* syllabe désinentielle, tandis que les noms consonantiques font une différence entre la syllabe du suffixe flexionnel et celle de la désinence propre, les premiers s'appuient sur les derniers en ce qui concerne l'oxytonèse et adoptent par conséquent le schéma accentuel des thèmes consonantiques contractes. Ce fait de fondation se répète en balto-slave, où les thèmes vocaliques imitent la mobilité des anciens oxytons consonantiques.

Le passage purement phonétique ⊥́∪ > ≃∪ n'est pas non plus sans reflets morphologiques, pour ne citer que la répartition de l'accent chez les diminutifs en -ιον, dans les composés du type πατροκτόνος : ψυχοπομπός et les composés du type σύζυξ : βουπλήξ. Tandis que la loi de Wheeler se montre sans aucune valeur, Hirt n'a pas su faire le départ entre ce qui est phonétique (p. ex. ἑστῶτος < ἑσταότος, au lieu de *ἑστώτος) et les corollaires purement morphologiques (σύζυγος pour *συζύγος).

Enfin certaines anomalies accentuelles du verbe suggèrent l'hypothèse que pendant tout le temps de son histoire le grec, étant une langue à hiatus, restituait les hiatus pour des raisons morphologiques („dilatation"). Certaines formes du verbe personnel non-contractes à accentuation récessive peuvent donc être postérieures aux formes à contraction.

Les intonations balto-slaves n'ont, par leur origine et leurs fonctions phonologiques, rien de commun avec celles du grec. Ces dernières sont dues à des contractions vocaliques, les premières sont la conséquence d'un recul d'accents internes. La quantité vocalique y joue un rôle décisif vu que l'accent interne ne quitte que les voyelles (diphtongues) brèves et qu'une intonation rude pertinente n'apparaît que sur une syllabe initiale à vocalisme long. Ces conditions rappellent certains phénomènes štokaviens décrits par Rešetar, à ceci près que l'accent y quitte aussi une syllabe *finale* pour se porter en arrière. La porte d'entrée de l'intonation dans le système de la langue balto-slave c'est l'opposition phonologique qui se constitue, *en syllabe initiale*, entre les voyelles (diphtongues) longues à accentuation nouvelle et celles à accentuation ancienne (int. *rude*: int. *douce*). Sur les syllabes internes à vocalisme long apparaît une intonation rude *phonétique*, sans contraste avec l'intonation douce, inadmissible dans cette position.

Une description exacte de la zone d'emploi des intonations balto-slaves suffit pour nous convaincre que les rapprochements gréco-lituaniens du type -ῆς = *-õs* (désinence du gén. sing. des thèmes en *-ā-*) sont superficiels et dépourvus de valeur. Car la syllabe finale, la seule en grec à connaître la différence d'intonation, représente en balto-slave un point de neutralisation, c.-à-d. une position où le contraste des deux intonations est aboli. L'intonation grecque, au sens étroit du mot, c'est le circonflexe (↓◡◡). L'intonation balto-slave c'est la rude (◡↓◡). Il s'agit de deux systèmes non seulement différents, mais incompatibles, que l'on ne saurait réduire à un seul prototype commun (indo-européen).

Il n'est pas naturellement exclu a priori que la langue-mère ou des langues indo-européennes en dehors du grec et du balto-slave aient connu l'intonation syllabique à une époque prélittéraire. Si tel était le cas, il n'en est resté rien à l'époque historique. Tout en étant incompatibles entre eux, ni le système grec ni le système balto-slave ne peuvent remonter à l'indo-européen puisqu'ils sont liés à des innovations accentuelles plus récentes que l'état védique.

Dans la déclinaison des thèmes immotivés la genèse des intonations entraîne deux lois de structure morphologique:

a) la barytonèse implique l'intonation rude (sur vocalisme long);
b) le vocalisme bref (doux) de la syllabe initiale conditionne la mobilité du paradigme.

La mobilité des anciens thèmes oxytons en consonne est imitée par les thèmes en voyelle, tout comme en grec les circonflexes des oxytons (contractes) de la 3e déclinaison sont copiés par les thèmes vocaliques en -*ā*-, -*o*- (v. ci-dessus).

Au point de vue de l'accent, les paradigmes nominaux balto-slaves comprennent des barytons immobiles à intonation rude, accentués sur l'initiale ou sur une syllabe interne, des thèmes à accentuation mobile et vocalisme bref ou doux de la syllabe initiale, et des thèmes oxytons, qui n'étaient à l'origine propres qu'aux noms motivés. C'est donc pour a troisième fois qu'on constate une restriction morphologique de l'oxytonèse (indo-européenne, grecque, balto-slave), restriction ayant toujours un caractère passager, puisque sous une série de dérivés oxytons vivants il se forme toujours, peu à peu, un dépôt de formes immotivées détachées de la série par suite de déplacements sémantiques.

Toute distinction entre les barytons et les oxytons immotivés disparaît complètement (cf. ci-dessus le développement grec). La place de l'accent balto-slave ne pourrait passer pour héritée même quand il frappe une syllabe longue interne du thème (v. ci-dessus p. 166): nous n'en connaissons du reste aucun exemple ayant une étymologie indo-européenne sûre, du moins pour ce qui est des formes immotivées. Les paradigmes rude immobile et doux mobile ne sont que des variantes combinatoires d'un seul paradigme baryton; le paradigme mobile remplace le paradigme baryton à syllabe initiale brève ou douce.

La triade balto-slave — rudes immobiles, doux mobiles et oxytons — se développe différemment en raison des changements prosodiques qui ont eu lieu séparément en baltique et en slave. Contrairement à l'opinion courante, le nombre de lois phonétiques qui entrent en ligne de compte, est minime. La loi de Saussure suffit pour expliquer la transformation du système accentuel balto-slave en système lituanien. De l'autre côté l'autonomie accentuelle slave commence avec l'affaiblissement des yers et la constitution de l'intonation néorude, qui en découle. Pour des raisons pratiques on distingue ici les périodes *A* (indo-européenne), *B* (balto-slave), et *C* (lituanienne ou slave, respectivement). Le passage de *A* à *B* est caractérisé par le recul de l'accent interne et la constitution de l'intonation rude, celui de *B* à *C*, par les lois phonétiques susmentionnées.

Mais l'expression *loi de Saussure* a ici un contenu différent du sens traditionnel. L'interprétation qu'ont donnée Leskien et de Saussure des phénomènes bien connus, a été erronée. Le fait primordial c'est l'abrègement de certaines finales lituaniennes, sans que l'intonation y soit pour quelque chose. Le mouvement progressif de l'accent, dans des conditions connues, en est une conséquence importante, qui entraîne un renversement

des valeurs phonologiques des intonations héritées. Tout en continuant d'être l'intonation marquée, la rude correspond désormais à $\overset{|}{\smile}\smile$ (non, comme en balto-slave, à $\smile\overset{|}{\smile}$).

Ce renversement de valeur conduit, dans la morphologie nominale, à une dissociation de l'intonation radicale d'avec la courbe accentuelle du paradigme. Les paradigmes rudes mobiles et doux immobiles devenant aussi admissibles, ils s'établissent peu à peu dans la langue, les derniers surtout chez les noms dérivés. Chez les noms immotivés les anciens thèmes oxytons deviennent mobiles en subissant la métatonie rude d'un vocalisme radical long. Pour certaines catégories de thèmes immotivés (p. ex. substantifs en *-us*, adjectifs dissyllabiques en *-as*) le système est réduit à deux termes, *doux mob.* : *rude mob.* (à la place de rude imm., cf. *sūnùs* < < **sū́nus*, *pilnàsis* pour **pìlnasis*, etc.).

Est aussi en rapport avec la loi de Saussure la métatonie rude de *dieverį*, *piemenį*, *vándenį*. La valeur de l'intonation rude étant désormais $\overset{|}{\smile}\smile$, le saut accentuel entre la finale et l'initiale dans *seserès* : *sẽserį*, *akmenès* : *ãkmenį* sera rendu, en cas de vocalisme radical long, par l'intonation rude ($\overset{|}{\smile}\smile$) de la syllabe initiale (*dieverį* au lieu de **diẽverį*, et ainsi de suite).

En conséquence du remplacement „analogique" des désinences accentuées non-abrégées par les désinences abrégées (p. 205 sq.), les formes casuelles (et celles du verbe personnel) Zα et Ωα ont été conçues comme accentuées sur la more prédésinentielle. (cf. p. 241).

En slave l'accent final frappant un *-ъ* ou *-ь* recule sur la more précédente en engendrant une intonation montante sur une pénultième intonable, jusqu'ici prétonique. Dans la plupart des langues slaves les anciennes tranches rudes perdent leur intonabilité et s'abrègent par la suite. Le système des intonations slaves consiste essentiellement en l'opposition *néorude* : *douce*, tandis que les anciennes tranches rudes occupent une position intermédiaire (intonation „complexe").

Sur la flexion nominale héritée (balto-slave) la constitution de la néorude en slave n'a pas exercé une influence aussi tranchante que la loi de Saussure en lituanien. L'ancienne triade de paradigmes se conserve en slave. La néorude n'envahit que le pluriel des oxytons immotivés, féminins (en *-ā-*) et neutres (en *-o-*).

Est intéressant le rôle morphologique joué par l'intonation néorude en slave et par l'intonation douce (nouvelle = $\smile\overset{|}{\smile}$) en lituanien. Elles sont employées pour rendre une accentuation présuffixale ou prédésinentielle, c.-à-d. celle de la more située immédiatement devant une coupe morphologique, conformément à leur valeur phonologique ($\smile\overset{|}{\smile}$). C'est le même rôle qu'a joué l'intonation rude en balto-slave. L'intonation douce du balto-slave et du slave, l'intonation rude du lituanien peuvent, au contraire, fonctionner comme accentuation récessive.

Pour ce qui est de la dérivation nominale du balto-slave, les quatre groupes suivants y sont discernables:

Ia) Conservation de l'accent du mot-base (oxytonèse en cas de vocalisme bref ou doux)
Ib) Accentuation du suffixe (intoné rude ou oxyton)
IIa) Accentuation de la more initiale (métatonie douce)
IIb) Accentuation de la more présuffixale (métatonie rude).

Si l'on remplace le terme *more* par *syllabe*, ces quatre catégories correspondent exactement au système v. indien des dérivés nominaux secondaires, mais pas toujours au point de vue de leur provenance, v. p. 238.

Le système balto-slave des dérivés est continué par le slave avec des modifications relativement peu importantes, découlant de l'affaiblissement et de la disparition des yers. Dans IIb l'accentuation présuffixale apparaît sous la forme d'intonation néorude (on pourrait donc, dans le cas de *rǫ̈čьka* etc., parler d'une métatonie néorude). — En lituanien, on l'a vu p. 280, les groupes IIa et IIb des dérivés nominaux se trouvent renversés, tout simplement parce qu'en lituanien l'intonation marquée est devenue descendante.

Dans le domaine de la composition nominale, les états lituanien et slave sont ceux qu'on attend à priori.

Ils confirment a) l'accentuation du deuxième membre des tatpuruṣa verbaux en *-o-*, *-ā-* (mais la question de l'oxytonèse ou de la barytonèse du 2e membre ne saurait être tranchée); b) l'accentuation du premier membre des composés en *-ti-*; c) l'oxytonèse des bahuvrīhi en *-o-*, *-ā-* en slave, en *-(i)i̯o-*, *-(i)i̯ā-* en lituanien (anciens dérivés).

Relevons, pour a) et c), la métatonie rude attestée en slave, servant à maintenir l'accent sur le deuxième membre chaque fois que la longueur du vocalisme le rendait possible. Les composés détachés de la série vivante par suite d'un changement sémantique ne subissent pas cette métatonie et présentent l'accentuation du premier membre: point de départ d'une différenciation entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa nominaux. — La métatonie douce du second membre des bahuvrīhi lituaniens, équivalant à l'accentuation de la dernière more du thème, est une conséquence morphologique de la loi de Saussure.

Les lois qui régissent l'évolution des paradigmes nominaux, valent aussi pour le verbe. Le verbe immotivé ne connaît que deux paradigmes: rude immobile et doux mobile. Dans le paradigme à désinences primaires, tel le présent de l'indicatif, la 1re p. sing. était une forme faible, s'opposant à tout le reste du paradigme. L'oxytonèse (marginale) n'était propre qu'aux verbes motivés, dénominatifs ou déverbatifs, qui suivaient soit le groupe accentuel Ia = *barytons rudes* : *oxytons*, soit le groupe accentuel Ib = *oxytonèse constante*, rarement le groupe IIb = *métatonie rude.*

Les verbes radicaux athématiques, tout comme les noms radicaux athématiques, conservent l'ancienne mobilité indo-européenne. Leur oxytonèse en slave est secondaire (p. 321).

L'accentuation du préverbe, régulière dans les paradigmes mobiles, a été abolie en slave par suite du remplacement de l'accent récessif par l'accentuation de la dernière more du thème. Elle est conservée en lituanien, bien qu'elle ait subi des pertes dans la classe en *-ia-* et, de l'autre côté, gagné du terrain dans la classe en *-i-*.

Voici maintenant, pour terminer, quelques conclusions d'ordre général. Les trois langues traitées ici, l'indien, le grec et le balto-slave, sont des langues à „ton". Il n'y a aucune différence de structure entre les syllabes atones et les syllabes toniques. En particulier, le système vocalique des syllabes atones est identique à celui des syllabes toniques, au point de vue et de la qualité et de la quantité. C.-à-d. en partant de la syllabe tonique, on ne constate aucun syncrétisme de timbres différents et aucune suppression de différences quantitatives en syllabe atone.

Peut-on affirmer que les trois langues en question continuent une langue du même type prosodique? Dans la lumière de nos connaissances actuelles il paraît que non. On entrevoit un état de langue qui connaissait des voyelles réduites aux syllabes inaccentuées sans que nous en puissions saisir le système. Pour établir ce dernier il nous manque encore quelques données dont les plus importantes sont: 1) La position phonologique de ${}_e$, ${}_o$ à l'intérieur du système vocalique; étaient-ils des variantes combinatoires (de *e*, *o*) ou des phonèmes autonomes? 2) Le problème de la valeur de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (monophonématiques ou groupes de ${}_e$, ${}_o$ plus *r*, *l*, *n*, *m*)? Une hypothèse vient d'être émise ci-dessus [1]. (p. 360).

Quoiqu'il en soit, la *fonction* du „ton" libre et mobile se laisse déduire des langues indo-européennes traitées ici.

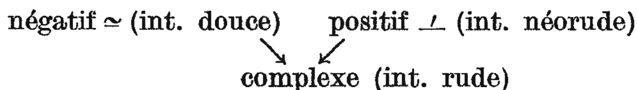
Les différentes accentuations n'admettent pas de classement au point de vue phonologique. Elles ne s'opposent pas l'une à l'autre comme les membres d'un système vocalique, ne fût-ce que pour la simple raison que le nombre de termes est ici indéfini (quoiqu'en pratique le nombre de syllabes ne dépasse pas un certain chiffre). On ne saurait distinguer qu'entre les *directions de mouvements de l'accent*. Il y a un mouvement vers la fin du mot, mouvement *à droite*, et un mouvement vers son initiale, mouvement *à gauche*. Mais l'analyse du mouvement suppose une confrontation de deux formes parentes, mot-base et dérivé, ou de deux formes appartenant à un seul et même paradigme. Une telle analyse est par conséquent d'ordre morphologique. Le classement du „ton" libre et mobile ne peut être fait qu'à ce point de vue.

[1] Cf. à ce propos *L'apophonie en indo-eur.* p. 389 sq.

L'utilisation du „ton" en v. ind., en balto-slave et en slave a été représentée ici par un schéma quadriparti. Nous pouvons appeler ces quatre emploi *neutre*, *positif*, *négatif* et *complexe* (selon la terminologie du regretté Bröndal). L'emploi neutre c'est simplement la conservation de la place de l'accent, le mouvement ne se fait ni à droite ni à gauche. Le mouvement à droite (sur le suffixe) est positif, celui à gauche (accentuation initiale), négatif. Le mouvement complexe (accentuation de la syllabe ou de la more présuffixale) consiste en deux phases: mouvement sur le suffixe (mouvement positif) plus recul sur la syllabe ou la more précédente (mouvement négatif). En v. indien, en lituanien et en slave l'accentuation suffixale est perçue comme une caractéristique positive supplémentaire, surajoutée à la suffixation. L'accentuation récessive, représentant le contraste polaire de l'accent suffixal, a une valeur négative, étant perçue comme un procédé de soustraction (de l'accent individuel du thème).

Le grec exige une remarque spéciale. Dans un mot grec il y a trois points accentuables au maximum, le classement morphologique de l'accent ne peut donc fournir plus de trois possibilités (suffixal, récessif, et présuffixal, dans l'espèce). Vu la limitation de l'accent grec, on peut transposer le classement morphologique dans le domaine de la phonologie et parler d'une accentuation positive (dernière more), négative (= accent récessif) et complexe (avant-dernière more, p. ex. τιμῆς, παιδεῦον, πεδίον).

Les intonations, autrement que le „ton" (l'accent), admettent un classement phonologique. Le caractère marqué et non-marqué des intonations grecques, balto-slaves, lituaniennes a été déterminé plus haut p. 111, 168 et 211. Généralement il s'agit d'un système à deux termes, p. ex. grec ⊥́ (= ◡◡̍) non-marqué → ~ (= ◡̍◡) marqué; balto-slave ≃ (= ◡̍◡) non-marqué → ⊥́ (= ◡◡̍) marqué; lit. ≃ (= ◡◡̍) non-marqué → ⊥́ (= ◡̍◡) marqué. Mais en slave, après l'affaiblissement des yers et antérieurement à l'abrègement des anciennes rudes, le système d'intonations comprenait peut-être trois membres:



Or les intonations jouent aussi un rôle morphologique. Toutes les fois que l'accent (le „ton") libre et mobile frappe une syllabe décomposable en mores, et que cet accent est chargé de fonction morphologique, l'intonation s'y adapte en donnant origine à des phénomènes de *métatonie*. Il en suit que:

1) A l'accentuation récessive correspondra l'intonation descendante.

2) A l'accentuation présuffixale (ou prédésinentielle) correspondra l'intonation montante.

A l'accentuation récessive correspond en balto-slave l'intonation douce.
A l'accentuation présuffixale correspond en balto-slave l'intonation rude.
A l'accentuation récessive correspond en slave l'intonation douce.
A l'accentuation présuffixale correspond en slave l'intonation néorude.

Parallèlement, en lituanien, nous avons un accent présuffixal sur la dernière more de la racine, lequel est rendu par l'intonation douce, et une accentuation récessive, à laquelle correspond l'intonation rude. A la rigueur les circonflexes des désinences casuelles grecques -ῆς, -ῇ, -ῷ, -ῶν, étant conditionnés en dernière ligne par le principe d'accentuation columnale, représentent aussi des exemples de *métatonie*. Dans la désinence du gén. plur. ποδῶν, confronté avec l'adverbe ἐκποδών, il y a une métatonie circonflexe.

Les types principaux de métatonie sont représentés a) en balto-slave: métatonie douce slave **rãzъ* (p. 239, 283), type lit. *añtinas* (269); métatonie rude type balto-slave **u̯árnā* (238), type lit. *lándžioti* (349), type slave **poprǫgъ* (303 sq.), préfixes lituaniens *prie(š)*-, *są*- etc., suffixes *-einas*, *-au̯ō*, etc. (240); b) en lituanien: métatonie douce types *mẽtis* (250), *aũkštis* (266), *didgal̃vis* (311), suffixes *-õnė*, *-ỹnė*, *-ỹbė*, *-ẽsis*, *-iẽnis/ė*, etc.; métatonie rude *díeverį* etc. et la classe (3) en général (213 sq.); c) en slave: métatonie néorude types **cě̃lъjь* (229 sq.), **súša* (289), métatonie „néo-douce" types čak. *sîtô*, *krâv*, *dêl*, *gîne*, *mâže* (233), etc.

Dans tous les cas, sans exception, la métatonie est un phénomène *morphologique*.

Les exemples de différenciations sémantiques et de résidus, traités au cours de cet ouvrage, peuvent servir de matériaux à une théorie sémantique générale. Les résidus (p. ex. adverbes provenant de formes casuelles, noms concrets provenant de noms abstraits, etc.) sont des faits de *lexicalisation* (spécialisation). Or il est intéressant de noter que dans le procès inverse, celui de la *grammaticalisation* (généralisation), ce sont les mêmes significations lexicales lesquelles, grâce à l'extension de l'emploi des morphèmes respectifs, se grammaticalisent, c.-à-d. acquièrent des sens plus généraux: adverbe > forme casuelle, nom concret (p. ex. nom d'instrument) > nom abstrait (p. ex. d'action), et ainsi de suite. Mais l'explication de ces phénomènes laquelle, à notre avis, devrait être fondée sur une théorie des parties du discours et leurs fonctions syntaxiques primaires et secondaires, déborderait les cadres du présent travail. Nous nous contentons donc d'insister ici sur leur caractère panchronique.

APPENDICES

1. L'iranien

Le problème de l'accentuation v. iranienne a été l'objet de plusieurs tentatives de solution. Bartholomae (*Arische Forschungen* III) partait de la conservation, en iranien, de l'accent hérité (= accent védique). En admettant que ce dernier était l'élément constitutif du mètre v. iranien, il opérait en même temps avec des accents secondaires. Notre mémoire *Traces de la place du ton en gāthique* (1925) se fondait sur la même supposition indémontrable de la conservation de l'accent hérité et sur la même hypothèse douteuse de la fonction métrique de cet accent. La différence entre le point de vue de Bartholomae et le nôtre ne se révélait que dans un détail accessoire: au lieu d'accents secondaires nous admettions une limitation (aux trois dernières syllabes) de l'accent hérité. Des arguments supplémentaires, concernant la place de l'accent, ont été tirés de l'orthographe par Jackson, Bartholomae et nous, mais deviennent pour la plupart caducs quand on les envisage du point de vue de l'histoire de l'écriture avestique. Pour ce qui est de la méthode, il faut encore remarquer que l'examen de la structure du vers ne peut être entrepris qu'en partant de points de repère phonétiques solidement établis. On ne peut pas, au contraire, se servir d'hypothèses métriques pour procéder à la reconstruction de la place de l'accent. C'est surtout pour cette raison qu'il faut rejeter les tentatives d'explication mentionnées jusqu'ici.

La fixation de l'accent persan sur la dernière syllabe du mot date d'après Meillet (Journal Asiatique 1900, p. 254 ssq.) de l'époque de l'iranien *moyen*. Avant la chute de la fin du mot (= dernière voyelle + éléments implosifs) l'accent reposait sur la pénultième ou même sur l'antépénultième suivant que la première était longue ou brève. Quand elle était brève, sa voyelle subissait parfois la syncope (**vīsatī* > *bīst*, **duvaisatai* > *duvīst*), qui eut lieu avant la disparition de la finale. Dans son *Essai de grammaire sogdienne* I (Phonétique), p. 29—35, R. Gauthiot a partagé sans réserve l'avis de Meillet.

Au point de vue phonologique, il s'agit d'un accent fixé sur l'avant-dernière, l'accentuation de l'antépénultième n'en étant qu'une variante combinatoire. La variante principale s'étend sur les formes syllabiques *āT*, *ăT* et *ā* (*a* = voyelle quelconque, *T* = consonne quelconque), la va-

riante combinatoire est limitée à *ă*. La répartition est typique, trois quarts de la zone d'emploi étant occupés par la variante principale, un seul par la variante combinatoire. Soit:

	syllabe fermée	syllabe ouverte
vocalisme long	*āT*	*ā*
vocalisme bref	*ăT*	*ă*

Le développement phonétique persan, consistant à faire tomber la fin de mot, est évidemment lié à la fixation de l'accent sur l'avant-dernière. La même constellation des deux phénomènes réapparaît en arménien et en brittonique. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'aspect chronologique du problème. La disparition des finales étant le trait principal délimitant les deux époques, ancienne et moyenne, la fixation de l'accent semble pouvoir être reportée à l'époque ancienne. Or cette conclusion est confirmée par un fait phonétique important de l'avestique aussi bien que du v. perse.

Il se trouve qu'en v. iranien l'accent est non seulement fixé, il a aussi cessé d'être un *ton* au sens indo-iranien ou grec pour devenir un *accent* au sens étroit du terme.

La différence entre les langues à *ton* et celles à *accent* au sens étroit consiste en ceci que dans les premières toutes les syllabes comportent la même structure (surtout pour ce qui est du vocalisme), qu'elles soient toniques ou atones, tandis que dans les langues à accent il y a deux catégories de syllabes:

I) syllabes à système vocalique plein

II) syllabes à système vocalique réduit.

Dans ces langues le système vocalique plein est caractéristique des syllabes accentuées. En syllabe inaccentuée on a ou bien le système plein ou bien le système réduit. Ainsi en anglais le système réduit consiste en deux voyelles, antérieure et postérieure (illustrées par les syllabes médianes de *enemy* et *tomahawk*). Mais la différence entre les deux systèmes est parfois plus nuancée. Les syllabes inaccentuées peuvent être caractérisées non pas par des voyelles spéciales (réduites), mais par des faits d'*implication* ou de *syncrétisme*, c.-à-d. la suppression de certaines différences quantitatives ou qualitatives, qui n'apparaissent qu'en syllabe accentuée. Ainsi en français les catégories de quantité et qualité vocaliques sont abolies ou n'existent qu'à titre de variantes combinatoires en syllabe non-finale. Cf. la différence entre *e* fermé et *e* ouvert, commandée, en position inaccentuée, par la structure de la syllabe. En roman, p. ex. en italien, l'opposition *e*, *o* fermé: *e*, *o* ouvert est neutralisée en syllabe inaccentuée au détriment du timbre ouvert. Il va sans dire que les différences entre syllabes accentuées et inaccentuées dont il est question ici, sont d'ordre

phonologique. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de variantes combinatoires, commandées par la présence et l'absence de l'accent, on ne peut pas parler de deux systèmes vocaliques différents. De plus, l'opposition entre les deux systèmes ne sera vivante et par conséquent consciente que si elle est réalisée par des alternances morphologiques qui impliquent un déplacement d'accent, p. ex. italien *strẹ́tto > strẹtézza, bę́llo > bęllézza.*

Le système vocalique I) peut être propre à une seule syllabe du mot, p. ex. à la syllabe finale en français, ou à plusieurs syllabes cf. l'exemple anglais *tomahawk* = *tom-(m)a-hawk*. La première et la troisième syllabes de ce mot équivalent, pour ce qui est de leur structure phonologique, aux mots autonomes *Tom* et *hawk*. Une simple division en syllabes accentuées et inaccentuées ne suffit donc pas à rendre compte de la structure prosodique du type *tomahawk*. En se servant du terme *accent* au sens étroit (en tant qu'opposé au *ton*) on peut définir les trois syllabes de *tomahawk* de la manière que voici:

tom-: tonique et accentué
-(*m*)*a-*: atone et inaccentué
-hawk: atone et accentué

Entre *tom-* et *-hawk* il n'y a qu'une différence de *ton*, comme p. ex. entre les deux syllabes de grec λόγος, τιμή, etc. Entre -(*m*)*a-* et *-hawk* il y a différence d'accent au sens étroit du terme. Un mot comme *tomahawk*, ayant deux ou plusieurs accents (mais toujours un seul ton!), est appelé un composé *formel*. Si p. ex. dans les langues germaniques tous les vrais composés sont en même temps des composés formels, il y existe aussi des mots simples qui se distinguent des autres mots simples par la présence de deux ou plusieurs syllabes accentuées. Au lieu d'opposer les langues à ton aux langues à accent, on devrait plutôt distinguer entre langues à ton et celles à ton *et* accent.

Or voici une constatation importante d'ordre phonologique: *une fois que la différence entre les syllabes accentuées et inaccentuées, cessant d'être une simple différence de variantes combinatoires conditionnées par l'accent, devient phonologique en donnant origine à deux systèmes vocaliques, I et II, l'accent, cessant d'être un facteur conditionnant, devient lui-même conditionné*. En d'autres termes le choix de la place de l'accent sera désormais limité d'avance par la structure syllabique. Une transcription phonologique de *tomahawk* montre clairement cette restriction de choix, qui ne peut tomber que sur la syllabe initiale ou finale. Le choix est déterminé d'avance, cette fois d'une manière non-équivoque, dans une langue comme le français: en dehors de la syllabe finale les différences de quantité ou de timbre vocalique y sont supprimées, c'est donc la syllabe finale qui forme, en vertu de sa structure phonologique, le *centre rythmique* du mot.

Qu'il s'agisse donc d'une langue à accent mobile, comme l'anglais, ou à accent immobile, comme le français, l'accent surajouté au squelette phonétique du mot, en est d'avance déterminé quant à sa place; la détermination consiste dans une restriction du choix de la syllabe accentuée (comme en anglais) jusqu'à être non-équivoque (comme en français). Les mots monosyllabiques pleins, c.-à-d. ni enclitiques ni proclitiques, se comportent en général comme les centres rythmiques des polysyllabes. Le vocalisme d'un monosyllabe anglais est identique à celui d'une syllabe accentuée d'un mot polysyllabique. En français les monosyllabes équivalent aux syllabes finales (c.-à-d. accentuées) des polysyllabes.

La portée de la présente constatation pourra être appréciée à la lumière du parallélisme existant entre les plans de l'expression et du contenu. Les syllabes non-différenciées des langues à ton sont comparables aux membres de la phrase qui ne sont pas caractérisés comme tels, c.-à-d. dont les formes, une fois dégagées de l'entourage, ne portent aucune empreinte de l'emploi syntaxique (prédicatif, attributif, etc.). Les syllabes différenciées des langues à accent se laissent, au contraire, comparer aux mots de l'indo-européen, dont la fonction syntaxique est reflétée par les désinences (p. ex. casuelles). On sait d'avance qu'une forme comme lat. *laudant* ne peut servir que de prédicat, tout comme le caractère accentué de *tom-* ou *-hawk* est impliqué par sa structure phonologique.

Or pour retourner à notre point de départ, certaines données phonologiques nous semblent prouver d'une manière irréfutable l'existence, en v. iranien, d'un centre rythmique du mot. Il s'agit de l'allongement des voyelles en finale absolue.

Dans l'orthographe avestique la quantité vocalique est supprimée en finale absolue en faveur de la longue (en gāthique) ou de la brève (dans l'Avesta récent). L'aspect graphique du phénomène en a masqué le côté phonologique sous-jacent. La suppression de la quantité relève de la phonologie, et les différences orthographiques entre les deux parties du texte *présupposent* le phénomène phonologique. L'emploi constant des *matres lectionis* (dans les Gāthās) ou leur absence totale (dans l'Avesta récent) s'expliquent justement par le fait qu'en finale absolue leur valeur diacritique (distinctive), valeur maintenue dans toutes les autres positions, a été nulle. On sait du reste que l'abolition des différences quantitatives en finale absolue est confirmée par l'orthographe v. perse, ce qui n'a pas échappé à Meillet (*Grammaire du v. perse* 84). Tout ancien *-a* y est noté (= *-ā*), tandis que les graphies finales *-iy*, *-uv* sont moins intéressantes à cause du manque de distinction entre ĭ et ī, ŭ et ū à l'intérieur du mot.

A notre avis, ne sont discutables que les détails graphiques, mais point du tout le fait phonologique de l'*implication*, sur lequel ils se fondent. La question qui s'impose ici en premier lieu, c'est le caractère long

ou bref des voyelles finales. On penche, au premier abord, vers la seconde possibilité, l'abrègement des voyelles longues finales étant un phénomène souvent attesté, presque banal. Mais le changement quantitatif inverse n'est pas exclu. Or le v. perse plaide d'une manière décisive l'*implication v. iranienne des voyelles brèves dans les voyelles longues en finale absolue.* Le problème serait insoluble si le perse, grâce à la disparition de *-s*, *-t*, (*-nt*) n'avait pas restitué l'opposition *-a* : *-ā* en finale absolue. Dans l'écriture perse les *-a* primitifs sont traités comme les *-ā* secondaires, dont la longueur, s'opposant à la quantité brève des *-ă* secondaires, ne saurait être douteuse.

Voici les principaux exemples des finales indo-iraniennes *-ā*; *-ă*; *-ās*, *-āt*; *-ăs*, *-ăt* (*-ănt*), attestés par les inscriptions cunéiformes (éd. Weissbach 1911), groupés par catégories grammaticales:

A_1) Longues finales *conservées*:

- *-ā* (nom. sing. thèmes en *-r-*) : *ǰatā*, *dauštā*, (*hama*)*pitā*, *hamamātā*, *brātā*
- *-ā* (nom. sing. thèmes en *-n-*) : *xšaçapāvā*
- *-ā* (instr. sing.): *vašnā* etc.
- *-ā* (nom. sing. fém.) : *duruvā*, *hamiçiyā*, *didā*
- *-ā* (nom.-acc. plur. neutre) : *āyadanā*, *hamaranā*
- *-thā* (suffixe d'adverbe) : *yaϑā*, *avaϑā*
- v. ind. *addhā*, *purā*, *sacā*, *mā* : v. perse *azdā*, *parā*, *hačā*, *mā*

A_2) Brèves finales *allongées*:

- *-asya* (gén. sing.) : *xšāyaϑiyahyā* etc.
- *-a* (voc. sing.) : *martiyā*
- *-ma* (1re p. plur.) : *akumā*, *viyatarayāmā*
- *-ta* (2e p. plur.) : *paraitā*, *ǰatā*
- *-a* (impérat.) : *ǰīvā*, *paribarā*, *parsā*
- *-ta* (3e p. sing.) : *udapatatā* etc.
- *-nta* (3e p. plur.) : *abara*(*n*)*tā* etc.
- *-sva* (2e p. impérat.) : *patipaya*(*h*)*uvā*
- *-dha* (suffixe d'adverbe) : *idā*, *avadā*, *hadā*
- v. ind. *mana*, *uta*, *upa*, *-ca* : v. perse *manā*, *utā*, *upā*, *-čā*

B_1) Longues finales secondaires *conservées*:

- v. ind. *napāt* : *napā*
- *-ās* (nom. sing.) : *auramazdā*, *vi*(*n*)*dafarnā*
- *-āt* (ablatif) = instrumental (*-ā*)
- *-ās* (gén.-abl. thèmes en *-ā-*) : *taumāyā*, *haindruyā*
- *-ās* (nom. plur.) : *xšāyaϑiyā*, *martiyā*, *aniyā* (fém.)
- *-āt* (3e p. sing. indic.) : *a*(*da*)*dā*, *adinā*
- *-āt* (3e p. sing. optatif) *čaxriyā*, *avaǰaniyā*, *āǰamiyā*, *biyā* (< *-ās* et *-āt*)

B_2) Brèves finales secondaires *conservées*:

-as (nom. sing. thèmes en *-a-*) : *xšāyaϑiya* etc.
-as (nom.-acc. sing. neutre) : *draya, zura*
-as (gén.-abl. sing.) : *piça, mazdāha, ϑarda*
-as (nom. plur.) : *dahyāva, aniyāha bagāha*
-at (nom.-acc. neutre) : *ava, ima,* etc.
-at (ablatif) : (*hačā*)*ma* etc.
-tas (suffixe d'adverbe) : *paruviyata*
-as (2e p. sing.) : *apagaudaya* etc.
-at (3e p. sing.) : *abara* etc.
-ant (3e p. plur.) : *abara* etc.

Devant une enclitique, l'ancienne quantité de la voyelle finale se conserve: *avahyā,* mais *avahyarādiy*; *manā,* mais *manačā*; *avadā,* mais *avadašim*; *hačā* et *hačāma, avaϑā* et *avaϑāšām*; mais il y a un flottement entre *ă* et *ā* pour *uta.*

Meillet (*o. c.* p. 80) a eu raison d'affirmer que „la transcription par *-ā* de tous les *-a* finals, là même où ils représentent une ancienne brève, répond sans doute à une réalité".

Les longueurs *-ī, -ū* en fin de mot n'auraient pas été notées (puisqu'elles ne l'étaient pas à l'intérieur du mot), si dans cette position elles n'avaient pas subi une sorte de scindement en *-i* + *i̯*, *-u* + *u̯*.

Il ne faut pas être dupe de transcriptions comme *bagāha^h^, abara^h^, martiyā^h^, adā^h^* (Bartholomae), qui ne se justifient que par des considérations diachroniques (étymologiques). Mais ce que nous enseigne l'orthographe perse quand on s'en tient au point de vue diachronique, c'est que la conservation des différences quantitatives dans les syllabes ouvertes de provenance secondaire prouve d'une manière lumineuse leur confusion préalable en finale absolue et confirme les données de l'Avesta, tant ancien que récent.

L'importance qu'a cette constatation pour le problème de l'accent, est considérable. A une période prélittéraire du v. iranien les distinctions quantitatives ont été supprimées en finale absolue. Dès lors la variabilité de structure de la syllabe finale s'est trouvée limitée par rapport à celle des syllabes non-finales (initiale, médianes). Des quatre possibilités théoriques (*āT, ăT, ā, ă*) les trois premières seulement peuvent être réalisées en syllabe finale. Celle-ci devient donc le centre rythmique *négatif* du mot. On serait enclin à en conclure que, contrairement à toutes les autres syllabes, elle ne portait jamais l'accent et que la mobilité accentuelle, héritée de l'indo-iranien, se maintenait sur les syllabes non-finales; en d'autres termes, que l'accent avait été retiré de toutes les syllabes finales.

Sauter à cette conclusion serait à notre avis un raisonnement erroné. Il faut d'abord considérer le rôle du centre rythmique *négatif* qu'est la

syllabe finale en v. iranien. On sait que la finale française offre des traits positifs, inexistants dans toutes les autres syllabes, et se révèle par là-même comme le centre rythmique (positif) du mot; son accentuation en est une conséquence obligatoire. Mais le trait négatif de la finale iranienne, comment l'interpréter en termes prosodiques? Etant négative, la finale ne peut pas être accentuée, elle est donc posttonique. Elle s'oppose comme syllabe *posttonique* aux syllabes *prétoniques* + *accentuée*. Mais la position prosodique de la finale doit être exceptionnelle, ce qui ne serait guère possible si son caractère *posttonique* était partagé par une syllabe précédente. Il résulte de cette opposition que l'accent repose sur la pénultième [1]. La structure phonétique du mot v. iranien paraît ainsi prouver le caractère central de la *pénultième*. Elle s'oppose comme centre rythmique (positif) non pas à *toutes* les autres syllabes, mais uniquement à la finale, dont la structure est moins riche que celle de la pénultième.

Nous arrivons donc à la conclusion que l'accent iranien s'est fixé sur l'avant-dernière syllabe dès avant l'époque littéraire.

L'existence d'un accent frappant l'antépénultième ne peut être admise qu'à titre de variante combinatoire (v. p. 369). Mais il faut avouer que les formes persanes *bīst*, *duvīst*, auxquelles il faut ajouter les exemples isolés cités par Gauthiot (*l. c.*), ne suffisent pas pour prouver, d'une manière satisfaisante, une accentuation du type latin. On verra du reste plus loin que l'équivalence latine $\underline{\acute{}}\,x = \acute{x}\cup x$ découle de la divisibilité (en mores) de la pénultième. Or le mètre avestique n'offre aucun fait sûr apte à prouver qu'une syllabe longue y était remplaçable par brève + brève, ou brève + syllabe suivante (comme c'est le cas p. ex. chez Plaute). Au contraire, l'isosyllabisme du vers gāthique semble exclure la divisibilité en mores, sans toutefois être un argument décisif.

Dans les mots monosyllabiques en voyelle brève l'allongement eut lieu aussi. Car tout mot, même un monosyllabe, contient nécessairement le centre rythmique, celui-ci en étant la partie (syllabe) constitutive. Mais comme il s'agit d'un centre *négatif*, il en suit que les monosyllabes ne correspondent pas, par leur structure, à la syllabe accentuée des mots plus longs. Dans une langue à accent fixé sur la pénultième les monosyllabes pleins se comportent parfois comme des mots inaccentués enclitiques [2], qui s'appuyant sur un dissyllabe ou polysyllabe précédent en font avancer l'accent sur la syllabe finale (phénomène appelé *transaccentuation* en mé-

---

[1] En d'autres termes: précédant, dans les mots de forme $(x\ldots)\overset{|}{x}x$, le centre rythmique (la syllabe finale), et par conséquent déterminée par celui-ci, l'accentuation de la pénultième est généralisée.

[2] Dans les langues à accentuation initiale ou finale les monosyllabes équivalent, respectivement, à la syllabe initiale ou finale d'un polysyllabe.

trique polonaise). La différence entre les monosyllabes et les vrais enclitiques consiste en ceci que les premiers sont aptes à porter l'accent devant une syllabe inaccentuée suivante (enclitique ou syllabe initiale d'un polysyllabe). Il conviendrait donc d'appeler les monosyllabes pleins des langues en question plutôt comme des mots *capables* de porter l'accent.

Il est plus difficile de se prononcer sur la différence graphique que l'Avesta récent fait entre les polysyllabes (vocalisme final bref) et les monosyllabes (vocalisme final long). Elle peut être d'ordre purement graphique, comme l'admet la doctrine traditionnelle, mais en même temps receler un véritable abrègement de voyelles dont la longueur, faute d'opposition, était *sans valeur distinctive*.

L'accentuation de la pénultième (devenant syllabe finale en persan) est un trait que l'iranien partage avec l'arménien. Dans cette dernière langue les diphtongues indo-européennes (*ei*), *oi*, et *eu*, *ou* sont continuées, respectivement, par *ē* et *oy* en syllabe finale, par *i* et *u* en syllabe non-finale. Or puisque *i*, *u* existent aussi en syllabe finale, y continuant indo-eur. *ĭ*, *ŭ*, le système vocalique de la fin du mot arménien est plus développé que celui des syllabes médianes ou initiale, circonstance qui prédestinait la syllabe finale à fonctionner comme centre rythmique du mot. Il est possible que la fixation de l'accent sur l'ancienne pénultième et la chute subséquente des finales, communes à l'iranien et à l'arménien, s'expliquent par leur contiguïté territoriale et la parenté des substrats respectifs.

Sans nous engager ici dans la question épineuse du mètre gāthique, nous nous contenterons d'en relever un trait essentiel. L'isosyllabisme seul ne pouvant pas être considéré comme un facteur suffisant de l'isochronie métrique, on s'attend encore à une césure, qui est présente, et à une clausule fixe, comme c'est le cas p. ex. pour l'hendécasyllabe védique (—⏑—⏓) ou pour l'hexamètre (—⏓). Une fois l'existence d'un accent frappant la pénultième admise, on s'aperçoit en même temps qu'il y a une clausule constante comprenant les trois dernières syllabes du vers xx́x. Dans la poésie moderne, p. ex. en polonais, cette clausule serait encore renforcée par la rime. Dans le cas présent elle a peut-être été soulignée par le chant, hypothèse à accepter ou à rejeter en accord avec les recherches sur le chant liturgique. Un surrogat de ces moyens c'est simplement d'insister sur le dernier mot, dissyllabique ou polysyllabique, en lui octroyant l'accent de la phrase. Soit:

aŋhə̄uš ahyā vahištəm (second hémistiche; Y. 45, 4) = x́x-x́x-xx́x ou x̀x-x̀x-xx́x

Regardé sous cet angle de vue, un vers gāthique, p. ex. un hendécasyllabe, ne diffère pas essentiellement de l'alexandrin français. Tous les traits fondamentaux de ce dernier s'y retrouvent : l'isosyllabisme et la

césure fixe (à peu d'exceptions près), la clausule constante et la variabilité d'accents précédant la clausule. C'est que la matière dont le vers est formé est au fond la même dans les deux cas: langue à *accent* (au sens étroit du terme) *fixe*. L'unique trait prosodique différenciateur c'est le traitement de la quantité vocalique, traitement conforme à la place de l'accent; la neutralisation du contraste *longue* : *brève*, laquelle engage toutes les syllabes non-finales du français, ne se rencontre que dans les syllabes finales ouvertes en iranien. Mais la quantité se trouvant en dehors du jeu des variations métriques, cette différence entre les deux langues n'est pas pertinente.

Voyons maintenant dans quelle mesure notre postulat d'une clausule constante se trouve confirmé par la métrique des Gāthās. Le texte offre:

	493	vers de	4 + 7	syllabes	(Yasna	43—50)
	300	„ „	7 + 9(ou 8)	„	(„	28—34)
	66	„ „	7 + 7	„	(„	51)
	18	„ „	7 + 5	„	(„	53)
	18	„ „	7 + 7 + 5	„		
total	895	vers.				

L'hémistiche le plus employé étant l'heptasyllabe (979 exemples), il se prête le mieux à une recherche d'ordre statistique. Dans 559 cas l'heptasyllabe, servant de second hémistiche, contient la clausule du vers (Y. 43—50, 51). Celle-ci sera constante, à savoir xx́x, si les hémistiches en question se terminent par des mots dissyllabiques ou polysyllabiques.

Le tableau ci-contre renseigne sur la répartition des mots dans les heptasyllabes. Elle engendre trois types principaux du rythme:

A) x̀xx̀xxx́x
B) xx̀xx̀xx́x
C) x̀xxx̀xx́x

Ces types fondamentaux sont réalisés d'une façon variable, suivant la longueur syllabique des mots constituant l'hémistiche. Si l'on se souvient du fait que devant une syllabe accentuée d'un mot plus long un monosyllabe représente un temps faible, et que dans un tetrasyllabe suivant une syllabe atone un accent secondaire se fixe sur l'initiale (phénomène habituel dans les langues à pénultième accentuée), l'équivalence des variations groupées sous A), B), C), respectivement, deviendra claire. Ainsi 2 + 2 + 3 sera équivalent à 4 + 3, à 1 + 3 + 3, à 2 + 2 + 1 + 2, 2 + 1 + 4, etc. P. ex. (p. 379):

HEPTASYLLABES

Répartition des syllabes sur les mots	Nombre d'exemples Y. 43—50	Y. 28—34	Y. 51 1. hém.	Y. 51 2. hém.	Y. 53
A) 2 + 2 + 3	192	96	19	8	9
4 + 3	52	23	8	—	5
1 + 3 + 3	25	19	3	4	3
2 + 2 + 1 + 2	8	13	2	1	—
2 + 1 + 4	8	4	2	1	—
2 + 5	3	2	—	2	—
4 + 1 + 2	3	3	1	3	—
2 + 1 + 1 + 3	3	1	—	—	—
1 + 1 + 2 + 3	2	7	—	—	—
1 + 3 + 1 + 2	2	1	—	1	—
1 + 1 + 2 + 1 + 2	1	—	—	—	—
2 + 1 + 1 + 1 + 2	—	1	—	—	—
1 + 1 + 1 + 1 + 3	—	—	1	—	—
B) 3 + 2 + 2	36	28	7	29	8
3 + 4	58	46	4	2	12
3 + 1 + 3	15	5	—	—	—
1 + 2 + 2 + 2	8	12	2	7	1
1 + 2 + 4	10	10	6	2	—
1 + 2 + 1 + 3	1	1	1	—	—
3 + 1 + 1 + 2	1	—	1	—	—
5 + 2	1	—	—	—	—
C) 2 + 3 + 2	22	5	2	3	—
2 + 1 + 2 + 2	1	8	1	2	—
1 + 1 + 1 + 2 + 2	1	—	—	—	—
1 + 1 + 1 + 4	—	—	1	—	—
1 + 1 + 3 + 2	2	2	—	—	—
2 + 5	1	1	—	—	—
5 + 2	1	—	—	—	—
hémistiches défectifs ou obscurs	28	9	4	1	13
terminés par un monosyllabe	8	3	1	—	3
total	493	300	66	66	54

Y. 43,	2	*vaŋhəuš māyå manaŋhō*	=	x̀x-x̀x-xx́x
„ „	„	*vīspanąm*[3] *vahištəm*	=	x̀xx̀x-xx́x
„ „	„	*nā xvāϑrəm daidītā*	=	x̀-xx̀x-xx́x
„ „	13	*yə̄m vå naēčiš dārəšt itē*	=	x̀x-x̀x-x-x́x
„ „	1	*taṯ mōi då ārmaitē*	=	x̀x-x̀-xxx́x

Tous ces exemples se laissent réduire à une seule forme fondamentale x̀xx̀xxx́x (A). Et il en est de même des variations sous B) et C). Or tous les trois types présentent la même clausule xx́x, tandis que pour la tranche tétrasyllabique précédente il y a un choix entre x̀xx̀x, xx̀xx et x̀xxx̀.

La clausule xx́x ne manquera que dans les hémistiches terminés par un monosyllabe. Sur un total de 924 heptasyllabes on en compte à peine 15. Mais ce serait trop précipité que de vouloir en conclure que les monosyllabes sont évités à la fin du vers. Ils sont évidemment beaucoup plus rares que les formes dissyllabiques ou trisyllabiques; ajoutons-y qu'un pourcentage considérable de monosyllabes est représenté par les enclitiques, qui tendent à s'appuyer sur le premier mot plein de la phrase. Voici quelques exemples de clausules terminées par un monosyllabe:

Y. 46, 10	*xšmāvatąm vahmāi ā*
„ 46, 9	*yā ašāi gə̄uš tašā mraoṯ*
„ 49, 3	*ṯkaēšāi rāšayeŋhē druxš*
„ 33, 8	*frō mōi vōizdūm arəϑā tā*

L'emploi d'un monosyllabe à la fin de l'hémistiche ne paraît être en aucun rapport avec la nature de la pause suivante : césure (7 exemples) ou fin du vers (8 ex.).

Tout en comptant avec la possibilité théorique d'une *transaccentuation* (*tášā mraoṯ* > *tašā́ mraoṯ*, *árəϑā tā* > *arəϑā́ tā*)[4], on ne dispose pas de don-

---

[3] *-ąm* est ici dissyllabique.

[4] Dans une langue comme le polonais l'accentuation des groupes *polysyllabe + monosyllabe enclitique* hésite entre la proparoxytonèse et la paroxytonèse, suivant que l'accent du mot plein conserve sa place normale (sur la pénultième) ou se déplace sur la syllabe finale pour se conformer à la loi de la paroxytonèse, p. ex. pol. *pˈisałby* et *pisˈałby* „il écrirait". Le choix entre les deux types peut être exploité dans la versification, la licence poétique permettant de traiter de la même manière un monosyllabe plein. En effet, celui-ci ne peut être considéré comme un mot accentué au sens étroit du terme parce qu'il ne distingue pas entre les syllabes toniques et atones. Une rime comme *gorzałka* („eau de vie"): *gębˈa łka* („la bouche sanglote") suppose une *transaccentuation* du mot *gęba*. Si, come nous affirmons ici, l'ancien iranien a fixé l'accent sur la pénultième, il paraît justifié de compter avec la possibilité de déplacements accentuels analogues.

La transaccentuation est aussi attestée pour le polonais parlé. A en croire les remarques de Moneta, auteur d'un dictionnaire polonais du commencement

nées permettant de trancher la question. Le déplacement de l'accent devant *-ča*, qu'on a cru pouvoir prouver par l'orthographe (Grundriss d. ir. Phil. I, 171), n'est pas dû à un monosyllabe plein, mais à une véritable enclitique.

---

du XVIIIe s., la transaccentuation se laisse observer non seulement dans les groupes consistant de *mot plein* + *enclitique* (p. ex. *widziałˈem go* „je l'ai vu", *powiadˈam mu* „je lui dis"), mais aussi dans certains groupes composés de deux mots pleins (*Najmiłosierniejszˈy Król* „notre très gracieux Roi", *miłosiernˈy Bóg* „Dieu le miséricordieux"). En polonais moderne le phénomène a presque disparu, à cause de l'extension de la proparoxytonèse: *powiˈadam mu, miłosiˈerny Bˈóg.*

Or il faut encore retenir le fait que dans l'hemistiche la cohésion entre les mots voisins est mécanique et par conséquent beaucoup plus étroite que dans la langue parlée. Qu'on se souvienne seulement du sandhi de *e* muet final en français, dont le traitement à l'intérieur du vers coïncide avec celui à l'intérieur du mot. Aujourd'hui purement graphique, ce fait continue un archaïsme du sandhi métrique remontant au XVI—XVII s.

2. Latin et roman

L'accentuation initiale du latin préhistorique est garantie surtout par le traitement des voyelles brèves internes. Dans la langue historique les alternances du type *facio* : *conficio* sont vivantes à tel point que la fixation de l'accent sur la pénultième n'a pu précéder de beaucoup le commencement de la période littéraire. Vu cette proximité chronologique de l'accentuation initiale, il est légitime de se demander si son remplacement par l'accentuation de la pénultième, lequel ne touche au fond aucunement à sa fonction (délimitative dans les deux cas), n'était pas dû à des facteurs *internes* du latin. Tandis qu'on n'est pas en état d'établir une filiation directe entre l'accent (ton) libre et mobile de l'indo-européen, à valeur diacritique, et l'accentuation initiale ayant une fonction délimitative, il n'est point douteux que l'accent historique est le successeur direct de l'accentuation initiale. S'il y a eu influence d'un substrat linguistique plus ou moins connu sur le développement du latin (ou en général de l'italique), elle s'est exercée pendant l'époque de l'accentuation initiale ou plutôt avant, de sorte que l'accent initial en représenterait un effet. L'osco-ombrien, qui a probablement conservé l'accentuation initiale jusqu'en pleine époque historique, nous fait aussi considérer sa fixation sur la pénultième comme une affaire interne du latin.

Si nous regardons du côté des changements *prosodiques* qui ont pu déclencher le déplacement accentuel en question, notre attention est arrêtée par un phénomène, assez négligé par ailleurs, mais mis en relief par L. Havet dans les *Etudes romanes dédiées à G. Paris* 311. Il s'agit de l'allongement des voyelles finales dans les monosyllabes. Dans tout monosyllabe plein (non-enclitique) une voyelle brève non-entravée a été allongée dès l'époque prélittéraire. Les exemples sûrs ne semblent pas nombreux: *dā* „donne" en face de *dăre*, *prō* en face de v. ind. *prá*, grec πρό. Mais il n'y a pas d'exemples contraires c.-à-d. il n'existe pas en latin de monosyllabes en voyelle brève, ce qui est un fait d'une importance capitale. Cf. les formes nominales comme *rē*, *spē*, *vī*, etc.; les formes verbales comme *dā*, *dō*, *flā*, *flō*, *nā*, *nō*, *stā*, *stō*; les formes pronominales *mē*, *mī*, *quī*, *sē*, *tē*, *tū*, *hī*, etc.; les adverbes *nē*, *quā*, *quī*, *quō*; les prépositions *ā*, *dē*, *ē*, *prō*, *sē*; les conjonctions *nē*, *nī*, *sī*; les interjections *ā*, *fū*, *mū*, *ō*, *prō*. Ajoutons-y les noms des lettres. Chez Lucilius on trouve comme clausule d'un hexamètre: *nam p sequitur simul et t*. Il en résulte que le nom de la

lettre est *pē*, et non **pĕ*. Une voyelle finale brève n'apparaît que dans les enclitiques *-ce*, *-ne*, *-pe*, *-que*, *-te*, *-ve*.

Cette petite révolution phonologique dans le domaine des monosyllabes entraîna des conséquences sérieuses pour les formes polysyllabiques. Un monosyllabe plein équivalait à la syllabe accentuée, c.-à-d. initiale, d'un mot polysyllabique. La syllabation de ce dernier se fondait sur la structure des monosyllabes en ce sens que la syllabe initiale (donc accentuée) ne pouvait présenter une structure inadmissible dans les monosyllabes pleins existant dans la langue. Les syllabations *cē-dimus*, *tŏr-pidus* étaient admissibles, la potentialité phonologique de *cē*, *tŏr* étant démontrée par l'existence de mots comme *spē*, *cŏr*. Mais les syllabes initiales de formes comme *tĕpidus*, *lŭpus* ont cessé d'être détachables après la disparition des monosyllabes en voyelle brève. En effet, les syllabes *tĕ* ou *lŭ* ne remplissaient plus les conditions de structure dictées par les monosyllabes autonomes, qui représentaient la seule norme concrète que pût suivre la syllabation. Cf. *Contribution à la théorie de la syllabe* (Biuletyn P. T. J. 8, p. 96 et 100). D'autre part, la coupe syllabique ne pouvait se trouver à *l'intérieur* de l'occlusive *p*, ce qui équivaudrait à sa gémination c.-à-d. à une *déformation* du mot (**tĕppidus*, **lŭppus*), la distinction entre consonnes simples et les géminées étant pertinente en latin. Une syllabe brève accentuée (initiale) y formait donc une unité indissoluble avec la syllabe suivante, brève ou longue. Dans la métrique v. latine (p. ex. chez Plaute) le complexe ◡x (x = brève ou longue) équivaut à une seule syllabe longue. Il s'agit là d'une transposition, en termes métriques (accent > ictus), d'un trait phonologique de la langue parlée: ◡́x = —́. L'évolution autonome de la métrique introduit, à côté de —́ = ◡́x aux temps forts, l'usage de l'équivalence — = ◡x aux temps faibles [1]. Si dans la versification classique ces équivalences sont tombées en désuétude, ce n'était pas pour des raisons internes du système latin, la structure spécifique des monosyllabes étant maintenue pendant toute la période classique, mais simplement à cause de l'adoption de la versification grecque, où non seulement c'est l'équivalence — = ◡◡ qui est de règle, mais où aussi on ne s'en sert qu'exceptionnellement aux temps forts.

Considérons maintenant l'influence de l'allongement **dă* > *dā* etc. sur les polysyllabes à accentuation initiale. Soit le type prosodique ◡́◡x (*tépidus*) à syllabation héritée *tĕ́-pi-dus*. Après l'allongement en question il devient *tĕ́pi-dus*. L'accent jusqu'ici initial frappera le complexe ◡◡ immédiatement précédant la syllabe finale. Sa place se définira désormais

[1] Si l'abrègement ïambique est limité aux syllabes formant un seul demi-pied (les dérogations à cette règle n'étant qu'exceptionnelles), c'est que ◡⏓ remplace une syllabe longue, laquelle ne peut jamais enjamber sur le demi-pied suivant.

comme l'*avant-dernière more située devant la syllabe finale* (définition de l'accent latin fournie dès 1937 par M. R. Jakobson *o. l.*, v. plus haut p. 107). L'accent de ◡́◡x, interprété ◡́◡ || x, s'impose aux autres types prosodiques de la langue, d'où, étant donné l'équivalence ◡́◡ = ⏊, le remplacement de ◡́—x par ◡⏊x et, en général, l'avancement correspondant de tous les autres accents initiaux jusqu'à la position ...x́◡x ou ...⏊x, p. ex. *ámicitia* > *amícitia*, *líbertīnus* > *libertínus*. On comprend maintenant le fait que l'accent ne se soit pas fixé sur une brève pénultième interne (◡◡́x): c'est qu'à l'initiale une syllabe brève, à elle seule, n'a pu constituer le centre rythmique du mot.

La fixation de l'accent sur la „pénultième" consiste donc en une réinterprétation du type prosodique ◡́◡x, tout comme la limitation de l'accent grec s'explique par la réinterprétation de l'accent initial du type prosodique x́x◡. Dans les deux types prosodiques, ◡́◡x et x́x◡, la place de la syllabe initiale, qui jusqu'à un certain moment s'oppose aux syllabes médiane et finale, devient, par suite de changements prosodiques (intonation en grec, allongement des monosyllabes en latin), *directement déterminable par rapport à la fin du mot*. En latin le complexe ◡◡ précède directement la syllabe finale x; la syllabe initiale n'y est que la première more du bloc indissoluble ◡◡, dont la place se trouve déterminée par la syllabe finale. En grec la syllabe initiale x précède immédiatement le complexe final x◡. En latin, autrement qu'en grec, c'est la longue pénultième qui est décomposable en mores: ⏊x = ◡́◡x.

Dans le cas d'un groupe *polysyllabe* + *monosyllabe enclitique* la langue pouvait hésiter entre la différenciation tonique des syllabes du mot plein ou celle des syllabes du groupe (**vírōquĕ* ou *virṓquĕ*). La norme recommande la première solution, la cohésion entre *virō* et *quĕ* étant plus lâche que celle entre *vĭ* et *rō*. L'usage préfère traiter *virōque* comme un mot unique. Mais la norme latente est révélée par la proportion:

**vírōque* : *virṓque* = **Mū́săque* : *Mūsắque* — avec déplacement de l'accent sur la finale du mot plein. Cf. les hésitations en polonais p. 379 note 4.

L'équivalence ⏊ = ◡́◡ est en rapport étroit avec l'abrègement dit „ïambique". Dans les dissyllabes de structure prosodique ◡́ — une voyelle longue finale s'abrège. Thurneysen (chez Sommer *Handbuch d. lat. Laut- u. Formenlehre*, 1914, p. 128) a eu raison de considérer cet abrègement comme une conséquence secondaire de l'union indissoluble formée par une syllabe brève accentuée avec la syllabe suivante. Mais si l'accentuation de la pénultième et l'abrègement ïambique sont tous les deux conditionnés par la syllabation spécifique du latin, fondée à son tour sur la structure des monosyllabes, la fixation de l'accent historique a dû précéder l'abrègement en question. Cette chronologie est démontrée par la différence entre le traitement de **ắmā* > **ắmă* et la conservation de

l'*ā* de *ăvārus*. Si l'abrègement avait précédé l'avancement de l'accent sur la pénultième, le traitement de *ămā* et *ăvārus* aurait été identique.

Le prétendu abrègement *pudĭcitiam, amĭcitiam, verĕbamini* (Sommer, *o. c.* p. 127 sq.) tombe simplement sous la règle, discutée plus haut, de l'équivalence métrique — = ⏑⏓ agissant dans les temps faibles aussi bien que forts. Les exemples à seconde syllabe entravée, comme *volŭp-tātes, iuvĕn-tūte, gubĕr-nābunt* sont une preuve suffisante du fait que dans *pudicitiam* il ne s'agit point d'un abrègement phonologique de la deuxième syllabe, mais de l'emploi du bloc syllabique ⏑ — en fonction d'une seule syllabe longue [2].

La vie de la loi de l'abrègement ïambique a été de courte durée. Grâce à la chute du *-d* de l'ablatif sing., les voyelles longues finales ont été restituées après syllabe accentuée brève. Dès lors la généralisation d'une voyelle abrégée ou la restitution de l'ancienne longue dépendait uniquement de facteurs morphologiques. Dans la plupart des cas on constate la généralisation de la voyelle abrégée (*margŏ* d'après *hŏmŏ, pendŏ* d'après *lĕgŏ*, etc.). De l'autre côté, la restitution de la longue à l'impératif (*ămā, mŏnē, rĕdī*) ne semble pas difficile à expliquer. Aussi longtemps que la loi phonologique restait en vigueur, il y avait un rapport de *détermination* à l'intérieur des impératifs de la II—III conjugaison:

pendĕ mais *dēlē*
lĕgĕ comme **mŏnĕ*

C.-à-d. après syllabe radicale brève les désinences *-ē, -ĕ* des impératifs de la II et III conjugaison, respectivement, se confondaient en *-ĕ*. Une fois la restitution phonétique des voyelles longues finales accomplie (*lŭpōd* > *lŭpō*, etc.), le rapport *pendĕ* : *lĕgĕ* conduit à *dēlē* : x = *mŏnē* (jusqu'ici irréalisable); d'où aussi *laudā, audī* : *ămā, rĕdī* (remplaçant **ămă, *rĕdĭ*).

Le changement de l'accent fixe du latin classique en un accent libre a aussi été conditionné par un fait prosodique, cette fois par la disparition totale de la quantité. M. A. Juilland (BSL 44, 1947/8, fasc. 1, p. LV) maintient à juste titre que „la disparition de la quantité en latin vulgaire... a été compensée par la constitution d'un accent libre à valeur phonologique... Le fait capital est, pour les toniques, le remplacement (au III siècle) de la quantité par le timbre". Mais nous ne saurions partager son opinion que „il semble qu'entre la période où les phonèmes sont caractérisés par la quantité et celle où ils sont caractérisés par le

[2] Mais un cas comme *olfacio* < **olĕfacio* < **olēfacio* trouve peut-être son explication dans l'accent secondaire caractéristique de tout temps, jusqu'en pleine époque romane, des syllabes initiales, surtout celles qui ne précédaient pas immédiatement l'accent. De plus, il s'agit ici d'un *composé*.

timbre, il faille situer une phase où ils se trouvent caractérisés à la fois par la quantité et le timbre". Cela équivaut à confondre les points de vue phonologique et phonétique. Dans un parler donné et à un moment donné *une* seulement des deux catégories, quantité ou timbre, a été phonologique, l'autre n'existant que tout au plus à titre de trait phonétique facultatif ou combinatoire. Excepté les territoires romans dans lesquels il y a eu confusion de *ĭ* et *ī* (Sardaigne), *ŭ* et *ū* (Sardaigne, Roumanie), partout ailleurs le phénomène de la coïncidence phonologique, étant le pivot de la transformation *quantité* > *timbre*, est constitué par *ă* = *ā*, puisque c'est uniquement dans ce cas qu'il n'y a eu aucune conséquence qualitative. *Avant* l'identification *ă* = *ā* il n'y a que la catégorie de la quantité, *après* c'est la qualité seule qui est pertinente. En pratique c'est justement le critère *ă* = *ā* qui se trouve être inapplicable puisque *ă* et *ā* n'étaient jamais distingués dans l'orthographe. Si donc les graphies *e*, *o* pour *i*, *u* (anciens *ĭ*, *ŭ*) ou les graphies hypercorrectes *i*, *u* pour *e*, *o* (anciens *ē*, *ō*) nous renseignent d'une manière non-équivoque sur l'existence de la catégorie du timbre et *par conséquent* sur la disparition de la quantité phonologique, la conservation de l'orthographe classique, ne nous informant point sur la distinction ou coïncidence de *ă* : *ā*, peut cacher, sous les transcriptions *e*, *i*, *o*, *u*, le nouveau système (qualitatif) *ę*, *ẹ*; *ẹ*, *i*; *ǫ*, *ọ*; *ọ*, *u*. Mais, à vrai dire, il paraît peu probable qu'un texte vulgaire d'une longueur suffisante ait conservé les transcriptions étymologiques de *ẹ* (= *e* ou *i*) et *ọ* (= *o* ou *u*) sans un seul déraillement orthographique [3].

Le roman présente donc un accent libre sur la pénultième ou l'antépénultième du mot. Mais, par suite de changements phonétiques particuliers aux langues individuelles, la syllabe finale devient aussi accentuable. L'oxytonèse est, pour des raisons évidentes (chute de *-e* final en ibéroroman, de *-i*, *-u* en roumain, etc.) plus répandue en roman occidental ou en roumain qu'en italien littéraire, où elle existe aussi (*cantò*, *finì*, *città*, etc.). L'accentuation du roman, tout comme celle du grec, de l'albanais et, en partie, du bulgare, engage donc les trois dernières syllabes du mot. Mais en préroman (latin vulgaire) un polysyllabe n'a encore que deux points accentuables, la pénultième ou l'antépénultième. Or il y a une corrélation entre les deux accents. Une pénultième non-entravée est soit accentuée soit atone, p. ex. *cóllocat*, *meliórat*, mais une pénultième en-

[3] Il est inutile d'ajouter que la coïncidence *a* = *ā* s'explique, tout comme les phénomènes analogues des langues germaniques, par un allongement des voyelles accentuées en syllabe libre et leur abrègement en position atone et dans les syllabes entravées. Les scindements qualitatifs entre les anciennes brèves et les anciennes longues, p. ex. *ĕ* : *ē*, *ĭ* : *ī*, sont entraînés par l'allongement aussi bien que par l'abrègement. La quantité, conditionnée par l'accent et la syllabe, perd toute valeur phonologique.

travée porte toujours l'accent, p. ex. *despéctus*. La zone de l'emploi de la proparoxytonèse (cette dernière étant rendue possible par une pénultième non-entravée) représente donc une partie seulement de la zone occupée par la paroxytonèse (pénultième entravée ou non-entravée) [4]. Cette constatation nous fait conclure au *caractere marqué de la proparoxytonèse*.

En même temps certains phénomènes accompagnant la nouvelle accentuation s'en révèlent comme des corollaires phonologiques.

En premier lieu les groupes *muta* + *liquida* semblent former position: à en juger par les reflets romans, la langue vulgaire accentuait *colúbra*, *tenébrae*, *tonítru*, *cathédra*, *intégrum*, et ainsi de suite. Mais en même temps la pénultième de ces mots continuait à être non-entravée, ce dont fait foi le développement français: *couleuvre*, *chaire* < *chaiere*, *entier*, etc. Cette contradiction, relevée par Meyer-Lübke *Romanische Sprachwissenschaft* [3] p. 137 sq., n'est à notre avis qu'apparente. Dans la langue classique les groupes *muta* + *liquida* ne formaient jamais position pour une raison évidente, à savoir l'existence dans cette langue de l'opposition *cr* : *ccr*, *cl* : *ccl*, *tr* : *ttr*, etc. Cf. l'article précité du Biuletyn P. T. J. 8, p. 96. Devant *cr*, *cl*, *tr*, etc., une voyelle de l'avant-dernière syllabe était accentuée ou non, uniquement en vertu de sa quantité. P. ex. *lavābra* : *látĕbra*. Dans la langue vulgaire il se forme une opposition entre la pénultième ouverte, zone de l'opposition *paroxytonèse* : *proparoxytonèse*, et la pénultième entravée, représentant la zone de neutralisation. Les groupes *muta* + *liquida* ne formant qu'un sous-groupe spécial des groupes consonantiques binaires, ils sont traités, par opposition aux consonnes simples, comme facteurs de neutralisation, bien qu'ils conservent leur caractère de groupes purement explosifs (tandis que tous les autres groupes binaires consistent d'un élément implosif et d'un élément explosif suivant).

Il s'agit ici d'un renversement des conditions qui ont dominé l'accent classique. En latin les deux accentuations, pénultième et antépénultième (n'étant du reste que des variantes combinatoires), étaient commandées, la première par une condition *positive* : groupe implosif-explosif (p. ex. *rc*, *st*) suivant une voyelle brève (voyelle longue = brève + élément implosif), — la seconde par une condition *négative* : consonne simple ou groupe explosif (muta + liquida) suivant la voyelle brève. De sorte que dans la chaîne I consonne simple — II groupe explosif — III groupe implosif-explosif, III était

[4] En réalité, dans les mots latins, le domaine de la proparoxytonèse est rétréci aux formes à pénultième non entravée avec vocalisme *ẹ* provenant de *ĭ*. Une pénultième non-entravée à autre vocalisme (cf. gén. sing. *anătis*, l'adjectif *alăcer*) n'était qu'exceptionnelle avant la pénétration, dans la langue populaire de l'Empire, des emprunts grecs comme *cólaphus*. L'*ŭ* de *maxumus* etc. était une variante facultative de *ĭ*.

la condition positive, I + II = non -III représentaient le manque de condition positive. En préroman il ne s'agit plus de deux variantes mais de deux accentuations, dont celle de l'antépénultième est marquée. C'est I qui devient la condition positive du contraste, tandis que II ensemble avec III représentent le manque de consonantisme simple.

L'autre particularité de l'accentuation vulgaire c'est le déplacement de l'accent dans les formes proparoxytones à hiatus, comme *parietem* > > *pariéte* > *paręte*, *mulierem* > *muliére* > *mul'ęre*, *filiolum* > *filiólo* > *fil'ǫlo*, etc. Il est clair que le déplacement de l'accent n'a pu s'effectuer qu'après la perte de la quantité vocalique. Alors seulement la seconde des deux voyelles devenant accentuable l'a emporté sur la première grâce à son aperture. La différence d'aperture agit aussi, cette fois en sens inverse (recul de l'accent), dans les noms de nombres 40...90, qui reposent sur *quadraínta* > *quadráinta*, etc., d'où ital. *quaranta*, fr. *quarante*.

Il faut enfin signaler un phénomène morphologique important, la *recomposition*, consistant à remplacer les formes verbales composées à accentuation présuffixale par des formes à accentuation radicale et à vocalisme radical restitué. Les formes composées comme *retĭnet* sont donc évincées par le type *retęnet*. C'est seulement après la disparition de la quantité vocalique que la proportion *vęlat* : *revęlat* (< *revēlat*) = *tęnet* : *retęnet* (au lieu de **rétęnet*) devient réalisable. La recomposition des formes de *-dare* (*red-dędi*, *per-dędi*, *ven-dędi* remplaçant *red-dĭdi* etc.) a donné origine à un nouveau type de parfait, proprement roman: a. fr. 1[re] p. *vendi*, 3[e] p. *vendiet*.

Tous ces faits ne sont que des corollaires de la constitution d'un accent libre frappant soit l'avant-dernière syllabe soit l'antépénultième du mot.

Les langues romanes, à l'exception du français, ont conservé l'accent libre du latin vulgaire en élargissant la latitude de son emploi (trois dernières syllabes du mot). En français, par suite de syncopes, l'accent était limité aux deux dernières syllabes dès l'époque prélittéraire. Entre l'oxytonèse et la paroxytonèse il y existe une corrélation. L'oxytonèse est admissible pour les syllabes finales de n'importe quelle structure (= contenant une voyelle quelconque), mais la paroxytonèse n'est possible que si la finale contient un *e* (*porte*, *portes*, *portet*, *portent*). Dans *porte* il s'agit bien du même phonème final que présente la forme *porté*. Nous n'avons pas le droit de supposer une différence phonologique entre deux voyelles rendues par un seul graphème v. français. La différence actuelle s'est développée au cours du moyen âge, comme effet secondaire de l'accent.

Les mots v. fr. en *-e*, *-es*, *-et*, *-ent* contiennent donc deux syllabes accentuables. Les mots à toute autre syllabe finale ne peuvent être qu'oxytons. Cette liberté restreinte d'accent existait jusqu'en plein XVI[e] s. Elle ne disparaît qu'au moment de la chute de l'*e* muet final. Tous les mots

devenant alors automatiquement oxytons, l'accent perd sa liberté en adoptant la fonction d'un signal délimitatif (de la fin de mot).

Il nous semble que la date de ce changement *interne* de l'accent français se laisse déterminer d'une façon un peu plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici. En général on s'appuie sur les témoignages des grammairiens. Au commencement du XVI s. Palsgrave décrit encore la prononciation de *e* muet final, tandis qu'au commencement du siècle suivant, à en croire les grammairiens étrangers, il ne se prononce plus. Mais ces informations ne sauraient servir que de points de repère chronologiques permettant de chercher et de trouver les effets directs de la disparition de *-e* dans le système morphologique du français. La chute de *-e* et par conséquent la disparition de l'accent libre peuvent alors être considérées comme antérieures à ces effets.

Or il paraît qu'une des conséquences directes de la disparition de *-e* c'est la suppression totale des alternances vocaliques dans la 1re conjugaison française. Jusqu'au XVI s. les alternances comme (*je*) *treuve*: (*nous*) *trouvons*, *lieve* : *levons*, *leve* : *lavons*, etc., semblent tout à fait normales. Noter qu'elles sont d'ordre *morphologique* puisque à l'intérieur de chaque couple de formes il s'agit de vocalismes autonomes, phonétiquement admissibles en position prétonique aussi bien qu'accentuée, et non d'alternance de phonèmes. Mais le rapport des vocalismes, accentué et inaccentué, des verbes de la 1re conjugaison implique un schéma de détermination que voici. Les vocalismes radicaux inaccentué et accentué sont désignés, respectivement, par voc. I et voc. II:

↓ formes oxytones (n'importe quel vocalisme final): voc. radical I
formes parox. (vocalisme final *e* seul admissible): voc. radical II

Les formes paroxytones, étant marquées, sont fondées sur les formes oxytones (non-marquées). Or *-e* une fois disparu, toutes les formes paroxytones se réduisent à une seule forme à désinence zéro (< *-e*(*t*), *-es*, *-ent*). La règle établie dans Acta Linguistica 5, p. 25, s'applique donc ici. Si devant *toutes* les désinences (= dans toutes formes oxytones) le vocalisme radical est I, il le sera aussi devant la désinence zéro. D'où, à peu d'exceptions près, généralisation du vocalisme I (inaccentué) dans la 1re conjugaison française [5].

[5] Le rapport de détermination ci-dessus établi n'est pas applicable aux autres conjugaisons françaises (p. ex. *mourir*, *mouvoir*, *boire*). Le voc. II y est propre non seulement aux formes paroxytones (p. ex. *meure*), mais aussi aux formes à désinence non-syllabique (p. ex. *meurt*); dans certains cas (*meus* : *mouvons*, *bois* : *buvons*) l'alternance *zéro* : *consonne* (*v*) s'ajoute à l'alternance vocalique. C'est le manque d'un rapport de détermination entre les formes alternantes qui rend compte de la conservation, jusqu'à l'époque moderne, des alternances vocaliques dans la 2e, 3e, 4e conjug.

Or cet effet de la chute de *-e* et de la disparition de l'accent libre se laisse dater. Les alternances vocaliques en question se rencontrent encore chez Rabelais (*Premier livre de Pantagruel* 1532), elles sont abolies chez Montaigne (édition complète 1588). Le grand événement phonologique, la chute de *-e*, ne peut pas être postérieur à la moitié du XVI s. Il faut, bien entendu, compter avec la possibilité de différences territoriales et sociales.

Mais la survivance de *e* final dans la versification ne saurait servir de contre-argument. Le sandhi métrique consiste à traiter toutes les syllabes de l'hémistiche comme syllabes *internes* du mot. Ainsi p. ex. dans la versification des langues classiques la *position* qui permet de faire tomber l'ictus sur une voyelle brève précédente, peut être constituée par un groupe consonantique non seulement interne, mais aussi initial: ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθε comme ὁμοκλήσας ἔπος ηὔδα. C'est donc de la même manière que les *e* muets finals, traités comme les *e* muets internes, ont continué à être prononcés dans le vers français.

3. Les accentuations scandinaves

Dans un mémoire intitulé *L'origine de l'accentuation scandinave* (Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres), 1937, p. 133—152, nous avons brièvement résumé les opinions énoncées jusqu'ici sur cette matière (Kock, Noreen, Hirt, Ekblom) en y ajoutant notre propre explication, qui se rapprochait de celle de M. Ekblom. Nous considérions les accentuations scandinaves comme un produit d'abrègements et de syncopes de voyelles inaccentuées, datant de l'époque runique. Une revision du problème nous les fait maintenant envisager comme un phénomène de date essentiellement plus tardive. Si par rapport à la théorie de Kock (*Die alt- u. neuschwedische Akzentuierung*, 1901, p. 110 ssq.), qui soutenait le caractère germanique et indo-européen de l'acc. II, la chronologie de M. Ekblom et la nôtre, envisageant les siècles III—VIII (Ekblom: aux environs de 700) de notre ère, représentait déjà un „progrès" sensible, nous croyons maintenant pouvoir attribuer le phénomène en question à la fin de la période v. scandinave, soit aux derniers siècles du moyen âge (XIII—XV s.). Dans sa *Indogerm. Gramm.* V (*Der Akzent*), 1929, p. 111—112 Hirt penchait vers l'opinión de Noreen suivant laquelle l'acc. II continuerait, au moins en partie, l'oxytonèse indo-européenne. D'après Kock il s'agirait plutôt d'un circonflexe indo-européen de la syllabe finale, tandis qu'une couche plus récente de formes à acc. II refléterait des trisyllabes germaniques ayant perdu la dernière voyelle (*o. c.* p. 110 sq.). Maintenant comme jadis nous sommes convaincu que la constitution des accentuations scandinaves a été conditionnée par un changement de quantité vocalique. Mais tandis que dans le mémoire précité c'était la *réduction des voyelles inaccentuées* en runique qui nous apparaissait comme le fondement historique de l'opposition scandinave acc. I: acc. II, ce rôle est dévolu maintenant à l'*allongement des voyelles accentuées*.

L'accent germanique, fixé (sauf dans les exceptions morphologiques connues) sur la syllabe initiale du mot, a exercé au cours de l'histoire des langues individuelles une influence profonde sur le vocalisme. En d'autres termes, du *ton* qu'il était à l'origine, il s'est transformé peu à peu en un véritable *accent* au sens étroit du mot (v. p. 370). Le parallélisme de développement qu'on constate entre les différentes langues germaniques, est assez frappant. Presque partout on peut distinguer 1) une

période ancienne ou prélittéraire pendant laquelle la quantité vocalique se perd en syllabe inaccentuée; 2) une période moyenne caractérisée par l'allongement des voyelles brèves en syllabe accentuée libre (et leur abrègement en syllabe accentuée entravée). Il n'y a que peu de dialectes qui conservent encore l'ancienne différence quantitative en syllabe accentuée libre (p. ex. certains dialectes alémanniques et scandinaves). Ce qui est surtout intéressant, c'est que les deux périodes sont nettement délimitées l'une de l'autre: l'allongement vocalique en syllabe accentuée ne commence que longtemps après la suppression totale des différences quantitatives en syllabe inaccentuée. C'est la seconde période que nous visons ici tandis que la première formait le point de départ de l'explication ci-dessus mentionnée. Il suffira donc de partir de l'ancien scandinave sous la forme du v. norrois ou du v. suédois.

Outre le manque de voyelles longues inaccentuées, le v. scandinave offre encore une autre particularité prosodique, familière aussi au v. anglais et probablement au v. saxon, mais étrangère au gotique, laquelle nous semble avoir joué un rôle décisif dans la genèse des accentuations scandinaves. Nous pensons à l'*allongement des voyelles finales* dans les monosyllabes. Tout comme en latin (p. 381 sq.), le nombre d'exemples respectifs est restreint (got. *sa*, *swa* > v. norr. *sá*, *suá*, got. *so* > nordique **su* > v. norr. *sú*; négation v. norr. *né*). Le plus souvent le vocalisme long final provient d'un allongement compensatoire causé par la disparition d'une consonne suivante, surtout *h* : got. *faihu* > v. norr. *fé*, got. *saƕ* > v. norr. *sá*. Mais ce qui importe c'est le manque total de mots monosyllabiques en voyelle brève.

On peut se demander pourquoi l'allongement en question n'a pas entraîné un avancement de l'accent, jusqu'ici initial, sur la syllabe pénultième du mot. Cela aurait été en accord avec le développement latin conditionné, lui aussi, par l'allongement des monosyllabes.

Or poser cette question serait méconnaître la nature des changements linguistiques. S'il est légitime de chercher leurs causes, ce serait une entreprise vaine que de vouloir les prédire ou d'en attendre toujours les mêmes conséquences. Autre chose est expliquer l'accent latin par l'allongement final, autre chose postuler cet accent comme conséquence inévitable de l'allongement [1]. Ce qu'on pourrait reprocher à certains essais d'établir des lois phonétiques générales, c'est qu'ils ne tiennent pas compte

[1] Aussi passons-nous ici sous silence une différence essentielle entre les accentuations initiales latine et germanique concernant le verbe composé. En face de lat. *cóncido*, **cónficio*, etc., le germanique accentue *uzdáiljan*, *uzlaúbjan* (thèmes nominaux *úzdail-*, *úzlaub-*). Cette circonstance nous empêche de parler d'une accentuation initiale rigoureuse en germanique et d'identifier les deux systèmes en question.

des contingences historiques (v. Acta Linguistica 5, p. 37). Ainsi p. ex. *liberté d'accent* et *contractions* sont deux facteurs suffisant à expliquer les intonations grecques (p. 106 ssq.), mais la coexistence de ces facteurs en v. indien a manqué de produire le même effet.

Mais, tout comme en latin, l'allongement des finales dans les formes monosyllabiques a soudé d'une manière indissoluble les deux syllabes d'un complexe initial ◡́x. Les accentuations ◡́x̀ et –́x, ◡́x̀x et –́xx n'étaient que des variantes combinatoires de l'accent initial, conditionnées par la quantité de la première syllabe. Dans les dialectes scandinaves qui ont conservé l'ancienne quantité, le vocalisme final des dissyllabes se maintient, parfois même sous une forme allongée, dans le type ◡́x̀, mais est réduit, au point de vue qualitatif ou quantitatif, dans le type –́x (Kock *o. c.* p. 97—99).

Par suite de l'*allongement des syllabes accentuées* dans les dissyllabes et les polysyllabes, il y a eu coïncidence des types prosodiques ◡́x̀ et –́x, de ◡́x̀x et –́xx, respectivement. Mais à la place d'une distinction quantitative apparaît un contraste d'accentuation. Les types ◡́x̀, ◡́x̀x passent à –́x̀, –́x̀x, qui se mettent en opposition avec les complexes hérités –́x, –́xx: l'ancienne différence de quantité se transforme en une opposition d'accent en donnant origine à une nouvelle catégorie prosodique, celle de l'*accentuation*, –́x(x) = acc. I (simple) : –́x̀(x) = acc. II (composée). Le caractère marqué de l'acc. II résulte de faits de neutralisation du contraste acc. I : acc. II. Nous faisons abstraction des monosyllabes, qui ne peuvent porter que l'acc. I (simple), puisque la réalisation de l'acc. II présuppose des mots d'au moins deux syllabes. C'est à peu près comme la neutralisation des intonations grecques ou balto-slaves (I et II) sur les tranches brèves. On peut comparer ces dernières aux tranches à int. I (= manque d'intonation), mais en réalité elles ne sont point du tout intonables. Une neutralisation véritable des types –́x(x) et –́x̀(x) a lieu dans les polysyllabes dont l'accentuation est déterminée par la position tonique : acc. I ou II sur syllabe initiale, acc. I sur syllabe finale [2]. L'acc. I a par conséquent la valeur de l'accentuation non-marquée.

La loi phonétique formulée ici a été recouverte d'une couche tellement épaisse de formes remaniées qu'elle ne transparaît plus que dans un nombre restreint de mots isolés, rarement dans des catégories. D'autre part l'extension „analogique" de l'acc. II dans les dissyllabes et les polysyllabes a dans une grande mesure ôté aux accentuations leur valeur diacritique.

---

[2] L'acc. I a-t-elle été toujours phonétique aussi sur une syllabe médiane? Il y a des exceptions aussi bien parmi les formes simples que parmi les composés accentués sur une syllabe interne. Cf. les dérivés en *-éssà* et *-ínnà* et les exemples dialectaux de composés comme *försö̆kà* chez Kock p. 72 et 155.

L'acc. I de mots de plus d'une syllabe est traitée par les grammaires pratiques du suédois ou du norvégien comme exceptionnelle. Ce sont justement ces formes qui nous permettent de deviner la source phonologique des accentuations.

Comme l'a démontré Kock (*o. c.* p. 83—91), l'acc. composée, qui est répartie aujourd'hui entre la première et la dernière syllabes des mots simples, reposait vers la fin de l'époque v. suédoise (= avant 1500) sur les deux premières syllabes. Soit:

époque ancienne: x́x̀x (dissyllabes x́x̀)
époque récente: x́xx̀ (dissyllabes x́x̀).

Tenant compte de notre explication des accents scandinaves, nous pouvons donc distinguer trois périodes:

période *A*: différences quantitatives dans la syllabe accentuée des dissyllabes et polysyllabes (haut moyen âge)
période *B*: différence acc. I : acc. II, type x́x̀x (fin du moyen âge)
période *C*: différence acc. I : acc. II, type x́xx̀ (époque moderne).

A côté de l'origine des accentuations il y a donc encore le problème du passage de l'état *B* à l'état *C*. Pendant la période *B* les dissyllabes à acc. II sont identiques aux deux premières syllabes des polysyllabes à acc. II. Dans la période moderne la première syllabe de x́x̀ correspond, pour l'accent aussi bien que pour la courbe tonique, au complexe x́x (....) précédant la syllabe finale des polysyllabes. Quand on envisage l'*origine* des accentuations, c'est donc d'abord la forme x́x̀x qui entre en ligne de compte.

Le changement ⏑́x̀(x) en –́x̀(x) entraîne des transformations morphologiques qu'on peut résumer ainsi: à l'intérieur de chaque catégorie les complexes –́x̀(x) provenant de ⏑́x̀(x) s'assimilent les anciens complexes –́x(x) en leur imposant l'accentuation composée. C.-à-d. une catégorie morphologique dans laquelle coexistaient jadis les types –́x(x) et ⏑́x̀(x), sera aujourd'hui représentée par l'acc. II. Comme conséquence du passage ⏑́x̀(x) > –́x̀(x) il se constitue donc, *à l'intérieur de chaque catégorie*, la loi de structure morphologique suivante: le caractère dissyllabique (ou polysyllabique) d'une forme *appartenant à une catégorie donnée*, implique l'acc. composée (II).

Cette loi, qui rappelle vivement la propagation morphologique de l'int. rude en balto-slave (p. 172, 175: *la quantité longue du vocalisme radical implique l'int. rude*), doit s'expliquer, elle aussi, par des faits de fondement. L'allongement vocalique effectué, les voyelles finales du type –́x (et aussi des complexes –́x̀x et x–́x), mais non pas celles de –́x̀, tendent à s'affaiblir (*a*, *e*, *o* > *ə*). La restitution des voyelles pleines (*a*, *e*, *o*) à la place de *ə* dans le type –́x, s'effectuant sur le modèle de –́x̀, équi-

vaut au remplacement simultané de l'acc. I par l'acc. II. L'acc. II, entraînée par les désinences pleines, s'impose aux formes ⊥x héritées de l'époque *A*, lesquelles deviennent aussi ⊥x̀.

Exemples:

suéd. *mā̆nè* „lune" comme *bā̆gè* „arc" (< *bŏg-*)
„ *dúvà* „colombe" comme *gátà* „rue" (< *găt-*)
„ *módèr* „mère", *bródèr* „frère" comme *fádèr* (< *făder*)
„ plur. *mā̆nàr* „lunes" comme *bā̆gàr* „arcs" (< *bŏg-*)
„ plur. *dúvòr* „colombes" comme *gátòr* „rues" (< *găt-*)
„ plur. *bā̆tàr* „canots" comme *dálàr* „vallées" (< *dăl-*)
„ plur. *nā̆làr* „aiguilles" comme *sā̆gàr* „scies" (< *săg-*)
„ suéd. *tídèr* „temps" comme *smédèr* „forgerons" (< *smĭþ-*)
„ plur. et forme définie *blḗkà* „pâle" comme *gládà* „joyeux" (< *glăd-*)
„ formes dérivées *skrívarè* „scribe" comme *gívarè* „donneur", *résandè* „voyageur" comme *svárandè* „défendeur", etc. (< *gĭv-*, *svăr-*)
„ infinitif *bítà* „mordre" comme *málà* „moudre" (< *măl-*), *lā̆nà* „emprunter" comme *lóvà* „louer" (< *lŏv-*)
„ présent ind. *lā̆nàr* „il emprunte" comme *lóvàr* „il loue" (< *lŏv-*)
„ présent subj. *bítè* „qu'il morde" comme *málè* „qu'il moule" (< *măl-*)
„ prétérit plur. *gā̆vò* „ils donnèrent, *fórò* „ils allèrent" comme *bétò* „ils mordirent" (< *bĭt-*)
„ „supin" *lā̆tìt* comme *bítìt*, *ā̆tìt*, *tágìt* (< *bĭt-*, *ĕt-*, *tăk-*).

Or dans le dialecte danois de Ærrø et Langeland la répartition accentuelle entre les mots à longue ancienne et ceux à longue récente est encore très bien conservée. Cf. E. Kroman *Musikalsk Akcent i Dansk*, 1947, p. 68—107. Qu'on compare:

Bue „arc" acc. II (suéd. *båge* acc. II) < v. norr. *boge*; *Have* „jardin" II (suéd. *hage* II) < v. norr. *hage*. Mais *Maane* „lune" I (suéd. *måne* II) < < v. norr. *máne*.

Gade „rue" II (suéd. *gata* II) < v. norr. *gata*; *Kone* „femme" II (suéd. *kona* II) < v. norr. *kona*. Mais *Due* „colombe" I (suéd. *duva* II) < v. norr. *dúfa*; *Hvile* „repos" I (suéd. *vila* II) < v. norr. *hvíla*.

Dage „jours" II (suéd. *dagar* II) < v. norr. *dagar*; *Dale* „vallées" II (suéd. *dalar* II) < v. norr. *dalar*; *Save* „scies" II (suéd. *sågar* II) < v. norr. *sagar*. Mais *Baade* „canots" I (suéd. *båtar* II) < v. norr. *bátar*; *Høje* „collines" I (suéd. *högar* II) < v. norr. *haugar*; *Naale* „aiguilles" I (suéd. *nålar* II) < v. norr. *nálar*.

Smede „forgerons" II (suéd. *smeder* II) < v. norr. *smiþer*; *Venner* „amis" II (suéd. *vänner* II) < v. norr. *viner*. Mais *Bønner* „prières" I (suéd. *böner* II) < v. norr. *bøner*; *Tider* „temps" I (suéd. *tider* II) < v. norr. *tíþer*.

glade „joyeux" II (suéd. *glada* II) < v. norr. *glaþa*; *smalle* „étroit" II

(suéd. *smala* II) < v. norr. *smala*. Mais *blege* „pâle" I (suéd. *bleka* II) < < v. norr. *bleika*; *bløde* „mou" I (suéd. *bløta* II) < v. norr. *blauta*.

male „moudre" II (suéd. *mala* II) < v. norr. *mala*; *love* „louer" II (suéd. *lova* II) < v. norr. *lofa*. Mais *bide* „mordre" I (suéd. *bita* II) < v. norr. *bíta*; *laane* „emprunter" I (suéd. *låna* II) < v. norr. *lána*.

lover „il loue" II (suéd. *lovar* II) < v. norr. *lofar*. Mais *laaner* „il emprunte" I (suéd. *lånar* II) < v. norr. *lánar*,

et ainsi de suite.

Il découle en outre des matériaux publiés par M. Kroman que l'opposition acc. I : acc. II continue une différence entre *voyelle* brève et *voyelle* longue, quelle qu'ait été la structure de la syllabe (entravée ou non par une consonne). Comme devant certains groupes consonantiques, surtout devant nasale ou liquide plus consonne, il y a eu en v. scandinave allongement d'une voyelle brève accentuée, c.-à-d. syncrétisme en faveur des voyelles longues devant *r* + consonne, *l* + *d*, *n* + *d*, *n* + *g*......, l'accentuation I, caractéristique des mots respectifs, suppose l'existence de ces longues nouvelles et constitue un repère précieux pour la chronologie relative des accentuations. Ainsi on a p. ex.:

Hjerne „cerveau" I (suéd. *hjärna* II) < v. norr. *hjarne*; *Gilde* „banquet" I (suéd. *gille* II) < v. norr. *gilde*; *Aande* „esprit" I (suéd. *ande* II) < < v. norr. *ande*; *Tunge* „langue" I (suéd. *tunga* II) < v. norr. *tunga*; *Arme* „bras (plur.)" I (suéd. *armar* II) < v. norr. *armar*; etc.

L'opposition *brève* : *longue* a été par contre pertinente devant les autres groupes consonantiques et devant les géminées:

Kiste „caisse" II (suéd. *kista* II) < v. norr. *kista*, mais *Hoste* „toux" I (suéd. *hosta* II) < v. norr. *hóste*.

briste „se casser, crever" II (suéd. *brista* II) < v. norr. *bresta*, mais *trøste* (*sig*) „avoir confiance, oser" I (suéd. *trösta* II) < v. norr. *treysta*; plur. et forme définie *raske* „agile" II (suéd. *raska* II) < v. norr. *rǫskr*, mais *beske* „mordant" I (suéd. *beska* II) < v. norr. *beiskr*.

Bøtte „cuve" II (suéd. *bytta* II) < v. norr. *bytta*; *Hætte* „bonnet" II (suéd. *hätta* II) < v. norr. *hetta*. Mais *otte* „huit" I (suéd. *åtta* II) < v. norr. *átta*; *sjette* „sixième" I (suéd. *sjette* II) < v. norr. *sétte*.

savne „être dépourvu de qc." II (suéd. *sakna* II) < v. norr. *sakna*; *vaagne* „s'éveiller" II (suéd. *vakna* II) < v. norr. *vakna*. Mais *tegne* „dessiner" I (suéd. *teckna* II) < v. norr. *teikna*.

sanke „amasser" II (suéd. *samka* II) < v. norr. *samka*, mais *ynke* „avoir pitié de q." I (suéd. *ynka* et *ömka* II) < v. norr. *aumka* — et ainsi de suite.

La genèse et la propagation de l'acc. II s'expliquent donc de la manière que voici:

1) L'allongement des voyelles brèves accentuées en syllabe non-

entravée amène une coïncidence des types x–́(x) et x◡́(x). Mais dans les formes accentuées sur la syllabe initiale l'allongement rend phonologique la différence, jusqu'ici accessoire et purement phonétique, entre –́x(x) et –́x̀(x) < ◡́x̀(x).

2) Le contraste phonologique entre –́x(x) et –́x̀(x) une fois constitué, le type ◡́x̀(x), avec voyelle accentuée entravée restée brève, s'assimile au point de vue de l'accentuation au type –́x̀(x).

3) Les voyelles finales des formes x́x (acc. I), x́x̀x, et xx́x s'affaiblissent en ə.

4) La propagation des voyelles pleines *a*, *e*, *o*, à la place de ə, entraîne en suédois le remplacement simultané de l'acc. I par l'acc. II. Ainsi p. ex. l'introduction de *-a* à la place de *-ə* dans un infinitif comme *löpa*, déclenchée par le modèle du type *fárà*, est accompagnée d'un changement d'accentuation concomitante (*lö́pà*).

Le développement d'une voyelle anaptyctique (svārabhakti) est déjà une conséquence de l'affaiblissement de voyelle finale (+ *r*, *l*, *n*) dans les mots de forme x́x (acc. I). Il s'agit d'une coïncidence phonologique entre *r*, *l*, *n* et *ər*, *əl*, *ən* postconsonantiques. L'accentuation des anciens monosyllabes qui sont devenus dissyllabiques (grâce à l'anaptyxe), est par conséquent I puisque un *ə* (+ *r*, *l*, *n*) de la syllabe finale de x́x était accompagné de l'acc. I. Soit les dissyllabes à voyelle anaptyctique comme suéd. *fínger* „doigt", *ségel* „voile", *bótten* „fond", cf. v. norr. *fingr*, *segl*, *botn*. Ils ont toujours l'acc. I, aussi bien en suédois que dans le dialecte danois précité. Les formes à article suffixé ont aussi l'acc. I, quelle que soit la quantité étymologique de la voyelle. C'est que la forme à article est traitée comme un composé (v. plus loin), non comme un dérivé à suffixe: *fíngr-et*, *ségl-et*, *bóttn-en* (aujourd'hui la voyelle d'anaptyxe a parfois pénétré dans les formes à article: *ǻker-n*, *fǻgel-n*).

Les pluriels suédois en *-er* continuent trois types v. norrois: 1) le pluriel en *-er* des thèmes en *-i-*, dont le vocalisme radical était identique à celui du singulier; 2) le plur. en *-r* des noms radicaux, comportant l'umlaut do vocalisme radical; 3) le plur. en *-er* des thèmes en *-u-* accompagné, lui aussi, de l'umlaut. En suédois moderne le premier groupe est régulièrement continué par des pluriels en *-er* à acc. II, parallèles aux pluriels en *-ar*, *-or*. Le deuxième groupe est représenté par les pluriels suédois en *-er* à inflexion (umlaut) et à acc. I: *ä́nder* „canards", *hä́nder* „mains", *nä́tter* „nuits", *stä́nger* „perches", *tä́nder* „dents"; *bö́cker* „livres", *fö́tter* „pieds", *rö́tter* „racines"; *gétter* „chèvres", *nö́tter* „noix", correspondant aux anciennes formes *monosyllabiques* (v. norr.) *endr*, *hendr*, *nœtr*, *stengr*, *tenn*; *bøkr*, *føtr*, *røtr*; *geitr*, *hnetr*. D'où la répartition moderne: plur. en *-er* = acc. II, plur. en *-er* + umlaut (et abrègement vocalique) = acc. I. De sa part le plur. *söner* „fils", ancien thème en *-u-*, présente l'acc. pho-

nétique II (cf. *sÿner*), maintenue grâce à la quantité longue du vocalisme radical, laquelle empêche l'influence du groupe 2), où l'abrègement semble la règle (*nätter*, *böcker*, *fötter*, *rötter*, *getter*). De l'autre côté, bien que le pluriel *fränder* „parents" (acc. I, cf. v. norr. *frændr*) soit formé sans changement vocalique (sing. *frände*), il n'est pas incorporé au groupe 1) à cause de la différence des finales (*-e* : *-er* en face de *zéro* : *-er* du groupe 1).

La 3e p. sing. présent des anciens verbes faibles en *-jan* était en v. norr. monosyllabique ou dissyllabique, en fonction de la structure de la racine: v. norr. *telr* „il compte" mais *heyrer* „il entend" (got. *taljiþ* : *hauseiþ*). En suédois, aussi bien que dans le dialecte de Ærrø et Langeland, les verbes à *vocalisme bref plus groupe consonantique ou géminée* se sont conformés au type *setr*, *telr*. La coïncidence phonologique de *hit-ter* et *setr* (passant à *set-ter*) a été suivie par le remplacement de *hittèr* par *hìtter* sur le modèle de *sétter*, tandis que l'acc. I du type *heyrer* est un héritage phonétique.

Dans les verbes forts la forme de la 3e p. sing. ne saurait jamais comporter l'acc. II. Les classes IV, V, VI, qui contenaient des verbes à racines légères (types v. norr. *nema*, *gefa*, *fara*) sont représentées en suédois moderne par des formes comme *bär* „il porte", *far* „il va", *gal* „il chante (le coq)", *skär* „il coupe", *stjäl* „il vole", *svär* „il jure"; *drá*(*ge*)*r* „il tire", *gíver* „il donne", *kómmer* „il vient", *sítter* „il est assis", *sóver* „il dort", *tá*(*ge*)*r* „il prend", *äter* „il mange" (cf. v. norr. *berr*, *ferr*, *gelr*, *skerr*, *stelr*, *sverr*, *dregr*, *gefr*, *kømr*, *sitr*, *sefr*, *tekr*, *etr*), c.-à-d. par des formes qui sont restées monosyllabiques ou qui ont adopté la voyelle anaptyctique. L'acc. des types *biter*, *bjuder*, *binder*, *låter* s'explique phonétiquement par la tranche vocalique longue de la syllabe radicale.

Le choix entre les deux morphèmes de comparaison *-are* et *-re* dépendait de la racine de l'adjectif. Ils se trouvaient en distribution complémentaire, le premier étant en outre productif, le dernier, résiduaire.

En ce qui concerne *-are*, le nivellement de l'accentuation du positif (*blékà* comme *gládà*) a été accompagnée de la généralisation de l'acc. II au comparatif. Le nivellement dans le groupe des formes en *-re* (*högre* < *hög* „haut", *grövre* < *grov* „grossier", *större* < *stor* „grand", *yngre* < *ung* „jeune", *tyngre* < *tung* „lourd", *längre* < *lång* „long", *trängre* < *trång* „étroit", *lägre* < *låg* „bas", *färre* < *få* „peu", *smärre* < *små* „petit"), qui s'appuyait sur le groupe régulier en *-a-re*, s'est effectué dans le sens de *-re* inaccentué (= acc. I), identique à la syllabe finale, inaccentuée, de *-à-re*.

Dans le dialecte de Ærrø et Langeland la distinction entre les types *blege* ou *bløde* I, et *glade*, *smalle* II justifie le maintien de la différence au comparatif: *blødere* I mais *gladere* II. Et de même, dans les comparatifs à umlaut, on y constate un contraste entre *større* I et *bedre* II, conditionné par l'ancien vocalisme radical.

Suivant Kock (p. 51) certains dialectes suédois emploient l'acc. I dans les formes définies des superlatifs monosyllabiques: *minste, -a* „le plus petit", *stö́rste, -a* „le plus grand", *bä́ste, -a* „le meilleur", là où le suédois littéraire présente l'acc. II: *bä́stè* etc. L'acc. II suppose que les formes définies ont été refaites sur les formes indéfinies *minst, störst, bäst*, etc. d'après le modèle *stor* : *stórà, god* : *gódà*, et ainsi de suite. A Ærrø et Langeland l'accentuation de ces superlatifs est égale à celle des comparatifs correspondants: *største* I, *bedste* II.

Un autre archaïsme apparaissant dans certaines régions de la Suède (en Scanie et en Östergötland) ce sont les formes définies des participes prét. monosyllabiques (type *hörde, -a*). Cette accentuation est aussi confirmée par les dialectes danois cités par Kock p. 52. En suédois littéraire *hörde, -a* a été refait sur la forme indéfinie *hörd*, d'où l'acc. II.

Les adjectifs suédois *nórrà* „septentrional", *sö́drà* „méridional", *ö́strà* „oriental", *vä́strà* „occidental", *fö́rre* (*-à*) „antérieur", etc., perçus comme formes faibles (déterminées) en *-a* (*-e*), donc comparables à *blékà, gládà*, adoptent régulièrement l'acc. II. Les formes indéterminées (*norr, öster*, etc.) ont un sens soit substantif soit adverbial.

Quant au passage *B* à *C*, il a été entraîné par l'évolution du vocalisme des syllabes atones mise en lumière par Kock 77—83. Dans la seconde syllabe de x́x et dans la troisième syllabe de x́x̀x les voyelles subissent un affaiblissement d'articulation (*a*, *o* > *e*); au contraire, les secondes syllabes de x́x̀ ou de x́x̀x maintiennent l'ancien timbre vocalique. En renvoyant le lecteur aux matériaux de Kock, nous nous contentons ici d'une conclusion générale. La neutralisation des timbres vocaliques dans la syllabe finale de x́x̀x en fait un centre rythmique *négatif* du mot (pour la notion du centre rythmique cf. p. 371 sq.). L'opposition, existant jusqu'ici, entre x́ (syllabe accentuée) et le complexe inaccentué x̀x, dont la première syllabe porte le ton, se transforme en l'opposition entre syllabe initiale accentuée et la syllabe finale prédestinée de par son vocalisme, au meilleur titre que la syllabe médiane, à fonctionner comme centre négatif, ce qui conduit au déplacement du ton x́x̀x > x́xx̀.

Dans les dissyllabes, qui faute de distinguer entre deuxième et finale ne sauraient participer au déplacement x́x̀x > x́xx̀, le nouveau rythme est révélé par un changement de la courbe accentuelle et tonique de la 1re syllabe, laquelle reproduit, sous une forme condensée, celle du complexe initial des trisyllabes. Cf. Kock 9—10 et 85—86. La courbe (accentuelle et tonique) de la première syllabe de x́x̀ et la courbe des deux premières syllabes de x́xx̀ sont identiques en suédois moderne. En d'autres termes, le rapport des dissyllabes aux trisyllabes aurait eu la forme

x́—x̀x } pendant la période *B*, mais x́x—x̀ } à partir de la période *C*.
x́—x̀ }   x́ —x̀ }

Le déplacement x́—x̀x > x́x—x̀ a eu aussi des répercussions dans la morphologie. Une catégorie importante, qui donne ici lieu à des observations, c'est le prétérit faible en *-de*, *-te*.

A l'époque *B* les anciens prétérits des verbes faibles ont dû présenter tous une désinence atone. Dans le type *-ade* le ton frappait la seconde syllabe (*tálàde*, *kállàde*). Le type en *-de* (*-te*) adoptait l'acc. I pour la simple raison qu'il était résiduaire et s'appuyait sur le modèle régulier et productif en *-à-de* (*-de* atone). Mais le déplacement x́x̀x > x́xx̀ fait avancer le ton de *-àde* sur la finale (*-adè*), et l'équivalence de *-(a)de* et *-de* (*-te* après consonnes sourdes) fait passer **brănde* à *brăndè*. Kock 85 n. considère avec raison l'*e* final de *brăndè* „ils brûlèrent", contrastant avec l'*o* de *găvò* „ils donnèrent", comme dû à l'influence du type *kálladè* „ils appelèrent". Si à l'époque *B* les prétérits x́x̀x (*kállàde*) et x́x (*brănde*) s'accordaient dans le caractère atone de la désinence *-de*, ils continuaient à marcher ensemble à l'époque *C* vu que la nouvelle articulation rythmique (x́x—x̀), coïncidant avec l'articulation morphologique (*kalla-de*, *brän-de*), imposait l'acc. II au type *brände*.

A Ærrø et Langeland les présents des anciens verbes en *-ōn* offrent une répartition entre acc. I et acc. II en fonction de l'ancienne quantité vocalique (*fletter* I < *flĕttar* „il tresse", *laver* II < *lagar* „il prépare"), tandis que le suédois a généralisé l'acc. II. Par conséquent on attend la même distribution au prétérit, ce qui est en effet le cas: *flettede* I, *lavede* II. Mais les prétérits des anciens verbes en *-jan* y ont toujours l'acc. I. Ceci confirme notre explication du prétérit suédois en *-de* (*-te*), qui a dû passer par l'étape de l'acc. I.

L'umlaut régressif („Rückumlaut"), p. ex. dans *smorde* < *smörja* „oindre", *valde* < *välja* „choisir", ne compromet point l'unité du suffixe du prétérit faible. A peu d'exceptions près l'umlaut régressif est lié, comme dans les exemples précédents, à la présence de *j* à l'infinitif et au présent (rarement à d'autres anomalies, comme la disparition de la consonne, p. ex. *lägga* „poser": *lade*, *säga* „dire": *sade*). On ne saurait par conséquent comparer le rapport entre *bränna* : *brände* (acc. II) ou *välja* : *valde* (acc. II) et *kalla* : *kallade* à celui entre *lang* : *längre* (acc. I) et *varm* : *varmare* (II). Dans les prétérits il s'agit d'un seul morphème *-de* ajouté au thème du présent (*brän-*, *kalla-*), tandis que *val-* représente le résultat de la réduction de *välj-* (*-j-* et l'umlaut étant solidaires). Au comparatif, par contre, il y a deux morphèmes distincts, *-re* (+ umlaut réalisé ou virtuel) et *-are* (sans umlaut), le choix entre les deux formes n'étant aucunement commandé par la structure phonique du positif.

Les composés nominaux portaient l'accent soit sur le premier soit sur le second membre. Le dernier type a été rétréci de plus en plus au cours des siècles. L'accentuation du deuxième membre était en général I

puisque c'était une syllabe interne du mot qui portait l'accent. Celle du premier était I ou II suivant l'accentuation du simple correspondant (Kock p. 240 ssq.). Mais on constate en suédois une forte tendance à remplacer l'acc. I par l'acc. II (*ibid.* 248). Or il y a quelques groupes sémantiques qui à l'époque de la constitution du système accentuel étaient en train de perdre leur caractère de composés ou de juxtaposés sans devenir pour cela des formes immotivées. Ce sont d'abord les noms des jours de la semaine suéd. *sŏ̀ndag*, *mằndag*, *tísdag*, *ónsdag*, *tórsdag*, *frédag*, *lŏ̀rdag.* Vu le monosyllabisme du premier membre, l'acc. I de ces mots est phonétique [3]. Ayant perdu le caractère de composés vivants, ils n'ont pas été refaits en adoptant l'acc. II. On se demande seulement pourquoi ils n'ont pas subi le traitement des mots immotivés simples pour aboutir à suéd. moderne **sŏ̀ndàg*, **mằndàg*, etc. La différence envers les composés (ou les juxtaposés) est facile à expliquer: *mằn-dag* ne signifie plus „le jour de la lune" mais „lundi", sans parler de tous les autres noms de la série, dont le premier membre, ayant cessé d'être employé comme mot autonome, est devenu obscur. Mais d'autre part ces composés n'ont pas rejoint le camp des formes immotivées parce que tout en constituant une catégorie *sémantique* (nom des jours de la semaine), ils ont un trait *formel* en commun: le second membre ou plutôt le suffixe *-dag* (prononcé *dāg* ou *dă*). Une action „analogique" en faveur de l'acc. II n'aurait donc pu s'exercer qu'à *l'intérieur* de la catégorie.

Les noms des dizaines à partir de 30: suéd. *trettio*, *fyrtio*, *femtio*, *sextio*, *sjuttio*, *åttio*, *nittio* (tous avec acc. I) occupent une position analogue dans le système de la langue. Le second membre était en v. scand. (norr.) un mot autonome, p. ex. *þrīr tiger* (acc. *þrjātige*). Dans la langue suédoise moderne les noms des dizaines forment une catégorie nettement caractérisée au point de vue sémantique et formel, mais ils ne sont plus des composés vivants. Aucun procès morphologique productif ne permet de passer de *fem tior* „cinq dizaines", *sex tior* „six dizaines", à *femtio*, *sextio*, etc.

En revanche les noms de nombre cardinaux *fyra* „quatre", *åtta* „huit", *elva* „onze"; *nio* „neuf", *tio* „dix", *tjugo* „vingt", et les cardinaux 13—19 (*tretton*, *fjorton*, *femton*, *sexton*, *sjutton*, *aderton*, *nitton*) ont tous l'acc. II. Pour ce qui est des formes en *-a*, cet accent peut trouver son explication dans le fait que la finale *-a* a été interprétée comme une désinence du pluriel (adjectif). Pour *nio*, *tio*, et *tjugo* nous inclinons plutôt vers une solution purement phonétique; partout il s'agit de brèves accentuées étymologiques (cf. got. *niun*, *taíhun*, *tigus*). Les cardinaux 13—19 enfin ont aussi un accent II phonétique, qu'ils doivent à la longue étymolo-

[3] Syncope de *-ə* de *mána-*, *ópen(s)-*, *laugar-* (et *sunno-*); caractère monosyllabique primitif de *týs-*, *þórs-*, *frjá-*.

gique de la syllabe finale, cf. v. norr. *prettān*, *fjǫg(o)rtān* et *fjōrtān*, *fimtān*, *sextān*, *siaut(i)ān*, *āttiān*, *nītiān*. Cette longue s'est maintenue en suédois jusqu'à l'époque du passage *ā* > *ō*, c.-à-d. jusqu'à la seconde moitié du XIV s.

Les cardinaux *hundra* et *tusen* doivent leur acc. I à la syllabe radicale lourde. Etant des noms de nombre, ils ont échappé au nivellement qu'ont subi, à peu d'exceptions près, les substantifs et les adjectifs.

Si l'hypothèse concernant l'acc. II de *tretton*, *fjorton*, etc., est correcte, elle aura une certaine importance pour notre théorie puisqu'elle nous permet d'entrevoir une autre source possible de l'acc. II. A côté de ⏑́x ce serait aussi x́-, avec voyelle (syllabe?) longue inaccentuée (cas très rare en v. scand.), qui aurait abouti à x́x̀.

Les exemples précités, qui sans épuiser les faits individuels et isolés représentent les catégories morphologiques principales de la langue, parlent en faveur de l'explication proposée ci-dessus. L'opposition acc. I : acc. II continue une ancienne opposition d'ordre quantitatif –́x : ⏑́x. Une conclusion immédiate, qui en découle, c'est que les dialectes conservateurs à vocalisme bref maintenu (p. ex. Westerbotten, Jämtland, Ångermanland, etc., en Suède; Smålenene, Telemarken en Norvège) *ne connaissent pas l'opposition phonologique de l'accentuation* (acc. I : acc. II). Leur attribuer cette distinction (comme le fait p. ex. Kock p. 18) c'est évidemment identifier certains traits *phonétiques* de ces parlers aux traits *pertinents* des langues littéraires et d'en conclure à l'identité de la valeur (phonologique). Il va sans dire que le second *a* de *făra* „aller" reçoit un accent (et un ton) rappelant l'acc. II de *fárà* du suédois littéraire. Mais aussi longtemps qu'entre *făra* et *lāta* „laisser" il y a une différence de quantité syllabique, l'accent frappant la seconde syllabe de *făra* n'est pas pertinent, même si au point de vue phonétique il lui arrive parfois de devenir l'accent principal du mot (dialecte norvégien de Tinn : *vikǘ* „semaine" < *vĭku*, *bitī́* „morceau" < *bĭti*, *vytā̊* „savoir" < *vĭta*, *synȳ* „fils" plur. < *sy̆nir*, et ainsi de suite).

Dans le mémoire *Die nordischen Akzentarten in historischer und experimenteller Beleuchtung* (Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1952—1954, p. 37—78) M. Ekblom vient de faire une critique de la théorie présentée ci-dessus et de développer ses vues personnelles sur le problème des accentuations scandinaves.

Il nous est impossible de souscrire aux raisonnements de M. Ekblom, qui pour résoudre les problèmes historiques s'en tient surtout à la physiologie et à la phonétique expérimentale, point à la phonologie et à la morphologie. Les problèmes morphologiques, qu'il faut mettre au premier plan, nous font préférer la solution phonétique à laquelle ils s'adaptent le mieux. Le mémoire de M. Ekblom, dont la partie descriptive et

expérimentale (p. 47—63) n'a aucun rapport intime avec l'origine des accentuations, est obsolète dans sa méthode. Méconnaissant le point de vue phonologique, l'auteur s'abandonne p. ex. aux spéculations quelle a pu être l'accentuation scandinave (I ou II) *avant* la naissance de l'opposition I : II (p. 46, 68). Et il est certainement déconcertant de voir l'auteur chercher l'origine de cette opposition dans les couples *lắngre* : *lắngrè*, (p. 66, 70, 76) où il s'agit de différences dialectales ou plutôt chronologiques (*lắngre* hérité, *lắngrè* innovation).

Quant au contraste *armaR* (sing.): *armōR* (plur.) etc., que l'auteur met aussi en ligne de compte (p. 69 sq., 74, 77), il n'a pu être pertinent aussi longtemps que l'accentuation accompagnait une différence de quantité (soit voyelle brève: v. longue, soit v. réduite: v. brève). On pourrait, il est vrai, admettre une coïncidence des deux vocalismes, laquelle aurait mis en relief, c'est-à-dire „phonologisé" la différence d'accentuation, *ármăR* (I) : *ármằR* (II). Mais la syncope subséquente *ármăR* > *armR*, privant *ármằR* de son pendant négatif (= d'une forme dissyllabique à acc. I), aurait fait perdre à *ármằR* son caractère d'accentuation pertinente. C'est justement cet obstacle d'ordre phonologique qui nous a fait abandonner notre ancienne explication, toute proche de celle de M. Ekblom (*cf. L'origine de l'acc. scand.* p. 140).

L'auteur considère la question de l'acc. I des types *dŏ́mda*, *lắngre*, *mínste* comme un problème d'importance inférieure (p. 77—78). Cette attitude est apte à étonner le comparatiste, qui considère les exceptions aux règles générales comme des points de départ de la reconstruction de l'état préhistorique. On ne comprend pas non plus en quoi consisteraient les particularités *grammaticales* communes de ces trois types (p. 76)[4].

D'après l'opinion courante l'opposition acc. I : acc. II a été remplacée, dans la plupart des dialectes danois, par la catégorie du *stød* (coup de glotte). Le stød est une qualité de tranches syllabiques longues contenant soit une voyelle longue, soit une diphtongue au sens large du terme (voyelle + *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* tautosyllabique), soit enfin une voyelle brève plus consonne sonore. Il caractérise la syllabe et non, comme l'accentuation, un complexe de syllabes. Au point de vue historique le stød correspond en général à l'acc. I,

[4] En revanche nous sommes redevables à M. Ekblom de quelques mises au point dont nous avons tenu compte ici. Cf. *o. c.* p. 38 à propos de la reproduction inexacte de notre ancienne opinion et de celle de M. Ekblom, concernant la date des accentuations scandinaves. P. 40—41 à propos du syncrétisme des accents au 1er membre de composés. Mais nous ne comprenons pas les objections soulevées p. 40 contre nos symboles _́x et _́x̀ (acc. I: acc. II). Le x̀ de ⏑́x̀ note, il est vrai, un accent secondaire non phonologique, mais l'allongement de ⏑́x̀ en _́x̀ équivaut précisement à la „phonologisation" de cet accent, le contraste _́x : _́x̀ devenant un contraste pertinent (acc. I : acc. II).

le manque de stød, à l'acc. II. La neutralisation du contraste *stød* : *non-stød* est sujette à d'autres conditions que celle de l'opposition acc. I : acc. II. Elle a lieu d'une part dans toutes les syllabes à tranche brève (manque de stød), de l'autre part dans les monosyllabes à tranche longue (généralisation du stød). La répartition des tranches sans stød et de celles à stød correspond aux conditions régissant la distribution des accents II et I postulée plus haut p. 392. Tout comme l'acc. I, le stød n'apparaît que sur les tranches longues. L'absence de stød a été propre aux syllabes à tranche brève ou ayant subie l'allongement. C'est l'allongement (voyelle brève > voyelle longue sans stød) qui a mis en opposition les longues anciennes à stød et les longues récentes sans stød.

Qualité phonétique accessoire et non pertinente de la quantité vocalique, le stød a acquis une valeur phonologique à partir de cet allongement. L'existence du stød dans tous les monosyllabes à tranche longue (ou allongée) est un phénomène secondaire, lequel étant conditionné suppose l'existence phonologique du stød dans les dissyllabes et les polysyllabes.

Il est clair qu'ici, tout comme pour le suédois ou le norvégien, l'intérêt principal est d'ordre morphologique. L'extension du stød en danois, ou son manque (dans beaucoup de catégories dis- et polysyllabiques), doivent être expliqués par des facteurs de fondement, c.-à-d. par le système de la langue. Une telle entreprise dépasserait le but du présent appendice, qui ne se propose que de démontrer l'origine tardive de l'accent scandinave.

Ce qui est essentiel, c'est qu'il n'est pas nécessaire de poser, comme on a fait jusqu'ici, un passage *phonétique* acc. I > stød. Les deux phénomènes représentent des développements indépendants déclenchés par l'allongement de voyelles accentuées en syllabe non-entravée. La correspondance suéd. acc. I: dan. stød, laquelle n'est pas du reste rigoureuse, résulte de la phonologisation de traits non-pertinents accompagnant la quantité des voyelles accentuées héritées: accent secondaire pour les voyelles brèves (᷈ẋx), stød pour les tranches longues.

AKCENTUACJA JĘZYKÓW INDOEUROPEJSKICH

(Streszczenie)

Praca stawia sobie za cel określić rolę morfologiczną, jaką akcent odgrywa w tych językach indoeuropejskich, które utrzymały jego swobodę i ruchomość. Ich opis morfologiczny staje się tym sposobem doskonalszy. Chociaż nie pominięto warunków fonetycznych powstawania morfemów cząstkowych, jakimi są akcent czy intonacja, i traktowano je nawet szczegółowo, analiza ta była tylko niezbędnym wstępem do rozważań morfologicznych, nie zaś celem samym w sobie. Trzeba tu jednak podnieść z naciskiem, że skutki, jakie pociągają za sobą pewne zmiany fonetyczne (szczególnie prozodyczne) dla struktury języka, wykraczają czasami tak daleko poza wąskie stosunkowo granice zjawiska fonetycznego, że jego zasięg pierwotny jest z trudem rozpoznawalny.

Na wyjaśnienie zmian morfologicznych przez „analogię" patrzymy już od dziesiątek lat z nieufnością, po prostu dlatego, że brakowało usprawiedliwienia teoretycznego układanych proporcji. Ta nieufność przyczyniała się też do pomnażania praw prozodycznych, dotyczących iloczasu, intonacji i miejsca akcentu, od których zaroiło się szczególnie w językoznawstwie bałtosłowiańskim. W artykule *La nature des procès dits „analogiques"* (*Acta Linguistica* 5, str. 15—37) starano się uzasadnić, że hierarchia istniejąca między członami systemu językowego jest jedynym czynnikiem rozstrzygającym o kierunku zmian „analogicznych". W niniejszej pracy również usiłowano każdorazowo uwypuklić wzajemny stosunek części systemu podlegający zmianie wskutek przesunięć prozodycznych i uzasadnić w ten sposób kierunek odnośnej zmiany.

Wynikiem praktycznym jest poważna redukcja praw fonetycznych, których liczba uderza np. w ostatnim dziele poświęconym niniejszym zagadnieniom, tj. w *Indogermanische Grammatik* V (1929) H. Hirta. Poza tym uproszczeniem, mającym znaczenie dla gramatyki porównawczej, istnieje i aspekt funkcjonalny, o znaczeniu bardziej ogólnym. Pod zmiennymi formami różnych systemów akcentuacyjnych i intonacyjnych dają się wyczuć, a nawet ustalić, pewne stale te same tendencje natury funkcjonalnej (semantycznej czy składniowej). Porównanie języków indoeuropejskich, mające ustalić fakty prehistoryczne, zarzucone na korzyść analizy systemów językowych indywidualnych, służy coraz to bardziej językoznawstwu ogólnemu.

Badanie morfologicznych funkcji prozodemów (akcentu, intonacji) dostarcza najlepszych przykładów opozycji jasnych i prostych między formami przekształconymi i formami starymi i pozwala namacalnie chwytać procesy różnicowania (dyferencjacji) i polaryzacji odgrywające rolę podstawową w ewolucji morfologicznej. Wynika to z faktu, że akcent nakłada się na strukturę foniczną gotowego wyrazu i może być zasadniczo zmieniany i przesuwany bez uszczerbku dla tej struktury dźwiękowej. Tak jest przynajmniej w językach, o których mowa w niniejszej pracy: w st.-indyjskim, grece, bałtosłowiańskim. Ponieważ akcent jest w nich morfemem cząstkowym dorzuconym do sufiksacji i apofonii wokalicznej, jest on też i elementem najłatwiej odrywalnym w analizie morfologicznej. Zadowalający opis morfologiczny st.-c.-słowiańskiego lub sanskrytu może być uskuteczniony bez znajomości ich akcentuacji. Nie można powiedzieć, że opis taki jest niedokładny. Jest on tylko niezupełny.

Indyjski, greka i bałtosłowiański dostarczają podstaw dla akcentologii indoeuropejskiej. Fakty rezydualne germańskiego, reprezentowane przez prawo Vernera, fakty nie będące wynikiem rodzimej ewolucji akcentu odziedziczonego, zostały pominięte. W trzech kolejnych rozdziałach książki omówione są:

1) Stosunek akcentu indyjskiego do indoeuropejskiego. Wywody dotyczące „prajęzyka" oparte są wyłącznie o indyjski. Takie podejście do zagadnienia uzasadnia się okolicznością, że a) każdy język zawiera elementy archaiczne i rezydualne pozwalające, w pewnych granicach, na odtworzenie jego prehistorii; b) obraz „prajęzyka" tym sposobem otrzymany jest bardziej zwarty i logiczny niżeli konglomerat różnorodnych faktów podawany przez gramatykę porównawczą starego stylu; c) ewentualne korektury, jakie przynoszą języki pokrewne, dopuszczalne są, o ile dają się uzgodnić z systemem prehistorycznym zrekonstruowanym na podstawie języka obranego; d) wybór tego języka w naszym wypadku nie nastręcza trudności: nie znajdujemy w wedyckim cech prozodycznych, które musielibyśmy w zestawieniu z greką lub bałtosłowiańskim uważać za innowacje, ale odwrotne twierdzenie nie byłoby słuszne (por. intonacje, ograniczenie akcentu w grece, ruchome paradygmaty bałtosłowiańskiego itp.).

2) Akcentuacja grecka jako wynik pośredni powstania intonacji lub ograniczenia akcentu (chodzi o dwa aspekty jednego i tego samego zjawiska). Dla zrozumienia akcentu greckiego wystarczy wyjść ze stanu mniej więcej wedyckiego bez uciekania się do jakichś stadiów hipotetycznych indoeuropejskiego. Dla rekonstrukcji „prajęzyka" (co się tyczy akcentu) greka nie daje prawie nic, chyba przez zgodność z indyjskim.

3) Zagadnienie wspólnego pochodzenia akcentuacji bałtyckiej i słowiańskiej. Nie ulega wątpliwości, że istnieje uderzający paralelizm między

tymi dwiema grupami indoeuropejskimi, jeśli chodzi o ewolucję akcentu odziedziczonego i genezę intonacji. Z drugiej strony, jednakowoż, istnieją i poważne różnice. Zagadnienie wspólnego pochodzenia intonacji sprowadza się tedy do przeprowadzenia dowodu, że cechy wspólne reprezentują izoglosy stare, a różnice wynikają z rozwojów młodszych, właściwych każdej z tych grup z osobna. Dowód ten starano się przeprowadzić interpolując między epokę indoeuropejską (*A*) a epokę bałtycką względnie słowiańską (*C*) hipotetyczną epokę bałtosłowiańską (*B*) obejmującą wspólne innowacje. Paragraf trzeci rozdziału poświęconego bałtosłowiańskiemu omawia zjawiska fonetyczne epoki *C*, które spowodowały dywergencję w równoległym dotąd rozwoju. W następnych paragrafach rozbieżność ta badana jest kolejno w słowotwórstwie i kompozycji nominalnej oraz w morfologii czasownika. Zagadnienia prozodyczne bałtosłowiańskie, traktowane w ten sposób z punktu widzenia wspólnego pochodzenia, obejmują mniej więcej połowę pracy. Rozmiar ten znajduje swe usprawiedliwienie we fakcie, że po raz pierwszy akcentuacja bałtosłowiańska zbadana została z intencją uchwycenia całości zjawiska, chociażby nie wszystkich szczegółów. Dla naszej znajomości indoeuropejskiego natomiast bałtosłowiański, podobnie jak greka, przynosi stosunkowo mało szczegółów o jakim takim znaczeniu.

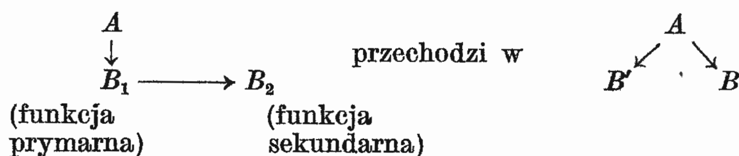
Pod formą apendyksów dodane są uwagi o stałym akcencie kilku języków historycznych, mianowicie irańskiego, łaciny i skandynawskiego. Odnośne fakty prozodyczne nie mają żadnego związku z akcentem indoeuropejskim. Wspólnym tym językom rysem jest to, że ich akcentuacja wyniknęła wszędzie ze zmian iloczasu samogłoskowego. Warto było uwypuklić ten typ akcentuacji, w której akcent, zamiast nakładać się na budowę dźwiękową wyrazu, zostaje przez nią, w pewnym określonym momencie ewolucji, uwarunkowany.

Przejdźmy do wniosków wynikających z poszczególnych rozdziałów.

Morfologia nominalna st.-indyjska wykazuje liczne pośrednie ślady przedhistorycznego stanu językowego, nacechowanego ogólną ruchomością paradygmatów deklinacyjnych. Tematy barytoniczne i oksytoniczne różniły się między sobą pierwotnie tylko w przypadkach mocnych; w słabych wszystkie nosiły akcent na końcówce. Jest to jakby stan odwrotny dzisiejszej litewszczyzny, w której pewne końcówki przypadkowe deklinacji nominalnej nie są nigdy akcentowane. Przekształcenie tych przedhistorycznych wzorców deklinacyjnych jest morfologiczną konsekwencją zaniku samogłosek zredukowanych wewnętrznych. Ruchomy dotąd paradygmat oksytoniczny staje się kolumnalnym i pociąga za sobą równoległe unieruchomienie odpowiedniego paradygmatu barytonicznego. Otóż w niektórych typach barytonicznych z tzw. fleksją „zamkniętą" (np. z końc. gen. sing. *-eis*, *-eus*, *-ens* wobec fleksji „otwartej" na *-i̯es*, *-u̯es*,

-nes) oksytoneza przypadków słabych, zachowana jako cecha dodatkowa derywacji, rozciągnięta zostaje także na przypadki mocne, co prowadzi do zróżnicowania akcentowego motywowanych (derywowanych) w stosunku do odpowiednich niemotywowanych.

Niekiedy seria derywacyjna mająca obok swej funkcji semantycznej prymarnej jedną lub parę funkcji sekundarnych podlega rozszczepieniu w ten sposób, że derywaty uogólniają oksytonezę jedynie w wypadku funkcji prymarnej, podczas gdy akcent form z funkcją sekundarną zostaje, na zasadzie polaryzacji, odrzucony na sylabę początkową. Jeśli przez *A* oznaczymy osnowę, przez *B* derywat, proces ten można unaocznić w następujący sposób:



Zamiast jednego derywatu z funkcjami prymarną i sekundarną (symbolizowanymi przez B_1 i B_2) otrzymujemy dwa różne pod względem formy i funkcji derywaty.

Otóż w derywacji indyjskiej obficie zaświadczone jest istnienie seryj różniących się między sobą tylko akcentuacją (*-tr̥-*, *-man-*, *-a-*, derywaty z vr̥ddhi itd.). Są to właśnie produkty przedhistorycznych rozszczepień, będących w ścisłym związku z unieruchomieniem paradygmatów. Odpowiadają im różnice funkcji semantycznej, z których najważniejszymi są przymiotnik (funkcja prymarna): rzeczownik (f. sekundarna); abstractum (prymarna): concretum (sekundarna); imię pospolite: imię własne; forma przypadkowa: przysłówek.

Równocześnie wyjaśniają się dwa zagadkowe dotąd rysy akcentuacji indoeuropejskiej:

1) Częsta różnica między barytonezą rzeczownika a oksytonezą przymiotnika. Substantywizacja przymiotnika, użycie go we funkcji sekundarnej jako wyrazu samodzielnego, nie wymaga żadnej zmiany formy przymiotnika, podczas gdy użycie rzeczownika jako przydawki (dopowiedzenia) nie nadaje mu charakteru przymiotnikowego, o ile mu nie towarzyszy równoczesna zmiana formy (tj. możliwość przyjęcia, stosownie do członu określanego, końcówek męskich, żeńskich lub nijakich). W tym ostatnim wypadku nie mielibyśmy już do czynienia z różnicą dwóch funkcji jednego i tego samego wyrazu, lecz z faktem derywacji (utworzenia form np. żeńskich lub nijakich, nie istniejących dotychczas w języku). Przeglądając gramatyki historyczne łatwo się przekonać o fakcie, że w językach indoeuropejskich przejście znaczeniowe przymiotnik >

> rzeczownik zaświadczone jest masowo, podczas gdy przejście odwrotne jest rzadkie i izolowane. Ten brak symetrii tłumaczy nam, dlaczego zróżnicowanie akcentowe między tymi dwiema częściami mowy dokonać się mogło tylko w kierunku derywowany przymiotnik (prymarny, więc oksytoniczny, p. wyżej)→rzeczownik (sekundarny, barytoniczny).

2) Znaczna większość indoeuropejskich żywotnych derywatów jest oksytoniczna. Oksytonezy tej nie należy przypisywać czynnikom psychologicznym, jak sądzili Benfey („cząstka wyrazu mająca modyfikować znaczenie nosi akcent") lub Benloew („zasada ostatniego określnika"), por. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, str. 18 uwaga, lecz wynika z czynników historycznych i jest jedynie konsekwencją cofnięcia akcentu w przypadkach słabych tematów niemotywowanych czyli utworzenia paradygmatów z akcentuacją kolumnalną.

Analiza akcentu pozwala nam również wyodrębnić residua, tj. stare derywaty, które utraciwszy łączność z serią żyjącą (z powodu zniknięcia osnowy czy też przesunięć semantycznych) stały się formami niemotywowanymi. Weźmy jako przykład serię derywacyjną zachowującą miejsce akcentu osnowy. Unieruchomienie paradygmatów zamieni takie derywaty na oksytoniczne. Residua natomiast uogólnią, podobnie jak tematy niemotywowane, barytonezę przypadków mocnych. Ponadto, jeśli dojdzie do rozszczepienia żyjących derywatów na dwie odrębne serie, jedna z nich będzie oksytoniczną, druga uogólni akcent recesywny, tj. początkowy (polaryzacja). Powstanie tym sposobem różnica formalna między residuami a derywatami z funkcją sekundarną. Tak np. derywaty barytoniczne z vṛddhi i przyrostkiem -*(i)ya*- reprezentują w stosunku do odpowiedniej serii oksytonicznej formy spolaryzowane, akcentowane bez wyjątku na zgłosce początkowej; dwie odnośne serie wynikają z rozszczepienia semantycznego.

Z punktu widzenia akcentuacji derywaty nominalne odimienne indyjskiego tworzą cztery grupy:

1) Z zachowaniem miejsca akcentu osnowy
2) Z akcentuacją przyrostka
3) Z akcentuacją początkową (recesywną)
4) Z akcentuacją zgłoski przedsufiksalnej (= ostatniej zgłoski tematu).

Dla derywatów nominalnych odsłownych możliwości sprowadzają się do dwóch:

1) Z akcentuacją pierwiastka
2) Z akcentuacją przyrostka

Innym musiał być system akcentowy jeszcze starszy, z którego da się uchwycić parę szczegółów. Grupa 1) derywatów odimiennych pochodzi z derywatów indoeuropejskich z akcentuacją przyrostkową (-*mant*/*vant*-), zaś grupy 2) i 3) kontynuują derywaty indoeuropejskie z zachowaniem

akcentu osnowy lub akcentuacją recesywną. To częściowe odwrócenie systemu staje się zrozumiałe w świetle unieruchomienia paradygmatów.

Akcent złożeń, które są właściwie derywatami z grup składniowych, otrzymuje wyjaśnienie nowe, bardziej zadowalające od dotychczasowych. Wydaje się, że proces prehistoryczny uniwerbacji (czyli zespolenia się obu członów w jeden wyraz) dał pierwotnie rezultat jednolity, mianowicie proklizę pierwszego członu. Akcentuacja drugiego członu jest zastępowana przez akcentuację pierwszego dopiero po epoce unieruchomienia paradygmatów. Zastąpienie to nie miało jednak miejsca ani w złożeniach syntetycznych, w których akcent był podporządkowany przyrostkowi kompozycyjnemu, ani w derywatach utworzonych od złożeń, które podlegały prawu oksytonezy podobnie jak derywaty niezłożone. Cofnięcie na pierwszy człon zaszło więc przede wszystkim w złożeniach bahuvrīhi (= egzocentrycznych) z przyrostkiem zero. Jeśli napotykamy je i w złożeniach z drugim członem na *-ti-*, *-ta-*, *-na-*, dowodzi to tylko, że w momencie cofnięcia nie były one syntetycznymi: typ *deva-bhakta-* był derywatem od *devéna* (*deváir*) *bhaktáḥ*, nie od *devéna* (*deváir*) *bhajyate* jak w czasach historycznych. Argumentem za tym wyjaśnieniem jest rozwój znaczeniowy formacji na *-to-*; jest to pierwotnie przymiotnik odsłowny, który dopiero później, na gruncie poszczególnych odrębności językowych, kojarzy się ściśle z koniugacją stając się prawdziwym imiesłowem. Podobnie ma się rzecz z formami na *-ti-* (abstractum > bezokolicznik). Do cofnięcia akcentu doszło i u tatpuruṣa nominalnych bez sufiksu kompozycyjnego, szczególnie gdy drugi człon był przymiotnikiem. Odpowiednie złożenia z drugim członem rzeczownikowym były prawdopodobnie mało produktywną kategorią.

Dwie inne właściwości akcentuacji złożeń znajdują również swe wytłumaczenie. Opozycja akcentowa między bahuvrīhi i tatpuruṣa nominalnymi tłumaczy się tym, że te ostatnie to residua, które utrzymały akcent na drugim członie złożenia w momencie, gdy w odpowiednich bahuvrīhi cofnął się on na pierwszy. Kontrast między tematami niezłożonymi na *-ana-*, *-man-* itd. mającymi znaczenie rzeczownikowe (nomina actionis) a tatpuruṣa werbalnymi, których drugi człon na *-ana*, *-man-* ma wartość nomen agentis, tłumaczy się faktem, że tematy niezłożone przeszły przez znane nam już rozszczepienie (przymiotniki oksytoniczne: rzeczowniki barytoniczne), podczas gdy w drugim członie złożeń syntetycznych akcent został unieruchomiony, podobnie jak u niemotywowanych, na korzyść form mocnych. Drugie człony złożeń na *-ana-*, *-man-* są więc co do swej wartości identyczne z niezłożonymi na *-aná-*, *-mán-* a nie z niezłożonymi barytonami.

Przesunięcie **purubhyáḥ* > *purúbhyaḥ*, późniejsze od unieruchomienia paradygmatów, jest chronologicznie ważne dla kompozycji nominalnej

i derywacji (por. np. formy na *-mant/vant-*). Wyjaśnienie Wackernagla (rzekoma tendencja unikania akcentuacji *i, u, r̥, n̥*) zawiera tylko jądro prawdy. W rzeczywistości zasada akcentuacji kolumnalnej poucza nas, że **purubhyáḥ* wskutek (fonologicznej) niezgłoskowości *u̯* było dwuzgłoskowe. Wobec tego nasuwa się chronologia względna sonantów wokalicznych. Zdaniem naszym są one wynikiem identyfikacji fonologicznej (*i̯, u̯*), *r, l, n, m* międzyspółgłoskowych z (*ei, eu*), *er, el, en, em* znajdującymi się w trakcie osłabienia w zgłosce początkowej wyrazu. Powstałe w ten sposób (*i, u*), *r̥, l̥, n̥, m̥* kombinują postać fonetyczną spółgłosek z wartością sylabiczną dawnych dyftongów.

W dziedzinie czasownika podkreślić należy jeden fakt podstawowy: brak akcentu w czasowniku osobowym, który przypisać należy uogólnieniu enklizy czasownikowej, istniejącej pierwotnie tylko po praeverbium. Mimo pozornej swobody miejsca czasownika w stosunku do praeverbium uniwerbacja, a więc i utrata akcentu ze strony czasownika osobowego, jest już przedliteracka. Z punktu widzenia systemu językowego formy czasownikowe akcentowane opierają się o nieakcentowane, co wyjaśnia pewne zjawiska akcentuacyjne stanowiące dotychczas zagadkę.

Ustalając wspólne pochodzenie intonacji i ograniczenia akcentu w grece zastosowano po raz pierwszy rozumowanie, którego użyteczność wykazano także w akcentologii łacińskiej i bałtosłowiańskiej. Chodzi o przeciwstawność pierwszej i drugiej krótkości w schemacie ⏑⏑x: w stosunku do końcowej (x) pierwsza definiuje się a b s o l u t n i e jako sylaba początkowa; druga r e l a t y w n i e jako sylaba przedostatnia. W schemacie ⏑x znika różnica między początkową i przedostatnią.

Fonologicznie akcent grecki jest ograniczony do zespołu dwóch ostatnich mor (ostatnia i przedostatnia) oraz zgłoski poprzedzającej. Żadna zgłoska prócz ostatniej nie jest rozkładalna na mory. Cyrkumfleks zgłoski przedostatniej jest tylko wariantą kombinatoryczną akutu. Akcent własny wyrazu lub tematu zastąpiony jest przez oksytonezę przed enklityką, przyrostkiem sekundarnym lub drugim członem złożenia (jest to tzw. prawo m o r f o l o g i c z n e ograniczenia akcentu). Kontrastuje ono z prawem akcentuacji r e c e s y w n e j, właściwej derywatom prymarnym akcentowanym na pierwiastku.

Za wyjątkiem tematów na *-o-* niemotywowane oksytoniczne i barytoniczne kontynuowane są jednakowo przez tematy z akcentuacją recesywną. Akcentuacja nom. plur. rzeczowników na *-ā-* (przedostatnia mora) pochodzi ze zróżnicowania w stosunku do tematów na *-i̯ā-*. Stara oksytoneza utrzymuje się u m o t y w o w a n y c h, czy to w derywatach *sensu stricto* czy też w tematach, których sufiks fleksyjny ma ogólną wartość klasową (np. przymiotniki na -ύς, -έος), czy wreszcie w tematach, których oksytoneza wypływa z samego sufiksu, ponieważ nigdy nie wystę-

pował pod formą nieakcentowaną. Fakty zróżnicowania semantycznego, jakie się nawarstwiają na to przeakcentowanie tematów niemotywowanych, żywo przypominają analogiczne rozszczepienia st.-indyjskie czy indoeuropejskie (nomina abstracta: concreta, pospolite: własne itd.).

Gdy uwzględnimy fakt podstawowy, że cyrkumfleks równa się akcentuacji ⏑́⏑, jego rola morfologiczna w grece staje się jasna. Chociaż źródłem jego przedhistorycznym są kontrakcje, najważniejsze przykłady cyrkumfleksu, jak końcówki -ῷ, -ῇ, -ῇς, -ῶν (deklinacji) wyjaśniają się morfologicznie. Ponieważ deklinacje wokaliczne (tematy na *-ā-*, *-o-*) mają zasadniczo końcówki jednozgłoskowe, podczas gdy tematy spółgłoskowe odróżniają między zgłoską sufiksu fleksyjnego a właściwą zgłoską końcówkową, samogłoskowce opierają się o spółgłoskowce, o ile chodzi o paradygmaty oksytoniczne, i przejmują wobec tego krzywą akcentuacyjną wzorca od tematów spółgłoskowych kontrahujących. Takie ufundowanie powtarza się i w bałtosłowiańskim, gdzie tematy wokaliczne naśladują ruchomość spółgłoskowców oksytonicznych.

Przejście fonetyczne –́⏑ > ≃⏑ również nie pozostało bez konsekwencji morfologicznych, by tylko przypomnieć repartycję akcentu u deminutywnych na -ιον, w złożeniach typu πατροκτόνος : ψυχοπομπός i złożeniach jak σύζυξ : βουπλήξ.

Podczas gdy formułka Wheelera okazuje się bezwartościową, Hirt nie potrafił odgraniczyć tego, co jest fonetyczne (np. ἑστῶτος zamiast *ἑστώτος < < ἑσταότος) od czysto morfologicznych konsekwencji (σύζυγος zamiast *συζύγος).

W końcu pewne anomalie akcentuacyjne czasownika nasuwają przypuszczenie, że wskutek istnienia rozziewu (hiatu) na przestrzeni całej historii greki język ten był w stanie tworzyć formy z hiatami na drodze morfologicznej (tzw. formy „rozciągnięte"). Pewne nieskontrahowane formy czasownika osobowego (z akcentuacją recesywną) mogły więc być późniejsze od form kontrahowanych.

Ani co do pochodzenia ani co do swych funkcji fonologicznych intonacje bałtosłowiańskie nie mają nic wspólnego z greckimi. Greckie pochodzą z kontrakcji prehistorycznych, bałtosłowiańskie są wynikiem cofnięcia akcentu z sylab wewnętrznych. Poważną rolę odgrywa przy tym iloczas samogłoskowy, jako że akcent wewnętrzny cofa się tylko z samogłosek i dyftongów krótkich i że intonacja (akutowa) pojawia się na sylabach początkowych z wokalizmem długim. Warunki te przypominają pewne zjawiska sztokawskie opisane przez Rešetara z tym, że w s.-ch. akcent cofa się także z sylab końcowych. Do systemu językowego bałtosłowiańskiego intonacja dostaje się przez sylabę początkową wyrazu, w której wytwarza się opozycja między samogłoskami (i dyftongami) długimi z akcentuacją nową i akcentuacją starą (akut: cyrkum-

fleks). Na sylabach wewnętrznych z wokalizmem długim pojawia się akut fonetyczny, niekontrastujący z cyrkumfleksem niedopuszczalnym w tej pozycji.

Dokładny opis zasięgu użycia intonacyj bałtosłowiańskich wystarcza, by przekonać się, że zestawienia grecko-litewskie typu -ῆς = *-õs* (końcówka gen. sing. tematów na *-ā-*) są naiwne i pozbawione wartości. Sylaba końcowa bowiem, jedyna w grece odróżniająca intonacje, reprezentuje w bałtosłowiańskim miejsce ich neutralizacji, tj. pozycję, w której kontrast obu intonacji jest zniesiony. Intonacją grecką w ścisłym tego słowa znaczeniu jest cyrkumfleks (◡́◡). Intonacją bałtosłowiańską jest akut (◡◡́). Chodzi o dwa systemy nie tylko różne, ale niewspółmierne, nie dające się sprowadzić do wspólnego indoeuropejskiego prototypu.

W deklinacji tematów *niemotywowanych* powstanie intonacji pociąga za sobą ukonstytuowanie się dwóch praw struktury morfologicznej:

a) wokalizm pierwiastkowy długi pociąga za sobą intonację akutową i nieruchomość paradygmatu;

b) wokalizm krótki (cyrkumfleksowy) warunkuje ruchomość paradygmatu.

Ruchomość starych spółgłoskowców oksytonicznych naśladowana jest przez tematy samogłoskowe dokładnie tak samo, jak w grece cyrkumfleksy tematów kontrahujących 3. deklinacji naśladowane są przez tematy na *-ā-*, *-o-* (p. wyżej).

Co się tyczy akcentu, to paradygmaty nominalne bałtosłowiańskie obejmują nieruchome barytona z intonacją akutową, akcentowane na zgłosce początkowej lub wewnętrznej, tematy z akcentuacją ruchomą i wokalizmem krótkim lub cyrkumflektowanym zgłoski początkowej, wreszcie tematy oksytoniczne, istniejące pierwotnie tylko u motywowanych (derywowanych). Po raz trzeci konstatujemy restrykcję oksytonezy (indoeuropejską, grecką, bałtosłowiańską), restrykcję mającą co prawda zawsze charakter przejściowy, ponieważ pod serią derywatów oksytonicznych żyjących wytwarza się powoli osad form oderwanych od serii wskutek przesunięć znaczeniowych.

Różnica między indo-eur. barytonami i oksytonami znika u niemotywowanych zupełnie (por. wyżej rozwój grecki). Miejsce akcentu bałtosłowiańskiego może uchodzić za odziedziczone co najwyżej, gdy spoczywa on na wokalizmie długim sylaby wewnętrznej (ale nie ma przykładu na formę taką odziedziczoną z indoeuropejskiego, przynajmniej o ile chodzi o tematy niemotywowane). Paradygmaty akutowany nieruchomy i cyrkumflektowany ruchomy są tylko wariantami kombinatorycznymi jednego paradygmatu barytonicznego; paradygmat ruchomy zastępuje nieruchomy akcentowany na sylabie początkowej krótkiej lub cyrkumflektowanej.

Trójca bałtosłowiańska: akutowane nieruchome, cyrkumflektowane (lub krótkie) ruchome i oksytona rozwija się różnie w zależności od zmian prozodycznych, jakie zaszły oddzielnie w bałtyckim i w słowiańskim. Wbrew opinii potocznej ilość praw fonetycznych wchodzących tu w rachubę jest minimalna. Prawo de Saussure'a wystarcza, by wytłumaczyć przekształcenie systemu akcentuacyjnego bałtosłowiańskiego w litewski. Z drugiej strony rozwój akcentuacyjny niezależny słowiańskiego rozpoczyna się w momencie osłabienia jerów i powstania w związku z nim intonacji nowoakutowej. Przejście z epoki *A* do *B* określa się przez cofnięcie akcentu wewnętrznego i powstanie intonacji akutowej, przejście z *B* do *C* przez właśnie wymienione prawa fonetyczne, litewskie i słowiańskie (co do symboli *A*, *B*, *C* p. str. 406).

Wyrażenie „prawo de Saussure'a" ma tutaj treść różną od tradycyjnej. Interpretacja znanych zjawisk przez Leskiena i de Saussure'a była mylna. Faktem pierwotnym jest skrót pewnych wygłosów litewskich bez udziału w nim intonacji. Przesunięcie się akcentu na sylabę końcową, w znanych warunkach, jest ważną konsekwencją tego skrócenia, prowadzącą do odwrócenia wartości odziedziczonych intonacji. Pozostając intonacją nacechowaną akut równa się odtąd ◡́◡ (nie zaś, jak w bałtosłowiańskim, ◡◡́).

W morfologii nominalnej to odwrócenie wartości akutu prowadzi do rozbicia skojarzenia istniejącego między intonacją pierwiastka a krzywą akcentuacyjną paradygmatu. Paradygmaty akutowane ruchome i cyrkumflektowane nieruchome stają się również możliwe i powstają, szczególnie u motywowanych, na podstawie proporcji, jak np. o s n o w a   c y r k u m f l e k t o w a n a: d e r y w a t   c y r k u m f l e k t o w a n y   r u c h o m y = o s n o w a   a k u t o w a n a: d e r y w a t   a k u t o w a n y   r u c h o m y. U niemotywowanych stare tematy oksytoniczne identyfikują się z ruchomymi (redukcja starego schematu trójkowego). Nieproduktywność określonej kategorii tematów (np. rzeczowników na *-u-*) uniemożliwia wytworzenie się systemu czwórkowego (= paradygmaty akutowane i cyrkumflektowane, w obrębie każdej z tych grup nieruchome i ruchome), wobec czego mamy redukcję do dwóch członów: cyrkumflektowanych ruchomych i akutowanych ruchomych (zamiast akutowanych nieruchomych, por. *sūnùs* < **súnus*, *pilnàsis* zam. **pìlnasis* itd.).

Również w związku z prawem de Saussure'a pozostaje metatonia akutowa form *díeverį*, *píemenį*, *vándenį*. Ponieważ wartość akutu jest odtąd ◡◡, skok akcentowy między końcową a początkową w *seserès* : *sẽserį*, *akmenès* : *ãkmenį* oddany jest, w wypadku długiego wokalizmu pierwiastkowego, przez akut (◡́◡) sylaby początkowej (więc *díeverį* zam. **dievẽrį* itd.).

W słowiańskim akcent padający na *-ъ* lub *-ь* cofa się na morę poprzedzającą wytwarzając rosnącą intonację na długiej samogłosce sylaby do-

tychczas przedakcentowej. W większości języków słowiańskich stare zgłoski akutowane tracą swą intonowalność, następnie skracają się. System intonacji *prasłowiańskich* reprezentowany jest zasadniczo przez opozycję *nowoakutowa* : *cyrkumfleks*, podczas gdy stare zgłoski akutowane mają intonację „złożoną" (*complexe*).

Na odziedziczoną z bałtosłowiańskiego fleksję nominalną powstanie nowoakutu nie wywarło tak radykalnego wpływu jak prawo de Saussure'a w litewskim. Stara trójdzielność paradygmatów zachowuje się w słowiańskim. Nowoakutowa wtargnęła zasadniczo tylko do liczby mnogiej niemotywowanych żeńskich (na *-ā-*) i nijakich (na *-o-*).

Co do bałtosłowiańskiej derywacji nominalnej, to można w niej wyróżnić cztery grupy:

Ia) Zachowanie akcentu osnowy (oksytoneza w wypadku wokalizmu krótkiego lub cyrkumfleksu)

Ib) Akcentuacja przyrostka (akutowanego lub oksytonicznego)

IIa) Akcentuacja mory początkowej (metatonia cyrkumfleksowa)

IIb) Akcentuacja mory przedsufiksalnej (metatonia akutowa).

Jeśli zastąpimy wyrażenie *mora* przez *sylaba*, cztery te kategorie odpowiadać będą dokładnie st.-indyjskiemu systemowi derywatów nominalnych (tzw. sekundarnych, tj. odimiennych), chociaż nie pod względem pochodzenia. Por. str. 408.

System bałtosłowiańskich derywatów kontynuowany jest w słowiańskim z niewielkimi stosunkowo modyfikacjami wypływającymi z osłabienia i zaniku jerów. Grupa IIb reprezentowana jest przez formy z intonacją nowoakutową (można by też w wypadkach jak *ròčьka* itp. mówić o m e t a t o n i i nowoakutowej). W litewskim system powyższy został w pewnej mierze odwrócony, po prostu dlatego, że intonacja nacechowana stała się opadającą. Por. poniżej interpretację funkcjonalną tej różnicy.

W dziedzinie kompozycji nominalnej stan litewski i słowiański odpowiada oczekiwaniu.

Potwierdza on a) akcentuację drugiego członu tatpuruṣa werbalnych na *-o-*, *-ā-* (ale problem oksytonezy czy barytonezy drugiego członu nie da się rozstrzygnąć); b) akcentuację pierwszego członu w złożeniach na *-ti-*, podczas gdy taka sama akcentuacja w złożeniach na *-to-*, *-no-* (part. pass.) nie daje się już wykazać; c) oksytonezę bahuvrīhi na *-o-*, *-ā-* w słowiańskim, na *-(i)i̯o-*, *-(i)i̯ā-* w litewskim (stare derywaty od złożeń); d) oksytonezę pierwszego członu złożeń z reakcją werbalną (typ serbochorw. *kàži-pût*).

Zwrócić należy uwagę na metatonię akutową zaświadczoną w słowiańskim w kategoriach a) i c) na drugim członie a mającą funkcję utrzymania akcentu na drugim członie, skoro tylko umożliwiał to długi wokalizm.

Złożenia oderwane wskutek zmian semantycznych od serii żyjącej nie przechodzą przez tę metatonię i mają wobec tego akcent na pierwszym członie (podobnie w wypadku krótkowokalicznego drugiego członu); stanowi to punkt wyjściowy dla zróżnicowania złożeń bahuvrīhi i tatpuruṣa nominalnych. — Metatonia cyrkumfleksowa drugiego członu litewskich bahuvrīhi, równająca się akcentuacji ostatniej mory tematu, jest morfologiczną konsekwencją prawa de Saussure'a.

Prawa rządzące ewolucją paradygmatów nominalnych zachowują swą ważność i dla czasownika. Czasownik niemotywowany ma tylko dwa paradygmaty: akutowany nieruchomy i cyrkumflektowany ruchomy. W paradygmatach z końcówkami prymarnymi, jak indicativus praes., 1. os. l. poj. była formą słabą w przeciwieństwie do całej reszty paradygmatu. Oksytoneza (marginalna) była właściwa tylko czasownikom motywowanym, odimiennym lub odczasownikowym. Derywaty te należały bądź do grupy akcentuacyjnej Ia = barytona akutowane: oksytona, bądź do grupy akcentuacyjnej Ib = stała oksytoneza, rzadko do IIb = metatonia akutowa.

Czasowniki pierwiastkowe atematyczne, podobnie jak rzeczowniki pierwiastkowe atematyczne, zatrzymują w bałtosłowiańskim starą ruchomość.

Akcentuacja przedrostka, regularna w paradygmatach ruchomych, zniesiona została w słowiańskim wskutek zastąpienia akcentu recesywnego przez akcentuację przedostatniej mory. Utrzymała się natomiast w litewskim, tracąc na terenie w klasie na *-i̯a-*, rozszerzając się z drugiej strony u czasowników na *-i-*.

Nasuwa się kilka wniosków natury ogólnej. Trzy języki omawiane tutaj, indyjski, grecki i bałtosłowiański, znają tylko akcent wysokości, tzw. „ton". Nie ma w nich żadnych różnic strukturalnych między zgłoskami „tonicznymi" i „atonicznymi". W szczególności system samogłoskowy sylab nieakcentowanych jest identyczny z systemem sylab akcentowanych, co do iloczasu jak i co do barwy. Znaczy to, że wychodząc od sylab akcentowanych nie konstatujemy w sylabach nieakcentowanych żadnego synkretyzmu samogłosek różnej barwy i żadnej neutralizacji różnic iloczasowych.

Czy można twierdzić, że wymienione trzy języki kontynuują język tego samego typu prozodycznego? W świetle naszej obecnej wiedzy wydaje się, że nie. Prześwieca jeszcze system językowy, który znał samogłoski zredukowane w zgłoskach nieakcentowanych, chociaż systemu tego we wszystkich szczegółach uchwycić nie potrafimy. W szczególności brak nam następujących ważnych danych: 1) pozycji fonologicznej $_e$, $_o$ w obrę-

bie systemu wokalicznego; w jakim stopniu były one wariantami kombinatorycznymi samogłosek pełnych *e*, *o* lub też fonemami samodzielnymi (hipotezę co do tego punktu znajdzie czytelnik w książce *L'apophonie en indo-européen*, 1956, str. 407); 2) wartości fonologicznej *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (fonemy elementarne czy też grupy $_{e}$, $_{o}$ + *r*, *l*, *n*, *m*); *o. c.* sformułowano hipotezę i co do tego punktu (str. 410).

Jakkolwiek by się sprawa przedstawiała, *funkcja* akcentu (czy „tonu") swobodnego i ruchomego daje się ustalić na podstawie języków indoeuropejskich omawianych tutaj.

Liczne możliwości akcentuacyjne np. w st.-indyjskim nie dopuszczają klasyfikacji z punktu widzenia fonologicznego. Nie przeciwstawiają się one jedna drugiej jak człony systemu wokalicznego, chociażby dlatego, że ilość członów jest tu nieokreślona (w praktyce co prawda ilość sylab nie przekracza pewnej określonej liczby). Można tylko przeciwstawiać kierunki przesunięć akcentowych. Istnieje przesunięcie ku końcowi wyrazu, ruch na prawo, i przesunięcie ku początkowi, ruch na lewo. Ale analiza ruchu suponuje zestawienie dwóch form pokrewnych, osnowy i derywatu lub też dwóch form należących do jednego paradygmatu. Analiza taka ma zatem charakter morfologiczny. Klasyfikacja akcentu swobodnego i ruchomego może być uskuteczniona tylko z tego punktu widzenia.

Użytkowanie akcentu w st.-indyjskim, w bałtosłowiańskim, w litewskim i słowiańskim przedstawiono za pomocą schematu czwórkowego. Cztery odnośne funkcje możemy nazwać neutralną, pozytywną, negatywną i złożoną („complexe"). Użycie neutralne polega po prostu na zatrzymaniu miejsca akcentu, ponieważ nie ma przesunięcia ani w prawo ani w lewo. Przesunięcie w prawo (na przyrostek) jest pozytywne, przesunięcie w lewo (na pierwszą zgłoskę lub morę wyrazu) jest negatywne. Ruch złożony (akcentuacja zgłoski lub mory przedsufiksalnej) składa się jak gdyby z dwóch faz: przesunięcia na prawo, na sufiks (ruch pozytywny), i cofnięcia w lewo, na zgłoskę lub morę poprzedzającą (ruch negatywny). W wymienionych językach akcentuacja przyrostkowa jest wyczuwana jako dodatkowa charakterystyka pozytywna, dorzucona do sufiksacji. Akcentuacja recesywna, przedstawiająca biegunowy kontrast akcentu sufiksalnego, jest odczuwana jako proces subtrakcyjny, o wartości więc negatywnej, ponieważ równa się odjęciu pierwiastkowi (tematowi) jego indywidualnego akcentu.

Ponieważ w grece mogą być uwypuklone akcentem maksymalnie trzy punkty w wyrazie, klasyfikacja morfologiczna nie może dać więcej niż trzy możliwości (w danym wypadku akcent sufiksalny, recesywny i przedsufiksalny). Ze względu na ograniczenie akcentu można przenieść klasyfikację morfologiczną do fonologii i mówić o akcentuacji pozytywnej

(ostatnia mora), negatywnej (akcentuacja recesywna) i złożonej (przedostatnia mora, np. τιμῆσαι, παιδεῦον, πεδίον).

W odróżnieniu od akcentu intonacje dopuszczają klasyfikację fonologiczną. Charakter nacechowany i nienacechowany intonacji greckich, bałtosłowiańskich, litewskich został określony na str. 111, 168, 211. Na ogół chodzi tu o systemy dwuczłonowe, np. greka _́ (= ◡◡̍) nienacech.: ≃ (= ◡̍◡) nacech.; bałtosłow. ≃ (= ◡̍◡) nienacech.: _́ (= ◡◡̍) nacech.; lit. ≃ (= ◡◡̍) nienacech.: _́ (= ◡̍◡) nacech. W słowiańskim natomiast, po osłabieniu jerów, a przed skróceniem starych akutów, system intonacyjny mógł obejmować trzy człony, więc pozytywny _́ (nowoakut), negatywny ≃ (cyrkumfleks), „złożony“ (*complexe*) = stary akut.

Ale intonacje odgrywają i rolę morfologiczną. Jeśli akcent swobodny i ruchomy pada na zgłoskę rozkładalną na mory i akcent ten ma funkcję morfologiczną, intonacja dostosowuje się do niej dając początek zjawiskom metatonii. Wynika z tego, że:

1) akcentuacji recesywnej odpowiada intonacja opadająca;

2) akcentuacji przedsufiksalnej (lub przedkońcówkowej) odpowiada intonacja rosnąca.

W bałtosłowiańskim funkcję 1) pełni cyrkumfleks, funkcję 2) akut. W słowiańskim funkcję 1) pełni cyrkumfleks, funkcję 2) nowoakut. W litewskim funkcję 1) pełni akut, funkcję 2) cyrkumfleks. Cyrkumfleksy greckich końcówek przypadkowych -ῆς, -ῇ, -ῷ, -ῶν, uwarunkowane w ostatniej linii zasadą akcentuacji kolumnalnej, mogą również uchodzić za przykłady metatonii. W końcówce gen. plur. -ῶν mamy w zestawieniu z przysłówkiem ἐκποδών metatonię cyrkumfleksową.

Przykłady na zróżnicowania semantyczne i residua, traktowane w ciągu niniejszej pracy, mogą służyć jako materiały dla ogólnej teorii semantycznej. Residua (np. przysłówki pochodzące z form przypadkowych, concreta pochodzące z abstraktów itd.) reprezentują fakty leksykalizacji (specjalizacji morfemów). Otóż stwierdzić należy, że w procesie odwrotnym gramatykalizacji (uogólnienia) chodzi o te same znaczenia leksykalne, które dzięki rozszerzeniu się użycia odnośnych morfemów gramatykalizują się: przysłówek > forma przypadkowa, concretum (np. nomen instrumenti) > abstractum (np. nomen actionis) itd. Wytłumaczenie tych zjawisk, które oprzeć się powinno o teorię części mowy i ich funkcji składniowych (prymarnych i sekundarnych), wychodzi poza ramy niniejszej pracy. Zadowalniamy się wskazaniem na ich charakter panchroniczny.

W trzech apendyksach omówiono pewne zagadnienia dotyczące akcentuacji staroirańskiej, łacińskiej i skandynawskiej.

W st.-irańskim, zarówno w Aweście jak i w st.-perskim, dochodzi do neutralizacji iloczasu krótkich i długich samogłosek w absolutnym wy-

głosie i tylko w wygłosie. Tym samym wygłos staje się ośrodkiem rytmicznym *negatywnym* wyrazu, co wskazuje na ustalenie się akcentu na zgłosce *przedostatniej*. Przyjęcie takiej akcentuacji daje też możność zadowalającego wyjaśnienia metryki gatyckiej, mianowicie możność przyjęcia obok izosylabizmu także stałej klauzuli tonicznej xx́x.

Akcent łaciny klasycznej rozwinął się z akcentuacji początkowej wskutek zmiany sylabacji w wyrazach typu ᴗ́ᴗx. Wzdłużenie krótkich samogłosek wygłosowych w jednozgłoskowcach (**dă* > *dā*, **prŏ* > *prō*) zmieniło sylabację ᴗ + ᴗ + x na ᴗᴗ + x, t. j. w wyrazach typu ᴗᴗx dwie krótkie stały się nierozkładalnym na sylaby blokiem. Wywołało to zastąpienie akcentu inicjalnego przez akcent spoczywający na pierwszej z dwóch mor poprzedzających ostatnią sylabę.

W łacinie ludowej zanik iloczasu pociąga za sobą zmianę funkcji akcentu, który znowu nabiera wartości fonologicznej w ściślejszym znaczeniu. Prócz tego w wyniku zmian głosowych powstaje i możność akcentuacji końcowej. Szereg innowacji akcentowych i morfologicznych języków romańskich znajduje tu swoje wytłumaczenie.

Język francuski, który do XVI w. utrzymuje (co prawda silnie ograniczoną) swobodę akcentu, traci ją w wyniku zgłuchnięcia *e muet*, co również odbija się na morfologii, mianowicie na wyglądzie 1. konjugacji (utrata alternacji wokalicznych).

Akcentuacja szwedzka (i norweska) oraz zwarcie krtaniowe duńskie reprezentują fonologizację pewnych właściwości fonetycznych związanych z iloczasem samogłosek akcentowanych w staroskandynawskim. W epoce st.-skand. krótkie samogłoski zostały wzdłużone pod akcentem w otwartej sylabie. Należy przypuścić, że zwarcie krtaniowe, z jakim wymawiane były stare długości, brak zaś jego w nowych długościach, stały się zalążkiem powstania odnośnej opozycji fonologicznej w języku duńskim. W szwedzkim zaś i norweskim wzdłużenie samogłoski krótkiej w typie ᴗ́x̀(x) wydobyło na powierzchnię fonologiczną akcent poboczny nie istniejący w typie odziedziczonym –́x(x), skąd opozycja akcentuacji I –́x(x) do akc. II –́x̀(x).

Stara repartycja fonetyczna została w obu grupach skandynawskich przykryta przez innowacje morfologiczne, mające jednak charakter systematyczny.

Nie ulega wątpliwości, że rozwój ten nie ma nic wspólnego z akcentuacją indoeuropejską, jak sądził nie tylko Kock (w r. 1901), ale jeszcze Hirt (w 1929).

ADDENDUM

(à propos de l'accentuation de l'itératif-causatif en indien, v. p. 100 sq.)

L'accentuation hypothétique **dyotayá-* proposée ci-dessus est confirmée par les infinitifs en *-dhyai* comme *(pari-)taṁsayádhyai, nāśayádhyai, mandayádhyai, mādayádhyai, vartayádhyai, syandayádhyai*, en face de formes personnelles correspondantes en *-áya-* : *taṁsáya-* etc. Le désaccord accentuel entre *taṁsáya-* et *taṁsayádhyai* résulte du recul de l'accent dans les formes personnelles: *-ayá-* > *-áya-*. Même chose pour le type *īrayádhyai* en face de *īráya-*, tandis que dans les dénominatifs comme *vājayá-* l'accord d'accent entre les formes finies et l'infinitif en *-dhyai* est conservé.

Il semble en outre que la nouvelle opposition *taṁsáya-* : *taṁsayádhyai* soit responsable du flottement accentuel apparaissant dans les infinitifs en question. Dans les verbes primaires la répartition primitive est représentée par *kṣáradhyai* : *huvádhyai*. Mais le modèle *taṁsáya-* : *taṁsayádhyai*, interprété comme un déplacement de l'accent à l'infinitif (élément prédésinentiel = voyelle thématique de *-a-dhyai*) déclenche un procédé de formation nouveau, ainsi p. ex. *cára-* : *carádhyai*. Pour le type *bhárati* (1re classe indienne) on peut donc distinguer deux couches chronologiques d'infinitifs en *-dhyai*:

1) couche ancienne, à laquelle appartiennent *kṣáradhyai, gámadhyai, bháradhyai, yájadhyai, váhadhyai, sáhadhyai*, et aussi *píbadhyai*;

2) couche récente représentée par *carádhyai, jarádhyai, tarádhyai, mandádhyai, vandádhyai, śayádhyai, sacádhyai, stavádhyai*, qui ont subi l'influence accentuelle de la formation itérative-causative en *-aya-*.

En face de *yájadhyai* (13 fois) on trouve RV VIII, 39, 1 *yajádhyai* confirmé par la VS.

Forme archaïque, rétrécie de plus en plus à la valeur intransitive (-passive), l'infinitif en *-dhyai* n'offrait un sens transitif (-causatif) qu'en fonction secondaire. Cf. E. Benveniste *Les infinitifs avestiques*, 1935, p. 84—90. De cette sorte son renouvellement formel, consistant à déplacer l'accent sur la voyelle thématique dans la 1re classe, concerne d'abord les formes à valeur intransitive, tandis que les infinitifs transitifs ont gardé l'ancienne proparoxytonèse.

On trouve donc d'un côté les infinitifs à sens intransitif (-passif) tirés de verbes à flexion moyenne: *jarádhyai* „je veux veiller“, *mandádhyai* „réjouis-toi“, *śayádhyai* „de manière qu'il gît; pour qu'il se repose“,

stavádhyai „pour être loués", — de l'autre côté les infinitifs à sens transitif, bâtis sur des formes personnelles actives: *píbadhyai* „pour boire" (bien que cet infinitif ne soit jamais accompagné de complément direct), *bháradhyai* „pour porter", *váhadhyai*.

En cas d'association de transitivité et de flexion moyenne il y a flottement: *vandádhyai* „il faut louer, pour louer", *sacádhyai* „à (les) accompagner" — mais *sáhadhyai* „pour l'emporter, pour qu'il soit vainqueur", *yájadhyai* „pour sacrifier" (< *yájati* ou *yájate*).

De même, la combinaison de sens intransitif et de forme active est responsable de la différence entre la paroxytonèse de *carádhyai* „pour qu'elles coulent" et la proparoxytonèse de *kṣáradhyai* „pour qu'il s'écoule", *gámadhyai* „de nous rendre".

De cette façon il ne reste qu'une seule véritable exception: *tarádhyai* „pour vaincre (les ennemis)" < *tárati*.

Il paraît donc que la répartition des formes, proparoxytones et paroxytones, est en fonction non seulement de la valeur, transitive ou intransitive, mais aussi de la forme, active ou moyenne, du verbe-base.

La répartition accentuelle comprenant les deux groupes extrêmes (types *jarádhyai* et *píbadhyai*) et les zones intermédiaires (*vandádhyai* et *sáhadhyai*, *carádhyai* et *kṣáradhyai*) rappelle vivement celle des dérivés à vṛddhi décrite plus haut p. 52.

INDEX DE MOTS ET DE MORPHÈMES

Indien

Grec

Lituanien[1]

[1] Pour les suffixes cf. aussi les listes p. 246—277

Lette

V. prussien

[1] Pour les suffixes v. aussi p. 281—298.

TABLE DES MATIERES